Robert Challe

Difficultés sur la religion proposées au Père Malebranche*

Préface

Il est aisé de juger de l'esprit de l'auteur de cet ouvrage, par le mérite de la personne à qui il s'adresse pour être éclairé ; et du fond de son cœur, par la manière dont il lui parle dans sa lettre. Sa morale prouve assez son humanité, sa candeur, et sa droiture ; et sa sincère persuasion de l'immortalité de l'âme, et de l'existence d'un Dieu libre, agissant pour une fin, punissant le crime et récompensant la vertu, avec tout ce qu'il traite sur ce qu'emporte cette persuasion, convainquent incontestablement de sa vraie religion et de sa solide piété.

Les ecclésiastiques ne manqueront pas de crier qu'il paraît un livre impie, exécrable, rempli de blasphèmes, et qui ne peut être que l'ouvrage d'un démon sorti des enfers ; qu'on veut ouvertement saper les fondements de la religion par le pied. Ils fulmineront, ils remueront ciel et terre, ils étourdiront le peuple, ils intéresseront les grands, et mettront tout en rumeur, en trouble et en confusion. Au fait, ce démon était un des plus honnêtes hommes qui fût au monde, aimé de tous ceux qui le connaissaient et estimé de tous ceux qui ont eu affaire à lui. Le livre ne dit pas un mot qui ne respire la gloire de Dieu, et l'équité, unique source du bonheur des hommes : mais les ecclésiastiques appellent saints ceux qui leur font du bien ; quiconque [2] se récrie contre leurs fourberies et leurs exactions, est un diable incarné.

On attaque les fondements de la religion ; eh pourquoi non ? ces Messieurs les attaquent bien, ils blasphèment bien. Les théologiens de chaque religion n'attaquent-ils pas les

* Texte établi sur le ms Mazarine 1163: l'orthographe a été modernisée, à l'exception des noms propres et des graphies dénotant une prononciation différente de la nôtre; la ponctuation a été modernisée, conformément à l'édition F. Deloffre et M.Menemencioglu (Oxford, The Voltaire Foundation, Paris, Jean Touzot libraire-éditeur, 1983. Le manuscrit original des *Difficultés* est perdu; le ms de la Mazarine a été établi – sans doute entre 1730 et 1745 – après un remaniement de l'original, comme on peut conclure de la comparaison avec le ms de la Bibliothèque publique de Leningrad, qui est un découpage d'extraits composé (ou copié) – après 1749 et avant 1781 – de la main de l'abbé Sepher. Pour les cahiers II et III du manuscrit de la Mazarine, il existe des variantes intéressantes (parfois plus complètes) dans le manuscrit de Leningrad : suivant l'exemple de l'édition F. Deloffre et M.Menemencioglu, nous reproduisons ces variantes de sorte qu'on puisse comparer les deux versions. L'édition de 1768 est un remaniement du ms de la Mazarine; les mss de la Mazarine 1192 et 1197 dérivent indépendamment du ms de Leningrad. Dans le ms de la Mazarine, le nom de *Malebranche* est écrit *Malbranche* (à 8 reprises): nous avons corrigé silencieusement l'orthographe du nom.

fondements de toutes les autres ; ne traitent-ils pas leurs dieux de démons ; leurs simulacres, d'idoles ; leurs prophètes, d'imposteurs ; et leurs prêtres de séducteurs ?

Il y a donc un droit général de combattre toutes les religions, ou toutes ont tort de s'entrechoquer. Si les ministres de religion n'avaient pas plus d'intérêt à soutenir leurs lois, leurs dogmes, et leurs préceptes, qu'on en a à les suivre, ils ne feraient pas si grand bruit. Le pape, l'évêque, le curé, le ministre crient contre le muphti, l'iman contre le bonze, et le talapoin contre le rabbin ; le rabbin crie contre le pape, l'évêque, le curé, le muphti, le bonze et le talapoin ; le muphti contre le pape, le rabbin et le talapoin. Le bonze et le talapoin crient contre le pape, le rabbin et le muphti, tous s'entrefoudroient. Pourquoi le philosophe, l'homme sage et sans prévention, ne criera-t-il pas contre ces gens-là ? quel droit chacun d'eux a-t-il que celui-ci n'ait pas ? Voyons qui a tort, voyons qui se plaint avec raison, voyons qui prêche la vérité.

Ces fondements qu'on vante sont bons ou mauvais. S'ils sont bons, ils n'ont rien à craindre ; s'ils sont mauvais, pourquoi l'univers ne secouera-t-il pas un joug si injuste [3] et si pesant ? Par quelle raison ne se bornera-t-on pas à ce qui est réellement à la gloire de Dieu, nécessaire au salut des hommes et utile à leur tranquillité ?

M. Jacquelot en a agi en homme de bien ; convaincu de sa croyance, champion du christianisme, il jette le gantelet, et attend, la lance en arrêt, quiconque voudra se présenter pour le démentir. Il propose ses preuves, et invite tout le monde à fournir ses objections, promettant de ne point se prévaloir en faux brave des avantages de la religion régnante, de n'exposer personne à la malignité des cagots, ni à la rigueur des lois extorquées par les ecclésiastiques ; un honnête homme ne peut agir autrement, et un tel procédé fait plus d'honneur à la religion : que tout le faste avec lequel on la prêche, et l'autorise bien mieux qu'un million de sentences de l'Inquisition.

Spinosa emploie sa rare subtilité à établir l'athéisme, et ce qui est encore plus pernicieux, la fatalité et la nécessité des actions des hommes, par conséquent la licence pour tout ce qu'il y a de plus abominable ; cependant il est imprimé et est assez commun ; à la vérité il est défendu, mais avec le respect dû aux Princes et aux Puissances, il eût été peut-être mieux de n'en rien faire. Ses principes sont manifestement faux ou arbitraires, il se contredit partout sur le chapitre de la liberté qu'il suppose en mille endroits, quoiqu'il la nie positivement.

Le remède contre les écrits qui blessent la religion qu'on fait profession de croire véritable et seule bonne, est d'y répondre solidement, et de n'en point permettre la vente et la publication sans la réponse et prétendue réfutation. Cette précaution est judicieuse et suffisante ; loin de la craindre, on la demande au nom de Dieu.

[4] Les proscriptions des livres font bien plus de tort à la religion que tous les écrits imaginables. C'est dire en propres termes qu'on prône une fausseté qui ne peut soutenir le moindre examen, comme un faux monnayeur qui fuit dès qu'il voit mettre ses pièces au feu.

Les écrivains protestants insultent les papistes, sur ce que leurs objections leur font tant de peur, qu'ils ne veulent pas seulement qu'on les voie dans les controversistes, quoique la réponse les suive, puisqu'eux-mêmes avertissent que s'il se présente quelques livres qui attaquent les fondements de la religion chrétienne, loin d'en faire le détail, ils n'en annonceront pas même le titre.

N'est-ce pas se laisser aveugler par ses préjugés, ou par son intérêt ? Ils s'étendront sur tous les écrits qui renversent les fondements de toutes les religions, sans la leur ; *propria dissimulans, cur aliena notas ?* C'est une injustice criante, l'effet de l'amour-propre contre lequel on fait tant de bruit, ou plutôt du lâche et sordide intérêt, au moins du brutal esprit de parti. N'est-ce pas avouer que les fondements de la religion chrétienne en général sont de la même solidité que ceux du papisme en particulier, que les chrétiens sentent leur faible, comme le Pape le sien, n'ayant que la ruse pour engager, et la violence pour retenir.

Au reste, le présent écrit ne peut nuire qu'à ceux qui ne s'embarrassent pas de servir Dieu, mais qui sont dévorés du zèle de s'en servir, qui veulent être respectés sans mérite, commettre toutes sortes de crimes avec impunité, et vivre dans l'opulence et les plaisirs, sans travail et sans soin. Cet ouvrage plaira infiniment à ceux qui cherchent sincèrement [5] la gloire de leur créateur avec leur salut ; il prêche la pure vérité incontestable, il la prêche sans intérêt ; il ne demande point de dîmes, de gages, d'honoraires, de pensions, d'annates etc. Il justifie parfaitement la justice divine, et ôte tout prétexte aux scélérats de s'excuser, ou de vivre dans leur maudite sécurité.

Il établit d'une manière solide, claire et distincte, ce dont toutes les religions conviennent obscurément ; il ne tend qu'à retrancher les funestes effets du fanatisme, de la fourberie, de l'orgueil, de l'avarice, de l'ambition et de l'esprit tyrannique.

L'auteur n'en est pas demeuré là ; outre qu'il rend sensible la crainte de Dieu, et la plus pure morale, il lève toutes les difficultés sur la Providence, la Prescience, la justice, la miséricorde et la bonté de Dieu, et sur la Prédestination ; il fait disparaître toutes les contrariétés qu'on veut trouver dans la nature humaine, il explique le bien et le mal moral et en outre la cause, il fait voir l'injustice des plaintes qu'on fait contre la distribution des biens de la fortune, il établit le libre arbitre d'une manière incontestable et sur des démonstrations palpables, qui finiront toute dispute et mettront cette vérité hors de toute atteinte ; et tout cela par un petit nombre de principes clairs et dont personne ne peut disconvenir.

Le nom de démonstration qu'il donne à ses preuves dans le deuxième cahier n'est point

une usurpation ou un abus de termes, comme dans bien des écrits, dont les auteurs n'ont jamais eu l'effronterie de réduire en syllogismes les impertinences qu'ils débitent pour preuves. Celles que l'on verra ici sont de véritables démonstrations en forme. La méthode en est plus facile que la commune ; il commence par proposer une vérité claire et incontestable qu'il détaille, qu'il tourne de tous sens pour en [6] faire pénétrer la force et la mettre au grand jour ; puis il prend cette vérité pour la majeure d'un syllogisme.

Chacun de ses arguments est fini et absolu, sans avoir besoin de rappeler les autres par un enchaînement pareil à celui des géomètres, qui est à la vérité quelque chose d'admirable, mais que peu de gens peuvent suivre, par conséquent mal convenable à une matière que les personnes doivent entendre. C'est ce qui a engagé l'auteur à semer son travail d'une infinité de comparaisons à la portée des plus simples génies, dont on admirera la parfaite justesse.

Heureux l'état, heureuse la république, où régnerait la religion qui fait la matière du dernier cahier ; heureux le prince qui s'y tiendrait et dont les sujets n'en auraient point d'autre. Heureux les particuliers qui la professeraient, et qui vivraient avec ceux qui y seraient fidèles. On pourra trouver quelques répétitions, que l'auteur avait peut-être rangée d'une manière qui n'a pas assez paru, mais on a mieux aimé risquer de mettre une bonne chose en deux façons que de l'omettre. Peut-être remarquera-t-on aussi que certains articles auraient pu être mieux placés : le nombre des renvois et des interlignes est si grand dans l'original, il y a tant de petites pièces attachées avec des épingles, qu'il a été comme impossible de ne se pas tromper. C'aurait été la mer à boire que de chercher à mettre ces articles dans leur juste rang ; il a, de nécessité, fallu donner un peu au hasard.

Rien de tout cela ne donne la moindre atteinte à la force et à la justesse de l'ouvrage. S'il paraît un peu défiguré, [7] ce ne sera qu'au goût d'une délicatesse excessive, ou pour mieux dire, aux petits génies qui ne sont touchés que de l'ajustement. La véritable beauté les passe ; il peut aussi être arrivé que ces articles sont de nouvelles pensées que l'auteur a jetées à peu près où elles pouvaient convenir, ce qui a d'autant plus d'apparence qu'ils sont négligés.

Si l'on trouve le tout trop affirmatif par rapport au titre, et quelque endroit plus vif qu'on ne s'attendait, le lecteur doit faire réflexion qu'un homme de guerre, accoutumé à parler naturellement, n'a pas les ménagements et les précautions d'un homme de cabinet. Il oublie ce titre, et se laisse emporter à son sujet et à la force de ses pensées ; peut-être aussi que ces endroits si vifs, et même durs, eu égard à la qualité de la personne à qui on parle, n'ont point été employés dans la copie donnée au P. Malebranche, soit que l'auteur les ait omis par respect, soit que ce soit de ces morceaux ajoutés comme nous venons de conjecturer.

On finit en avertissant le lecteur qu'on a cru devoir retrancher certains traits historiques d'un grand poids, mais qui auraient pu caractériser l'auteur et attirer bien des maux à une

pauvre veuve, chargée d'une grosse famille, à qui le père n'a guère laissé que l'honneur. Que n'a-t-on point à craindre de la soupçonneuse cruauté de l'Inquisition ?

Les personnes qui ne sont pas faites aux raisonnements un peu profonds et aux matières en quelque façon abstraites, qui n'ont aucune entrée dans les sciences exactes, trouveront bon qu'on les avertisse qu'ils doivent lire ce livre non en le dévorant pour ainsi dire, mais doucement, par pauses et à diverses reprises ; qu'ils se bornent à une vingtaine [8] de feuillets plus ou moins, autant que cela peut renfermer une espèce d'unité de matière.

Si on se laisse emporter à l'ardente curiosité, ou à un certain point qu'on cherche, on en est si occupé que tout le reste échappe ; quoique les yeux parcourent toutes les lettres et toutes les lignes, l’esprit n'est point frappé du sens qu'elles renferment, on se trouve au bout de sa lecture embarrassé d'idées confuses, et point instruit d'une manière claire et convaincante, qui est l'effet que doit produire un écrit tel, et du caractère de celui-ci.

Le meilleur, au moins le plus sûr, est de lire deux fois le livre entier : la première, épuiser et contenter cette ardente curiosité qui est une passion. La deuxième est toute pour la raison, et cette passion n'embarrasse plus.

[9] Difficultés sur la religion proposées au P. Malebranche

M. R. P.

Prétendre vous entretenir serait une témérité que je n'ai pas. Des heures aussi précieuses ne s'accordent pas à un inconnu, surtout lorsque vous ne savez pas le sujet de ses visites. Mais j'espère que vous voudrez bien jeter les yeux sur ces petits cahiers qui contiennent mes difficultés sur la religion, et par conséquent que votre charité ne peut refuser, à moins qu'elles ne fussent indignes de la sublimité de votre génie, ce que je n'appréhende pas. Je suis aussi tranquille sur la faiblesse de mon style, et sur mon peu d'érudition. Un esprit d'une si rare élévation, d'une pénétration et d'une profondeur si extraordinaire, l'auteur de *La Recherche de la Vérité* ne la méprisera pas pour être exposée sans art. Le métier que je fais ne m'a pas permis de faire un grand progrès dans les lettres, mais j'ai sujet de me croire un peu de bon sens et de discernement Jugez-en, M.R.P., par ce petit endroit. Etant encore assez jeune, et à même de beaucoup de livres d'histoires, de relations de voyages, de comédies, de romans, j'ai lu avec avidité *La Recherche de la Vérité ;* je l'ai relue, contre mon génie et ma coutume, j'étais ravi d'admiration et cependant je trouvais des articles où il me semblait que le grand Père Malebranche s'oubliait, lui et ses principes.

[10] J'aurai l'honneur de vous communiquer ces petites remarques quand il vous plaira, j'espère même qu'elles vous paraîtront plus plausibles que venant d'un docteur en forme, que la jalousie pique souvent plus que l'amour du vrai et du juste. Elles partent d'un esprit sans érudition, et plus prévenu que personne du monde de votre mérite. Ainsi, ce ne peut être que l'effort de l'instinct naturel, ou plutôt la raison toute pure ; si ce n'est une illusion, il en sera de même de tout ce que je mettrai ici en œuvre. Je puis assurer V.R. qu'il n'y aura rien qui ne me soit venu naturellement, je n'ai jamais vu seulement par le couvercle le Spinosa ni aucun autre livre de pareille espèce, ni de sociniens, ni de déistes. J'ai même évité de lire ces sortes de livres quand il s'en est trouvé quelqu'un sous ma main. Et je souffrais quand je rencontrais dans d'autres quelque chose qui en approchait. Je n'ai pas seulement voulu jeter les yeux sur un Lucrèce qu'un de mes amis me laissa il y a quelques mois. Le peu de lecture que j'ai n'a pu que donner occasion à quelques-unes de mes pensées. Je n'en emploierai pas une de celles que je puis tenir d'autrui par la lecture et par les conversations.

Ce n'est pas que je prétende ne rien dire que de neuf ; au contraire, je suis persuadé que la plus grande partie a été dit ou pensé par bien d'autres, mais je ne l'ai pas appris d'eux. La plupart s'est présenté de soi-même et la méditation a fourni le reste.

Il semble que c'est le caractère de la vérité de s’offrir naturellement et sans recherche à

tous les esprits ; il n'y a nulle raison pourquoi la fausseté viendrait ainsi se présenter d'elle-même et pourquoi plutôt l'une que l'autre.

Il est bien vrai qu'en examinant une question on peut prendre le change en se laissant trop frapper d'une des faces du sujet. [11] Mais quand, sans y penser et à la seule occasion de ce sujet, une idée claire paraît tout à coup, ce ne peut être que la vérité.

Tout ceci, M.R.P., n'est point un trait de vanité, c'est seulement pour encourager votre Révérence à passer le premier feuillet par l'espérance de trouver quelque chose digne de votre attention.8 Je présume que vous vous trouverez assez engagé à une réponse lorsque vous ferez réflexion que je ne suis pas le seul que ces difficultés aient frappé et ébranlé. Je vous avouerai ingénûment, M.R.P., que ma foi est en grand risque si le père Malebranche ne me satisfait pas. Je n'attends rien des hommes nés et à naître. Au reste, je proteste devant Dieu que je crois, crains et reconnais pour mon créateur et mon juge, que quoique tout ce que je vais dire me paraisse très solide, j'en souhaite de tout mon cœur la réfutation. Je dis bien davantage. Si vous pouvez, M.R.P., mettre les choses en équilibre, que vous me payiez de bonnes raisons capables de balancer les miennes, quoiqu'elles ne les détruisent pas tout à fait, la force de l'éducation, appuyée de la bonne opinion de votre suffisance, l'emportera. Mais je ne me paierai pas de contes, d'exclamations, d'autorités, d'allégories, ni d'autres preuves de catéchistes et de missionnaires.

Je sais, M.R.P., que sur tout autre sujet je serais un extravagant avec un pareil préambule, mais en matière de religion on met tout en usage, et lorsque vous avez bien dit que l'on ne pouvait s'assurer de la réalité des corps que par l'Ecriture sainte, que vous avez trouvé J.C. ressuscité glorieusement dans une fourmi devenue papillon, que vous avez apporté comme une bonne preuve de ce qu'on nous prêche le consentement de tant de personnes à des choses incroyables, de quoi n'est point capable le plus grand génie pour soutenir une telle cause ?

Les préjugés et l'engagement font trouver tout de mise ; ce qui a quelque mauvaise apparence est une conviction. On trouve [12] passable ce qui paraît ridicule à toute personne sans prévention. Vous avez, M.R.P., tant d'exemples de pareilles faiblesses, et de noms si révérés, auxquels vous pouvez mêler le vôtre sur ce chapitre, que votre réputation ne court aucun risque pour cela. Tout le monde dit que le grand P. Malebranche parle là en prêtre chrétien, et en théologien ; il ne parle pas en gentilhomme incapable de déguisement, ni en philosophe qui n'apporte pas des fadaises pour des raisons.

Ne vous jetez pas non plus, M.R.P., sur ces lieux communs de libertinage et de corruption de cour, car outre que chaque religion peut faire le même reproche à l’autre, que les Juifs peuvent dire aux chrétiens qu'ils ont déserté pour éviter la circoncision, pour manger

toutes sortes de viandes etc., pour que ces arguments eussent quelque apparence, il faudrait que les sectateurs d'une religion factice valussent mieux que les sauvages et que les philosophes. Eh ! quelle différence, bon Dieu !

J'appelle religions factices toutes celles qui sont artificielles, qui sont établies sur des faits, et qui reconnaissent d'autres principes que ceux de la raison et d'autres lois que celles de la conscience. Ce ne sont point les scélérats, les tyrans, les exacteurs, les traîtres, les assassins, les empoisonneurs qui se révoltent contre les religions, ils en ont mêmes sentiments que les autres ; ils sont même assez communément dévots jusqu'à la superstition. Ce sont les gens de bien, qui aiment la vertu et l'honneur, qui écoutent leur conscience et leur raison, qui se voient avec horreur engagés dans des opinions ridicules et funestes.

A mon égard, j'ai été non seulement chrétien, catholique à brûler, mais dévot et diseur *d'obsecro,* d'allégresses, d'oraisons de Ste Brigitte etc., et en même temps tout des plus débauchés, au lieu que présentement que je mène une vie réglée et quasi exempte de passions, je sens bien qu'il n'y a que la force de [13] l'éducation qui agit ; je serais de même payé du paganisme le plus abominable.

Je finis en avertissant V.R. qu'en me disant sans érudition, j'entends par comparaison avec les savants, les critiques, les gens qui font leur métier de l'étude, car si je suis bien au-dessous de ces Messieurs, je suis aussi un peu au-dessus du manant. J'ai lu la Sainte Ecriture entière. J'ai quelque teinture de l'histoire, je suis un peu physicien et ai quelque entrée de mathématiques, en sorte que j'entendrai tout ce qui sera solide, quelque sublime qu'il soit.

J'ai lu votre *Métaphysique,* M.R.P., et vos *Conversations chrétiennes.* J'en connais tout le beau, je suis convaincu du bon, et en vois tout le faible. Si le grand Père Malebranche n'avait été que philosophe, il ne serait pas tombé en tant de cas que je n'ose appeler par leur nom. Platon se serait répandu en petitesses, en puérilités, en mystérieuses fadaises, s'il avait voulu accorder la théologie de son pays avec les sentiments qu'il avait de la divinité.

Il faut encore que je supplie V.R. de n'être pas choquée des termes qui pourront m'échapper. Je prends un personnage libre, indifférent et dégagé de tout respect politique ; un personnage de pure nature, un personnage de sauvage, qui n'a l'esprit barbouillé d'aucune prévention ni supposition. Je me regarde, M.R.P., comme élevé avec vous dans un désert, avec une mère muette, sans autre guide que notre raison, et autre instruction que nos réflexions et méditations.

Après cela, M.R.P., le scandale n'est point à craindre. Le P. Malebranche n'est point un esprit faible, et cet écrit ne vous passera point, à moins que vous ne le jugiez digne d'une réponse publique, auquel cas il en faudrait donner une copie fidèle en entier avec la réfutation à chaque article. Comme je vous conjure au nom de Dieu de me la faire, ce sera lui qui [14]

récompensera vos peines. Pour moi, je ne puis vous offrir que mon respect et la reconnaissance infinie avec laquelle j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, de votre Révérence, M.R.P., le très humble et très obéissant serviteur.

S'il y a quelque chose d'obscur et trop serrée, je l'étendrai et le mettrai en si grand jour qu'il vous plaira. Je me retiens de crainte d'alarmer votre patience, et d'ailleurs la longueur du travail me fait peur, mais s'il n'y avait qu'un ou deux points à épuiser, je le ferais certainement avec plaisir, et je les pousserais sûrement jusqu'à leur fin.

[1] Premier cahier

Contenant ce qui m'a fait ouvrir les yeux

La première chose qui m'a choqué dans notre religion est la puissance du Pape. Dès mes plus tendres années, je n'entendais pas lire une gazette, que lorsque l'on en était à ces différends ordinaires entre la Cour de Rome et les Etats catholiques, je n'entrasse en une indignation qui aurait mis en poudre Pape, clefs et tiare, si j'en avais eu le pouvoir. Je ne pouvais comprendre la faiblesse des souverains de se faire volontairement esclaves d'un malotru que le dernier des hommes peut mépriser impunément. Il en était de même lorsque j'entendais parler de dispenses de mariage, d'excommunications, de détrônement, d'interdits de royaumes, etc. Mais ç'a été bien pis quand j'ai vu de mes yeux le faste, l'orgueil, la débauche, la vanité, l'avarice, les intrigues et la politique de cette cour ; quand j'ai su ces annates pour les bénéfices, ce tarif d'absolutions, ce dogme tant pratiqué d'enfreindre ses serments et de ne tenir aucun compte de sa parole ; enfin, quand j'ai su que cette Sainteté si révérée était souvent un vieux mangé de goutte et pourri d'ulcères, qui suivent les plus infâmes maladies, donnant ou refusant tout au gré de l'avarice de sa concubine, laquelle même durant ses délices décidait souverainement sur toutes sortes de matières, se trouvant ainsi l'oracle du Saint-Esprit. Ensuite se présenta l'Inquisition et toutes les violences dont on use pour soumettre les gens, sous prétexte de religion, et priver le genre humain de toute liberté ; la cruauté qu'on pousse jusqu'à se faire une fête des exécutions et de voir [2] rôtir vifs des malheureux et des innocents, tandis qu'on traite de tyrans abominables ceux qui en font bien moins et avec plus de justice, car à l'égard des anciens empereurs, il n'y a point de comparaison à faire : on venait leur apporter une nouveauté qui mettait le trouble et la discorde partout, qui les tirait d'un état où ils se trouvaient fort bien. Dès qu'on a été les maîtres, on a renoncé aux beaux principes qu'on leur prêchait, et on a forcé les Romains à quitter cette religion sous laquelle ils avaient conquis et conservé l'empire de l'univers. Cette religion était fausse, nous examinerons la nôtre. Quant aux païens d'à présent, quel tort ont-ils de se défaire de gens qui viennent renverser des lois et des coutumes avec lesquelles ils vivent en paix, pour leur en apporter qui sèmeront la haine et la discorde, et les rendront esclaves de mille marauds ?

Je voudrais bien qu'on instruisît l'Empereur de la Chine de ce qu'il fait en souffrant nos missionnaires ; qu'on lui apprît ce qui est arrivé aux empereurs grecs et allemands et comment on a traité un roi d'Angleterre et un comte de Toulouse ; quel a été le sort des rois de l'Amérique ;~° qu'on lui fit connaître que rien que la puissance de son empire ne le met à

l'abri d'un pareil traitement, sur lequel il peut infailliblement compter dès que la plus grande partie de ses sujets sera infectée du papisme, où l'on soutient que tout est juste et que les seuls papistes sont justes. Ils prêcheront hardiment que tout leur appartient de plein droit, comme leurs docteurs l'ont écrit et décidé ; par conséquent, qu'ils peuvent s'emparer de tout ce que possèdent quelques sortes de gens que ce soit ; qu'on l'instruisît qu'il s'élèvera vingt mille républiques dans ses Etats dont les biens et les personnes seront hors de sa juridiction et pour lesquels il sera obligé d'avoir plus d'égards et de ménagements [3] qu'ils n'en auront pour lui ; qui soutiendront hautement qu'ils peuvent le priver de la vie et de l'Empire s'il n'est pas de leur opinion sur toutes leurs fantaisies, sans que lui, pour quelque cause que ce soit, puisse seulement leur faire la moindre correction ; que ces gens-là se diront exempts de toutes charges publiques, posséderont les plus beaux biens et lèveront sur le peuple plus d'impôts, le laissant seul chargé de toutes les dépenses de l'Etat et d'aller courir les risques et les fatigues de la guerre pour les mettre à couvert de leurs ennemis, tandis que ces Messieurs seront à table, au lit, à se promener dans leurs superbes jardins, ou à séduire les femmes et les filles des malheureux qui courront s'exposer pour leur défense ; qu'on lui fit voir au doigt et à l'œil qu'il faudra qu'il sorte tous les ans plus de dix millions de son Empire, pour aller à Rome, pour acheter des provisions d'évêques et d'abbés, des dispenses de mariages, des absolutions, indulgences, etc. Et enfin que le Pape le déclare ennemi de Dieu, par conséquent déchu de son trône, et ses sujets déliés du serment de fidélité qu'ils lui doivent, moyennant lequel arrêt il ne lui restera seulement pas des domestiques et qu'il sera réduit à courir pieds nus, présenter les épaules aux étrivières. Ces missionnaires, ces apôtres ont tant de bonne foi qu'ils se garderont bien de prêcher ces vérités. Ils font les chattemites, les doucereux et les humbles en attendant l'heure de montrer les griffes et les dents. Il faudrait aussi instruire le peuple que ces gens qui crient à pleine tête qu'aucun intérêt ne les mène ne les auront pas plus tat gagnés qu'ils demanderont la dixième partie de leurs revenus, de leurs travaux et de leur [4] industrie, ne les marieront que pour de grosses sommes et les contraindront à se faire enterrer à grands frais, qu'ils leur défendront les choses les plus essentielles et les plus naturelles, afin de leur en vendre la dispense ; qu'ils leur enlèveront leurs femmes et leurs filles, qu'ils les violeront, les massacreront, sans qu'ils en puissent espérer aucune justice.

Mais ces Juifs, ces hérétiques sont dans leur pays, ils sont dans leur propre bien. De quel droit peut-on les violenter dans leurs consciences, les poursuivre avec le fer et le feu et par des voies abominables, contraires à la nature, à la raison et aux règles de justice reconnues de toutes les nations ? Ces gens sont bons sujets, bons citoyens ; tout leur crime est de ne pas subir les lois tyranniques que l'orgueil et l'avarice des gens d'Eglise ont imposées.

Tout le train des ecclésiastiques en général (par lequel on voit manifestement que ces

mystères si révérés ne sont que des nasses tendues pour pêcher les richesses et les grandeurs) m'émut infiniment. Ils ont l'impudence de prêcher la pauvreté, regorgeant de biens ; l'humilité, au comble des plus glorieux états ; le désintéressement, prenant à toute mai n où il ne leur est rien dû, et cent fois plus qu'il ne faudrait quand il leur appartiendrait quelque salaire, se faisant payer d'avance avec la dernière rigueur, ce que ne font pas les plus misérables manœuvres ; la sobriété et la frugalité, au milieu des festins continuels, des tables abondantes et délicieuses ; la simplicité, dans les palais superbes, avec des équipages magnifiques et des armées de serviteurs. Il ne faut pas être d'une humeur bien soupçonneuse pour croire que telles gens sont des fourbes ; mais on ne peut s'en laisser [5] piller et gourmander sans être bien insensible, bien paresseux et bien lâche.

Je fis après cela réflexion sur toutes ces cérémonies en si grand nombre, et telles que je reconnaissais chez les Grecs et chez les Romains païens, dans mes leçons de classes ; j'al depuis vu le reste chez les idolâtres indiens et américains, j'y ai trouvé les moines, les chapelets, les reliques, etc.

Sur l'attention qu'on a à préoccuper l'esprit des enfants, avant qu'ils soient en état de juger de ce qu'on leur propose, sur ces légendes farcies de miracles ridicules et même odieux, de suppositions impertinentes, de faussetés grossières et pourtant approuvées, publiées, prêchées, imprimées et peintes dans les temples, enfin autorisées comme toutes les autres choses qu'on nous donne, comme ce que la religion a de plus saint et de plus sacré ; sur la vénération des reliques, lorsque je vis que ce n'étaient que des os pourris à l'ordinaire, moi qui m'étais imaginé que c'étaient des membres comme les miens. Où est la certitude que ces squelettes qu'on tire des magasins inépuisables de Rome soient des corps de martyrs ? La vraisemblance, s'il y en a, est-elle proportionnée au risque évident d'idolâtrer, si on se trompe ? et quelle nécessité de courir ce risque sur les canonisations qui n'ont d'autre appui qu'une foi humaine et qui, sans la moindre nécessité, nous exposent à rendre un culte divin à des damnés ? Car enfin, quand il y aurait quelque fond à faire sur la déposition de gens prévenus, ignorants, intéressés etc., sait-on l'intention de ces prétendus saints ? Les témoins ne peuvent déposer que du fait matériel. Sait-on seulement s'ils ont été baptisés ? Leur curé était peut-être comme Me. Louis Goffredy qui baptisait au nom du diable, ou juif ou mahométan, comme j'en ai connu en Espagne. Mais bien pis, on en canonise [5] pour des crimes, pour avoir abandonné leur devoir essentiel et causé mille maux, pour avoir faussé leur parole. Enfin, qui répondra à cette difficulté ? St. Paul dit lui-même qu'il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, qu'il ne se sent coupable de rien, cependant qu'il n'est pas justifié. Le Pape sait-il les actions et les intentions de Jean de Capistran comme St. Paul savait les siennes propres ? Quand il les saurait également, il devrait rester comme lui dans l'incertitude. Si on allègue les

miracles, outre que tout le monde raisonnable n'en doit pas croire et que tout homme sage n'en voit point, J.-C. a dit qu'il envoierait au fond des enfers des personnes qui auraient fait des miracles en son nom. L'antéchrist en fera : répondez, M.R.P. - Il est donc évident que ces canonisations ne sont autre chose qu'un moyen de se donner un grand relief et de payer de fumée des services très réels, aux dépens du véritable culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Que peut-on inventer de plus beau, et qui coûte moins, que de faire dresser des temples et des autels aux gens, de leur attribuer la pluie ou le beau temps, les tempêtes et les vents favorables, la protection des villes et des royaumes entiers, etc. ? St. Louis a ruiné la France, fait périr un million d'hommes, il est tombé lui-même en esclavage et définitivement mort de la peste.27 S'il eût réussi, il en revenait au Pape deux ou trois millions par an, avec un accroissement immense de pouvoir et de grandeur. Comment payer tout cela ? Un trait de plume, on l'inscrit au catalogue des saints. On en fera apparemment de même au roi Jacques second qui a faussé ses serments et ses promesses, renversé les lois fondamentales du royaume et ruiné toute sa famille. Je passerai de là à tous ces gueux vagabonds par les villes et les campagnes, sans autre métier que celui de demander ce qu'on appelle la charité, à tant de moines mendiants, [7] bien gras et bien logés, sans autre souci que de faire les gens d'importance et les agréables, tandis qu'un effronté faquin va escroquer des malheureux qui, entassés dans des trous avec leur famille, crèvent sous le poids du travail et des charges publiques ; et tant d'autres3' moines riches et orgueilleux, prenant titre de pauvres et humbles, qui accumulent les terres et les seigneuries, les baronnies et les justices, les châteaux avec les plus beaux droits, dépensant chacun plus que n'ont de rente la plupart des gentilshommes chargés de pourvoir leurs filles et de pousser leurs garçons.

L'attirail de l'évêque qui me tonsura me choqua encore beaucoup, quand je comparai sa table avec la nôtre ; c'était un jour maigre, je compris sans peine que les jeunes ne coûtent guère à ordonner quand on les fait ainsi, non plus que les fêtes, quand on a pour métier de ne rien faire.

La vue de certaine Notre-Dame, où ma mère me mena en allant s'acquitter d'un vœu, m'a révolté contre le culte des images dès mon enfance. Je comptais pendant le chemin que je verrais la Vierge en l'air, comme on la représente dans les tableaux, mais quand je ne vis qu'une mauvaise petite figure de pierre noire, à laquelle on faisait toucher des chapelets au bout d'un bâton, je tombai de mon haut et rien ne m'a jamais paru si ridicule. Je n'avais pas sept ans, cependant toutes les grandes idées qu'on m'avait imprimées de la bonne Notre-Dame des Ardillières s'évanouirent comme un songe. Je ne regardai une pierre que comme une pierre, et je vis fort bien que cette pierre si vantée et si célèbre, si pleine de pouvoir, avait besoin d'un piquet pour la soutenir et d'une grille de fer [8] pour sa sûreté. Pourquoi, disais-je

en moi-même, faire tant de chemin, se fatiguer et dépenser considérablement ? N'avons-nous pas mille semblables marmousets chez nous ? Enfin ce bureau au milieu de l'église pour recevoir l'argent des pauvres idiots me donna fort mauvaise opinion des ministres de l'idole.

Vers l'âge de l2 ans, je commençai à m'apercevoir des mauvaises raisons des prédicateurs qui ne me persuadaient que de leur envie de se faire une réputation d'habiles gens. Un certain catéchisme, qui pour appuyer ce qu'on dit de l'hostie brisée, qu'elle contient sous chaque parcelle le corps entier de J.-C., disait qu'on se voit tout entier dans chaque pièce d'un miroir cassé et mille autres pareilles ridiculités, me remplit de doutes et de soupçons.

Certain livre avec de belles estampes me tomba entre les mains étant encore en seconde, à l'âge d'environ 13 ans. Il me plut fort. Certains traits figurés et pleins de pointes me paraissaient beaux. L'amour-propre qui mit du mercure derrière les objets et fait qu'on se voit au lieu de voir Dieu au travers, l'instrument crochu appelé la réflexion avec lequel les philosophes avaient passé sous les murs de la Ville de la vraie Volupté,4' me charmaient. Mais quand j'en fus venu à l'article : *Que vois-je ? Philédon à genoux aux pieds d'un crucifix ?* je crus rêver, tant tout ce que j'avais lu me menait peu à cette conversion. Ce n'était point en vérité la corruption du cœur qui me fermait les yeux, je crois que j'avais encore mon innocence baptismale, avec une foi aveugle, sans soupçon et à toute épreuve.

Mais quand en philosophie on répondit aux raisons dont je combattais les formes substantielles et les accidents absolus par les conciles, les décisions des papes et le mystère de l'Eucharistie, je commençai tout de bon à douter et à former le dessein d'examiner ce que c'est que religion.

Quoique jeune, et que je n'eusse qu'environ dix-huit ans, la force de l'éducation est telle que je ne cessai pourtant point d'être dévot [9] et de me couvrir de signes de croix depuis la tête jusqu'aux pieds dans la crainte excessive où j'étais des diables, des revenants et des sorciers. Par bonheur, en quittant le portefeuille ayant pris un parti où l'on court des dangers plus réels que ceux-là je ne tardai guère à revenir de mes terreurs paniques, ce qui porta encore un grand coup à ma foi. Je disais en moi-même : j'étais persuadé de ces folies, j'en vois le néant et la vanité. N'en serait-il pas de même du reste ?

La persécution des huguenots suivit ces premiers temps. Ah ! M.R.P., quelles cruautés et quelle fermeté n'aie pas vues ! Quand il me revient que, pleins de vin, nous tirâmes un misérable vieillard, accablé de goutte, de son lit où il ne pouvait souffrir le poids de ses draps et le fîmes danser en pleine place, sans que ses cris pitoyables et les larmes de deux pauvres filles qui se traînaient à nos pieds pussent fléchir notre barbarie- quel cruel souvenir ! la plume me tombe de la main et mes yeux ne la peuvent plus guider.

Mais quelle atteinte à cette religion dont on fait sonner si haut l'équité et la douceur,

quelle atteinte à l'opinion de cette grâce qui soutenait les martyrs, car tout cela n'eut point d'effet ; il nous fallut abandonner la maison après l'avoir ruinée. C'étaient cependant l'évêque et les curés qui nous plaçaient qui nous pressaient de nous porter à toutes sortes d'excès, qui prêchaient que Dieu se sert de tous moyens et qui riaient lorsqu'on leur rapportait quelque pareille horreur.

Tout cela m'engagea à relire le Nouveau Testament, quelques morceaux des Pères et des théologiens, ce qui, en vérité, fit un mauvais effet. Depuis j'ai cherché les philosophes chrétiens qui ont fait encore pis. Quand j'ai vu que les efforts de tant de grands génies se réduisaient à tant de pauvretés et à des discours vagues, équivoques et qui ne formaient aucune [10] preuve et qui ne peuvent qu'étourdir, ou éblouir des enfants ou des femmelettes, j'ai conclu qu'il n'y avait rien de solide ni de bon à dire. Il est de fait que je ne suis jamais si revenu de la religion que lorsque je lis les livres faits pour l'expliquer ou pour la soutenir.

Je ne sais si je me trompe, mais je crois remarquer une supercherie dans ces sortes de livres. Tous les auteurs commencent par l'existence de Dieu, dont personne ne doute ; ainsi ce ne peut être que pour couvrir du nom odieux d'athée des gens qui sont plus persuadés qu'eux qu'il y a un Dieu, qui en ont des idées plus justes, qui l'adorent bien mieux, puisque c'est du fond de leur cœur et sans aucun intérêt présent ; au lieu que tous ces suppôts de religion factice se font une métairie, ou plutôt une seigneurie de son nom et tiennent à la religion par de gros revenus, de grands honneurs, ou par l'espérance d'y parvenir.

Ces auteurs prétendent encore surprendre les esprits et gagner l'estime et la confiance en étalant leur science et leur pénétration. Le commun du monde juge qu'un homme qui dit de belles et bonnes choses au commencement de son ouvrage ne finit pas par des fadaises. Ainsi prévenu, il donne à l'autorité le même consentement qu'il avait donné à la raison. Mais quelle terrible chute pour un homme raisonnable, quand de ces sublimes spéculations ces auteurs tombent au fait et au point en question ; que de pauvretés, que de puérilités, que de faux raisonnements, que de fausse monnaie, que de balivernes !

Un autre article, c'est le mauvais traitement qu'on fait à ceux qui ont quelque chose à proposer pour l'éclaircissement de la vérité, le soin qu'on a de leur imposer silence, soin qu'on pousse jusqu'à exercer les dernières cruautés sur des personnes [11] qu'un génie extraordinaire porte à faire de belles découvertes qui n'ont aucun rapport naturel avec une religion si terrible, pendant qu'on récompense magnifiquement des sots ou des fourbes pour des fadaises, des discours en l'air et des faussetés manifestes.

La vérité n'a pas besoin d'une si indigne politique. C'est le mensonge qui s'introduit par ruse, se fait valoir par impudence et se soutient par la cruauté. De là naissent les défenses publiques d'enseigner la vérité, cette tyrannie qu'on exerce dans les collèges et les universités,

où l'on fait jurer les professeurs de n'enseigner qu'une telle doctrine, qu'ils connaissent pour fausse et ridicule.

Que dirai-je de l'effronterie d'alléguer tout ce qui peut servir, quelque peu de fondement qu'il y ait, de rejeter les plus solides principes, d'éluder les plus clairs passages du livre qu'on donne pour les lois de Dieu, ainsi que les plus justes raisonnements quand ils ne sont pas favorables, comme de prendre à la lettre tout ce qui convient et est avantageux, et d'expliquer figurément tout ce qui incommode ? Que peut-on imaginer de plus positif que ces mots. Vous avez reçu gratis, donnez gratis ; ne portez point d'or ni d'argent ; n'ayez point de bourse. Y a-t-il rien de plus clair en soi, par rapport à ce qui est dit devant et après, et par rapport au dessein de celui qui parle ? rien n'est plus raisonnable et plus juste, ne s'en moque-t-on pas ? On ne vend rien, on donne tout pour de l'argent et pas la moindre chose sans cela.

Mille et mille autres choses se sont, à la file, présentées à mon esprit : ces prêtres sans mérite ni science, brutaux, vicieux, etc., après leurs ordinations comme auparavant, quoiqu'on veuille que cette ordination leur donne un caractère réel et physique. Où est donc la vertu de ce caractère, de cet être ajouté à l'âme ? [12] Je n'en ai jamais vu d'effets sensibles qu'une avarice et une avidité sans bornes, un orgueil brutal, ou un air tartuffe avec une insolente présomption.

Ces principes ridicules de l'invocation des saints, comme si Dieu se laissait gagner par des sollicitations comme ceux qui se disent ses lieutenants par celles de leurs mignons ou de leurs maîtresses. C'est qu'on ne veut point d'un Dieu qui voit tout, qui est partout, d'un Dieu qui n'agit que par le seul mouvement de sa sagesse et de sa justice. Un tel Dieu est adorable, mais il est inutile à l'ambition et à l'avidité ; il en faut un qui ait besoin de solliciteurs, afin que chacun s'empare du saint qu'on ira chercher la fraude en main. De là partent ces vœux, ces marchés, ces propositions si folles et si insolentes qu'on fait à Dieu et qu'on n'oserait faire aux domestiques d'un Grand qui se piquerait un peu d'honneur : si tu me délivres de prison, je te donnerai mon pesant d'or ; si6° tu me fais gagner la bataille, je massacrerai la première personne qui se présentera devant moi, fût-ce ma fille propre ; je ferai bâtir un édifice somptueux où je te tiendrai à l'engrais comme porcs tant de maroufles qui n'auront d'autre occupation que de débaucher les femmes et les filles des environs, de se bourrer de vins et de viandes, sauf quelques heures employées à chanter tout le contraire de leurs pensées et de leurs désirs. Il faut un Dieu qu'on fait quand il plaît, afin d'obliger le peuple d'assister à cette belle production et à en payer l'ouvrier.

Le nom impertinent de Vicaire de Dieu et de Vice-Dieu qui va jusqu'à l'impiété, sous lequel on trouve prétexte de montrer à tous ce qu'il y a de plus relève dans le monde, et

d'accabler les-peuples d'un joug inouï. C'est mettre en parallèle la toute-puissance de Dieu avec la faiblesse des hommes par un raisonnement plus ridicule que si on concluait qu'un homme qui a deux bons yeux doit avoir un conducteur parce qu'un aveugle ne s'en peut passer.

La fourberie d'attribuer à punition [13] ou à récompense les événements les plus communs, quand cela peut autoriser l'erreur et donner couleur à la superstition. Ces indignes et absurdes propositions par lesquelles on érige en miracles tout le bien qui arrive à des scélérats quand ils ont été favorables aux ministres de la religion, et les désavantages qu'ont soufferts les personnes du plus grand mérite, dont on met encore la mémoire en abomination quand ils se sont opposés aux actions et aux usurpations de ces Messieurs.

Ces conversions qu'on vante tant et qui ne sont que le fruit des sciences humaines, des finesses, des intrigues, de la politique, et des violences quand on le peut.

Ces conciles dont les décisions sont baptisées du nom de la vérité et d'oracles du Saint-Esprit, et qui n'ont d'avantage sur ceux qui ont décidé tout le contraire que d'être les derniers et d'avoir obtenu un arrêt de révision par des pratiques de cour, de basses flatteries, souvent criminelles, et où l'on voit manifestement présider l'orgueil et l'intérêt.

Ces sacrements dont on nous prêche tant la nécessité et qui ne sont pas en notre pouvoir ; ces livres réputés sacrés après avoir été profanés dans des temps où l'on en devait avoir plus de connaissance ; ces fêtes de saints ignorées pendant douze siècles, et non seulement inventées sans le moindre fondement, mais encore rendues de la dernière solennité : la Conception, l'Assomption, Sainte Anne, Saint Joachim, etc.

L'attention des ecclésiastiques à faire observer leurs ridicules ordonnances pendant qu'ils se rient de celles de Dieu et de la raison ; quel fracas pour un malheureux qui a mangé un œuf en carême, ou épousé sa commère mais il peut en toute sûreté négliger sa famille, maltraiter sa femme, laisser périr un enfant de la nourriture duquel il est chargé, etc.

[14] Enfin, en un âge plus mûr, un peu de lecture, d'expérience et de réflexion m'ont fait entrevoir qu'on a bien fait, défait et refait des livres, qu'on en a bien supprimé, qu'on en a bien supposé, qu'on en a bien ajouté et retranché, et changé aux livres véritables, et qu'on ne s’est pas plus épargné en fraudes qu'en allégories et explications détournées.

Ce fut alors que j'examinai, non en historien ni en critique, qui est un travail infini et qui ne dit rien, mais en philosophe, en homme qui, voulant sérieusement trouver la vérité, la cherche de bonne foi dans sa source et dans ses principes, et non dans ces faits incertains et embrouillés où la superstition est peinte des mêmes traits et des mêmes couleurs que la vérité ; non dans les livres ou l'on trouve le pour et le contre, le oui et le non, et que les plus habiles n entendent Jamais parfaitement, mais dans la droite raison qui parle toujours

clairement et uniformément, même aux plus simples génies. Plus j'examinai les principes de notre religion, plus je vis qu'on n'agit pas conséquemment ; il suffit qu'ils aient servi à étourdir le peuple, on s'en moque aussitôt. Par exemple, si une messe est ce qu'on nous dit, une seule suffit ; il est inutile de répéter une chose d'un prix infini ; si plusieurs font plus qu'une, pourquoi borner les prêtres à n'en dire que 368 par an ? Il serait plus raisonnable de les occuper à en dire depuis le matin jusqu'au soir. On porte le Saint Sacrement, le corps, l'âme, la divinité de J.C. pour faire honneur au pape ; J.C. fait partie de son cortège, et sort chaque fois que le pape sort ; le pape ne le suit pas de cent mille fois une. Le pape, les évêques et les gros bénéficiers laissent comme une corvée la messe à dire à des gens gagés pour cela. Quand on voudrait savoir cette déclaration positive de ce qu'ils en pensent, disant que ces saintetés, ces éminences, ces grandeurs ont des affaires d'importance qui ne leur permettent [15] pas d'employer le temps à la plus sublime action de toute la religion :

1°. Cela est faux, ils en ont de reste pour jouer, chasser, faire l'amour, festiner ; ils en ont de reste pour gouverner des Etats, être ministres des rois, etc. ;

2°. Il n'y a point d'affaire qui puisse égaler en importance celle de donner à Dieu la plus grande gloire qu'il puisse recevoir, et de procurer aux hommes le Plus sûr moyen d'attirer sa bénédiction ;

3°. Ils entendent bien la messe et il ne faut pas plus de temps pour la dire. C’est donc qu'ils la regardent comme une mômerie et toutes ses simagrées comme un travail ridicule et inutile, au lieu qu'ils y assistent en repos, sur un bon carreau, sans se donner le moindre mouvement, pensant à leurs plaisirs, aux projets de leur ambition et de leur avidité, ou occupés d'une agréable musique.

Le métier de curé est sans doute le plus essentiel de tous les ministères ecclésiastiques. C'est le curé qui instruit des principes, qui donne les premières impressions et les plus forts sentiments de la foi ; c'est lui qui introduit dans l'Eglise, qui fait les chrétiens, qui remet les péchés, qui distribue l'Eucharistie, qui marie ceux qui doivent engendrer les Papes, les cardinaux, les évêques, etc. Cependant c'est un métier de paysan ; un pape, un cardinal, un abbé, un gros prieur ne fera curé ni son frère ni son neveu, il les fera plutôt chanoines, qui est le poste le plus ridicule et le plus inutile : tousser, cracher, roter, etc., pendant qu'une douzaine de malotrus sont, comme ils disent, à aboyer sur le parchemin.

Pourquoi, puisque la foi du pape ne peut manquer et que la foi a tant de force, ne commande-t-il pas aux montagnes de sauter dans la mer et d'abîmer es corsaires de Barbarie qui donnent tant d'alarmes à ses Etats et à ses voisins ? Peut-être les convertirait-il encore par un si beau miracle.

[16] Est-ce suivre ces principes et ces belles idées d'un homme au-dessus des anges, qui

peut, quand il lui plaît, faire descendre Dieu du ciel en terre, de la manière dont un cardinal non prêtre traite un vicaire de village ?

Dieu peut tout, ainsi il n'y a que sa volonté à implorer ; pourquoi donc N.S.P. .e pape ne va-t-il pas tout seul défaire l'armée des Turcs ? Un enfant qui a un fardeau de 20 livres à déplacer va hardiment à son père, à son frère, à un ami de la maison ; il n'appelle pas une vingtaine d'autres enfants pour aider à ce père, à ce frère ou à cet ami, parce qu'il voit distinctement, quoique sans réflexion, qu'il suffit à ces gens-là de leur volonté et que le pouvoir ne leur manque pas. Mais ce serait tenter Dieu ! C'est tout de même le tenter avec cent mille hommes : cette armée est suffisante ou ne l'est pas pour avoir la victoire. Si elle l'est, inutilement fait-on des vœux, des prières, des bénédictions, etc. On n'en fait point pour faire porter à un crocheteur un quarteron de fagots, pour faire traîner un muid de vin à deux chevaux. Si cette armée n'est pas suffisante, c'est donc tout de même tenter Dieu qu'avec un seul homme. Il n'y a pas plus de miracle, pas plus d'action particulière de Dieu à battre une armée de cent mille hommes avec un seul soldat qu'avec cent mille autres dès que ces cent mille ne sont pas suffisants. Il faut une action particulière de Dieu, et quelque action que ce soit ne coûte pas plus à Dieu qu'une autre.

On dit encore qu'il n'est pas permis de se donner la mort. Cependant on commande des jeûnes et on prétend qu'ils peuvent faire mourir, puisque ce n'est que pour cette raison que s'en dispensent les rois, les princes et tous les grands ; d'ailleurs, rien n'est si commun dans la vie des saints que leur mort prématurée par les jeunes et les mortifications ; on en trouverait mille de cette sorte.

[17] Les moines, ces frelons du public, font briller leurs autels de marmousets d'or et d'argent habillés comme eux ; on en prêche le pouvoir et les miracles. Quand la tempête ou les guerres ont renversé le sacré repaire, ce n'est point à ces saints qu'on s'adresse pour le relever ; on va faire sa cour aux grands, on dupe le marchand et le bourgeois, on encense l'infâme exacteur, on suborne la veuve. Les absolutions, les indulgences, les intrigues, tout est mis en œuvre. Enfin le misérable qui est embarrassé à se fournir de pain relève la maison de ces grands amis de Dieu, qu'il a revêtus de son pouvoir. La fin de l'histoire est que les moines sont les suppôts, les émissaires et les soldats du pape, entretenus aux dépens du public sans lui rien coûter. On décerne donc de temps en temps l'apothéose à quelqu'un pour les accréditer et les rendre vénérables au sot vulgaire.

Enfin, ce qui a terriblement assailli ma prévention, c'est quand j'ai vu de grands peuples plus sages que nous, au moins mieux réglés dans leurs mœurs, être également persuadés de mille extravagances dont nous nous moquons. Elevons-nous un peu, M.R.P transportons-nous un moment dans ce pays intelligible et regardons de Paris et Pékin, Rome et Constantinople,

Madrid et l'ancien Mexique. Regardons de là le pape et le muphti, le bonze et le rabbin, le paysan avec son curé, le nègre avec son marabou, le Turc avec son iman, le Persan avec son molla, le Siamois avec son talapoin, l'Américain, le Brésilien, le Virginien, avec leurs werovanes, leurs coquaroux. De bonne foi, qui est le plus ridicule ? Est-il plus extravagant de courir et d'attendre respectueusement toutes sortes de biens d'une figure à dix visages, avec cent bras, que d'une oublie incrustée dans un vase précieux et rayonnante de pierreries ; de se tenir dans une rivière pour retirer le soleil de son éclipse, que d'employer [18] quelques gouttes d'eau jetées en l'air pour empêcher le tonnerre, etc. ? Il n'y a point d'impertinences dans le paganisme le plus outré dont on ne trouve une fidèle copie dans notre religion ; le parallèle n'en est pas difficile. Fournissez, M.R.P., une liste des extravagances païenne, je ferai l'autre partie. Nous avons même des choses incomparablement plus choquantes et plus pernicieuses, le purgatoire, la transsubstantiation, la prédestination, la confession et tant d'autres.

Un grand moyen pour étouffer bien des disputes, ce serait de les mettre en fait, je veux dire de laisser les raisonnements où les deux partis s'égarent et s'opiniâtrent, pour les mettre dans l'état de disputer réellement ou par suppositions. On découvrirait leurs sincères sentiments.

Par exemple, je soutiens que Jupiter vaut mieux que le Dieu des chrétiens. Vous n'en conviendrez pas, et nous disputerons jusques à la mort, mais je vous demande, M.R.P., dans lequel des deux royaumes vous aimeriez mieux aller : dans l'un, le roi est un ivrogne, un débauché, volage en ses galanteries, qui corrompt tout autant de femmes et de filles qu'il peut ; dans l'autre, le monarque est chaste et sobre, mais il fait rôtir vifs presque tous ses sujets par pure fantaisie, sans aucun égard à leur mérite, à leurs vices ou à leurs vertus, comme un potier fait un pot de chambre d'une partie de sa terre, et de l'autre quelque vase de parade. Si vous ne voyez pas la conséquence, vous vous jetterez sans doute dans les Etats du premier, et voilà la question décidée, car ce premier est Jupiter et le dernier le Dieu des chrétiens. Avouez donc, malgré que vous en ayez, que le paganisme était plus supportable que le christianisme, qui n'en peut avoir triomphé que par surprise en exagérant ce qu'il avait de mal, et en cachant ses propres horreurs.

Ce n'est de tous côtés qu'un amas de contrariétés et de suppositions [19] qui se détruisent les unes les autres. On ordonne d'aimer Dieu, et en même temps on le rend le plus odieux qu'il soit possible d'imaginer et de concevoir. On dit que le genre humain est une masse de perdition condamnée à des b supplices horribles et éternels, dont Dieu n'a tiré qu'un très petit nombre par sa volonté absolue. En admettant cette supposition, je confesse que si je suis de ce petit nombre, on peut me demander cet amour de Dieu, mais d il y a cent mille fois

plus à craindre qu'à espérer ; ainsi, je suis presque sûr d'être réprouvé, et comment veut-on que j'aime celui qui vraisemblablement me prépare des tourments éternels et sans fin ? si vous étiez pris des Algériens, M.R.P., avec toute votre communauté, et que vous sçussiez certainement que le Dey a ordonné qu'on vous empalât tous, sauf un seul qu'il veut, de sa grâce spéciale et gratuite, qu'on renvoie en France avec des présents ; jusqu'à l'exécution, aucun l'aimerait-il ? Et après l'exécution, aimerait-on un homme si capricieusement cruel ?

On dit que le baptême nous régénère, nous donne part au Royaume de Dieu, qu'il devient par là notre Père. Comment accorder cela avec la prédestination ? Le baptême est inutile aux prédestinés et aux réprouvés, puisque les uns doivent absolument posséder ce Royaume, et que les autres en sont absolument exclus.

|On veut que J.C., Dieu et homme, ne soit qu'une seule et unique personne. A l'instant même qu'on prêche cette belle idée, on la divise, si on en a besoin ; il avoue son ignorance, c'est qu'il parle comme homme ; l'homme et Dieu ne sont donc pas la même personne : le mot de personne exprime l'indivisibilité. Pierre est une personne parce que Pierre ne peut être mis en deux. Pierre et Jean sont deux personnes, parce qu'on les peut séparer mentalement et que réellement ils le sont. Pierre peut être ignorant et Jean savant, mais Pierre ne peut pas être [20] ignorant et savante sur le même article. Quand J.C. a dit qu'il ignorait le jour du jugement qu'il prêchait, il y avait deux personnes, ou il mentait ; une même personne ne peut dire oui et non sur le même sujet sous prétexte des différents caractères ; l'interrogation qui lui est faite est faite à sa personne entière. Un hermaphrodite parfait, interrogé s'il peut faire une femme féconde, ferait un mensonge en disant que non et qu'il n'y a qu'un mâle qui le puisse. Son excuse qu'il ne le peut comme femelle serait de mauvaise foi et ridicule - car on l'interroge comme mâle et femelle puisque le mâle et femelle ne sont qu'une même personne ; ainsi interrogerait-on J.C. homme et Dieu ne faisant qu'une même personne. Dans toutes unions morales, il en est de même.

J'ai connu un capitaine de vaisseaux qui était aussi secrétaire du Roi. Interrogé s'il n'a jamais été à la mer, aurait-il pu répondre que non, moyennant cette belle ruse jésuitique qu'il n'y a jamais été comme secrétaire du Roi ?

Tout le corps monacal crie d'un ton de Polyphème qu'on ne peut se donner trop tôt à Dieu ; sur cet axiome admirable, on reçoit des filles de 15 ans à s'engager pour toute leur vie dans un état contraire à la raison et à la nature, dont le désespoir les rongera jusqu'à la mort. Que ne les reçoivent-ils donc à trois ans, cela serait bien encore plus beau, puisque ce serait encore bien plus tôt. Quand l'âge de 15 ans serait plus mur que celui de trois ans, il est sûr qu'il ne l'est pas suffisamment, ainsi ce plus ne conclut rien. Ils ne donneraient pas à un moine

de cet âge l'administration de leurs biens ; le R.P. Procureur, le R.P. Ministre, le R.P. Titrier sont toujours des anciens. Les Besaciers même ne prennent pas pour leur père spirituel un garçon de 1.592 ans. Je ne parle point de la moinerie masculine ; on ne fait tort [21] à personne pour la vie présente de l'enrôler dans la sacrée milice. S'il perd quelque chose, il en est dédommagé par mille autres. Fût-ce un roi qui quittât sa couronne, le métier de directeur et confesseur fournit plus abondamment93 de quoi remplir toutes sortes de cupidités et donne le moyen d'en jouir plus tranquillement que la royauté. Les sophis et les sultans, avec leurs milliers de femmes, ne savent ce que c'est que délicatesse de plaisirs. C'est pour ces Mrs. qu'elle est réservée. Tenir une jeune et aimable enfant enchantée de son mérite et toujours prête à tout et de toutes manières, avec une docilité qu'on ne peut exprimer et une tendresse respectueuse, est un chatouillement de tout autre goût que l'amour et les jouissances du vulgaire. On a outre cela la glorieuse satisfaction d'être regardé comme un saint, on garde une partie de sa distinction et on en acquiert une infinité de nouvelles. A l'égard de la gueusaille qui prend ce métier, il est évident que c'est un profit tout clair ; la fainéantise, le rang, le droit d'immunité, le respect de ceux dont on n'aurait pas même eu l'honneur d'être méprisé, etc. sont des biens réels que ces gens troquent contre toutes les misères de la vie malheureuse.

L’on demande une foi aveugle, et on prêche qu'il se faut garder des faux prophètes, qu'on doit prendre garde à n'être pas séduit. St. Paul dit qu'il faut tout sonder, tout examiner, qu'il y aura des séducteurs. A quoi donc s'en tenir ? Autant vaut-il prendre trois dés, pour le papisme, pour le calvinisme et le luthéranisme. Si 'j'examine, si je sonde, c'est mon propre jugement que je suis. Je suis donc juge, et plus de foi. A moins que l'on ne dise impudemment : croyez-moi à l'aveugle, sans soupçon, et sans examiner ce que disent les autres.

[22] One dit qu'on doit aimer son prochain comme soi-même et on crie comme la plus belle et la plus essentielle chose du monde qu'il faut se haïr soi-même ; il faut donc haïr son prochain. Ce ne serait jamais fini si on voulait parcourir le reste de ces absurdités. Mais tout cela mérite bien sans doute un examen. Le joug que nous portons est assez pesant pour nous y soustraire, si nous pouvions ; c'est le comble de la misère et une extrême folie d'être la dupe d'extravagants et de scélérats.

Je comprends bien que vous m'allez dire que je risque à beaucoup perdre pour gagner peu, puisque quand même je serais la dupe des ecclésiastiques, il ne s'agit que de quelques années de souffrances, au lieu que s'ils ont raison, je tombe dans des peines éternelles. Cela est fort bien imaginé ; rien n'est plus spécieux, plus touchant, plus capable d'émouvoir. Malheureusement, c'est un fantôme d'argument qui ne conclut rien.

Ce raisonnement est le même dans la bouche du muphti et du pape, du rabbin et du

talapoin, du curé et du ministre. Il faut que le Turc reste turc, le Juif, juif, l'idolâtre, idolâtre, le protestant, protestant. Les Juifs crient que Dieu n'est que le Dieu des enfants d'Abraham et des circoncis, les Turcs que Mahomet a la clé du paradis, les protestants que les chrétiens catholiques sont des idolâtres, les païens ne manquent pas de damner les Juifs, les Turcs et les chrétiens qui blasphèment contre leurs Dieux dont ils ont l'histoire et la généalogie depuis des temps infinis avant ces nouvelles sectes.

Il n'y a donc pas plus de risque à quitter le christianisme que le judaïsme, le mahométisme, et le paganisme, jusques à ce qu'on ait examiné les choses et reconnu s'il y a effectivement du danger à courir, et où ; mais je puis bien vous égorger de votre épée. Vous faites mille choses injurieuses à Dieu, vous [23] lui donnez les qualités d'un tyran abominable ; vous adorez une oublie, un ` ;erre de vin, vous imputez mille faiblesses à la divinité, etc. Renoncez à toutes ces choses sur lesquelles vous risquez votre salut éternel, malgré la raison qui vous crie avec mille voix que ces choses sont abominables ; il ne faut qu'un peu d'effort sur la prévention et l'éducation ; au moins, risque pour risque, il y en a moins d'un coté que de l'autre. Enfin, si vous vous trompez, vous avez une excuse bien légitime en ce que vous aurez suivi les lumières que Dieu vous a données pour vous conduire, au lieu que dans l'état où vous êtes vous y renoncez à la persuasion d'hommes aveugles et intéressés.

D'ailleurs, le gain que je ferai ne sera plus borné à me tirer de la tyrannie ; j'en serai plus fidèle à mes devoirs, et les remplirai avec plus d'exactitude quand je les aurai réduits à leurs véritables bornes, outre la tranquillité que je gouterai, délivré de mille vains scrupules et de tant de folles terreurs qui m'alarment, continuellement entêté de mille besoins imaginaires.

Mais bien plus, quand je connaîtrai Dieu tel qu'il est, je l'adorerai de bon cœur, et par choix ; voyant que ce qu'il demande de moi est naturel, juste et raisonnable, je m'y porterai aisément et de bonne volonté, autant que la faiblesse humaine le peut permettre, au lieu que dans les sentiments des dogmes chrétiens et sous le poids des lois papistes, je ne puis que le craindre et l'avoir en horreur.

Il est clair qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui, après un examen sérieux, ne fit son souverain bien d'anéantir ou Dieu ou soi-même pour ne pas courir les risques dont on nous épouvante. Envisagez-les, M.R.P., et vous conviendrez, bien loin de sentir de la vénération et de la reconnaissance, [24] que vous ne sentez que de l'indignation et que l'existence est pour vous un présent détestable.

Mettons ceci en fait pour vous en arracher l'aveu. Supposons, M.R.P., que vous êtes endormi d'un sommeil profond qui doit durer huit jours entiers ; auriez-vous quelque obligation à un Roi qui vous ferait éveiller par la force de quelques médicaments, et en même

temps vous couvrirait le corps de certaine poudre qui cause une cruelle démangeaison, avec défense de vous gratter le moins du monde pendant les mêmes huit jours, à peine d'être brulé à petit feu, mais aussi sous promesse de belle récompense si vous vous en absteniez ? Vous regretteriez assurément votre sommeil et maudiriez ce Roi. La religion chrétienne nous met en bien pire état, surtout par rapport à la prédestination, qui nous porte quasi dans le désespoir du salut, puisque le nombre des élus n'est presque rien en comparaison de celui des réprouvés, sans compter qu'il n'y a pas de proportion des biens aux maux. L'éternité bienheureuse n'est point à mettre en parallèle avec l'éternité malheureuse, les maux sont pires que les biens ne sont bons : vous-même aimeriez mieux être anéanti que de tirer au sort pour le paradis ou pour l'enfer, n'y ayant qu'un bon billet contre cent mille de mauvais.

Revenons au gain que je ferai, outre la liberté de corps et d'esprit ; il est certain que depuis que je commence à me débarrasser de bien des articles de mon catéchisme, j'ai de tout autres sentiments de Dieu, et depuis que je me suis défait de certains scrupules, je suis tout un autre homme à l'égard de mes devoirs essentiels, tout un autre père, tout un autre fils, tout un autre mari, tout un autre maître, [25] tout un autre sujet, je serais tout un autre soldat ou tout autre capitaine. Je consulte la raison et la seule conscience qui m'instruisent à la véritable justice, au lieu que je ne consultais que la religion qui m'étourdissait de préceptes frivoles et injustes ; mes scrupules ne tombent plus sur ces vaines pratiques, je me moque de jeûner, je me passe de messe, je ne passe plus sur bien de petites injustices qui entraînent quelquefois de grands malheurs.

Présentement je ris de toutes nos superstitions et garde toute mon attention pour l'équité. Depuis que je ne crains plus de mourir sans confession, je suis tranquille sur la mort ; c'est une indifférence éclairée et acquise par réflexion qui me fait voir ce que c'est que la vie, et le véritable compte que nous avons à en rendre à celui dont nous la tenons. J'aurais présentement une véritable bravoure, tranquille, modeste et libre, au lieu que je n'en avais qu'une de tempérament, peut-être de crainte, de vanité, peut-être pire, et qui ne me laissait pas l'usage de la raison, occupé de la crainte de manquer à recevoir les sacrements et de celle de paraître lâche. Mais je n'accepterais pas l'offre d'aller persécuter des innocents, je ne serais pas le satellite des scélérats qui n'épargnent ni le bien, ni l'honneur, ni le sang des hommes pour accroitre ou assurer leur tyrannie. Je refuserais tranquillement les plus grandes récompenses et souffrirais la mort tout de même, plût à Dieu en être à l'occasion ; enfin, je suis sans crainte, sans désirs, je me trouve même moins sensible aux luxe, à la vanité, à la galanterie ; je m'imagine que si j'étais en quelque grand poste, ceux qui auraient affaire à moi seraient fort heureux par comparaison au train commun du monde [26] et à mes premières allures.

Il s'agit, M.R.P., de savoir si j'ai tort. Pour en commencer l'examen, voici comme je

raisonne et comme je divise la matière. Il faut avoir de la religion, ou il n'en faut point avoir. Vous ne manquerez pas de répondre qu'il en faut avoir.

Pour avoir une religion, il faut demeurer dans celle où on est né, quelle qu'elle soit, ou bien les croire toutes bonnes et prendre indifféremment celle qui convient le mieux ; ou bien les examiner toutes et prendre celle qu'on trouvera bonne ; ou bien, si on les trouve toutes fausses et mauvaises, s'en faire une soi-même.

Je ne vois ni milieu, ni alternative. Vous ne donnerez, M.R.P., dans la première ni dans la deuxième proposition. Reste donc d'examiner toutes les religions établies, mais, si on les trouve toutes fausses et pernicieuses, de s'en faire une soi-même fondée sur les pures idées naturelles, sur la raison, sur cette lumière que Dieu a donnée à tous les hommes pour les conduire, lumière qui est une participation à sa propre intelligence, sans laquelle nous ne pouvons découvrir ni suivre aucune vérité, sans l'instinct et le dictamen de la conscience qui nous instruit clairement, sans recherches, sans étude, sans instruction, sans besoin de consultation étrangère, toujours, en tous lieux et même malgré nous.

[27] [Deuxième cahier]

Première partie. Examen général des religions factices

L'examen de chaque religion en particulier ne nous est pas possible, puisque tous les peuples ne nous sont pas encore connus, et qu'une vie de cinq cents ans ne suffirait pas encore à cela, sans nulle autre occupation. Contentons-nous donc d'en faire une masse et de l'examiner en gros.

Toutes les religions factices ne peuvent accorder leur croyance avec notre raison ; elles gênent les consciences, pillent les biens et attentent partout à la liberté et même à la vie. Qu'elles établissent leurs droits ou qu'elles avouent qu'elles sont une vraie tyrannie exercée sur des gens surpris ou trompés. C'est au demandeur à prouver sa demande, ce n'est point au défendeur à prouver qu'il ne doit rien. Si le demandeur ne peut prouver la dette, le défendeur est déclaré quitte.

Qu'on ramasse toutes les preuves de chaque religion, on verra qu'elles sont fausses et ridicules. Les moins absurdes sont équivoques et également concluantes pour les autres. Aussi aucun théologien n'est-il assez fol pour les proposer en forme par argument. Il n'y a pas un juge qui osât sur de pareilles allégations juger une question de cinq sols. [28] Ce devrait être assez que la vue claire de la vanité de ces preuves pour se soustraire au joug.

Vous opposerez peut-être, M.R.P., qu'il ne faut pas être juge en sa propre cause. Cette maxime est vraie quand on conteste avec un autre qui est intéressé comme nous dans le jugement et qui a le même droit de vouloir être juge. Dans la religion, la chose ne regarde que soi-même ; donc on est juge naturel. Ce serait être fol de s'en rapporter à un autre qui préférerait ses intérêts aux vôtres. Mr le Curé ne s'en rapporte pas à moi pour savoir combien il vendra le grain qu'il a extorqué des dîmes ni la cire des enterrements. Pourquoi aurais-je plus de confiance en ce qu'il me dit que lui n'en aurait pour moi ?

Si vous dites qu'il y a contestation intéressée entre certains hommes qui se disent ministres de la religion et le reste des hommes, vous aurez raison. C'est l'intérêt qui a fait inventer toutes les religions factices, c'est l'ambition, c'est l'envie de dominer, c'est l'envie de satisfaire ses passions et d'acquérir sur les esprits un crédit qui donnât une autorité sur les hommes que la nature n'avait pas donnée. Voilà encore les motifs qui engagent aujourd'hui à s'enrôler dans cette agréable milice.

Si vous décidez que c'est là la contestation d'intérêt et que je n'y puis être juge, étant partie, vous commencez à affaiblir l'idée de votre religion. Mais soit, prenons donc un juge désintéressé et sans parti ni préjugé. Prenons un sauvage, prenons un enfant que nous élèverons dans les sciences exactes, dans la véritable philosophie, dans la saine logique.

Apprenons-lui la géométrie, l'algèbre, sans lui parler d'aucune religion et plaidons devant lui quand il aura trente ans.

Je gagerais ma vie qu'aucune religion n'acceptera le défi, qu'aucun suppôt de ces religions ne garderait les conventions [29] par rapport à l'éducation de l'enfant si on le lui confiait, et que si on en venait à l'épreuve, chaque parti soutiendrait indépendamment qu'il a gagné sa cause, ou qu'il n ' en est point qui l'assassinât ou n'empoisonnât le juge pour couvrir son imposture. Comme ce moyen n'est pas près ni facile, je vais développer les moyens de m'en passer, découvrir l'erreur et établir la vérité.

Je vais, M.R.P., établir plusieurs vérités incontestables, qui ne pourront être combattues par aucun esprit solide et sincère, étant des vérités réelles, éternelles et nécessaires, que tous les hommes voient également et suivant lesquelles tous universellement agissent, et tout au moins vérités auxquelles on ne peut refuser Son consentement quand on les entend proposer et que l'on en comprend le sens.

Sur ces vérités, je formerai des raisonnements, qui non seulement renverseront tous les fantômes de preuves qu'allèguent les religions factices, mais encore qui en manifesteront l'impossibilité ; après cela, pour détruire entièrement les préjugés la prévention et les scrupules de l'éducation, nous descendrons dans le détail des arguments de notre religion, mais toujours sans entrer dans la discussion des faits : c'est une matière hors de ma portée et hors de celle de la plupart du monde, que les plus habiles ne peuvent fixer ; il reste toujours sujet de dispute, et l'on n'est jamais venu à la vérité par cette voie.

Si j'attaque quelques faits, ce n'est que pour donner plus de jour à mes pensées, c'est une espèce de confirmation ou d'éclaircissement et je ne me fonde jamais sur eux. C'est pourquoi, si je me trompe dans ces endroits-là, comme cela peut être, ou si vous me demandez mes garants, je les abandonne sans craindre que mon courage en soit moins solide. J'excepte les faits actuellement existants et dont on peut faire une expérience journalière, mais je n'insisterai [30] point sur les autres, quoique je n'en aie cité aucun que de bonne foi, après les avoir appris d'honnêtes gens, de bons auteurs, ou bien après en avoir été témoin.

Je ne me pique pas de science historique, je lis fort peu de livres qui en traitent et je ne puis plus compter sur ma mémoire. Le commun du monde est plus savant que moi sur ce chapitre. Je ne me fonde que sur la raison commune à tout le genre humain. La religion est faite pour tous les hommes, elle est nécessaire à chaque particulier, idiot ou bel-esprit, sourd, aveugle, ou ayant l'usage de tous ses sens. Ainsi, ce ne doit point être par les sciences qu'on y entre, ni par aucune érudition acquise, ni par le moyen des sens, qui sont trompeurs et dont tous les hommes ne sont pas également partagés ; mais ils le sont tous également de raison, quoiqu'ils ne le soient pas d'esprit. La raison ne gît qu'à porter un jugement sain sur ce que

nous voyons ou entendons ; l'esprit est d'inventer, ou plutôt de saisir plus vivement. Celui à qui il faut dix ans pour apprendre la géométrie a autant de raison que celui qui l'a inventée : il n'a pas tant d'esprit.

L'article des insensés et des furieux ne doit point faire d'accroc ; étant incapables de faire bien ou mal moralement, la religion ne leur est pas nécessaire. Il n'en est pas ainsi des sourds, muets et aveugles.

Première vérité. Chacun est libre sur le fait de la religion. La religion est une chose singulière.

Tout ce que l'on peut imaginer, sauf la religion, intéresse [31] le public ou quelque particulier. Je m'explique : toutes mes actions servent, ou nuisent, à la société, à la république, ou à quelque membre de la société ; même les choses qui paraissent ne regarder que mon intérêt personnel sont dans ce cas, hors la religion. Si je me blesse, si je me ruine, si je me tue, c'est une plaie que je fais à la république ; elle en souffre de l'altération dans ses forces ; je fais tort à ma famille, à mes parents. Mais que je me damne, ni la république, ni le moindre particulier n'en souffrira, non plus que personne n'y gagnera si je me sauve. Voilà donc la seule chose où chacun est pour soi seul, chaque particulier est en droit d'examiner lui-même le parti qu'il doit prendre, sans se laisser entraîner par la multitude.

La multitude est en droit d'imposer et de contraindre en d'autres occasions parce que l'intérêt étant commun, il n'est pas juste qu'un seul l'emporte sur tous, ou le petit nombre sur le plus grand ; tous croyant avoir raison, il est juste que le particulier, ou le petit nombre, cède au plus grand, quand même on croirait voir clairement que ce grand nombre a tort, parce que ce grand nombre croit aussi le petit dans l'erreur, que les inconvénients seraient plus grands si le petit nombre se trompait et faisait souffrir la multitude, et qu'en tout cas il est moins à craindre qu'un particulier souffre pour la faute de plusieurs, que plusieurs soient malheureux pour quelques particuliers. Mais quant à la récompense ou à la peine de l'autre vie, mon destin n'intéresse personne ; je puis donc me décider par mes lumières seules quand je suis seul intéressé.

Tous les hommes sont nés libres. Il n'y a de subordination naturelle que celle des enfants aux pères. Si les hommes étaient aussi [32] sages qu'ils devraient et qu'ils peuvent être, il n'y aurait point d'autre domination : cela est encore ainsi parmi quelques sauvages.

Apparemment que, quelque famille en ayant pillé ou insulté quelque autre, la famille offensée a eu recours à ses voisins et à ses amis, les agresseurs en ont fait autant et il a fallu un chef pour commander différentes familles qui n'avaient point de subordination, chacun étant souverain. Voilà ce qui a donné l'établissement des républiques et des monarchies.

La conduite intérieure et la religion n'ont eu aucune part là-dedans. Ainsi le monarque,

et le magistrat, sort de sa sphère quand il veut étendre son pouvoir sur les sentiments qu'on doit avoir sur la divinité et sur le culte qui lui convient ; il n'est point apparent qu'une famille se soit allée exposer à la guerre sur ce que des voisins avaient d'autres sentiments qu'elle. Ce n'est que le tien et le mien, ce n'est que l'idée de la justice distributive qui puisse avoir aigri l'esprit et allumé les passions, quand on a souffert quelque tort, pour en venir à l'horreur de tuer et de piller les autres, et pour s'exposer soi-même à de pareils malheurs.

Il est donc certain qu'en fait de religion chaque particulier est libre, que le prince, le magistrat et la république n'ont aucun droit de commander sur cet article. A la vérité, aucun particulier n'a le droit de s'opposer à la religion publique, il n'a que la seule voie de remontrance, comme en toute autre occasion lorsqu'on propose quelque nouveauté qu'on croit utile. Ceux qui ont inventé les moulins à papier, l'imprimerie, etc., ne pouvaient forcer le monde à s'en servir, ils ne pouvaient légitimement exciter ni sédition, ni révolte ; ils ne devaient se répandre [33] ni en plaintes, ni en lamentations ; ils auraient même dû cesser leurs remontrances, dès que l'on le leur aurait ordonné, quoique l'on eût eu très grand tort de rejeter des découvertes si utiles, et ce [...] ne les dispensait point de l'obéissance que l'on doit à l'autorité publique.

Les persécuteurs se targuent d'ordinaire d u plus faux principe qu'il soit peut-être possible d'imaginer : que ceux qui ont la vérité de leur côté sont en droit de contraindre ceux qui sont dans l'erreur. Il faudrait d'abord que cette vérité que chacun croit tenir fût évidente, au lieu que toute religion n'est qu'une opinion dont les preuves sont si frivoles qu'aucune témérité ou plutôt qu'aucune folie n'approche de celle de se croire assez sûr de la bonté de sa religion pour être en droit de tourmenter ceux qui en ont une autre.

Mais ce n'est rien que cela. Qu'on passe aux tyrans qu'ils sont en possession de la vérité, je nie que la vérité soit en droit de contraindre. La justice a droit de se faire obéir par force. La raison en est simple : la justice est une vérité où plusieurs personnes ont intérêt. Mais une vérité purement vérité, dont l'acceptation par Pierre ne fait rien à Jacques, n'a nul droit de contraindre, c'est une vérité de fait et de démonstration. Il y a des lieux sur la terre où le soleil paraît continuellement pendant six mois, et où la nuit est continuelle pendant autant de temps. Les trois quarts des hommes en doutent. Quelqu'un est-il en droit de les brûler vifs s'ils ne l'avouent ? C'est une vérité de fait et de démonstration qu'un arpent de terre long a plus de tour qu'un rond ; je ne puis forcer personne à le croire. Mais si j'avais entouré de murs un arpent de terre en rond pour un certain prix, et que celui pour qui je l'aurais fait ne voulût me payer que le même prix pour avoir [34] ensuite bâti des murs pareils tout autour d'un arpent de terre long, je puis le forcer à me payer davantage. Mon droit de contrainte ne vient pas de la simple vérité, c'est du droit général qu'il faut que chacun ait le sien. La comparaison de la

vérité de la religion est aisée à faire ; ce que je crois, ce que je dis contre la religion est indifférent à la république, mais si j'infère de mes principes que je suis en droit de commettre des actions contraires à la justice et aux biens des particuliers, par la loi de l'Etat je suis punissable, non pas par ma croyance, mais par mes actions.

Argument démonstratif.

Le prince et le magistrat ne doivent point se mêler de ce qui est absolument indifférent au bien public. L'affaire du salut est absolument indifférente au bien public. Donc le prince et le magistrat ne doivent se mêler en rien de l'affaire du salut.

Le salut est absolument l'affaire personnelle de chaque particulier. C'est à chaque particulier à se mêler de ce qui lui est uniquement personnel, donc c'est à chaque particulier à décider sur l'affaire de son salut. Donc c'est à chaque particulier à se faire ou à se choisir une religion, puisque vous dites vous-même que la religion est le moyen prochain et direct du salut.

Il s'ensuit de tout ce que j'ai dit que tout ce qu'une religion peut avoir qui ne fait tort à personne est hors de la juridiction des hommes.

Une république bien policée ne souffrira pas qu'on [35] immole des victimes humaines. Elle ne souffrira pas qu'on prêche que Dieu est un aveugle qui agit par nécessité et que l'homme est forcé à faire le bien par des grâces victorieuses, qu'il n'est pas libre : tout cela livre l'homme à ses passions ; tout cela l'engage à suivre son penchant ; s'il se tourne du coté du mauvais, cela autorise tous les crimes et en ôte tous les remords. Cette république sage ne permettra pas le dogme que le célibat est une vertu, parce que ce dogme mis en pratique prive l'Etat de la plus grande richesse. Elle ne souffrira pas qu'on dise que le comble de perfection est d'abandonner sa femme, ses enfants, pour se retirer dans un coin et s'occuper de méditations pendant qu'on laisse périr sa famille. C'est ainsi que les anabaptistes ont été presque détruits non pas à cause de leur religion précisément, mais à cause des désordres qu'elle autorisait et à cause de leurs séditions.

Mais laissez prêcher qu'il y a des dieux subalternes, qui donnent la pluie ou la font cesser, etc. ; que c'est honorer la Divinité que de se fouetter ; que quelques paroles prononcées font un Dieu d'un morceau de pain ; que Dieu a des ministres qui remettent les péchés, pourvu que par là on n'autorise pas le crime, qu'on ne séduise pas le sexe et qu'on ne pille pas les bourses, mettez-y l'ordre nécessaire que ces remetteurs de péchés ne voient point leurs pénitents, ni pénitentes, qu'ils n'en puissent Jamais recevoir la moindre chose, etc. Tout cela est fol et ridicule, mais n'est point dommageable au bien de la vie présente et de la société,

seul but des républiques, des monarchies et de tous les gouvernements politiques ; contentez-vous de gagner un malheureux par la raison, ou de le guérir par la saignée et l'ellébore.

[Variante (extrait n° IV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] Le prince et le magistrat ne doivent point se mêler de ce qui est absolument indifférent au bien public. Donc le prince et le magistrat ne doivent point se mêler de l'affaire du salut. Le salut est absolument l'affaire particulière de chaque particulier. C'est à chaque particulier à se mêler et à décider de ce qui lui est particulier. Donc c'est à chaque particulier à se faire ou à se choisir une religion, puisque la religion est le moyen prochain du salut.

Si un particulier se faisait une religion dont quelque dogme fût préjudiciable au bien public, le magistrat est non seulement en droit, mais en obligation de la réprimer, non seulement par rapport à la religion, mais par rapport à la société. La conclusion qui sort de là, claire et incontestable, c'est que tout ce qu'une religion peut avoir qui ne fait tort à personne est hors de la juridiction des hommes.

Mais une république bien policée ne souffrira pas des invectives humaines, elle ne souffrira pas l'athéisme qui, ôtant toute crainte de l'avenir, livre le cœur humain à toutes ses passions. Elle ne souffrira pas qu'on prêche que Dieu est un être aveugle, qui agit par nécessité ; ce qui comporte le même désordre. Elle ne souffrira pas qu'on enseigne aux enfants que l'homme n'est pas libre, ce qui autorise tout les crimes et détruit tous les remords. Elle ne permettra pas le dogme qui enseigne que c'est une vertu que le célibat, que c'est le comble de la perfection que de ne rien faire, d'abandonner sa femme et ses enfants, de ne point porter les armes ; et tant d'autres dogmes si faux et si pernicieux à la société. Les anabaptistes ont été exterminés presque avec raison, non à cause de leur religion précisément, mais à cause de leurs désordres et séditions.

Mais laissez prêcher qu'il y a des dieux subalternes, que c'est honorer la divinité que de se fouetter, de tuer des animaux, de se laver, de croire que quelques paroles prononcées font un dieu de quelque vaine chose que ce soit, que Dieu a des ministres qui remettent les péchés, pourvu que par là on ne séduise point le sexe et qu'on ne pille point le peuple ; mettez-y l'ordre nécessaire, que ces remetteurs de péché ne voient jamais leurs pénitents et leurs pénitentes, qu'ils n'en poissent jamais recevoir la moindre chose. Tout cela est fol et ridicule, mais peu dommageable au bien de la vie présente, seul but des monarchies, des républiques et de tous les gouvernements politiques. Contentez-vous de gagner les hommes par la raison sans vouloir les guérir par la saignée et l'ellébore. [Fin de la variante de l’extrait n° IV du ms de Leningrad]

[36] *Deuxième vérité.* La Religion ne se peut traiter par des livres ni par des discours.

Les choses spirituelles entre des êtres spirituels ne se peuvent traiter que par des voies spirituelles et sur des objets spirituels ; on ne peut mettre en usage que des choses, des opérations et des actes spirituels. Or la religion est le commerce et la relation entre des êtres spirituels et intelligents, et la Divinité purement spirituelle. L'action de la Divinité vers les esprits créés pour les instruire de l'ordre et, si l'on veut, de ses volontés, et de ces esprits vers Dieu pour le reconnaître et lui obéir, ne peut donc être qu'une action spirituelle ; la religion ne peut donc se traiter que par des actions spirituelles. Dieu se communique à tous les esprits, il se laisse apercevoir par eux jusques à un certain point, l'esprit médite les vérités qu'il voit et il en conclut le respect et l'obéissance pour Dieu et pour les vérités qu'il voit en lui.

Dieu nous a donné les sens, qui sont des facultés dont l'âme ne se sert que par le moyen du corps pour juger des choses matérielles, par rapport à la conservation de la machine à laquelle il lui a plu de l'unir ; il nous a donné aussi la raison, qui est une faculté purement spirituelle et une action immédiate de l'âme pour juger des choses spirituelles par rapport à nos devoirs et à notre véritable félicité.

Ce n'est donc pas sur des livres et des discours humains qu'on ne peut consulter que par les sens qu'il faut se fonder, mais sur des vérités métaphysiques et sur des conséquences que la raison en tire.

Il est vrai que les livres et les discours sont mixtes et [37] tiennent quelque chose du spirituel par les sens que les hommes ont attachés aux paroles et par celui qu'ils ont donné aux figures tracées, et comme ils sont aussi mixtes, leurs esprits étant unis à une machine matérielle, ces figures et ces paroles sont propres au commerce qu'ils ont ensemble.

Mais à l’égard de Dieu, qui est purement spirituel, ils ne doivent se servir que de leurs parties purement spirituelles, comme ils ne se servent que de la partie purement matérielle quand ils n'ont affaire qu'au corps purement corps. On pousse une pièce de bois pour la ranger de son chemin et on ne lui fait pas un compliment. Nous sommes entre les êtres purement spirituels et les êtres purement corporels ; nous devons mettre en usage notre esprit quand nous avons affaire aux esprits, notre corps quand nous avons affaire aux corps, et l'un et l'autre quand nous avons affaire aux hommes.

Il en est de même de Dieu avec les êtres intelligents ; il agit spirituellement sur l'âme en ce qui le regarde uniquement et directement, et dans ce qui regarde le corps, ou l'âme par rapport au corps, il agit par le moyen des êtres matériels.

Il a instruit l'âme par le moyen de la raison, de la reconnaissance de l'ordre, et de la vue des vérités réelles, nécessaires et éternelles ; il a donc au corps un mouvement organique, une succession d'agitation de différents corpuscules , ce qui est la vie matérielle ; il a disposé

toutes choses de façon que le choc ou l'application des corps extérieurs font une telle impression sur les corps animés et que l'âme est avertie des accidents à craindre pour ce corps auquel elle tient, afin de les éviter ou d'y remédier s'ils sont arrivés.

Il est aussi ridicule de se servir d'action corporelle pour toucher un pur esprit ou pour pénétrer une vérité, qu'il [38] le serait de se servir d'une action spirituelle pour remuer une pierre de taille ou une enclume.

N'allez pas dire que les discours et les livres instruisent les hommes des vérités les plus abstraites et métaphysiques. Primo, cela ne conclurait rien ; les hommes sont mixtes, nous l'avons déjà dit, et ils n'ont pas d'autres moyens de se communiquer leurs pensées.

2°. Ce n'est pas par leur autorité, c'est en apprenant à l'un ce que l'autre a découvert. On n'est pas instruit de ces choses parce qu'elles sont dans ce livre, mais parce qu'on voit ces choses quand le livre avertit qu'on les peut voir et enseigne la manière de les trouver. Ce point sera plus détaillé ailleurs.

Les religions factices sont comme un homme qui dirait : un grand fleuve passe entre Orléans et Etampes. On y passe et repasse sans voir une goutte d'eau. Les auteurs qui traitent de sciences sont comme celui qui vous dirait qu'il y a plusieurs ruisseaux à Etampes. On y va, on les voit, on s'y baigne.

On sait bien que les histoires instruisent par leur propre autorité ; aussi cette instruction est-elle tout incertaine. La plupart des faits qu'elle[s] contien[nen]t sont contestés ; les plus approuvés ne sont pas sûrs et l'on en peut douter sans être accusé de se refuser à l'évidence. Aucune de leurs narrations n'emporte un consentement absolu comme nos sciences exactes, D'ailleurs on n'y fonde d'opinion qu'autant que ces faits sont renfermés dans les bornes de la possibilité naturelle ; sinon on les appelle fables ou romans s'ils ne se trouvent pas dans le cours ordinaire des forces humaines ; de quoi sont remplis les livres des religions factices ? De faits hors des bornes de la nature, de la coutume et de la raison. Ce sont par conséquent des romans et des fables.

Outre cela, l'histoire nous dit qu'un tel a fait cette action, [39] qu'il a dit telle chose, qu'il a prononcé ce jugement ; mais c'est la raison qui décide du droit, et si l'historien prononce sur le mérite ou le tort de ces actions, la foi que je puis lui accorder sur les faits ne s'étend point sur les jugements qu'il en porte.

L'histoire m'apprend qu'un de nos rois prêchait sans cesse la dissimulation. Je n'en donne pas davantage dans cette maxime. Je n'en fais cas qu'autant que la raison me fait voir qu'elle est bonne et utile et juste. Cela me donne tout au plus lieu d'examiner une pensée qui me serait peut-être échappée.

Mais les livres de religion factice mettent en fait que c'est Dieu qui les a dictés. Ainsi,

en acceptant le fait on accepte le droit, puisque Dieu ne peut mentir. Ces livres ne peuvent passer que pour des fables et des romans, par les raisons qu'on a vues déjà et par d'autres qu'on verra bientôt. Ainsi, on n'en doit point accepter les faits. Dieu ne dicte point de livres, il parle immédiatement aux esprits, si tant est qu'il ait des ordres journaliers à leur donner, et les hommes ne se servent de ces moyens que faute de se pouvoir autrement communiquer leurs conceptions.

Argument démonstratif.

Les choses purement spirituelles entre des êtres purement spirituels ne se peuvent traiter que par des moyens purement spirituels. La religion est une chose purement spirituelle entre des être spirituels. Donc la religion ne se peut traiter que par des voies purement spirituelles. Prêter l'oreille à des discours, jeter les yeux sur des livres ne sont point des actions purement spirituelles. Donc la religion [40] ne se peut traiter ni par des livres ni par des discours.

J'entends le fond de la religion, car il est hors de difficulté qu'on peut d'homme à homme se communiquer ses méditations sur les grandeurs de Dieu, sur nos besoins et nos devoirs vers lui et vers les autres hommes. Mais ce n'est jamais qu'à la charge que la raison en jugera et, je le répète, c'est d'homme à homme et non de Dieu aux hommes. Ces livres ne font jamais que proposer la question et les moyens de la décider ; mais ils ne valent pas des décisions.

J’ai dit que la raison est une faculté purement spirituelle ; ce qu'on peut alléguer au contraire n'est d'aucun poids. On dira, par exemple, qu'un insensé, un épileptique, un homme ivre a perdu la raison par l'action des corpuscules purement matériels, et de là on conclut. La conclusion est fausse : la raison n'en est pas moins entière en eux, quoique les dérangements du corps empêchent qu'elle ne fasse ses fonctions d'une manière apparente ; les objets se présentent aux insensés et aux furieux si différents de ce qu'ils sont que leur raisonnement peut être très conséquent par rapport à la manière dont la chose leur paraît, quoique ce raisonnement ne soit pas conséquent par rapport à la chose en elle-même.

Un homme qui verrait des blés mûrs à travers des vitres vertes jugerait qu'ils ne sont pas en état d'être coupés. Le jugement, mauvais dans le fond, serait bon à son égard et sa raison aurait jugé sainement.

C'est pour cette même raison que ces gens font des galimatias et des actions ridicules, leurs sens et leur imagination leur présentant des objets bizarres et plusieurs à la fois. Mais la chose supposée telle qu'ils la voient et qu'elle les frappe, leurs jugements sont justes.

N'en demeurons pas là. Mettons cet article en plus grand jour par un moyen métaphysique aussi incontestable que le premier [41] et peut-être plus frappant.

Les mots qui composent les langues ont été inventés par les hommes, et par conséquent ne signifient que ce que les hommes concevaient et connaissaient et que ce dont ils ont des idées. Il est donc impossible que par le moyen des langues Dieu les instruise de ce que nous nommons mystères ; puisque ce sont des choses nouvelles et au-dessus de la raison, il faudrait que Dieu donnât de nouvelles idées, afin de faire de nouveaux mots qui y répondissent, sans quoi le mystère est une pure proposition en l'air.

Par exemple, dans la Trinité, le père est autrement le père que je ne suis le père de mes enfants ; il est impossible que j'entende ce mot autrement que par l'idée qui y est attachée, et par conséquent il est impossible que j'entende ce qu'on me veut dire. On ne peut me donner d'autre idée de la paternité que celle que j'ai de mon père à moi, et si c'est là l'idée qu'on me veut donner, j'en découvre la fausseté aussitôt par les lumières de ma raison.

Il en est de même de tous les autres mots dont on voudra se servir. Ils ont chacun leur idée, à laquelle ils sont liés, et on ne peut y en joindre une autre que par de longues périphrases qui ne feront que changer une idée ordinaire en une autre, sans m'en donner jamais une nouvelle, au-dessus de la raison et de la portée de l'esprit humain.

Par exemple, dire aux hommes qu'il faut qu'ils croient la Trinité est la même chose de dire à un paysan qu'il faut qu'il croie que Pâris était abros [«Epithète qu'Homère donne à Pâris, fils de Priam. Ce mot veut dire “beau et lâche” et répond assez bien au mot français *un dameret*»: note du ms de la Mazarine]. Si j'en demeure là, il ne sait ce que cela veut dire, il ne le croit ni ne le nie.

On dira peut-être que Dieu a enseigné la langue aux premiers hommes. Cela n'a nulle apparence. Les hommes se sont formé eux-mêmes des mots pour s'entendre. C'est ce qui fait la différence [42] des langues et que ces langues sont plus ou moins copieuses selon que les hommes qui s'en servent ont plus ou moins d'arts et de science. La langue algonquine, qui est presque générale dans l'Amérique septentrionale, si on la réduisait en dictionnaire, ne tiendrait que deux ou trois feuillets.

Et quand il serait vrai que Dieu serait l'auteur des langues, il est constant que Dieu n'a pas donné des mots pour les mystères de la religion chrétienne, puisqu'il n'était point question de Trinité avant la mort de Jésus-Christ. Ainsi l'impossibilité de l'instruction par les livres et les discours est toujours réelle.

Troisième vérité.

Qu'on doit examiner sa religion et en juger.

Non seulement on peut examiner si l'on a pris le bon parti, mais même on le doit. Suivant les principes de toutes les religions factices, l'erreur est exagérée par elles comme de si grande conséquence qu'il faut bien attentivement examiner si on ne s'est pas engagé légèrement.

Rien n'est si aisé que de se tromper en matière de religion, puisqu'il y en a cent mille qui se fondent toutes sur les mêmes principes. C'est un pays coupé de cent mille routes et où l'on trouve des millions de guides et de sentiments différents.

Toutes les religions se fondent sur des livres, sur des traditions, des discours de certains hommes distingués par des titres, des honneurs, des biens et des habits ; toutes vantent leur antiquité ; toutes s'attribuent une institution divine et miraculeuse ; toutes ont des légendes remplies de miracles, temples pleins d'ex-voto et de remerciements des gens qui ont reçu des faveurs miraculeuses, et cela journellement, toutes [43] ont le même caractère extérieur, toutes ont beaucoup de sectateurs et de zélés dévots.

Toutes disent qu'elles sont celle qu'il faut suivre, et qu'il est important de ne s'y pas tromper. Cependant chacun de nous a pris sans choix la première qu'on lui a présentée. Avons-nous examiné, avons-nous choisi, vous et moi, M.R.P., avons-nous fait ce que nous faisons en achetant la moindre bagatelle ?

Tous les hommes se laissent mener sur cet article comme les bœufs qui vont indifféremment à la tuerie ou à l'étable. On reste dans celle où on est né, et c'est un grand hasard si un, en cent mille, entre dans un examen sérieux.

On professe une religion comme on porte une espèce d'habit et comme on parle une langue. Je suis né à Paris, je suis papiste ; je porte un habit, une perruque, un chapeau, et je parle français, etc. Ce n'est pas parce que le papisme est la meilleure religion, l'habit le vêtement le plus commode, et le chapeau le couvre-chef le plus agréable, ni la langue française plus douce et plus expressive. Si j'étais né à Constantinople, je parlerais turc, je serais mahométan, j'aurais la tête rasée et je porterais un turban.

Vous pensez de même, M.R.P., et selon toute apparence vous vous seriez fait dervis ou un autre religieux ; vous auriez écrit pour l'Alcoran. Se peut-il imaginer un plus grand aveuglement ? Peut-on aller au-delà de souffrir un joug terrible pendant toute sa vie, et croyant qu'il n'y a qu'un bon chemin et que le reste mène à une éternité malheureuse, peut-on prendre sans réflexion le premier chemin qui se présente ?

S'il n'y avait qu'une religion sur la terre, dont l'institution fût de temps immémorial, on

pourrait rester en repos et croire [44] que tous les hommes ne se sont pu accorder dans une fausseté. Mais de siècle en siècle il en paraît une nouvelle, on s'entrecrie : *vous vous égarez,* et personne ne s'émeut. On va son train même sans écouter.

Cependant, ou toutes les religions sont indifférentes à Dieu, auquel cas il serait toujours judicieux de prendre la plus raisonnable et la plus simple, tant pour ne pas s'imposer des devoirs inutiles que pour se soustraire aux pilleries de ces petits tyrans qui s'intitulent ministres de Dieu ; ou bien si Dieu n'approuve qu'une religion, ou que quelques-unes, et s'il doit punir les autres, c'est le comble de la folie de s'en rapporter au hasard de la naissance et de l'éducation, et de rester tranquille.

[Variante (extrait n° V) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Non seulement on peut, mais on est obligé d'examiner si l'on a pris le bon parti, lorsqu'il est très facile de se tromper, qu'on s'est engagé légèrement et que l'erreur est de la dernière importance.

Rien n'est plus aisé que de se tromper en matière de religions, puisqu'il y en a un millier de différentes, qui s'appuient toutes sur les mêmes principes. C'est un pays coupé de cent mille routes, dont aucune ne tend directement à la ville capitale, et où l'on trouve des millions de guides de différents sentiments.

Toutes les religions se fondent sur des livres, des traditions, des discours de certains hommes distingués par des titres, des biens et des habits. Toutes vantent leur antiquité, s'attribuent une juridiction divine et miraculeuse ; toutes remplissent leurs légendes et leurs temples de miracles journaliers ; toutes ont le même caractère extérieur ; toutes ont un nombre infini de sectateurs et de zélés dévots.

On ne dispute point l'importance de ne se point tromper. Cependant, on n'y fait aucune attention. Serait-ce mal s'exprimer, que de dire qu'on est plus difficile au choix d'un quarteron d'épingles, qu'à celui d'une religion ? Car enfin, on regarde ces épingles en les prenant, et on ne regarde point du tout la religion. Chacun prend la première qui lui est proposée. Avons-nous choisi, avons-nous examiné, vous et moi, mon Révérend Père ? Avons-nous fait ce que vous et moi faisons, quand nous allons acheter la moindre bagatelle ?

Tous les hommes se souffrent mener sur cet article comme des bœufs qui vont indifféremment à la tuerie ou à l'étable. Chacun prend la religion de ses parents, chacun reste dans celle où il est né. C'est un grand hasard si en cent millions de personnes, il y en a une seule qui, de soi-même, entre en examen d'une affaire si essentielle.

On professe une religion comme on parle une langue, comme on porte une espèce

d'habit. Je suis né de Paris, je suis papiste, je parle français, je porte une perruque et un chapeau, etc. Ce n'est pas parce que le papisme est la meilleure religion, parce que la langue française est la meilleure, ce n'est pas parce que le chapeau est le couvre-chef le plus commode et le plus agréable. Si j'étais né à Constantinople, je serais mahométan, je parlerais turc, j'aurais la tête rasée, et je porterais des turbans.

Vous pensez de même, mon Révérend Père, et selon toute l'apparence, vous vous seriez fait dervis ou autre religieux de même espèce ; vous auriez écrit pour l'Alcoran.

Se peut-il imaginer un plus étrange aveuglement ? La stupidité la plus brutale peut-elle aller au-delà de souffrir un joug terrible pendant toute la vie et risquer toute l'éternité, sans la moindre réflexion, sans la moindre attention et le moindre examen ?

S'il n'y avait qu'une seule religion sur toute la terre, dont l'institution fût de temps immémorial, on pourrait en quelque façon rester en repos, supposant que tous les hommes ne peuvent pas s'être accordés sur une fausseté. Mais il y en a une infinité, qu'on charge tous les jours d'articles nouveaux. On en fait de nouvelles de siècle en siècle. De quelque coté que vous vous tourniez, vous trouvez d'autres hommes qui crient que vous vous égarez. Vous leur criez la même chose ; ni eux ni vous ne s'en émeuvent pas davantage. Chacun va son train à l'ordinaire, sans s'arrêter, sans se détourner, sans seulement écouter.

Cependant, de deux choses l'une. Toutes les religions sont indifférentes, et Dieu se contente de la bonne foi et de la bonne intention, imputant à crime ou à vertu l'observation ou la transgression des lois que chacun croit être de Dieu ; ou bien Dieu n'en approuve que quelques-unes ou qu'une seule. Au premier cas, il serait toujours judicieux de prendre la religion la plus raisonnable et la plus simple pour ne pas multiplier ses devoirs et par conséquent la difficulté de les remplir, et prudent de se soustraire au pillage de tant de petits tyrans qui se disent ministres de la divinité. Mais au deuxième, c'est le comble de la folie et de la brutalité de s'en rapporter au hasard de la naissance et de l'éducation et de rester tranquilles. [Fin de la variante de l’extrait n° V du ms de Leningrad]

Argument démonstratif.

Non seulement on peut, mais on doit examiner si l'on a pris le bon parti dans une affaire qu'on croit de la dernière importance, où il est aisé de se tromper et où l'on s'est engagé légèrement.

On croit l'affaire de la religion de la dernière importance, il est très aisé de s'y tromper ; on s'y est engagé sans précaution ni examen. Donc on peut, et on est étroitement obligé, d'examiner si l'on a pris le bon parti dans l'affaire de la religion.

Cela dérive même de vos principes, M.R.P. Je vois dans le Nouveau Testament qu'il

faut sonder, qu'il faut se garder des faux prophètes, qu'il faut prendre garde d'être séduit. Il faut donc examiner.

[Variante de l'argument démonstratif (extrait n° V) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Argument démonstratif. Non seulement on peut, mais on doit examiner si l'on a pris le bon parti dans une affaire de la dernière importance où il est aisé de se tromper, et où l'on s'est engagé légèrement. L'affaire de la religion est de la dernière importance ; il est très aisé de s'y tromper, et on s'y est engagé sans nul examen ni précaution. Donc on peut et on est étroitement obligé d'examiner si l'on a pris le bon parti dans l'affaire de la religion. Cela est reconnu dans le Nouveau Testament. Il y est dit qu'il faut sonder, qu'il faut se garder des faux prophètes, qu'il faut prendre garde d'être séduit. [Fin de la variante de l'extrait n° V du ms de Leningrad]

[V] *Quatrième vérité.* On peut trouver et reconnaître la vérité, et l'on est obligé de se servir de ce pouvoir en fait de religion.

Il y a des règles et des moyens. Je ne pense pas que cela soit disputable. Je trouve la pesanteur d'une bombe et son volume par le moyen d'un seul éclat que j'ai entre les mains. Je trouve le centre d'un cercle sans qu'il y soit marqué. Je mesure une montagne inaccessible, et cela par des règles certaines.

Pour les moyens, boire et manger sont des moyens efficaces de soutenir et d'entretenir la vie. Renverser un vase plein d'eau est un moyen efficace pour le vider. Souffler un feu un peu grand est un moyen efficace pour l'allumer davantage, etc.

Or les règles et les moyens ne sont pas pour parvenir au néant, mais à l'être et aux modifications de l'être, et comme l'être et la vérité ne sont pas distincts, il y a donc des moyens et des règles pour parvenir à la vérité.

Le sentiment populaire fait deux pièces de cette vérité universelle. L'être métaphysique, à proprement parler les essences, est ce qu'il appelle la vérité, et les essences existantes sont ce qu'il appelle être, mais les philosophes reconnaissent toutes les essences existantes et non-existantes pour une vérité.

Il est néanmoins vrai qu'il y a deux espèces de vérité à notre égard. L'une est celle que l'on appelle première, et qui se présente d'elle-même et que tous les esprits, même les moins pénétrants, voient dans l'instant qu'on les arrête. L'idée en est simple, et la vue claire et facile, comme : le chemin le plus court est le plus droit, cent mille nombres pairs joints ensemble

n'en feront [46] jamais un impair, ou un et un font deux.

L'autre espèce de vérité est celle qui se découvre par une suite de raisonnements tirés des premières vérités, comme sont la plupart des propositions de géométrie et d'arithmétique. Mais, quelques épineuses que soient ces vérités, il y a des règles pour trouver et démontrer les théorèmes, et des moyens pour expliquer les problèmes après que les règles en ont découvert la solidité.

N'est-ce pas pousser la tyrannie à l'excès que d'excepter la religion de la nécessité de suivre les règles de la recherche de la vérité ? N'est-il pas, au contraire, juste et raisonnable de les recommander d'autant plus étroitement que l'observation en est indispensable, à proportion du malheur que l'on croit qu'entraîne l'erreur après elle et du bonheur qui, selon vos principes, doit suivre de l'attachement à la vérité ?

On convient que la religion est la chose la plus importante puisqu'elle est le moyen du salut. Cependant on ne veut pas convenir qu'il faille apporter sur la religion la moindre des attentions qu'on apporte sur le choix de toute autre chose.

Chaque troupe de suppôts de religions veut qu'on ferme les yeux, qu'on bouche les oreilles, qu'on ne fasse aucun usage de sa raison ni de son esprit et qu'on se laisse mener par le nez. Ils ne feraient pas cette proposition à un enfant qui aurait des souliers neufs. Il dirait qu'il veut examiner et choisir le chemin de peur de gâter la chaussure. Pourquoi les hommes faits n'en font-ils pas de même ? Ils doivent faire application des meilleures règles pour trouver la vérité, et des plus sûrs moyens pour éviter la surprise, la fourberie et la prévention.

Il ne s'agit donc plus que de savoir s'il y a des règles pour découvrir la vérité en fait de religion, ou si elle est exceptée de toutes les règles. Il ne m'importe que vous disiez l'un ou [47] l'autre. S'il n'y a point de règles ni de moyens pour la fonder, il faut rester en suspens et se moquer de toutes les religions comme de pures opinions populaires, sans fondement ; au moins il ne faudrait prendre aucun parti, n'y ayant pas plus de raison pour l'un que pour l'autre.

Mais s'il y a des règles et des moyens pour s'assurer de la vérité en fait de religion, voici comme il faut raisonner.

Argument démonstratif.

Il est d'autant plus indispensable de suivre les règles de la recherche de la vérité qu'il est important d'éviter l'erreur. Il est plus important d'éviter l'erreur en fait de religion qu'en tout autre. Donc il est [plus] indispensable de suivre les règles de la recherche de la vérité en fait de religion qu'en tout autre. Donc il faut examiner la religion par les règles d'une véritable logique, par le bon sens, par le juste raisonnement et avec toutes les précautions que la

sagesse et la prudence inspirent, et que l'expérience confirme.

Je ne vois rien à répliquer, sinon qu'il est bien triste de convenir que l'examen est nécessaire lorsqu'on sent qu'il va découvrir la fausseté et la fourberie d'une chose qui donne tant de biens, de si beaux titres et tant de puouvoir.

C'est une malice noire de crier : Il faut se soumettre à Dieu ; ce n'est pas à l'esprit humain à sonder les volontés de l'Etre parfait, à borner sa puissance, encore moins à pénétrer dans les secrets de sa sagesse ; il faut obéir aveuglément.

Ce n'est pas là la question. On ne doute point de tout cela. Le doute ne tombe point sur l'obéissance, il tombe sur le commandement. Il ne s'agit pas de savoir si je dois obéir à Dieu, mais bien de savoir s'il a ordonné telle chose, [48] si tel livre est son ouvrage, s'il contient ses volontés et s'il a établi quelques hommes pour expliquer et interpréter ce livre. Et enfin, quand on aurait découvert que Dieu a fait un pareil établissement, quoique contraire aux pures idées qu'on a de sa puissance, de sa sagesse et de sa justice, encore faudrait-il démêler ses véritables ministres parmi le grand nombre de ceux qui s'attribuent ce caractère, quoique tous contraires les uns aux autres.

Un roi fut contraint de quitter ses états. Il avait laissé la reine avec une princesse d'une beauté parfaite, seule héritière de ses états. Un malotru, gueux, dégoûtant, vient avec un mauvais écrit sans seing et sans sceau dire à la reine qu'il accourt de la part du roi pour épouser cette belle princesse et se mettre en possession de tout ce qui lui est destiné. « Je sais bien, » dirait-il, « que cela ne paraît pas raisonnable, que cela est au-dessus de votre génie, mais ce n'est pas à vous à contrôler les ordres du roi, et vous ne devez pas résister aux volontés de votre époux. Obéissez, ou vous serez traitée comme une rebelle et une femme qui n'aime ni ne respecte son mari. »

Bien loin que la reine se rendît à un pareil discours, et acceptât de pareils ordres, elle dit : « Je ne refuse point d'obéir aux ordres de mon roi et de mon époux. Je suis prête à suivre ses volontés sans les examiner, persuadée qu'il ne fait rien qu'avec prudence et pour de bonnes raisons, quoique je ne les voie pas ; enfin je suis prête d'obéir à tout ce que je saurai qu'il a commandé. Mais, infâme imposteur, tu n'as aucune marque que tu viennes de la part du roi. J'ai mille marques que tu n'en viens pas. Il est trop sage pour qu'une pareille pensée lui soit tombée dans l'esprit, trop juste pour ne m'en avoir pas averti d'une manière sûre, si c'était sa volonté, et trop puissant pour manquer de moyens [49] pour le faire. Tu es un fol, un extravagant, un fourbe, que l'amour et l'avarice transporter. » Elle le fit jeter dans les ténèbres extérieures etc.

[Variante (extrait n° VI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Argument démonstratif. Il est d'autant plus indispensable de suivre les règles de la recherche de la vérité qu'il est important d'éviter l'erreur. Il est plus important d'éviter l'erreur en fait de religion qu'en tout autre. Donc il est plus indispensable de suivre les règles de la recherche de la vérité en fait de religion qu'en tout autre.

Donc il faut examiner la religion par tous les préceptes de la véritable logique, par le bon sens, par le juste raisonnement, et avec toutes les précautions que la sagesse et la prudence inspirent et que l'expérience confirme en toutes occasions.

Je ne vois rien à répliquer : et garder le silence sans examiner, c'est dire qu'on est persuadé que l'examen découvrirait la fausseté et la fourberie. C'est une malice noire et non une simple mauvaise foi de crier qu'il faut se soumettre à Dieu ; que ce n'est pas à l'esprit humain à sonder les volontés de l'être parfait ni à borner sa puissance, encore moins à pénétrer les secrets de sa sagesse ; mais qu'il faut obéir aveuglément.

Ce n'est pas là la question. On ne doute point de tout ce pompeux étalage. Le doute ne tombe pas sur l'obéissance ; il tombe sur le commandement. Il ne s'agit pas d'examiner si je dois obéir à Dieu, mais de voir si Dieu a commandé telle chose, si tel livre est son ouvrage et contient ses volontés, s'il a établi quelques hommes pour expliquer et interpréter ce livre. Enfin, quand on aurait découvert que Dieu a fait un pareil établissement, il faudrait encore démêler ses véritables ministres, parmi le grand nombre de ceux qui s'attribuent ce caractère, quoique contraires les uns aux autres.

Un roi fut contraint de s'éloigner de ses Etats. Il avait laissé la reine avec une princesse d'une très rare beauté et d'un grand mérite. Un malotru, vieux, gueux, estropié, dégoûtant, hideux, vint avec un mauvais écrit, sans seing, sans sceau, dire à la reine qu'il accourait de la part du roi pour épouser cette belle princesse et se mettre en possession des trésors qui lui sont destinés : Je sais bien, disait-il, que cela ne paraît pas raisonnable, que cela est au-dessus de votre génie, mais ce n'est pas à vous à contrôler les ordres du roi, et vous ne devez point résister aux volontés de votre époux. Obéissez, ou bien vous serez traitée comme une rebelle et comme une femme qui n'aime et ne respecte pas son mari.

Bien loin que la reine se rendît à pareil discours et acceptât de pareils ordres, elle dit : « Je ne refuse point d'obéir aux ordres de mon roi et de mon époux. Je suis prête à suivre ses volontés sans les examiner, persuadée qu'il ne fait rien qu'avec prudence et pour de bonnes raisons, quoique je ne les voie pas. Enfin je suis prête à obéir aveuglément à tout ce que je saurai qu'il a commandé. Mais, infâme imposteur, tu n'as aucune marque que tu viennes de la part du roi. J'ai mille marques que tu n'en viens pas : il est trop sage pour qu'une pareille pensée lui soit tombée dans l'esprit, trop juste pour ne m'en avoir pas avertie d'une manière sûre, si c'était sa volonté, et trop puissant pour manquer de moyens de le faire. Tu es un fol,

ou un fourbe, ou un effronté, qu'un amour extravagant et l'avarice transportent. » Elle le fit jeter dans les ténèbres extérieures. [Fin de la variante de l'extrait n° VI du ms de Leningrad]

Je ne crois pas que le grand génie du Père Malebranche puisse trouver de la disparité.

Aucun ministre de religion n'a de marques qu'il soit envoyé de Dieu ; c'est un homme comme un autre et le même qu'il était avant d'être dans cette milice. Ils demandent des choses extravagantes, fort à leur profit et à la charge des autres. S'il y a de la distinction entre lui et les autres hommes, c'est bien souvent de celle qui, bien loin de le faire connaître pour le porteur d'ordre de Dieu, fait voir qu'il n'en croit point, ou qu'il n'y pense guère. C'est enfin son libertinage honteux qui le distingue souvent. On criera : « Nous avons l'Ecriture Sainte, le sang de J.-C., celui des martyrs, etc. » L'homme de ma parabole crie aussi : « J'ai l'écrit du roi, toute la cour est témoin que cet ordre est du roi et les courtisans m'ont accompagné une partie du voyage et ils m'attendent avec impatience pour me ramener au roi avec la princesse. »

On a des raisons invincibles pour croire que Dieu ne se sert point de ministre et pour rejeter des lois qui sont ridicules, et qui seraient indignes du moindre homme de bon sens et de probité.

Les hommes ont des ministres et des vicaires parce qu'ils en ont besoin. Dieu n'en a pas besoin, donc il n'en a pas. Les princes ont des favoris, donc Dieu n'en a point ; c'est une faiblesse humaine dans les princes. On serait donc en droit de traiter tous les suppôts de religions factices comme la reine dont nous avons parlé a traité son imposteur.

J'ai oui dire que chez les capucins on fait des commandements [50] ridicules aux novices pour éprouver leur obéissance, mais je n'ai pas oui dire que l'on revêtit ces ordres du nom du maître.

S'il était évident que les lois que prêchent les religions vinssent de Dieu, quelque absurdes qu'elles pussent paraître, les esprits s'y devraient soumettre, et ils n'auraient pas grand mérite, la vérité la plus claire étant que Dieu ne peut rien faire que de bien. On s'en prendrait à notre esprit borné qui ne peut concevoir les différents rapports qui sont entre tous les êtres, et qui, ne voyant pas toutes les vérités métaphysiques, nous empêche de faire les combinaisons et de tirer les conséquences. Et nous ne voyons pas même toutes les vérités qui sont à notre portée d'une même vue, ce qui est un obstacle aux jugements de rapport dont nous sommes capables. De là viennent tant de difficultés où nous demeurons court, tant de choses que nous ne pouvons expliquer, quoique nous soyons convaincus de leur vérité, comme les mouvements, l'espace sans vide, la divisibilité de la matière à l'infini, l'accélération du mouvement, les marées, les accès de fièvre, l'obéissance de nos membres à notre volonté etc. ; mais on voit avec évidence que cela est ; on ne s'en prend qu'à soi de ne pas le

comprendre, à peu près comme quand on voit un tour de gibecière surprenant : on ne comprend pas comment il se fait, mais l'on voit qu'il se fait, on est persuadé, on est sûr, il n'y a point de doute.

Que les ministres et les suppôts des religions factices fassent donc voir avec la même évidence qu'ils ont des ordres de Dieu, on s'y soumettra, quelque extraordinaires qu'ils paraissent. L'incrédulité ne tombe pas sur l'étendue du pouvoir de Dieu, ni sur la justice de ses volontés, mais on nie à bon droit que tels hommes parlent de sa part, que tel et tel livre [51] soit son code. Prouvez le fait, Messieurs. Le roi peut me faire maréchal de France. Je vous dis que je le suis, m'en croirez-vous sans autre preuve ? Les troupes m'obéiront-elles ? Les gouverneurs de places me remettront-ils leurs places, leurs provisions ? Les receveurs des deniers du prince m'en donneront-ils à discrétion parce que je dirai : Je suis maréchal de France et j'ai des ordres ?

De bonne foi, M.R.P., aucune religion a-t-elle la moindre chose qui convainque des faits dont elle fait un titre ? Si les suppôts de ces religions sont de bonne foi, ils ressemblent à Don Quichote : il se fondait sur *Amedis, Les douze pairs de France, Lancelot du lac* etc. S'ils ne sont pas de bonne foi, ce sont des scélérats et des imposteurs. Qu'ils optent, les autorités de Don Quichote sont aussi bonnes que les leurs.

Cinquième vérité. Il faut examiner la religion sans prévention et sans intérêt.

La règle la plus essentielle et la plus générale pour la recherche de la vérité, c'est de se dépouiller de toute prévention et de tout intérêt.

Il est impossible de porter un jugement équitable sur un point de droit et de fait dont on est déjà persuadé. On tourne naturellement toutes choses de ce coté-là ; ce qui est plus éloigné paraît proche, les faussetés ont de la vraisemblance et ce qui a quelque ombre d'apparence passe pour indubitable.

On rejette les meilleures raisons lorsqu'elles combattent ce que notre esprit a déjà reçu. On ne veut pas seulement les écouter. Si l'on y prête l'oreille, c'est avec une contrainte [52] qui empêche que l'on ne soit touché. On écoute moins les raisons qu'on nous donne pour les goûter si elles sont bonnes, que dans le dessein de les combattre. On reste dans son opinion. Les faibles traces que l'impatience qu'on a eue d'écouter n'a pas laissé graver dans le cerveau, s'évanouissent ; celles que la première prévention a gravées sans obstacle et à fond restent seules endurcies par le temps.

C'est bien pis quand on est intéressé. La générosité est une vertu rare et élevée : rien ne paraît si juste que ce qui est utile, le plaisir nous séduit toujours, c'est par là qu'un chacun

canonise ses passions. L'avare damne volontiers le voluptueux et l'avare, dans l'esprit du débauché, est le plus clair revenu du diable. Tel paysan qui, logé chez son père, trouve la dîme un impôt odieux et une tyrannie abominable, la trouve la chose du monde la plus juste dès qu'ayant barbouillé sa souquenille de noir, il devient monsieur le curé.

Il faudrait donc, pour juger sainement, qu'une question fût toute neuve à notre égard et que le oui et le non nous fût indifférent. Si Socrate, Lucrèce, Sénèque, Epicure étaient encore vivants, on pourrait leur proposer l'infaillibilité du pape, la messe, la Trinité et toutes les autres fables, et s'en rapporter à leurs décisions après leur avoir montré les titres sur quoi ces belles idées sont fondées.

Un homme élevé dès l'enfance dans une religion qu'on lui a rendue vénérable, n'en prononçant jamais le nom qu'avec des épithètes magnifiques et imposantes : sacré, saint, etc., cet homme ne peut manquer de la croire incontestable.

La raison en est évidente et l'expérience certaine. Allez dire aux Juifs que Moïse était un rusé politique qui en imposait à des esprits grossiers, dites aux Turcs que [53] Mahomet était un ambitieux, un imposteur, vous verrez comme vous serez reçu. Les ministres de toutes les religions ont, outre la prévention, le plus vif intérêt qui puisse remuer les hommes. Désabuse-t-on les peuples, les voilà tombés du comble des biens et des honneurs dans la fange dont ils étaient sortis. Se résout-on à une pareille chute ? On soutiendra plutôt éternellement que le blanc est noir.

Lorsqu'on a trouvé vide un tombeau où l'on prétendait qu'était le corps d'un saint, les chanoines d'Amiens l'ont-ils quitté ? ont-ils dit : *nous avons tort ?* ont-ils restitué les offrandes faites aux prétendues reliques ? refusent-ils celles qu'on apporte encore ?

Qui pourrait donc être un bon juge ? Le pur naturel que j'ai déjà décrit. Encore faudrait-il le placer dans une ile déserte, à l’abri de l'Inquisition et des efforts des cagots contre ceux qui veulent découvrir leur manège, leurs surprises, leurs subornations.

Comme nous n'avons pas ce juge, élevons-nous donc, M.R.P., au-dessus des préjugés, des sentiments d'intérêt et de tous engagements. Regardons tout avec égalité d'esprit pour examiner sérieusement et de bonne foi comme ce qui nous serait proposé la première fois dans une matière qui ne nous regarderait pas.

Ne donnons aucune attention à l'autorité de ceux qui proposent la question, renonçons à toute opiniâtreté, formons une bonne résolution de nous rendre aux raisons claires et évidentes de recevoir les conséquences justement tirées des premiers principes, des vérités métaphysiques, des vérités distinctes qui emportent notre consentement malgré nous, et que tous les hommes voient également en quelque pays et en quelque temps que ce soit.

La maxime que l'intérêt et la prévention corrompent notre jugement est universellement

reconnue. On ne laisse nulle part un homme juge du différend qu'il a avec un autre ; personne [54] ne veut qu'on instruise son fils dans des sentiments qu'il croit pernicieux ; un chrétien ne laissera pas élever son fils par un dervis, ni un Turc le sien par un jésuite.

Argument démonstratif.

Pour juger sainement d'une question, il faut l'examiner sans prévention et sans intérêt L'affaire de la religion est une vraie question. Donc, pour en juger sainement, il faut l'examiner sans prévention ni intérêt.

L'affaire de la religion est une véritable question, ou jamais il n'en fut. Tout le monde entend par question la demande que l'on fait sur l'existence et la qualité d'une chose. Y a-t-il une ville de Paris ? Paris est-il plus grand que Londres ? etc. Tout de même : y a-t-il une religion ordonnée par Dieu, outre la religion de la conscience ? Ia religion chrétienne, la turque, la bramine, la siaMoïse, la chinoise, la brésilienne sont-elles fondées sur les ordres particuliers de Dieu ? Voilà la question, voilà sur quoi il faut que tous les hommes prononcent, voilà ce qu'ils doivent examiner sans intérêt, sans prévention, pour se rendre sans opiniâtreté à la vérité claire et distincte, et résister sans faiblesse aux Impostures et aux sophismes.

Sixième vérité. Que la raison est capable de découvrir la vérité.

Tout ce que fait un être infiniment sage et puissant est parfait par rapport à sa fin. Pourquoi les hommes manquent-ils si souvent d'atteindre leur but ? C'est qu'ils n'ont pas assez de sagesse pour voir tout ce qu'il faut pour y parvenir, ni assez de puissance pour se le procurer, quand même ils le connaîtraient. [55] On ne peut pas avancer qu'un être veut une chose, qu'il sait tout ce qu'il faut pour qu'elle soit, qu'il est tout-puissant, et que cette chose n'est pas.

Les hommes sont l'ouvrage de Dieu ; la raison est leur essence ; leur caractère, c'est les lumières qu'il leur a données pour se conduire. C'est une faculté de consulter la vérité que nous apercevons en Dieu. Il est de l'essence de l'homme, de l'être intelligent et raisonnable, de connaître et de juger, comme il est de l'essence d'un cercle que tous ses diamètres soient égaux.

C’est une absurdité, c'est un blasphème de dire que Dieu a créé des êtres faits de façon qu'ils voient clairement les choses d'une autre façon qu'elles ne sont effectivement, j'entends quant aux essences métaphysiques, et non pas aux figures et aux autres modes des êtres matériels que les sens atteignent imparfaitement Cette imperfection est nécessaire à leurs

fonctions et ne porte aucun préjudice aux besoins corporels.

C'est encore une plus grande absurdité et un plus grand blasphème de dire que Dieu a créé des intelligences pour leur ordonner de croire le contraire de ce qu`'ils *[sic]* voient distinctement ; encore pis s'il ne donne pas à ce ridicule commandement une marque qui prouve qu'il vient de lui.

La moindre chose que l'on puisse demander, c'est de voir assez clairement que c'est la volonté de Dieu, pour contrebalancer l'idée claire que nous avons qu`'un être parfait ne peut avoir donné de pareils ordres. On peut bien demander une certaine croyance, mais est-il rien de plus singulier que de la demander contre les principes qu'on a établis soi-même ?

Un astronome exigera d'un paysan qu'il croie le soleil plus [56] grand que la terre, mais lorsqu'il lui aura enseigné les démonstrations sur lesquelles cette connaissance est indubitablement appuyée, il serait scélérat et insensé de lui en voyer dire par un inconnu, sans la moindre marque qu'il vienne de la part de l'astronome, de lui envoyer, disje, ordonner de croire que le soleil n'est pas plus grand qu'une assiette, et de le maltraiter ensuite s'il se refuse à cette croyance et s'en tient aux démonstrations de l'astronome.

Abrutissez la raison humaine, faites-la passer pour aveugle, pour incapable de discerner la vérité de l'illusion ; c'est faire deux extravagances des plus grossières :

1°) C'est se servir de la raison pour prouver qu'il n'y a point de raison, c'est se jeter dans un cercle ridicule, car si l'on prouve par des raisonnements que la raison est fautive, ces raisonnements peuvent être faux et par conséquent ne prouvent rien ; s'ils concluent et font preuve, la raison peut donc établir des certitudes et découvrir la vérité.

J'ai quelquefois entendu des prédicateurs parlant des mystères se jeter ainsi sur les erreurs où les hommes tombent en raisonnant et sur celles des sens. Mais, pauvre homme, disais-je en moi-même, pourquoi me rendrais-je donc à tes raisonnements pourquoi ne m'en irais-je pas, puisque je t'entends débiter impudemment tant de fadaises ?

2°) C'est attribuer à Dieu de l'impuissance ou de la malice. De l'impuissance, s'il a fait ses efforts sans réussir ; de la malice, s'il n'a pas voulu réussir. C'est un maître qui envoie son valet au bois avec urne cognée de verre ; c'est un général qui fait marcher ses troupes au combat avec de la graine de navette au lieu de pondre ; c'est un prince qui envoie des vaisseaux en mer [57] avec des boussoles qui ne sont pas aimantées et avec des compas qui ne sont pas justes.

Enfin, si notre raison est erronée, Dieu ne peut punir des fautes qu'on fait en la suivant : c'est la lumière qu'il nous a donnée pour nous conduire. Si je donne des poids et une balance fausses à un facteur que je charge de recevoir pour moi des effets, le punirais-je de m'en apporter une moindre pesanteur que celle qui devait me revenir ? « Je l'ai pesé exactement

aux poids que vous m'avez donnés », me dira-t-il, « je suis prêt à le prouver ». Qu'aurais-je à répondre ?

Après cela, on tombe dans le pyrrhonisme le plus outré et dans l'extravagance de soutenir qu'un homme ivre, fol, épileptique dans l'accès de son mal, est aussi propre à recevoir la religion qu'un homme sage en son bon sens. Pesez bien cette conséquence M.R.P., on ne la peut éluder.

On prétend se tirer d'affaire en disant que les mystères ne sont pas contre la raison, mais qu'ils sont au-dessus d'elle, et moyennant cette futile distinction, on étourdit la populace et l'on croit fermer la bouche à tout le monde. J'ose pourtant répondre à cette proposition.

Quand ces prétendus mystères seraient au niveau de la raison, quand ils ne feraient que l'étonner sans la choquer, établissez vos preuves, c'est ce que l'on demande et à quoi vous ne pourrez parvenir. Ainsi parlent les avocats dans une cause désespérée : ils avancent sans pouvoir prouver sûrs d'être sifflés, mais enfin il ne fallait pas rester court.

Je soutiens que ce sont des absurdités et des impossibilités positives.

[58] Ce qui est au-dessus de la raison, c'est ce qu'on ne comprend point, mais dont on ne voit point l'impossibilité. Je ne comprends pas comment se fait la circulation du sang dans les animaux, de la sève dans les plantes, mais je n'y vois point d'impossibilité ; cela est, si vous voulez, au-dessus de ma raison, mais cela n'est pas contre ; cela la passe, mais ne la blesse pas. Dites à votre laquais que par l'algèbre on détermine tous les jeux qui peuvent venir au piquet et la façon de les jouer. Il sera surpris, étonné, mais il ne vous dira pas que cela n'est pas possible ; il n'ira pas chercher des moyens pour vous prouver que cela est impossible, comme si vous lui disiez que vous pouvez faire en sorte qu'il ait quatorze de rois et son adversaire une tierce majeure.

La Trinité et la Transsubstantiation sont d'une pareille impossibilité. Cela révolte l'esprit et offense la raison.

[Variante (extrait n° VII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Si nous n'avons aucun moyen de connaître le vrai, c'est attribuer à Dieu de l'impuissance ou de la malice ; de l'impuissance, s'il a fait ses efforts sans réussir ; de la malice, s'il ne l'a pas fait. C’est un maître qui envoie son valet aux bois sans une cognée, c'est un capitaine qui fait marcher ses soldats avec des graines de navet dans leurs fourniments ; c’est un prince qui met ses vaisseaux en mer avec des compas faux, avec des boussoles dont l'aiguille a perdu sa vertu ou qui n'a jamais été touchée de l'aimant, en sorte qu'elle n'est point capable de se tourner toujours au nord. Enfin, si notre raison est erronée et fautive, Dieu ne peut point nous punir pour les fautes que nous faisons en la suivant. C'est la lumière qu'il nous

a donné[e] pour nous conduire, c'est l'aune et la balance pour mesurer. En nous en servant de bonne foi, nous n'avons pas plus de tort qu'un facteur auquel un marchand aurait donné une fausse balance ou de faux poids pour recevoir des effets, et qui prendrait pour cent livres ce qui n'en pèserait réellement que soixante.

On prétend se tirer d'affaire en disant que les mystères ne sont point contre la raison, mais au-dessus de la raison, et moyennant ce *distinguo,* on étourdit la populace et on veut fermer la bouche à tout le monde. Cependant, mon Révérend Père, quand cela serait au niveau même de la raison, quand ces prétendus mystères ne feraient que l'étonner sans la choquer, établissez vos preuves, c'est ce qu'on vous demande, c'est ce que l'on attend et à quoi vous ne sauriez parvenir. Vous êtes comme les avocats chargés d'une cause désespérée. Ils disent tout ce qui leur vient en pensée ils sont bien sûrs d'être sifflés, mais ils ne s'en embarrassent pas, ayant le louis d'avance.

Je soutiens que vos mystères sont des absurdités, des impossibilités positives.

Ce qui est au-dessus de la raison, c'est ce qu'on ne comprend pas, mais dont on ne voit pas l'impossibilité. Ce sont là deux choses bien différentes : je ne comprends pas comment se fait la circulation du sang dans les animaux et de la sève dans les plantes, mais je n'y vois pas d'impossibilité. Cela est, si vous voulez, au-dessus de la raison, mais cela n'est pas contre. Cela la passe, mais cela ne la blesse pas. Dites à un laquais que, par le moyen d'algèbre, on déterminera toutes sortes de jeux qui peuvent venir au piquet, et toutes les manières de le jouer, il dira que cela est au-dessus de sa science, qui est sa raison, il sera surpris ; il ne dira pas que cela ne se peut, et il n'ira pas chercher des moyens pour se rassurer contre cette impossibilité, et vous la prouver, comme si vous lui dis-je que par quelque moyen que ce soit, vous pouvez faire qu'il ait quatorze de rois, et son adversaire une tierce majeure. La trinité, la transsubstantiation, sont une pareille impossibilité : une proposition détruit l'autre. Tout le monde voit et se récrie naturellement contre, au lieu que ce qui est simplement au-dessus de la raison ne révolte point l'esprit et ne fait que l'étonner. [Fin de la variante de l’extrait n° VII du ms de Leningrad]

Je finis en défiant, vous, M.R.P., et tous les hommes, de tourner les choses de façon à récuser la raison. Après des ruses, des subtilités et tout le manège de l'école, il faudra que chaque religion vienne plaider sa cause devant la raison, et pour elle et contre les autres.

Argument démonstratif.

Tout ce que fait un être infiniment puissant et infiniment sage est parfait par rapport à sa fin.

L'être infiniment sage et infiniment puissant nous a donné la raison pour distinguer la vérité de l'erreur.

Donc la raison est capable de nous faire distinguer la vérité de l'erreur.

[59] Si l'on me nie la mineure, c'est se déclarer fol et pis encore ; je nierai aussi que Dieu nous ait donné des yeux pour voir, la voix pour parler, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, etc.

Septième vérité. Dieu nous a instruits clairement de ses volontés ; il ne peut punir que des crimes libres ; il n'y a point de ministres ; aucun livre n'est son ouvrage.

On doit en toutes rencontres préférer l'évident à l'incertain et le clair à l'obscur ; cela ne se peut nier.

On ne doit donc pas dire qu'on est obligé de négliger les justes connaissances que l'être parfait nous a données de ses attributs pour lui en donner de fantastiques, manifestement contraires à ce que nous en concevons par son impression. On ne doit pas oublier les lumières de sa raison pour suivre des fantaisies, à moins que ceux qui les proposent ne les prouvent clairement, ou ne montrent avec cette même clarté l'ordre qu'ils ont reçu de l'être à qui je dois obéir pour m'engager à les suivre.

Est-il aussi clair et aussi évident, aussi sûr, aussi certain que quelque livre est l'ouvrage de Dieu qu'il est clair et évident que la raison est un présent de sa toute-puissance ? Il n'y a pas de milieu : nous sommes des êtres nécessaires et subsistant de toute éternité, ou nous sommes des créatures qui tenons tout de Dieu et chaque chose pour une fin, des membres pour agir, une mémoire pour nous représenter [60] le passé, et la raison pour connaître et juger.

Est-il aussi sûr et aussi certain que quelque homme est ministre de Dieu pour me commander de sa part des choses à quoi ma raison s'oppose, qu'il est certain que la raison est la lumière que Dieu m'a donnée pour examiner toutes choses et pour en juger ? Cette raison crie de toute sa force : « Ces prétendus ministres sont des fous, des fourbes ou des scélérats ». Outre cela, le nombre des incidents, des doutes, des controverses, des disputes et des sentiments différents est infini ; il est impossible de consulter sur un nombre infini et de savoir assez bien une infinité de questions ; pour en pouvoir juger, il faut donc que Dieu nous ait donné un principe général dont l'usage est infini.

Alléguez que ces livres et ces honnêtes docteurs ne prêchent rien contre la raison, mais seulement des choses au-dessus de la raison :

I". Cet échappatoire est détruit dans la vérité précédente.

2". Cela ne fait rien à l'affaire. Il nous faut toujours de l'autorité, même quand ce qu'ils prêchent ne blesserait pas la raison.

3°. Je soutiens que chaque chose particulière à quelque religion factice que ce soit est directement opposée à la raison et qu'on ne peut l'accepter, cette chose, qu'en y renonçant. Chacun l'avoue de la religion d'autrui.

Traitons-nous les mystères de l'ancien paganisme, de celui des Indes et de l'Amérique, de choses au-dessus de la raison ? Les païens traitaient-ils la grâce, la Trinité etc. de choses au-dessus de la raison ? Toutes les différentes sectes ne traitent-elles pas les sentiments les unes des autres de choses contraires [61] au bon sens et à la raison ?

Il s'ensuit de là que tout homme sans prévention reconnaît tous ces mystères pour autant d'impostures tyranniques ou fanatiques.

Il est donc évident qu'il faut écouter notre raison préférablement à quoi que ce soit. Or en consultant notre raison, notre conscience et les idées que nous avons de l'Etre parfait, nous voyons que tous les autres êtres raisonnables ont les mêmes idées qui, nous venant naturellement, ne peuvent nous venir que de Dieu.

Nous voyons que Dieu est juste, de la justice que nous connaissons, de la justice qui traite chacun suivant ses mérites, de la justice qui fait des lois praticables par ceux qui y sont soumis, de la justice qui fait connaitre ses lois. Nierez-vous plutôt, M.R.P., ces sentiments de ma raison et les direz-vous moins incontestables que les *Métamorphoses,57* le *Pentateuque,* l'Evangile ou l'Alcoran ? Est-il plus évident que ces livres sont l'ouvrage immédiat de Dieu qu'il n'est évident que les sentiments que je viens d'étaler me viennent de cet être parfait ?

Donnez gloire à Dieu, M.R.P. Croyez-vous aussi sûr que Dieu ait appelé David un homme selon son cœur, qu'il est sûr qu'un homme tel que David n'était point selon le cœur de Dieu ? Est-il aussi évident que Jupiter est le père d'Hercule qu'il est évident que Dieu n'est point sensible aux plaisirs charnels ? Est-il aussi évident que des femmelettes et des pécheurs grossiers et ignorants sont incapables de mensonge et d'illusion qu'il est évident qu'un homme mort en croix ne parle, ni n'agit le troisième jour ? Est-il aussi évident qu'un homme ait mis [62] la moitié de la lune dans sa manche qu'il est évident que toutes les manches du monde n'en tiendraient pas le quart ? Les livres qu'on veut donner pour divins ne contiennent rien que ce que chacun se sent capable de dire s'il veut. Nous voyons de même que tel homme qui se dit ministre de Dieu n'a rien plus60 que les autres ; les sens et la raison nous disent tout cela et ils ne nous disent rien sur cette prétendue révélation, sur cette prétendue mission. Si vous prétendez qu'emportés par la force de l'engagement et de l'éducation ils disent quelque chose, oserez-vous dire que c'est avec la même clarté ? Je ne crois pas que vous l'osiez.

Pour se déterminer en toute occasion, et surtout dans une matière de la dernière

importance, on doit peser les raisons et se rendre aux plus fortes.

J'ai les plus fortes raisons qu'il soit possible d'imaginer pour voir que Dieu est un être parfait, qu'il est juste et qu'il n'est point un tyran, au sens auquel tout le monde l'entend.

Je n'ai que la plus mauvaise raison à donner dans le contraire car on n'en peut pas présenter de plus frivole que d'alléguer : telles gens le disent, tel livre le porte. Mais telles gens peuvent être des fourbes ou des visionnaires, tels livres peuvent être des fables ou des romans. Il y a de même ailleurs des gens et des livres qui disent le contraire.

Il n'y a guère de crime qui ne soit aussi autorisé par telles gens et tels livres.

Entre deux propositions dangereuses, entre deux partis opposés qui ne sont pas indifférents à choisir, il ne faut pas moins qu'une démonstration pour déterminer un homme sage.

[63] Faire Dieu de trois pièces distinctes, s'il n'est pas vrai qu'il en soit composé ; adorer un homme crucifié, s'il n'est pas vrai qu'il soit Dieu ; adorer une oublie, s'il n'est pas vrai qu'elle soit transsubstantiée, etc., tout cela est aussi criminel et aussi dangereux que de ne le pas faire et de ne pas croire ces choses si elles sont véritables. Ce qui met une différence, c'est le pur rapport de La conscience interrogée sans prévention. De quel côté la balance pencherait-elle, M. R. P. ? Mais il est certain qu'en établissant que nous ne sommes pas plus portés par notre raison à croire l'un que l'autre, il faut toujours au moins rester indécis jusqu'à la démonstration. Puisque l'un et l'autre parti est également dangereux, on court le risque, ou d'idolâtrer, ou de ne pas croire la vérité et de ne pas rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû.

Les gens engagés dans les religions factices font précisément ce que ferait un officier commandant un petit corps de cinq à six mille hommes qui, au lieu de se retirer sous le canon d'une place dont il serait le maître, attendrait en rase campagne l'ennemi fort de cent mille hommes, et cela sur la parole d'un homme qui lui promettrait qu'une légion d'anges viendra à son secours.

Argument démonstratif.

Il faut préférer l'évidence à l'incertitude, la clarté à l'obscurité.

Il est évident et clair que Dieu est juste, de la justice la plus pure ; que tel livre est humain ; que tel homme qui me prêche n'est qu'un homme. Il est très incertain que Dieu [64] soit juste d'une autre justice que celle que nous connaissons, que tel livre soit l'ouvrage de Dieu, que tel homme ait ses ordres particuliers ; au contraire, cela paraît évidemment faux aux personnes sans prévention.

Donc il faut croire que Dieu est juste, de la justice que nous connaissons qui s'il veut punir, ne peut punir que les mauvaises actions libres, que les actions contraires à ses volontés

dont il a clairement instruit. Donc il faut agir dans le principe qu'aucun livre n'est l'ouvrage de Dieu, qu'aucun homme n'est son ministre ni son interprète, et que tous ceux qui prennent ce titre sont des imposteurs ou des insensés.

Il ne m'est point venu en idée de définir le mot de libre ; tout le monde en a l'idée claire ; il n'y a que l'extravagance théologique chrétienne qui ait pu faire une distinction là-dessus et imaginer une liberté d'indifférence et une liberté de contrainte. J'entends par le mot de libre ce que tous les hommes entendent quand ils disent qu'on n'est pas libre d'avoir faim, mais qu'on est libre de manger, ayant du pain ; qu'on n'est pas libre de penser à s'aller baigner, mais qu'on est libre de ne pas y aller, si l'on est seul, sans que personne vous violente.

Huitième vérité. Qu'il faut raisonner en fait de religion.

En quelque matière que ce soit et en quelque occasion que l'on se trouve, le discernement ne se peut faire que par l'instinct, les sens ou le raisonnement.

Il est démontré ci-dessus qu'il faut faire un choix en fait de religion et qu'il faut examiner si l'on a pris le bon parti.

[65] Il est évident que nous n'avons point d'instinct pour cela, autrement tous les hommes auraient la même religion, comme tous les hommes se grattent quand leurs corps leur démangent tous crient quand ils se blessent, tous s'assoient ou se couchent pour se reposer.

Nous n'avons point non plus de moyens du côté des sens, qui ne jugent que de la configuration ou du mouvement de la matière.

Reste la voie du raisonnement : il faut donc raisonner, il faut donc philosopher, il faut tirer des conséquences des premiers principes, en faire l'application à la religion et donner où se trouvera la solide évidence.

Il faut rejeter tout ce que la raison, consultée sans passion, sans prévention, et sans intérêt, déclare faux ou mal fondé. Tout cet article n'est qu'une argumentation, qui n'a pas besoin d'être appuyé ni réduit *[sic]*.

Neuvième vérité. Qu'on est obligé d'abandonner sa religion quand on la trouve mauvaise.

On n'a pas plus droit de retenir qu'on n'en a eu de prendre.

Je ne crois pas que nos plus sévères casuistes se fissent un scrupule de se sauver des prisons d'Alger.

Cependant les religions factices commettent une bien plus grande injustice que les

corsaires, puisqu'elles commencent par surprendre les hommes en les prévenant dès l'enfance, leur imposant par autorité et abusant de leur faiblesse. [66] Les corsaires combattent contre des hommes faits, ils courent les mêmes risques de l'esclavage et de la vie que celui qu'ils font courir aux autres, et enfin ceux qui vont à la mer s'exposent à ce danger dont ils ont pleine connaissance et liberté de s'en défendre.

Où est l'apparence de droit de s'emparer de l'esprit d'un enfant pour l'infatuer de tout ce que l'on veut ? Si l'on voulait garder les règles, on attendrait qu'il eût vingt ou vingt-cinq ans. Alors, sans user d'autorité, on lui proposerait les principales religions, les preuves sur lesquelles elles s'appuient et ce qu'il y a à dire contre. En ce cas, s'il venait à abandonner celle dont il aurait fait choix, on aurait raison de l'appeler apostat. On ne pourrait pas cependant le blâmer absolument : changer, en soi-même, n'est pas vice ; ce peut être une vertu. Mais changer sans bonne raison, c'est une inconstance vicieuse et blâmable.

Le mineur se fait relever par l'autorité publique dès qu'il y a eu de la surprise de la part de ceux avec qui il a contracté, quoiqu'il n'ait point été forcé et ne dépendît point de ceux qui ont abusé de sa faiblesse, quoi même qu'il fût en état et en pouvoir de peser la chose.

A fortiori donc me puis-je relever de mon engagement dans la religion.

A vingt-cinq ans, on ne relève plus un jeune homme de ce qu'il peut faire, parce qu'il est juste qu'il tienne ses engagements avec ceux qui ont intérêt qu'il les accomplisse et qu'il doit avoir à cet âge assez de raison pour n'être pas surpris.

[67] Mais dans les occasions où un homme seul est intéressé, on ne l'oblige point à effectuer ses promesses qui ne sont alors que de simples desseins et des résolutions conditionnelles. Personne ne criera contre moi quand j'aurai dit que je veux passer ma vie à Paris si après cela je vais demeurer en Languedoc, dont je trouve l'air plus sain.

Je puis de même quitter ma religion si je la trouve mauvaise : 1° parce que l'on m'y a fourré par surprise, o° parce que c'est une affaire qui ne regarde que moi, où personne n'a intérêt ; ainsi-je ne puis être ni blâmé ni puni pour ce changement.

Chacun peut se remettre à l'état où il était en naissant quand on l'a initié dans sa religion, parce qu'il était hors d'état de juger, de refuser de se soumettre, n'ayant ni discernement, ni liberté.

Quant aux adultes, ils ont le même droit d'abandonner la seconde qu'ils ont prise que la première qu'ils ont laissée. On est toujours bien fondé à examiner les raisons auxquelles on s'est rendu.

Argument démonstratif.

On n'a pas plus droit de retenir qu'on n'en a eu de prendre. La religion a pris sans droit. Donc elle n'a pas droit de retenir. La force et la surprise ne donnent point de droit. [68] La religion a pris par force et par surprise. Donc elle a pris sans droit, donc on peut l'abandonner.

*
* *

A l'égard des adultes :

Quand on n'a pas été pris par force et par surprise, on a cédé à des raisons qui sont toujours sujettes à révision, comme nous l'avons vu.

Quiconque s'aperçoit que dans une affaire de conséquence il a pris un mauvais parti, convertit une erreur en crime atroce s'il se fait un faux point d'honneur de la persévérance. Donc il est en droit de quitter son erreur quand il la reconnaît.

*
* *

Dilemme sans réplique :

Il faut examiner et juger de la religion dans laquelle on se trouve, soit par choix ou par le hasard de la naissance. Ou bien, il ne faut ni l'examiner, ni en juger.

S'il ne faut pas l'examiner ni en juger, chacun restera dans la sienne. Le juif restera juif ; ainsi du païen, du mahométan, du chrétien, du papiste, du protestant, soit qu'il soit né dans sa religion ou s'y soit engagé.

Aucune religion n'adoptera cette conséquence nécessaire qu'en sa propre faveur, ce qui est le comble de l'injustice.

S'il faut examiner, voici, après mûres réflexions, le jugement que j'en porte. Je la trouve folle, extravagante, injurieuse à Dieu, pernicieuse aux hommes, facilitant et même autorisant les vols, les séductions, l'ambition et l'intérêt de ses ministres, la révélation des mystères des familles. Je la vois comme ayant été une source de [69] meurtres et de traitements tortionnaires faits sous son nom. Elle me semble un flambeau de discorde, de haine, de vengeance, un masque propre à l'hypocrite et à tous ces malheureux vêtus de noir qui vantent cette religion ou ses effets prétendus. Enfin, j'y vois dans son tronc l'idolâtrie, la superstition et les fraudes pieuses.

Avec cette idée de votre religion, outre le droit de l'abandonner, je suis dans l'obligation la plus étroite d'y renoncer et de l'avoir en horreur ; de plaindre ou de mépriser ceux qui la prêchent et d'anathématiser ceux qui la soutiennent par leurs violences.

Si je ne me trompe, ce n'est pas ma faute si j'en ai cette idée : j'ai donné toute mon attention et employé toute ma capacité à en bien juger, avec la même bonne foi et la même

circonspection dont j'agis dans les occasions de ma vie les plus intéressantes. *Dixième vérité.* Aucune religion ne peut établir ses faits.

Dixième vérité. Aucune religion ne peut établir ses faits.

Des faits ne peuvent s'établir que par des pièces recevables et des témoignages concluants. Aucune religion factice n'a de pièce ni de témoignage revêtu de la forme que la raison, que l'expérience, et les coutumes de toutes les nations demandent.

On peut regarder l'affaire de la religion comme un procès où chaque religion est le demandant et toutes les autres ensemble le défendeur.

Le christianisme soutient qu'il a la vérité de son côté. [70] Le paganisme, le judaïsme, le mahométisme le nient. Le mahométisme soutient qu'il est la bonne religion. Le paganisme, le judaïsme et le christianisme le nient. Ainsi du reste.

Ou bien on peut regarder toutes ces religions factices comme les demandeurs contre le bon sens, la raison, la justice et la liberté de tous les hommes défendeurs. Cela est incontestable. Ainsi je puis dire : des pièces sont des écrits communs entre des parties, comme un contrat, ou des ordonnances des supérieurs, comme un jugement, un arrêt.

Où sont les pièces de cette espèce ? Chaque religion a au plus un factum. Où a-t-on vu juger un procès sur un factum d'une des parties ?

Qu'est-ce que l'*Evangile,* l'*Alcoran,* le *Pentateuque ?* Une narration contre laquelle une simple négation suffit.

Pierre dit qu'il m'a trouvé à Londres, prisonnier de guerre, dépouillé sur la paille, réduit au pain des prisonniers. Il fait une description pathétique de ma misère prétendue et de sa générosité qui l'a engagé à me prêter cent pistoles, à ce qu'il dit. Or il me les demande et n'a pour preuve qu'un écrit de sa façon, qu'un mémoire. Je nie tout cela. Le voilà condamné aux dépens, et moi renvoyé.

Ce serait encore bien pis s'il y avait de l'impossibilité dans les faits qu'il allègue, par exemple s'il disait qu'il m'a apporté cent mille écus sous son manteau, qu'il est venu de France en l'air, qu'il est entré invisible dans la prison où j'étais, car outre qu'il n'y aurait aucune preuve du prêt, j'en trouverais la négative dans l'impossibilité des faits qu'il alléguerait.

[71] Il est absurde d'alléguer qu'on ne prouve point l'impossibilité contre un fait ; cela n'est vrai qu'autant que le fait est sûr. Ainsi, prouvez ce fait incontestablement et j'avouerai que ma raison d'impossibilité ne vaudra rien.

Les religions crient que Dieu a parlé à un homme, l'a armé de sa toute puissance, qu'il lui a révélé qu'il est de trois pièces qui n'en font qu'une, etc. Qu'elles prouvent leurs faits.

Jusque-là j'en suis quitte pour nier, mais je fais plus, je prouve ma négative, à quoi on n'oblige personne.

Cela n'est pas, en ce qu'il y a une impossibilité physique.

A l'égard des témoignages : 1° Les témoins doivent être en état et capables de discerner les choses en question. Un sourd ne sera pas témoin pour des paroles, ni un aveugle pour des gestes ou des couleurs. Hé ! qui peut être témoin pour des miracles ? Un homme d'une prudence consommée, d'une expérience et d'une sagesse infinies, savant, adroit, défiant, pénétrant, avec la volonté et le temps d'examiner ne serait pas encore capable de rendre un témoignage assuré. De quel poids peut donc être le rapport de gens ignorants, grossiers et bercés avec des contes pleins de superstitions et de fadaises, de gens prévenus et intéressés, etc. ?

On voit des miracles à proportion qu'on est ignorant des secrets de la médecine, de la chimie, des mathématiques, etc., à proportion qu'on ignore les tours de main, les souplesses, les vertus de certaines choses et les effets de certaines machines.

Tout était plein d'esprits, de démons, de possédés il y a deux siècles. Des marionnettes parurent aux Suisses montagnards un effet de la magie et un effet miraculeux. N'aurait-on pas [72] trouvé en Amérique dix mille habitants du pays qui, à la vue de l'effet de la poudre, auraient assuré que les Castillans faisaient de miracles et étaient dépositaires des foudres de Dieu ?

2° Des témoins doivent être sans intérêt dans la chose en question. Toutes les religions ont des témoins de leurs partis : ils veulent contraindre par force à les croire, donc ils ne sont pas désintéressés.

3° Des témoins doivent être entendus par des supérieurs qui soient indifférents sur le succès. Cela est-il, et y a-t-il une preuve qui puisse m'empêcher de douter sur la vérité des pièces, et de dire qu'elles sont supposées et attribuées faussement à tel ou à tel ?

Argument démonstratif.

Des faits ne peuvent s'établir que par des pièces recevables et des témoignages concluants.

Aucune religion n'a de pièces recevables, ni de témoignages concluants.

Donc aucune religion ne peut établir ses faits. J'entends, par des pièces recevables, des écrits communs entre des parties ou des ordonnances des supérieurs.

Des témoignages concluants sont ceux des personnes éclairées et désintéressées qui ont suivi et examiné avec la science et l'attention requises les faits en question.

Aucune religion n'a des pièces ou des témoignages pareils. Donc aucune religion n'a de

pièces recevables ni de témoignages concluants.

Voilà la mineure du premier syllogisme bien prouvée. Si l'on nie la majeure de celui-ci, qu'on soutienne donc que des [73] pièces de ma propre fabrique sont bonnes contre un autre, et je vas m'acquitter avec tous mes créanciers et rendre tous les hommes mes débiteurs, ou bien qu'on me donne une autre définition de ces pièces recevables et des témoignages concluants. Pour moi, je n'en sais point d'autre, ni n'en comprends.

Je suis sûr que les suppôts des religions auront bientôt fait une autre définition, qui leur sera favorable, mais je suis sûr aussi qu'ils l'auront bientôt démentie si on leur demande de l'argent sur des pièces ou des témoignages selon leur définition.

Quand l'on dirait que les histoires ordinaires passent pour des preuves en bien des affaires de conséquence, cela n'avancerait rien

1° Ces histoires ont été faites sans rapport à la contestation que l'on veut régler, et par conséquent sans intérêt pour ce fait. Si elles étaient de même date que le commencement de la prétention, on n'y aurait pas plus d'égard que si l'une des parties l'avait faite, à moins qu'elles ne fussent appuyées de pièces telles que nous les demandons.

2° Une histoire toute simple ne fait jamais une absolue conviction, mais une preuve plus ou moins plausible suivant les circonstances. Risquera-t-on son salut éternel sur des vraisemblances et des plausibilités ?

3° Il y a une grande différence entre les histoires ordinaires, qui n'ont point été contestées, et qui par là sont en quelque façon reconnues, ou bien celles des religions contestées et accusées de faux dès qu'elles ont paru.

[74] 4° Les histoires ordinaires ne contiennent rien d'impossible, rien qui passe la force des hommes. Dès qu'elles sont semées de faits extraordinaires et romanesques, c'en est assez pour les faire rejeter sans autre examen.

Dire que les religions donnent leurs histoires pour contestées et remplies de faits extraordinaires, c'est dire qu'elles les donnent pour fables, à moins qu'on n'ait des preuves plus fortes que celles que l'on a pour les histoires ordinaires, dont la plus forte est le consentement unanime des hommes, car il est aussi aisé d'écrire du faux que du vrai. Le roman de Jean de Paris ne contient rien de surnaturel, ce n'est pas cependant une histoire. Les contes de fées sont un tissu de choses contre la nature, ce sont des fables.

Onzième vérité. Il faudrait à chaque religion un cours continuel et actuel de miracles

incontestables.

Les preuves doivent être proportionnées à la difficulté et à la conséquence des choses en question.

Pour une chose aisée, la moindre vraisemblance suffit. Pour une bagatelle, on se contente du plus léger témoignage, de quelques paroles.

Mais pour une chose difficile, il faut de grandes apparences, de forts témoignages pour m'engager à la croire et à m'y conformer, et plus une chose est de conséquence, plus on demande de convictions, et des plus solides et des plus concluantes.

[75] Voyez la différence de la procédure criminelle à la procédure civile : quoique dans la dernière il s'agisse du bien et de l'arrangement des familles, il s'agit dans l'autre de la vie et de l'honneur. C'est pourquoi les juges y sont à jeun ; si les voix sont égales, la cause est renvoyée, etc.

Qu'un jeune homme vous dise qu'il a vingt-six ans, vous le croyez, pour peu qu'il ait l'air plus formé que les enfants. Mais s'il vous demande ensuite cent pistoles sur son billet, vous commencez à examiner si en effet il est majeur. Mais s'il vous proposait de vous vendre une terre cent mille écus, argent comptant, vous voudriez voir son extrait baptistaire. Voilà pour la conséquence, voyons pour la difficulté.

Si, ayant l'honneur de vous voir, M.R.P., je me plaignais d'avoir trouvé un grand embarras sur le pont Notre-Dame, vous me croiriez. Si je disais qu'il y a eu vingt personnes de blessées, vous pourriez me croire avec étonnement. Si j'ajoutais que, de ces vingt personnes, cinq ont eu l'œil droit crevé, cinq l'œil gauche, cinq le bras cassé et cinq la jambe, vous commenceriez alors à ne me point croire du tout. Mais que serait-ce donc si j'ajoutais que j'ai soufflé sur tous ces gens-là, et qu'ils ont été guéris ; que serait-ce si je vous disais que j'ai pris un carrosse d'une main et l'ai enlevé pour laisser passer les autres, et si je concluais de là que vous me devez du respect, de la considération et une obéissance aveugle, à moi et à tous ceux qui porteront tel ou tel habit ? Acquiesceriez-vous à mes lois, [76] vous rendriez-vous à mon témoignage sur la belle raison que vous m'avez bien cru lorsque je vous ai parlé de l'embarras que j'avais rencontré ?

Vous me mettriez dehors par les épaules, M.R.P., vous me traiteriez de fol et si votre patience allait jusqu'à me répondre, vous me diriez que vous avez cru ce qui était croyable, et non une fable ; que vous avez cru ce que vous n'aviez aucun intérêt de soupçonner de faux, et non ce qui vous serait à charge sans fondement.

Ceci n'est point une comparaison, c'est absolument la même chose que le fait des religions, il n'y a que les termes à changer. M. le curé, M. le bonze, M. l'iman, M. le ministre,

M. le rabbin et M. Ie talapoin débitent des fables sans aucune apparence de possibilité et concluent de là qu'il leur faut porter respect, obéissance, argent, qu'il les faut exempter de toutes charges publiques, ne les accuser d'aucuns crimes, et s'ils sont manifestes, n'en point faire de punition, de peur de scandale.

Pour des faits surnaturels, il faut des preuves surnaturelles, c'est-à-dire que pour établir un miracle qu'on rapporte, il faut en établir un devant celui qu'on veut persuader.

M. Ie curé me dit qu'un verre d'eau versée sur la tête et une croix faite en l'air, en marmottant quelque chose, ôte les péchés. Pour preuve de cela, qu'avec pareille chose il guérisse un épileptique. Ses messes, le son de ses cloches, ses processions etc. procurent la santé, conjurent les tempêtes, les insectes, etc. Pour preuve de cela, qu'avec pareille chose il relève un pan de mon mur qui est tombé. Ainsi des autres : qu'ils prouvent ou se taisent.

Pour prouver sa puissance et son autorité sur des choses dont on ne peut faire l'expérience, il faut établir un pareil cas approchant des choses que l'on peut expérimenter, sans quoi [77] on ne doit pas attendre de croyance. Le géomètre dit qu'il mesure exactement la distance qui est entre deux points inaccessibles. Je doute, il en fait l'expérience entre deux points accessibles, je mesure après son opération, je vois que cela est juste, je crois qu'il peut faire ce dont j'avais douté d'abord.

Je dis que mes messes tirent les âmes du Purgatoire. Hé bien, tirez avec une messe un homme de la Bastille.

Les empiriques, les charlatans, les opérateurs qui sont pour la santé ce que les apôtres et missionnaires sont pour le salut, font des épreuves. Il n'exigent pas qu'on les croie sur leur parole, ils se brûlent, se percent, s'empoisonnent et se guérissent de tout cela. Ils voient que, l'intérêt qu'ils ont à persuader étant certain, il faut de nécessité une preuve qui persuade ceux qui les écoutent qu'ils disent vrai.

J'ai vu quelque part ce beau raisonnement : vous croyez bien les *Commentaires* de César, pourquoi ne croiriez-vous pas l'Evangile ?

Je dois donc croire aussi l'Alcoran : la conséquence en est égale.

Je crois les *Commentaires* de César. C'est qu'ils ne disent rien dont on ne comprenne la possibilité. Si César disait qu'il a passé la mer à pied sec, que les eaux se sont rangées et accumulées des deux cotés pour le laisser passer et tant d'autres sottises, ni vous ni moi, M.R.P., nous ne le croirions pas ; bien moins encore si les porteurs de ce roman en tiraient des conséquences utiles pour eux et onéreuses pour nous.

Mille monuments semés de tous cotés les autorisent encore, et quand nous disons que nous croyons les *Commentaires* de César, [78] cela ne dit pas que nous jurerions ou parierions notre vie qu'ils sont absolument et entièrement vrais. On doute de bien des endroits, et on ne

veut pas que je doute de relations cent fois plus singulières.

Sur un fait, même croyable, le seul intérêt de celui qui le propose met en droit d'en douter, et l'intérêt que nous avons qu'il soit faux nous met en droit de l'examiner à toute rigueur. Si on venait me dire que mon fils a été tué à l'armée je le croirais, mais si le porteur de la nouvelle ajoutait qu'il l'a fait son héritier, et cela sans autre preuve, je cesserais de croire et la mort et la donation.

[Variante (extrait n° VIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

J'ai vu quelque part ce beau raisonnement : vous croyez bien les *Commentaires* de César : pourquoi ne croyez-vous pas l'Evangile ?

1°. Je dois donc aussi croire l'Alcoran. La conséquence est également tirée.

2°. Je crois les *Commentaires* de César, c'est qu'ils ne disent rien dont on ne comprenne la possibilité, et dont on ne voie le semblable tous les jours. Si César disait qu'il a passé d'Italie en Egypte en marchant sur la mer qu'il a fait un chemin sec au fond de la mer entre la France et l'Angleterre qu'il rendait la vie à ses soldats tués aux combats, assurément, mon Révérend Père, ni vous ni moi ne le croirions. Ce serait bien pis si les porteurs d'un tel roman en tiraient des conséquences avantageuses pour eux et pour nous fort à charge.

3°. Ces *Commentaires* n'ont point été révoqués en doute. Les Gaulois n'ont point nié leur défaite. Les nations nommées n'ont rien dit contre, et mille monuments en sont semés de tous cotés.

4°. Quand nous disons que nous croyons les *Commentaires* de César, cela ne signifie point qu'on en soit absolument sur. Bien loin de parier là-dessus mon salut éternel, je ne parierais pas ma vie, mon bien. En fait de religion, on parie son salut éternel sans fondement et contre mille bonnes raisons ; on parie que Dieu a fait une révélation matérielle et par écrit, que c'est à Moïse, à Mahomet, etc. ; que le livre qui porte leur nom est leur véritable ouvrage ; qu'il est entier, sans tronquement, ni addition, ni falsification, ni corruption ; qu'on en entend le langage et le style et qu'on en comprend le vrai sens, malgré tant de difficultés de beaucoup de circonstances de cette histoire. Il y a toute apparence que si nos aïeux eussent écrit eux-mêmes l'histoire de la perte de leur liberté, ou que leurs écrits, s'ils en ont fait, fussent venus jusques à nous, nous donnerions bien des démentis à leurs successeurs. Je ne crois César qu'autant qu'il me plaît et qu'il me convient ; et quand je n'en croirais rien du tout, je ne serais point criminel ni sujet à aucun châtiment.

5°. Sur un fait même croyable, le seul intérêt de celui qui le propose met en droit d'en douter, et l'intérêt que nous avons qu'il soit faux nous donne celui de l'examiner à toute rigueur. Si on me venait dire que mon fils qui est devant Barcelone a été tué,84 je le croirais,

mais si le courrier ajoutait qu'il l'a fait son héritier on mourant, sans autre preuve, je ne croirais ni la mort ni la donation. [Fin de la variante de l'extrait n° VIII du ms de Leningrad]

Si l'on me dit que les monts Pyrénées étaient au Japon, mais qu'à l'ordre de tel homme ils ont fait un saut de trois cents lieues et se sont venus porter où ils sont, je n'en croirais rien ; mais si dans l'instant une voix me disait la même chose, que regardant partout je ne visse personne qui eût pu prononcer ces paroles, je commencerais à douter ; mais si, levant les yeux, je voyais des étoiles s'arranger, former des mots, et que j'y lusse cela, je croirais.

La preuve est aussi singulière que le fait et entre en proportion avec lui.

Argument démonstratif.

Les preuves doivent être fortes à proportion de la difficulté de la question, et évidentes à proportion de son importance.

La question de la religion factice roule sur des choses impossibles, ou du moins surnaturelles, et de la dernière importance.

[79] Donc il faut aux religions factices des preuves au-dessus des forces de la nature, et qui soient de la dernière évidence.

Il faut deux espèces de miracles pour les choses surnaturelles comme la résurrection, le don des langues, etc. Il faudrait faire voir la lune pleine pendant huit jours, ressusciter des morts devant tout le monde.

Pour les choses impossibles, comme la Trinité, qu'ils fassent un triangle avec trois bâtons dont un seul soit plus grand lui seul que les deux autres ensemble. Des prédications et des catéchismes sont des preuves bien différentes.

Mais, dira-t-on, les religions factices ont un nombre prodigieux de miracles. Oui, à ce que disent leurs livres. Pour me les faire croire, faites m'en voir un bien évident. Vous ne pouvez, ni moi non plus.

Douzième vérité. On court risque d'être dans l'erreur en suivant quelque religion factice que ce soit.

Des faits ne peuvent être établis avec une parfaite certitude. On a beau prendre toutes les mesures que la prudence et la pénétration la plus fine peuvent suggérer, on ne peut trouver que des vraisemblances. Elles atteignent quelquefois un haut degré, une espèce de conviction, mais toujours au-dessous de l'évidence parfaite et de la vérité incontestable.

La différence entre l'histoire et la fable n'est pas que l'une est vraie et l'autre fausse, c'est

que l'une est peut-être vraie et qu'il y a même apparence qu'elle l'est, et [80] que l'autre est sûrement et évidemment fausse.

Le lieutenant criminel, qui a condamné un homme convaincu par pièces et par témoins, ne peut pas dire qu'il n'a pas condamné un innocent, et le dire avec certitude. Il peut assurer qu'il l'a condamné innocemment.

Pour qu'un fait fût incontestable, il faudrait à notre égard qu'il fût impossible que nos sens se trompassent, que notre imagination ne pût être frappée que des objets présents, et suivant ce qu'ils sont réellement, et que nous fussions enfin au-dessus de toute illusion.

Pour qu'un fait fût prouvé incontestablement, il faudrait qu'il fût impossible que les hommes mentissent ou se trompassent.

On ne peut donc établir de faits incontestablement. Il n'y a que les vérités métaphysiques qui sont incontestables et qui arrachent un consentement parfait et irrévocable.

Ce serait une belle chose si l'on avait fondé l'arithmétique sur des procès verbaux de comptes et sur des arrêts. On aurait fait de bonnes friponneries en expliquant ces pièces comme les théologiens avec qui *oni* signifie quelquefois non : « C'est une allégorie, une contrariété apparente ».

Y aurait-il plus de difficulté à trouver des preuves de fait et des autorités pour faire croire qu'en ôtant 20 de 100, il reste 80, que pour faire croire à des peuples entiers qu'un mort est ressuscité et monté au ciel, etc. ?

Il faut donc de nécessité consulter les vérités métaphysiques pour trouver une certitude absolue.

Si, dans les affaires de la vie, on s'en rapporte à des preuves de fait, c'est qu'on ne peut faire autrement. La vie n'est composée que de faits matériels, il faut bien juger sur des faits matériels. Mais en tablant sur ces preuves, on ne prétend pas rendre un jugement exempt d'erreur ; on prétend seulement faire le [81] meilleur jugement qu'on puisse faire en pareil cas, quoiqu'au fond il soit peut-être mauvais.

Mais peut-on croire sans preuves ? S'il y en a de légères, on en demeure à une faible opinion ; s'il y en a de plus fortes, on donne un consentement conditionnel. On nie tous les jours et l'on découvre la fausseté de certaines opinions reçues et revêtues de grands témoignages.

Les chimistes ont de très grands hommes entre eux, et de fort honnêtes gens, qui assurent avoir fait eux-mêmes l'expérience de la pierre philosophale. Bien des gens travaillent sur leurs mémoires et croient y parvenir. Cependant la pierre philosophale est une imagination sans fondement, une folie, un égarement de l'esprit humain.

Où est donc la certitude des religions qui ne sont fondées que sur des faits ? C'est se

moquer que de crier *c'est Dieu même qui atteste ces faits ;* et l'on ne prouve que par des discours et des écrits humains. Il faut toujours établir que ces livres sont l'ouvrage immédiat de Dieu ; des faits impossibles ne peuvent se prouver. On n'est pas le maître de s'en convaincre, quelque chose qui soit alléguée en leur faveur, parce que le raisonnement qui en découvre l'impossibilité est plus clair et plus évident que toutes les preuves qu'on peut donner.

Des faits surnaturels ne peuvent jamais avoir une parfaite certitude, même pour ceux qui en seraient les témoins, parce qu'il est plus aisé que tous leurs sens les trompent qu'il n'est aisé que cela soit. Qu'est-ce donc quand ils ne sont fondés que sur des relations et des ouï-dire ?

Disons donc hardiment : les religions factices allèguent des faits impossibles et surnaturels, donc des faits qu'elles ne peuvent prouver.

A l'égard des faits naturels et possibles, elles n'ont point de preuves en forme.

[82] Quand on trouverait une religion factice mieux fondée que les autres, ce ne serait pas une conclusion qu'on doit s'en tenir là :

1° parce qu'on n'est pas sûr de la bien entendre ;

2° parce qu'une chose meilleure qu'une autre peut ne valoir rien ; autrement les choses mauvaises seraient bonnes à l'égard de ceux qui n'en connaitraient pas de meilleures.

Ainsi, la meilleure religion de l'Amérique était bonne avant que nous y eussions passé. Qui nous a dit que celle des terres australes ne vaut pas mieux que la nôtre, et qu'il n'en viendra pas des apôtres dans notre continent comme nous en envoyons à la Chine ?

En un mot, donnez-moi une démonstration de la divinité de vos livres. Je consens de m'y rendre, quoique j'en aie dit que ces livres sont humains.

Argument démonstratif.

Tous les faits ne peuvent emporter une certitude évidente.

Les religions factices sont fondées sur des faits.

Donc elles sont incertaines. Donc, en les suivant, on court risque d'être dans l'erreur.

Treizième vérité. Les Religions factices ne se donnent elles-mêmes que pour incertaines.

Croire, ce n'est pas savoir, ce n'est pas voir. Croire suppose une incertitude. J'entends : savoir démonstrativement et voir de la vue de l'esprit.

Je sais et je vois que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, que la diagonale d'un carré est plus longue qu'un des côtés, et je crois qu'Alexandre a vaincu Darius et qu'il a conquis la Perse.

Les vérités métaphysiques, les vérités essentielles, éternelles et nécessaires se voient de cette vue de l'esprit. Elles lui sont présentes. Il les regarde, il ne lui reste aucun doute, aucune

ombre d'incertitude. On est convaincu avec la plus parfaite assurance.

Cette conviction n'est point susceptible du plus ou du moins. Elle est immuable, et l'on est sûr que tous les êtres intelligents, que Dieu même voit la même chose. On n'a ni peur ni espérance de trouver le contraire. Les plus grandes menaces, les plus grandes promesses n'engageront pas un instant à chercher un point dans un carré qui soit également éloigné de toutes les extrémités. On en voit clairement l'impossibilité parce qu'on voit clairement ce que c'est qu'un carré.

Que le Roi propose cent mille écus à qui pourra prouver que César n'a jamais été en Angleterre, il y aura là-dessus mille dissertations dans six mois.

On voit tous les jours les opinions les plus générales, les croyances [84] les plus invétérées, combattues et détruites.

Mais on n'a jamais vu, ni on ne verra jamais personne revenu des démonstrations d'Euclide, ni d'aucune autre vérité que l'esprit voit. La vue produit l'affirmation qui tombe sur le réel, le néant est l'objet de la dénégation, mais croire n'est pas affirmer, comme ne pas croire n'est pas nier. Qu'on me dise que tel, que je connais homme d'honneur, a assassiné son camarade, je ne le crois pas, mais je ne le nie pas. Je parierais dix pistoles que cela n'est pas, et je ne parierais pas tout mon bien.

Quand on m'a enseigné la géométrie, on ne m'a pas dit que les théorèmes étaient vrais, on m'en a fait voir la vérité. On m'a appris le chemin de la trouver, on m'a averti et rien de plus. Après cela, j'ai vu leur vérité aussi bien que mon maître. C'est de là qu'est née ma persuasion, et non pas de ma confiance en mon maître.

On avertit un voyageur qu'en tel endroit il y a un monument ; il le voit, n'importe quel est celui qui l'a averti. Mais si l'on ajoute que ce monument est l'ouvrage de N., l'autorité seule fait une impression ; on peut croire et ne pas croire.

Il y a donc une différence entre croire et voir. Croire signifie ne pas contester, acquiescer par provision jusqu'à une meilleure instruction. Ce mot emporte du doute et laisse la porte ouverte à une croyance contraire.

La croyance peut croître à l'infini sans jamais atteindre le dernier degré de perfection. Pour la certitude, la vue produit tout d'un coup ce dernier degré. Pour la certitude parfaite, il est impossible que l'on me fasse plus certain que je ne le suis que la corde d'un arc a moins d'étendue que l'arc, mais on peut me [85] rendre plus assuré que je ne le suis que l'arc qui est à la tête du pont de Saintes est de Jules César, quoique j'en aie lu l'inscription.92 On peut aussi diminuer ma croyance sur cet article.

Nulle religion factice n'a promis encore de faire voir, ni n'a exigé que l'on dît que l'on voyait, non pas faute de bonne intention, mais cela révolterait les esprits et pourrait faire

crouler tout l'édifice.

Elles se contentent de demander qu'on croie, qu'on ne dispute pas, qu'on se rende, et cela leur est égal si sur cette simple prévention on se laisse piller et traiter en esclave.

Toutes les religions factices ont la même autorité, la même domination, exercent la même tyrannie sur les esprits, les volontés, les consciences. Les biens et les actions les plus nécessaires. Cela ne vient pas de leurs probabilités ou vraisemblance ; il est impossible qu'elles soient au même degré. Elles ne tiennent donc cette autorité que de la prévention, que de la ruse d'infatuer dès l'enfance, que de la stupidité de l'homme qui se laisse entraîner au courant. Ce petit article est bien fort et mérite bien toute l'attention du P. Malebranche.

L'autorité des religions factices est égale parce que la force de l'éducation est égale, aussi bien que la force de l'exemple. On lui barbouille la tête, à cet enfant ; son esprit est sans expérience ; il est parmi tout un peuple esclave de même ; on lui prêche à grand bruit que ce sont des vérités qu'il ne faut pas même examiner. Il grandit, les nécessités de la vie l'occupent, les passions l'amusent, il voit emprisonner et traîner au supplice le premier qui ose lâcher une parole ; il en reste là.

Si la solitude, quelques réflexions, quelques avertissements, quelques occasions lui donnent un peu à penser, il doute, [86] il entrevoit la vérité d'une vue obscure et passagère, mais le torrent l'entraîne~ il craint même de voir plus clairement la vérité qui lui échappe.

N'est-il pas vrai, M.R.P., que ce n'est pas la vérité qui nous fait croire, mais seulement la prévention ? Si votre curé vous avait dit dès l'enfance qu'il y a sept personnes en Dieu, et trois sacrements, l'auriez-vous démenti ? Vous auriez reçu ces articles comme vous recevez ceux du catéchisme portant trois personnes en Dieu et sept sacrements.

Vous mettriez vos talents en usage pour les sept personnes comme pour les trois. Le curée muphti et le bramin sont aussi persuadés que vous. Est-ce parce qu'ils ont raison ? Vous ne le direz pas. Voilà une égalité de croyance sans une égalité de raison ; c'est donc la seule force de l'éducation qui est égale en tout. Des causes inégales ne font point des objets égaux, et la force de la vérité n'y a nulle part.

On dira peut-être : mais quelques missionnaires convertissent des nations entières. Si l'on voyait comme je l'ai vu la façon dont cela se fait, les ruses, les traits machiavélistes, la force, la violence qu'on emploie dès qu'on le peut, on ne ferait pas cette objection que chaque religion peut faire, car on voit des conversions dans toutes.

Je l'ai dit, M.R.P., je ne veux entrer dans la discussion d'aucun fait. Voici cependant deux réflexions qui feront effet.

La plupart des conversions se font chez des nations sauvages qu'on surprend par autorité et par l'avantage que nous donnent sur eux les armes, les sciences et les arts : on les convainc

aisément de l'existence d'un seul Dieu ; on les éblouit par les spectacles de nos cérémonies, on les charme par la [87] beauté de nos chants, on leur fait présent de quelques bagatelles, on prend empire sur leur esprit, on leur débite quelque partie de la religion qu'ils n'entendent pas et qu'ils n'osent contester, et ils abandonnent leurs enfants à tout ce que l'on veut leur apprendre.

On m'en montra un à qui on avait donné de l'eau-de-vie pour laisser baptiser son enfant. Il le rapporta le lendemain pour avoir la même récompense.

Les autres sont des peuples idolâtres. On leur montre le ridicule de leur religion en leur cachant celui de la nôtre ; on se rend recommandable par une supériorité de science ; on leur prouve l'unité de Dieu ; on leur débite les dogmes les moins rebutants et les moins onéreux du catéchisme et on leur choisit ceux qui approchent le plus de leurs rêveries, en sorte qu'il n'y a que le nom à changer.

On ne parle point des suites de cette doctrine : point de dîmes, point d'excommunications, point d'interdits, point de tarif d'impôt sur les mariages et les enterrements.

Voilà le don de Dieu, voilà ces âmes gagnées à Jésus-Christ. Je n'en parle point sur les relations, j'ai vu.

Que ne mettra-t-on pas dans la cervelle des hommes en s'y prenant ainsi ? Une chose de fait, c'est que les nègres qui passent en Turquie se font mahométans, ceux qui sont élevés dans les colonies protestantes sont luthériens, calvinistes etc., comme les nôtres sont catholiques romains.

Enfin, nous ne pouvons convertir que par les miracles, la grâce ou le raisonnement. J'ai suffisamment anéanti la grâce dans la première partie, j'achèverai dans celle qui [88] suivra. On ne fait point de miracles ; si l'on en cite du temps passé, ces peuples en citeront autant en leur faveur, et également établis. Il en faut donc revenir à la conviction par raisonnement. Il faut donc laisser chaque particulier juge et le tenir suffisamment quitte si sa raison ne le condamne pas à changer.

Prenez, M.R.P., cet article des conversions pour une digression. On aime à parler de ses voyages. Je vais encore hasarder quelques lignes, mais un pareil écart ne m'arrivera plus.

Voici les arguments les plus forts de ces nouveaux apôtres : Nous sommes plus savants que vous, plus habiles, plus pénétrants. Nous croyons telle chose, vous devez la croire. Nous venons ici sans intérêt. Croyez-vous que nous soyons des imposteurs qui, avec mille dangers, sans aucun profit, traversions les mers uniquement pour vous tromper ?

Voilà ces sophismes de prédicateurs qui passent, parce qu'une partie de l'auditoire n'a pas le temps de l'examiner, partie n'en a pas la capacité, et que personne n'ose ouvrir la

bouche pour y contredire. Voyons leur solidité, M.R.P.

Le premier de ces arguments ne conclut rien. On peut être habile en mille choses et se tromper en une. Les Chinois, bien plus savants que les nègres, leur enseigneraient-ils la bonne religion ? Archimède, Euclide, Platon, etc. étaient idolâtres.

Le second argument est une fausseté manifeste. Il n'est pas vrai que ces missionnaires marchent sans intérêt. Beaucoup font de grosses fortunes. D'ailleurs la curiosité, l'envie de voyager, le plaisir de sortir du couvent, le libertinage, que de motifs pressants !

[89] Je ne nie point qu'il ne puisse y en avoir quelques-uns que le seul motif de la religion engage, ce qui n'est qu'un pur effet de l'opinion. Ils en feraient autant pour toute autre religion s'ils y avaient été élevés. Mais quand tous seraient guidés par ce motif, ce sont des esprits simples dont la communauté profite et ensuite en fait de gros établissements et la république monacale s'accroît.

J'ai vu les jésuites à Goa. Quelle opulence ! Qu'ils jouissent bien du travail de leurs missionnaires ! Le gouverneur habite une cabane de planches à Québec ; l'intendant y est très à l'étroit. Les munitions nécessaires à la conservation de la colonie sont dehors, ou mal à couvert, pendant que pour neuf révérends il y a des édifices à trois étages, bâtis de bonnes pierres de taille, couverts d'ardoise de France, avec un bois renfermé au milieu de trois jardins. Ils mènent les sauvages dans un terrain, les engagent à le défricher ; puis, sous quelque prétexte, ils les mènent ailleurs. Le terrain leur reste et fait une bonne métairie. Le séminaire de St. Sulpice a gagné ainsi la seigneurie de l'île de Montréal.

C'est le zèle de la maison de Dieu qui les consume et qui les porte aux extrémités de la terre.

Le même désintéressement les engage à abuser de l'autorité et du crédit qu'ils ont près du Roi pour s'introduire où on ne veut point d'eux. Ils ont forcé les Nantais à les recevoir,'08 Troyes les verra établir dans ses murs malgré la résistance de ses citoyens ; le zèle de ces bons pères m'en est garant.

Il me paraît évident qu'on aurait les mêmes succès partout, prêchât-on les fables d'Esope. On obtient tout des hommes en les prenant par leurs faibles, et l'obsession, la force, la ruse, les récompenses, les menaces, les punitions sont des moyens efficaces dont ils se servent pour faire donner ces pauvres gens dans leur sens.

[90] Argument démonstratif.

Toutes les religions factices se contentent de demander qu'on croie, elles n'osent demander plus.

Croire n'est qu'un acquiescement conditionnel, qui suppose incertitude emporte le doute

et laisse lieu au changement.

Donc toutes les religions factices ne demandent qu'un acquiescement conditionnel, supposent incertitude et laissent lieu au changement. Donc tout homme engagé dans une religion factice n'a aucune certitude parfaite sur sa religion, et suppose même qu'il n'en peut avoir, puisqu'il est réduit à croire.

Quatorzième vérité. Aucune religion factice ne peut exiger une véritable croyance.

Croire n'est pas une chose libre, la croyance est nécessairement proportionnée aux raisons de croire.

Il en est de la vérité comme du bien. On aime le bien nécessairement et l'on se rend à la vérité intérieurement malgré qu'on en ait.

On dispute beaucoup dans les écoles sur cet article du bien. Il se peut résoudre, je crois, en deux mots : le bien n'est autre chose que ce qu'on aime. Disputer si l'on peut aimer le mal, c'est disputer si l'on peut aimer actuellement ce que l'on n'aime pas. Bien est le nom général de ce qui est aimable, le bien est ce qu'on aime, ce qu'on aime est le bien.

Vérité à notre égard n'est autre chose que ce dont on est convaincu intérieurement. Disputer si l'on peut refuser son consentement intérieur à la vérité, c'est disputer si l'on peut [91] n'être pas convaincu de ce dont on est convaincu. Vrai est le nom général de ce qui convainc ; ce qui convainc est la vérité ; la vérité est ce qui convainc.

La vérité est l'objet d'affirmation du jugement, comme le bien l'est du choix de la volonté.

On peut parler à peu près de même sur les opinions.

On n'est pas libre sur un certain degré de croyance. Il suit nécessairement du degré de vraisemblance et des raisons, de sorte qu'on ne peut s'empêcher d'avouer intérieurement certaine opinion, quoiqu'on puisse agir comme si on ne l'avait pas ; et sans certaines raisons persuasives à notre égard, on ne peut avoir certaine croyance, quoiqu'on puisse agir comme si on l'avait.

Si l'on veut prendre la peine d'examiner ces degrés, on verra qu'il y en a quatre.

Lorsque les raisons de croire sont au-dessous de la difficulté, on ne croit point au tout. Quand elles sont médiocrement au-dessous, elles produisent le doute et le soupçon Quand elles égalent la difficulté, il en résulte la simple opinion. Et quand elles passent la difficulté, elles produisent la croyance, qui peut croître à l'infini, sans jamais atteindre à la certitude parfaite, comme nous l'avons remarqué.

On me dit qu'on vient de voir chez un curieux un tableau d'Apelle ; je n'en crois rien. Un autre dit qu'il est de Raphael et qu'il a coûté cent mille francs ; je reste en quelque façon en suspens, parce qu'il est plus aisé que celui qui me parle mente ou se trompe qu'il n'est aisé que cela soit. Un troisième me dit qu'il l'a vu et qu'il n'a coûté que deux mille écus ; j'acquiesce et je ne nie point le fait parce qu'il est aisé que cela soit. Mais si cinquante personnes me disent la même chose, [92] si celui qui possède le tableau m'en assure, si celui qui l'a vendu me le confirme, alors je le crois pleinement. Encore plus si je vais chez le curieux et si je trouve ce tableau très beau. Encore plus si les maîtres l'estiment ce prix, parce qu'il y a plus d'apparence que cela est ainsi qu'il n'y en a que les gens mentent et se trompent. Mais, après tout, je n'en suis pas absolument sûr. Très peu de chose pourrait m'en faire douter et le nier si, par exemple, après tout cela, le curieux voulait m'engager à l'acheter et que les gens qui m'ont assuré son prix fussent de ses amis ou associés d'intérêt avec lui.

Mais quand cent mille personnes et cent millions de livres m'assureront que le Louvre a été bâti en une heure je nierais sans restriction, parce qu'il est plus aisé que tous ces gens se trompent qu'il n'est aisé que cela soit ainsi. Quelque dépense qu'on ait voulu faire, quelque nombre d'ouvriers qu'on ait pu y mettre, il y a une impossibilité presque physique. Je nierais bien plus absolument si ceux qui veulent me persuader avaient intérêt à le faire, et moi à ne m'en pas rapporter à eux.

L'application de tout ceci au fait des religions factices va d'elle-même.

Les suppôts de ces religions n'ont aucune preuve qui égale la difficulté des faits qu'ils proposent. Loin de là, les contes qu'ils font sont plus impossibles que le bâtiment du Louvre en une heure, et même en une minute. Il est donc bien plus assuré qu'ils mentent ou qu'ils se trompent qu'il n'est aisé, ou possible, que ces choses soient réelles. Outre cela, en le faisant croire ils se font rois, et moi en les croyant je deviens esclave.

Peut-être trouverez-vous, M.R.P., que je répète et que je suis trop diffus, mais la croyance étant la première pierre du bâtiment, j'ai cru devoir la discuter à fond, au risque [93] de quelques répétitions.

Je sais bien qu'on dira que ces choses incroyables sont données pour surnaturelles, qu'on convient que dans l'ordre de la nature elles peuvent être niées. Qu'on convienne donc qu'il est fou de les croire sans en avoir de preuves, puisqu'elles nous sont préjudiciables et ne nous convainquent pas intérieurement.

Quand toutes les preuves qu'on allègue seraient aussi bonnes qu'elles sont absurdes, elles ne seraient valables que pour ceux qui auraient été témoins. Quand j'aurai vu des miracles, je conclurai de ceux-là aux autres. Je conviendrai du pouvoir de celui qui les fait ; mes sens, par leur autorité, l'emporteront sur mon raisonnement quant aux choses

surnaturelles, mais non pour des impossibilités métaphysiques comme la Trinité, la transsubstantiation et les suites, le péché originel, la grâce nécessaire, la médiation des saints, ni le vicariat de la Divinité, etc. parce qu'il est plus aisé que mes sens me trompent qu'il n'est aisé que tout cela soit.

Tout cela bien examiné, on voit clairement qu'on ne peut faire un commandement de la croyance. On peut seulement exiger qu'on agisse comme si l'on croyait.

Tel qui dit qu'il croit se trompe peut-être. Encore plus celui qui dit qu'il croit fermement, puisqu'en fait de religions factices, il n'y a point de preuves qui emportent l'absolue conviction.

Les gens savants ne croient point pour la plupart, les personnes médiocrement éclairées ont des doutes, le paysan et l'homme borné dit qu'il croit et ne sait ce qu'il dit par le mot de croire.

Qu'est-ce donc que la religion du commun du monde ? Un étourdissement, un aveuglement, c'est un homme dans une foule. [94] Il est entraîné à droite ou à gauche suivant le mouvement de ce qui l'entoure, c'est un homme qui suit la mode, quoique gênante et contre le bon sens, sans y faire attention ; il y est attaché parce que c'est la mode.

Qu'est-ce que la religion d'un cagot théologien qui lit la Bible, les Pères, St. Thomas, etc. ? C'est la prévention d'un infatué qui s'est tant rebattu d'un simple fait d'éducation qu'il en a fait une opinion. A force de s'en échauffer, de cette opinion, il s'y est opiniâtré jusques à en faire une espèce de persuasion, comme un aveugle de naissancei23 qui, ayant oui dire à des railleurs que le bleu pèse plus que le jaune, se serait formé une idée des couleurs sur ce principe, et comme les hâbleurs qui viennent à croire réellement l'histoire qu'ils ont fabriquée, ou bien comme ces entêtés qui, ayant donné dans une sottise, fabriquent des raisons pour se persuader qu'ils ont bien fait et viennent enfin à en être persuadés.

La grandeur des récompenses que promettent les religions éblouit ; l'horreur des châtiments dont on menace transit, de sorte qu'on reste sans liberté et sans jugement, faute d'examiner quel est le fondement et l'apparence de tout cela. On ne songe pas qu'en obéissant aux uns, on désobéit aux autres, qui font les mêmes promesses et les mêmes menaces.

Dans quelque religion qu'on eût été, suivant son tempérament et les circonstances de sa vie, on eut été dévot, cafard, zélé. Ce n'est donc pas la force de la vérité, mais l'entêtement et la prévention qui agissent.

Argument démonstatif.

On n'est pas libre de croire.

On ne peut faire commandement de ce qui n'est pas libre.

Donc on ne peut faire un commandement de croire, donc les religions ne peuvent exiger la croyance. [95] Second argument.

La croyance est nécessairement proportionnée aux raisons de croire et aux preuves.

Aucune religion n'a d'exactes et solides raisons, ni de preuves convaincantes.

Donc aucune religion n'a de croyance exacte et solide.

Troisième argument.

Il n'y a que les raisons de croire, ou les préventions de l'éducation, qui puissent attirer la croyance, ou plutôt le consentement, qu'on donne aux religions factices.

Ce n'est pas les raisons.

Donc c'est l'éducation seule.

Je prouve la mineure : si c'étaient les raisons de croire, toutes les religions n'étant pas également bonnes, les croyances ne seraient pas égales. Cette croyance est la même, et aussi vive dans toutes les religions. Donc ce n'est pas les raisons.

[Variante (extrait n° IX) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

1er argument démonstratif

On n'est pas libre de croire. On ne peut faire un commandement de ce qui n'est pas libre ; donc aucune religion ne peut exiger la croyance, qu'autant que vous l'en jugez digne.

IIième argument

La croyance est nécessairement proportionnée aux raisons. Si aucune religion n'a d'exactes et de solides raisons, aucune religion ne mérite de croyance exacte et solide.

IIIième Argument

Il n'y a que les raisons de croire, ou la force de l'éducation, qui puissent attirer la croyance, ou plutôt le consentement qu'on donne aux religions factices. Ce ne sont pas les raisons ordinairement, donc c'est l'éducation seule.

Je prouve la mineure : si c'étaient les raisons, les croyances ne seraient pas pour toutes *[sic]* égales. Ces croyances sont égales. Donc ce ne sont pas les raisons. [Fin de la variante de

l’extrait n° IX du ms de Leningrad]

Je prouve la majeure : les croyances sont proportionnées aux raisons de croire. Les raisons de croire que proposent les religions factices ne sont pas égales. Donc les croyances ne seraient pas égales.

La preuve de la mineure est évidente, ou bien les religions sont indifférentes, et toutes sont bonnes.

Les chrétiens diront que la grâce entraîne, mais chaque religion aura une pareille échappatoire, chacun dira : Les malheureux qui suivent une autre religion en voient bien la fausseté, mais la malice ou l'intérêt les opiniâtrent, ou la grâce leur manque, ou leur destin les lie, etc.

[96] *Quinzième vérité.* Des livres et des discours ne sont pas des moyens dont Dieu s'est servi pour instruire les hommes.

Les moyens sont proportionnés aux qualités de celui qui les emploie.

Dieu a voulu faire savoir ses volontés aux hommes ; il est infiniment sage, il a vu les meilleurs moyens ; il est infiniment puissant, il a pu les prendre ; il est infiniment juste, il les a donc pris en effet.

Voyons si des livres, des paroles, des discours et des décisions prononcées par des hommes sont les meilleurs moyens et si ces moyens ont un juste rapport avec les attributs divins.

Une sagesse infinie ne peut prendre que des moyens infaillibles. Il est évident à la raison qu'un livre ne peut pas venir aux mains de tout le monde, qu'il peut être perdu ou corrompu, que chaque nation ne l'entend pas, que chaque particulier ne sait pas lire , qu’il y a des aveugles de naissance, des sourds et muets qui ne peuvent apprendre. Ce n'est donc point un moyen général ni sûr pour instruire.

Les traductions, interprétations, les prédications de certains hommes sans marque de mission ni de ministériat, différemment capables et fidèles, sujets aux passions : tout cela est bien moins infaillible encore. Ceux qui veulent bien combattre la raison voudront peut-être bien ne pas réfuter l'expérience. Ils n'ont qu'à prêter l'oreille et entendre les disputes de tous ces ministres et interprètes Ils les entendront se reprocher leur infidélité, leur ignorance. Qu'ils ouvrent les yeux : ils verront les désordres que causent ces disputes.

Si Dieu avait des ministres, ils seraient tous également capables. [97] Les consécrations, les ordinations etc. les rendraient savants et de mœurs réglées. Nous disons bien que tout

prêtre est également prêtre pour transsubstantier le pain en J.-C., pour baptiser, absoudre, marier, etc. Pourquoi ne le seraient-ils pas de même pour entendre et expliquer l'Evangile ? Cela est autant de leur ministère. Je vais le dire, pourquoi on ne l'avance pas : c'est que l'expérience en donnerait le démenti. Je dirai bien ce qui est au centre de la terre, je le détaillerai, mais je ne serai pas assez fol pour dire ce qui est dans la poche de mon voisin. Des livres, des discours ne sont pas une voie sûre. Dieu en a pu prendre une autre, meilleure, et il ne l'aurait pas fait ?

Dieu est infiniment juste, c'est-à-dire il ne peut demander que ce qui est possible et raisonnable et traite chacun suivant ses mérites. Le mérite des actions résulte de la conformité avec la loi, et leur malice du contraire.

La loi est la volonté du législateur donnée à entendre à ceux pour qui elle est faite, autant qu'il est en sa puissance. La volonté de Dieu n'est pas donnée à entendre aux hommes autant qu'il en a la puissance, quand elle n'est exprimée que par des livres qui peuvent être contestés et par la bouche des hommes qui peuvent se tromper ou suivre leurs passions.

Quant au livre, il faudrait qu'il vînt immédiatement dans les mains de chaque particulier, en sa propre langue, que chaque particulier le sût lire naturellement, que ce livre fût clair, sans équivoque, en sorte que l'on n'eût besoin d'aucune interprétation. Il faudrait enfin, pour prouver que ce livre vient de Dieu, que chaque particulier le reçût par un miracle, ou bien qu'il vînt naturellement, et comme les fruits.

Quant aux ministres, aux vicaires de Dieu, il faudrait qu'ils fussent au-dessus du reste des hommes et tout ce qu'ils ne sont pas.

Si le Roi pouvait former ses ministres et ses ambassadeurs, [98] il les ferait parfaits et tels que rien ne leur manquerait pour bien remplir leurs fonctions.

Les rois enfin, qui ne sont que des hommes, expliquent leurs édits et leurs volontés sont déclarées nettement. Je n'ai pas ouï dire qu'on eût jamais manqué à les afficher, à revêtir de toutes les formalités nécessaires les arrêts, et ceux qui sont chargés de les faire exécuter sont munis de pouvoirs authentiques.

Dieu ne peut rien nous demander qui ne soit possible. Il est le maître de nous mettre à portée de remplir ses ordres, quels qu'ils soient. Un homme sensé envoiera-t-il son serviteur au marché sous prétexte qu'il y trouvera peut-être quelqu'un de ses fermiers qui lui donnera de l'argent pour faire ses emplettes, et ne lui donnera-t-il point d'argent pour les faire quand il en aura en abondance ?

La comparaison serait plus juste en tout point de dire que les religions factices font ressembler Dieu à un homme qui envoierait son intendant payer une dette sans lui indiquer le créancier.

Que diriez-vous, M.R.P., d'un prince qui ferait des édits ambigus et qui établirait des gens pour les interpréter, avec charge au peuple de les nourrir et entretenir ? C'est pourtant là ce que les chrétiens imposent à Dieu.

Dieu n'a point donné de loi aux hommes ou il leur en a donné une intelligible, et non matérielle, une loi toujours présente, qui parle à l'esprit et à la volonté, une loi entendue et connue des sourds et des aveugles, qui ne laisse point de lieu à l'ignorance, une loi publiée et intimée à chaque homme.

[Variante (extrait n° X) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

La loi est la volonté du législateur exprimée et donnée à entendre à ceux pour qui elle est faite, au moins autant qu'il est en sa puissance. La volonté de Dieu n'est point exprimée ni donnée à entendre aux hommes qu'on en veut instruire, qu'autant qu'elle est dans les livres et dans la bouche des hommes.

Pour le livre, il faudrait qu'il fût mis immédiatement entre les mains de chaque particulier en sa propre langue, que chaque particulier le sût lire naturellement, qu'il sentît ce qu'il doit lire, que ce livre fût clair, sans équivoque, dans le sens naturel, en sorte qu'il n'eut besoin d'aucune explication ni d'interprétation ; il faudrait que ce livre se trouvât partout naturellement, comme il vient partout naturellement des fruits capables de fournir la nourriture.

Pour l'organe des hommes, les traductions, explications, interprétations, il faudrait que les traducteurs entendissent parfaitement la langue de leur livre et toutes les autres, et que tous les prédicateurs parlassent incessamment à chaque particulier ; enfin qu'ils fussent tous instruits par la divinité pour parler avec clarté et uniformité.

Quand les rois envoient des ambassadeurs, ils ne les font pas partir au hasard d'être bien ou mal instruits ; ils les feraient les plus habiles du monde, s'ils le pouvaient, et tels qu'il ne leur manquerait rien pour s'acquitter parfaitement de leur commission.

On sait bien que les lois des princes n'ont point tout cela, non plus que leurs juges et leurs ministres ; mais c'est que les princes sont des hommes : encore font-il tout ce qu'ils peuvent pour en approcher, et ils en approchent effectivement à proportion de leur habileté. Ils font leurs ordonnances les plus claires qu'ils peuvent, en la langue la plus commune de leurs sujets. Ils n'y emploient ni énigmes, ni paraboles. Ils ne parlent point par figures ; ils signent, ils scellent, ils publient, ils affichent, ils font des déclarations quand il survient quelque difficulté. Je n'ai pas ouï parler qu'il y ait eu le moindre doute sur la volonté du Roi pour la capitation.

A l'égard de leurs ministres, ils leur donnent des lettres de créance, il donnent des

provisions à leurs juges, tout cela signé de leur main, scellé de leur sceau ; ils les gagent, ils les distinguent par des habits, enfin ils épuisent sur cela leur prudence et leur pouvoir. Si quelqu'un y manquait, ce serait un tyran et un scélérat ; et je ne sache pas qu'on ait rien reproché là-dessus aux Phalaris et aux Nérons. Cela est si bien reconnu chez les chrétiens, que le protestant soutient la clarté de l'Ecriture quant à l'essentiel, et les papistes la nient et établissent un tribunal visible ; ce qui ne peut avoir pour fondement que la vérité sur laquelle j'insiste : Dieu ne peut rien demander qui ne soit possible, d'autant plus qu'il est maître de mettre ceux à qui il demande en état qu'il ne tienne qu'à eux d'y satisfaire. Un homme raisonnable, qui a de l'argent à plein coffre, envoiera-t-il son serviteur au marché, sur le hasard qu'il trouvera peut-être en chemin un de ses fermiers qui lui apporte sa rente ?

C'est pourtant ainsi qu'on veut que Dieu en agisse, lorsqu'on nous envoie à certains livres, à certains hommes, qu'on ne trouve que par aventure ; encore il y aurait cette différence essentielle, que le serviteur peut prendre de l'argent du premier venu sans aucun risque, et qu'on ne peut prendre de même la religion que le premier rencontré proposerait.

La comparaison sera plus juste en disant qu'on veut que Dieu envoie comme ferait un seigneur qui envoierait son intendant payer une dette sans lui indiquer le créancier. L'intendant ne manquerait pas de gens qui se diraient le créancier et demanderaient son argent.

Les voies que nous appelons naturelles sont les voies de Dieu ; les voies artificielles'34 sont les voies des hommes. Si Dieu avait voulu se servir de ministres, ils seraient distingués par des marques naturelles qu'il n'y aurait que lui qui pût imaginer et imprimer, et qui frapperaient l'esprit et les sens sans équivoque. Ces ministres n'auraient besoin ni d'art ni d'étude. Ils parleraient toutes sortes de langues. Ils entendraient et se feraient entendre à toutes sortes de distances. Enfin, ils auraient directement, de la part de Dieu, tous les talents nécessaires à leur emploi. Ils passeraient les mers et les montagnes.

Tout cela est encore reconnu par tous les suppôts de religion factice : ils ne manquent pas de remplir leurs livres de ces espèces de miracles. Mais ce qui est essentiel, c'est que ces ministres seraient non gagés, mais exempts des nécessités de la vie ; au lieu que tous les ministres de religion sont dans la nécessité d'excroquer ou de voler publiquement à force ouverte.

Que diriez-vous, mon Révérend Père, d'un prince qui ferait des édits ambigus et qui établirait des avocats pour les interpréter, avec la charge au peuple de les nourrir et les entretenir splendidement ? Quand le prince a fait ce qu'il a pu pour instruire son peuple de ses lois, les châtiments qu'on fait subir à ceux qui les transgressent sont justes à son égard, quoiqu'ils soient injustes à l'égard des condamnés, s'ils n'ont pas eu connaissance de la loi ; et

ces innocents sont condamnés par rapport à la faiblesse inséparable du prince qui ne sait point s'il est vrai qu'ils aient effectivement ignoré la loi. Quand même il le saurait, on pourrait être obligé de faire un exemple, pour ôter un prétexte dont tout le monde pourrait se servir à tort comme à droit, et par là frustrer une loi utile au total de l'Etat, quoique fatale à quelques particuliers. De même qu'on expose quelques particuliers à la guerre pour sauver toute la ville, parce qu'on n'a pas d'autres moyens de résister à l'ennemi.

Mais il est clair que ces châtiments ne sont justes à l'égard du prince qu'autant que, dans la nécessité de faire cette loi, il a fait absolument tout son possible pour qu'elle parvînt à la connaissance de chaque particulier.

Tels châtiments ne seraient donc pas justes à l'égard de Dieu, qui peut, sans la moindre difficulté, instruire clairement chaque particulier, et qui sait l'ignorance de ceux qui ont erré ; en sorte qu'on ne peut pas dire que d'autres abuseraient du prétexte de cette ignorance, puisqu'il ne peut être trompé : cela fait une différence infinie. La volonté de Dieu n'étant point exprimée ni donnée à entendre clairement à chaque particulier, comme Dieu le peut, elle n'est donc point une loi, ou plutôt ce qui n'est point exprimé et donné à entendre clairement à chaque particulier ne peut être sa volonté, et ce ne sera point sur cela qu'il jugera les créatures intelligentes.

Dieu n'a donc point donné de lois aux hommes, ou il leur en a donné une intelligible et non matérielle, une loi toujours présente, qui parle immédiatement à l'esprit et à la volonté, sans l'usage artificiel et incertain des langues ; une loi entendue des sourds et des aveugles, qui ne laisse point de lieu à l'ignorance ; une loi publiée suivant toute l'étendue de la puissance de Dieu et clairement intimée à chaque particulier. [Fin de la variante de l’extrait n° X du ms de Leningrad]

Quoi donc ! un homme sage fera-t-il un commandement tel que l'on n'y entende rien si l'on ne sait le chinois et si l'on n'a lu mille volumes ?

N[otre] S[aint] Père le Pape est plus raisonnable. Il ne parle pas grec [99] aux ministres de ses plaisirs, à son Mercure, à sa maîtresse, à son Ganymède.

Que diriez-vous, M.R.P., d'un homme qui vous ferait ce récit :

J'ai dix enfants. Résolu de disparaître pour quelque temps, je ne leur ai rien dit de la façon dont je voulais qu'ils agissent en mon absence.

Je laisse à Pierre, en partant, un écrit en grec contenant mes volontés. Il était en termes obscurs ; il fallait en prendre une partie au sens figuré, l'autre au naturel ; il était plein d'hyperboles, d'allégories, de paraboles ; il y avait des choses contre la nature et la raison ; il n'était ni écrit, ni signé par moi, ni scellé de mon sceau.

Dès que je fus parti, Pierre montra l'écrit à ses frères, leur dit qu'il contenait mes ordres et qu'il avait le pouvoir de l'expliquer, qu'il logerait dans le plus bel appartement, que c'était à eux à le nourrir. Il ajouta qu'il devait dominer ses frères, rester tranquille, et eux devaient songer aux affaires, veiller, courir, etc.

Cela fait, il a fait un écrit en français et a dit : Voici la traduction.

Jacques l'a lue sans y voir ce que Pierre prétendait y trouver. Paul l'a interprétée d'une autre façon. François a voulu voir l'original où, ne voyant rien qui m'en fit connaître l'auteur, et le trouvant ridicule, il s'en est moqué et a fait ce qu'il a cru de mieux suivant son sens et les intentions où il jugeait que je devais être, vu la connaissance qu'il avait de moi. Jean a pris le parti de Pierre. Des cinq autres, qui ne savaient pas lire, trois se sont rendus au parti de François, un à celui de Paul et l'autre à celui de Jacques. Ce n'a été que massacres, batteries, divisions dans ma famille.

Je suis revenu. Après avoir fait mille caresses à Pierre et à Jean, [100] j'ai déshérité, battu et chassé les huit autres.

Ils ont beau crier que je n'avais qu'à dire un mot, qu'ils auraient obéi avec respect et soumission, mais que, n'entendant pas le grec et ne voyant aucune marque que l'écrit vînt de moi, ils ne se sont pas crus obligés de le reconnaître, ni d'obéir, que d'ailleurs cet écrit était susceptible de plusieurs sens contraires, n'avait aucun rapport avec le caractère que je leur avais montré, qu'il était même opposé aux idées qu'ils devaient avoir de moi, en sorte qu'ils ont cru que Pierre s'érigeait en tyran, etc.

Tout cela n'a rien fait. J'ai été inexorable. Ils sont morts de désespoir, de misère et des coups qu'ils avaient reçus.

Ne regarderiez-vous pas, M.R.P., ce personnage comme un monstre pis'4' mille fois que les Denys, les Néron et les Phalaris ?

[Variante (extrait n° XI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

J'ai dix enfants, et, avec eux, j'ai vécu quelques années. Je leur ai parlé de quelque chose de peu de conséquence, sans leur rien dire de la manière dont je voulais qu'ils se conduisissent en mon absence. J'ai laissé à Pierre en partant un écrit en grec, qu'il entendait, contenant mes volontés. Cet écrit était en termes obscurs, d'un style extraordinaire, dont il fallait prendre une partie au sens naturel et l'autre allégoriquement, plein d'hyperboles, d'expressions figurées, de fables, de paraboles et d'énigmes. Ces volontés mêmes étaient contre la nature et la raison, et cet écrit n'était ni écrit de ma main, ni signé, ni cacheté de mon cachet.

Sitôt que j'ai été parti, Pierre a montré l'écrit à ses frères, leur disant qu'il contenait mes

ordres, avec le pouvoir, à lui, de l'expliquer ; qu'il n'avait qu'à se tenir dans le plus bel appartement de la maison, où il[s] serai[en]t obligé[s] de le nourrir de ce qu'il y aurait de meilleur. Il ajouta que ses frères obéiraient à toutes ses fantaisies ; que, pour lui, il n'était tenu qu'à passer une heure ou deux sur certains livres dont même il avait aucun compte à rendre, tandis que les autres courraient, veilleraient travailleraient.

Cela fait, il a mis mon écrit en français et l'a fait acheter à ses frères, soutenant qu'ils y trouveraient que les blés doivent être sur les montagnes, les vignes dans les vallées, les prés parmi les rochers.

Jacques a lu la traduction, sans y rien trouver de ce que Pierre prétendait. Il y voyait même le contraire. Paul l'a encore interprété d'une autre manière. François a demandé à voir l'original, où, ne voyant rien qui marquât qu'il fût de moi, et d'ailleurs le trouvant ridicule en tout ce qu'il contenait d'extraordinaire, il s'en est moqué, et a fait ce qu'il a cru de mieux suivant son sens et les sentiments où il m'avait vu. Jean a pris le parti de Pierre. Des cinq autres, qui ne savaient pas lire, trois se sont rendus au parti de François, un à celui de Paul, l'autre à celui de Jacques. Ce n'a été que divisions, batteries, massacres dans leur famille.

Je suis rentré au bout de trois ans. J'ai fait venir mes dix enfants devant moi, et après avoir fait mille caresses à Pierre et à Jean, je leur ai donné tous mes biens. J'ai roué de coups tous les autres, je les ai jetés dehors et les ai déshérités comme enfants rebelles aux ordres de leur père.

Ils ont beau crier que je n'avais qu'à leur dire un mot, qu'ils auraient obéi aveuglément, qu'ils étaient pleins de respect et de soumission, mais que, n'entendant point le grec, et ne voyant aucune marque que l'écrit de Pierre vînt de moi, ils ne se sont pas crus obligés de le reconnaître ni d'obéir ; que d'ailleurs cet écrit était susceptible de plusieurs interprétations, n'ayant nul rapport à ce qu'ils m'avaient vu faire ou dire avant mon absence, en sorte qu'ils n'ont pu croire Pierre qui s'érigeait en tyran, passant le temps dans les plaisirs et l'oisiveté pendant qu'il les chargeait de travaux rudes.

Tout cela n'a rien fait, j'ai été inexorable. Ils sont morts de misère, de désespoir et des coups qu'ils avaient reçus.

Ne regarderiez-vous pas ce personnage comme un monstre, comme un barbare, comme un scélérat, comme un fol, comme un dénaturé, comme un enragé, devant qui les Denis, les Phalaris et les Nérons sont des saints ? C'est un guet-apens, une injustice abominable sans le moindre prétexte, au lieu que les plus exécrables pestes du genre humain avaient, au moins, quelque mauvaise raison : ils voulaient se faire craindre ou se défaire de ceux qu'ils craignaient. [Fin de la variante de l’extrait n° XI du ms de Leningrad]

Voilà pourtant au naturel le portrait du dieu de ces religions factices. Voilà ce qui fait les athées. Ils ne peuvent croire un tel Dieu, ils nient qu'il y en ait, au lieu d'en imaginer un autre.

Cet article est un peu diffus. Je sais bien que je parle au père Malebranche, mais je ne suis pas un père Malebranche.

Argument démonstratif.

Les moyens sont proportionnés aux qualités de celui qui les emploie.

Des livres et des discours humains ne sont pas des moyens d'instruction dignes ni proportionnés à la sagesse, à la puissance, à la justice de Dieu.

Donc des livres et des discours ne sont pas des moyens dont Dieu se sert pour instruire les hommes de ses volontés.

[101] *Seizième vérité.* Des livres et des discours humains ne sont pas des moyens dont Dieu se soit pu servir pour instruire les hommes.

La justesse des moyens doit être proportionnée à l'importance de la fin. On apporte plus de précautions à mesure que l'objet qu'on se propose est plus de conséquence.

On ne peut nier, quand on est engagé dans une religion factice, que la conservation de la vie animale et la propagation de l'espèce ne soient moins de conséquence que la vie spirituelle. Il faut donc que les moyens pour vivre de cette vie spirituelle soient au moins aussi sûrs et aussi faciles que pour entretenir la vie animale et perpétuer l'espèce.

Comparons-les, ces moyens, M.R.P. Ceux qui concernent la vie animale sont simples, clairs, évidents, faciles ; nous y sommes même invités par le plaisir. Ils sont infaillibles, sans équivoque ; chacun les a en soi-même, libres ou esclaves, sans science, sans yeux, sans oreille, sans besoin d'interprète qu'il faille payer. On les voit, on les connaît, on s'y porte et l'on s'en sert.

Les moyens que toutes les religions factices proposent sont rebutants, difficiles à acquérir, incertains, sujets à des disputes éternelles, avec mille décisions contradictoires qu'il faut acheter bien cher, et rester dans l'incertitude.

Si la sagesse infinie en eût agi par rapport aux moyens de conserver la vie animale comme les suppôts des religions factices prétendent qu'elle en a agi pour la vie spirituelle, le genre humain n'eût pas duré trois semaines.

C'eût été une belle chose si, pour apprendre à soutenir notre vie et à la perpétuer, il y eût eu un livre en langue étrangère, [102] plein de contrariétés, de discours ampoulés et ridicules.

Dieu nous a donné des moyens clairs et faciles pour soutenir notre vie, qui est une affaire moins importante que la vie éternelle que vous attendez, M.R.P. Donc Dieu nous en a donné de clairs pour l'affaire la plus importante, puisqu'il l'a fait pour la moins essentielle.

Il y a plus : l'expérience eût pu nous apprendre ce qui est nécessaire pour le soutien et la multiplication de l'espèce. Un seul homme l'eût découvert entre cent mille, tous en seraient bientôt venus à son sentiment. L'expérience les aurait convaincus.

[Variante (extrait n° XII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

La justesse des moyens doit être proportionnée à l'importance de la fin. Non seulement l'être parfait, mais le moindre des hommes apporte des précautions, à mesure que le but qu'il se propose est de conséquence. Un fol prend même plus garde à sa santé qu'à sa main ; un enfant de trois ans a plus soin d'un biscuit que d'un morceau de pain ; on porte un grand miroir avec plus d'attention qu'un châssis vitré.

On ne niera pas que la conservation de la vie animale et la propagation de l'espèce ne soient infiniment moins de conséquence que la vie spirituelle, qui consiste à adorer son créateur et à suivre ses lois, pour mériter ses récompenses et éviter ses châtiments. Il faut donc que les moyens pour vivre de cette vie spirituelle, pour parvenir à la véritable religion, soient au moins aussi sûrs et aussi faciles que ceux pour entretenir la vie animale et perpétuer l'espèce.

Comparons-les, ces moyens, mon Révérend Père. Ceux de la vie animale sont clairs, évidents et faciles. Nous y sommes même invités par le plaisir. Ils sont infaillibles et sans équivoque. Chacun les a en soi-même, libre ou esclave, sans science, sans yeux, sans oreilles, sans besoin d'interprètes qu'il faille chercher et payer.

Ceux que toutes les religions factices proposent sont de toutes les choses les plus difficiles à acquérir, les plus rebutantes, les plus incertaines, et sur lesquelles les disputes sont éternelles, dont il y a cent décisions toutes différentes, qu'il faut chercher et acheter sans savoir à laquelle il faut s'en tenir.

Que toutes les religions factices avouent donc qu'à leur compte, Dieu est aussi imprudent qu'un prince qui donnerait cinquante maîtres à son fils pour lui montrer à prendre des mouches, et ne lui en donnerait point pour apprendre à lire et à écrire, l'histoire, les sciences, la politique ; qu'un père qui, voulant que son fils aille en certaines villes, lui montrerait les sentiers de vingt bourgades où il n'aurait que faire, et à l'égard de cette ville, le conduirait jusqu'à un carrefour de trente chemins et le planterait là.

Ç'aurait été une belle chose, et bien digne de la sagesse infinie, de remplir la terre d'hommes et de femmes, de faire un livre en une langue inconnue, en style bizarre et

burlesque, plein d'énigmes et de contradictions, pour instruire ces hommes et ces femmes de ce qu'ils auraient à faire afin d'entretenir leur vie, croître et multiplier : sans doute que le genre humain n'aurait pas duré trois semaines.

Ce n'est point un tel moyen, qui demande tant de soins, qui est si rempli de difficultés insurmontables, qui laisse dans un perpétuel doute, dont Dieu s'est servi dans la religion. Il n'a point donné de moyens sûrs et faciles pour ce qui est le moins de conséquence, et des moyens incertains et difficiles pour ce qui est le plus important.

Outre l'importance, qui emporte nécessairement autant d'évidence et de facilité pour la religion que pour la vie et la multiplication, il y a encore une autre raison aussi forte ; c'est que si l'expérience n'avait pu faire découvrir les moyens sûrs pour la nourriture et la propagation, il aurait suffi qu'entre cent mille un seul eût découvert la manducation et l'accouplement : ce qui n'ent pas manqué, chacun ayant un instinct pour cela. Toutes les folies à quoi les autres se seraient portés auraient été alors sans succès et aussitôt abandonnées, et tous les hommes auraient embrassé unanimement les moyens sûrs. [Fin de la variante de l’extrait n° XII du ms de Leningrad]

Mais en fait de religion, il n'y a point d'expérience à faire ; chacun a le même droit de soutenir ses extravagances ; chacun a ses visions, ses révélations, ses apparitions, conformes à ses fantaisies.

Palinure mort demande la sépulture à Enée ; la fille siaMoïse demande des mets sur son tombeau ; le papiste demande des messes ; des vaisseaux romains périssent au même lieu où l'on avait noyé les poulets sacrés des augures ; la terre s'ouvre sous les rebelles aux lois de Moïse ; J.-C. ressuscite trois jours après sa mort, il monte au ciel ; Mahomet est déclaré prophète par une voix souterraine il partage la lune en deux.

Dans toutes ces suppositions également prouvées et véritables, il fallait donner aux hommes un guide sûr, des moyens clairs de connaître, et qui fussent en eux et les éclairassent même malgré eux.

Aussi Dieu en a-t-il usé ainsi. La conscience est, pour la morale, ce que l’instinct est pour la vie animale, ou pour mieux dire, nous avons deux instincts, l'un pour le corps et ce qui le concerne, l'autre qui nous instruit à chaque instant de nos devoirs à l'égard de Dieu et des autres hommes. Il parle à l'âme [103] immédiatement. La privation de tous les sens n'interrompt pas ses fonctions un seul instant et ne fait pas taire sa voix. Il ne faut point de consultation. Elle parle clairement, cette voix, chacun l'entend.

Si Dieu avait voulu augmenter ou changer quelque chose à une si belle disposition, ou nous donner de nouveaux ordres, il l'aurait fait par des moyens d'une égale beauté, d'une égale

facilité et d'une égale sûreté.

C'est Dieu lui-même qui m'a dit et qui a gravé dans mon esprit qu'il est également partout, qu'il est un, qu'il est juste, qu'il ne se peut prendre par les présents. S'il veut que je pense autrement, qu'il le dise à mon esprit d'une façon aussi claire qu'il lui a dit le reste.

Aura-t-on la témérité de dire que Dieu ne peut pas faire connaître ses volontés, surtout comme il me les fait connaître par les moyens de ma conscience ? Ne pouvait-il pas inspirer à tous les hommes qu'ils sont obligés de faire ou de croire telle chose, comme il leur a inspiré qu'il est parfait et qu'ils doivent agir avec les autres comme ils voudraient qu'on en agît avec eux ?

Si Dieu voulait que je crusse les articles de votre catéchisme, il pouvait former tous les cerveaux avec les mêmes traces que la lecture de ce catéchisme et les exhortations laissent dans le cerveau d'un enfant, et voilà tous les hommes instruits d'une façon claire, sûre et digne de sa puissance. Il n'y aurait point, en ce cas, de crainte d'être séduit ou d'être trompé.

Argument démonstratif.

La justesse des moyens doit être proportionnée à l'importance de la fin. [104] La religion est une fin plus importante que la conservation de la vie et la propagation, donc les moyens pour la religion doivent être d'une plus grande justesse que ceux pour la vie et la propagation, ou au moins aussi justes.

Second argument.

Les moyens pour la religion doivent être aussi justes que pour la vie animale. Les moyens de la vie animale sont l'instinct. Donc les moyens pour la religion doivent être aussi justes que l'instinct.

Troisième argument.

Les moyens pour la religion doivent être aussi justes que l'instinct.

Des livres et des discours humains ne sont pas si justes que l'instinct.

Donc des livres et des discours humains ne sont pas des moyens pour la religion.

Quatrième argument.

Les moyens pour la religion doivent être aussi justes que l'instinct. Il n'y a que la conscience qui soit aussi juste que l'instinct. Donc il n'y a que la conscience qui soit un moyen pour la religion.

La conscience est un autre instinct, plus parfait et qui a une plus noble fin.

[105] *Dix-septième vérité.* Des religions établies sur des livres et des discours ne viennent point de Dieu.

Dieu prend toujours les voies les plus simples et les plus courtes. Il ne faut à ceci ni commentaire, ni éclaircissement. Il serait fol de faire un circuit pour aller à un point où l'on peut venir par une ligne droite.

Or la voie de parler aux hommes par l'instinct et par le sentiment intérieur est plus courte que de faire un livre et de renvoyer à d'autres hommes pour lire, traduire, expliquer. Et quand l'on voudrait supposer que Dieu eût voulu se servir de choses matérielles, il était plus simple de faire un livre tel qu'il n'eût besoin ni d'explication, ni d'interprétation, et il aurait établi des hommes capables d'annoncer ses lois s'il avait voulu avoir des ministres, et ces hommes auraient eu un caractère visible et marqué de leur mission.

Quand on saura positivement que tel livre vient de Dieu et contient ses lois, et que tel homme est interprète de ces lois, on exécutera les préceptes du livre et on aura recours à l'homme en question dans les difficultés.

Mais quand un homme dira : *Tel livre est de Dieu, j'en suis l'interprète,* il faut être aussi sot qu'il est effronté pour le croire sur sa parole. Paye-t-on un impôt que l'on vient demander sans être certain si celui qui le lève est autorisé des ordres du Roi et d'un édit qui ordonne le paiement de ce qu'il demande ?

[Variante (extrait n° XIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad: texte absent du ms de la Mazarine]

Il y a une différence infinie entre faire respecter une chose et la rendre digne de respect, entre faire obéir et établir le droit d'obéissance. Le magistrat fait respecter le droit de la loi ; il y fait obéir, mais il ne la rend pas respectable, ni ne lui donne le droit d'exiger l'obéissance : il la fait exécuter, mais il ne lui donne rien de ce qui oblige à l'exécuter. Il ne fait qu'appliquer aux cas particuliers la force générale de la loi. On sait d'ailleurs que telle constitution est la volonté du législateur. Le magistrat n'est que pour veiller à ce qu'elle ne soit transgressée ; quoique, de fait, il soit la cause qu'elle est observée, il ne contribue en rien à l'obligation de l'observer. D'où il suit manifestement que tous les suppôts des religions factices ne donnent pas la moindre autorité à leurs livres pour tout ce qu'ils en disent. [Fin de la variante de l'extrait n° XIII du ms de Leningrad]

Etablissez, Messieurs les ministres, le principe de la divinité du livre et de votre

mission. Si je doute du livre, le livre ne peut établir le ministre. Si je doute du ministre, tout ce qu'il me dira n'établira rien en faveur du livre.

[106] Argument démonstratif.

Dieu prend toujours les voies les plus courtes et les plus simples.

Des livres et des discours humains ne sont pas les voies les plus courtes et les plus simples.

Donc les religions fondées sur des livres et sur des discours humains ne sont pas venues par les voies de Dieu, donc elles ne viennent pas de Dieu.

La justice et la sagesse de Dieu prouvent ma majeure. Je ne crois pas qu'un homme sensé ose nier la mineure.

Dix-huitième vérité. Toutes les religions factices sont fausses ou au moins incertaines.

La vérité ne peut être vue sans être reconnue ni reconnue sans arracher le consentement.

Si une proposition qui contient une vérité est refusée sincèrement, c'est que le refusant n'entend pas la proposition, et qu'elle ne contient pas une vérité à son égard.

J’ai vu des gens contester de bonne foi des vérités. J'ai vu au siège d’un officier me soutenir que de quelque figure que fut un terrain capable de contenir quatre cents hommes, il ne fallait pas plus de travail pour le fortifier que s'il eût été rond ou carré ; et lorsque je dis que ce terrain pourrait être de telle figure qu'il faudrait cent fois plus de toises de fossé que s'il était rond, je fus sifflé par quelques autres officiers qui nous écoutaient, et regardé comme un homme qui veut raffiner sur tout et qui se plaît dans les propositions extraordinaires et fausses.

[107] Qu'est-ce que ces gens combattaient ? Ce n'était pas la vérité : elle était masquée pour eux. Ils étaient très braves gens, mais point géomètres. Sitôt que je leur eus fait mesurer le tour d'une carte avec un fil, et qu'ayant coupé cette carte en cinq ou six suivant sa longueur, j'en eus mis les morceaux bout à bout, aucun ne contesta plus. Ils furent étonnés de voir le vrai, ils s'y rendirent dans l'instant.

Il est incontestable que ce qui est nié et disputé sérieusement par quelqu'un est une fausseté ou une obscurité.

[Variante (extrait n° XIV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

La vérité ne peut être vue sans être reconnue, ni reconnue sans arracher le

consentement.

Si une proposition qui contient une vérité est refusée sincèrement, c'est que le refusant n'entend pas la proposition, et qu'elle ne contient pas une vérité à son égard.

J'ai bien vu des gens contester de bonne foi des vérités. J'ai vu, au siège de Luxembourg, un major soutenir que, de quelque figure que fût un terrain capable de contenir quatre cents hommes, il ne fallait pas plus de travail pour le fortifier que s'il était rond ; et lorsque je dis que ce terrain pourrait être de telle figure, qu'il faudrait cent fois plus de toises de fossés que s'il était seulement carré, je fus sifflé par le reste des officiers et regardé comme un homme extraordinaire qui veut raffiner sur tout.

Mais qu'est-ce que ces gens combattaient ? Ce n'était pas la vérité non plus qu'on ne manquerait point de respect à son père en le mal traitant masqué ; la vérité était masquée pour ces officiers, braves gens, mais point géomètres. Sitôt que je leur eus fait mesurer le tour d'une carte avec un fil, et ayant coupé cette carte suivant sa longueur en quatre ou cinq, j'en eus mis les morceaux bout à bout, aucun ne contesta plus ; le simple coup d'œil les désabusa.

Il est donc certain que ce qui est contesté sérieusement, en conscience, et non de paroles seulement, est une fausseté ou une obscurité. [Fin de la variante de l'extrait n° XIV du ms de Leningrad]

La vérité en elle-même est ce qui est; par rapport à nous, c'est ce que nous connaissons être. C'est ce que nous voyons clairement sans en pouvoir douter et que nous concevons être vu par toutes les intelligences comme nous le voyons.

Dieu seul voit toutes les vérités avec toutes leurs combinaisons, leurs rapports et leurs conséquences, et cela d'une seule vue. Les êtres bornés ne voient que quelques vérités, les unes après les autres ; ils en voient certains rapports ; ils en tirent quelques conséquences avec le temps et à force d'application. Mais enfin, ce qu'ils voient clairement est une vérité qu'ils ne sont pas libres de nier. Ce qu'ils voient clairement [n'être pas est un] néant dont ils ne sont pas libres de croire l'existence.

Ce n'est donc que de bouche que les hommes affirment les articles de foi des religions factices. Ils ne les voient ni par les yeux du corps, ni par les vues de l'esprit. Loin de là, ils voient le contraire par leurs sens et par leur raison. Il est certain qu'ils ont ou~ prêcher cela, mais le fait reste incertain et sujet à contestation.

La vérité se soutient, se voit et se fait voir par elle-même. Plus on l'examine, plus on la connaît ; plus on l'attaque, plus on l'éclaircit ; plus on l'approfondit, plus elle est incontestable. [108] Elle n'a pas besoin d'être insinuée par ruse et par surprise, ni maintenue par des violences. Elle ne craint point la lumière. Il ne faut point l'apprendre aux enfants comme à des

perroquets, afin qu'en occupant l'imagination, on profite du fatal empire qu'elle a sur la raison.

Il n'y a que trop de scélérats qui combattent les conséquences de la vérité par leurs actions, mais ils n'en sont pas moins intérieurement convaincus. Ce n'est pas pour faire connaître la vérité que les lois s'arment, c'est pour lui faire obéir c'est pour en faire pratiquer les conséquences, pour que la crainte des châtiments balan ce les passions des hommes qui les engagent à agir contre leur conscience. Et la conscience n'est autre chose qu'une vue perpétuelle de certaines vérités.

Un voleur de grand chemin que des juges condamnent à être roué vif ne s'emporte point contre eux. Ii ne leur en veut point de mal. Il connaît la vérité de la nécessité où ils sont et du droit qu'il leur a donné de le faire. Voilà une grande conviction.

Il ne faut point de violence pour faire convenir tous les hommes d'une vérité quoiqu'il en faille pour les faire vivre suivant cette vérité. La vue de la vérité, et l'acquiescement intérieur qui la suit, ne nous coûte rien. C'est la pratique des ordres de la vérité qui intéresse nos passions.

Tous les hommes conviennent qu'il y a une justice, qu'il faut que chacun jouisse en paix du fruit de ses travaux, que l'on doit exécuter ce que l'on a promis sans contrainte ; mais tous les hommes ne vivent pas suivant cette justice et leurs intérêts ou leurs passions les font manquer à ces choses qu'ils reconnaissent être de droit.

Il y aura éternellement des voleurs, mais il n'y aura jamais [109] personne qui croie qu'il est juste de voler et qu'il est injuste d'établir des tribunaux pour veiller à la punition du vol et de l'assassinat.

Si quelqu'un était assez extravagant pour écrire contre la justice, il ne ferait assurément pas grands progrès. Que pourrait-il dire ? Ceci vous paraît peut-être hors d'œuvre, M.R.P. ; cependant il s'ensuit naturellement que si les religions factices étaient une vérité, il ne serait pas nécessaire de les établir et de les maintenir comme on fait. On pourrait faire des lois pour faire suivre telle religion qu'on vundrait, mais si c'était une vérité, les faits ne seraient pas contestés. Quand on a condamné à mort les assassins, le législateur ne s'est point efforcé de prouver que l'assassinat était un crime : chacun en est persuadé.

S'il y a tant de religions extravagantes, ce n'est pas que le peuple agisse directement contre la vérité réelle, mais c'est qu'ils en ont tiré de fausses conséquences.

Toutes les nations ont vu et voient clairement et distinctement, d'une vue de l'esprit sans ambigüité et incontestable, qu'il y a un premier principe qui a fait tout ce que nous voyons, mais au lieu d'en tirer la conséquence qu'étant infini, ~I ne se gouverne pas comme les êtres bornés, on a agi avec lui comme avec les hommes On croit le gagner par des grimaces, par de vaines cérémonies, par des présents, par des sollicitations d'amis, etc. Puis l'orgueil, l’avarice,

l'envie de dominer et l'ambition ont engagé des gens à se dire ministres de Dieu, qui n'en a que faire. Ils ont multiplié la Divinité pour avoir chacun la sienne et attirer un plus grand nombre d'offrandes. Ils ont fourré partout dans la suite des extravagances que leurs imaginations déréglées et leurs passions leur inspiraient, ils ont [110] entassé folie sur folie et impôt sur impôt.

On peut, sur la Divinité, tirer des conséquences du plus au moins, et non du moins au plus. On peut bien faire une comparaison de Dieu aux hommes, par leurs vertus, par ce qu'ils ont de bon et de beau, et non par leurs défauts, leurs faiblesses et leurs vices.

Les hommes se laissent corrompre par les présents. On ne peut rien appliquer là-dessus à la Divinité. Outre que Dieu est incorruptible, les présents ne lui peuvent faire ni plaisir, ni profit.

Si les malheureux mortels avaient consulté les idées claires que leu leur a données, ils se seraient moqués des religions factices et auraient puni leurs inventeurs comme filous et voleurs publics.

La géométrie et l'arithmétique ne causeront jamais ni débat, ni guerre ; il n'y a que faire d'inquisition pour les maintenir ; on les apprend mieux à un homme fait qu'à un enfant, à un grand génie qu'à un petit esprit ; on laisse la liberté à tout le monde de les examiner ; on n'a pas peur que les idées d'une nation pervertissent ni que certaines gens répandent leur venin et infectent l'esprit ; il ne faut ni conciles, ni synodes ; aucun esprit n'en conteste les propositions dès qu'il les entend ; on ne verra jamais de brigue pour soutenir ou renverser la moindre partie de ces sciences ; elles n'ont pas besoin d'être soutenues, ni crainte d'être renversées ; c'est que ce sont des vérités.

Que peut-on dire des religions factices, qui produisent des haines irréconciliables entre des nations entières, qui les arment, qui les portent à se détruire par les voies du fer et du feu et à passer à la rage, à oublier le droit et la raison, à employer les trahisons, l'assassinat ? C'est que ce sont des faussetés.

La vérité produit l'acquiescement et la concorde. Ce qui produit la guerre et la dispute doit donc être une fausseté, [111] au moins une obscurité, une incertitude soutenue aveuglément par passion et par intérêt.

Cela est d'autant plus évident que le zèle de chaque religion est le même, quoique toutes diffèrent infiniment et s'anathématisent mutuellement.

Il faut un an pour apprendre l'abrégé de la religion, et dix ans pour y être un peu habile. Il faut savoir lire et écrire les langues étrangères, passer sa vie à feuilleter des livres ridicules et être assez prévenu pour les regarder comme vénérables et y trouver de la raison malgré le bon sens, et se faire une étude sérieuse de fables, de subtilités, de concordances impossibles,

et perdre l'esprit à concilier des contradictions.

Vous ne pouvez nier cela, M.R.P. Ainsi ne me reprochez pas que je veux faire de la religion une science. Au contraire, je demande qu'elle n'en soit point une, et toutes les religions factices en ont l'embarras, sans en avoir le vrai.

Je veux que ce soit un instinct, une idée innée, une connaissance à la portée de tout le monde. Elle n'est point une lumière douteuse, c'est une science naturelle. Comme celle de porter les pieds l'un devant l'autre pour marcher est tirée de la connaissance qu'on a naturellement que l'on avance en parcourant successivement les espaces contigus, tout le monde peut y être docteur sans argent et sans perdre de temps.

Revenons, M.R.P., plus précisément à notre but. Il est certain que quand une chose est contestée sincèrement par un grand nombre, cette chose est fausse ou mal entendue.

Que peut-on penser quand on voit que la religion la plus universellement reçue a au moins les trois quarts des hommes contre elle et que chacune est regardée par les autres comme [112] fausse, diabolique et abominable ?

Nous sommes certainement forcés d'avouer que nous suivons avec une opiniâtreté brutale une fausseté, ou au moins une chose douteuse, à laquelle nous n'entendons rien, où nous ne pouvons démontrer que nous ayons raison, et où les trois quarts des hommes croient voir clairement que nous avons tort.

Chaque religion a les yeux libres sur les ridiculités et les impossibilités des autres.

Il en est comme de l'amour. Celui qui est frappé de cette passion ne voit point les défauts de son objet ; les autres les voient. Ne voyez-vous pas clairement M.R.P., la supposition de la révélation de l'Alcoran ? Les juifs et les païens voient de même celle de l'Evangile, et encore mieux les savants. Le P. Malebranche connaîtrait bien et mettrait dans un beau jour le ridicule du christianisme si la prévention et le préjugé de l'éducation n'avaient pas mis un bandeau sur ses yeux, ou même s'il voulait essayer d'écarter ce bandeau et de penser par lui-même.

Mais, d'ailleurs, voyons-nous clairement que faute d'un verre d'eau versé sur notre tête, avec quelques paroles, par autrui, nous sommes éternellement l'objet de la vengeance d'un être infiniment juste ?

Tous les autres hommes voient clairement qu'un être infiniment juste ne peut punir que ceux qui auront librement contrevenu à une loi connue. Les Juifs et les Turcs voient-ils clairement que le retranchement d'une partie de leur peau soit une sainteté ? Tout le reste des hommes voit que c'est une absurdité. Les Indiennes voient-elles clairement qu'en se brûlant vives après la mort de leurs maris, elles renaîtront plus heureuses [113] et qu'à la huitième fois elles gagneront une félicité de mille ans ? Tout le reste des hommes voit clairement que c'est

une folie et une sottise.

Donnez gloire à Dieu, M.R.P. Voyez-vous aussi clairement que J.-C. est dans l'hostie, corps, âme et sang, et que ce même corps est en cent mille lieux en même temps, comme tous les autres hommes qui ne sont pas catholiques romains voient que cela est absurde et impossible ?

Argument démonstratif.

La vérité ne peut être vue sans être reconnue, ni reconnue sans arracher le consentement.

Aucune religion factice n'arrache le consentement.

Donc aucune religion factice n'est une vérité vue et reconnue.

Pour la mineure, la chose est claire : tous les hommes donneraient dans celle-là et l'on n'aurait que faire de prévenir les esprits des enfants, ni d'embrouiller leur imagination. Il en serait comme de la géométrie, et des lois contre les voleurs et les assassins.

Second argument.

Tout ce qui est contesté sincèrement et en conscience est faux, obscur ou incertain.

Toutes les religions factices sont contestées sincèrement et en conscience.

Donc toutes les religions factices sont fausses, ou au moins obscures et incertaines.

On pourrait rétorquer qu'une religion naturelle sera aussi contestée. La réponse ne coûtera guère.

1° Elle ne sera contestée que par des gens prévenus, car [114] sûrement elle sera reçue de tous ceux qui n'ont point de préjugés contraires ou qui seront capables de connaître et de juger.

2° Une religion naturelle ne sera pas contestée. On dira peut-être qu'elle ne suffit pas. Toutes les religions factices contiennent la religion naturelle, mais elles en défigurent les principes en les couvrant de fausses conséquences. Tous les hommes professent la religion naturelle. Le mal est qu'ils ne s'en sont pas tenus là.

3° Si la contestation sur des sentiments intérieurs que chacun apporte au monde avec soi peut faire contre moi, cela fera encore bien plus contre vous et contre toutes les religions factices, pleines d'imaginations ridicules et singulières et contraires au bon sens. Je n'aurai rien édifié, mais j'aurai toujours détruit le monstrueux édifice des religions fondées sur des faits.

Dix-neuvième vérité. Personne n'est obligé en conscience d'embrasser quelque religion factice que ce soit.

Personne n'est obligé en conscience de lire, d'entendre ni de croire quelque fait que ce soit. Je défie tous les théologiens de l'univers de m'apporter la moindre raison pour m'obliger à les ouïr prêcher, encore moins à les croire lorsqu'ils rapportent quelques faits, encore moins si ces faits sont impossibles ou contre les lois de la nature. Je parle pour un premier sermon, un sermon d'apôtre. Il en est de même de lire un livre, de croire les faits qu'il contient.

Si un enfant se trouve dans un désert, fera-t-il un crime ? [115] S'il veut rester dans sa chambre sans voir ni écouter personne, sera-t-il ennemi de Dieu ? Si quelqu'un est né sourd, peut-il entendre le prédicateur, peut-il connaître ces livres sacrés et ces mystères, les lui fera-t-on entendre par signes ? S'il est né aveugle, peut-il lire ces livres ? Ces défauts naturels les damneront-ils ?

Celui qui n'est ni aveugle ni sourd est-il obligé de savoir qu'il y a un tel livre ? Est-il obligé de savoir lire ? Est-il obligé d'entendre la langue dans laquelle il est écrit ? Est-il obligé de s'en fier à une traduction ? Est-il enfin obligé de la lire ?

Quant aux faits, on pourrait bien dire qu'un homme est fol s'il refusait d'en croire de certains, comme l'existence d'une ville nommée Rome ou Paris. Mais assurément personne ne le jugera coupable, ni sujet à la moindre peine, puisqu'il est certain que la croyance n'est pas un acte libre.

Si l'on est obligé d'écouter cet homme qui vient me prêcher, je suis de même obligé d'écouter tous ceux qui me prêcheront. Il n'y a pas plus de raison pour écouter le premier sermon que me fera le muphti que celui du curé, du molak, du bramin, du ministre, etc. Si je suis obligé de lire un livre, je suis obligé de les lire tous, Alcoran, Evangile, Bible, et tout le reste.

Une multitude d'hommes se disent ministres de la divinité. Une multitude de livres portent le titre de divins. Jusques à l'examen, tout est égal, et comment connaître celui qui est véritable ? Comment savoir, si l'on n'a lu tous ceux qui prétendent être l'ouvrage de Dieu ?

[116] Ceci est une démonstration contre toutes les religions factices. Aucune n'ayant que de simples allégations, sans preuves en forme, ne peut produire que quelque apparence, sans conviction totale.

Quand les apôtres, et Mahomet, prêchaient, par quelle règle était-on obligé de sortir de

chez soi pour les aller entendre ?

Par quelle règle était-on obligé de sortir de chez soi pour courir sur leur passage ? Comment pouvaient faire ceux qui étaient malades, esclaves, prisonniers ? pourquoi aller plutôt entendre l'un que l'autre ?

Cette seule pensée bien méditée et approfondie, et poussée où elle peut aller, est suffisante pour faire revenir de l'aveuglement et de la prévention ceux qui sont engagés dans quelque religion factice que ce soit.

Car enfin, avant que je susse qu'il y a tel livre, dicté par Dieu, contenant ses lois, et tel homme interprète de ce livre, et prêchant ce que je dois croire, je n'avais nul soupçon de cela. Je ne pouvais donc pas avoir d'obligation de les chercher.

Si je suis obligé de courir acheter ce livre et écouter ce personnage, quand le bruit de l'un et de l'autre vient jusques à moi, je suis donc obligé de courir de même à tous les bruits qui se répandront. Je n'ai pas plus de raison pour le premier que pour le second.

Ainsi, jamais de repos, jamais de certitude. Je serai toujours en doute lequel est le bon. Tous ont le même exorde ; tous se disent le code de Dieu ; tous sont farcis de miracles, de fables, avec force promesses [117] et menaces. De même pour les apôtres : je suis obligé de les écouter tous, si je suis obligé d'en écouter un ; et toujours incertitude.

A qui se rendrait un peuple chez qui arriveraient en même temps un rabbin, un dervis, un talapoin, un moine chrétien, un ministre luthérien et un calviniste ? La voie des miracles n'est plus ouverte, ils en rapporteront également. Si c'est aux allégations de faits, voilà un procès impossible à discuter. Quand ces peuples auraient toute la science nécessaire, la vie d'un homme ne suffit pas pour le vider.

Si c'est aux raisons, *ergo* plus de foi. Si c'est aux vraisemblances, *ergo* incertitude. Ils s'en retourneront comme ils sont venus, à moins que le plus rusé, le plus effronté et le plus empressé ne l'emporte.

Argument démonstratif.

Personne n'est obligé en conscience d'écouter, de lire, ni de croire quelque fait que ce soit.

On ne s'engage dans les religions factices qu'en écoutant, lisant et croyant certains faits.

Donc personne n'est obligé en conscience de s'engager dans aucune religion factice.

Bien loin qu'on soit obligé en conscience de croire des faits, on n'est pas obligé de croire les plus évidentes vérités proposées par les hommes, soit qu'on ne veuille pas les écouter, soit qu'on ne les comprenne pas.

Prouverez-vous aussi bien la divinité de vos livres et de votre mission que vous prouverez que les triangles équiangles sont proportionnels ? Si quelqu'un ne veut pas vous en croire, ni vous écouter, ou que, vous écoutant, il ne comprenne pas la démonstration, est-il coupable ? Pourquoi serait-il plus [118] tenu à croire ce qui n'est pas et ne peut pas être démontré que ce qui l'est ?

Vingtième vérité. Toutes les religions factices sont fausses.

De mauvaises raisons, en quelque quantité qu'elles soient, n'en font pas une bonne, et cent mille apparences ne détruisent pas une vérité constante.

Il est vrai que, dans la nécessité de se déterminer, il faut se rendre à des apparences ou à de mauvaises raisons ; mais c'est quand il n'y a point de bonnes raisons contraires ou quand de l'autre côté il n'y a rien du tout. Mais alors on voit clairement qu'on court risque d'être trompé.

Au lieu que quand il y aura une bonne raison, une preuve incontestable, toutes les vraisemblances, toutes les raisons fausses et équivoques disparaissent. On marche sûrement, on voit clairement qu'on prend le bon parti quand on suit une vérité métaphysique. On marche à tâtons, toujours prêt à se précipiter quand on n'a pour guide que des faits, des livres et des discours.

Il est clair et évident que la figure circulaire contient plus de liqueur que toutes les autres d'égale grandeur. Inventez toutes les raisons imaginables, apportez toutes les apparences, produisez un million d'écrits et d'hommes qui témoignent qu'en certain lieu il y a un vaisseau triangulaire d'un pied de haut et de deux de tour qui contient autant d'eau qu'un vaisseau rond de pareil tour, de pareille hauteur et de pareille profondeur, qu'avancerez-vous ? Persuaderez-vous ?

Qu'avancent les religions factices en criant qu'elles ont un si [119] grand nombre de preuves, quoique contestables, que toutes ensemble forment une démonstration ?

Elles avancent autant que celui qui soutenait qu'on trouverait bientôt le mouvement perpétuel parce qu'il avait vu une montre qui allait un an.

Une démonstration établit une parfaite certitude, ne laisse aucun doute, ni de changement ni de sentiment. Elle anéantit toutes les mauvaises preuves. Au contraire, cent millions de preuves de prédicateur, cent millions de vraisemblances s'en vont en fumée dès qu'il paraît une démonstration contraire.

Or il y a des démonstrations contre toutes les religions factices.

Argument démonstratif.

De mauvaises raisons, en quelque quantité qu'elles soient, n'en font pas une bonne et mille apparences ne détruisent pas une vérité contraire.

Toutes les religions factices n'ont que des apparences et de mauvaises raisons contre des vérités constantes.

Donc toutes les religions factices ne détruisent pas une des vérités constantes qui leur sont contraires.

Pour prouver la mineure, il n'y a qu'à venir au détail. Tout ce qui sera conforme aux premières vérités éternelles sera reçu. Qu'arrivera-t-il ? Qu'il n'y aura qu'une religion ; nous serons tous de la même, ce qui reviendra à ce que j'ai lu et ouï dire.

Que les hommes ôtent des religions ce qu'ils y ont mis, ils seront tous d'accord sur ce point.

Second argument.

Toutes les choses établies sur de simples apparences et sur des vraisemblances sont fausses ou mal fondées, si elles sont contraires aux premières vérités.

[120] Toutes les religions factices sont établies sur de simples apparences et sur des vraisemblances contraires aux premières vérités.

Donc toutes les religions factices sont fausses ou mal fondées.

Je ne crois pas, M.R.P., que vous me niez ma mineure. C'est tout ce que je puis dire de plus favorable aux religions factices et au christianisme en particulier. Si je voulais l'entreprendre, je prouverais bien incontestablement qu'elles ne sont pas même fondées sur des apparences et des vraisemblances, mais je remets cela à la partie suivante.

Vingt-unième vérité. La profession de quelque religion factice que ce soit est criminelle.

C'est un crime de risquer de commettre un crime sans une nécessité évidente.

Nos chaires retentissent de l'obligation de fuir l'occasion prochaine du péché. Ainsi cet article est reconnu par ceux contre qui je l'emploie. Et qu'est-ce que c'est que l'occasion prochaine en comparaison de l'alternative dont il s'agit dans la profession d'une religion factice ?

Quelque grande que soit la tentation, quelque pressante que soit l'occasion, on peut se promettre de s'en tirer, mais en se soumettant à une religion factice on est dans la nécessité d'idolâtrer, si cette religion est fausse. Or, selon vous Dieu est jaloux des adorations. Donc

selon vous on risque, d'un risque alternatif où il n'y a que le oui et le non, d'être abominable devant Dieu en embrassant quelque religion factice que ce soit, puisqu'elles sont fausses, incertaines ou mal fondées.

[121] Celui qui suit une religion factice avec réflexion est comme quelqu'un qui tirerait un coup de fusil dans une porte derrière laquelle il saurait sûrement un homme caché. Cet homme n'en occupe que la moitié ; ainsi il peut le toucher ou ne le point toucher ; le hasard en décidera.

Le hasard nous a faits, M.R.P., vous et moi, de la religion catholique romaine, sans choix, sans examen, sans jugement. Nous sommes peut-être idolâtres, comme notre homme qui a tiré son coup a peut-être commis un homicide. Quand il ne l'aurait pas commis, il s'est exposé à le commettre. Il ne peut être que très criminel.

On soutiendra en vain qu'il faut indispensablement se ranger à quelqu'une des religions factices que ce soit. Tous les hommes ont la religion naturelle à laquelle ils peuvent s'en tenir jusqu'à ce qu'on leur ait prouvé qu'il y en a une autre, venue de la part de Dieu.

Et nous venons de voir une douzaine de démonstrations proprement dites au contraire.

Le Siamois s'expose donc à adorer un simple homme ou un nom en l'air ; le Juif, à donner à Dieu des sentiments extravagants, de la faiblesse, de l'injustice, des lois ridicules et des passions ; le mahométan à regarder un imposteur comme envoyé de Dieu et à regarder comme divines des lois barbares ; les chrétiens en général s'exposent à prendre Dieu pour un tyran et à lui donner des compagnons et des égaux ; les papistes à adorer une oublie'80 et du vin, à mettre notre confiance à des os pourris, à prier des pierres et du bois. Hé ! quel plus grand crime peut-on commettre ? Si Dieu peut être offensé par nous, quelles punitions ne doit-il pas à ces crimes, s'il n'a égard ni à la prévention ni à la stupidité ? [122] La prudence défend de se rendre à de mauvaises apparences ; la justice et le devoir indispensable veulent qu'on s 'en tienne à ce qu' il y a de plus clair et de plus solide dans une affaire d'importance. Que dirons-nous donc de celui qui néglige sa raison et sa conscience, et les plus claires lumières qu'il a reçues de Dieu, pour suivre des scélérats, ambitieux et intéressés, qui le jettent dans des pratiques impertinentes, injurieuses à Dieu, honteuses et ruineuses au genre humain, qui prostitue à des corps et à de la matière vile les respects qui ne sont dus qu'au créateur ?

Que dirons-nous de celui qui attribue à l'Etre suprême des fautes et des vices dont il n'oserait accuser un homme du commun ? De celui qui donne des compagnons à Dieu, qui le fait de trois pièces, etc. ? Et cela sur des livres et des ouï-dire, et contre la raison et les lumières qu'il a reçues de Dieu, contre sa conscience qui lui crie au fond du cœur que ces choses sont impossibles.

On peut bien risquer une action criminelle en elle-même lorsque cette action diminue un

mal certain en lui-même, plus grand que celui que causera cette action. Dans un accouchement désespéré, par exemple, où l'enfant et la mère périront infailliblement, on fait périr l'enfant pour sauver la mère, ou l'on fait une opération à la mère qui la met dans un danger évident, mais on sauve l'enfant. L'un de ces deux homicides que l'on risque de commettre devient innocent, parce que l'une et l'autre de ces personnes seraient infailliblement mortes. Ainsi l'on fait du bien à l'une sans faire de tort à l'autre.

On ne peut rien dire de semblable des religions factices. Il est incontestable que la religion naturelle est innocente et bonne. On n'a pas la moindre preuve raisonnable et apparente que [123] Dieu en demande d'autre ; on en a mille presque évidentes du contraire. On ne peut disconvenir que le culte de toutes les religions factices est criminel en lui-même et qu'il n'y a qu'un ordre positif de Dieu qui en puisse ôter le crime.

Le risque est tout au plus égal d'embrasser une religion factice ou de n'en point embrasser. Si cette religion est établie par Dieu, je suis un rebelle de ne la pas suivre ; si elle n'est qu'une invention de l'orgueil, de l'avarice et de l'ambition des hommes, je suis un idolâtre. Tout est jusqu'ici en équilibre, mais la raison fait pencher la balance.

Je n'ai nulle preuve que cette religion soit divine ; j'en ai mille qu'elle n'est pas digne même d'un homme sage. Si je m'abstiens de toutes ces croyances et de tous ces cultes, quand il serait vrai que Dieu les a ordonnés, je ne le vois pas ; je vois ou crois voir le contraire. Ma conscience et ma raison ne me reprochent rien, elles ne s'élèvent point devant Dieu contre moi. J'aurai une très légitime excuse, et toute excuse bonne fait effet sur les cœurs les plus barbares. Si au contraire, malgré mes lumières, je suis cette religion et que j'idolâtre en la suivant, ma conscience et ma raison s'élèveront contre moi devant Dieu Il n'y a pas de compensation à faire comme dans le cas de l'accouchement, l'incertitude et l'inaction ne peuvent être aussi coupables qu'un mauvais choix, et la religion naturelle ne peut être criminelle.

Argument démonstratif.

C'est un crime de risquer d'en commettre un, sans une nécessité claire et indispensable.

C'est risquer de commettre un crime sans nécessité claire et indispensable que de suivre quelqu'une des religions factices.

[124] Donc c'est commettre un crime que de suivre quelque religion factice que ce soit.

Je prouve la première partie de la mineure, que c'est risquer de commettre un crime d'embrasser une religion factice.

Second argument.

C'est un crime de prostituer son adoration à des créatures et d'attribuer à Dieu des défauts, des passions et des vices.

On court risque de prostituer ses adorations à des créatures, d'attribuer à Dieu des défauts, des passions et des vices en suivant quelqu'une des religions factices que ce soit.

Donc on court risque de commettre un crime en suivant quelqu'une des religions factices que ce soit.

On ne peut nier la mineure de ce syllogisme. Il est bien sûr et bien net que le culte de la religion factice consistant en adorations, c'est idolâtrie si elles sont adressées à des choses qui ne sont que matière, comme à une oublie, si cette oublie n'est pas Dieu.

Il est clair que la Trinité suppose une imperfection. Il est sûr que le mahométisme attribue à Dieu une faiblesse en croyant que la circoncision lui plaît et que l'ablution lave les péchés. Le judaïsme peint Dieu sujet à la colère, conservant un désir de vengeance. L'Evangile montre J.-C. fils de Dieu, et Dieu, si possédé du désir de se venger des Juifs qu'il craint de leur parler clairement, de peur qu'ils ne se convertissent s'ils comprenaient le sens de ses paroles.'84 Le péché originel, la prédestination le montrent injuste et par conséquent vicieux.

[125] Pour la seconde partie de la mineure du premier syllogisme, que c'est sans une nécessité claire et indispensable, cela va sans dire jusqu'à ce que l'on m'ait montré cette nécessité qui ne peut résulter que d'un commandement de Dieu. Montrez vos patentes, Messieurs les curés, bonzes, talapoins, rabbins, molaks, muphtis, ministres ; montrez-moi l'ordre de Dieu.

Ce point est discuté, et tourné de cent façons, et réduit à l'impossible dans tout le cours de cette partie.

Je crois, M.R.P., que dans tout ce que je viens de dire, je ne me trompe pas. On ne peut pas traiter tout ceci de prétendues démonstrations.

Tout ce que j'ai posé comme vérité réelle et incontestable et comme premier principe est réellement tel. Proposez-les aux passants, étalez-les dans le barreau, servez-vous-en chez les négociants, chez les artisans, chez les paysans, alléguez-les dans les académies des sciences, personne ne se récriera. Ce ne sont pas des principes arbitraires ou inintelligibles ; je n'en vois pas qui laissent le moindre doute.

Je parierais ma vie qu'il n'y a point d'être intelligent, sans intérêt et sans prévention, qui ne les reçoive tous sans contestation et sans le moindre scrupule, si on les lui explique comme je me suis efforcé de le faire.

Les vingt-une propositions que je viens de ramasser sont les conséquences des syllogismes en forme dont ces premières vérités bien expliquées font la majeure. Ainsi, ce sont de véritables démonstrations.

La fabrique de mes syllogismes me paraît dans les règles, sinon qu'il y a quelques-uns un peu complexes, mais le manque de simplicité ne les empêche pas d'être concluants. Il est aisé de détailler et de développer l'argumentation ; je l'ai évité'85 pour ne pas tomber dans une enfilade d'ergotismes ennuyeux.

[126] Suivant la méthode ordinaire, j'aurais dû faire autant de théorèmes de toutes ces propositions et en donner des démonstrations en forme. Mais j'ai cru qu'il serait mieux de proposer d'abord des vérités incontestables, puis en tirer des conséquences et les appliquer à la question, que de commencer par des propositions qui sont de grands paradoxes et qui ne manqueraient pas de choquer le P. Malebranche, imbu de sa religion et qui a porté ses vues d'un autre côté qu'à l'examiner comme il faut.

Car enfin, M.R.P., vous la supposez, et ne la prouvez pas. Au reste, je n'ai pas enfilé mes propositions de l'une à l'autre à l'ordinaire. Ce n'est pas de peur d'intriguer le R. P. Malebranche, c'est de peur de m'égarer moi-même dans un labyrinthe de ma façon. J'ai mieux aimé me borner à chaque vérité sans la lier aux autres, afin de l'examiner de tous côtés, sans distraction, sans embarras et sans danger.

J'ai rassemblé toutes ces conséquences afin que, paraissant comme un seul point de vue, elles fissent leur effet ensemble et frappassent assez vivement pour vous faire voir, M.R.P., qu'elles méritent bien une réponse.

[127] Réfutation de la foi

Il ne me reste plus qu'un monstre à combattre, monstre plus bizarre et plus inconcevable que la chimère de la fable, cet être de raison que la folie humaine a forgé, que la vanité, l'orgueil et l'avarice ont eu l'effronterie de proposer, que le plaisir de marcher sur la tête des hommes fait soutenir et que la faiblesse, la paresse, la stupidité ont fait recevoir ; enfin, que l'exemple et la coutume font continuer à tolérer.

C'est la foi, mot en l'air qui ne signifie absolument rien, ou qui veut dire la chose la moins recevable qu'on puisse imaginer, quand il ne s'agirait que de la plus petite bagatelle.

Que chacun fasse un peu de réflexion, chacun trouvera qu'il n'y a point d'affaire, de si petite conséquence qu'on la veuille supposer, dans laquelle on donnât comme on fait dans la religion. C'est une bagatelle pour un fermier général que dix pistoles : les donnerait-il à un inconnu qui les lui demanderait, disant qu'il part pour la mer du Sud et qu'il lui rapportera dix mille louis dans deux ans ?

Cet inconnu est au moins cent mille fois plus croyable que les ministres de quelque religion factice que ce soit. Au moins ce que cet homme dit est possible et ce qu'il promet n'est point hors des lois de la nature. Notre religion se moque du monde de faire sonner si haut ce mot de foi, comme si elle était la seule qui la prêchât, qui en eût besoin et qui ait trouvé dans trois lettres et dans un vain son, une mine d'or, avec une source intarissable d'honneur.

Toutes les religions factices demandent la même chose. Le paganisme des Grecs et des Romains demandait qu'on crût [128] que Jupiter, Neptune et Pluton avaient partagé l'univers ; que la fumée de l'encens, le sang des animaux égorgés, gagnait ces dieux ; qu'ils s'unissaient aux simulacres qu'on leur consacrait ; qu'ils étaient plus présents dans les simulacres et dans les temples qu'on leur dédiait qu'ailleurs ; qu'ils faisaient tous les jours des miracles, etc. Toutes choses contre la raison et sans preuve, qu'il fallait pourtant faire profession de croire, à peine d'athéisme ou d'hérésie.

Le paganisme d'aujourd'hui demande à peu près la même chose. Le judaïsme demande qu'on croie que le retranchement d'une partie du corps est le sceau de Dieu, que Dieu habite un temple, que sa demeure principale est au ciel, que les Hébreux sont son peuple, et qu'il hait toutes les autres nations, qu'il ne faut pas manger de certains animaux, qu'on est impur pour avoir touché un cadavre, etc., toutes choses contre raison et sans preuve, qu'il faut cependant croire à peine d'athéisme ou d'hérésie. Le mahométisme veut aussi qu'on croie la circoncision nécessaire, que l'eau répandue sur le visage et sur les bras efface le péché, que l'ange Gabriel a apporté l'Alcoran, qui est écrit sur une table d'émeraude qui est dans le ciel, que les femmes n'auront point de part dans le vrai paradis, etc., toutes choses contre la raison et sans preuve, qu'il faut tout de même croire, à peine d'athéisme ou d'hérésie.

Le christianisme ne demande pas autrement, ni avec plus de preuves et de raison, qu'on croie que Dieu est fabriqué de trois pièces ; qu'il punit le péché d'un seul homme en un nombre infini d'autres ; que la nature est corrompue ; qu'il a fallu que l'une des trois pièces de la Divinité se soit immolée à l'autre pour satisfaire toutes trois ; que cette [129] satisfaction ne sera appliquée qu'à un petit nombre choisi par fantaisie, sans qu'il paraisse la moindre marque de cette prétendue satisfaction, pacification, réparation ; ni que la mort, les maladies et les erreurs en aillent moins leur train, quoiqu'on les attribue au péché qu'on prétend être expié et à cette corruption de la nature qu'on prétend réparer ; qu'on croie que des livres indignes d'un homme médiocre en vertu, en esprit et conscience ont été dictés de Dieu, etc.

La catéchisme romain a rassemblé tous les articles de foi du judaïsme et de toutes les sectes païennes. Il y en a ajouté dont les païens les plus extravagants ne s'étaient point avisés et en une prodigieuse quantité : toutes choses sans preuves, contre la raison et les sens, qu'il faut pourtant faire profession de croire et payer bien cher à peine du feu, de la perte de

l'honneur et des biens et de la dissipation de la famille.

Ce qui est encore commun à toutes les religions factices ou qui ne demande pas moins de foi, étant de même contre la raison et sans preuve, c'est le ministériat. Toutes ont des prêtres, des pontifes, des docteurs et des interprètes, c'est-à-dire des hommes qui, libres des soins de la vie, vivent à leur aise des abus qu'ils ont insinués et des extravagances dont tout un peuple est infatué, abus et extravagances dont ils se moquent à la vue d'un peuple endormi, ou pour mieux dire, ensorcelé. Ils traitent ce peuple en esclave, ils aggravent tous les jours son joug, entassent préceptes sur préceptes, cérémonies sur cérémonies, croyance sur croyance, et toujours à leur profit du côté de l'intérêt et de l'orgueil. Un petit coup d'œil, un moment d'attention ferait voir que la religion véritable n'a point de ministres, que le vrai Dieu n'en a que faire, qu'ils sont aux autres hommes ce que les loups sont aux brebis et que c'est eux qui, de la religion naturelle dictée par Dieu même, [130] ont fait une religion factice, pleine de fables, d'impertinences et de crimes de nature.

L'orgueil et l'intérêt sont les fondements de tout l'édifice. Otez ces deux articles, que Mrs. les pontifes, prêtres et docteurs soient sans honneurs ni gages, leur religion leur sera aussi indifférente que celle de leurs voisins. Si ces gens-là s'opposent à la moindre bagatelle et soutiennent la moindre vétille où ils ne paraissent point directement intéressés, c'est qu'ils craignent qu'on n'entame la masse d'iniquité. Ils savent bien que la moindre brèche emporte la ruine d'un mauvais édifice.

On joue tous les jours sur le théâtre les gens de justice, les magistrats et toutes les formalités du Palais. Les juges, qui ont l'autorité en main et qui pourraient directement l'empêcher, le souffrent et en rient comme les autres. C'est que, sachant bien que la justice est une vertu réelle, et ses tribunaux d'une nécessité absolue, ils ne craignent point qu'on en découvre le faux et l'inutilité. Ils blâment eux-mêmes hardiment ces abus et ceux qui les commettent. Les gens de guerre ne souffrent point les lâches. Ils sont ravis qu'on les raille : quand un officier a souffert un affront, il faut qu'il quitte le corps. Les ecclésiastiques prennent la protection des plus horribles crimes, ils ne souffrent jamais qu'on les punisse en aucun de leur corps ; ils ne veulent pas même qu'on en parle.

On n'oserait pas exposer au public le moindre vice particulier aux prêtres pas seulement ceux qui sont indifférents au fond de la religion, Que dirait tout le sacré corps du clergé si on représentait la mollesse, la délicatesse des évêques, des abbés et de tous les gros bénéficiers, si on les représentait avec leurs maîtresses, faisant le carême avec des pyramides de gibier, etc. ? Si on représentait un curé refusant l'absolution à un sergent qui s'accuse de s'être [131] fait payer comme étant allé à cheval, quoiqu'il n'eût marché qu'à pied, et le sergent tirant des parties d'enterrements où M. le Curé s'est fait payer sa présence, outre son assistance et son

droit, pendant qu'il était à quarante lieues de là, le poète, les comédiens et les spectateurs seraient excommuniés et le Roi n'aurait point de repos qu'il n'eût interdit le théâtre entier pour bien du temps.

Quelle tempête n'exciterait point le redoutable corps des moines si l'on faisait une farce de leurs intrigues pour engloutir les successions, pour s'insinuer chez les riches veuves, pour s'attirer les jeunes filles à leur direction, et de tout ce qui se passe dans ce sacré commerce, si on y mêlait leur brutale ivrognerie, leur gourmandise. si on y régalait le peuple de tout ce qu'ils lâchent sur la religion et sur leur propre institut quand le vin en extorque la vérité. Au fond, ils ont raison : la foi ! la foi ! Il faut les croire des saints, des personnes hors du siècle hors du monde, détachés de toutes passions, qui se sont donnés à Dieu, ont renoncé à toutes les créatures. Sans la foi, ils sont perdus.

Il ne faut pas attaquer la moindre petite pratique de ces saintes personnes ; il ne faut pas se servir de leurs habits, pas seulement de leurs termes. Il faudrait si peu de chose pour réveiller le peuple ; le peuple réveillé pourrait si aisément se porter à quelque réflexion, et la moindre réflexion ferait mettre en pièces tous ces scélérats.

Examinons enfin ce que c'est que cette foi qui fait faire de si belles choses ; qui soustrait les sujets à leurs souverains ; qui fait des rois de tant d'indignes sujets ; de tyrans, de malotrus et d'infâmes ; des saints des vicieux les plus abominables ; qui arme le fils contre le père, la femme contre le mari, qui arrache le pain aux malades, aux vieillards, aux estropiés et aux enfants pour regorger de viandes de jeunes moines [132] fainéants et vigoureux.

Certes, *bella chosa et bene trovata* qui fait à gogo vivre tant de gens, *omnigenere* pardonnez ce trait burlesque, M.R.P. ; il est en sa place naturellement. Au fond, ce qu'on appelle *a parte Dei* avoir la foi, n'est autre chose que se laisser mener par le nez, que de faire généralement tout ce qui plaît à certains hommes contre toute raison, pour leurs intérêts et contre les siens propres, que de se dépouiller du bon sens, de la liberté, de ses biens en faveur de certains orgueilleux et fainéants, sans que ces Mrs. soient en la moindre chose dignes de ces déférences et de ces sacrifices. Voilà la définition sincère de la foi, ou bien, si vous voulez, la foi est un aveuglement volontaire ou un acquiescement extorqué par la ruse et par surprise sous le beau prétexte en l'air des ordres de Dieu.

Par la voie qu'on s'y prend, il n'y a qu'à inventer ; qu'on pousse jusques où peut aller l'imagination, sans excepter les plus hautes extravagances, on s'en entêtera comme on fait de la religion. L'expérience est aisée à faire : fourrez dans le catéchisme tout ce qu'il vous plaira, vous verrez s'il ne sera pas reçu également de vos enfants et des hommes faits qu'on convertit.

Les Turcs ont fait plus vite et de plus grands progrès que les chrétiens. Les Anglais et les Hollandais en font comme les ministres : s'ils ne sont pas si grands, c'est que leurs

ministres ne se donnent pas tant de soins, parce qu'il y a peu à gagner pour eux et qu'ils ne sont point membres d'une communauté qui ne dit jamais « c'est assez ».

Les conversions font couler l'or, les perles et les pierreries à Rome et dans la société. Le Pape, qui a de quoi payer leurs services en mille manières, tirerait par exemple six millions de la Chine [133] catholicisée sans l'honneur et la gloire. D'ailleurs je crois les ministres protestants de meilleure foi, plus humains, moins capables de certains tours de souplesse familiers à nos missionnaires. Les Hollandais sont trop éloignés de la Barbarie et des Espagnols.

En passant, dites-moi, M.R.P : le don des miracles ne serait-il pas aussi nécessaire et essentiel à nos missionnaires dans l'Amérique - surtout le don des langues - qu'il l'a été aux apôtres ? Je ne vois point d'excuse, mais une bonne réponse, c'est qu'ils l'ont tous comme les apôtres l'ont eu. Je suis très sûr que ceux qui viendront dans quelques siècles verront une belle *Légende* et de beaux *Actes des apôtres de Rome.* Ce sera eux qui auront fait sortir de la terre les fontaines et les grandes rivières ; les morts auront été ressuscités, toutes sortes de maladies guéries ; ils auront passé la mer à pied sec, volé par-dessus les grands lacs. Ces livres sont peut-être déjà faits, avec les images et estampes. On trouvera le béat entre les bras des anges qui le transportent : tout cela paraîtra dans son temps écrit par ces bienheureux pères, par ces saints personnages ; des croix, des lames gravées seront enterrées pour être découvertes au hasard dans la suite.

On y trouvera qu'un vénérable ravi en extase vit Dieu qui lui représentait toute l'Amérique plongée dans l'idolâtrie, avec une boussole dont l'invention sera un miracle et une révélation due à la sainteté du personnage et à la nécessité d'aller réduire tant de nations sous l'empire de J.-C. Il y aura belle carrière. C'est ainsi que la religion et ses suppôts se sont emparés de mille choses et se font honneur de ce où ils n'ont pas plus de part que j'en ai aux conquêtes d'Alexandre. Les cordeliers et les jacobins ne se peignent-ils pas leur fondateur qui arrache des mains de Dieu la foudre dont il allait exterminer tout le genre humain en l'an 1.200 ? Les [134] derniers ne s'attribuent-ils pas toute la gloire de la bataille de Lépante, sur la solide raison qu'elle fut gagnée le jour qu'ils font une certaine procession ? La foi voit tout cela distinctement ; aucun des confrères du Rosaire n'en doute. La raison crie : « 0 scélérats ! D'honnêtes gens et de braves gens souffrent la faim et la soif, l'ardeur du soleil, les blessures, la mort ; ce n'est pas à eux qu'est due la victoire, c'est à ces coquins qui font une mômerie pendant que la broche tourne, que les casseroles fument sur le fourneau et que le vin délicieux les attend à la glace. » Ah, infâmes imposteurs, impudents séducteurs, que je vous laisserais volontiers aux Algériens, Salétins etc. pour voir si, à force de processions, vous vous tireriez des bastonnades.

Mais voici la définition de la foi que j'ai apprise au catéchisme, c'est un don de Dieu par lequel nous croyons en lui et à tout ce qu'il a révélé à son Eglise.

Que restera-t-il de l'anatomie de cette excellente description, de l'analyse de cette juste définition ? Une fumée, un pur néant, ce qui arrive à l'ombre, à l'approche de la lumière : il devrait frapper davantage, mais comme ce n'est qu'une pure privation, il s'évanouit ; cependant l'ombre paraît quelque chose de réel aux ignorants aux esprits grossiers, aux gens sans réflexion ; ils disent qu'il va, qu'il remue, etc.

C'est un don de Dieu. Qu'entend-on par là ? Toutes choses sont un don de Dieu : une rivière est un don de Dieu, par lequel il coule continuellement de l'eau en certain lieu ; le soleil est un don de Dieu, par lequel toute une grande partie de l'univers est éclairée. Si c'est ainsi qu'on l'entend, quand la foi serait quelque chose, elle n'a rien de particulier. Il n'y a rien qu'on ne puisse définir un don de Dieu.

Entend-on un miracle, une action particulière de Dieu, finie et terminée, à un certain particulier, pour et dans un certain temps déterminé, un acte extraordinaire de sa puissance, dont le terme est un nouveau tour de l'esprit de ce particulier ? En ce cas, montrez-moi donc quelques marques de cet acte extraordinaire. [135] Celui qui l'a véritablement doit le sentir ; si c'est quelque chose de réel, il doit s'en apercevoir. Quelque enthousiaste, quelque mystique, quelque fanatique dira bien qu'il le sent.

[Variante (extrait n° XV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Mais voici la définition de la foi que j'ai apprise au catéchisme : c'est un don de Dieu par lequel nous croyons en lui, et à tout ce qu'il a révélé à son Eglise.

Que restera-t-il de l'anatomie de cette excellente description, de l'analyse de cette juste définition ? Une fumée, un pur néant, ce qui arrive à l'ombre à l'approche de la lumière. Elle devrait frapper davantage, mais comme ce n'est qu'une pure privation, elle s'évanouit. Cependant l'ombre paraît quelque chose de réel aux ignorants, aux esprits grossiers, aux gens sans réflexion ; ils disent qu'elle va et qu'elle remue.

C'est un don de Dieu : qu'est-ce qu'on entend par là ? Toutes choses sont un don de Dieu ; une rivière est un don de Dieu, par lequel il coule continuellement de l'eau en certain lieu ; le soleil est un don de Dieu, par lequel toute une grande partie de l'univers est éclairée. Si c'est ainsi qu'on l'entend, quand la foi serait quelque chose, elle n'a rien de particulier. Il n'y a rien qu'on ne puisse définir un don de Dieu.

Entend-on par là un miracle, une action particulière de Dieu, finie et terminée, faite sur un particulier, pour un tel but et dans un certain temps déterminé ? un acte extraordinaire de sa puissance dont le terme est un nouveau tour dans l'esprit de ce particulier ? En ce cas,

montrez-moi donc quelque marque de cet acte extraordinaire dans ce particulier : celui qui l'a véritablement doit le sentir. Si c'est quelque chose de réel, il doit s'en apercevoir. Quelque enthousiaste, quelque mystique, quelque fanatique dira bien quelque chose, mais cela sera-t-il solide ? [Fin de la variante de l'extrait n° XV du ms de Leningrad]

Mais : 1° il y en a dans toutes les religions ; par conséquent, nul fond à faire sur leur disposition. Tous disent la vérité, ou tous extravaguent ; au moins a-t-on la même raison de le croire.

2° Tous les sectateurs de religions différentes sont également pris, retenus et opiniâtres et il faut avouer qu'ils ont tous ce don de Dieu, ou que personne ne l'a. Si le don de Dieu n'était que d'un côté, il ferait un plus fort effet que toute autre espèce de persuasion.

3° On peut dire la même chose généralement de toutes les persuasions. On n'est persuadé de la religion que comme de la puissance de l'Empire romain, que comme un paysan l'est de la science d'un charlatan qui lui excroque quelques sols en lui vantant l'efficace de ses drogues et lui promettant qu'il le guérira de la goutte. Trouvez-moi une centaine d'atomes de différence entre cette persuasion et celle que forme le curé, l'iman, le rabbin, le talapoin sur le fait de la religion dans l'esprit du même paysan. S'il y en a, c'est par hasard. Il est peut-être plus persuadé du pouvoir du charlatan que d'aucun article de son catéchisme. La probabilité agit de même dans les discours du charlatan et du prédicateur ; les villageois donnent dans l'un comme dans l'autre.

Que la même personne soit convertie par un missionnaire ou dupée par un filou ou par un charlatan, elle a senti la même chose sans aucune différence. Il s'en est rapporté à l'apparence de la bonne foi, à l'apparence de raison, à la mine, au geste, au ton de voix, à une certaine autorité que donne l'effronterie, enfin aux talents de l'un et de l'autre. Constantin ne sentit pas autre chose quand on l'engagea à se faire chrétien [136] que quand sa femme l'engagea de faire périr son fils. Nous ne croyons pas à la religion parce que c'est la vérité, ce n'est que parce qu'on nous a dit d'une certaine façon que c'est la vérité. On nous l'a dit avec autorité, sans nous donner le temps de l'examiner et dans un temps où nous étions incapables de le faire.

Il est sûr que nous avons cru avant de voir si ce qu'on nous proposait était vrai ou faux. La vérité n'a donc nulle part à notre croyance. Aussi d'autres croient-ils le contraire ; tout de même nous le croirions également si nous avions été en leur place. On dit que c'est la vérité que ce qu'on croit, sans pouvoir dire qu'on croit parce que c'est la vérité.

Oh ! la Providence place les élus dans l'endroit où elle voit qu'ils seront instruits suivant ses volontés. Je pourrais, pour toute réponse, alléguer l'impossibilité de ces élections par

rapport à la justice de Dieu. Je veux passer plus loin et apporter une démonstration sur le fait même, pour rembarrer toutes ces vaines échappatoires.

Il n'y a qu'à y faire l'application du principe que le hasard n'est pas uniforme et de tous les raisonnements que je ferai dans le IIIème cahier à l'égard de la prescience à l'article des prophéties, dont voici un échantillon d'avance. Donnez-moi cent mille nègres de vingt ans, arrangés sur une ligne. Je ferai le premier catholique romain, le second calviniste, le troisième luthérien, le quatrième turc, le cinquième païen, le sixième socinien, et ainsi jusqu'au bout, ou bien, si vous voulez, j'en ferai dix païens, puis trois turcs, puis dix sociniens, ensuite quatre protestants, et ainsi de toutes les mômeries qu'il vous plaira imaginer. Je ne puis lire dans la prétendue prédestination ; donc j'agis par hasard, mais j'agis à coup sûr [137] et uniformément, donc je n'agis point par hasard, donc il n'y a point de telle prédestination, donc il n'y a ni élection ni élus. Ajoutez que si Dieu fait naître des élus dans les lieux où ils seront instruits de sa religion, il fait naître les réprouvés dans des lieux où ils seront instruits de fausses doctrines. Or à quoi est-ce que je reconnais que c'est comme élu que je suis né en France où l'on donne un catéchisme chrétien, et non comme reprouvé? Tous les hommes doivent être dans une perpétuelle incertitude sur l'orthodoxie et l'hétérodoxie de leur pays, sans aucune espérance d'en sortir. Voilà encore, M.R.P., un de ces petits traits qui frappent à mort. Nous sommes, vous et moi, dans cette situation et nous abandonnons le bon sens pour donner dans l'élection et la prédestination. Il n'y a pas le mot à répliquer. Au fond la foi est impossible, telle qu'on la suppose à l'égard de ce qu'on appelle mystère. Il faut entendre pour croire, et on ne peut pas dire qu'on croie ce qu'on n'entend pas.

Un paysan croira bientôt qu'un carré fait sur le plus grand côté d'un triangle d'équerre par un de ses coins est égal aux deux carrés faits sur les deux autres côtés, quoiqu'il n'en conçoive ni la raison, ni la démonstration, parce qu'il entend chaque partie de la proposition. Il sait ce que c'est qu'un carré, qu'un coin d'équerre, qu'un triangle et ce que c'est qu'égalité ; mais dites-lui en latin la même proposition, on ne pourra plus dire qu'il la croit ; on peut tout au plus dire qu'il croit que celui qui parle dit la vérité. Ainsi il est superflu de lui faire aucune explication. Il doit donc suffire à Messieurs les apôtres de dire : nous sommes gens qui ne mentons jamais ; il n'en faut pas davantage. Tout le reste est comme s'ils [138] prêchaient en chinois à Paris et en français à Pékin ou, si l'on veut, comme s'ils prononçaient une suite de paroles forgées à leurs fantaisies ou, pour mieux dire, comme s'ils se taisaient.

Enfin, le néant n'est point un don de Dieu et la foi est un néant. Si ce n'est pas un néant, c'est une substance ou un accident. Si c'est une substance, c'est donc une de ces entitatules des péripatéticiens ajoutées à l'âme comme la forme substantielle à la matière, et, par conséquent, une chimère. De même si c'est un accident absolu, comme les qualités de ces mêmes

philosophes.

Reste donc à dire que c'est une modification de l'âme, que Dieu tourne l'âme de manière à croire certaines choses. Cette supposition est facile à détruire : 1° s'il en était ainsi, cette action de Dieu sur l'âme suffirait sans apôtres ni missionnaires ni aucuns prêtres. On ne voit personne croire de cette manière, donc c'est la seule suggestion qui fait effet, comme dans les autres affaires du monde, dans lesquelles Dieu n'agit pas plus extraordinairement que lorsque le feu échauffe ceux qui s'en approchent ; 2° l'âme ne croit jamais rien que par certaines raisons, bonnes ou mauvaises, sans quoi les livres ni les prédicateurs ne font aucun progrès. Insistez que Dieu agit avec les prédicateurs et ces livres en donnant le don de les croire. N'est-ce pas se moquer, M.R.P. ? Dieu fait-il par deux ce qu'il peut faire par un ? Le seul don de la foi suffirait au moins pour les sourds, et aucun sourd n'eut jamais la foi, si on compte sur ce don. [139] Pourquoi donc tant de raisonnements à perte de vue, tant de mouvements, tant de crimes et d'intrigues ? 3° enfin, tous peuvent également se vanter de ce miracle en leur faveur. Quelle marque spéciale le jésuite a-t-il plus que le rabbin, le dervis et le talapoin que Dieu agit avec lui ? Quelle marque celui qui se fait catholique romain a-t-il que Dieu agit pour lui et en lui, plus que celui qui se fait juif, turc, païen ? Cela est si sûr qu'on a la même opinion de la foi des sectateurs de toutes les religions que de la sienne propre : on fait jurer le Turc sur l'Alcoran, comme on jure sur l'Evangile ; le Turc fait jurer le chrétien sur l'Evangile.

Venons au second membre de la définition par lequel nous croyons en lui. Il ne faut rien de particulier pour croire en Dieu : le présent universel fait à tous les hommes, la raison, est plus que suffisante pour cela. Incontinent qu'on saura qu'une chose vient de Dieu, on y croira malgré qu'on en ait. Il n'y aura là ni miracle, ni mérite, non plus qu'à croire qu'il est jour à midi.

C'est un terme fort mal placé que le mot de croire, en cet endroit. On ne croit pas Dieu, on le sait ; on ne croit pas à Dieu, ni en Dieu ; on sait que ce qui vient de Dieu est sa pure vérité ; il ne s'agit que d'en tirer de justes conséquences. On n'a pas besoin d'instruction pour cette science, c'est une vue à laquelle on parvient sans secours étranger, par la seule attention, au plus par la moindre méditation.

S'il fallait un don de Dieu, une action particulière du Créateur dans les hommes sur le fait de la religion, ce serait un don de connaître que telle chose vient de sa part, et non un don de [140] croire ce qui vient de sa part. Quand un général envoie un ordre à un officier, ce n'est point un ordre d'obéissance, qui n'est point douteuse ; il ne s'agit que de faire savoir sa volonté ; c'est pourquoi le général signe cet ordre ou l'envoie par un aide de camp connu.

Ce qu'on exige n'est donc pas de croire ce que Dieu a dit, mais de croire que Dieu a dit telle chose. Or cela ne se peut croire que par une foi humaine, par conséquent douteuse et

incertaine, qu'on doit examiner et qu'on peut même refuser d'entendre.

Le troisième membre, « et en ce qu'il a révélé à son Eglise », est de même nature. On n'a besoin d'aucun don extraordinaire pour croire ce que dira l'Eglise de Dieu. C'est pour croire que Dieu a des ministres, des vicaires et des interprètes qu'il en faudrait ; c'est pour croire qu'un certain nombre d'hommes qui n'ont rien de particulier que l'impudence, l'orgueil et l'avarice, sont l'Eglise de Dieu ; c'est pour reconnaître que des livres remplis de fables, de folies, de puérilités, de contradictions, de choses pernicieuses et abominables, sont des révélations divines.

Cette définition, dans son total, est donc fausse, d'une fausseté de fait. Elle devrait être : c'est un don de Dieu par lequel nous croyons qu'il a fait une révélation par écrit et que certains hommes composent son Eglise, qui en est la dépositaire et l'interprète. Elle serait alors juste dans le sens des suppôts de la religion, mais d'une même justesse que celle de la chimère ou du néant. Ce don est aussi réel que nous l'avons vu dans la discussion du premier membre de la fausse définition.

J'ai vu quelque part d'autres définitions de la foi : c'est un consentement inévident, donc incertain et sujet à l'erreur ; c'est une persuasion fondée sur le témoignage de personnes [141] sincères et éclairées ; et sur quoi fondé prendre ces personnes pour sincères et éclairées ? L'intérêt qu'ils ont exclut toute espérance de sincérité ; et par où juger de leurs lumières ? La plupart des ministres des religions factices sont des personnages grossiers et ignorants, brutaux et imbéciles ; s'il y en a d'habiles, s'il y a des gens de science et d'érudition, cela est commun à toutes les religions factices, qui sont les antipodes les unes des autres ; outre cela, la ruse et les violences dont on use marquent assez qu'on n'a pas de bonnes raisons.

Ce qu'on dit, que Dieu a voulu que la foi fût un mérite, et qu'il n'y en aurait point si les choses étaient connues manifestement, est aussi bien fondé : 1° je vous nie que Dieu veuille faire un mérite d'une impertinence, et je soutiens que c'est une impertinence d'agir sans raison, de croire sans aucun sujet ce qui est incroyable, de recevoir des impossibilités sans un témoignage manifestement infaillible. Le mérite n'est pas à croire, mais à agir suivant sa croyance, comme le mérite d'un soldat n'est point d'avoir une épée, mais de s'en servir.

Dieu nous a donné la connaissance de notre devoir, com me le prince donne l'épée au soldat. Cette épée ne fait rien à la gloire du soldat, c'est l'usage qu'il en fait ; et tout au contraire, dans les religions factices, on met tout le mérite en la croyance et en la foi, qui est mettre tout le mérite du soldat dans son épée.

2° Il n'y aura plus de mérite quand la foi sera un don de Dieu, quand les choses seront connues et crues par les voies ordinaires, par les sens et par la raison, puisque ce sont tout de même des dons de Dieu. Le don de la foi ne sera qu’une [142] autre espèce de don, ce qui ne

fait rien pour le mérite : le mérite d'un soldat est de tuer les ennemis de son prince ; que ce soit avec une épée, une pique ou un mousquet dont ce prince l'ait armé, cela n'influe point dans ce mérite Il ne peut [y] avoir de mérite que dans ce qui est libre et qui nous appartient ; je n'aurai pas plus de mérite en croyant par ce don qu'en voyant par mes yeux. On peut s'en tenir à cet argument.

On croit aux religions comme aux autres choses du monde, ou par un don de Dieu. Si c'est par les voies ordinaires, cette croyance est sujette aux mêmes inconvénients à l'erreur et aux malheurs qu'elle attire ; si c'est un don de Dieu, il n`y a nul mérite, pas plus qu'à sentir de la douleur ou du plaisir dans certaines circonstances.

3° Il faudra donc croire généralement tout, et être de toutes les religions. Elles demandent toutes la foi avec les mêmes raisons de la demander. Si l'une se vante d'en avoir plus, ou une meilleure, c'est une discussion inépuisable ; quand même en se rompant la tête pendant toute sa vie on parviendrait à trouver plus d'apparence à l'une qu'à l'autre, cela ne conclurait rien, puisque toutes ces apparences ne font pas un fondement solide et que le contraire est démontré. D'ailleurs ce n'est pas une preuve qu'une chose soit bonne de ce qu'elle est moins mauvaise qu'une autre : un coup de poing n'est pas bon, quoiqu'il soit moins mauvais qu'un coup de pistolet. On peut dire en quelque façon qu'un homme fait est plus en état de lever un poids de mille livres qu'un enfant ; il n'est pas moins faux qu'il le puisse lever. On peut, en ce sens, trouver une religion factice mieux fondée qu'une autre : il n'en sera pas moins vrai qu'elle ne l'est point du tout.

[143] En voilà sans doute assez pour l'anéantissement du mot de foi, amas d'impossibilités, d'inutilités, de contradictions et d'absurdités ; pour réduire en fumée sa définition et toutes les imaginations qu'on en peut former. Je n'en demeure cependant pas là. Voici, M.R.P., encore quelques réflexions qui pourront augmenter la lumière et dissiper plus parfaitement cet ombre.

La foi des personnes engagées dans une religion factice, quand même elle serait divine, est une foi purement humaine, telle que celle par laquelle je crois que Pharamond est le fondateur de la monarchie française Ce n'est que sur des témoignages humains que ces gens croient leurs livres divins, et leurs ministres et interprètes d'institution divine. Si un sot me dit qu'un sage a dit telle chose, c'est sur la foi du sot que je crois. Si quelque Romain eût été dire à Brutus que Caton crie publiquement que le parti de César est le plus juste, Brutus, mettant les armes bas, n'aurait pas agi sur la foi de Caton.

2° Répondez à ce dilemme, M.R.P. : il y a raison de croire, ou il n'y en a pas. S'il y en a, on n'a que faire de foi, on n'a que faire de don particulier et extraordinaire. S'il n'y en a pas, toutes les religions sont en pareil droit ; elles sont toutes également fondées en l'air sur le

fanatisme et l'aveuglement.

3° Si la foi est un don de Dieu, je l'aurai quand il me la donnera. Ce n'est pas ma faute s'il ne me la donne pas. Le Roi ne punit personne pour n'être pas noble. Je ne suis pas plus criminel de ne pas croire que de ne pas voler, c'est à Dieu à me donner des ailes.

Si vous dites qu'il faut demander la foi, comment saurai-je [144] quand je l'aurai obtenue ? Et à quel coin ce don de Dieu est-il marqué ?

Il faut demander la foi pour une religion particulière, ou en général pour la bonne. En la demandant pour une religion particulière, je ne sais ce que je fais ; c'est peut-être la pire. En la demandant pour la bonne, lorsque je l'aurai pour une certaine en particulier, comment saurai-je que c'est par le don de Dieu, et non pas ma faiblesse qui a succombé sous le poids de l'éducation ou des ruses, des fourberies ou des intrigues ? Il faudrait un miracle manifeste qui témoignât que mon consentement est l'effet d'une action particulière de Dieu, et non de celle des hommes, qui imposent par autorité, par science ou par finesse. Jusques à ce miracle, je dois toujours demander la foi, de quelque religion que je sois, n'ayant jamais un légitime sujet de croire que j'ai la véritable. Qu'avons-nous, M.R.P., sur cet article, plus que le juif, le mahométan, le païen, etc. ?

[Variante (extrait n° XVI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

1°. La foi des personnes engagées dans une religion factice, quand même elle serait divine, est une fois purement humaine, telle que celle par laquelle je crois que Pharamond est le fondateur de la monarchie française : ce n'est que sur des témoignages humains que ces gens croient leurs livres divins et leurs ministres et interprètes d'institution divine. Si un sot me dit qu'un sage a dit telle chose, c'est sur la foi du sot que je crois. Si quelque Romain avait été dire à Brutus que Caton dit publiquement que le parti de César est le plus juste, Brutus, en mettant les armes bas, n'aurait pas agi sur la foi de Caton.

2°. Répondez à ce dilemme, mon Révérend Père. Il y a raison de croire ou il n'y en a pas. S'il y en a, on n'a que faire de foi ; on n'a que faire de don particulier et extraordinaire. S'il n'y en a pas, toutes les religions sont en pareil droit ; elles sont toutes également fondées en l'air par le fanatisme et l'aveuglement.

3°. Si la foi est un don de Dieu, je l'aurai quand il me la donnera. Ce n'est pas ma faute s'il ne me la donne pas. Le roi ne punit personne pour n'être pas noble. Je ne suis pas plus criminel de ne pas croire, que de ne pas voler en l'air ; c'est à Dieu à me donner des ailes.

Si vous dites qu'il faut demander la foi, comment saurai-je quand je l'aurai obtenue et à quel coin ce don de Dieu est-il marqué ?

Il faut demander la foi ou pour une religion particulière, ou en général pour la bonne. En

le demandant pour une religion particulière, je ne sais ce que je fais, c'est peut-être la pire. En la demandant pour la bonne, et lorsque j'aurai la foi pour une certaine en particulier, comment saurai-je que c'est par le don de Dieu, et non par ma faiblesse qui a succombé sous le poids de l'éducation ou des ruses, des fourberies ou des intrigues ? Il faudrait un miracle manifeste, qui témoignât que mon consentement est l'effet d'une action particulière de Dieu et non de celle des hommes, qui m'imposent par autorité, par science ou par finesse. Jusqu'au miracle, je dois toujours demander la foi, de quelque religion que je sois, n'ayant jamais un légitime fondement de croire que j'ai la véritable. Qu'avons-nous, mon Révérend Père, sur cet article plus que le juif, le mahométan et le païen ? [Fin de la variante de l'extrait n° XVI du ms de Leningrad]

4° Si la foi est de croire des extravagances, la religion la plus extravagante est la plus belle : il faut plus de foi, elle aura plus de mérite, chacune sera tout à tour la meilleure à mesure qu'elle ajoutera des folies aux premières fantaisies et des brutalités à ces folies.

5° Toutes les impertinences imaginables et les crimes les plus horribles peuvent être des matières de foi. On a autant de droit de dire que les augures, les songes apprennent l'avenir, que de dire que des paroles chantées font gagner des batailles, apportent la fertilité. Certain scélérat en pourpre a eu autant de droit de faire le panégyrique de la sodomie que les prêtres de la Tauride et du Mexique de mettre [145] au rang des honneurs divins qu'ils rendaient à leurs dieux le massacre de leurs citoyens ou des étrangers ; que l'on en a pour la cruelle persécution qu'on fait à tant d'honnêtes gens pour la religion ; que l'on a pour ces insignes parjures, pour les meurtres contre la foi donnée, pour ces massacres dont on frappe des médailles et dont on érige des trophées. Nos aïeux avaient autant de raisons d'enfermer quelques-uns de leurs enfants dans des statues ardentes où ils étaient en peu de temps étouffés et réduits en cendres, qu'on en a pour faire mourir à petit feu ces misérables victimes de l'orgueil et de l'avarice qu'on enferme dans des cloîtres dès leur enfance et qu'on oblige à se priver de tous les droits de la nature, sans leur en rien laisser que leur cœur à dévorer, si elles n'ont assez de courage pour se précipiter, comme j'en ai vu plus d'un exemple. Les Candiots et les Egyptiens auraient autant de raison pour mettre parmi leurs cérémonies sacrées la prostitution de leurs femmes et leurs filles, et certains peuples des Indes en ont encore autant pour certaines actions encore plus ridicules, que nous en avons pour prostituer nos adorations à l'or, à l'argent, au bois, aux pierres, au pain et au vin. J'ai autant de droit de donner tout ce qui me plaira pour l'expiation de mes péchés qu'on en a pour l'eau du baptême et la circoncision, pour une croix au front avec du charbon. J'ai autant de droit d'avancer qu'il y a de la sainteté en quelque action qu'il me plaira, qu'on en a pour empêcher des malheureux de

gagner leur vie en certains jours et de manger ce qu'ils ont, comme on en a de les contraindre de faire certaines offrandes. Il n'y a donc qu'à mettre le grand mot de foi en jeu, et exiger tout ce qu'il vous plaira.

6° On a beau faire et beau dire, il n'y a que la vue claire de la vérité qui puisse produire une absolue certitude ; il n'y a [146] que l'évidence d'un premier principe, ou une démonstration tirée de conséquence en conséquence, sans répugnance du bon sens. Que les suppôts de la religion, toute la prêtraille, les béats, les cagots, les enthousiastes, les illuminés et les mystiques disent tant qu'ils voudront qu'ils croient fermement un tel fait, un tel mystère, ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Ils croient fortement, mais non pas fermement, ils ne sont pas inébranlables dans leur croyance, parce qu'ils n'ont pas de certitude, qui est impossible. Ils ne croient pas ce fait, cette baliverne revêtue du nom de mystère comme ils croient que 12 a 1/2, 1/3, 1/4 et que 13 n'a rien de semblable. En veulent-ils une preuve plus incontestable malgré tout ce qu'ils pourront dire en levant les yeux au ciel et prenant un ton radouci ?

On a vu et on verra éternellement des gens revenir de la croyance et de ces mystères. On n'en a point vu, et on n'en verra jamais changer de sentiment sur les parties aliquotes de 12 et de 13. Ces cagots se trompent donc, ces entêtés ne s'examinent donc pas ; ils ne font pas ce qu'ils disent, quoiqu'ils le croient peut-être ; il n'est point absolument sûr qu'ils ne changeront jamais ; ils n'en peuvent répondre eux-mêmes ; mille et mille gens ont été dans le même sentiment qui en sont revenus. Il est à croire que Socin, Bemar, Luther, Calvin, Ochin et Bèze étaient très bons papistes à vingt-six ans. Je pois répondre de moi et je ne crois pas que personne m'ait passé sur ce chapitre.

On reviendra à la charge en disant que s'il y avait plus de certitude, il n'y aurait point de foi et point de mérite. Le bon sens reviendra aussi et dira que cette foi et ce mérite sont impossibles ; qu'on ne croit que suivant la raison de croire, que la prévention, l'autorité et l'exemple en sont de mauvaises ; que de telles raisons ne peuvent donner de certitude, mais [147] seulement causer un étourdissement, tout au plus un acquiescement. Ainsi, des peuples tout entiers croient descendre des dieux ; ainsi plusieurs villes croient avoir une chose unique, ainsi a- t-on cru les formes substantielles, la terreur du vide, etc .

Dites encore que ces gens qui ont changé n'étaient point des élus, que la grâce leur a manqué. Je vous demanderai auquel des deux cette grâce a manqué, de celui qui de protestant se fait papiste, ou de celui qui de papiste se fait protestant ; de celui qui se fait juif de chrétien, ou qui de chrétien se fait juif ; du mahométan qui prend l'Evangile, ou du chrétien qui prend l'Alcoran ? Chacun bénit également Dieu de la grâce qu'il lui a faite ; chaque parti dit également que Dieu a abandonné l'apostat, mais cette grâce sera examinée et traitée comme nous examinerons ici la foi dans le cahier suivant.

Remettez encore le don de Dieu sur la scène, tout anéanti qu'il est, je prouve encore que c'est un fantôme. Contentez-vous de dire aux sauvages qu'ils demandent la foi, qu'ils prient jour et nuit, qu'ils se fouettent, qu'ils jeûnent, que plusieurs saints religieux fassent des processions, qu'ils disent des messes à milliers, qu'ils découvrent des reliques, les descendent, les promènent ; qu'on baptise même ces sauvages, qu'on les confirme, que les juifs et les mahométans les circoncisent, que les uns fassent des pèlerinages à La Mecque, les autres à Jérusalem, que les païens fassent des hécatombes, des tauroboliums, etc. ; jamais les sauvages ne sauront un article du catéchisme d'aucune religion. Moi qui m'en moque et qui sais comme il s'y faut prendre, je leur en apprendrai et leur en ferai croire plusieurs.

On ne peut nier tout cela que des lèvres. Ceux qui le nient [148] ainsi se démentiront sur le champ : il n'y a qu'à enlever leurs enfants pour les donner à des docteurs d'une autre religion, on verra le fond qu'ils font sur le don de Dieu.

7° Pour que je fusse obligé de croire quelque religion factice, en la supposant même véritable, il faudrait qu'il y eût une obligation de croire telles vérités, que je visse cette obligation naturellement par la raison, comme je vois que le néant ne peut rien produire ; ou que je la sentisse par instinct, comme je sens que je me délasserais en m'asseyant ; ou par conscience, comme je crois qu'il faut traiter les autres comme on veut être traité. Aucun homme ne voit, ne connaît, ni ne sent rien de semblable.

Oh bien ! jetez du paradis en enfer saint Augustin et un grand nombre d'évêques qui ont nié les antipodes et damnez la plupart des hommes pour croire la terre plus grande que le soleil et la lune que les étoiles fixes. Damnez même tout le monde entier, car il n'y a pas un seul homme qui croie toutes les vérités, pas même toutes celles qui lui ont été proposées. Il n'y en a pas un qui ne meure hérétique de cette manière, et dans l'impénitence finale.

On n'est donc obligé au plus qu'à croire certaines vérités. Eh ! lesquelles ? Ce ne peut être que celles qui paraissent croyables. Ainsi j'en suis quitte lorsqu'on me propose une chose qui ne me paraît pas digne de croyance ; je suis sans obligation de subir le joug d'aucune religion factice que ce soit. Toutes me paraissent sans fondement, quand même il serait vrai que quelqu'une en aurait, tout ainsi qu'on n'est point obligé d'entendre un son. Ce son est à notre portée, ou il n'y est pas. S'il y est, nous l'entendons ; s'il n'est pas, il est impossible que nous l'entendions, quelque commandement qu'on nous en fasse [149] et quelque envie que nous en ayons. Nous sommes donc sur le fait de la religion comme des gens qui feraient profession de croire qu'ils entendent des coups de tonnerre pendant tout l'hiver ou à Paris les coups de canon qu'on tire à la Chine. Comme cette réflexion est décisive toute seule, permettez, M.R.P., que je la tourne encore d'une autre manière.

On n'est point obligé de croire aucunes vérités, ou l'on est obligé de les croire toutes, ou

l`on est seulement obligé d'en croire quelques-unes.

Si l'on n'est point obligé d'en croire aucune, chacun est libre et serait bien fou de se charger du pesant fardeau de quelque religion factice que ce soit. Si on est obligé de les croire toutes, voilà tous les hommes damnés sans en excepter aucun il n'y en a jamais eu un qui croie toutes les vérités, même les plus constantes

Si l'on est obligé d'en croire quelques-unes, qui marquera ces quelques-unes ? Chacun imprimera le coin à celles qu'il croit, sans attention ni pourquoi il les croit : si c'est par de bonnes raisons ou par de simples préjugés, préventions et éducation. Qui décidera entre tant de prétendants ? Il faut de nécessité se borner à ce qui est croyable ; donc personne ne peut juger qu'à son égard particulier.

C'est à chaque particulier à sentir la force des raisons et le degré de cette force, comme il sent l'impression que les objets éclairés font sur les yeux, et les corps ébranlés sur les oreilles, et comme il sent les degrés de cette impression, lesquels causent une vue ou une audition plus ou moins forte, plus ou moins sûre ou douteuse. Aucun autre n'en peut juger, c'est-à-dire personne ne peut juger si je vois [150] ou si j'entends, ni si c'est clairement ou obscurément. C'est donc à chaque particulier à prononcer et à déclarer définitivement ce qui est croyable, par conséquent les vérités qu'il est obligé de croire, ou plutôt suivant lesquelles il doit agir, savoir celles dont il est convaincu.

C'est donc une des vérités les plus constantes, qu'un mortier à bombes serait plusieurs années à tomber d'une étoile fixe. Cette vérité est-elle croyable à un paysan ? S'il la croit, c'est sur l'autorité de ceux de qui il l'apprend, c'est encore à lui à juger de la suffisance de cette autorité. Direz-vous qu'il faut consulter ? Je vous demande encore qui. Et voilà un embarras infini dont la décision ne peut jamais être faite que par lui en fait de religion. Les unes renvoient à des hommes, les autres à des livres, les uns à l'Evangile et au Pape d'autres au Pape seul, d'autres à l'Evangile seule [*sic*], d'autres à l'Alcoran et au Muphti, d'autres aux rabbins, d'autres aux bonzes, aux talapoins, etc. Il faut encore consulter pour savoir qui dit vrai, et qui consulter ? Il faudra toujours s'en rapporter à soi-même pour le principe, la source et la racine de la persuasion.

Puisqu'il faut que je juge moi-même du fondement sur lequel je puis appuyer ma persuasion, en portant mon jugement sans passion et sans intérêt, avec toutes les précautions dont je suis capable et de bonne foi, j'en suis quitte devant Dieu si je me trompe. Or, par un tel jugement, je trouve toutes les religions factices fausses, ridicules, la plupart abominables, et toutes injurieuses à Dieu et pernicieuses aux hommes, comme je l'ai déjà dit.

Après avoir consulté tous les docteurs, je vois que ce [151] sont des fourbes qui m'apportent tous des raisons dont ils voient le ridicule et dont ils ne se paieraient point sur

quelque sujet que ce fût, s'il y allait d'un liard de leur intérêt. Je vois que tous ces personnages qui se donnent pour vénérables sont des tyrans publics et que tous ces marchands de biens spirituels auraient bientôt fermé boutique si on ne les payait qu'en monnaie spirituelle.

Je suis donc en droit et en obligation même de m'en tenir à la religion naturelle que Dieu m'a dictée lui-même, qu'il a gravée dans mon cœur, que je vois clairement comme je vois la lumière à midi, comme j'entends un coup de canon étant dans la batterie, c'est-à-dire sans difficulté, sans recherche et sans ambiguïté.

Les religions factices ne sont pas seulement pernicieuses aux hommes par le pillage qu'elles exercent sur les biens et la liberté, elles sont encore l'anéantissement de la morale et des véritables vertus.

Il faut bien distinguer la vertu en elle-même, le bien moral, d'avec les vertus chrétiennes, les vertus musulmanes, les vertus judaïques, bramines, etc. C'est une fourberie des ministres de toutes les religions de donner ces épithètes aux actions bonnes en elles-mêmes. Il n'y a qu'une conscience et qu'une probité, il n'y a qu'une espèce de vertu qui est toujours la même, et qui ne peut changer. Si la probité, la conscience et la vertu dépendaient de la religion, il y aurait autant d'espèces de probité, de conscience et de vertu qu'il y a de religions, puisqu'elles sont toutes contraires les unes aux autres.

[152] Si l'on se sauve en disant que toutes les religions conviennent sur le point de la probité, de la conscience et de la vertu, comme cela peut être, n'en faites donc point honneur à aucune. Tous les hommes conviennent de l'arithmétique et de la géométrie ; une nation ne va pas se vanter d'être plus raisonnable qu'une autre sur cet article. On ne dit pas : l'arithmétique allemande, anglaise, espagnole, italienne ; on ne dit pas : la géométrie française, espagnole, moscovite, j'entends pour le fond, cela se pourrait pour la méthode. Ces sciences sont les mêmes à toutes les nations.

La vertu est tout ce qui est suivant la raison et la conscience.

Les vertus de religion sont tout ce qui est suivant les préceptes particuliers à chacune. Quand j'envoie mon enfant naissant, par le froid ou par le chaud, à deux ou trois lieues, pour qu'on lui verse de l'eau sur la tête, qu'on lui mette du crachat aux yeux et du sel dans la bouche, voilà une vertu chrétienne ; quand les Juifs ou les Turcs font circoncire les leurs, c'est une vertu mahométane ; quand l'Indienne se précipite dans le bûcher où brûle le cadavre de son mari, c'est une vertu bramine, etc.

Mais quand je tiens ma parole, quelque chose qu'il m'en coûte, quand je m'expose généreusement aux dangers pour conserver la liberté de mon père, de mes frères, de ma famille et de mes citoyens, quand je tire le dernier sol de ma bourse pour payer mes dettes, quand je vis pauvre plutôt que de m'enrichir par des tromperies, par des hâbleries et par des

flatteries, etc., voilà de véritables vertus.

C’est donc une malice et une supercherie énorme, ou [153] une folie détestable, de confondre les vertus morales, les véritables vertus, avec les impertinences des religions factices, et de donner à ces véritables vertus des noms dérivés de celui des religions.

Ceci soit dit pour prélude, M.R.P. : ayez la bonté de m’écouter sans passion et sans prévention. J'espère vous prouver bien clairement ce que j’ai proposé, que les religions factices anéantissent entièrement la morale.

J'entends par la morale ce qui regarde les actions libres, en tant qu'elles peuvent être bonnes ou mauvaises, raisonnables ou brutales, justes ou injustes, convenables ou contraires à la société et aux intentions de la nature, c'est-à-dire aux volontés éternelles du créateur. C'est ce en quoi consiste la vertu ou le vice, ce qui fait les hommes bons ou méchants et qui les rend dignes de récompenses ou de châtiments devant Dieu.

Or il est bien évident que plus il y a de lois, plus il est difficile de les observer, et que dans la grande difficulté de les observer toutes, on ne s'attache qu'à quelques-unes, dont le choix tombe naturellement sur les plus aisées ou les plus pressées, je veux dire sur lesquelles on insiste davantage. On donne encore par un secret penchant dans celles qui ont quelque éclat extérieur, et voilà d'où vient que tant de méchants jeûnent, disent des offices, allument des cierges, bâtissent des chapelles, dorent des images, etc.

Ou bien ce choix tombe sur quelques-unes de ces lois où il y a une facilité réelle parmi quelques difficultés apparentes et spécieuses, comme de garder la virginité, quoiqu'il soit mille fois plus difficile d'être bon père ou bon mari que de n'être ni l'un ni l'autre, de se retirer dans un désert ou dans un convent, quoiqu'il soit mille fois plus difficile d'être honnête [154] homme parmi les difficultés de la vie commune que d'être bon moine ou bon ermite, et par conséquent qu'il y ait mille fois plus de vertus.

Cependant on fait de la virginité et de la monacalité le comble de la vertu et de la perfection à cause de quelques plaisirs dont on se prive, qui ne sont qu'une bagatelle en comparaison des embarras qu'on évite. Si c'en était le lieu, je ne me mettrais guère en dépense pour prouver que ces vertus de religions factices sont de véritables vices suivant la raison, et même suivant l'Evangile.

C'est bien encore pis quand ces espèces de vertus imaginaires sont incessamment rebattues et prêchées, qu'on ne voit célébrer l'apothéose que de ceux à qui on les attribue, à moins que ce ne soit pour payer quelque grand service rendu, ou tenté, pour le décernateur d'apothéose, N.S.P.L.P. C'est bien encore pis lorsque la transgression de ces lois fanatiques est bien plus blâmée que celle des lois naturelles, et qu'elle est même impunie.

De là vient qu'on voit très peu de paysans qui manquent la messe, le prêche, la prière

musulmane, etc., quoiqu'ils aient mille fatigues à essuyer par le mauvais temps dans l'éloignement de leur demeure au temple. On voit très peu de papistes manger des œufs au carême, très peu de Turcs boire du vin, très peu de Juifs manger du porc, très peu de bramins tuer des animaux pour se nourrir : presque tous n'en sont pas moins fripons, trompeurs, négligents en leur besogne pour laquelle on les paie, ils maltraitent leurs femmes, etc.

De la vient qu'on ne voit point de juge chrétien qui manque à faire baptiser ses enfants, point de Juif qui manque à les faire circoncire, on ne voit guère de catholiques romains qui manquent la messe et manquent à faire leurs pâques, etc. ; [155] presque tous sont dans l'habitude de se rendre aux présents, aux sollicitations ; de faire languir de pauvres plaideurs pendant qu'ils dorment ou se divertissent, de négliger l'étude qui leur est nécessaire, de n'examiner pas les choses suffisamment etc., sans compter les injustices criantes.

De là vient qu'on voit beaucoup d'officiers et de soldats dévots qui ne manquent point la messe, qui ont leurs heures et leurs chapelets dans leurs poches, qu'ils disent fort régulièrement ; qui, blessés, demandent plutôt le confesseur que le chirurgien, etc.

Cependant ceux qui ne pillent pas le Roi, leurs hôtes et le soldat sont bien rares. Aucun ne remplit son devoir comme il entend la messe. On souffre la friponnerie d'un munitionnaire qui fait présent de quelques bouteilles de vin de Champagne.

Le capitaine avance le soldat qui lui sert de laquais ; le colonel, l'officier subalterne qui lui fait la cour la plus assidue ; l'officier général, le capitaine qui joue bien au trictrac, qui sait détourner la balle, etc.

C'est pour cette raison que la dévotion est si justement et si fortement décriée. On la peu~ définir l'attache aux préceptes particuliers de sa religion. Les gens qui s'en piquent se font un plan de certaines pratiques : pourvu qu'ils les exécutent, ils se croient saints et regardent déjà leur figure comme peinte, dorée et brillante sur les autels, ils regardent leurs os comme exposés aux adorations du peuple. Les lois naturelles, la conscience et la probité sont comptées pour rien. La candeur, la bonne foi, la droiture ne font pas la moindre figure dans leur esprit.

[156] Ces gens ne voient dans les légendes, n'entendent dans les sermons attribuer la sainteté qu'à ces sortes de fadaises, qu'à des jeunes, des disciplines, des retraites au désert et au cloître, des lectures, des chants, du célibat, etc. On ne prêche que ce que la religion a de propre ; si on parle quelquefois de la morale, ce n'est qu'en passant, on n'appuie guère là-dessus. La plupart du temps ce n'est que quelque fade raillerie ou quelque mauvaise satire des modes et des manières courantes, jamais contre les fourberies et les exactions des ministres de la religion ; jamais le texte n'est : *Gratis accepistis, gratis date.*

Sans scrupule ces dévots sont avares, fourbes, traitres, durs, lâches, insensibles,

orgueilleux, méprisants, superbes, vains, mauvais payeurs, effrontés emprunteurs, prenant leurs aises aux dépens d'autrui, sans pitié, sans miséricorde, sans quartier. Ils font payer le jour du terme, et d'avance, le plus qu'ils peuvent ;

[Variante (extrait n° XVII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

C'est donc une malice et une supercherie énorme, ou une folie détestable, de confondre les vertus morales, les véritables vertus, avec les impertinences des religions factices, et de donner à ces véritables vertus des noms dérivés de celui des religions.

Ceci soit dit pour prélude, mon Révérend Père. Ayez la bonté de m'écouter sans passion et sans prévention ; j'espère vous prouver bien clairement ce que j'ai posé, que les religions factices anéantissent entièrement la morale.

J'entends par la morale ce qui regarde les actions libres, en tant qu'elles peuvent être bonnes ou mauvaises, raisonnables ou brutales, justes ou injustes, convenables ou contraires à la santé et aux intentions de la nature, c'est à dire aux volontés éternelles du créateur. C'est ce en quoi consiste la vertu et le vice, ce qui fait les hommes bons ou méchants, et qui les rend dignes de récompense ou de châtiment devant Dieu.

Or il est bien évident que plus il y a de lois, plus il est difficile de les observer toutes. On ne s'attache qu'à quelques-unes, dont le choix tombe naturellement sur celles qui sont les plus aisées ou les plus pressées, je veux dire sur celles sur lesquelles on insiste davantage. On donne encore par un secret penchant dans celles qui ont quelque éclat extérieur. Et voilà d'où vient que tant de méchants jeûnent, disent des offices, allument des cierges, bâtissent des chapelles, décorent des images.

Ou bien ce choix tombe sur quelques-unes de ces lois où il y a une facilité réelle parmi quelques difficultés apparentes et spécieuses, comme de garder la virginité, quoiqu'il soit mille fois plus difficile d'être bon père et bon mari que de n'être ni l'un ni l'autre ; de se retirer dans un désert ou dans un convent, quoiqu'il soit mille fois plus difficile d'être honnête homme que d'être bon moine ou bon ermite, et par conséquent qu'il y ait mille fois plus de vertu.

Cependant on fait de la virginité et du monalisme le comble de la vertu et de la perfection, à cause de quelques plaisirs dont on se prive et qui ne sont qu'une bagatelle en comparaison des embarras qu'on évite. Si c'en était ici le lieu, je ne me mettrais guère en dépense pour prouver que ces vertus de religions factices sont de véritables vices, suivant la raison et même suivant l'Evangile.

C'est bien encore pis quand ces espèces de vertus imaginaires sont incessamment

rebattues et prêchées ; qu'on ne voit célébrer l'apothéose que de ceux à qui on les attribue, à moins que ce ne soit pour payer quelque grand service rendu ou senti pour le décimateur de l'apothéose, Notre Saint Père le Pape. C'est bien encore pis lorsque les transgresseurs de ces lois fanatiques sont bien plus blâmés que ceux des lois naturelles.

De là vient qu'on voit très peu de paysans qui manquent la messe, le prêche, la prière musulmane, quoiqu'ils aient mille fatigues à essuyer par le mauvais temps, dans l'éloignement de leurs demeures des temples. On voit très peu de papistes manger des œufs en carême, très peu de Turcs boire du vin, très peu de Juifs manger du porc, très peu de bramines tuer des animaux pour se nourrir : presque tous n'en sont pas moins fripons, trompeurs, négligents en leur besogne pour laquelle on les paie ; et ils maltraitent tous leurs femmes.

De là vient qu'on ne voit point de juge chrétien qui manque à faire baptiser ses enfants. On n'en voit point de juifs qui manquent à les faire circoncire ; on ne voit guère de catholiques romains qui manquent la messe et à faire leur Pâque ; et presque tous sont dans l'habitude de se rendre aux présents, aux sollicitations ; de faire languir de pauvres plaideurs pendant qu'ils dorment ou qu'ils se divertissent ; de négliger l'étude qui leur est nécessaire ; de n'examiner pas les choses suffisamment ; sans compter les injustices criantes.

De là vient qu'on voit beaucoup d'officiers et de soldats qui ne manquent point la messe, qui ont leurs heures et leurs chapelets en poche qu'ils disent fort régulièrement ; qui, blessés, demandent plutôt le confesseur que le chirurgien.

Cependant, ceux qui ne pillent pas le roi, leur hôte et le soldat sont bien rares : aucun ne remplit son devoir comme il dit ses heures. On souffre la friponnerie d'un munitionnaire, qui fait présent de quelques bouteilles de vin de Champagne. Le capitaine avance le soldat qui lui sert de laquais, le colonel l'officier subalterne qui lui fait la cour la plus assidue, l'officier général le capitaine qui joue bien au trictrac, qui sait détourner la balle.

C'est pour cette raison que la dévotion est si justement et si fortement décriée. On la peut définir l'attache aux préceptes particuliers de la religion. Les gens qui s'en piquent se font un plan de certaines pratiques : pourvu qu'ils les exécutent, ils se croient saints et regardent déjà leur figure comme peinte, dorée et brillante sur les autels ; ils regardent leurs os comme exposés aux adorations du peuple : les lois naturelles, la conscience et la probité sont comptées pour rien ; la candeur, la bonne foi, la droiture ne font pas la moindre figure dans leurs esprits ; ces gens ne voient dans les légendes, ils n'entendent dans les sermons attribuer la sainteté qu'à ces sortes de fadaises, qu'à des jeûnes, des disciplines, des retraites au désert ou au cloître, à des lectures et des chants, au célibat. On ne prêche que ce que la religion a de propre ; si on parle quelquefois de morale, ce n'est qu'en passant, on n'appuie guère là-dessus. La plupart du temps, ce n'est que quelque fade raillerie ou quelques mauvaises satires des

modes et des manières courantes : jamais contre les fourberies et les exactions des ministres de la religion, jamais le texte n'est *gratis accepistis, gratis date.*

Sans scrupule les dévots sont avares, fourbes, traitres, lâches, durs, insensibles, orgueilleux, méprisants, superbes, vains, mauvais payeurs, effrontés emprunteurs prenant leurs aises aux dépens d'autrui, sans pitié, sans miséricorde, sans quartier ; il faut payer le jour du terme ou d'avance, autant qu'ils peuvent. [Fin de la variante de l'extrait n° XVII du ms de Leningrad]

...il ne faut pas que la moindre chose leur manque, pas un instant de plus ou de moins. Si vous les interrogez sur les jeûnes, les lectures, les illuminations, l'ornement des images, etc., ils vous répondront d'un ton doux et d'un air composé : Ne faut-il pas faire quelque chose pour notre bon Dieu ? Oui, sans doute, misérable cafard ! il faut faire quelque chose pour Dieu, mais ce n'est pas des folies : il faut faire quelques sacrifices à son créateur, et on ne prend le parti de lui en faire de quelques soins et de quelque dépense, de quelque pratique gênante, mais inutile, que parce que cela coûte bien [157] moins que la résistance aux passions contraires à son devoir.

Aussi le nombre des personnes vertueuses est très petit, celui des dévots est grand ; rien n'est plus commun. Les vertus morales sont des vertus, les vertus de religions sont des vices et des folies.

J'ai une fois entendu un sermon sur la paresse. Il y eut deux ou trois mots sur les désordres qu'elle cause dans les juges qui négligent la visite des procès, et les pères de famille qui négligent le soin de leurs affaires, mais tombant aussitôt sur ceux qui perdent la messe, vêpres et le salut, ce fut où se déployèrent tous ces rares talents et où l'on fit tonner l'éloquence et le zèle.

Il est naturel que les trois quarts de l'auditoire conclut que c'est bien un plus grand crime de se contenter de prier Dieu chez soi, sans l'aller chercher bien loin, que de donner gain de cause à celui qui a tort dans une affaire de conséquence et où l'on est préposé et payé pour rendre justice, que de donner à la débauche le temps que l'on doit à ses affaires domestiques et laisser sa famille dans l'indigence et dans l'obligation d'affronter ceux qui lui ont fourni le pain. En effet, les personnes qui ont une grande expérience dans le monde ne se fier jamais à gens qui courent les messes, les indulgences, les saluts et les sermons, qui vont à confesse régulièrement trois ou quatre fois par semaine, qui ont le prie-Dieu avec le tableau de dévotion au chevet de leur lit, le crucifix avec les cierges allumés, qui disent certains offices tous les jours sans y manquer, quelque [158] affaire qui leur. survienne, etc. Un tel personnage qui aura de la bonne foi, de la parole, de la sincérité, de la bravoure, de la

générosité et de la justice est un vrai corbeau blanc.

La vraie morale est donc accablée sous un tas de lois ridicules en quoi consiste chaque religion factice. La conscience a beau parler ; le bruit des catéchismes, du sermon, du prêche, des exhortations au confessionnal, des livres antiques empêche de l'entendre.

Quelle différence entre la réprimande d'un véritable confesseur à un homme qui a battu sa femme pour un léger sujet jusqu'à lui faire perdre son fruit, et le fracas qu'il fait à celui qui aura mangé deux œufs en carême, à celui qui aura traité de vol les dîmes, les prix des enterrements et des mariages. Ah ! l'Enfer est ouvert ; pour ce malheureux, point d'absolution.

Une petite considération se présente encore ici qui ne sera pas tout à fait hors de sa place, puisqu'elle confirme ce que j'ai dit, que les religions factices sont injurieuses à Dieu. Elles rendent Dieu dépendant des hommes, elles le rendent leur redevable ; rien n'est plus commun que d'entendre prôner qu'un tel prince conserve ses droits et ses autels, qu'il augmente son empire et qu'il y va de la gloire de Dieu à maintenir ce prince. On ose même mêler tous ces blasphèmes dans les prières qu'on adresse à Dieu directement, l'engageant par son propre intérêt, en sorte qu'il ne reste qu'à dire en propres termes que Dieu est obligé en conscience, à peine d'ingratitude, de donner une longue et heureuse vie à son protecteur.

Après cela, celui qui a bâti des temples, fondé des monastères, qui a contraint des peuples par le fer [159] et le feu, les massacres et les désolations, à professer sa religion, se regarde comme l'ange tutélaire de la Divinité, laquelle ne peut se dispenser de foudroyer ses ennemis et tous ceux qui oseront lui résister, quelque droit qu'ils en aient. On ne manque pas de crier miracle à tout ce qui lui arrive d’avantageux : cela ne pouvait manquer, Dieu est trop bon politique. Quand ce prince est vaincu ou battu de tous côtés, mangé de vers tout vivant les cafards baissent le nez et gardent le silence.

Voilà M.R.P., des vérités réelles, incontestables : quiconque les niera prononcera des paroles qui ne répondront point à sa pensée. Ces vérités seront reçues de tous les esprits, qu'on les propose à des paysans grossiers, à des femmes, à des enfants et des sauvages, aux plus sublimes génies, à des savants, à des philosophes, en quelque temps que ce soit et dans tous les climats. Personne dégagé d'intérêt et de prévention ne les contredira. J'en ai fait l'expérience, M.R.P. ; j'ai appris mes principes sous divers prétextes et sous différentes formes à des enfants et à des docteurs.

Dieu a dit cela, donc c'est la vérité ! Voilà le raisonnement de tous les suppôts de religions factices. Voici celui des hommes de bon sens et désintéressés : *Cela est faux, donc Dieu ne l'a pas dit.* Il ne s'agit pour chaque parti que de prouver son antécédent.

Soutiendrez-vous bien, M.R.P., que vous prouverez par les livres des Juifs que l'Evangile, l'Alcoran etc. sont dictés par Dieu même, comme je prouverai que [160] Dieu n'est

point composé de trois pièces, qu'il ne punit personne pour les fautes d'autrui, que c'est une folie de se couper une partie du corps, etc. ?

Nierez-vous bien que je prouverai plutôt que Dieu est un, et un simple être, que c'est une injustice de punir Pierre pour le crime de Jacques, que se tronquer est plutôt un vice qu'une vertu, que vous ne me prouverez que Dieu a révélé la Trinité, le péché originel et la sainteté de la circoncision, etc. ?

J'entre dans Marseille, j'envoie dire au gouverneur que je suis maréchal de France, qu'il vienne me recevoir et m'apporter les clefs de la ville. Il me répond : Vous n'êtes point maréchal de France, et votre imposture sera punie par les clefs de la prison. Quel sera le succès de ma prétention ? Je n'ai pas la moindre marque de ma dignité, ni patentes, ni gardes, ni bâton ; on a des marques du contraire. Toutes les religions factices sont fondées dans leurs prétentions comme moi dans la mienne.

Quand je n'aurais que ce rayon de lumière naturelle qui me fait voir que Dieu est infiniment sage, puissant et juste, par conséquent qu'il a vu le plus court moyen pour m'instruire de ses volontés, qu'il a pu le prendre et qu'il l'a effectivement pris, puisqu'autrement il aurait agi contre la justice, je serais aussi fondé en démonstration que les géomètres. Euclide n'a rien prouvé sur des notions plus claires, ni tiré plus conséquemment de ces notions.

Or Dieu ne m'a rien dit que par un bon moyen, que [161] ce que ma conscience et ma raison me dictent. Me parler par des livres et par la bouche des hommes serait le plus mauvais des moyens à mon égard et le plus indigne de sa grandeur. Il ne veut donc de moi que ce que cette raison me déclare être de mon devoir et que ce que cette conscience me demande. Dieu ne me fera pas rendre compte d'autre chose. S'il avait voulu m'imposer d'autres obligations, il me l'aurait fait savoir de la même manière, et par une voie aussi sûre et aussi facile.

On ne me tirera pas plus de ce principe, M.R.P., que vous de ceux sur lesquels vous avez fait de si belles découvertes en algèbre et en géométrie. Il serait donc inutile de rien examiner de tout ce que les religions factices proposent comme leur fondement. Je suis bien sûr que vous ne prendriez jamais la peine d'examiner tous les contes qu'on pourrait faire pour vous persuader qu'il y a quelque part un triangle dont un seul côté est plus grand que les deux autres. Cent millions de livres, cent millions de témoignages, d'autorités, de témoins mourant même en votre présence plutôt que de se dédire de ce qu'ils auraient avancé sur l'existence dudit triangle, ne vous émouvraient assurément point, si ce n'est pour déplorer leur folie. Si une inquisition vous obligeait à déclarer que vous croyez ce beau fait, il n`en serait pas moins vrai que vous n’en croiriez rien.

Cependant, comme la prévention et l'éducation font une cruelle impression, il ne faut

rien oublier pour l'effacer. C'est une espèce de masse qu'il faut dissoudre et dissiper, c'est un poids si accablant qu'il ne laisse pas la force de s'en décharger [162] si l'on n'est puissamment secouru. Voyons donc, M.R.P., ce que c'est que la religion dans laquelle nous sommes nés, en laquelle nous avons été élevés et où nous avons vécu jusques à présent.

[Troisième cahier]

E[xamen de la religion chrétienne]

[1] On débute par soutenir que la raison et la conscience ne suffisent pas et qu'une révélation était nécessaire. Est-ce que Dieu n'avait pas vu tout ce qu'il fallait, et que, s'étant aperçu par la suite du défaut de lumière des hommes, il y suppléa par cet excellent moyen, comme lorsque le Roi donne une déclaration après un édit ? Il saute aux yeux que cette raison est une pure invention, fille de la nécessité où l'on se trouve lorsque l'on veut absolument être porteur d'une révélation.

La raison et la conscience sont parfaitement suffisantes pour la conduite des hommes. Dieu l'a ainsi connu, nous le sentons assez, et il en eût fait davantage s'il eût été nécessaire. Ce serait pour remédier aux maux et aux désordres que cause cette prétendue révélation qu'il en faudrait une seconde en interprétation ; celle-là est d'une absolue et évidente nécessité, je ne doute point que quelque jour il ne s'en trouve. Certains R.R.P.P. besaciers en avaient déjà fabriqué une sous le titre d'Evangile Eternel.

On tourne les païens en ridicule sur la pluralité de leurs dieux. Nous en avons trois principaux, sans compter les subalternes. A la vérité, nous disons que nous n'en avons qu'un, mais ce sont des mots en l'air. Il ne tenait [2] qu'aux Grecs de dire que Jupiter, Neptune et Pluton n'étaient qu'un seul dieu en trois personnes, et même avec moins d'absurdité que nous, puisque l'une de ces personnes n'était pas la souche et le principe des autres. Ils n'ont rien dit de ces trois dieux qui les distingue plus que ce que nous disons du Père, du Fils et du St Esprit : l'un a engendré l'autre, l'un a envoyé l'autre, l'un s'est fait homme par l'opération de l'autre, l'un s'immole à l'autre, etc.

A l'égard des dieux inférieurs, ne nommons-nous pas nos anges enfants de Dieu, comme ils nommaient Apollon, Mercure, Pallas et les autres ? Ne pouvaient-ils pas dire que les uns étaient des créatures d'une grande excellence et les autres des hommes vertueux comme nos saints ? Nous leur bâtissons de même des temples et des autels, nous leur adressons des vœux, nous leur faisons des sacrifices, nous leur attribuons des miracles, peut-être même passons-nous les païens dans toutes ces extravagances. Si nous prétendons qu'il y ait de la différence, ce n'est que par des distinctions et des subtilités. Il est à croire que les prêtres et les savants mythologiens faisaient les mêmes distinctions pour l'explication de toutes ces filiations, de ces adultères et de ces amours. Il était aisé de s'en tirer par allégorie. Saturne est l'éternité ; ainsi, dire que les trois grands dieux étaient fils de Saturne, c'était dire qu'ils étaient éternels. Les explicateurs du *Cantique des Cantiques5* trouveraient mille belles choses dans le coup de faux, le détrônement et l'emprisonnement de Saturne ; cela n'est pas plus difficile à trouver

que les profonds [3] mystères qu'ils découvrent dans la chanson d'amour.

Nous reprochons aux païens les vices de leurs dieux : l'ivrognerie, l'impudicité, l'emportement etc. Outre l'explication figurée, cela n'est pas à mettre en parallèle avec ceux dont nous couvrons notre Dieu en le faisant un tyran abominable qui nous impute un crime auquel nous n'avons aucune part, nous précipite par la seule fantaisie dans des tourments horribles et éternels, qui fait des lois auxquelles on n'entend rien quand on les a, et traitera comme transgresseurs de ces lois une multitude de gens qui n'en ont jamais entendu, ni pu entendre parler.

Un grand docteur a bien osé dire que Dieu a voulu mêler la lumière avec les ténèbres pour tendre des pièges aux esprits impurs et pour humilier les fidèles mêmes.

Tous les vices des dieux de la fable sont-ils à comparer avec une malice aussi noire ? Peut-on rien imaginer de plus horrible ? Un tel Dieu, s'il existait, loin de mériter nos respects, serait digne de notre exécration, dans la rage où nous serions de le voir hors de la portée de nos coups.

Je sais bien que l'on tente de sauver toutes ces horreurs, mais que dit-on ? Des galimatias. Il faut venir au fait. Cela est comme St Paul et St Augustin le disent, ou cela est autrement. Si cela est autrement, St Paul et St Augustin et leurs commentateurs sont des extravagants et des furieux dont il faut brûler les écrits par la main du bourreau.

Vous criez au blasphème ; j'y crie aussi, M.R.P. La différence qu'il y a, c'est que vous blasphémez Dieu, l'Etre Suprême, votre Créateur, qui vous a si parfaitement instruit de sa justice. [4] Je ne blasphème que des hommes qui ne valent peut-être pas grand-chose.

Tous les païens, les juifs, les mahométans sont damnés, et nos enfants même, s'ils ne sont baptisés,7 et tout cela : Trésors de Sagesse ! Qui empêchait les Egyptiens, les Grecs, les Romains, qui empêche tous les païens d'aujourd'hui de faire la même exclamation sur tout ce qu'on leur reproche de plus ridicule et de plus abominable ?

Pour les idoles et le culte qu'ils rendaient aux simulacres, ce qui nous les fait appeler idolâtres, il n'y a nulle différence d'eux à nous. Nous attribuons de la vertu à des pièces de sculpture et de peinture ; nous en préférons certaines à d'autres ; nous comptons qu'il faut les chercher, qu'il faut les toucher, nous leur donnons une sphère d'activité.

Qu'auraient répondu les chrétiens à des païens, s'ils leur avaient dit que leurs dieux s'unissent hypostatiquement à leurs simulacres ? Cela n'est pas moins possible que de s'unir au corps humain. Qu'auraient répondu les chrétiens si les Egyptiens, ridicules parmi les païens même, leur avaient soutenu que les rats, les oignons, les crocodiles etc. sont véritablement des dieux cachés sous les espèces et sous les accidents de ces animaux ou de ces légumes ? Cela n'est pas plus impossible que d'être caché sous les accidents du pain et du vin.

C'est peut-être trop préluder. Je viens aux preuves de la religion chrétienne prises en général, sans égard aux manies particulières de chaque secte, que toutes les autres condamnent. Toutes ces preuves se réduisent à onze articles suivant la connaissance que j'en ai Au moins ce sont les plus vantées. [5] S'il y en a quelques autres, elles ne me feront pas peur et il ne m'en coûtera guère pour mettre leurs forces au niveau de celles-ci.

1°) Les livres des Juifs appelés l'Ancien Testament, inspirés et dictés par Dieu même : ils contiennent l'histoire de la création du monde, le péché du premier homme, le déluge universel, les prophéties, les promesses d'un restaurateur de la nature corrompue, et d'un libérateur qui doit sauver de la damnation éternelle encourue par tout le genre humain, passé, présent et à venir ;

2°) L'Evangile, ou Nouveau Testament, dicté aussi par Dieu même : il contient l'histoire de ce réparateur et libérateur ; sa conception miraculeuse, son illustre naissance, sa doctrine incomparable, sa mort, sa résurrection, la révélation de la Trinité, celle de la Résurrection et du Jugement dernier, celle de l'empire de Satan et des tentations, le tout confirmé par un million de miracles ;

3°) L'accomplissement des prophéties, contenues dans les livres des Juifs ;

4°) La manière surprenante dont le christianisme s'est établi ;

°) Le témoignage des martyrs ;

6°) La tradition ;

7°) Les pères et les conciles, l'antiquité, le consentement de personnes illustres par les sciences et par les mœurs ;

8°) La dispersion des juifs ;

9°) Le merveilleux effet du christianisme ; [6]

10°) Les admirables découvertes des philosophes chrétiens par les lumières de l'Evangile, à la clarté desquelles ils ont trouvé que la corruption de la nature avait besoin d'un réparateur qui lui méritât une grâce sans laquelle la faiblesse de l'homme ne lui permettait~2 pas de se porter au bien, et que l'énormité du péché du premier homme ne pouvait être expiée que par une victime'3 d'un prix infini ;

11°) Enfin la sainteté du culte de cette religion.

Section première. Des Livres des Juifs.

Article premier. Si ces livres sont divins.

On en a si bonne opinion qu'on en défend la lecture. Les Russiens les ont entièrement supprimés et les plus judicieux ne les regardent que comme allégoriques, c'est-à-dire comme

des fables. Origène a tranché le mot.

Si l'on avait de bonnes raisons et de bonnes preuves à donner pour persuader que ces livres sont divins, on n'en citerait pas de pitoyables, on ne se jetterait pas à droite et à gauche sur tant de pauvretés. Voyez par exemple cette belle raison : *L'Ecriture ne nous dit rien que ce que la conscience nous dicte et que l'idée de l'être parfait confirme.*

Cela est faux : la conscience ne nous dicte point de sacrifier des animaux, encore moins d'égorger nos propres enfants ; mais quand cela serait vrai, il résulte de [7] cette sentence que ces livres sont inutiles, puisque tout homme est capable de penser, de dire et d'écrire ce qu'ils contiennent, donc ils n'ont aucun caractère de la divinité. Loin que ces livres aient un caractère de divinité, ils en ont de la plus basse humanité. Mais, dit-on, il faut les grâces du St Esprit pour sentir.

Dès qu'on en est réduit là, c'est donner gain de cause à son adversaire : cette grâce du St Esprit n'est autre chose que la prévention frauduleuse et l'artificieuse surprise. Une grande démonstration que ce n'est qu'un galimatias, c'est qu'il n'y a aucun endroit qui ne soit contesté et différemment interprété.

Rassemblez toutes les sectes et tous les sentiments des différents docteurs, vous verrez, M.R.P., que cela est vrai à la lettre. C'est un bel expédient que celui que l'on chante sur tant de tons : *Il ne faut pas s'attacher à la lettre ni à l'écorce, il faut pénétrer le sens caché.* Voilà une invention aussi digne de Dieu que serait celle d'une femme qui donnerait à un enfant de deux ans des pommes de pin, des noix de coco, des châtaignes avec leur robe épineuse, et lui dirait : Mangez, mon fils, mais ne vous arrêtez pas à l'écorce, cherchez le noyau. — Oui, mais je serai mort de faim avant d'avoir fait la moindre ouverture à cette écorce ; je mordrai mille endroits qui me casseront les dents et m'empoisonneront la bouche quand je croirai attraper le noyau etc.

Ces livres sont si équivoques qu'un fameux écrivain a dit en deux mots bien clairs, quoique sans trop se commettre, [8] qu'il faut savoir la religion avant de la lire. Cela n'a pas besoin de commentaires : on ne peut mieux dire que c'est un pot-pourri où naturellement on n'entend rien, mais où l'on trouve tout, suivant ses préjugés.

On en vante l'antiquité. Les livres d'Hermès en ont davantage, au dire de tous. Les pyramides d'Egypte couvertes d'hiéroglyphes étaient des livres égyptiens, il y en avait devant Jacob même ; mais quand ces livres seraient les premiers de tous ceux que nous avons, que cela conclut-il ? Ceux qui n'ont aucune connaissance des livres de Moïse sont-ils en droit de croire l'Iliade et l'Odyssée un ouvrage de Dieu même ?

Le judaïsme lui-même, quoiqu'il prêche l'unité d'un Dieu, retombe dans le paganisme par tout ce qu'il croit des anges, des sacrifices, des présents d'or et de richesses faits à la

divinité, des oracles, des songes, des vœux, des sorts à marché fait avec promesse de récompense, des actions détestables admises par acte de religion, de la localité de Dieu, des augures, des talismans, des prodiges, des deux principes, le bon et le mauvais, du destin, de la fatalité, et par tout ce que les rabbins ont ajouté à leurs livres sacrés.

Enfin, ils en agissent universellement avec leur Dieu comme les païens avec les leurs : ils en parlent aussi tout de même. Les premiers monuments de l'histoire fabuleuse ont, à chaque ligne, des actions et des conversations avec Jupiter, Mars, Mercure, Apollon, Minerve, Cérès, etc. Parmi les hommes, on n'en était pas plus étonné pour voir un dieu. Les livres de Moïse sont semés d'apparitions : la familiarité de Dieu et des anges [9] avec les hommes était lice intimement ; il ne paraît pas la moindre surprise dans ceux à qui Dieu parlait tête-à-tête.

A la vérité, les chrétiens ont épuré une partie de tout cela ; mais ce n'est pas au moyen des livres et de la théologie des Juifs et de l'Evangile, c'est par la philosophie et les autres sciences. Il y a grande apparence que ces livres qu'on donne à Moïse lui sont fort postérieurs et le pur ouvrage des rabbins. Ces gens grossiers, d'un génie porté à la fable et à la superstition, aux récits merveilleux, aux expressions hyperboliques et outrées, enfin réduits au galimatias, langage ordinaire des ignorants glorieux, ont mis par écrit leurs fantaisies et leurs traditions sous un nom qui avait de l'autorité.

Si Moïse en est l'auteur, il fait une rhapsodie de contes qui couraient de son temps, comme on en aurait pu faire de ceux qui couraient au Mexique et au Pérou quand les Européens y passèrent ; on pourrait en faire aussi de semblables dans notre continent, qui seraient tout aussi sensés, aussi véritables et aussi dignes de l'Etre parfait.

Nous voyons que tous les écrivains de toutes les religions ont passé dans leur temps pour des débiteurs de fables et de prodiges, et leurs écrits nous sont garants qu'ils méritaient ce titre ; pourquoi distinguerions-nous les écrivains juifs ?

Mais sans entrer dans ces discussions ni alléguer qu'on [10] ne sait pas d'où ces livres nous viennent, ni comment ils ont été conservés, sans dire que ces livres ont été falsifiés ou supposés, qu'il y en a eu de perdus et qu'on peut soupçonner ceux qui disent les avoir retrouvés d'en être les auteurs ; sans remarquer qu'il paraît en cent endroits que Moïse n'en peut être l'auteur.

Supposons ces livres, tels que nous les avons, originaux et sans corruption. Que contiennent-ils ? Des histoires inutiles et ridicules, de pernicieux exemples, des actions détestables louées et attribuées à des inspirations divines, des contrariétés, des anachronismes, mille et mille absurdités qui mettent les plus habiles commentateurs dans la nécessité de se jeter dans l'allégorie, ou de débiter des impertinences à milliers.

Qui sont les auteurs de ces livres ? Des hommes très vicieux, ignorants, grossiers, dont

on veut nous donner de grandes idées et dont les juifs eux-mêmes disent tout le mal imaginable : Moïse était un glorieux un ambitieux ; David un avare, un voluptueux, un politique qui mêla dans le service de la religion tout ce qu'il crut utile à sa famille, un hypocrite, qui punit sans grande nécessité ceux qui avaient tué Saül et un de ses fils, pour se faire honneur de ce qui ne lui coûtait rien ; puis il livra aux ennemis de ce prince sept autres de ses fils, sous un prétexte ridicule, parce qu'ils l'embarrassaient. C'était enfin un homme sans humanité, sans probité.

Les propres narrations de ces livres en font voir la vanité, aussi bien que l'histoire des autres nations.

Que peut-on enfin imaginer de plus horrible que le sacrifice de Jephté et d'Abraham, de plus puéril que le conte de Samson, de plus impertinent que le livre de Job, de plus pernicieux et de plus indigne que les actions de Judith, [11] de Jael et d'Aod ; que les brigandages de David, ses massacres et ses vengeances inhumaines ?

C'est peu de louer ces horreurs : elles étaient faites par ordre ou par inspiration de Dieu ; c'était Dieu qui suscitait ces barbaries, c'était lui qui commandait l'usurpation de la terre de Chanaan et toutes les exécrables actions avec lesquelles on y parvint. Il est bien aisé de justifier tout ce qui fait frémir la nature, s'il ne tient qu'à en charger la divinité, en supposant qu'on agit par ses ordres. Les Grecs pillèrent ainsi la Libye et s'en emparèrent, et aujourd'hui.40 C'est dans ces livres qu'on trouve des ordres de traverser les mers pour aller mettre en esclavage des peuples entiers ; ce n'est pas le tout d'en éviter le blâme, on se canonise, on s'en glorifie, on se porte pour ministre de Dieu et pour exécuteur de ses ordres.

Si le genre humain était réduit en une seule république, la plus sage précaution qu'on pourrait prendre serait d'exterminer jusqu'à la mémoire d'un tel code. Les protestants reprochent aux papistes leurs légendes, les vies et les extravagances de leurs saints, leurs visions, leurs révélations etc., pendant qu'ils font leur plus sainte occupation de feuilleter les livres des Juifs, mille fois pires.

Il est vrai que parmi un tas de lois ridicules et impertinentes, dignes du père éternel des Petites Maisons, il s'en trouve quelques-unes de raisonnables, mais passent-elles la portée d'un esprit médiocre ? Il est vrai que parmi tant de faits détestables et d'un pernicieux exemple, il s'en trouve de beaux, et dignes d'être imités, mais passent-ils les actions héroïques des anciens païens ? [12]

Si Dieu voulait détruire les Amorrhéens et les Philistins, s'il voulait faire mourir Holopherne, Sisara et Eglon, ne le pouvait-il sans autoriser par ses ordres des actions si injustes, sans fournir de si horribles prétextes aux hommes lâches, ambitieux et cruels, et enfin sans qu'il en coutât au moins l'innocence de ceux qu'il employait ?

Quand on remarquerait quelque chose de singulier et d'extraordinaire, pour y soupçonner un caractère de divinité il faudrait que ces endroits continssent des sublimités auxquelles tous les hommes ne pussent atteindre, par exemple de véritables prophéties. Il eut fallu prédire le jour et l'heure du tremblement de terre qui renversa Antioche ; le jour et l'heure que telle île disparaîtrait, le jour et l'heure qu'il en sortirait une de la mer ; le jour de la destruction de Jérusalem, nommer par qui, dire comment, circonstancier tout sans emblème, sans allégorie et sans nulle équivoque.

Alors on aurait vu et pu soutenir que Dieu a eu part à ces livres, mais les fables, les suppositions miraculeuses dont il est semé ne peuvent que le [*sic*] rendre méprisables.

Les anciennes histoires de toutes les nations sont de même caractère, et si les Américains avaient eu l'art d'écrire, nous y aurions trouvé d'aussi belles et d'aussi solides histoires ; le recueil de leurs traditions est à peu près semblable.

[Variante (extrait n° XVIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Supposons ces livres, tels que nous les avons, originaux et sans corruption ; que contiennent-ils ? Des histoires inutiles ridicules, de pernicieux exemples, des actions détestables louées et attribuées à des inspirations divines, des contrariétés, des anachronismes, mille et mille absurdités qui mettent les plus habiles et les plus célèbres commentateurs dans la nécessité de se jeter dans les allégories ou de débiter des impertinences à milliers.

Qui sont les auteurs de ces livres ? Des hommes très vicieux, ignorants, grossiers, dont on veut nous donner de grandes idées, et dont les Juifs mêmes disent tout le mal imaginable. Moïse était un glorieux, un ambitieux, David un avare, un voluptueux, un politique qui mêla dans le service de la religion tout ce qu'il crut utile à sa famille, un hypocrite, un tyran qui punit sans nécessité ceux qui avaient tué Saül et un de ses fils pour se faire honneur de ce qui ne lui coûtait rien. Puis il livra aux ennemis de ce prince sept autres de ses fils sous un prétexte ridicule. La raison véritable, c'est qu'ils pouvaient l'incommoder. Ce sont tous gens sans humanité et sans probité.

Les propres variations de ces livres on font voir la non-vérité, aussi bien que les histoires des autres nations et le train présent du monde.

Que peut-on imaginer de plus horrible que l'action des douze patriarches envers leur frère Joseph ? Ils auraient mérité, en bonne justice, d'être roués en place de Grève. Y a-t-il rien de plus extravagant que le sacrifice de Jephté, de plus puéril que conte de Samson, de plus impertinent que le livre de Job, et de plus pernicieux et de plus indigne que les actions de Judith, de Jahel et d'Aod, que les brigandages de David, ses massacres et ses vengeances inhumaines ?

Mais c'est peu de louer toutes ces horreurs, elles étaient faites, ajoute-t-on, par ordre de Dieu. C'était Dieu qui suscitait toutes ces barbaries. C'était lui qui commanda l'usurpation de la terre de Canaan et toutes les exécrables actions avec lesquelles on y parvint. Il est bien aisé de justifier tout ce qui fait frémir la nature, il n'y a qu'à en charger la divinité et supposer que c'est par ses ordres qu'on agit. Les Grecs pillèrent ainsi la Lybie et s'en emparèrent, et aujourd'hui ce sont les Turcs. C'est dans ces livres qu'on trouve des ordres de traverser les mers pour mettre en esclavage des peuples entiers. Ce n'est pas le tout d'en éviter le blâme, on s'en glorifie, on se canonise, on se porte pour ministre de Dieu et exécuteur de ses volontés.

Si le genre humain était réduit à une seule religion, la plus belle loi qu'il pût faire serait d'exterminer jusqu'à la mémoire d'un tel code. Les protestants reprochent aux papistes leurs légendes, les vices et les extravagances de leurs saints, leurs visions, leurs révélations, pendant qu'ils font leur plus sainte occupation de feuilleter les livres des Juifs mille fois plus mauvais.

Il est vrai que parmi un tas de lois ridicules et extravagantes, dignes du père éternel des petites-maisons, il s'en trouve quelques-unes de raisonnables, mais passent-elles la portée d'un esprit médiocre ? Il est vrai que parmi tant de faits détestables et d'un pernicieux exemple, il s'en trouve de beaux, dignes d'être imités : mais passent-elles *[sic]* les actions héroïques des anciens païens ?

Si Dieu voulait détruire les Amorrhéens les Philistins, s'il voulait faire mourir Holopherne et tant d'autres, ne le pouvait-il sans autoriser, par ses ordres, des actions si injustes, sans fournir de si horribles prétextes aux hommes lâches, ambitieux et cruels.

Quand on remarquerait quelque chose de singulier et d'extraordinaire, pour y soupçonner quelque chose de divin, il faudrait que ces endroits continssent des sublimités auxquelles tous les hommes ne pourraient atteindre par eux-mêmes ; par exemple, et par rapport aux prophéties, il fallait prédire le jour et l'heure du tremblement de terre qui renversa la moitié d'Antioche, le jour et l'heure que telle île disparaîtrait, le jour et l'heure qu'il en sortirait une de la mer ; prédire l'an, le mois et le jour que l'Amérique serait découverte et donner un dictionnaire de la véritable langue de ces peuples avec une carte du pays.

Alors on aurait vu et on aurait pu soutenir que Dieu a eu part à ces livres. Mais les fables et les suppositions miraculeuses dont ils sont semés ne peuvent que les rendre méprisables.

Les anciennes histoires de toutes les nations sont de même caractère, et si les Américains avaient eu l'art d'écrire, nous y aurions trouvé d'aussi belles et d'aussi solides histoires. [Fin de la variante de l’extrait n° XVIII du ms de Leningrad]

Il est vrai que Moïse ne connaissait qu'un dieu et qu'il en parle quelquefois d'une manière assez convenable, mais outre qu'il est manifeste qu'il avait été instruit par les Egyptiens, dont les sages ne donnaient pas dans les extravagances populaires, les seules lumières naturelles [13] dans un bon esprit sont capables de cela. Mille philosophes en ont bien mieux parlé et nous ne pouvons refuser la palme à Platon, qui a, dit-on, pénétré jusqu'à notre Trinité ; il ne se piquait pourtant pas de révélation ni d'avoir des tête-à-tête avec la divinité, ses disciples ni ses sectateurs ne lui ayant jamais rien attribué de semblable.

Pour entrer en quelque détail, il faudrait, M.R.P., donner ces livres à examiner, puis demander ce que l'on en pense. Se récrierait-on plus sur leur divinité que sur celle du plus fabuleux roman ? Non ! Mais on commence à prévenir en disant : Voilà des livres divins. Il faut les croire ou brûler. Lisez-les à présent, et voyez si cela n'est pas évident.

Secondement, on reconnait qu'une chose est divine quand elle a ce que n'ont pas les choses qui ne sont pas divines, lorsqu'elle a ce qu'il n'y a qu'une puissance infinie qui puisse fournir ; par exemple, un corps vivant, croissant, engendrant est un ouvrage divin l'effort des hommes, et toute leur industrie ramassée, ne peut rien faire de semblable. En est-il de même de ce livre ? Un écolier de troisième en ferait un meilleur dans ses vacances, à très peu d'endroits près, et ces endroits que j'excepte sont infiniment au-dessous des écrits des philosophes. Ajoutez quelque chose à ces livres et donnez-les à quelqu'un qui ne les ait jamais lus, pour voir s'il découvrira cette addition ; prenez-en quelques lambeaux, et les fourrez dans un autre ouvrage, pour voir si on remarquera du divin, et que cet endroit n'est pas sorti de la tête d'un homme comme le reste. Beaucoup de ces livres étaient apocryphes il y a quelques [14] siècles, quelques-uns le sont encore parmi les juifs et les protestants. Où était donc, et où est encore leur caractère de divinité ?

En troisième lieu, Dieu n'a ni idiome, ni caractères ; Dieu est un pur esprit, sa langue est purement spirituelle, et ses caractères purement spirituels ; il parle immédiatement aux esprits, et les esprits l'entendent ; aucune connaissance ne vient de Dieu que celle qui arrive aux esprits sans l'entremise des choses artificielles. Il n'y a que les vérités métaphysiques qui soient de véritables instructions de Dieu : ce sont les principes dont il nous a donné la faculté de tirer des conséquences, à quoi il faut ajouter la conscience et l'instinct. C'est pour cela que tous les hommes s'accordent sur ces vérités, sur la conscience et sur l'instinct, ils sont tous instruits par le même maître. La géométrie, l'arithmétique, les principes de la morale et de l'équité sont les mêmes chez tous les peuples ; les plus sauvages et les plus barbares ne diffèrent en rien là-dessus des plus civilisés, au lieu que sur les autres choses, et à l'égard de la religion surtout, autant de têtes, autant de sentiments. Quelle raison en peut-on apporter, sinon que ce sont des fantaisies humaines, que chacun a la sienne ?

Cet axiome est incontestable : une chose niée par la plus grande partie des hommes n'est point une vérité, encore moins une déclaration de Dieu. Chaque religion est niée par tous ceux qui en professent d'autres : tirez la conséquence.

Quatrièmement, si ce livre était divin, s'il n'était pas entièrement parfait, au moins le serait-il autant que le plus parfait que les hommes puissent faire ; il serait clair, [15] net, sans équivoque, sans obscurités, sans absurdités, sans contrariétés, sans répétitions inutiles, il n'aurait besoin ni d'interprétation ni d'explication ; et quand il serait vrai que ces contrariétés et ces absurdités ne seraient qu'apparentes, c'est toujours un défaut terrible qu'on ne passerait pas à un homme.

Ces livres sont pitoyables, mal digérés, dans la langue la plus ignorée et la plus imparfaite ; livres écrits sans voyelles, en sorte qu'il dépend de la fantaisie de faire un point qui forme les mots que l'on veut des mêmes lettres : P, R, différemment ponctués feront PouR, PaR, PeuR, comme on voudra ; l'impératif et le futur sont la même chose, et c'est la grande ressource des prophéties : tous les commandements passent pour prédictions. Je dis à mon laquais d'aller mettre une lettre à la poste, il y va, j'ai prophétisé. Ils sont écrits sans distinction de mots, sans virgules, ce qui jette les gens sincères dans des embarras insurmontables.

Ceux qui ont mis les points qui servent de voyelles, qui prennent la même inflexion tantôt au futur, tantôt à l'impératif, qui ont distingué les mots, fixé les périodes par des points et des virgules, qui choisissent dans un double sens, qui prennent une expression pour ironie, une autre comme interrogation ou affirmation, ces gens ont-ils eu aussi une conversation avec Dieu ?

Cinquièmement, on trouve dans ce livre une infinité de choses contre les vérités de fait sur la composition de l'univers. On répond que Dieu n'a pas voulu apprendre la cosmographie aux hommes. Soit, on ne dit pas tout ce qu'on sait, [16] mais lorsqu'on parle, on ne dit pas les choses autrement qu'elles ne sont, on parle juste si l'on en est capable. Cette réponse serait bonne pour un silence, mais il y a des faussetés positives : on ne parle point contre une vérité connue. Quoique le principal dessein ne soit pas d'instruire, si je parle d'un naufrage arrivé dans la Méditerranée, je ne dirai pas que l'orage commença avec le flux de la mer, quoique mon dessein ne soit pas d'instruire de la différence de cette mer d'avec les autres.

Sixièmement enfin divin ou non divin il faut de nécessité soumettre ce livre à la raison. J'y vois Dieu de mauvaise humeur, se fâchant, se dépitant, se repentant, s'apaisant comme un enfant pour des bagatelles. Le voilà de figure humaine, changeant de place etc. On entre dans un labyrinthe dont jamais on ne trouvera la sortie : tous ces sens mystiques, tous ces types,~, toutes ces prophéties s'évanouissent. Il ne faut pas crier que la raison est la servante; elle est la

reine, elle fixe la force, l'intention et la signification de cet ouvrage de Dieu.

Vous n'oseriez, M.R.P., le donner pour ce qu'il est naturellement, comme on donne le *Manuel* d'Epictète ou les *Offices* de Cicéron. Voilà donc votre livre divin devenu en lui-même humain par l'usage ; c'est l'arc d'Hercule entre les mains des Pygmées, les flèches qu'il décoche ne sont que de la force des Pygmées. Votre livre divin n'est qu'une énigme que les hommes expliquent et le sens qu'on donne à une énigme n'est qu'un peut-être sans nulle solidité assurée. C'est à l'auteur à dire le mot ; il a donné un canevas sur lequel chacun a travaillé à sa fantaisie.

[Variante (extrait n° XIX) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Si Dieu faisait un livre matériel, il serait tout d'un style, étant d'un seul auteur. Ce style serait universel, le plus simple et le plus raisonnable. Celui en question est de vingt styles différents ; il est écrit d'une méthode particulière à une seule nation, et de la manière la moins propre à l'instruction.

Si ce livre était divin, s'il n'était absolument parfait, au moins le serait-il autant que le plus parfait que les hommes puissent faire. Il serait clair, net, sans obscurités, sans équivoques, sans contrariétés, sans absurdités, sans répétitions inutiles ; il n'aurait besoin d'aucune interprétation ni explication. Quand même il serait vrai que ces contrariétés et absurdités ne seraient qu'apparentes, c'est toujours un défaut terrible qu'on ne pardonnerait pas à un homme.

Ces livres sont de tous les livres les plus pitoyables et les plus mal digérés, dans la langue la plus imparfaite et la plus ignorée. Ces livres sont écrits sans voyelles, en sorte qu'il dépend de la fantaisie de faire des mots. L'impératif et le futur sont la même chose, et c'est la grande ressource des prophètes : tous les commandements passent pour des prédictions. Ces livres sont écrits sans distinction de mots, sans ponctuation, ce qui donne tout de même le moyen de trouver tout ce qu'on veut et jette les plus sincères [interprètes] dans un embarras insurmontable.

On trouve en ce livre une infinité de choses contre les vérités de fait sur la composition de l'univers. On répond que Dieu n'a pas voulu instruire les hommes de la cosmographie. Soit, on ne dit pas tout ce qu'on sait ; mais lorsqu'on parle, on ne rapporte pas les choses autrement qu'on sait qu'elles sont ; on parle juste, si on en est capable. Cette réponse serait bonne si on gardait le silence, mais il va des faussetés positives, et l'on parle contre une vérité que l'on connaît soi-même. Quoique le principal dessein ne soit pas d'instruire d'une vérité, si je parle d'une histoire arrivée à la mer, je ne dirai pas qu'un officier, sortant de sa chambre et voulant embrasser le grand mât, en fut empêché par le mat de beaupré contre lequel il choppa,

quoique mon but ne soit pas d'instruire de la fabrique d'un vaisseau, des noms et de la disposition des mâts.

Divin ou non divin, il faut, de nécessité, soumettre ce livre à la raison ; il faut interpréter cet écrit, prendre ici un sens littéral, là un figuré, un précepte pour un commandement, un autre pour simple conseil. Sinon, on se jette dans un abime d'absurdités : voilà Dieu de mauvaise humeur, jurant, pestant, se fâchant, se dépitant, se repentant, s'apaisant, comme un enfant pour des bagatelles : le voilà de figure humaine, changeant de place. On entre dans un labyrinthe dont jamais on ne trouvera la sortie, et tous ces sens mystiques, tous ces types, toutes ces prophéties s'évanouissent. Il ne faut point croire que la raison est la servante ; elle est la reine, elle fixe la force, l'intention et la signification de cet ouvrage de Dieu.

Vous n'oseriez donner ce livre pour ce qu'il est naturellement, comme on donne le *Manuel* d'Epictète ou les *Offices* de Cicéron. Voilà donc votre livre divin devenu en lui-même humain par l'usage. C'est la massue d'Hercule entre les mains des Pygmées ; les flèches qu'ils décocheront ne porteront des coups que de la force des Pygmées. Votre livre divin n'est qu'une énigme que les hommes expliquent ; et le sens qu'on donne à une énigme n'est qu'un peut-être qui n'a point de solidité. C'est à l'auteur même à dire le mot ; ce n'est qu'un canevas sur lequel on travaille, et où l'on trace ses fantaisies. [Fin de la variante de l’extrait n° XIX du ms de Leningrad]

Le fondement de toute la religion des Juifs est la vocation [17] d'Abraham ; la preuve en est avec celle du jugement de Pâris et du ravissement de Ganymède. Mais au fond, n'est-ce pas une impertinence ? Cette idée que Dieu haïsse tous les hommes, sauf la postérité d'un particulier à cause de son mérite, est indigne. Plaisante espèce de mérite pour Abraham de croire en Dieu ! Il connaissait certainement que c'était Dieu qui l'appelait ; s'il ne le connaissait pas, c'était un fou d'aller égorger son fils sur une vision cornue ; s'il le connaissait, où est le mérite, et la foi ?

Un paysan à qui le Roi ordonnerait de jeter dans la rivière un écu qui ferait tout son vaillant, avec promesse de le bien récompenser, serait-il le meilleur et le plus digne des Français s'il se mettait en devoir d'exécuter cet ordre ? Mais, me dira-t-on, c'est un fils unique, ardemment souhaité, obtenu après longtemps, tendrement aimé. Hé bien ! que conclut-on et que veut-on que je conclue ? Que si Abraham avait une idée juste de l'Etre suprême, il ne pouvait croire qu'un commandement si éloigné des sentiments qu'il a mis dans nos cœurs et qui sont un devoir de l'humanité, vînt de Dieu, et qu'ainsi il avait une idée fausse de la divinité et ne méritait pas ce nom d'adorateur du vrai Dieu, puisqu'il faut avoir une idée distincte de l'objet qu'on adore.

Je ne veux point, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, M.R.P., entrer dans une discussion de faits qui emporterait beaucoup de peine et nulle décision ; voyons seulement le nombre prodigieux de versions, d'interprétations différentes, des milliers de sectes opposées qui se fondent également sur ces livres, et concluez de leur divinité, si vous l'osez encore.

Les erreurs de faits, les faussetés, les hâbleries, les défauts contre le bon sens, contre les premiers principes, contre les sciences [18] exactes, contre les pures idées de la divinité et de la vérité, les mauvaises maximes, les exemples abominables, les contrariétés et les équivoques y sont en si grand nombre, que des milliers de commentaires ne peuvent ni les pallier, ni les expliquer, ni les accorder ; on les baptise du nom de contrariétés apparentes, d'obscurités à adorer. Voilà en vérité de beaux sujets d'adoration.

Obtient-on la bénédiction de Dieu, son amour et ses grâces par une supercherie soutenue de mensonge et de faussetés grossières ? Le bon sens ne dit-il pas que les souhaits du père tombent sur celui sur qui il les veut faire, et pour qui il les fait, non sur celui sur qui il les fait matériellement ? Si, lorsqu'un saint personnage vient d'achever sa confession, un libertin se glissait en sa place et le supplantait avec adresse, l'absolution que donne le prêtre serait-elle pour le libertin ? Le dévot en serait-il frustré ? Je ne pense pas que la Sorbonne le décide ainsi. Mettez donc, .NI.R.P., l'histoire de Jacob et d'Esaü, qui fait la seconde pièce du sac, au rang des puérilités les plus misérables.

Dieu est au ciel, disent ces livres. Est-il plus là qu'ailleurs ? Et qu'est-ce que le ciel ? J'attends la réponse de ces prophètes.

Les enfants d'un sacrificateur font des sottises avec des femmes à la porte du temple ; la punition en est que les ennemis de ce peuple, qui sont aussi ennemis de Dieu, viennent tuer trois mille hommes et ravir la pièce la plus vénérable de tout le meuble sacré. Vengeance bien concertée !

On ordonne des fêtes à la nouvelle et à la pleine lune, et on n'a pas l'esprit d'enseigner le cours de la lune. Il faut placer des sentinelles sur le haut des montagnes pour avertir ; tout est en combustion si le temps est couvert. Le Dieu des Juifs se trouve moins habile que nous, qui donnons à nos pilotes des almanachs [19] et des tables des déclinaisons et as[censions] droites.

La vérité est que le pauvre Moïse croyait impossible qu'on eut là-dessus aucune science ; il aurait cédé le pas à qui lui aurait prédit une éclipse, ou bien il l'aurait fait punir comme magicien.

J'ai lu quelque part le titre d'un livre : *Politique tirée de l'Ecriture Sainte.* Ce doit être bien pis que Machiavel : on y trouvera que les peuples appartiennent aux rois, comme les chiens et les chevaux à leurs maîtres, qu'il est permis de tout sacrifier à son ambition, jusqu'à

sa promesse et sa foi ; qu'on peut employer les trahisons, les mensonges, les impostures ; qu'on peut assassiner un roi avec lequel on est en paix ; qu'un particulier peut massacrer son voisin qui enfreint une loi ecclésiastique ; qu'un roi peut priver ses enfants légitimes de la couronne pour la mettre sur la tête d'un bâtard, et d'un bâtard que l'on a d'une femme arrachée par force à son mari ; on y trouvera non seulement la polygamie, mais l'usage légitime des concubines en quelque qualité que ce soit ; les rois peuvent fonder sur plusieurs passages le droit de tout usurper et d'exercer leur tyrannie. Et puisque Dieu punit le crime de David par la mort de trente mille hommes de ses sujets, il faut bien que les sujets soient un autre genre d'hommes que le roi.

C'est sur ces livres que Cromwell s'appuyait pour colorer sa tyrannie ; il couvrait toutes ses injustices de leurs décisions et de leur autorité.

Autres impertinences : l'opinion extravagante qu'il y a de mauvais génies, des démons malfaisants, qui maltraitent les hommes, employer des finesses grossières comme les eaux de jalousie pour guérir la lèpre, ou du moins à sa prétendue guérison ; si le bonhomme Moïse avait su la vertu du mercure, il aurait réussi sans ordonner tant de pas inutiles.

Que veut-on de plus ridicule que la distinction des animaux [20] en mondes et immondes, que ces impuretés pour avoir touché un cadavre, pour des infirmités naturelles, que la circoncision donnée comme loi de Dieu ? Il m'en revient mille autres trop longues à détailler.

[Variante (extrait n° XX) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Les erreurs de fait, les faussetés, les fables, les hâbleries, les défauts contre le bon sens, contre les premiers principes, contre les sciences exactes, contre les pures idées de la divinité et de la vérité, les mauvaises maximes, les exemples abominables, les contrariétés, les équivoques y sont en si grand nombre, qu'on ferait une montagne de volumes composés pour les pallier, les expliquer, les accorder, après les avoir baptisées du nom de contrariétés apparentes, d'obscurités à adorer. Voilà en vérité de beaux sujets d'adoration.

Obtient-on la bénédiction de Dieu, son amour et ses grâces par une supercherie soutenue de mensonges et de faussetés grossières ? Le bon sens peut-il soutenir que les souhaits d'un père tombent sur celui sur lequel il les prononce matériellement, et non sur celui pour qui il les fait, et cela deux cent ans après ? Si, lorsqu'un personnage vient d'achever sa confession, un libertin se glissait en sa place et le supplantait avec adresse, l'absolution que donne le véritable ministre serait elle pour le libertin ? Le dévot en serait-il frustré ? Je ne pense pas que la Sorbonne, ni le Sacré Collège, fasse une telle décision. Mettez donc, mon Révérend Père, l'histoire de Jacob et d'Esaü, qui est la deuxième pièce du sac, au rang des

puérilités les plus puériles.

Dieu est-il plus au ciel [qu]'ailleurs ? Et, qu'est-ce que le ciel ? Ces sacrés docteurs, ces pontifes, dont les livres renferment la science auraient dû dire de belles choses sur cette question et faire de belles réponses.

Les enfants d'un sacrificateur font des sottises avec des femmes à la porte du temple. La punition est que les ennemis du peuple entier, qui sont aussi sans doute les ennemis de Dieu, viennent tuer trois mille hommes et ravissent la pièce la plus vénérable de tout le meuble sacré. Cette vengeance est bien concertée !

On ordonne des fêtes à la nouvelle et à la pleine lune, et on n'a pas l'esprit d'enseigner le cours de la lune ; il faut placer des sentinelles sur les montagnes pour la voir. Tout est en combustion si le temps est couvert. Le Dieu des Juifs est moins habile, ou moins prudent que nous, qui donnons à nos pilotes des almanachs et des tables de déclinaisons et d'as[censions] droites.

La vérité est que le pauvre Moïse croyait impossible qu'on eût là-dessus aucune science : il aurait cédé le pas à qui lui aurait prédit une éclipse, ou l'eût fait punir comme un magicien.

J'ai lu quelque par le titre d'un livre, *Politique tirée de l'Ecriture sainte.* Ce doit être bien pis [que] Machiavel. On y doit trouver que les peuples appartiennent aux rois en propre, comme les chiens et les chevaux à leur maître ; qu'il est permis de tout sacrifier à son ambition, jusqu'à sa parole et sa foi, qu'on peut employer les trahisons, les mensonges, les impostures, qu'on peut assassiner un roi avec lequel on est en paix, qu'un particulier peut massacrer son voisin qui enfreint une loi ecclésiastique, qu'un roi peut priver ses enfants légitimes de la couronne pour la mettre sur la tête d'un bâtard, et d'un bâtard tiré d'une femme arrachée par force à son mari. On y trouvera non seulement la polygamie, mais l'usage des concubines légitime en quelque quantité que ce soit. Les rois peuvent s'emparer de plusieurs passages de ce livre et y fonder le droit de tout usurper et d'exercer les plus horribles tyrannies. Puisque Dieu punit le crime de David par la mort de cinquante mille de ses sujets, il faut bien que les sujets soient un autre genre d'hommes.

C'est sur ces livres que Cromwell s’appuyait pour colorer sa tyrannie et couvrait de leurs décisions et de leur autorité toutes ses injustices.

Qui parcourrait ces livres exprès pour en extraire les sottises, ferait une furieuse récolte. Je n'en prendrai pas la peine, ma mémoire m'en présente assez. Mettre la sainteté à jeûner sans nécessité et sans raison, à manger d'une chose plutôt qu'une autre, à cesser de travailler ; prendre pour argent comptant et pour vérité des apparitions d'esprits, des possessions de démons, le pouvoir des sorciers, des magiciens, des négromanciens ; l'opinion extravagante

qu'il y a de mauvais génies, des démons malfaisants qui maltraitent les hommes ; employer des finesses grossières comme les eaux de jalousie et la prétendue guérison de la lèpre.

Si le bonhomme Moïse avait su la vertu du vif-argent, il aurait réussi sa3ls faire tant de pas inutiles.

Que veut-on de plus impertinent que ce fatras de lois, que la distinction des animaux en mondes et immondes, que la défense des mariages en certain degré, que ces impuretés pour avoir touché un cadavre, pour des infirmités naturelles, que la circoncision ? Il y en a mille autres que je vois en gros sans pouvoir les détailler. [Fin de la variante de l'extrait n° XX du ms de Leningrad]

Mettons ce livre entre les mains d'un homme non prévenu, il en fera tout au plus le cas des *Métamorphoses.* Les Juifs [étaient] plus entêtés de leurs contes qu'aucune autre nation, ou ils faisaient semblant de l'être pour contenter leur vanité et se dédommager du mépris avec lequel les autres nations les regardaient.

La principale de ces orgueilleuses folies était d'attribuer à des actions particulières de Dieu ou de ses anges tout ce qui leur arrivait de bien ou de mal et d'en chercher la cause dans leur conduite. Ample matière d'exercer leur imagination !

David fait un dénombrement du peuple. Voilà un grand crime ! Pour punir Da\ :id, Dieu fait périr trente mille hommes qui n'avaient nulle part à son prétendu crime. Bel arrêt, bien digne d'un Être infiniment juste ! Mais que faire ? C'était un grand fléau que la peste ; on ne voulait pas démordre de la prévention que Dieu tenait sous sa protection cet auguste peuple. Une perte si terrible en étant une mauvaise preuve, il fallait donc imaginer quelque chose qui lui eût attiré cette punition. A quoi s`en prendre ? La religion était sur un bon pied, on s'en prit à ce qu'on put.

Qui est le peuple, qui est le particulier qui n'en pût faire autant, et dire sa famille gouvernée immédiatement par Dieu, en expliquant ainsi tous les événements ?

[Variante (extrait n° XXI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

David a fait un dénombrement du peuple, voilà un grand crime. Pour punition du crime de David, Dieu fait périr cinquante mille hommes qui n'y avaient aucune part. Bel arrêt, bien digne de la justice d'un être infiniment juste ! Mais que faire ? C'était un très grand fléau que la peste : on ne voulait pas démordre de la prévention que Dieu tenait sous sa protection cet auguste peuple. La peste si horrible en était une mauvaise preuve ; il fallait donc imaginer quelque chose qui lui eût attiré une si furieuse désolation. A quoi s'en prendre ? La religion était sur le bon pied. Où pêcher8i un sujet à la colère de Dieu ? On s'en prit à ce qu'on put.

Qui sont les peuples, qui est le particulier qui n'en peut82 faire autant, qui ne puisse pas faire soutenir que toute sa famille est gouvernée immédiatement par Dieu même, et s'y prenant ainsi ? [Fin de la variante de l'extrait n° XXI du ms de Leningrad]

Il faudrait suivre ce livre ligne à ligne, pour en ramasser toutes les pauvretés. Cela passe ma patience. En voilà assez pour faire ouvrir les yeux aux pauvres mortels abusés.

Quand je lus la Bible, j'étais prévenu autant qu'on peut l'être, [21] j'attendais les plus belles choses du monde et je brûlais d'impatience de les voir. Mon attente fut mal remplie ; quand je vis tous les rois malheureux accusés d'indévotion, cela me fut suspect : On a imputé, me disais-je, la bonne fortune à la dévotion et la mauvaise à l'irréligion. Les prêtres et autres gens de loi étaient à la fois les censeurs et les historiens, ils relevaient les moindres déférences qu'on avait pour eux et y attribuaient la fortune des princes.

Les chrétiens n'ont pas oublié cette supercherie : l'empereur Héraclius était pieux et dévot, il vainquit Cosroès, il retira la vraie croix. Bénédiction de Dieu ! Mahomet lui enleva la moitié de son empire et y planta sa religion. Ho ! C'est qu'il avait favorisé les monothéistes ! Bel expédient, bien digne de Dieu, comme si le Roi faisait venir les Turcs qui s'emparassent de la Provence et du Languedoc, après avoir pillé ces provinces, parce que le chancelier aurait mal interprété un de ses édits. C'est le train de toutes les religions : Cambyse se blesse à la cuisse de sa propre épée, sa plaie est incurable : c'est qu'il avait blessé un bœuf qui était le dieu Apis. Et sans fouiller dans l'antiquité, nous voyons le corps du clergé suivre la même route.

Cependant, dira-t-on, il y a des fêtes qui durent encore et que les Juifs célèbrent scrupuleusement, qui sont des monuments perpétuels, des faits historiques. Dites donc aussi que les fêtes des païens, que ces processions infâmes à l'honneur de Cérès étaient des monuments de faits historiques, et ne révoquez pas en doute un seul endroit des *Festes* d'Ovide. Dites donc, Messieurs les protestants, que les fêtes de l'Assomption, de Sainte-Marie-aux-neiges, Notre-Dame de Lorette, St Pierre aux liens, l'apparition de St Michel, la Portioncule, le Scapulaire, les stigmates etc., dites que tout [22] cela est fondé sur des vérités, dont ces fêtes sont des monuments irréprochables.

On a bien l'effronterie de vanter le pouvoir de l'eau bénite contre le tonnerre, on en récite mille faits miraculeux, on en fait des tableaux, des livres, on en infatue de pauvres filles cloîtrées qui croient tout cela bien certain. Cependant les églises qui en sont les magasins, qui en sont bénites du haut en bas, souvent par un Monseigneur en personne, sont foudroyées tous les jours, elles sont consommées, et même le très saint sacrement aussi, quoiqu'il soit la source de toute bénédiction. On a bien mis de nos jours un tableau à sainte Geneviève au nom

de toute la ville de Paris et du royaume pour la remercier du secours reçu par l'intercession de cette bonne patronne l'année mille sept cent neuf. Hé, vérité éternelle, où fut-il donc ce secours ? Les blés pourris en terre reverdirent-ils ? En tomba-t-il du ciel ? Tous les pauvres n'en furent-ils pas aux abois ? Un tiers n'en mourut-il pas de faim ? Hé bien, dans deux cents ans, sur la foi de ce tableau, on fera le récit d'un miracle que l'on n'osera nier avec une si bonne attestation.

Mais les Juifs, un peuple entier dispersé par toute la terre, croient ces livres qui leur imposent de si dures lois et des devoirs presque impossibles à remplir ; ils les gardent avec tant de soin et de respect depuis tant de siècles. Ce peuple garde de même le Talmud rempli de folies bizarres et monstrueuses. Tous les autres peuples de la terre gardent eux-mêmes et leurs livres et leurs traditions chargés de commandements onéreux. `

Les fréquentes révoltes des Juifs contre Moïse marquent assez qu'ils étaient mal convaincus de sa mission, et quelle qu'ait été leur obéissance, cela dit seulement qu'ils étaient des sots, de vils esclaves qui admettaient tout, pourvu qu'ils eussent du pain.

Les soumissions, les croyances, les vénérations ne font aucune preuve [23] si ce n'est pour établir que les hommes sont les dupes : les Candiots se soumirent à Minos, les Romains à Numa, les Péruviens à l'Inca. Les idolâtres n'ont-ils pas été soumis à des lois inhumaines jusques à massacrer leurs enfants et eux-mêmes ? Les calenders, les dervis, les fakirs, parmi les mahométans, ne font-ils pas des lois qui leur ordonnent, à de certaines processions, de se taillader les bras et les cuisses à coups de couteau, et ne continuent-ils pas, quoique quelques-uns en meurent ? Les chrétiens ne sont-ils pas foulés aux pieds par le pape, ne subissent-ils pas ses hauteurs, ne paient-ils pas les impôts qu'il met jusque sur leurs sacrements ?

Mais on sent la divinité de ce livre, il est rempli d'onction, il parle au cœur. Oui, de ceux qui en sont infatués ! Faisons-le lire à quelqu'un avec les ouvrages de Cicéron ; qui des deux parlera plus au cour ? J'accepte l'épreuve et je passe condamnation. Les livres apocryphes ne font-ils pas le même effet que les autres, depuis qu'il a plu de les nommer canoniques ? Ce n'était pas cela auparavant ; il y a, je le sais, des endroits touchants ; mais dans les romans, dans les *Epitres* et les *Métamorphoses* d'Ovide, n'y en a-t-il pas plus ? La description d'un fait, faux ou vrai, fait le même effet ; d'où vient sent-on tant d'émotion aux tragédies qu'on ne peut retenir ses larmes ?

Je sais bien qu'il y a de beaux préceptes et de belles sentences, mais n'y en a-t-il pas dans Epictète, dans Juvénal, dans Horace ?

Qu'on me donne cent enfants ; j'en laisserai une partie écouter la seule raison, sans les prévenir en aucune manière : ils se moqueront de votre sainte Ecriture. Ne le voyons-nous pas tous les jours ? Nos enfants se moquent de l'Alcoran et les enfants des Turcs de nos saintes

Ecritures. Mais, pour revenir à mon projet, j'infatuerai le reste des enfants de révélations, de livres sacrés, de volonté de Dieu déclarée aux hommes par des écritures confiées à de vénérables personnes, [24] je leur donnerai ensuite pour ces livres merveilleux tout ce qu'il vous plaira : *Jean de Paris*, *Mélusine*, *Robert le Diable*, et tout le reste de la Bibliothèque bleue. Je soutiens qu'ils en auront les mêmes sentiments que nous avons des livres juifs. Vous sentez malgré vous, M.R.P., que je dis la vérité.

Les mahométans ne peuvent lire l'Alcoran sans soupirer à chaque verset, ils y trouvent l'esprit de Dieu et autant de miracles que de lignes. Toutes les religions touchent également leurs sectateurs : l'exhortation d'un talapoin fait le même effet sur le cœur d'un Siamois dévot que le sermon du curé, du moine ou du ministre sur celui d'un Européen.

Mais quand on accorderait que Dieu a dicté ces livres, si cette révélation était nécessaire à tous les hommes, il fallait donc la donner dans tous les dialectes du monde, et suivant tous les changements qui y sont arrivés. Ce livre en hébreu peut-il être regardé comme un livre destiné à tous les hommes ? Un l'entend entre dix millions, et le roi du Pérou disait très bien que ce livre, qu'on lui montrait comme saint et la voie du salut, ne disait mot.

Quand vous diriez, M.R.P., que Dieu a pourvu à cet inconvénient en établissant des ministres, que le pape et les évêques sont les gardiens et les interprètes et les explicateurs de ces livres, le pape et les évêques devraient donc entendre tous les dialectes dans l'instant qu'ils sont évêques ou papes, ou du moins devraient-ils dans l'instant entendre l'hébreu et le grec qui sont les langues originales de ces livres charmants, et ils devraient nous en donner une explication uniforme en tous les points. Mais c'est un malheur qu'un ignorant que l'on fait évêque n'y entende rien ; il est obligé de s'en rapporter à un autre, et un savant, sans être ni juif ni chrétien, fait la leçon à tous les papes et évêques. Ce n'est donc qu'à proportion de son génie et de son [25] travail qu'on y entend quelque chose, et avec toute l'incertitude imaginable. Ainsi certains visionnaires prétendent lire dans l'arrangement des étoiles et croient trouver mille belles choses par là.

A prendre les choses en toute rigueur, on n'est point sûr de savoir une langue morte ; il n'y a aucune démonstration métaphysique qui puisse m'empêcher de nier l'explication qu'on donne aux mots, encore moins pour les inflexions des verbes. Vous n'oseriez parier votre salut éternel que nos explications sont certaines là-dessus. Donc, M.R.P., une religion fondée sur des livres écrits en langue morte n'est qu'une hypothèse, apparente et vraisemblable, mais problématique et incertaine enfin, sur quoi on risque son salut éternel. Combien les chrétiens ne doivent-ils pas trembler après cette réflexion, se formant l'idée d'un Dieu aussi pointilleux que celui qu'ils croient sans cesse à leurs trousses.

Quelle est donc l'infatuation de ceux qui n'y entendent rien ? Qui a dit à ce paysan, à cet

artisan français, allemand, suédois, espagnol, anglais etc., que ce livre qu'il feuillette n'est ni tronqué, ni corrompu, ni falsifié, ni altéré, qu'il n'y a ni additions ni omissions, après la quantité de mains dans lesquelles il a passé ? Qui leur a dit que leurs traductions sont bonnes et que l'intérêt, l'ignorance ou l'entêtement n'ont point engagé à altérer le texte ? ils ont tous les sujets du monde de le soupçonner, puisque l'on voit tous les jours des théologiens s'entrereprocher des suppositions, des falsifications, des altérations, des tronquements et des additions.

Il n'y a nulle traduction où l'esprit de parti ne saute aux yeux, et qui ne fasse aisément connaître à la lecture de quelle secte est l'auteur : les Jansénistes ont trouvé, ou fourré, dans les homélies de St Jean Chrysostome, la nécessité qu'ils veulent que leur grâce emporte, quoique cet évêque la combattît positivement. J'ai un [26] Valère Maxime qui donne des cantons à Metellus, fiez-vous après cela aux traductions.

Tout homme qui sait deux langues, ne fût-ce que le provençal et le français, sait qu'il est impossible de faire une traduction parfaite. On reproche des fautes grossières à un fameux auteur sur la traduction d'un livre en langue vivante et composé presque de nos jours, dans notre voisinage où il avait demeuré longtemps. Quel succès peut-on attendre d'un livre en langue barbare, imparfaite, morte depuis trente siècles, inconnue à toutes les autres nations, et qui n'a jamais été en usage qu'à mille lieues de nos frontières ?

Je voudrais bien que le Roi fit faire le bail de ses fermes et le tarif de ses impôts en moscovite, et qu'il laissât aux fermiers généraux et à leurs commis, l'autorité et le soin de les traduire ; ils y trouveraient le triple des droits, ils en mettraient sur chaque cheveu, il faudrait bientôt acheter la charge de buveur et de mangeur, sans quoi défense de s'immiscer dans ces fonctions.

Sans ignorance et sans malice, on donne naturellement dans ces préjugés, et c'est encore de quoi faire soupçonner les traductions. Il est certain que pour peu qu'il y ait d'apparence, on trouve dans ce livre tout ce que l'on veut qui y soit. Je n'ai jamais été content d'aucune version et je l'ai toujours trouvée différente de l'original. Ainsi, quand il serait vrai que les livres des Juifs auraient été un ouvrage divin et non celui de fort malhabiles gens, comme il est clair, ccs livres saints n'auraient aucune sûreté à cause des corruptions, à cause des expressions particulières à l'hébreu, à cause des usages auxquels elles avaient rapport, usages inconnus maintenant, surtout parce qu'on ne peut s'éclairer sur la vraie signification des mots par d'autres livres, celui-là étant [27] unique dans cette langue , par la q u an ti té surprenante de ces mots , les autres langues en ayant mille fois moins, et les traductions parfaites étant impossibles, quand même on ôterait toute idée de fourberie. Toutes ces raisons vous paraissent-elles frivoles M.R.P. ? Je ne le puis croire.

J'ai vu une belle emblème sur ce que je traite ici, dans une des fameuses églises de Paris ; un jour de fête, on avait mis d'un côté des tapisseries représentant le Nouveau Testament, et de l'autre les *Métamorphoses* d'Ovide.

Après cela le protestant, le catholique jurent et croient également que leur Bible est sans corruption et la parole de Dieu même.

Article second. Si ces livres contiennent l'histoire de la création du monde et du déluge.

Quand tout ce que ces livres contiennent serait reconnu, cela ne conclurait rien pour leur divinité, ni pour la mission de Moïse – il aurait pu prendre son système des Egyptiens ou des autres peuples – mais ils contiennent sur l'origine du monde, et sur mille autres faits, des rêveries contraires au bon sens, à la puissance et à la sagesse de Dieu, comme les traditions du Mexique et des autres nations américaines.

Les pyramides des Egyptiens, semées de tous leurs hiéroglyphes, et leurs autres monuments étaient leur histoire. Plusieurs étaient plus anciennes que Moïse ; vraisemblablement, c'est de là qu'il avait tiré une partie de ses idées.

Dieu a sans doute créé le monde en un instant, et non en sept jours. Pourquoi un nombre infini d'instants, où un seul suffit ? Pourquoi sept jours, plutôt que six ou huit ?

[28] Dieu n'a pas attendu l'existence du monde pour voir que le monde était bon. Moïse en parle comme d'un homme qui, craignant de s'être trompé dans ses projets, est ravi d'en voir la réussite. Il n'a point eu besoin de repos puisqu'il ne s'est point fatigué. Il ne cesse point d'agir, son action est en lui-même, sans mouvement extraordinaire, et toujours égale.

Cette précieuse histoire bien supputée ne donne guère au monde que six mille ans. Les Egyptiens et les Chaldéens avaient des supputations astronomiques et des histoires de plusieurs milliers de siècles, ils avaient des traditions de dix-huit à vingt mille ans ; la ville de Saïs avait des mémoires de huit mille ans. Les Chinois comptent à présent par des annales bien suivies et bien authentiques près de neuf mille ans de leur empire. On nie impudemment tout cela, non que l'on puisse convaincre de faux, mais cela ne convient pas. Moïse avait l'imagination trop bornée pour un faiseur de romans ; ne pouvant pas trouver d'événements pour remplir un plus long espace de temps, il l'a raccourci, et encore le pauvre homme a-t-il été obligé de faire vivre ses héros huit à neuf cents ans. Il est plus apparent que le monde est très ancien que très nouveau. Les mémoires, les traditions et les histoires de peuples fameux par leur grandeur, leurs arts, leurs sciences et par les armes, sont plus croyables que celles de ces misérables fugitifs, grossiers, ignorants, qui n'ont jamais occupé qu'un misérable coin de terre, dont ils ont été chassés plusieurs fois, n'étant que le jouet de leurs voisins. Ils sont les

seuls de leurs sentiments ; tous les autres peuples contemporains avaient une idée différente ; pourquoi les croire ?

Cette impertinence de la jeunesse du monde a fait tomber dans une autre ; on a de là conclu de la brièveté de sa durée.

[29] Jésus-Christ et ses apôtres ne parlaient de leurs siècles que comme on parle de l'automne à l'égard de l'année, ils s'exprimaient toujours par les mots de *derniers temps,* de *consommation des temps.* Les Pères ont bien fait pis, ils ont fixé la durée du monde à six mille ans, qui expireront bientôt. Je l'assure, moi, pour un million de siècles. Nous sommes également bien fondés à assurer. La postérité verra bientôt qui, de ces braves docteurs à caractères physiques ou de moi, pauvre laïc ignorant, a le plus de raison ; si ils se sont trompés une fois, et que le monde dure plus que les six mille ans qui ont fixés, il est juste de me croire et de les regarder comme des menteurs ou des imbéciles.

On pourra faire cet argument qui sera incontestable dans quelques siècles. On ne doit regarder un endroit d'une chose comme sa fin, si cet endroit n'est au moins par-delà sa moitié. Jésus-Christ et ses apôtres ont parlé de leur temps comme de la fin des temps, donc ils en ont parlé comme étant au-delà de la moitié des temps, c'est-à-dire de la durée du monde.

La majeure ne fait pas la question. On ne dira pas, allant de Paris à Rome, que l'on est dans les derniers jours de son voyage quand on sera à Lyon, on ne le dirait pas même à Marseille ; mais posé qu'on puisse le dire quand on est à moitié, dans trois cents ans au plus il sera manifeste que Jésus-Christ ou Moïse ne savaient ce qu'ils disaient. Si le christianisme subsiste alors, on trouvera des explications forcées et l'on s'écriera : *ô obscurité adorable !*

Le monde avait des caractères de nouveauté, l'Amérique les avait de même. Peut-être dans cent mille ans d'autres découvertes que l'on fera vous engageraient sur ce principe à ne donner que trois mille ans à des terres ou à des peuples qui, suivant votre caleul, auront cent cinq mille sept cents et quelques années. [30]

Nous allons trouver dans l'examen de l'histoire du déluge quelque chose de bien plus net et de moins susceptible de subtilités et de souplesses. Presque toutes les nations n'en ont aucune idée, et malgré tous les soins de nos missionnaires, on n'en a pas trouvé la moindre trace dans l'Amérique.

1°) Rien n’est si mal décrit ; il y a mille répétitions inutiles, des contrariétés ; c'est une suite de galimatias dont il est presque impossible de faire un extrait qui contienne distinctement les faits en question.

2°) Où peut s'être retirée la quantité d'eau nécessaire à couvrir le globe de la terre – près de deux lieues de haut et peut-être plus, y ayant des montagnes qui ont plus que cette hauteur perpendiculaire? Dans ces cataractes du ciel que Dieu ouvrit, le beau réservoir !, il faut au

moins trois fois plus d'eau qu'il n'y en a dans la mer. Moïse aurait dû dire que Dieu éleva le fond des mers, en sorte que l'eau se répandit sur tout le globe de la terre, mais il n'y a pas certainement l'eau nécessaire pour passer de quatorze coudées les plus hautes montagnes ; du moins cela aurait-il eu une espèce de sens, mais cette idée, toute simple qu'elle est, passait de beaucoup la portée du pauvre Moïse. Un écolier sortant du collège, avec un peu d'esprit, en aurait bien appris à cet homme qui avait eu tant de tête-à-tête avec Dieu ! II fallait, pour donner une exacte vraisemblance, dire que Dieu changea l'air en eau jusqu'à une certaine hauteur, soit tout d'un coup, soit peu à peu, et qu'ensuite il remit cette eau en air. Mais suivant toutes les apparences, Moïse était un ignorant qui se trouva en état d'en imposer à des stupides, par la règle qu'au royaume des aveugles, un borgne est le roi.

3°) La rare invention que ce bateau, pour conserver la race [31] de tous les hommes et de tous les animaux ! Il faut avoir l'esprit bien grossier, ou n'avoir que des esprits bien grossiers à contenter, pour étaler de pareilles rêveries. Où était la difficulté que Dieu conservât les animaux sous les eaux, ou qu'il ranimât les cadavres noyés, ou qu'il en créât d'autres ? Le miracle eût moins coûté que de les rassembler des extrémités de la terre en traversant les mers. Et un être parfait, à qui tout est également possible, va toujours à ses fins par les moyens les plus simples.

4°) Les fondements et la quille de ce bateau devaient être pourris avant que le premier pont fût fait, puisqu'on a employé cent ans à sa fabrique entière. On ne s'est jamais servi d'un bateau qui ait été seulement dix ans sur les chantiers.

5°) Qu'avaient fait les animaux terrestres pour encourir la peine de la destruction, et pourquoi les poissons en étaient-ils exempts ? Avaient-ils mieux vécu ? Il eût fallu ensuite faire tarir les eaux.

6° Comment cent mille espèces de petites bêtes sont-elles venues de l'Amérique et des îles où elles sont particulières ? Comment y ont-elles repassé ? Il ne sert de rien de dire que l'Amérique touche par le nord à notre continent, car les animaux des pays chauds ne peuvent souffrir le froid de la zone glaciale, et d'ailleurs ils n'y trouveraient pas leur nourriture.

7° Comment n'est-il passé en Amérique ni éléphants, ni chevaux, ni chameaux, etc. ? Comment a-t-on pu rassembler dans l'arche la nourriture propre à toutes ces espèces d'animaux ? Il fallait encore à Noé une révélation pour les lui faire connaître et un miracle pour les lui livrer. Quelle était la nourriture des [32] colibris, petits oiseaux gros comme une noisette qui se nourrissent du suc qu'ils tirent des fleurs et des arbres toujours verts ?

8° Comment huit ou treize personnes ont-elles pu suffire à fournir la nourriture à tant d'animaux, à les nettoyer, à tirer de l'eau pour les abreuver ? Comment épuiser l'eau que faisait ce vaisseau, tant bon qu'on le veuille supposer ? Il passait de quatre toises au moins nos

navires de cent canons ; huit forts matelots sans autre occupation ne suffiraient pas aux pompes si l'on était six mois en mer seulement, et pas quinze jours s'il pleuvait continuellement, et qu'une multitude prodigieuse d'animaux y répandît continuellement son urine. C'était bien pis s'il fallait baqueter, l'usage des pompes étant alors inconnu. Je ne dis rien de l'impossibilité de loger tout cela : elle saute aux yeux, elle a été objectée mille fois et a donné lieu à des beaux châteaux en Espagne.

9° Comment l'art d'écrire, et tant d'autres que savait Noé, n'est-il pas venu à sa postérité et particulièrement en Amérique ? Cet article mérite bien un peu de réflexion.

10° Il fallait donc embarquer de presque toutes les espèces d'arbres ; la terre fut inondée dix à onze mois ; il n'y a pas peut-être une espèce d'arbre qui ne meure étant seulement un mois dans l'eau. On pouvait embarquer des graines, soit :

11° Mais où le pigeon trouva-t-il une branche d'olivier verdoyante ? Enfermez dans l'eau un olivier en caisse, ou bien dans un vallon inondé ; il n'y sera pas trois mois sans être dépouillé de feuilles et d'écorce, mais au bout de dix mois vous verrez son état. Les petites feuilles d'olivier qui nous viennent dans des barils, outre qu'elles ne sont plus vertes, ont eu une lessive et sont confites au sel. [33]

12° Il n'y a point d'oliviers dans le pays où l'on dit que l'arche s'arrêta. Moïse est tombé dans l'inconvénient des hâbleurs. Un badaud de Paris qui voudrait faire croire qu'il a été en Irlande dirait qu'il y a vu faire vendange.

13°) La terre devait être couverte de vase et de limon, les feuilles et les fruits devaient être pourris. De quoi v écurent les animaux au sortir de l'arche pendant au moins un an, en supposant que les arbres ne fussent pas morts ? Pour les hommes, on dira qu'ils tirèrent des provisions de leur navire.

[Variante (extrait n° XXII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

1°. Rien n'est si mal écrit que la Bible. Il y a mille répétitions inutiles, et des contrariétés ; c'est un cours de galimatias dont il est presque impossible de faire un extrait qui contienne distinctement les faits en question.

2°. Ou peut s’être retirée la prodigieuse quantité d’eau nécessaire à couvrir le globe de la terre - près de deux lieues de haut, dans certains endroits, et peut-être plus, y ayant des montagnes qui ont plus que cette hauteur perpendiculaire ? Il y faudrait au moins trois fois plus d'eau qu'il y en a dans toute la mer. Moïse devait dire que Dieu éleva le fond des mers, en sorte que l'eau s'en répandit sur tout le globe de la terre mais il n'y a certainement pas assez d'eau pour faire la hauteur nécessaire à passer de quatorze coudées le sommet des plus hautes montagnes. Cela aurait eu quelque espèce de sens, mais toute simple que soit cette invention,

elle passait la portée de Moïse, qui n'avait aucune idée de la cosmographie. Un écolier sortant du collège en aurait bien appris à [cet] homme qui avait des tête-à-tête avec Dieu. II fallait, pour donner une exacte vraisemblance à son histoire, dire que Dieu changea l'air en eau jusqu'à une certaine hauteur, soit tout d'un coup, soit en quelques jours, et qu'ensuite il [remit] cette eau en air. Mais suivant toutes les apparences, Moïse était un ignorant qui se trouva en état d'en imposer à des stupides, par la règle qu'au royaume des aveugles, un borgne est un roi.

3°. La rare invention que ce bateau pour conserver la race de tous les animaux ! Il faut avoir l'esprit grossier ou n'avoir affaire qu'à des esprits bien grossiers, pour étaler de pareilles rêveries. Où était la difficulté que Dieu conservât les animaux sous les eaux, ou qu'il en ranimât les cadavres noyés, ou même qu'il en recréât d'autres ? Il para.t même que le miracle aurait moins coûté que de les rassembler des extrémités de la terre, en traversant les mers.

4°. Les fondements de ce beau vaisseau devaient être pourris devant que le premier pont fût fait, puisque on employa cent ans à sa fabrique entière. On ne s'est jamais servi d'un vaisseau qui ait été seulement dix ans sur les chantiers.

5°. Qu'avaient fait ces animaux terrestres pour encourir cette peine d'une destruction totale ? Et que n'avaient pas fait les poissons pour un être exempts ?

6°. Comment cent mille espèces de petites bêtes sont-elles venues de l'Amérique et des îles où elles sont particulières ? Comment sont-elles repassé[es] ? Il ne servira à rien de dire que l'Amérique touche par le nord à notre continent, car quand cela serait vrai, les animaux des pays chauds ne peuvent souffrir le froid de la zone glaciale. Les sapajous ne sauraient seulement passer un hiver en France ; d'ailleurs, ils n'y trouveraient pas leur nourriture.

7°. Comment n'est-il point passé de chevaux en Amérique, ni d'éléphants, ni de chameaux ? Comment a-t-on pu rassembler dans l'arche les différentes nourritures propres à toutes les espèces d'animaux ? Il fallait encore à Noé une révélation pour les lui faire connaître, et un miracle pour les lui livrer. Mais quelle était la nourriture des colibris, petits oiseaux gros comme une noisette, qui ne vivent que de quelques sucs qu'ils tirent des fleurs ou des feuilles des arbres toujours verts ?

8°. Comment huit ou treize personnes ont-elles pu suffire pour fournir la nourriture à tant d'animaux, à les nettoyer et tirer de l'eau pour les abreuver ? Une forte fille ne peut suffire à vingt vaches qui paissent tout le jour en campagne. Un vigoureux palefrenier ne suffirait pas à cent chevaux, quoiqu'on le déchargeât de les étriller. Et comment épuiser l'eau que faisait ce vaisseau, tant bon qu'on le veuille supposer ? Il passait quatre toises nos navires de cent canons, et huit forts matelots qui n'auraient pas d'autre occupation, ne suffiraient pas aux pompes, si l'on était seulement six mois en mer, et pas seulement quinze jours s'il pleuvait

continuellement et qu'une multitude prodigieuse d'animaux y répandissent leur urine ; c'était bien pis s'il fallait baqueter, l'invention des pompes étant alors inconnue. Je ne dis rien de l'impossible de loger tout cela, qui crève les yeux et qui a été objecté mille fois : sur quoi on a bâti des châteaux en Espagne.

9°. Comment l'art d'écrire, et tant d'autres que savait Noé, n'est-il point parvenu jusqu'à nous et principalement dans l'Amérique ? Cet article mérite bien une attention un peu sérieuse.

10° Voici bien une autre difficulté : il fallait donc aussi embarquer de presque toutes les espèces d'arbres. La terre fut inondée pendant dix ou douze mois; il n'y a peut-être une seule sorte d'arbres qui ne meure étant seulement un mois sous l'eau. On en peut aisément faire l'expérience.

11° La terre devait être couverte de vase et de limon, plus de trois pieds d'épais. Les feuilles et les fruits devaient être pourris : de quoi vécurent donc les animaux au sortir de l'arche pendant un an, supposant que les arbres de fussent pas morts ? Pour les hommes, on dira qu'il tirèrent des provisions de leur navire.

12° Où le pigeon trouva-t-il un rameau d'olivier verdoyant enfermé dans l'eau ? Un olivier en caisse bien inondé, ou un qui sera dans un vallon en pleine terre, sera dépouillé de ses feuilles et de son écorce en moins de trois mois ; mais attendez-en dix de plus pour voir en quel état il sera, ne comptez pas sur les feuilles et petites branches qu'on trouve dans les barils d'olives ; outre qu'elles ne sont plus verdoyantes, elles se conservent parce qu'elles ont passé par une lessive et qu'elles sont confites au sel.

13° Il n'y a point d'oliviers dans le pays où l'arche s'arrêta. Le proverbe est qu'il leur faut le vent de la Méditerranée : il n'en vient point à quarante lieues de ses rivages. Moïse est tombé là dans l'inconvénient ordinaire aux hâbleurs. Un badaud de Paris qui se vanterait d'avoir été en Irlande, dirait qu'il y a vu faire vendange. [Fin de la variante de l'extrait n° XXII du ms de Leningrad]

Article troisième. Du Péché du premier homme.

Trouvez, mon révérend père, dans toutes les fables et les romans, quelque chose de plus burlesque que la tentation d'Eve. Ce serpent qui était le plus fin des animaux, qui parla, qui fut condamné à manger la terre et à marcher sur la poitrine, tout cela est si grotesque que ce sont des objections ordinaires. Voici sur ce sujet ce qui m'est venu, que je ne sache point qui ait été proposé par d'autres, et par conséquent à quoi je ne trouverais nulle part de réponse.

Comprenez-vous, M.R.P., que l'homme sortant des mains de Dieu, qui ne peut qu'être parfait au possible, fût sans l'idée du bien et du mal ? Voilà un grand problème de

métaphysique.

En voici un de physique : expliquez-moi, je vous prie, comment cette idée peut naître de quelque partie d'un fruit tombé dans l'estomac après avoir été broyé par les dents. Il ne paraît pas que cela puisse faire effet que sur les puissances matérielles, [34] sur la mémoire ou les passions, et nullement sur de pures idées.

Autre absurdité : Adam était comme les bêtes. S'il ne connaissait pas le bien et le mal moral, il aurait battu ou tué sa femme dans un moment de passion émue etc.

Autre, pire encore, où je ne comprends pas de réplique. Si Adam n'avait nulle connaissance du bien et du mal moral, quel crime a-t-il fait ? C'est pour cela qu'on ne punit ni les enfants ni les insensés. Si Adam n'avait aucune idée du bien ou du mal moral, il ne savait pas que ce fût un mal d'aller contre le commandement de Dieu. Dieu en ce sens l'avait averti d'un malheur qui le menaçait, savoir la perte de l'immortalité, mais il ne méritait pas plus de punition qu'un enfant que l'on avertit de ne pas courir de peur de tomber. Si l'on voulait le mettre en état de mérite ou de démérite, c'était après que ses yeux furent ouverts qu'il fallait lui faire une défense ou un commandement positif. Voilà certainement le prétendu pécheur justifié entièrement, et l'impossibilité du péché *a priori.* Daignez cependant ouvrir les yeux, M.R.P., sur cinq ou six points concernant cet article qui sont actuellement démentis par des faits dont tout le monde peut être témoin.

1°) On dit qu'il n'y a eu qu'un seul homme dont tout le genre humain est sorti. Je passe sur la difficulté insurmontable du transport de la postérité de cet homme dans l'Amérique et dans tant d'îles dont le langage est totalement différent de notre continent, je soutiens qu'il y a des races toutes différentes. Les Indiens, sous le même climat que les Européens, sont tout autres ; les Caraïbes tout différents des nègres, quoique sous le même climat. Les Caraïbes sous la zone torride sont gras et blancs, les Iroquois dans un pays couvert de neige sont noirs [35] et secs, aussi bien que les Esquimaux dans un pays encore plus froid. Ces nègres sont absolument différents du reste des hommes par leur couleur, leurs cheveux, leurs yeux, par la fabrique de leur visage tel que les passions ni l'âge n'y paraissent presque pas ; ils ont les lèvres, les pommettes'45 des joues, le bout des mamelles de la même couleur : tout est noir. Nous avons le corps blanc et ces endroits rouges, il en est de même de l'extrémité des parties génitales. Je ne parle que de peuples que j'ai vus chez eux. Les Hottentots diffèrent encore des Lapons ; les habitants des terres australes diffèrent peut-être encore davantage. Il y a entre toutes ccs races d'hommes la même différence qu'il y a entre les races de chiens : les lévriers, les dogues, les braques et les barbets ne viennent sûrement pas du même animal, ce sont des espèces particulières, quoique convenantes en bien des choses qui constituent la nature du chien. Un lévrier et une levrette feront des lévriers ; un lévrier et une barbette feront des

chiens métis tenant de l'un et de l'autre ; de même des blancs et des nègres : les nègres qui viennent de nos îles font des nègres, les Caraïbes font des Caraïbes à Angola. Si Dieu n'avait mis qu'un barbet et une barbette sur terre, nous n'aurions que des barbets, cela est palpable.

2°) La femme fut condamnée à enfanter avec douleur. La cause étant commune, cette douleur devait être égale à toutes les femmes ; celles des sauvages n'en sentent presque pas. Mais les femelles des animaux ont-elles participé à cette belle sentence ? Elles sont tout de même malades en faisant leurs petits, jusqu'à en mourir, comme il arrive tous les jours. Cela marque manifestement que ces inconvénients sont une suite nécessaire de la construction de la machine, à quoi il n'y a pas de remède par une voie générale ; il y a grande apparence que les douleurs de l'enfantement [36] ne sont si grandes que par accident. L'excès n'en doit pas être mis sur le compte de la nature. Les animaux sauvages souffrent moins et sont plus proprement délivrés que ceux que nous avons rendus domestiques. Les femmes de nos paysans en sont quittes à bien meilleur marché que les duchesses, et enfin les sauvagesses, comme je l'ai déjà dit, ne souffrent presque pas.

Moïse devait aussi donner quelque semblable raison des incommodités périodiques des femmes, encore plutôt de cet autre inconvénient qui arrive à leur lait qui devient un poison aux enfants dès qu'elles deviennent grosses, et de ce que l'homme est le seul animal qui ne nage pas naturellement.

3°) Que la connaissance et la honte de la nudité sont aussi une suite du péché d'Adam, plusieurs grands peuples ne savent ce que c'est que cette honte : les nègres, les Caraïbes, les Canadiens s'en rient. Bien plus, élevez des enfants de l'un et l'autre sexe sans leur en parler, vous verrez le faux de cette supposition. Et sans cette épreuve, nous voyons bien que nos enfants n'y sont sensibles qu'après qu'on les en a avertis. J'ai vu une fille de quatorze à quinze ans, sourde de naissance, qui avait été mise dans un couvent qui fut pillé en Piémont ; j'en fis ce qu'il me plut, je la tournai, touchai à ma fantaisie sans qu'elle s'en effarouchât, qu'à la première approche qu'elle crut que je la voulais fouetter. Elle fit bien plus, car ayant pris une chemise devant elle, elle la vint lever et m'examina avec étonnement et me mania sans honte. Ceci, M.R.P., est la pure vérité, c'est ce qui m'a fait faire cette réflexion.

[Variante (extrait n° XXIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] Que la femme fût condamnée à enfanter avec douleur, la cause étant unique, cette douleur devrait être égale à toutes les femmes ; celles des sauvages n'en sentent presque pas. Mais les femelles des animaux ont-elles participé à cette belle sentence ? El]es sont tout de même malades en faisant leurs petits, jusqu'à en mourir, comme il arrive tous les jours. Cela marque manifestement que ces inconvénients sont une suite naturelle de la construction de la

machine. Il y a donc beaucoup d'apparence que les douleurs de l'enfantement ne sont si grandes que par la nature : c'est la manière de vivre des femmes et des animaux. Cela est si vrai que les femelles des animaux sauvages sont incontinent délivrées et que l'on n'en voit point mourir en travail, ni même y rester longtemps, comme celles de ceux que nous avons rendus domestiques. De même les femmes de nos paysans sont quittes à bien meilleur marché que les duchesses ; et enfin les sauvagesses, comme je l'ai dit, ne souffrent que très peu.

Moïse devait aussi donner quelque semblable belle raison des incommodités périodiques des femmes, et encore plus de cet autre inconvénient si terrible qui arrive à leur lait, lequel devient un poison à leurs enfants quand elles deviennent grosses ; et de ce que l'homme est le seul animal qui ne nage pas naturellement.

Que la connaissance et la honte de la nudité soient aussi une suite du péché d'Adam, plusieurs grands peuples ne savent ce que c'est que cette honte ; les nègres, les Caraïbes, les Canadiens, bien plus, élèvent des enfants de l'un et de l'autre sexe sans leur en parler, et font voir le faux de cette supposition. Nos enfants même n'y sont sensibles qu'après qu'on les en a avertis, ou qu'ils se sont aperçus de la réserve qu'on a là-dessus. J'ai vu une fille de quatorze à quinze ans, sourde de naissance, qui avait été mise dans un couvent et qui fut déshonorée en Piémont sans aucune révolte de sa part. [Fin de la variante de l’extrait n° XXIII du ms de Leningrad]

Que répondriez-vous aux Caraïbes, M.R.P., et aux Canadiens sauvages, s'ils vous disaient pour réponse à vos sermons [37] : Adam était tout nu avant son péché, sans s'en apercevoir ; c'est son péché qui lui a ouvert les yeux. Vous qui les avez ouverts, c'est que vous en descendez et que vous participez à son péché, comme vous en convenez. Donc, nous qui n'avons ni cette ouverture d'yeux, ni cette honte , nous qui ne con naissons point de parties honteuses , nous descendons d'un autre homme qui n'a point péché. Quand vous êtes venus dans ces terres, vous les avez trouvées habitées. Les descendants d'Adam n'ont pu y passer, nous sommes une race sainte, la postérité d'un homme fidèle aux ordres de Dieu, nous sommes dans l'état d'innocence et de pure nature où vous seriez si Adam eût résisté à la tentation. Nous n'avons que faire de libérateur ni de médiateur, nous n'avons point besoin de votre baptême et de vos sacrements, ni de vos mystères ; vous êtes une race maudite et criminelle, retirez-vous, votre commerce attirerait sur nous la colère de Dieu, offensé par vous et qui n'a reçu de nous que de fidèles et pures adorations.

Je ne pense pas qu'il puisse y avoir rien de plus effronté et de plus hors de sens que d'aller dire à des gens : Il faut avoir honte de sa nudité, à cause de certain péché dont nous venons vous apporter le pardon et vous appliquer le mérite d'une victime qui a satisfait pour

vous ; cependant, il faut vous couvrir, vous ne pouvez pas rester nus, car en punition de ce péché, Dieu a imprimé dans les cœurs la honte de la nudité ; travaillez, prenez mille peines pour avoir des habits. Quelle contradiction en tous les points !

4°) Il y a encore une condamnation de manger son pain à la sueur de son visage, de labourer la terre qui ne produira qu'avec peine, et des fruits mêlés de mauvaises herbes. Les Iroquois, les Hottentots, les Caraïbes, les Tartares, et peut-être bien d'autres ne travaillent point, ne labourent point, ne sèment point, et ils se portent [38] mieux que nous ; plusieurs nations de nègres en font de même. Voilà la condamnation frustrée, ou ces gens sont d'une autre race que nous.

Moïse n'avait pas fait grand chemin, il n'avait vu que des hommes habillés, travaillant, semant et labourant ; il n'imagina pas que cela pût être ailleurs autrement. Pauvre physicien, mauvais cosmographe, historien très mal muni de connaissances : les Massagètes, de son temps, et dans un pays peu éloigné du sien, vivaient aussi sans travail.

5°) Cette rare histoire veut encore que ce soit ce péché qui ait causé la mort. Pour peu d'attention que l'on veuille faire, on voit que la dissolution est un accident nécessaire et inévitable à toute machine matérielle : les bêtes, les arbres, exempts de participation, ne meurent-ils pas~ Les pierres, les diamants meurent ; notre corps est une machine matérielle : il a plu à Dieu d'y unir un être intelligent. Cette union n’y apporte aucun changement.'" Adam était-il exempt de la mort violente ; aurait-il résisté à un coup de canon, son col était-il intranchable, ou aurait-il vécu la tête coupée ? Plusieurs hommes ne se seraient-ils pas noyés, écrasés etc. ?

Mais pour mettre la question hors de toute dispute, la génération était instituée avant le péché. Si les hommes avaient multiplié sans mourir, la terre aurait été couverte en moins de trois mille ans comme le parterre de l'Opéra le jour d'une première représentation. Loin d'avoir des champs pour se nourrir, les hommes et les bêtes n'auraient point eu de quoi se poser au bout d'une centaine de siècles.

[Variante (extrait n° XXIV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Cette rare histoire de la Bible veut encore que ce soit ce péché qui ait causé la mort.'34 Pour peu d'attention qu'on veuille faire, ne voit-on pas que la dissolution est un accident nécessaire et inévitable à une machine matérielle, et qu'ainsi la mort est essentielle et naturelle aux animaux ? Les brutes et les arbres exempts de participation au péché ne meurent-ils pas ? Les pierres et les diamants mêmes meurent. La machine de notre corps, à laquelle il a plu à Dieu d'unir un être intelligent, ne diffère en rien de celle des animaux. Cette union n'y apporte aucun changement.'" Adam était-il exempt de la mort violente ? Aurait-il résisté à un coup de

canon ? Son col était-il intranchable ? Ou aurait-il vécu la tête tranchée ? Plusieurs hommes ne se seraient-ils pas noyés, écrasés, etc. ? Quel traitement auraient reçu ceux-là ?

Mais pour mettre la question hors de toute dispute, la génération avait instituée avant ce péché. Or si les hommes avaient multiplié sans mourir, la terre aurait été couverte en deux ou trois mille ans comme le parterre de l'Opéra à une première représentation. Loin d'avoir des champs pour se nourrir, les hommes n'auraient pas seulement eu de place pour se coucher au bout d'une centaine de siècles. [Fin de la variante de l'extrait n° XXIV du ms de Leningrad]

Comme les suppositions ne coûtent rien, on dira qu'à certain âge Dieu les aurait enlevés tout vivants dans le ciel. Mais [39] cela est dit en l'air. Après cela voilà une belle invention ! A quel propos Dieu aurait-il fait les hommes ? Cette machine matérielle est inutile dans le ciel. Pourquoi les faire rester sur la terre un temps ? Qui aurait déterminé ce temps s'ils eussent été impeccables ?

J'entends d'ici quelque capuce vénérable s'écrier : Qui es-tu, vil atome, qui veux scruter les desseins de Dieu ? Humilie-toi et adore la profondeur de ses jugements, et respecte l'obscurité qu'il a voulu répandre sur bien des choses. Est-ce à toi à l'interroger ? Non, s'il me parlait ; mais c'est vous que j'interroge, vous dont l'intérêt se trouve à m'abuser, vous qui ne vivriez pas à l'aise si l'on avait détruit ce monstre de fables que vous nous débitez et qui vous font respecter des faibles, vous enfin qui, pour la plupart, seriez occupés à labourer la terre si on n'était infatué de ccs misères. Répondez si vous le pouvez, vous abaissez Dieu, vous en faites un tissu d'imperfections. J'en ai une plus haute idée, et ce n'est point manquer à l'Etre suprême que de voir vos fourberies ou vos sottises, et de vous mépriser autant que vous êtes méprisables, mais vous faites la cause de Dieu de la vôtre, cet usage est ancien et ne m'étonne point.

J'espère, Mon Révérend Père, que vous conviendrez que la création du monde eût été inutile si l'homme eût été impeccable, puisque la seule vue de la possibilité est égale, pour Dieu, et qu'il n'avait pas besoin de créer pour connaître l'effet de ses productions.

On pourrait ajouter à ces cinq articles la promesse d'une longue vie à ceux qui respecteront leurs pères, dont la fausseté n'est pas moins évidente, et la célèbre description de la terre de Canaa[n], de cette terre promise dont on fait un pays de Cocaigne et qui, dans le vrai, est un des mauvais pays du monde, ou du moins inférieur à bien d'autres.

Puis Dieu ordonne de détruire ce peuple jusqu'au dernier. Imaginera-t-on que nous croirons cela et que nous ne dirons pas : quand Dieu aurait pu ordonner un massacre, il est impossible que quelqu'un [40] des vaincus ne se sauve par sa résistance et sa soumission. Peut-être dans deux mille ans d'ici on donnera le massacre de la St Barthélemy comme une

exécution des ordres de Dieu, et Henri III et ses mignons seront regardés comme les ministres pieux dont Dieu s'est servi pour détruire les protestants.

Article quatrième. S'il y a des prophéties dans ces livres.

Mille endroits de ces livres nous disent que Dieu ne prévoit pas les actions libres. S'il les prévoyait, à quoi bon tenter Adam ? Il n'y avait tout d'un coup qu'à le mettre dans l'état où il fut depuis, puisqu'il savait sûrement qu'il le mériterait. A quoi bon tenter Abraham, s'il savait l'effet de sa foi ? Mais il y a bien plus : après son acte d'obéissance, Dieu lui dit : *Je connais à présent que tu crains le Seigneur.* II n'en savait donc rien auparavant, ou bien il faut se récrier sur la grossièreté de l'écrivain ou sur son peu d'exactitude dans un livre de si grande conséquence.

Dieu, selon lui, ne voit donc pas les pensées actuelles des hommes et il lui faut des actions extérieures pour l'en faire juger. Ainsi en usent les hommes.

Je soutiens, quant à moi, qu'il est impossible qu'il y ait des prophéties sur les actions des hommes. Nous sommes libres. Qu'un prophète vienne me dire que je mettrai demain un habit rouge, à coup sûr, il en aura menti : je ne suis point un[e] horloge ni une marionnette, j'ai en moi un principe de choix et de détermination pour mes actions. Dieu prévoit absolument les actes nécessaires qui suivent d'un enchaînement de causes, une éclipse de soleil par exemple, la durée du monde, une inondation etc., mais il est absurde de dire qu'il prévoit absolument les actions libres.

A l'égard des actes libres, Dieu voit tous les cas, toutes les circonstances [41] possibles, tous les degrés de probabilité pour le oui ou pour le non, toutes les suites possibles des actions dans toutes les circonstances possibles, et toutes les combinaisons possibles de tout cela, ce qui est une connaissance infinie : une petite circonstance, une action d'un être libre dérange tout. Dieu voyait cette action possible, mais il ignorait laquelle de toutes les possibilités présentes à lui dérangerait cet ordre ; il voyait cependant le plus ou le moins d'apparence.

On se couvre d'une fausse idée que Dieu ne serait pas infini et que sa puissance serait bornée s'il ne prévoyait pas les actions de tous les êtres. On peut dire aussi qu'il n'est pas infini parce qu'il ne prévoit pas les choses impossibles, et s'il ne peut faire un bâton sans deux bouts, une partie d'un tout plus grande que le tout dans lequel elle est contenue, un carré dont un côté soit plus grand que sa diagonale, il faut dire aussi que sa puissance est bornée.

Dieu peut tout, son pouvoir, sa science, sa prévoyance sont sans bornes, il n'y a nulle difficulté, mais cela ne signifie pas qu'il peut ce qui est impossible.

Cela signifie qu'il voit toutes choses comme elles sont et peuvent être : les nécessaires

comme nécessaires, avec un *assurément,* les contingentes comme contingentes, avec un *peut-être,* et comme pouvant arriver ou ne pas arriver, suivant la détermination libre des agents auxquels il a donné une volonté libre, qui a eu elle-même la faculté de se tourner et de se porter de quel côté elle veut.

Dieu, sans contredit, peut tourner ma volonté et la déterminer à telle ou telle chose. Il peut imprimer à mon bras tel ou tel mouvement, mais dans l'instant qu'il use de ce pouvoir, il agit inconséquemment et rend inutile cette liberté d'action et de détermination qu'il a mise en moi, que je ne me donnerai point la peine de prouver parce que chacun la sent. S'il agit inconséquemment, il cesse d'être parfait, [42] il cesse d'être Dieu, puisque l'idée de Dieu entraîne avec soi l'idée d'un être parfait, et il n'est pas plus possible à Dieu de faire un acte d'un être imparfait que de faire un cercle dont les diamètres soient inégaux.

Il est également faux que Dieu prévoie les actions des êtres libres, comme il le serait de croire qu'il ne prévoit pas les cas nécessaires qui suivent d'un enchaînement de causes. Vous semez un gland, Dieu voit dans l'instant s'il prendra racine, à quelle hauteur et grosseur il parviendra, la longueur et grosseur des branches, leur quantité, celle des feuilles, des glands qu'il produira par chaque année, ceux qui prendront racine, leur postérité à l'infini, quand ce chêne mourra etc., pourvu qu'aucun homme ne trouble l'économie naturelle. Dieu en prévoit encore toutes les possibilités, mais il ne voit point laquelle de toutes aura une réussite.

Jetez un boisseau de dés du haut d'un clocher ; dès que la secousse est donnée, Dieu sait la chance que feront tous ces dés, sur quelle face chacun sera posé, parce que cela dépend du degré de force de cette secousse, de la situation des dés dans le boisseau, de la dureté des dés et de la dureté et configuration de la matière sur laquelle ils tomberont. Cette secousse était libre, vous la pouviez changer à l'infini, Dieu voyait tous les degrés de force que vous y pouviez donner, et toutes les chances que les dés auraient amenées. C'est tout ce que Dieu voyait à cet égard. En quoi sa connaissance est infinie.

Il nous a donné la liberté de vouloir et d'agir, il voit tout ce que nous pouvons vouloir, tout ce que nous pouvons faire ; s'il voyait distinctement ce que nous voudrons ou ferons, il verrait au-delà de la possibilité.

Il est de l'essence d'un être libre de n'être fixé à rien, de pouvoir aller au blanc, au noir, à droite, à gauche, comme il est de l'essence du cercle d'avoir tous ses diamètres égaux, comme il est de l'essence de l'éternité de n'avoir ni commencement ni fin. On peut donc dire également : *Dieu ne voit point déterminément l'action future d'un être [43] libre* comme on dit : *Dieu ne voit point le dernier moment de l'éternité* sans pour cela qu'on donne des bornes à sa connaissance ; et que *Dieu ne peut interrompre notre liberté comme il ne peut faire un cercle dont les diamètres soient inégaux,* sans pour cela que l'on borne sa puissance. C’est au

contraire la prôner que de dire qu'elle est conforme aux choses qui en sont l'objet ; en parlant autrement, ce serait dire que ses connaissances sont fausses, et voir une chose autrement qu'elle n'est, est-ce voir ?

Mais, dira-t-on, Dieu ne voit donc que comme les hommes ; il y a une grande différence si l'on parle en général : Dieu voit distinctement et comprend tout, nous voyons peu et avec obscurité ; il voit tout par sa nature, nous ne voyons que par la faculté qu'il nous a donnée ; Dieu voit toutes les conséquences et toutes leurs combinaisons d'une seule vue claire ; Dieu voit toutes les possibilités et tout ce qui en peut résulter dans toutes les combinaisons ; mais si l'on se fixe à un point, il n'y a nul inconvénient à dire que Dieu ne voit que comme les hommes que quatre et quatre font huit. Dieu voit en même temps une infinité d'autres choses, mais cela ne fait rien à la simple vue de deux fois quatre font huit.

Vous rabaissez Dieu, crieront des zélés diseurs de patenôtres : est-ce donc en disant de Dieu des faussetés manifestes et impertinentes qu'on l'honore ? Est-ce en mentant qu'on l'élève ? Dites donc, pour l'honorer davantage, qu'il voit le premier et le dernier moment de l'éternité, qu'il voit ou a l'idée de quelque chose plus grand que lui ? qu'il peut faire une montagne sans vallée. On ne peut élever Dieu davantage qu'en disant qu'il voit et connaît tout parfaitement, et connaître parfaitement, c'est connaître la vérité, c'est voir les choses telles qu'elles sont.

Dieu a créé les êtres libres ; plus ces êtres sont libres, plus il y a de grandeur dans son ouvrage, et cette grandeur est au suprême degré lorsque ces êtres sont si libres qu'il ne voit pas à quoi ils se porteront ; sans cela nous sommes des machines d'une perfection fort bornée. Un [44] être libre a plus de perfections qu'un qui ne l'est pas, donc ceux qui nient la liberté donnent moins de gloire à Dieu, puisque plus l'ouvrage est parfait, plus l'ouvrier a de gloire. Un roi qui fait un prince souverain et indépendant, marque plus de puissance que celui qui fait un duc tel que ceux d'à présent.

Jamais la grandeur romaine n'a tant éclaté que lorsque le sénat a fait des rois souverains dans leurs états.

Il est vrai, M.R.P., que j'ai su depuis quelques années, que les sociniens niaient la prévision, mais je puis vous assurer que j'avais les pensées que je viens d'expliquer longtemps avant d'avoir vu aucun de leurs écrits ni aucune de leurs raisons ; et, comme j'ai résolu d'épuiser cette matière malgré toutes ces raisons, ne laissons pas de voir ce que c'est que vos prophéties :

1° La plupart des prophètes étaient samaritains, donc hérétiques et d'une secte condamnée par le reste des Juifs. Comment ceux-là ou ceux de l'autre secte méritaient-ils également les inspirations divines ?

2° On a donné nom de prophéties à tout ce que l'on a voulu, on y a cousu bien des pièces à mesure qu'on en a eu besoin ; presque toutes sont des récits de choses passées ou des menaces ou des imprécations de colère. On prétend se sauver en disant que ces faits passés étaient des figures ou des types. Sur quoi fondé cela ? Les livres n'en disent rien, non plus que du sens mystique ; on reconnaît bien là que la nécessité est la mère de l'invention ; le moindre particulier trouvera les figures ou les types de sa vie dans Hérodote dès qu'il n'y a qu'à chercher quelque convenance ou ressemblance.

Jean Huss était le type de Servet, je suis le type de mille malheureux qui naîtront dans les siècles futurs. J.-C. était le type de Jean Huss, et tout l'Evangile est une prophétie à son égard. Il n'y a point d'histoire dont je ne puisse tirer des lambeaux, dont je ferai des prophéties pour qui il me plaira. De combien de magistrats le consulat du cheval de Caligula n'est-il pas la figure ? [45]

Mais à quoi bon ces figures, bel expédient et bien digne de l'être parfait, pour instruire de faibles créatures de choses au-dessus de leur portée ? Quel beau type de notre religion ne trouverait-on pas dans l'histoire des Incas, qui offraient des pains au soleil dans leurs fêtes solennelles ? On trouve des sens mystiques où l'on veut.

Les figures qui sont au cimetière Saint-Innocent, posées par Nicolas Flamel, représentent une Résurrection : les chimistes y trouvent le secret de la pierre philosophale. Tous ces écrits à qui l'on donne le beau nom de prophéties sont des galimatias. Ecrivons nos songes ou les visions d'un frénétique, ce seront d'aussi belles prophéties s'il se trouve des gens qui veuillent bien faire leur métier d'en appliquer quelques lignes à tous les événements, soit dans le sens naturel, allégorique ou ironique.

Jurieu a mille fois mieux prouvé la destruction du papisme et le triomphe du calvinisme en France pour l'an 1713 par les prophéties de l'Ancien ou du Nouveau Testament que l'on n'établira jamais la naissance du Messie à l'an 755 de la fondation de Rome ; toutes les applications sont arbitraires, on trouve le pour comme le contre.

Je vais trouver dans le premier livre qu'il vous plaira la prophétie de toute ma vie en l'appliquant et l'expliquant comme on fait les livres des Juifs, citant les Evangiles et les Pères, et même plus juste et plus fidèlement. J'ouvre les *Lettres du chevalier D.H.* page 265, les derniers mots sont : « Je vois que cet exercice m'est extrêmement contraire ». Je suis revenu de la chasse avec la fièvre afin que les écritures soient accomplies, quand le prophète D.H. a dit : « Je vois que cet exercice m'est extrêmement contraire ». Les premiers mots de la page suivante sont : « Mon mariage est rompu ». On m'a voulu marier à l'âge de vingt-quatre ans, ce qui ne réussit pas, *Ut implerentur verba prophetae, D.H. dicens* : « Mon mariage est rompu ».

Voilà comme les apôtres ont trouvé des prophéties, voilà comme les prédicateurs trouvent dans ces livres divins ce qu'ils veulent, [46] et les textes du panégyrique d'un saint imaginaire, ou de l'oraison funèbre du premier qui veut les payer.

Qui ne fera des prophéties pareilles à celles qu'on nous donne ? Si vous alléguez quelques morceaux de ces livres qui aient un air plus positif, en serez-vous plus forts ? Que risque un soi-disant prophète qui ne fixe point de temps et qui ne marque nulle circonstance précise ? Je prédis que Paris sera détruit en sorte qu'on n'en apercevra pas le moindre vestige et que la Seine passera au nord de Montmartre. Si cela arrive, je suis prophète ; sinon, ma prophétie subsiste et dans cent millions de siècles on ne sera pas en état de dire que j'ai menti. Je sais la formule d'échappatoire de Messieurs les théologiens : le temps marqué par la Providence, ce temps réservé dans les trésors de la sagesse divine ne sera point arrivé Et si une inondation ou un tremblement de terre abîme l'ile que l'on appelle la Cité et l'ancien Paris, et que l'inondation soit assez forte pour que les eaux gagnent jusqu'au nord de Montmartre, quoiqu'elles se retirent, on dira encore que j'ai prophétisé.

Ainsi les Juifs attendent leur délivrance. Si l'on prédisait les éclipses de cette façon, la moindre paysanne en saurait autant là-dessus que Messieurs de l'Observatoire.

Si Dieu avait voulu faire une prophétie, elle eût été sans équivoque. Tous les prophètes qui parleront clairement ne seront pas longtemps en crédit ; les plus fins parlent obscurément, en termes généraux et ambigus. Il se rencontre des interprètes officieux qui épuisent leur génie, leur science et leur force pour trouver du sens et de la raison dans des visions cornues.

Nostradamus est cent fois plus positif, Ovide a bien mieux prédit que son nom et ses *Métamorphoses* seraient immortels, Sénèque qu'on découvrirait l'Amérique. Quelles tortures se donnent tous [47] les jours mille gens pour ajuster ensemble les prophéties de Jacob et de Daniel ! On y trouverait encore du rapport, fussent-ils plus contraires qu'ils ne sont, s'il est possible.

Je voudrais bien que les Scaliger et les Petau etc. eussent été païens. Ils auraient bien fait voir le faux de ces prédictions. Tous ces habiles gens ne peuvent convenir ensemble. Chacun change la chronologie la mieux établie, dément tous les historiens, fait mourir tel prince, régner tel autre avec son père ou son oncle, change le nom de l'un, allonge la vie de l'autre etc.

Ils passent sur le ventre à mille articles de ce vénérable livre même, ils bouleversent tout, font mille suppositions sans règle que leur fantaisie, parce qu'ils se sont mis en tête de trouver de l'apparence où il n'y en a point. Encore nul n'a-t-il trouvé le secret de satisfaire les autres et soi-même ; il y a autant de systèmes que d'interprètes. Si ces prétendues prédictions avaient du sens, chacun l'y verrait et l'y trouverait de la même manière.

Mais quand cela serait plus solide et qu'il y aurait au moins une légère apparence, serait-ce là des prophéties dignes de Dieu par rapport à leur usage ? Y avait-il dans toute la Judée dix personnes en état de débrouiller ce chaos ? Où était l'évidence à tout un peuple pour reconnaître ce Messie, si différent de celui qu'ils devaient attendre suivant le sens naturel, en voulant regarder ces livres comme prophétiques ? Il fallait au moins marquer le jour de sa naissance et qu'il eût une marque sans équivoque, car il peut être né d'autres enfants le même jour et au même moment dans le même lieu. Et quand la prophétie eût marqué le temps et le lieu, elle eût été imparfaite sans cette marque, et inutile. Tout ce que l'on eût pu ajouter touchant les actions et les discours du personnage prophétisé n'eut encore abouti [48] à rien. Le premier venu pouvait parler et agir comme devait le faire l'homme prophétisé pour s'appliquer la prophétie. Il fallait donc une marque singulière et inimitable.

Si l'on allègue les miracles, la prophétie était assez inutile et les miracles parlaient assez s'ils étaient vrais.

[Variante (extrait n° XXV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Tous les prophètes qui parleront clairement ne seront pas longtemps en crédit. Les plus fins ne parlent qu'obscurément, en termes généraux et ambigus. S'il se rencontre des interprètes officieux qui épuisent leur génie, leur science et leur force pour trouver du sens où il n'y en a point, et de la raison dans des visions cornues, alors la prophétie sera en honneur.

Nostradamus est mille fois plus positif que tous nos prophètes. Sénèque a bien mieux prophétisé qu'on découvrirait l'Amérique, Ovide que son nom serait immortel, aussi bien que ses *Métamorphoses,* Virgile que le pouvoir des Romains n'aurait point de fin. Quelle tortures se donne-t-on tous les jours pour ajuster ce qu'on appelle les prophéties de Jacob et de Daniel !' Quand ces vénérables oracles diraient tout le contraire, ou qu'étant tels qu'ils sont, les faits seraient tout différents de ceux en question, ces interprètes y trouveraient autant de rapport.

Je voudrais bien que des Scaliger, des Pétau eussent été juifs ou païens, ils auraient bien fait voir le faux de ces belles prédictions. Tous ces habiles gens ne peuvent convenir ensemble. Chacun change la chronologie la mieux établie, dément tous les historiens, fait mourir tel prince, régner l'autre avec son père ou son oncle, change le nom de celui-ci, allonge la vie de celui-là, passe sur le ventre à mille articles des plus positifs de ce vénérable livre même, bouleverse tout, et fait cent mille suppositions qui n'ont d'autre fondement que la fantaisie et la nécessité où il s'est mis de trouver de l'apparence où il n'y en a point. Encore aucun ne vient-il à bout de satisfaire les moins difficiles, ni lui-même. C'est autant de différents systèmes ; on en fait tous les jours de nouveaux. Si ces prétendues prédictions

avaient du sens, chacun l'y verrait de la même manière.

Mais quand cela serait plus approchant du solide, et que tant de travaux atteindraient quelque espèce de succès, seraient ce là des prophéties dignes de Dieu par rapport à leur usage ? Y avait-il dans toute la Judée dix personnes capables de débrouiller ce chaos et d'ajuster tant de faits différents, incertains et inconnus ? Où était l'évidence à tout un peuple pour la reconnaissance de ce Messie, dissemblable à celui qu'ils avaient lieu d'attendre suivant le sens naturel, en les voulant prendre pour prophéties ? Il était au moins nécessaire que les prêtres sussent précisément le jour de la naissance, et qu'ils eussent une marque sans équivoque ; car il peut naître d'autres enfants le même jour et au même moment dans le même lieu. Sans cela, quand même la prophétie aurait été précise pour le temps et le lieu, elle aurait été imparfaite et inutile. Tout ce qu'on aurait pu y ajouter touchant les actions et les discours du personnage prophétisé n'aurait encore abouti à rien. Le premier venu aurait pu agir et parler comme le portait la prophétie, pour se l'approprier ; il fallait donc une marque singulière et inimitable.

Si l'on allègue les miracles, la prophétie était assez inutile, les miracles parleraient suffisamment. Une simple promesse satisferait à tout. [Fin de la variante de l'extrait n° XXV du ms de Leningrad]

Article cinquième. La promesse d'un Libérateur.

On pouvait nier cette promesse. Les Juifs n'y songeaient assurément point au sens qu'on la prend ; on ne la peut au plus trouver qu'en termes vagues et si peu circonstanciés que ceux à qui et pour qui elle a été faite, qui en étaient les dépositaires, ne la connaissent pas et en attendent encore l'effet, et un tout autre effet que celui que les chrétiens prétendent.

Enfin, quand vous gagneriez quelque terrain sur les Juifs, ce ne serait que dans leur méthode et suivant leur manie. C'était le train de ces ignorants d'établir ce qu'ils imaginaient, et cela n'est d'aucun poids pour le reste des hommes.

Les Grecs et les Romains ne faisaient rien sans avoir consulté les augures et pris les auspices, les Orientaux ne font rien sans consulter les astrologues et les devins. En conclurez-vous que je dois rentrer chez moi si, en sortant, je touche le seuil de ma porte ?

Cette remarque est plus considérable qu'il ne semble, sommes-nous donc obligés de donner dans la folie des Juifs ? On veut convaincre tout le genre humain par les pratiques extravagantes de la plus petite et de la plus méprisée des nations.

On ne nie point qu'il n'y ait quelques applications assez heureuses de certains passages, mais on en trouve tous les jours [49] de plus justes dans des autours qui n'ont jamais pensé à

des choses indifférentes à quoi on applique quelques-uns de leurs passages. *Uno avulso non deficit alter* était fort bien trouvé pour le second duc de Bretagne. La mort du premier était-elle donc prédite par Virgile, et la naissance du second promise ? Passons au Nouveau Testament.

Section seconde. Le Nouveau Testament.

Article premier. Si ce livre est divin.

Les mêmes raisons générales rapportées contre les livres des Juifs foudroient aussi cette supposition ridicule ; et en particulier, la seule vue suffit pour le faire mépriser. Rien n'est plus mal conçu, sans ordre, sans suite, mal exprimé ; mauvais langage, répétitions de choses inutiles, omissions de choses nécessaires ; rien n'est plus défectueux, rien n'est plus plein de contrariétés, de galimatias, de fausses citations.

Je sais qu'il y a plusieurs ouvrages très laborieux sous le nom de chaînes, concordances, harmonie, par lesquels on prétend pallier les défauts palpables de ce livre divin. Ce soin que prennent les zélés partisans de la divinité de ce livre n'est-il pas concluant pour faire voir que c'est un mauvais ouvrage qu'ils connaissent pour tel ? Un livre divin a besoin que par des explications forcées on fasse voir qu'il ne se contrarie pas, qu'il est d'accord avec lui-même sur les faits et sur l'arrangement de ces faits, je ne dis pas sur les dates, car il n'y en a pas une : en ce temps, in *illo tempore :* on peut faire mille hypothèses là-dessus pour concilier les faits, et encore n'en vient-on pas à bout, mais on se sauve mieux dans le désordre.

Je conviendrai volontiers que ce livre est écrit simplement [5 0] et avec un grand air de bonne foi. Convenez de même qu'il est écrit en mauvais langage, mauvais style, avec confusion et obscurité, sans discernement, sans attention et qu'aucun livre au monde n'est plus mal bâti. Nos anciens Gaulois ont de même un air de naïveté qui plaît et semble emporter la croyance jusque dans les romans ; qu'un paysan fasse une fausse histoire, il parle grossièrement et simplement ; soit ruse, soit stupidité, son air naïf persuade.

Le St Esprit, dit-on, néglige les vains ornements de la rhétorique humaine. Je le veux, mais est-ce un ornement de rhétorique de suivre le bon sens, de faire entendre clairement et simplement sans équivoque, de ne proposer que de solides raisons de la manière la plus courte et la plus claire qui se puisse.

Dieu, en dictant un livre, négligerait les vains ornements de l'invention des hommes, toutes ces figures ridicules, ces antithèses, ces hyperboles, ces répétitions tournées de dix façons, et tant d'autres fadaises dont nos prédicateurs sèment leurs sermons, mais il ne négligerait pas la netteté, la clarté de l'expression, la solidité des raisons, la justesse des comparaisons etc. C’est justement de l'omission des choses essentielles que l'on se plaint, et qu’il faut reconnaître pour des défauts humains, des marques de la plus grande ignorance et du génie le plus grossier.

Les légendes des siècles barbares sont écrites de même simplement, d'un air de bonne

foi, en mauvais langage, mauvais style, elles sont remplies d'impertinences, de suppositions grossières, de miracles ridicules et d'impostures.

Mais il est faux que le St Esprit des chrétiens néglige les ornements de la rhétorique : l'Ancien Testament est plein d'hyperboles et d'autres figures ; des livres entiers sont en vers ; et cette affectation de commencer chaque article d'un livre par les lettres de l'alphabet, [51] tout de suite, n'est-elle pas un des plus puérils ornements humains ? L'Evangile ne parle qu'en figures, ce n'est qu'apologues. N'admire-t-on pas le début de St Jean : *In principio erat verbum et verbum erat apud Deum* etc. ? Que cela est sublime ! s'écrie-t-on. Oui, sans doute, ce coq-à-l'âne et ces répétitions ridicules ont bien mérité la monture que l'on a donnée à St Jean : il s'élève jusqu'au ciel sur un algle. Et, remarquons-le en passant, Mon Révérend Père, Jupiter avait un aigle, Junon un paon, Minerve une chouette ; il a fallu donner aussi des bêtes symboliques à nos évangélistes : St Jean a l'aigle, St Luc le bœuf etc.

Il est inutile que je fasse là-dessus la moindre réflexion, le fait parle assez.

Revenons au livre divin, donnons-le à cent personnes séparément et disons-leur à chacune d'en extraire un système de religion, seulement un catéchisme ; aucun ne sera semblable à l'autre, ni pareil à celui d'aucune secte que ce soit. Mille sectes sous nos yeux, toutes opposées entre elles, s'y fondent également : l'instruction est donc mal faite.

Quand il n'y aurait qu'une faute, c'en serait assez pour prouver que ce livre n'est pas divin ni l'ouvrage de Dieu ; il y en a mille palpables. Si vous les rejetez sur les copistes, ou sur la perte ou sur le dérangement de quelques morceaux, ce qui est apparent en bien des endroits, Dieu a donc abandonné le soin de ce livre ou il ne l'avait jamais pris.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que ceux qui ont fait ce livre supposé divin n'ont jamais pensé que Dieu y eut la moindre part. Ils disent le contraire positivement en assurant qu'ils ne disent que ce qu'ils ont vu ou ouï dire à des gens fidèles, et ils le sont au point de se contredire les uns les autres et eux-mêmes.

Mais, M.R.P., ils ont donc rapporté ou ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils ont ouï dire à des gens qu'ils croyaient fidèles. On ferait un beau livre en ramassant les idées de la populace et les contes que l'on fait sur les moindres choses. [52]

[Variante (extrait n° XXVI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Il est bien sûr que si Dieu voulait vêtir un homme pour l'hiver, il ne lui donnerait pas un pourpoint découpé. Il lui en donnerait un de bon[ne] étoffe, qui lui couvrirait tout le corps.

Ainsi, Dieu, en dictant un livre, négligerait certainement les vains ornements de l'invention des hommes, et toutes ces figures ridicules au bon sens, ces antithèses, ces hyperboles, ces répétitions tournées de dix façons, et tant d'autres fadaises dont nos

prédicateurs sèment leurs sermons, mais il ne négligerait pas ce qui est fondé sur la raison, la netteté, l'arrangement, la clarté de l'expression, la solidité des raisons la justesse des comparaisons. C'est justement l'omission des choses essentielles dont on se plaint et qu'il faut reconnaître, malgré qu'on en ait, pour des défauts et des marques de la plus grossière ignorance et du génie le plus grossier.

Il n'y a pas seulement une date dans tout ce livre : *en ce temps-là.* On peut faire mille et mille hypothèses pour en concilier les faits, encore n'en peut-on venir à bout mais enfin on se sauve toujours dans le désordre.

Les légendes des siècles barbares sont de même écrites d'un air de bonne foi, en mauvais langage et mauvais style, et cependant remplies d'impostures, de miracles ridicules et de suppositions grossières.

Après tout, il est faux que le Saint-Esprit des chrétiens néglige les ornements de la rhétorique : l'Ancien Testament est plein d'hyperboles et autres figures. Cette affectation de commencer chaque article d'un livre par les lettres de l'alphabet selon leur suite, n'est-elle pas un des plus puérils ornements humains ? L'Evangile ne parle qu'en figures, ce n'est que paraboles. Convenez, mon Révérend Père, qu'il est aisé de faire un pareil livre et une semblable narration en l'air, sans aucun fait réel qui y ait rapport. Il m'est aussi aisé de dire que j'ai cent mille écus dans mes coffres comme si c'était la vérité. Chose admirable ! un livre fait par Dieu même, pour être la dernière instruction qui sera donnée aux hommes, et par conséquent qui devrait être la plus parfaite qui se puisse, n'est pas une instruction, mais un recueil de coq-à-l'âne fait exprès.

Qu'on donne ce livre divin à mille personnes séparément pour en faire chacun un système de religion, pour en tirer seulement un catéchisme, il n'y en aura pas un de semblable à l'autre, ni égal ou pareil à celui de quelque secte que ce soit. Il est de fait, sous nos yeux, que cent sectes différentes y trouvent leur fondement. On ne le peut nier, ni par conséquent que cette instruction est mal faite.

Quand il n'y aurait qu'une seule faute, ce serait assez pour prouver invinciblement que ce livre n'est pas l'ouvrage de Dieu.

Il y en a mille palpables, sans compter celles que vous pouvez rejeter sur les copistes ou sur la perte ou sur le dérangement. Cela est plus qu'apparent. On ne peut même se passer de l'admettre. On ne peut aussi désavouer que Dieu a abandonné le soin de ce livre, et qu'ainsi, quand l'original aurait été son ouvrage, ce qui reste ne l'est plus. Cette instruction, loin donc d'être l'ouvrage de l'Etre parfait, n'est pas seulement le travail d'un habile homme. Un habile homme fait un livre où l'on peut apprendre la géométrie et l'algèbre, qui sont bien plus difficiles que ne doit être la religion. On fait tous les jours des catéchismes et des cours de

logique et de théologie.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que ceux qui ont fait ce livre qu'on suppose divin, n'ont jamais pensé que Dieu y ait la moindre part. Loin de là, ils disent positivement le contraire, affirmant qu'ils ne rapportent que ce qu'ils ont vu ou ouï dire à des gens de probité, et ils sont si fidèles qu'ils se contredisent les uns les autres.

Les uns rapportent les mêmes faits avec des circonstances toutes différentes et opposées à celles rapportées par les autres. Les uns omettent des faits importants, quoiqu'ils en rapportent d'indifférents et même d'inutiles. Il est vrai qu'on peut dire que c'est une marque qu'ils ne se sont point entendus, mais il est vrai qu'on doit dire aussi qu'ils étaient mal attentifs et mal informés.

Les premiers chrétiens et les premiers Pères n'ont point pris ce livre pour divin. Ils savaient qu'il n'avait été fait qu'après coup, par occasion, de pure volonté, comme les autres histoires. Ils ne rajustaient point du nom de saint[s] les évangélistes ni les apôtres ; c'était simplement Pierre, Paul, Marc. Ils disaient leur sentiment des personnes et des écrits, en en parlant à tous égards comme d'Hérodote et de Platon. Ce n'est que par la suite que les chrétiens ont authentiqué ces livres. Ce n'est que d'eux-mêmes, de leur seule autorité, par fantaisie ou par nécessité, qu'ils en ont dressé le canon et qu'ils les ont consacrés, déclarant leurs auteurs saints, prophètes et inspirés de Dieu. [Fin de la variante de l’extrait n° XXVI du ms de Leningrad]

Combien de folies n'entasserait-on pas sur le rapport de gens crédules et de bonne foi et sur celui des malins, des gens qui prennent plaisir à débiter des choses merveilleuses et des menteurs que l'on ne connaît pas pour tels ? Que ne dit-on pas des possédées de Loudun ? Nous savons vous et moi ce qui en est.

Dieu parlerait-il incertainement s'il avait inspiré les auteurs de ce livre ? Y verrions-nous huit ou dix ? y verrions-nous ou plus ou moins ? une certaine personne, lorsqu'ils en nomment d'autres sans nécessité ? Y aurait-il des peut-être, etc. ? Ce qui fait qu'on se sert de ces termes, c'est que l'on ne sait pas les choses au juste.

Dieu se servirait-il de paraboles et de comparaisons autrement que pour expliquer et faire entendre ce qu'il a dit positivement ? S'il en faisait, en ferait-il de mauvaises, de fausses ? Sans doute, il n'en donnerait que d'une absolue justesse. Je sais que l'on répond qu'elles sont suffisantes pour son but. Premièrement, cela est faux ; il y en a plusieurs qui y vont très mal et qui naturellement diraient autre chose ; il y en a de mal expliquées. Ce sont des faits et je rentre dans le raisonnement.

N'est-il pas vrai, M.R.P., que si l'on donne une comparaison qui ne soit pas absolument

juste, quoique suffisante à la rigueur pour ce que l'on prétend, c'est que l'on n'a pu en trouver de meilleure ? Ou au moins c'est que l'on n'a pas voulu se donner la peine d'en chercher, mais que s'il s'en était présenté une meilleure, on l'aurait préférée à une moins bonne : pouvez-vous dire le contraire de bonne foi ? Je ne le crois pas, avouez donc que celui qui a employé les mauvaises comparaisons, encore qu'elles soient suffisantes (je veux le supposer), avouez, dis-je, qu'il n'en avait pas de meilleures ou qu'il n'a pas voulu prendre la peine d'en chercher, ou qu'il a tort. Aucun des trois ne peut convenir à Dieu, donc Dieu n'a point fait de comparaisons.

Ceci, M.R.P., est démonstratif, et je ne connais rien qui le soit davantage. Voilà donc la divinité du livre, de celui qui l'a fait et de l'inventeur des paraboles démonstrativement détruite. [53] Si l'on répond que les évangélistes les ont mal rapportées, il n'y a donc aucun fond à faire sur leur rapport ; si l'on dit que J.-C. parlait seulement comme un homme, il peut donc être tombé dans l'erreur.

Hé ! Grand Dieu, que peut-on imaginer de plus affreux que ce qui est semé dans ce livre ?

On parle obscurément, de crainte que ceux à qui l'on parle n'entendent ce qu'on leur demande. On veut qu'ils entendent des oreilles et qu'ils n'entendent pas de l'esprit, afin que, ne pouvant obéir, on leur puisse imputer un crime, afin d'avoir occasion de les punir. Je sais combien on a retranché, ajouté, changé et diminué à ce livre, combien de morceaux rejetés d'abord et révérés ensuite, combien d'autres dans le cas contraire, reçus puis rejetés. Combien de gens ont eu intérêt de le corrompre et d'y donner des sens différents selon les occasions !

Il nous reste encore beaucoup de ces livres qui ont été en parallèle avec nos livres canoniques d'aujourd'hui. Qui a fait le choix ? Qui a fait le Canon ? Des hommes, quatre cents ans après la mort des écrivains, ont décidé les uns divins, les autres non.200 On peut donc s'être trompé, avoir pris le faux Evangile pour le véritable, et le vrai pour le faux. Où est donc la certitude, quand même je voudrais croire que Dieu a eu part au premier Evangile ou que les autours étaient de bonne foi ?

Ha ! que, si on osait, M.R.P., on refondrait bien ce divin livre, qu'on le ferait bien parler un autre langage ! La bonne intention ne manque pas, non plus que pour les Pères. Malheureusement, le parti est divisé en trop de sectes qui se veillent les unes les autres ; sans cela, je crois bien qu'on mettrait la chose en tel état que le tout serait clair et net, qu'il ne resterait plus occasion de disputer ni de faire bande à part au préjudice de N.S.P. le pape et de tous ses subalternes.

Au reste, il est certain qu'il y a de bons préceptes dans l'Evangile, mais il en est beaucoup d'outrés et d'impossibles.

Ce ne sont pas des choses vagues, dites par-dessus les unes, qui sont [54] belles, mais ce

sont celles qui distinguent précisément et positivement ce qu'il est difficile de bien distinguer, ce sont celles qui prescrivent les devoirs de manière qu'on en connaisse l'équité avec la possibilité de les remplir suivant la faiblesse humaine et les nécessités de la vie.

Et après tout, montrez-moi une religion dont la morale n'ait pas mille choses de très bon, et même presque tout. Aucune ne tolère les vices. Prenez garde, Mon Révérend Père, que je ne parle point de quelques sectes fanatiques ; toutes les religions ordonnent la probité, la justice dans le commerce des hommes. Sont-elles toutes divines ?

Le livre des Actes des apôtres est une fort mauvaise histoire et visiblement imparfaite ; Dieu ne reste point en chemin, et d'ailleurs toutes les religions en peuvent avoir et en ont de pareilles, avec les récits des merveilleuses actions de leurs instituteurs et de leurs premiers prédicateurs.

Quant aux Epîtres de St Paul surtout, et les autres, c'est un galimatias perpétuel. Je n'ignore pas ce que St Hiérome et bien d'autres en ont pensé. Que peut-on attendre d'un visionnaire qui a ouï une voix que ses compagnons n'entendaient pas, qui a été ravi au troisième ciel où il a entendu ce que l'oreille n'a pas entendu ? Il est bien difficile de se donner pareille vanité en faisant le mystérieux et ne rapportant rien de ces choses admirables ! Sancho Panca en avait vu bien d'autres dans son voyage sur le cheval de bois.

Je ne dis mot de l'Apocalypse, c'est tout ce qu'on voudra.

On sait combien de temps elle a été regardée comme une production fanatique. On a reconnu enfin l'utilité dont elle pouvait être, à mesure que l'on s'est assuré de la crédulité des peuples. C'est dans des coq-à-l'âne qu'on puise ce que l'on veut ; on est borné dans des discours raisonnables et précis.

Enfin J.-C. a été condamné pour sa doctrine par autorité publique des Juifs. Leur loi portait ordre précis de tuer quiconque voudrait les en détourner, quand même il ferait des miracles. Si les Juifs attendaient un Messie, à qui était-ce à juger les prétentions de celui qui se [55] disait l'être ? Ce ne pouvait être qu'aux chefs de la religion, aux pontifes, aux lévites, aux anciens de la république. Ils ont rendu un arrêt solennel et déclaré sa doctrine contraire à la Loi, qu'ils croient tenir de Dieu même et qui devait être éternelle suivant les paroles de Moïse. La suite a fait voir combien cette doctrine est pernicieuse pour la morale qu'elle renverse en mille endroits, si elle en donne quelquefois de bons principes.

Si c'était l'intention de Dieu que la Loi de Moïse dût céder la place à une autre, Dieu aurait déclaré aux Juifs que cette loi n'était que provisionnelle ; il aurait marqué le temps où elle devait finir. Au lieu de cela, la Loi de Moïse est partout prêchée comme devant être éternelle. Moïse était donc un imposteur. Quand même J.-C. aurait fait des miracles, on nous prêche aujourd'hui que nous ne devons nous rendre à aucun pour changer notre religion : les

Juifs avaient même raison.

Mais était-ce devant de la canaille qu'il les fallait faire, ces prétendus miracles ? C'était devant la synagogue, au milieu du temple, devant les pontifes, les scribes, et là, expliquer clairement sa tierce partie dans la divinité, avec tout le reste dont on nous étourdit tous les jours.

[Variante (extrait n° XXVII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] Au reste, il est certain qu'il y a dans l'Evangile quelques préceptes qui partent d'un bon cœur, mais la plupart, outrés et impossibles dans l'usage, sont-ils des marques de la Divinité ?

N'ai-je qu'à dire qu'un gouverneur de place ne doit point dormir, qu'un soldat ne doit jamais fuir ni se rendre, qu'une honnête femme ne doit ouvrir les yeux que sur son mari, qu'un homme de probité ne doit pas toucher du bout du doigt l'argent d'autrui ? Il serait plus divin de dire qu'un gouverneur doit veiller de toutes ses forces, ne dormir qu'autant que la nature le demande absolument, et qu'il doit éviter les débauches et les exercices violents et inutiles, qui causent un long sommeil.

Ce ne sont pas des choses vagues, dites par-dessus les nues, qui sont belles. Ce sont celles qui sont dites précisément, qui déterminent positivement ce qu'il est bien difficile de distinguer ; c'est de prescrire les devoirs de manière qu'on en connaisse l'équité, avec possibilité de les remplir suivant la faiblesse humaine et les nécessités de la vie.

Le livre des *Actes* est une fort mauvaise histoire. Toutes les religions en peuvent faire un semblable, et je ne doute pas qu'elles n'en aient. Il est visiblement imparfait, et Dieu ne reste pas en chemin.

A l'égard des épîtres, surtout celles de saint Paul, c'est un galimatias perpétuel : il y a plus de sens, de suite et de raison dans les discours d'un frénétique. Je n'ignore pas ce que saint Jérôme et bien d'autres en ont pensé. Que peut-on attendre d'un visionnaire qui a oui une voix que ses compagnons n'entendaient pas, qui a été ravi au troisième ciel, où il a ouï ce que l'oreille n'a pas ouï ? Il fallait rapporter quelques-unes de ces belles choses que l'homme ne peut pénétrer, par exemple l'anneau de Saturne qui n'était pas encore découvert. Il est bien difficile de se donner pareille vanité, en faisant ainsi le mystérieux ! Sancho Pança en avait bien vu d'autres dans son voyage sur le cheval de bois !

Je ne touche point à l'Apocalypse, c'est tout ce qu'on voudra. Quiconque aura perdu l'esprit, ou acquis l'imprudence *[sic]* de publier des fables ridicules sous le nom de mystère, en fera de même à la journée ou à deux sols par feuillet ; il ne faut que le temps d'écrire.

On sait fort bien combien de temps elle a été mise au rang des productions fantastiques ; enfin, on a reconnu l'utilité dont elle pouvait être, à mesure de la crédulité du peuple. C'est

dans ces coq-à-l'âne que l'on poise ce que l'on veut : on est borné dans des discours raisonnables et précis.

Enfin Jésus-Christ a été condamné pour sa doctrine par autorité publique des Juifs. Leur loi portait ordre positif de tuer quiconque voudrait les en détourner, quand même il ferait des miracles. En supposant que les Juifs attendaient un Messie, à qui était-ce à juger la prétention de ceux qui se disaient l'être. Ce ne pouvait être qu'aux chefs de la religion, aux pontifes, aux sacrificateurs, aux lévites et aux anciens de la république. Ils ont rendu un arrêt solennel et déclaré sa doctrine contraire à leur loi qu'ils tenaient de Dieu même, et qui devait être éternelle. La suite a fait voir que cette doctrine est une source de mille fantaisies, qu'elle renverse la morale et cause mille désordres.

Si c'était l'intention de Dieu que la loi de Moïse dût céder la place à une autre, Dieu leur aurait déclaré que cette loi n'était que provisionnelle et marqué distinctement le temps et les circonstances où elle devait finir. Au lieu de cela, la loi de Moïse est partout prophétiée [*sic*] comme devant être éternelle et comme le comble de la perfection. Ainsi Moïse était donc un imposteur. Mais quand il serait vrai que Jésus-Christ eût fait des miracles, on nous prophétie aujourd'hui que nous ne devons nous rendre à aucuns miracles pour changer notre religion. Les Juifs avaient la même raison.

Mais était-ce devant la canaille qu'il les fallait faire, ces prétendus miracles ? C'était en pleine synagogue, au milieu du Temple, devant les pontifes et les scribes ; et là, expliquer clairement, et nettement sa tierce partie dans la divinité, avec tout le reste dont on nous étourdit tous les jours. [Fin de la variante de l'extrait n° XXVII du ms de Leningrad]

Article second. La venue d'un libérateur.

Je n'ai qu'à écrire dans toutes les îles de l'Archipel que je suis le libérateur qui leur a été promis, que je viens sauver et délivrer de la servitude où languit le reste de ce peuple autrefois si célèbre, etc. Ils entendront sans doute que je vaincrai les Turcs et leur rendrai leurs places, leur liberté. Point du tout, je ne ferai rien, ils resteront le jouet d'une nation barbare qui les [56] pille, leur enlève leurs biens, leurs femmes, leurs enfants, mais je leur débiterai des paraboles et je leur dirai ensuite : *C'est de vos péchés que je viens vous délivrer, c'est de* la *servitude de Satan*. Et je les délivrerai de leurs péchés comme nous le sommes des nôtres.

Les chrétiens pèchent-ils moins que les autres ? Pour que cela fût, il aurait fallu abolir les lois et les passions. Montrez-moi, je vous prie, M.R. P., la moindre singularité qu'aient les chrétiens. Qu'est-ce qui les distingue de ceux qui n'ont pas été rachetés ? Celui qui est baptisé croit-il sans autre instruction ? Ne croirait-il pas de même avec l'instruction et l'éducation s'il

n'était baptisé ? L'absolution d'un païen serait-elle distinguée par un béat dans le confessionnal de celle que donnerait le prêtre ? L'extrême-onction rend-elle la santé, ou fait-elle quitter la vie sans regret et tranquillement ? L'ordre rend-il le prêtre plus sage, plus éclairé, plus savant, plus réglé dans ses mœurs ? Le mariage fait devant Monsieur le curé fait-il faire plus d'enfants, ou les fait-il faire mieux conditionnés, empêche-t-il plus les discordes, les mauvais ménages, les galanteries, les meurtres même, que celui des sauvages fait sans cérémonie et par le seul consentement ? Les enfants respectent-ils plus leurs pères ? Les pères sont-ils plus sages, plus attentifs à leurs devoirs ? Et celui qui a reçu la confirmation a- t -il une foi plus pure ? Celui qui a reçu dans sa bouche le pain consacré, qui est le corps même de Jésus-Christ, lequel est Dieu, celui-là vit-il mieux ? Est-il plus honnête homme ? De quoi sommes-nous donc délivrés, sauvés et rachetés, si tout cela ne nous change point ?

[57] *Article troisième.* La naissance miraculeuse de ce libérateur.

Quand on passerait sur tous les vices de l'Evangile, qui sont sans nombre, où est le fond qu'il y a à faire sur un roman, où est l'apparence des preuves, à commencer par la généalogie ? Ne tient-il qu'à débiter des générations, à ranger des noms en certain ordre ? Je vais me faire descendant de Cyrus aussi solidement. Admettrait-on une pareille pièce sur quelque contestation que ce fût ? Les Juifs en conviennent-ils ? On blâme nos propres docteurs d'en avoir marqué les bévues en tâchant de les concilier ; il valait mieux]es passer sous silence ; peut-être peu de gens y eussent pris garde.

Ne tient-il qu'à dire, vingt ans après la mort d'un homme dont on a connu le père et la mère, qu'il a été conçu sans père, que sa naissance a été annoncée par des esprits à des bergers, que des rois sont venus de bien loin pour l'adorer, conduits par une étoile ? Il n'en a rien dit de son vivant, qu'importe !

Mais quel bruit cette naissance fit-elle ? en parla-t-on ? Cinquante ans, peut-être quatre-vingts, s'écoulèrent avant qu'on en fit aucune mention. Où est le témoignage de ces bergers ? A qui racontèrent-ils sur le champ leur aventure ? Qui étaient ces rois ? Où étaient leurs royaumes ? Trois rois ne sortent pas de leurs Etats, ne passent point sur ceux des autres, sans qu'il en reste quelque mémoire au moins pendant cinquante ans. Il y avait dans ce temps-là des astronomes qui auraient remarqué le cours d'une étoile si extraordinaire, d'un mouvement inouï ; nous en aurions [58] quelque témoignage, ou bien on aurait donné le démenti aux premiers chrétiens ; mais peut-être cette étoile n'était-elle visible que pour les trois rois ?

Il est plus simple de croire l’histoire de l'Epiphanie une pièce de rapport dans l'Evangile. Cela dit toujours qu'il faut faire des présents : ils apportèrent de l'or.

Pour mettre la chose raisonnable, il fallait qu'un prophète prît Marie à l'âge de six ans et qu'il eût dit en pleine synagogue : « Gardez cette enfant comme vous voudrez, mais à quinze ans elle accouchera d'un garçon sans la coopération d'aucun homme » Alors les Juifs auraient cru, à mesure des soins qu'ils auraient pris de la garder. Ou bien il fallait la prendre à deux ans et dire qu'elle accoucherait à quatre. Encore pouvait-on contester, à moins d'avoir été bien informé par un bon nombre de témoins. Il eût fallu le faire naitre d'un rocher ou d'un homme : miracle pour miracle, l'un ne coûte pas plus que l'autre à Dieu, et est bien différent pour les hommes.

Si vous alléguez, M.R.P., la foi qu'on a aux histoires, je vous alléguerai la foi qu'on n'a pas aux fables et aux romans, mais j'ai discuté ce point ailleurs (vérités 10 et 11).

Il y a bien plus ici : c'est que cette histoire a été contredite universellement dès qu'elle a paru, et par les gens mêmes chez qui le tout devait s'être passé, ce qui n'est pas arrivé à Pierre de Provence.

Il faut encore remarquer que cette histoire faisait un honneur infini à la nation juive, que toute la terre allait reconnaître pour le peuple de Dieu, la source primitive de la religion, honoré de l'incarnation d'un dieu dans leur race et leur sang. S'oppose-t-on à une vérité de fait, quand surtout elle nous élève si haut ?

[Variante (extrait n° XXVIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Ne tient-il qu'à dire, vingt ans après la mort d'un homme dont on a connu le père, la mère, les frères, qui n'a jamais dit qu'il fût conçu ni né autrement que les autres ; ne tient-il, dis-je, qu'à dire que cet homme a été conçu sans père, que sa naissance à été annoncé par des esprits et des bergers, et que des rois, conduits de bien loin par une étoile, sont venus l'adorer ? J'en puis dire autant de mon père.

Quel bruit cette naissance fit-elle ? Vingt ans, cinquante, peut-être quatre-vingt années s'écoulèrent sans qu'il en fût fait mention. Cela montre la faiblesse du témoignage de ces bergers ou de ceux à qui ils racontèrent les choses sur-le-champ. Dites-nous qui étaient ces rois, où étaient leurs royaumes ? Des rois ne sortent point de leur pays et ne passent point sur ceux des autres sans qu'il en reste quelque mémoire, au moins pendant une cinquantaine d'années. Il y avait en ce temps-là de curieux astronomes qui auraient assurément remarqué une étoile qui faisait un cours si extraordinaire et d'un mouvement inouï. Il était aisé de donner le démenti sur ce chapitre aux premiers chrétiens.

Si cette histoire est fausse, l'Epiphanie est une pièce de rapport dans l'Evangile.

Pour mettre la chose en termes raisonnables, il aurait fallu un prophète qui eut pris Marie à quatre ans, et qui eût dit en pleine synagogue : « Voilà une fille qui fera un garçon

toute seule à quinze ans, sans aucun commerce d'hommes. Gardez-la comme il vous plaira. Ce garçon sera notre Messie. » Alors ils auraient été persuadés à proportion des soins qu'ils auraient pris pour n'être point trompés. Mais comme cela est d'une extrême difficulté, il aurait été bien mieux de la prendre à deux ans, et dire : « Cet enfant accouchera d'un garçon à six ans. » C'était encore un signe sujet à contestation. Il fallait le faire naître d'une roche, ou d'un homme. Miracle pour miracle, c'était la même chose pour Dieu, et une chose toute différente pour les hommes.

Si vous alléguez, mon Révérend Père, la foi qu'on a aux histoires, je vous alléguerai la foi qu'on n'a pas aux romans et aux fables. Il y a bien plus ici, c'est que cette histoire a été contredite universellement dès qu'elle a paru, et par les gens mêmes chez qui tout devait être passé, ce qui n'est pas arrivé à Pierre de Provence.

Il est encore à remarquer que cette histoire faisait un honneur infini à la nation juive, que toute la terre allait reconnaître pour le peuple de Dieu, pour la source primitive de la religion, et honorée de l'incarnation d'un Dieu dans leur race et leur sang. S'oppose-t-on à une vérité de fait si manifeste qui nous élève si haut ? [Fin de la variante de l’extrait n° XXVIII du ms de Leningrad]

[59] En vérité, M.R.P., est-il raisonnable de détruire les livres des Juifs d'à présent parce que, disons-nous, ils contiennent des blasphèmes ? Peuvent-ils se défendre de nos prétentions sans en venir à ce qu'il nous plaît d'appeler blasphèmes ?

Les premiers chrétiens ont tout de même blasphémé les dieux des païens ; nos théologiens, nos missionnaires blasphèment Mahomet et les dieux des Indes, de l'Amérique ; il faut convenir que nous avons tort, ou bien dire que les empereurs romains avaient grande raison et agissaient justement de faire bruler tous les livres des chrétiens qu'ils pouvaient recouvrer, et que les Chinois sont aujourd'hui en droit d'en faire autant.

Mais on ne gagne pas son procès en faisant brûler les écrits de sa partie ou en empêchant qu'ils ne paraissent ; c'est en y répondant et en faisant voir qu'ils contiennent des faits faux ou de mauvais raisonnements. La justice ne veut pas que l'on plaide seul : une partie qui a produit ses pièces et ses raisons invite l'autre à en faire autant, et ce n'est qu'après ces sommations que l'on prononce le jugement, étant à croire que celui qui n'ose apporter ses moyens n'en a pas de bons. Mais celui qui ne veut pas que ses adversaires les produisent en craint la force : il n'y a jamais eu que la tyrannie et l'effronterie ecclésiastique qui ait imaginé d'imposer silence à ceux avec qui elle a été en contestation en supprimant leurs pièces.

Rien ne décrédite plus le christianisme que cette attention à étouffer ce qui lui est opposé, pendant qu'on adopte les plus grandes extravagances, les plus impudentes

suppositions qui lui sont favorables.

Tout ce que les rabbins peuvent dire ne ferait pas tant d'effet sur un esprit raisonnable que la fourberie des livres sibyllins [60] et du témoignage fourré dans Josèphe. Car enfin, ces rabbins peuvent mentir, mais il est impossible que des gens qui aiment la vérité ou qui l'ont de leur côté tombent dans ces indignes ruses ; on ne trouvera pas un exemple d'un plaideur fondé sur de bons contrats qui ait fait de faux titres, mais on en trouvera qui auront fait de fausses quittances contre un bon contrat, ou de faux contrats contre des gens à qui ils n'avalent jamais rien prête.

Si le christianisme avait eu de bonnes raisons et de justes fondements, il n'aurait point eu recours aux fraudes et aux mauvais raisonnements ; on n'aurait pas fermé la bouche à ceux qui proposaient des objections ; on n'aurait point brulé les pièces que l'on alléguait pour éclaircir la matière.

On fait sonner bien haut que nos Evangiles ont un grand témoignage pour eux, trois évangélistes étant morts pour en soutenir la vérité, ce que n'ont fait ou n'auraient voulu faire aucuns des historiens de l'antiquité dont nous croyons les récits. Raisonnement ridicule :

1°) Quand on nierait cette mort, où en est la preuve en bonne forme ? On ne sait ce qu'ils sont devenus et ce que l'on en dit sont des contes. Il faudrait aussi que ceux qui ont fait l'histoire de leur prétendue passion fussent morts pour la soutenir, ce qui ne suffirait pas : l'erreur, la prévention et l'entêtement ayant fait des martyrs dans toutes les religions.

2°) Il faudrait avoir le procès de leur condamnation pour savoir si c'est précisément pour cela qu'ils ont subi le supplice : ils pouvaient avoir fait d'autres crimes, avoir choqué les magistrats ou le gouvernement, avoir excité des séditions etc.

Que j'aille raconter des fables par les rues, on ne me fera pas mourir ; mais si moi, en ces fables, j'arrache les filles à leurs mères, [61] les femmes à leurs maris, si j'épuise le bien des familles, si je détourne les peuples de l'obéissance due à leur souverain, si je suppose la vertu dans la fainéantise etc., on me fera mourir fort équitablement. Conclura-t-on de là que je suis mort pour le soutien de mes fables, et cela en emporterait-il la vérité ? La mort de plusieurs jésuites et moines au Japon et ailleurs emporte-t-elle la vérité du papisme ?

La mort de quelques ministres protestants emporte-t-elle la vérité de la Réformation ? Les anabaptistes ont été conduits au supplice à milliers, sont morts avec la plus grande fermeté et avec toutes les marques de la plus sincère persuasion.

[Variante (extrait n° XXIX) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] Si le christianisme avait eu de bonnes raisons et de justes fondements, on n'aurait jamais eu recours à tant de fraudes, de suppositions, de mensonges et de mauvais raisonnements. On n'aurait point fermé

la bouche à ceux qui proposaient des objections. On n'aurait point brûlé les pièces et les livres qu'on alléguait pour éclaircir la matière.

Je sais qu'on fait sonner bien haut que nos Evangiles ont un témoignage bien singulier, trois évangélistes étant morts pour en soutenir la vérité, ni ce que n'ont fait ni Hérodote, ni Thuc[yd]ide, ni Salluste, ni Tite-Live, ni aucun historien. Raisonnement ridicule !

1°. Quand on nierait cette mort, où en est la preuve en bonne forme ? On ne sait ce qu'ils dont devenus, et tout ce qu'on en dit, ce sont des contes faits à plaisir. Il faudrait aussi que ceux qui ont fait l'histoire de leur prétendue passion fussent morts martyrs en témoignage de leur fidélité : ce qui même ne suffirait pas, puisqu'il pourrait y avoir de l'erreur, de la prévention et de l'entêtement, toutes les religions ayant des martyrs.

2°. Il faudrait avoir le procès de leur condamnation pour voir si c'est précisément et simplement pour cela qu'ils ont subi le supplice. Ils peuvent avoir fait d'autres crimes, avoir choqué le gouvernement ou le magistrat, avoir excité des séditions.

Que j'aille raconter des fables par les rues, on ne me fera pas mourir pour cela ; mais si, moyennant ces fables, j'arrache les filles à leurs mères, les femmes à leurs maris, si j'épuise le bien des familles, si je détourne le peuple de l'obéissance due aux princes, si je suppose la vertu dans la fainéantise, on me fera mourir fort équitablement. Conclura-t-on de là que je suis mort pour le soutien de mes fables, et que cela en emporte la vérité ? La mort de plusieurs jésuites au Japon emporte-t-elle la vérité des relations qu'ils nous en ont données ?

Ceci sera touché dans l'article du témoignage des martyrs. Les anabaptistes ont été conduits au supplice : des milliers sont morts avec la dernière fermeté, et toutes les marques d'une sincère persuasion. [Fin de la variante de l’extrait n° XXIX du ms de Leningrad]

Article quatrième. La doctrine incomparable du Jésus-Christ et la pureté de sa morale.

Je suis prêt d'embrasser la plus pure des morales, par qui qu'elle ait été prêchée, mais je ne puis traiter cet endroit tranquillement : outre de la mauvaise foi, il y a de l'impudence Pardonnez, M.R.P., je suis hors de moi quand je vois des fraudes si infâmes soutenues avec tant d'effronterie.

Je m'aperçois, par exemple, qu'on glisse partout le mot de religion. Si cette personne, dit un cagot, n'avait eu de la religion, elle eût nié ce dépôt ou cette dette dont le billet est perdu. Malheureux hypocrite ! Dis : si elle n'eût eu de la probité, et garde ton mot de religion pour celui qui fait dire force messes, pour celui qui fait porter aux talapoins des festins pour servir aux morts de sa famille, pour celui qui fait des pèlerinages à la Mecque, pour celui qui, guidé par son brachmane, ne mange ni sole ni lapin, ni rien qui ait eu vie.

[62] On a abuse, ou bien l'on cherche à abuser votre religion, dit-on à un grand que l'on veut détourner de faire quelque chose. Qui devinerait que cela s'applique dans les cas les plus profanes, pour dire : « On vous en a imposé, ou voulu imposer. » Bientôt, Messieurs les ecclésiastiques ont beau jeu ; quoique la religion soit la pomme de discorde, ce sera elle qui fera tout, elle entretiendra la paix dans les familles, la fidélité dans le commerce, elle maintiendra la société inspirera la bravoure au militaire, la justice au magistrat ; les noms de conscience de probité, d'honneur, de désintéressement seront oubliés : nous voyons déjà cela fort avancé. Les mots d'Eglise, de charité, de sacrement, de prêtre, de clerc, de saint signifiaient tout autre chose que ce qu'on leur fait signifier à présent, et l'on nous rapporte ce que l'on en a dit dans la signification qu'ils avaient, on l'applique à celle dont on les a insensiblement revêtus. Sacrement signifie un serment solennel, un engagement ; rien n'est si sacré, rien n'est si saint ; on adopte ce mot pour désigner certaines simagrées, que l'on dit instituées de Dieu, que les ecclésiastiques vendent ; et les sacrements, dans leurs dernières significations, se trouvent parés de l'idée de saint et de sacré que l'on avait attachée à leur première signification.

Eglise signifie assemblée de tout un peuple, chose toujours vénérable. Bientôt, ç'a été le seul peuple chrétien, puis un petit nombre de tyrans en camail et en petit collet, gens très peu vénérables et qui citent en leur faveur ce que l'on a dit de tout un peuple.

Ainsi de prêtre : c'est un magistrat sénateur ; celui de clerc : un autre magistrat subalterne ; il signifie à présent un homme qui fait descendre Dieu en terre à la baguette, qui remet les péchés.

Charité signifie amour, tendresse, intérêt vif pris en quelqu'un ; il signifie maintenant « donner ».

Saint est un homme juste, innocent, respectable ; à présent c'est un homme à qui le pape assigne une place près de Dieu, qu'ils [63] croient local, c'est un homme qui commande à la nature, fait la pluie et le beau temps, et que l'on fait entrer en partage d'honneurs et de culte avec Dieu.

Mais revenons à cette incomparable doctrine. Jésus-Christ a dit : *Soyez soumis* aux *puissances.* Les puissances défendent la publication de l'Evangile. Les empereurs romains défendaient l'exercice du christianisme : les apôtres ne pouvaient manquer de pécher contre ce commandement ou contre celui qu'ils avaient de prêcher.

Qu'a-t-il dit de nouveau ? Ces paraboles, ces proverbes, le baptême, la cène ne sont que de vieilles rubriques juives. S'il y a quelques sentences bonnes, raisonnables, nos paysans en sèment souvent dans leurs discours, et fort à propos.

Il a fait comme Luther : il a laissé le fond du judaïsme et voulu réformer ce que la

fraude, l'orgueil et l'avarice avaient introduit dans la religion, et déclamer contre les pontifes, les sacrificateurs et les autres tyrans qui s'étaient emparés de la religion ; mais avec de si bonnes intentions, ii était bien éloigné d'en avoir la capacité.

Je soutiens qu'il a parlé sans exactitude et en esprit grossier. Il ne faut que le même exemple : *Soyez soumis aux puissances, toute puissance vient de Dieu.* Beau trait de morale, beau trait de politique ! Les Arabes, les corsaires, les voleurs armés ont de la puissance ; faut-il leur être soumis, ne me point défendre ? C'était la distinction de la puissance légitime qu'il fallait faire, planter les bornes de cette puissance.

Nous avons vu que toutes les religions factices sont la ruine de la morale. Il est aisé de démontrer que le christianisme en est l'anéantissement total, par les dogmes de la foi, de la prédestination, de la grâce, à quoi l'on peut ajouter l'efficace des sacrements.

Lorsque Numa dit que la nymphe Egérie lui diétait des lois, [64] son principal but n'était pas de faire croire qu'il avait des révélations, c'était d'instruire les peuples, de leur faire dépouiller leur barbarie. Le christianisme, au contraire, fait son principal de faire croire que Jésus-Chist est Dieu par tiers et en total. La vertu et les bonnes actions ne son t qu'un accessoire, inutiles sans ce préalable. Il faut croire, mais quoi ? Des impertinences, des choses impossibles, ou tout au moins inintelligibles, des choses que la raison, le bon sens et le sentiment intérieur démentent. On fait consister la perfection à être persuadé d'un galimatias que l'on ne peut croire si on ne l'entend, et que l'on ne peut jamais entendre.

Des gens ont dit que la foi était seule nécessaire, qu'elle seule justifie, que les œuvres sont inutiles, le salut nous étant donné gratuitement. Que reste-t-il à la morale ?

On ne peut faire aucune bonne œuvre sans le secours particulier de Dieu, et ce secours, il ne le donne qu'à ses élus. Chacun se trouve dispensé de bien faire ou du moins légitimement excuse en disant que ce secours lui a manqué quand il a commis des crimes. Je l'ai ouï dire à une bigote prise en flagrant délit ; elle répondit au juge d'un air du métier : Dieu m'avait abandonnée.

On a osé dire que les bonnes actions sans la grâce, loin d'être méritoires, étaient un crime. Les plus grands personnages de l'antiquité, dont la mémoire est en si grande vénération, n'ont pas fait une action héroïque qui ne les ait rendus criminels ; ce sont autant d'illustres vicieux, les victoires qu'ils ont remportées sur leurs passions sont autant de forfaits. Socrate, Phalaris, Sénèque et Néron sont égaux. Qui de nous sait en faisant une bonne action s'il n'augmente pas le nombre de ses péchés ? Nous ignorons si nous avons la grâce.

Ceux sur qui la raison a conservé quelque empire, saisis d'horreur à l'aspect de ce dogme, disent que Dieu n'a jamais refusé [65] sa grâce quand on l'a bien demandée. Mais que

cela conclut-il ? Il faudrait avoir la mesure de cette demande, et un modèle déterminé de la manière de demander, efficace par lui-même, comme/dans la transsubstantiation : cinq mots, voilà l'affaire faite ! Sans quoi le criminel en sera toujours quitte pour dire qu'il a demandé de son mieux et n'a pas obtenu. Le dévot même ne saura s'il a réussi, quoiqu'il n'ait rien épargné.

Que dira-t-on de ces béats, de ces saints à révélation et à extases' qui sont avec Dieu comme Hyacinthe était avec Apollon, Adonis avec Vénus, de ces gens qui se croient plus au-dessus des autres hommes que Dieu n'est au-dessus d'eux ? Ceux-là crieront qu'il ne faut que la contemplation, qu'un état purement passif, moyennant quoi c'est grossièreté de pratiquer les vertus, de suivre ses devoirs, et folie de ne pas faire ce que l'on a envie de faire, quoique ce fût un crime pour d'autres ; qu'après les noces spirituelles ils ne sont plus eux-mêmes. Ils peuvent suivre leurs premiers mouvements et les supposer toujours divins ; enfin ils sont impeccables après ces noces spirituelles. Parlez-moi de la morale chrétienne et mettez-vous en société avec ces saints, ces béats dont tous les premiers mouvements ne peuvent être des crimes. Donnez-leur votre bourse, votre fille, votre femme à garder !

[Variante (extrait n° XXX) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Que dira-t-on des béats, des saints à révélations, à extases, de ces gens qui sont avec Dieu comme Hyacinthe avec Apollon et Adonis avec Vénus, de ces gens qui se prétendent les plus parfaits et plus au-dessus des autres hommes que Dieu est au-dessus d'eux. Ceux-là crient hautement qu'il ne faut que la contemplation, qu'un état purement passif. Moyennant quoi, c'est grossièreté que de pratiquer les vertus, que de suivre ses devoirs, et folie de ne pas faire tout ce qu'on a intention de faire, quoique ce fût un crime pour d'autres ; qui disent qu'il n'y a point de loi pour eux, que la raison est une fausse lumière qu'il ne faut point consulter ; qu'il faut suivre sans hésiter les premiers mouvements et les supposer divins ; qu'après les noces spirituelles ils ne sont plus eux-mêmes, mais Dieu même ; par conséquent impeccables, quand ils négligeraient leurs devoirs essentiels, quand ils seraient hautains et artificieux. Parlez-moi de la morale chrétienne, et mettez-vous en société avec les parfaits et les saints ; donnez-leur votre bourse, mais non, votre fille, votre femme à garder ! [Fin de la variante de l'extrait n° XXX du ms de Leningrad]

Enfin, les chrétiens admettent la prédestination et soutiennent que Dieu a ses élus. Si cela est ainsi, si mon état pour l'éternité est une chose fixe et déterminée, c'est folie de m'en tourmenter et je ne ferai pas la moindre chose dans l'espérance d'obtenir un bon, ni d'en éviter un mauvais.

Il est inutile de s'étendre là-dessus, cette matière rebattue cent fois sera toujours aux

théologiens le tonneau des Danaïdes ; tous leurs détours, toutes leurs distinctions subtiles qui embarrassent [66] quelquefois le raisonnement sans persuader la raison, n'aboutissent à rien ; il en faut revenir à nier cette détestable doctrine, ou tomber dans toutes ces absurdités.

Quand des gens imbus de pareilles doctrines se refuseront à leurs passions criminelles, il faudra que leur conscience parle bien haut pour les arrêter ; aussi n'est-ce point elle qui les retient d'ordinaire, ces béats confits en contemplation : la crainte humaine est leur seul frein.

Ajoutez à ceci les casuistes et les directeurs, gens dont le métier est de tenir registre de tous les crimes imaginables et qui en instruisent ceux qui n'y auraient souvent pas pensé, ou qui les auraient regardés avec plus d'horreur s'ils les avaient crus ignorés. Parlons de ces vénérables auteurs de *Sommes des péchés* qui s'ingénient pour trouver un moyen de pécher en sûreté de conscience.

Les indulgences et l'absolution autorisent les plus grands crimes par l'espérance du pardon. La Brinvilliers, monstre parmi les plus infâmes créatures, avait sa confession générale toute prête. Elle avait empoisonné son père, sa mère, ses frères, les pauvres de l'Hôtel-Dieu ; elle comptait, quand elle serait satisfaite et qu'elle se serait rassasiée de crimes, en être quitte pour aller tout conter au premier bellâtre revêtu d'un habit de prêtre. Combien de gens sont en repos après le pillage des provinces, après les meurtres, après avoir arraché la femme à son mari, la fille à sa mère, le fils à la pauvre veuve, parce qu'ils se sont confessés et ont reçu l'absolution d'un cafard qui les a encore excusés et gracieuses parce qu'ils sont puissants. A-t-on jamais refuse l'absolution au bienfaiteur du couvent ? On fait plus. Le plus vil, le plus infâme exacteur, le plus barbare tyran l'homme le plus vicieux enfin, n'a qu'à fonder un convent, une chapelle seulement, on lui élèvera un mausolée superbe [67] auprès des autels ; il y sera représenté entre les bras de la Piété ; toutes les Vertus pleureront autour du tombeau d'un homme qui ne les a connues au plus que de nom, ou dans ceux qu'il a persécutés ; un indigne flatteur prononcera dans cette chaire, qu'il appelle chaire de vérité, un discours à sa louange et placera dans le sein de la divinité le sujet de l'horreur publique.

Comment le scélérat, le vicieux ne restera-t-il pas dans la sécurité en voyant sanctifier un homme mille fois plus coupable que lui ?

Mais pour revenir à ce directeur, quelle espèce d'homme sera-ce donc, qui entretiendra tête-à-tête une jolie femme, qui aura toute sa confiance, qui pourra lui faire les questions les plus singulières ? Et qui pourra s'assurer de ne point succomber aux tentations presque inévitables ? Aussi n'y en a-t-il point qui n'y succombassent, si la crainte humaine ne les retenait. La débauche, la curiosité et l'envie de gouverner les familles et les états différents, en se rendant maîtres de tous les secrets, sont les seules choses qui ont fait inventer ce prétendu sacrement.

J'ai vu des confesseurs demander au pénitent qui se présentait quelle était sa profession. C'était un domestique : Passez au confessionnal du bout de l'église lui dit le vénérable, je ne confesse point les domestiques. Que dire de ces gens qui, après vous avoir exhorté dans le confessionnal à faire des aumônes, après vous en avoir prêché la nécessité et fait entendre qu'elles dispensent de presque toute pénitence, après vous avoir muni d'une absolution, vous disent que si vous êtes dans le dessein de faire quelque aumône, ils sont plus dans le besoin que bien d'autres ? Répondez, M.R.P., en dis-je plus qu'il n'y en a ? Vous n'oserez pas me nier ce que j'avance, et je ne dis pas encore tout ce que j'en sais.

On peut bien remarquer la différence de la morale et de la religion, c'est la différence des lumières naturelles qui sont données par Dieu [68] même d'avec les instructions artificielles des hommes.

Les philosophes païens n'ont pas exagéré les vices de Constantin et de Clovis qui étaient apostats à leur égard ; les chrétiens ont voulu mettre en abomination les vertus presque sans nombre de l'empereur Julien. Si Néron s'était fait chrétien, s'il eût fondé des églises, enrichi les prêtres, les moines et les évêques peut-être en ferions-nous la fête.

N'est-ce pas dire : Moquez-vous des vertus, foulez aux pieds la probité, soyez cruels, barbares, tyrans, remplis de tous les vices, cela n'est rien ; sacrifiez tout à vos passions, à vos plaisirs, à votre ambition, vous serez des saints, on vous élèvera des autels si vous faites profession de croire certaines choses, de forcer les autres à les croire, et que vous enrichissiez et respectiez certaines gens qui sont les dispensateurs de la sainteté ou du moins du nom de saint.

En vain mille innocents, tourmentés, dépouillés de leurs biens, morts de misère par vos rapines, en vain le sang répandu par vous criera vengeance au ciel ; bagatelles, donnez aux ecclésiastiques ; les présents apaisent la divinité comme les hommes.

Un scélérat, protecteur des religions factices, est un saint dans celle qu'il professe ; un honnête homme vertueux qui en voit le faux, l'abus, qui veut s'y opposer, est un ennemi de Dieu, on n'épargnera rien pour s'en défaire : trahisons, meurtre ; on le poursuivra avec le fer et le feu ; si l'on réussit, c'est un juste châtiment de Dieu, on en rendra grâces, on en fera un miracle.

Faisons une petite réflexion avant d'entrer dans le détail du christianisme. Voyez, M.R.P., les Géorgiens et les Mingréliens, peuples qui ont abandonné l'étude de la philosophie et qui sont chrétiens : ils lisent l'Evangile, des prêtres leur expliquent [69] cette doctrine incomparable, cette pure morale. Dans quels affreux désordres, dans quelle vicieuse brutalité ne vivent-ils pas ?

Il n'y a rien dans l'Evangile que la seule lumière naturelle ne dise clairement ; nos

théologiens se récrient et admirent les dogmes de tout rapporter à Dieu, de l'humilité, du mépris des richesses, du pardon des injures, de l'amour des ennemis, de la destruction de l'amour-propre ; cela remplit l'oreille du peuple qui écoute sans réflexion. Faisons-y en un peu, s'il vous plaît, M.R.P., et entrons dans le détail.

Tout rapporter à Dieu : toutes les religions en font de même jusqu'au paganisme, tous les monuments anciens sont pleins de punitions qu'ils ont fait des crimes, des récompenses données à la vertu, tout y prêche la crainte et le respect des dieux. Le talapoin donne Sommonocodam pour l'exemple de toutes les vertus et pour celui dont émanent celles que nous sommes assez heureux de pratiquer.

Il n'est point au-dessus de l'esprit de connaître que Dieu est notre créateur et notre juge, ou du moins de croire qu'il y a un créateur et un juge, et que nous devons avoir en vue son approbation.

Ce précepte fût-il nouveau, il ne donnera pas d'autre sentiment de son autour que ceux qu'on a de Platon et de Confucius. Après cela, il faut expliquer cette expression de tout rapporter à Dieu. Si l'on entend par là le pur amour des mystiques, c'est une extravagance, la production d'un cerveau creux ou le langage d'un visionnaire ou d'un imposteur ; nous ne pouvons aimer que ce que nous connaissons pour utile et capable de nous donner du plaisir ; nous ne sommes point les maîtres d'aimer ou de haïr, non plus [70] qu'aucun autre être intelligent. Dès qu'on a la faculté d'aimer, on aime invinciblement ce qui est aimable à son propre égard, et cependant l'on peut agir comme si l'on haïssait ; de même, au contraire, on peut haïr et agir comme si l'on aimait : je puis traiter durement ma maîtresse et caresser ma femme qui me déplaît.

Nous ne pouvons donc aimer Dieu d'un amour désintéressé, mais seulement par rapport à nous-mêmes ; nous pouvons estimer les choses sans rapport à nous et par un acte désintéressé, mais nous ne pouvons aimer Dieu que par la vue du bien qu'il doit nous faire. Pour l'estime, le respect, l’adoration, cela suit de la connaissance ou de l'idée des perfections de Dieu.

Si l'on m'allègue la reconnaissance comme un principe nécessaire de notre amour, l’être est-il un bien comparable à la crainte et au risque où le christianisme me met d'être tourmenté pendant une éternité suivant une puissance infinie ? Puis-je appeler un bien l'espérance d'un meilleur sort et d'une félicité sans bornes que je ne puis obtenir que par l'observation de tant de lois difficiles, au milieu de tant de violentes tentations ? Non, en vérité, M.R.P., où est donc le sujet d'amour ? C'est beaucoup si, dans cette religion, la crainte et le respect restent ; on frémit au seul nom de la mort par l'incertitude où l’on est de la suite, on serait tranquille sur l'anéantissement, et la plupart des hommes en souhaiteraient l'instant.

Ce respect, cette crainte, la considération de l'immensité de Dieu, l'attention sur sa puissance, sa sagesse et sa justice produisent le sentiment qu'on nomme adoration ; c'est le seul dont nous soyons capables.

[71] On ne peut soutenir que l'espérance de biens infinis, presque impossibles à acquérir, avec une alternative de peines presque impossibles d'éviter, soient un sujet d'amour pour celui qui promet et menace ; proposez à un enfant tout ce qu'il pourra désirer, s'il est une après-dîner tranquille sur une chaise, et le fouet s'il remue vous verrez s'il vous aimera !

C'est, dit-on, Dieu qui nous nourrit, qui nous fournit tant de choses nécessaires et agréables, nous devons l'aimer. Nous aimons bien père, mère, bienfaiteur. Crème fouettée que cela ! Dieu ne nous donne-t-il pas de même les maladies, les poisons, les accidents ?

D'ailleurs, revenons toujours à convenir que l'être n'est pas un bien. Ceux qui diront le contraire parleront contre leur sentiment intérieur.

Je nie que je doive de l'amour à mon père pour m'avoir mis au monde et avoir eu le premier soin de mon enfance ; je lui dois du respect, mais la reconnaissance et l'amour naissent des bienfaits que j'en reçois lorsque je suis en état de les sentir et qu'ils adoucissent mes peines et me sont d'une utilité personnelle.

A l'égard de la nourriture, les Corsaires de Salé et d'Alger nourrissent les esclaves qui leur appartiennent ; la nourriture est un bien à l'homme appartenant ; on doit de la haine à qui nous en prive, mais non de l'amour à qui nous la laisse.

Il a été prouvé que Dieu ne nous a point fait un bien en nous donnant l'être ; nous en fait-il davantage en l'entretenant ? S'il nous eût faits purs esprits, ou qu'il nous eût proposé de grands biens faciles à acquérir, nous pourrions aimer. Mais, M.R.P., vous en convenez intérieurement, il est impossible d'aimer le Dieu qu'on nous représente.

Il ne reste donc que la crainte de Dieu, de ses jugements, [72] de ses châtiments et le respect pour sa grandeur :

[Variante (extrait n° XXXI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

De quelque subtilité qu'on se serve, et quelque apparence qu'on apporte, nous ne sommes point les maîtres d'aimer ou de haïr, non plus qu'aucun être intelligent. Dès qu'on a la faculté d'aimer, on aime invinciblement ce qui est aimable à son propre égard ; mais on peut agir comme si l'on n'aimait point. Je puis mettre ma maîtresse dehors, et caresser ma femme qui me déplaît.

Nous ne pouvons donc aimer Dieu d'un amour désintéressé, mais seulement par rapport à nous-mêmes, quelque effort que nous fassions ; nous ne saurions même le concevoir, quelque torture que nous donnions à notre esprit. Nous pouvons bien estimer les choses sans

[les] rapporter à nous, et par un pur acte désintéressé ; mais l'estime est fort différente de l'amour, et si différente qu'on peut estimer des choses que l'on hait.

Rien ne peut donc produire en nous le sentiment d'amour vers Dieu, que la vue du bien qu'il nous fait ou qu'il nous doit faire. Pour ceux d'estime, de respect ou d'adoration, cela suit de ses perfections. A dire la vérité, toutes les religions factices, et surtout la nôtre, nous laissent fort à sec sur l'amour de Dieu.

L'être est-il un bien, au risque de cinq cent millions contre un que nous serons éternellement tourmentés suivant une puissance infinie ? La vie remplie de tant de misères avec ce risque est-elle un bien ? L'espérance d'un meilleur sort et d'une félicité sans bornes, qu'on ne peut obtenir que par l'observation de tant de lois difficiles, au milieu de tant de violentes tentations, peut-elle être appelée un bien ? Non, en vérité, mon Révérend Père.

C'est bien encore pis si vous y mettez l'incertitude sur la religion hors de laquelle tous nos efforts ne sauraient nous sauver de l'enfer.

Où est donc le sujet d'amour ? C'est beaucoup s'il nous reste la crainte et le respect. On frémit au seul nom de la mort ; on serait tranquille sur l'anéantissement, et la plupart des hommes en souhaiteraient l'instant.

Ce respect et cette crainte, avec la considération de l'immensité de Dieu et l'attention sur sa puissance, sa sagesse et sa justice produisent le sentiment qu'on nomme adoration, qui est le plus beau dont nous soyons capables.

On ne peut soutenir que des biens infinis, mais presque impossibles à acquérir, avec une alternative de peines infinies presque impossibles à éviter, soient un sujet d'amour pour celui qui promet et qui menace. Promettez à un enfant des confitures s'il est une après-dînée tranquille dans sa chaise, et le fouet au cas qu'il badine un seul instant : vous verrez s'il vous aimera. Tout ce qu'on dit sur ce chapitre, ne sont que des raisons superficielles, sans force et même fausses.

C'est, dit-on, Dieu qui nous a donné l'être, qui nous nourrit, qui nous fournit tant de choses nécessaires et agréables. On est bien obligé d'aimer son père et sa mère et ses bienfaiteurs. Crème fouettée que tout ce brillant étalage !

1°. Dieu nous donne tout de même les poisons, les maladies, etc.

2°. Je nie qu'on soit obligé d'aimer son père simplement pour nous avoir donné la naissance, ni même pour nous avoir nourri jusqu'à l'âge où nous pouvions nous pourvoir nous mêmes. Quand ils nous ont donné la naissance, ils ont travaillé pour eux et non pour nous. D'ailleurs, ce n'est point, peut-être, un bien, et ce peut être même un grand mal.

A l'égard de la nourriture, les corsaires d'Alger nourrissent et logent leurs esclaves : les aimeriez-vous, mon Révérend Père, si vous étiez dans leurs fers ?

Dieu ne nous a fait ni bien. ni mal en nous donnant l'être et en l'entretenant. S'il nous avait faits purs esprits, pour lors l'être serait un bien ; ou bien si notre condition était telle que nous puissions parvenir aisément à de grands biens, et ne tomber que difficilement dans de petits maux. Tout de même que ce serait un mal, s'il nous avait unis pour l'éternité à un corps goutteux, avec la gravelle, le mal de dents, ou si dans l'état où nous sommes il n'avait aucun égard à notre faiblesse et à la force des tentations.

Il ne reste donc assurément que la crainte de Dieu, de ses jugements, de ses châtiments, avec le respect pour sa grandeur. [Fin de la variante de l'extrait n° XXXI du ms de Leningrad]

quelle est la religion factice qui ne prêche pas la même chose ?

Alléguez à présent la bonté de Dieu qui a donné son fils unique, qui, non content de l'avoir livré à la mort pour nos péchés, le laisse encore sur nos autels : balivernes pour le peuple. *Ad populum faleras.*

Le mot d'amour ne peut, si l'on veut, faire de mauvais effets ; cependant la simple et nue vérité vaut mieux que l'exagération, à l'égard surtout de Dieu, qui est la vérité même. Cette simple vérité est qu'il faut tout rapporter à Dieu et n'être même vertueux que pour mériter son approbation ; mais vouloir que cela soit sans intérêt, sans crainte, sans espérance, c'est une pure illusion, un fantôme qui ne peut entrer que dans le cerveau d'un véritable fol.

Tous les béats, les mystiques et les extatiques qui disent qu'ils aiment Dieu sans intérêt, pour lui seul, sans aucun retour vers eux-mêmes, qu'ils subiraient les peines de l'enfer si c'était son plaisir et autres belles choses, sont des gens hors de bon sens qui prononcent des mots qu'ils n'entendent pas. ils ont ouï dire, ils répètent, ils s'échauffent dans leur fantaisie jusques à donner la fièvre à leur imagination. Ainsi certaines gens se croient braves, ils vantent leurs prouesses imaginaires et se persuadent qu'ils sont capables d'en faire dans les occasions ; cependant ce sont des misérables à souffrir vingt nasardes. Si l'on en vient au fait, alors ils reconnaissent leur folie.

Nos extatiques sont tels qu'ils se disent comme il est vrai qu'ils voient J.-C. les flatter, les caresser, leur percer le sein, leur arracher le cœur et tant d'autres visions.

[Variante (extrait n° XXXII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] Tous les béats, tous les mystiques et les extatiques qui disent le contraire, qui croient qu'ils aiment Dieu sans intérêt, pour lui seul et sans aucun retour vers eux-mêmes, qu'ils subiraient les peines de l'enfer si c'était son bon plaisir, et autres pareilles belles choses, sont des hâbleurs ou des gens hors de bon sens, qui prononcent des mots sans pénétrer ce qu'ils signifient. Ils ont ouï-dire des paroles, ils les répètent.

On peut rapporter ici ce que a été dit sur la croyance, c'est à peu près la même chose. Ces personnes s'échauffent dans leurs fantaisies, jusqu'à donner la fièvre à leur imagination. Alors ils s'emportent à toutes sortes d'expressions, et s'entêtent de ce qu'elles signifient. Ainsi certaines gens se croient braves : ils vantent leurs prouesses imaginaires, ils se croient capables d'en faire dans les occasions : au fond, ce sont des lâches à souffrir vingt nasardes. En est-on au fait et au prendre, ils connaissent la vérité de leur folie.

Enfin on peut dire de nos enthousiastes et de nos extatiques qu'ils sentent véritablement ce qu'ils disent, comme ils voient véritablement Jésus-Christ les baiser, les caresser, leur percer le sein, leur arracher le cœur, et tant d'autres visions. [Fin de la variante de l'extrait n° XXXII du ms de Leningrad]

[73] Si l'on épluchait les écrits des philosophes avec autant d'envie d'y trouver de belles choses et la même complaisance qu'on a pour l'Evangile, l'on y verrait une bien plus parfaite morale. Si on lisait l'Evangile avec l'esprit de critique que les chrétiens portent à la lecture des philosophes, qu'ils y verraient des maximes plus pernicieuses ! Mais les gens de parti renoncent à la sincérité ; on insiste sur un mot qui fait honneur au parti que l'on soutient et l'on en néglige un millier qui feraient briller celui que l'on veut ruiner ; et on a beau jeu en agissant ainsi, lorsque l'on empêche par le fer et le feu et les cachots qu'aucun ose répliquer.

L'humilité est un être de raison, si ce n'est pas la modestie et un sentiment raisonnable qui fait que nous nous attribuons ce qui nous est dû avec raison et qui nous est convenable. Y a-t-il un peuple, sans excepter le plus sauvage et le plus farouche, qui ne mette cette disposition d'esprit au nombre des vertus les plus essentielles et les plus nécessaires à la société ? On voit cette vertu prônée dans tous les écrits des païens, et le vice contraire fait le sujet de leurs plus pathétiques déclamations.

Quant à soi-même, on se doit un sentiment raisonnable et judicieux ; quant aux vertus devant Dieu, on ne peut jamais s'enorgueillir, quelque bien que l'on vive. La raison de cela est qu'il faut une connaissance infinie pour démêler les motifs qui nous font agir.

Je ne comprends rien qui soit tant à l'honneur de Dieu que ce plaisir intérieur que sentent les hommes pour avoir été fidèles à la pratique des vertus, mais le christianisme veut l'interdire ; il outre tout pour se donner un air de singularité.

Il y aura de l'extravagance à un homme de probité de se [74] dire le plus grand pécheur, ce n'est point l'exagération qui plaît à Dieu, c'est l'exacte vérité, et la connaissance de nos bonnes actions ne doit pas nous empêcher de trembler devant Dieu. Lorsque nous croyons faire le mieux, il n'est pas possible que notre véritable motif ne se dérobe à notre vue, cela se remarque avec un peu d'attention ; on abandonne quelquefois par paresse ce qu'on croit

négliger par générosité.

Voilà, je crois, à quoi on doit mettre devant Dieu et devant les hommes cette vertu, soit qu'on la nomme modestie ou autrement, et non pas à se faire passer pour fou pour s'humilier, comme faisait certain saint, ou d'appeler un chevreau son frère comme faisait un autre.

Ces cafards qui prêchent l'humilité dans ce sens visionnaire, quels respects n'exigent-ils pas du reste des hommes ? Quels respects bien plus étonnants le père gardien n'exige-t-il pas des autres malotrus de moines ?

Celui qui est le dépositaire et l'interprète infaillible de cette loi d'humilité, de cet Evangile, en prenant la qualité de serviteur des serviteurs, dont il ne fait aucune fonction, veut exercer toutes celles de Roi des Rois : il s’est osé laisser nommer Vice-Dieu, il agit avec la plus brutale opiniâtreté, le faste et l'orgueil le plus choquant. Il y a longtemps qu'on a dit avec raison qu'il y avait plus de vanité sous un froc que sous un casque : rien n'est si insolent ni si haut qu'un moine, qu'un cagot, qu'un jésuite lorsqu'il croit le pouvoir impunément ; rien n'est si lâche, si flatteur, si rampant, lorsqu'il croit avoir besoin de quelqu'un qui ose n'en pas faire grand cas.

Tout doit se terminer à un juste usage de ses droits, à une opinion raisonnable de soi-même et à une judicieuse déférence pour ses supérieurs.[75]

[Variante (extrait n° XXXIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Il faut avoir perdu l'esprit pour mettre un tyran abominable, un Phalaris et un Néron, au rang des princes vertueux et aussi sages que des Trajans et des Antonins, et pour mettre les Trajans et les Antonins au rang des mauvais princes comme les Phalaris et les Nérons.

Il y aura donc aussi de l'extravagance à un homme de probité de se dire le plus grand pécheur. Ce n'est point l'exagération qui plaît à Dieu, c'est l'exacte vérité ; ce qui n'empêche point que nous ne devions trembler devant la divinité. Il n'y a qu'une pénétration infinie qui voie absolument le cœur humain. Nous devons toujours craindre de nous tromper sur les jugements que nous portons de nous-mêmes, lors même que nous croyons faire le mieux. Il n'est pas impossible que le véritable motif qui nous fait agir se dérobe à notre vue, comme on peut le remarquer en bien des occasions, si on y donne une forte application. On abandonne quelquefois par paresse ce qu'on croit négliger par générosité.

Je crois que voilà le véritable caractère de la modestie devant les hommes et de l'humilité même devant Dieu. Si on la met en autre chose, c'est une pure illusion, une idée outrée, qui ne peut être d'aucun usage. Ce sera courir tout nu par les rues, afin de passer pour fou comme certain saint qui appelle un chevreau son frère.

Le roi se mettra-t-il au-dessous de ses sujets par humilité ? Abandonnera-t-il le timon de

l'Etat, disant qu'il n'est pas digne de le tenir ? Obéira-t-il lorsqu'il doit commander ? Non, il reconnaîtra qu'il est fort au-dessous de la perfection et des grands talents qui seraient absolument nécessaires, et il essaiera d'y parvenir. Il s'attachera à connaître les occasions où il faut user d'autorité ou de complaisance, de violence ou de douceur. Il bannira de sa cour les jeux de hasard, le luxe et les flatteurs. Il s'instruira de tout autant qu'il pourra. Il n'épargnera point ses peines pour faire justice lui-même. Enfin, songeant qu'il est à ses peuples et pour ses peuples, il remplira son devoir de son mieux, avouant qu'il ne fait que ce que qu'ils sont en droit de lui demander. Si la nécessité l'embarque dans une juste guerre, il y sera des premiers ; il donnera l'exemple d'une tranquille bravoure, du mépris des commodités, des plaisirs, de la patience à toute épreuve dans les fatigues et les disgrâces. Et comme la véritable vertu héroïque est la plus difficile et la plus utile, si Dieu prépare des récompenses éternelles, et s'il peut élever des créatures jusqu'à la vue de son essence, c'est à un mérite si rare à espérer cette parfaite félicité.

Tous ces cafards qui prêchent l'humilité d'une manière toute différente, ne laissent pas de l'entendre de même. Il n'y a qu'à voir quels respects, quelle déférence, quelle obéissance les ecclésiastiques exigent des autres hommes, à qui ils donnent les noms de laïcs, et bien davantage le père gardien des moines mendiants.

Enfin cet Evangile et cette humilité tant vantée est-elle bien pratiquée par le premier dépositaire et l'interprète infaillible des décisions de l'Eglise, en prenant, d'un côté, la qualité de serviteur des serviteurs, dont il ne fait aucune fonction, et de l'autre celle de roi des rois, et qui exerce tous les droits de la royauté autant qu'il peut, avec la plus brutale opiniâtreté et le faste le plus orgueilleux ? Il y a longtemps qu'on a dit qu'il y plus de vanité sous un froc que sous un casque. Il est certain que rien d'est si audacieux que le moindre valet de pied du couvent, que le moindre cagot, quand il croit le pouvoir être impunément, comme aussi rien n'est si lâche et si rampant devant ceux qui peuvent et qui osent les mépriser. Quels exemples n'ai-je pas vus là-dessus !

Tout doit donc se terminer à une opinion raisonnable de soi-même, et à un juste usage de ses droits, avec une déférence judicieuse pour ses supérieurs. Il est certain qu'en gardant avec exactitude ces trois points, nous serons réellement modestes, et exempts d'orgueil ou de vanité devant Dieu, puisque cela ne nous empêche point de reconnaître que nous tenons tout de lui de nous voir dans un degré infiniment au-dessous de sa justice comme de son immensité ; et d'être pénétré des profonds respects que nous devons à son essence, qui est celle de tous les êtres existants et possibles. [Fin de la variante de l'extrait n° XXXIII du ms de Leningrad]

Le pardon des injures est de même la clémence prêchée et louée par tous les peuples, mais elle a ses bornes ; on doit une exacte justice à ceux qui nous sont soumis, mais on ne doit point laisser leurs fautes totalement impunies. Ce serait tolérer le crime que d'agir autrement ; et si, dans bien des cas, on ne faisait pas justice soi-même, on serait à chaque instant en proie aux gens injustes ; l'économie des sociétés serait détruite.

Mais, dira-t-on, c'est à la justice publique à venger les injures des particuliers ; il faut donc que celui qui se plaindra et qui dénoncera celui qui lui a fait injure ne lui ait pas pardonné.

A reprendre les choses dans l'origine, comme cela se doit en bonne et saine philosophie, les hommes sont nés libres et chacun apporte au monde le droit de se maintenir, de reprendre ce qui lui a été pris, de repousser par la force ceux qui veulent le troubler et d'empêcher par la punition d'une injure que l'on n'ait l'audace de lui en faire d'autre.

Si vous niez ce droit si évident, M.R.P., vous l'ôtez aux républiques et à tous les rois qui ne le tiennent que de la cession des particuliers. Si vous alléguez qu'après cette cession les particuliers ne sont plus en droit d'en user, je vous réponds que s'ils ont cédé leurs droits, ils ont compté que le magistrat les vengerait et il y a des cas où ils ne peuvent y avoir recours. Par exemple, lorsqu'ils manquent de témoins.

Mais, après tout, les sauvages qui ne sont gouvernés par personne l'ont tout entier, ce droit naturel : l'Evangile n'est donc pas fait pour eux, ou bien il leur prêcherait le moyen de se détruire.

Il en faut revenir à la raison : elle nous dit qu'il ne faut pas être si sensible aux injures qu'on en poursuive la vengeance à toute outrance et sans égard aux faiblesses des autres ; elle nous dit [76] qu'il faut se laisser toucher à leur repentir, mais elle nous dit aussi que dans d'autres cas il faut se venger, comme lorsqu'on a une juste raison de craindre une nouvelle offense, lorsque notre honneur souffrirait si nous restions dans l'inaction etc. Et en même temps ma raison me prescrit une méfiance de moi-même qui m'empêche d'agir entraîné par un premier mouvement, parce que je crains de me faire illusion à moi-même et de croire plus mes passions que la justice.

[Variante (extrait n° XXXIV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Le pardon des injures, la clémence estimée, prêchée et vantée chez tous les peuples, doit être dans de justes bornes : sans quoi elle devient un vice. Si les rois pardonnent les crimes, si les juges ont pitié des voleurs et des assassins, si les capitaines ne punissent pas la désertion, que sera-ce ? On dira que cela est vrai à l'égard des personnes publiques ; que cependant les particuliers ne doivent pas se venger, mais pardonner. Cela a aussi ses bornes ; outre qu'il y a

peu de gens qui ne soient en quelque façon hommes publics. Le père de famille l'est en quelque façon à l'égard de sa femme, de ses enfants, de ses serviteurs. Le maître l'est pour son serviteur. Mais à prendre le mot de particulier dans sa plus étroite signification, on ne peut disconvenir que les particuliers ne soient souvent en droit de se venger, et même dans l'obligation de se faire faire réparation. Il faut que les crimes soient punis, sans quoi toute l'économie des sociétés humaines est renversée. Il faut au moins que la crainte de la punition retienne les méchants : par conséquent qu'elle soit possible, et quelle arrive quelquefois. Inutilement en parle-t-on : il est sur que si l'on n'en fait jamais, les hommes s'extermineront bientôt.

On dira encore qu'il faut que ce soit la justice publique qui fasse cette punition. Politiquement, j'en conviens, et c'est pour empêcher l'abus du droit naturel, non en l'abolissant ou le niant, mais en le confirmant. D'ailleurs cette justice publique ne peut ordinairement agir que par la dénonciation du particulier : il faut donc que ce particulier ne pardonne pas, et qu'il se plaigne du tort qui lui a été fait, quoiqu'il sache bien que cette plainte produira un châtiment.

A prendre la chose dans son origine, comme il faut toujours, autant qu'il est possible, et comme cela se doit en bonne forme, tous les hommes sont nés libres : ce n'est que par hasard, d'institution humaine et par accident, qu'il y a des républiques, des princes et des magistrats ; cela n'est point essentiel à la nature humaine. Naturellement chacun a droit de se maintenir ; par conséquent de repousser par la force ceux qui les *[sic]* veulent troubler dans ses justes possessions ; de se faire rendre ce qui lui a été pris, et de réprimer par la punition du tort qui lui a été fait l'audace de lui en faire d'autres.

Si vous niez ce droit si nécessaire et si évident, vous l'ôtez aux républiques qui ne le tiennent que de la cession des particuliers. Si vous dites qu'après cette cession les particuliers ne l'ont plus, je vous répondrai qu'ils ne l'ont cédé qu'en supposant que les magistrats leur feraient raison.

Or il y a des cas où ils y manquent, et où avec toute la droiture imaginable ils ne le peuvent, par exemple si on n'a point de témoins ; alors le particulier a tout son droit, qu'il n'a point cédé pour ces occasions.

Outre cela, les sauvages l'ont, ce droit ; il ne leur faut donc point prêcher cette doctrine. Si les peuples civilisés n'ont plus ce droit, ce n'est pas que ce soit un mal que la vengeance ; ils s'en sont dépouillés, mais à certaines conditions que nous venons de voir, hors desquelles ils y entrent et ils en usent avec justice quand ils n'en usent pas mal, c'est à dire qu'ils se vengent dans une juste nécessité et sans excès.

Il en faut toujours revenir à la raison, qui dit qu'on ne doit pas être si sensible aux

injures qu'on en poursuivre la vengeance à toute outrance, sans égard au tort que nous en souffrons, aux faiblesses et aux passions de ceux qui les ont faites ; qu'il faut se laisser toucher à leur repentir, pardonner en certaines occasions et en certaines circonstances, par exemple lorsque les offenseurs ont cru avoir de fortes raisons, lorsqu'ils reconnaissent d'eux-mêmes leurs fautes, et que probablement on n'a rien à craindre de semblable d'eux.

Mais cette même raison dit que dans d'autres rencontres il faut punir et se venger, comme quand on a un juste sujet d'appréhender une nouvelle offense, lorsque l'offense a de grandes suites, lorsque notre honneur souffrirait si nous restions dans l'inaction ; songeant néanmoins toujours qu'il faut se méfier de soi-même, n'ayant recours aux remèdes violents qu'à l'extrémité. [Fin de la variante de l'extrait n° XXXIV du ms de Leningrad].

La question du point d'honneur tombe ici trop naturellement pour ne la pas traiter en deux mots.

Les théologiens qui, revêtus des noms qui les ont rendus vénérables au sot peuple, n'ont aucun besoin du véritable honneur, s'en moquent ; ils sont sûrs, sans éclat, de conserver toujours les égards qu'ils veulent que les autres hommes aient pour eux. Qu'ils soient fourbes, trompeurs, infidèles, sans parole, cela ne fait rien : ils peuvent pousser jusqu'aux crimes noirs sans rien craindre. Il n'en est pas de même de l'homme d'épée, de l'homme de robe, du marchand, des filles, des femmes : les prédicateurs, les moines, les prêtres crient à haute voix contre la vengeance à force ouverte ; ils ne veulent point de celle-là. S'ils vous avaient trompé, volé, débauché votre femme ou votre fille par le sacré moyen de la confession ou de la direction, vous iriez vous venger sur eux. Ah ! L'Evangile le défend. Ayez recours aux tribunaux, vous verrez combien on vous fera justice ! Ces oints du Seigneur en sortiront blancs comme neige, et l'on fera voir au prince qu'il doit interposer son autorité pour leur sauver la honte de la condamnation, si on ne peut soustraire l'évidence du crime. Le point d'honneur est une folie, disent-ils, et contraire à l'Evangile. Soit, mais ils ajoutent : contraire à la raison. [77] Sur quoi fondé ? Suis-je maitre de l'esprit et du sentiment des hommes ? L'honneur en général est l'estime actuelle des hommes. Il faut donc que je fasse ce qui me l'acquiert dans le pays où je vis. En Turquie, une femme est perdue d'honneur si elle marche le visage découvert ; en Europe la vestale la plus prude marche sans voile ; en beaucoup d'endroits des Indes les femmes sont nues, jusqu'à la ceinture au moins ; que serait-ce en Europe ? Il faut se conformer aux coutumes ; parmi tant de gens d'épée, un homme serait perdu s'il souffrait certaines paroles, certains gestes ou des coups sans se battre ; il faut se conformer aux sentiments.

Quoi de plus odieux, de plus surprenant que de voir les dévots convenir que pour sauver

sa vie ou même son argent, on est en droit de tuer celui qui veut nous l'ôter, et de les voir nous refuser le même droit contre celui qui nous ôte notre honneur, bien plus cher aux gens de cœur que toutes les richesses du monde et que la vie ? Est-ce donc aux théologiens à décider de ce qui est un bien pour moi ? Les ecclésiastiques passeraient-ils que l'on décidât que le respect est le seul bien pour eux et que l'argent est inutile ? Est-ce ma faute si les hommes parmi lesquels je vis ont mis l'honneur en certaines choses ? Mais l'honneur est une folie, crieront-ils. Ah ! leur vie à la plupart prouve assez qu'ils en sont persuadés.

Dans des pays, on laisse les passants manger ce qu'ils veulent des raisins dans les vignes ; dans d'autres contrées on les poursuit comme des voleurs. Il en est de l'honneur tout de même, il faut se conformer aux usages ; l'Evangile ne peut le nier, à moins de traiter l'honneur et l'estime des hommes avec qui Dieu veut que je vive comme une chimère, et par conséquent elle ne peut le nier sans aller au fanatisme.

Je ne prétends point par là blâmer la défense des duels ; elle était nécessaire à cause de l'excès et de l'audace des étourdis [78] qui s'entêtaient d'une fausse idée de la bravoure ; mais cela ne fait rien au droit que chacun a d'en user bien. Ce n'est pas un crime de boire un verre de vin avant d'entrer au conseil de guerre pour juger un criminel, mais c'est une loi juste et une sage précaution d'ordonner que l'on y aille à jeun.

Rien ne serait plus utile à la société que le duel bien entendu, si les hommes n'y avaient recours que lorsqu'ils n'ont ni pièces ni témoins pour avoir justice. Les brutaux et les usurpateurs seraient plus réservés. C'est par cette raison que l'on voit plus de politesse, que l'on entend moins de mots injurieux, qu'il y a moins de manque de parole dans un camp que dans une ville, et dans les troupes que parmi le reste des hommes.

C'est aussi une brutale fureur de dire que l'on peut se faire justice soi-même lorsque l'on peut établir son droit par pièces ou par témoins devant les juges naturels ; l'on rentre dans son droit de se la faire soi-même si le crédit et la brigue prévalent contre le bon droit.

La raison la plus plausible qu'on allègue contre les duels, c'est que le faible outragé succombe sous l'effort du plus vigoureux qui est un injuste et qui a tort. Mais lorsque le plus faible est assez outragé pour courir le risque d'un combat, qu'il le demande, il est aussi fort d'ordinaire que son adversaire qui ne fait que l'accepter et que sa conscience accuse ; cette règle n'est pas infaillible, mais devant la justice réglée, est-il moins commun de voir le bon droit de l'homme sans protection succomber sous la puissance d'un usurpateur titré ? Du moins, dans l'autre, le faible ayant raison, s'il succombe, a la consolation d'avoir fait partager le danger à celui qui l'a outragé contre le droit.

[Variante (extrait n° XXXV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] Il est extraordinaire,

surprenant et odieux qu'on convienne que pour sauver son argent et sa vie, on soit en droit de tuer les voleurs et les assassins, et qu'on refuse ce même droit pour sauver son honneur, qui est plus cher que les richesses et que la vie au gens de cœur. Est-ce donc à messieurs les théologiens à décider ce qui est un bien pour moi ? Il serait beau que je voulusse décider que le seul bien pour eux est le respect, et qu'il ne leur faut point d'argent ! Ce n'est pas ma faute si les hommes parmi lesquels je vis ont mis l'honneur en certaines choses. Je garde en Europe mon argent que j'abandonnerai en certains lieux d'Afrique et d'Amérique. Tout le genre humain a un droit général de conserver tout ce qui lui est utile, quand il lui appartient naturellement et légitimement : et cette utilité en bien des occasions est relative aux usages différents des peuples. Je puis donc faire application de mon droit général suivant ces usages. Dans les marais salants, on ne défend point à chacun de prendre sa provision de sel.

En certaines provinces, on ne défend point de manger du raisin dans les vignes. En d'autres lieux on poursuivrait les gens comme des voleurs. Il en est de l'honneur comme de toutes ces choses ; il faut avoir égard aux usages. L'Evangile ne peut dire le contraire, à moins qu'il ne défende l'honneur absolument, à moins qu'elle *[sic]* ne tombe dans l'excès et l'impossibilité, comme dans ses préceptes singuliers, et qu'elle n'aille par conséquent au fanatisme.

Je ne prétends pas par là blâmer la défense des duels ; au contraire je l'approuve et la loue à cause des abus où l'on tombe naturellement à ce sujet. Le prince est absolument obligé de les punir, et de réprouver l'audace et la fausse bravoure des étourdis : ce qui ne fait rien au droit que chacun a d'en bien user. Ce n'est pas un crime de manger un morceau de pain et de boire un verre de vin avant d'entrer au conseil de guerre pour une affaire criminelle ; cependant c'est une sage précaution et une juste loi d'ordonner qu'on n'y puisse délibérer qu'à jeun.

Il est certain que ne rien ne serait plus utile à la société que le duel bien entendu, si les hommes savaient se contenir dans de justes bornes, et qu'ils n’y eussent recours que lorsqu'ils n'ont ni pièces ni témoins pour avoir justice. Les brutaux et les usurpateurs seraient plus réservés. C'est pour cette raison qu'il y a moins de paroles injurieuses et de manques de paroles dans les camps que dans les villes, et dans les troupes que parmi les bourgeois.

Mais s'il y avait une bonne et brève justice à espérer, qu'il ne fallût pas un temps infini et une grande dépense pour avoir raison, qu'on fut sûr que la cabale, l’intrigue et le crédit n'empêcheront point de l'obtenir, ce serait une brutalité, de même que de dire qu'il ne faut aucune discussion ni explication.

C'est une fureur de dire qu'il faut se faire justice à soi-même quand on peut établir son droit par pièces ou par témoins et devant les juges naturels, sauf néanmoins à se faire justice si

on ne l'obtient point.

La raison la plus plausible qu'on apporte contre les duels, que le faible qui a raison succombe sous l'effort du plus vigoureux qui a tort, n'est pas si vraie qu'il le semble : il est sûr que celui qui a raison a une certaine force ; il est piqué, et le sentiment de sa douleur le rend plus vif, plus ardent et plus déterminé. [Fin de la variante de l'extrait n° XXXV du ms de Leningrad]

Revenons au pardon des injures. Suivons toujours la loi et la raison naturelle : que l'offensé se mette à la place de l'offenseur ; [79] qu'il se mette dans les mêmes circonstances et qu'il juge à tête reposée, en écartant la passion, quelle punition il croirait mériter ; qu'il traite ainsi hardiment celui qui l'a offensé.

J'ai ouï dire qu'on avait demandé à un empereur une ville pour la gouverner suivant la République de Platon ; je voudrais voir une ville gouvernée suivant l'Evangile où l'on fût persuadé que les bonnes œuvres sont inutiles au salut, parce qu'il va une prédestination immuable, où l'on souffrit toutes les insultes sans en tirer de vengeances pour pardonner à nos frères, où chaque particulier vendit son bien pour le donner aux pauvres, où l'on ne semât ni recueillît, comme les oiseaux du ciel, où l'on ne songeât point au lendemain en disant : Dieu nourrit bien les moineaux, abandonnons-nous à la Providence !

Voyons un peu comment on entend ce pardon des injures. Un pape reçoit un soufflet, il ne se contente pas d'une vengeance ordinaire, il excommunie. C'est, selon lui, damner à toute éternité dans un feu inextinguible un homme très sage et très vertueux. Ce n'est pas tout : il a voulu aussi damner toute sa famille et toute sa postérité pour tous les siècles, et la bulle de cette excommunication se renouvelle et se publie tous les ans. Le pape devait tendre l'autre joue suivant le précepte de l'Evangile.

Direz-vous avec les ultramontains, M.R.P., que le pape étant Dieu en terre, il peut faire ce qu'a fait Dieu, qui a damné tous les hommes pour une légère faute de leur premier père ? La morale est belle, bien fondée et digne d'être citée pour sa pureté.

Ce n'est pas cependant la rage d'un seul particulier, cela se perpétue et se renouvelle tous les ans et on l'approuve solennellement tous les ans en le continuant.

Hé ! vrai Dieu ! où les pointilles pour le rang sont-elles observées [80] comme parmi les ecclésiastiques, où le sont-elles pour l'intérêt et la vengeance mieux que parmi eux ? Mais ils ont obtenu que l'on punirait plus rudement le plus simple coup donné à un faquin inutile vêtu de noir, dont le métier est de faire descendre Dieu en terre pour de l'argent, que le meurtre d'un honnête homme, quelque nécessaire qu'il fût au bien public. C'est là le pardon des injures.

Julien, que les chrétiens veulent croire un monstre parce qu'il avait abandonné leur religion, Julien, dis-je, se contenta de répondre à une satire que les habitants d'Antioche avaient faite contre lui ; César ne punit point Catulle qui avait déclamé contre lui ; Cimon et un autre Grec prièrent leurs enfants de ne pas songer à les venger ; mais Sixte-Quint fait couper la langue et le poignet à un misérable qui vient s'accuser sur l'espérance de l'impunité qu'on lui avait promise ; Sixte, par une explication forcée, prétend être en droit de manquer à sa parole et il se venge ainsi d'un mot qui ne blessait ni son honneur ni sa probité. Où est donc l'efficace de cette morale ? Et quand il y aurait tout ce que l'on prétend y trouver de beau, elle était bien inutile, puisque, dictée par Dieu même, elle ne peut élever au point de vertu où les philosophes sont parvenus par la seule réflexion et par le mouvement de leur cœur droit et de leur conscience. Antioche eût été rasée, Catulle eût été perdu si César et Julien eussent été imbus du christianisme.

Théodose est un des héros de cette loi : il fait massacrer dix mille hommes dans la même ville d'Antioche pour moins qu'une satire ! Lycurgue, païen, sauve de la fureur du peuple et relire chez lui un séditieux qui l'avait outragé jusques à lui crever un œil lorsqu'il publiait ses lois. Mais, mc direz-vous, Ambroise refusa la porte de l'église à Théodose couvert de ce sang injustement répandu. Et Démosthène n'a-t-il pas reproché à Philippe ses vices ? Fallait-il être chrétien pour sentir l'horreur du crime de Théodose, et que craignait St Ambroise en le reprochant ? Il connaissait [81] trop le génie de l'empereur, et si c'est là une action héroïque, qu'on en trouvera de pareilles dont le christianisme n'est point le premier moteur !

Convenez, M.R.P., que ce précepte pris à la lettre est une hyperbole et qu'il ne peut ni ne doit être exécute ; si on ne le prend pas à la lettre, c'est la clémence connue, prêchée et admirée chez toutes les nations. J'approuve fort le pardon des injures, mais il faut que l'offense soit purement particulière et que l'impunité ne puisse être dangereuse pour l'exemple ou avoir de mauvaises suites. Tel n'était point le pardon que la reine Elisabeth de Hongrie accorda aux meurtriers de son père. Quoique je l'aie vu cité dans un livre fameux comme action chrétienne et article de canonisation, je le regarde comme un crime affreux contre la nature, contre l'ordre et les lois.

L'amour des ennemis est une expression en l'air : l'amour n'est point un acte libre, on ne peut pas aimer ou haïr qui l'on veut ; il eût fallu dire, pour être dans le vrai : *Traite : vos ennemis aussi bien que vous traiteriez ceux que vous ne haïriez pas ;* alors cela retombe dans la clémence et le pardon des injures.

Je crois que, pour être dans la juste vérité, il faut pardonner, tolérer et souffrir les torts des autres à notre égard sans poursuivre avec une animosité trop forte les gens qui les ont, ces

torts ; qu'il faut, par la voie la plus douce, se mettre à l'abri de leurs mauvais desseins, et ne consentir à leur perte que lorsqu'il ne nous reste nul autre moyen de nous mettre en sûreté, enfin, je crois que si l'on était sur de n'être jamais offensé de ses ennemis, il faudrait vivre avec eux de la manière la plus gracieuse du monde.

Le pape... aimait-il l'empereur Henri ? Innocent XI aimait-il Louis XIV ? Le clergé aimait-il les huguenots ? Quelle amitié !

Le commandement de l'amour des ennemis est impossible, donc [82] il n'est pas émané de Dieu. Si l'on dit que c'est agir avec eux comme avec ses amis, il faut mettre la prudence au nombre des vices pour donner un pareil précepte. Il faut de la précaution avec son ennemi juré, ou l'on est insensé.

Celui qui a donné ces préceptes ne les a point pratiqués, il a fui ses ennemis, les a repris aigrement, les a maudits et enfin n'a pas agi avec eux comme avec des gens qu'il aimait ; il est vrai qu'il a demandé pour eux le pardon de sa mort, mais, suivant notre croyance, nous voyons s'il l'a obtenu ; il était en droit d'espérer que son père ferait plus d'attention à ses recommandations.

Enfin les Incas, en se disant fils du soleil comme J.-C. s'est dit fils de Dieu, ont donné en propres termes le même précepte d'oublier les injures.

La destruction de l'amour-propre est une chimère ; on ne peut pas le détruire tant que l'on existe ; il est question de le régler ; voilà ce qu'un esprit bien sensé eût recommandé.

[Variante (extrait n° XXXVI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

L'amour des ennemis est une expression en l'air et vide de tout sens : on n'est pas le maître d'aimer qui l'on veut, ni ce qu'il faut. On peut seulement traiter les gens comme si on les aimait, quoiqu'on ne les aime pas, et même qu'on les haïsse. Le précepte ne peut donc tomber que sur le traitement et non pas sur l'amour, qui n'est pas un acte libre. Une personne exacte, sans union hypostatique avec la divinité, aurait dit : *Traite : vos ennemis comme vos amis*. Cela n'est pas impossible, mais cela retombe encore dans le pardon des injures, la clémence et la mansuétude.

Il ne faut pas s'emporter avec excès contre ses ennemis, et vouloir tout renverser pour une injure personnelle. Il faut souvent dissimuler et souffrir avec patience, quand l'offense n'entraîne pas une ruine totale, ou la juste crainte d'une récidive.

Il faut considérer que nous sommes tous membres d'une même société, et qu'il est plus à propos pour le corps qu'un membre seul soit blessé que deux etc. On doit pardonner, tolérer, souffrir ses ennemis, ne pas exercer contre eux tout son ressentiment, ni toute sa puissance sur ceux qui cherchent à nous perdre : il suffit de se mettre à l'abri de leur mauvais dessein par la

voie la plus douce si on peut, ne consentant à leur perte que dans l'extrémité et lorsqu'il n'y a point d'autre moyen que celui-là de se mettre en sûreté. Il faut même, dans leur perte et dans leur punition, garder toute la modération possible, agissant moins par passion que par équité et par les lois d'une défense nécessaire, moins pour nous venger, pour satisfaire notre vanité ou notre sensibilité, que pour prévenir le désordre et le dommage à venir ; moins encore pour la réparation du tort qui nous a été fait, que pour l'exemple qui résulte du malfaiteur.

Enfin je crois que si on était sûr de n'être jamais offensé par ses ennemis, on devrait vivre avec eux de la manière plus gracieuse qu'il fût possible.

Ce serait la matière d'un bel ouvrage que l'explication des distinctions à faire sur ce sujet, avec des règles bien fondées et bien suivies, quoique ce ne fût qu'un développement de la droite raison dont tous les hommes sont pourvus. On trouve mille morceaux dans les philosophes qu'il n'y aurait qu'à arranger ; on en trouve la pratique dans l'histoire des grands hommes, mille fois plus belle et en plus grand nombre que dans les livres juifs et dans ceux des chrétiens comme chrétiens.

Pousser les choses au-delà des bornes que nous venons de planter, c'est se jeter dans le fanatisme qui n'est que le partage de certains particuliers : on n'en voit point d'exemple public.

Le pape... aimait-il l'empereur Frédéric ? Innocent XI aimait-il Louis XIV ? Le clergé aimait-il les huguenots en 1684 ? Quelle amitié !

Ce commandement de l'amour des ennemis n'est donc point émané de Dieu, puisqu'il est impossible. Si on le veut expliquer favorablement en disant que ce n'est autre chose que de les traiter comme amis, on verra encore qu'il y a du galimatias qui mettrait le monde en combustion. Je donne la clef de mon coffre et de ma maison à mon ami. Je lui confie ma femme et mes filles dans un voyage, je conche et mange chez lui sans précaution : je serais insensé d'en user de même avec un ennemi juré.

Pour établir de pareils commandements, il faut mettre la prudence au rang des vices. Celui qui les a faits a parlé sans s'entendre, ou a voulu se singulariser à tort et à travers. Lui-même ne les a point pratiqués : il a fui ses ennemis, il les a repris aigrement, il les a maudits, 3"t et a eu avec eux bien d'autres manières qu'on n'a pas avec les gens qu'on aime.

Enfin les Incas avaient donné un pareil précepte en propres termes, en se disant fils du soleil, comme Jésus-Christ en se disant fils de Dieu.

La destruction de l'amour propre et de l'orgueil sont deux chimères. La première chimère est assez détruite, par ce que nous avons vu qu'il est de l'essence de tout être intelligent de s'aimer et de ne rien aimer que par rapport à soi. Le commandement de se haïr soi-même est une hyperbole démesurée. Il faut de nécessité donner dans le faux, ou expliquer ces idées fanatiques, les rapportant à de justes idées de soi-même qui ont été suffisamment

expliquées ; et ce n'est qu'une sérieuse résolution de ne jamais manquer à son devoir par trop de ménagement pour sa conservation ou ses plaisirs. Il ne s'agit pas plus de détruire son amour-propre que de détruire son existence, l'une *[sic]* n'est pas plus possible que l'autre. Il s'agit de régler son amour-propre et de le faire taire quand le devoir l'ordonne, comme de faire un bon usage de son existence. C'est ainsi que la vérité et l'exactitude demandent qu'on parle. Un petit esprit, emporté de ce qu'on appelle dévotion, confond tout.

La deuxième de ces chimères n'a pas plus de réalité. On fait ici ce qu'on a fait partout : on attribue à la simple chose ce qui ne se peut dire que de l'excès ou de l'abus qu'on fait de cette chose. L'homme est orgueilleux comme il est ivrogne, comme il est téméraire, avare ou prodigue. Il n'y a rien de mal dans le plaisir de boire avec modération, dans celui de se défendre ou d'attaquer ceux qui nous ont fait tort, dans celui de conserver ses biens ; il n'y a nul crime à se rendre justice, à sentir du plaisir quand on a réussi dans une entreprise difficile, à s'applaudir d'avoir inventé quelque belle et bonne chose, pourvu qu'on en demeure là, sans se croire impayable, sans mépriser les autres.

Il n'y avait pas plus de mal à Archimède de se croire plus habile qu'un maçon et qu'un menuisier de Syracuse, et à Caton de se croire plus honnête homme que Catilina, qu'à Milon de Crotone de se croire plus fort qu'une fille de douze ans. [Fin de la variante de l'extrait n° XXXVI du ms de Leningrad]

Quant à la pauvreté et au mépris des richesses, les philosophes ont mille fois mieux tourné cet article que l'Evangile et ils l'ont mieux pratiqué. Comparez les cyniques deux cents ans après Diogène avec les évêques cent ans seulement après les apôtres, comparez les moines indiens avec les capucins, le raisonnement devient inutile, la comparaison parle ! Spinoza, qui passe pour un athée, refusa une pension de 800 livres et se contenta d'une de 500 livres. Le pape a décidé qu'un évêque ne pouvait se passer de moins de six mille livres de rente : deux bonnes familles de gentilshommes se croiraient riches de ce bien.

L'aumône est joliment pratiquée : les grands chemins, les rues sont pleines de pauvres, de mendiants, d'estropiés. En voyait-on autant à Lacédémone sous les lois de Lycurgue ?

Les Turcs sont charitables plus que nous ; le christianisme ne peut donc se vanter que d'avoir fait des mendiants volontaires, et non pas d'avoir engagé à pratiquer une aumône profitable [83] au vrai pauvre dans l'impossibilité de gagner sa vie. Le bel exploit ! Je parierais bien que si on avait borné les papes à une dépense modique, leur maison à quatre chambres, leur table à deux plats, leurs domestiques à deux personnes, on n'aurait vu ni annates, ni indulgences, ni dispenses etc.

La nature parle sur la nécessité de l'aumône. Qu'a donc dit l'auteur de l'Evangile ? Des

dogmes outrés, impraticables, ridicules : *Vendez vos biens, donnez-les aux pauvres si vous voulez être parfaits.* Il faudrait donc que ces pauvres les rendissent sur le champ, voulant aussi être parfaits, ou plutôt ils doivent le refuser : nul acquéreur ne se présenterait. Il faut donc, pour ~que tout le monde soit parfait, que tous les biens soient abandonnés. Et où prendre de quoi dire la sainte messe si tout reste en friche ? C'est peut-être le partage des terres qu'il ordonnait d'après Lycurgue et les deux Gracchus.

On peut dire à l'honneur du christianisme qu'il prescrit une perfection impossible. Que serait-ce si tout le monde gardait sa virginité, si tout le monde se donnait à la contemplation ? Le bel effet qu'a produit cette morale ! Un tas de marauds font vœu de pauvreté, puis ils emploient tout pour enlever le bien aux familles et la substance aux vrais pauvres. La perfection de la pauvreté est de ne rien posséder ; de la libéralité, c'est de tout donner et de ne rien garder ; la modestie est de s'abaisser outre mesure ; la chasteté de ne point engendrer la clémence de ne rien punir : la sobriété eût du consister aussi à ne boire ni manger jamais !

Les ministres de cette pure morale ont bonne grâce de nous la vanter pendant qu'ils élèvent des bâtiments superbes, qu'ils ont des tables délicates, des équipages somptueux, des souverainetés, des principautés, des titres pompeux qu'ils se donnent [84] mutuellement.

[Variante (extrait n° XXXVII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

On peut donc dire à l'honneur du christianisme que ces vertus sont inutiles ou pernicieuses, et, étant telles, il faut se donner de garde de les pratiquer. Que serait-ce si tout le monde abandonnait son bien, gardait sa virginité, se donnait à la contemplation, sans souci des choses nécessaires à la vie ? La belle morale ! Effet admirable qu'elle a produit ! Un tas de marauds se font pauvres de but en blanc pour faire métier de fainéantise, puis, poussant l'effronterie et la fourberie à tout excès, on les voit, par mille bassesses et mille crimes, enlever le bien des familles et la substance *[sic]* aux véritables pauvres. Quand vendra-t-on tous ces pauvres et ces coquins aux Nigériens ? Ils apprendraient là en quoi consistent la pauvreté et le travail. Ils se trouveraient soumis à une morale d'une autre rigueur que celle de leur patriarche. C'est là qu'ils porteraient véritablement leurs croix, et je crois qu'ils ne crieraient pas *amplius, domine !*

Il fallait aussi ordonner un jeûne perpétuel, car enfin, mon Révérend Père, ne vous lassez pas de remarquer que toutes ces vertus chrétiennes, dont l'on nous veut donner la prédication pour un caractère de divinité, ne sont que des excès ou des impossibilités. La perfection de la pauvreté est de ne rien posséder du tout et de ne rien faire, celle de la libéralité de tout donner et de ne rien réserver, celle de la modestie de s'abaisser sans mesure, la chasteté de ne point engendrer, la clémence de tout pardonner et de ne rien punir. La

sobriété doit donc être aussi à ne boire et à ne manger jamais. Aussi y a-t-il eu des fous qui ont été des carêmes sans manger.

Cette conséquence n'est point outrée, elle est juste et naturelle. N'a-t-on pas aussi trouvé qu'il ne faut point porter les armes, qu'il ne faut saluer personne, qu'on ne doit nulle obéissance aux magistrats, qu'il ne faut point prêter serment en justice, ni défendre sa vie, son bien, son honneur et sa liberté ? [Fin de la variante de l'extrait n° XXXVII du ms de Leningrad]

On connait l'arbre à ses fruits, a dit J.-C. Hé bien ! je connais aux effets qu'elle produit que sa morale est détestable. Qu'on me donne les biens de l'Eglise, qu'on réduise chaque bénéfice à six cents livres, les prélatures à mille écus, les moines et moinesses à cinquante écus, je me charge de si bien faire qu'il n'y aura pas un seul mendiant dans le royaume, ni un seul pauvre, ni aucune malheureuse réduite à faire, pour gagner sa vie, un métier infâme. Pourquoi donc quêter, pourquoi mettre des impôts pour l'Hôtel-Dieu ?

On me demande de l'argent au nom de Dieu, et moi je dis : « Au nom de Dieu, je te prie de travailler. Si tu es infirme, va-t-en à monseigneur l'évêque qui a cinquante mille livres de rente qui lui ont été confiées pour distribuer à tes semblables, à M. le Curé qui reçoit les dîmes auxquelles tu dois avoir part ; pour moi, je ne suis point chargé de nourrir les pauvres, non plus que d'entretenir les ponts et chaussées. Il y a des fonds pour eux. Si je te trouve mourant de froid, je te ferai entrer chez moi pour te chauffer ; si tu es nu, je te couvrirai d'un haillon ; si tu te noies, je te retirerai de l'eau, je te soignerai. Mon cœur me dicte tout cela sans l'Evangile, la seule raison est la source de la bonne morale. Je gagerais ma tête qu'une bergère de trente ans, qui n'aura vu que ses troupeaux, répondra juste à toutes les questions de pure morale qu'on pourra lui faire, pourvu que l'on veuille bien les humaniser et les mettre à la portée de son entendement.

Je ferais volontiers une petite analyse des deux principales pièces de l'Evangile, l'Oraison dominicale et le Sermon sur la montagne, mais je tomberais dans les répétitions de ce que j'ai déjà dit. Faisons seulement, M.R.P., quelque attention à un seul mot : *Notre Père qui êtes aux Cieux.*

Que signifie cela ? Dieu est en certain endroit, et qu'est-ce que c'est que les cieux ? est-ce le bout de l'univers y en a-t-il un bout~ Nous appelons les cieux ce qui borne notre vue. S'il y a une extrémité à l'univers, la concevez-vous bornée par le néant ? S'il n'y a point d'extrémité, il n'y a point de centre et les cieux ne sont point encore là. La localité de Dieu [85] en détruit l'immensité, qui est un des attributs les plus essentiels de la divinité. Concluez, M.R.P., sur ce que veut dire ce beau début. J.-C. et ses apôtres n'avaient pas une plus haute

idée de Dieu que les païens qui le supposaient borné et placé, et se transportant suivant ses besoins. Le livre divin dont il est question fait descendre la divinité, la fait remonter. Le récit de l'ascension ferme la porte à toute allégorie. J.-C. monta au ciel en corps et en âme, il est assis à la droite de Dieu son père ; il s'agit d'un corps matériel placé à côté de la divinité, il faut donc circonscrire la divinité dans un lieu ou rayer cette ascension. Dieu n'est-il pas partout, M.R.P., n'est-il pas également en tout temps, en tous lieux ? Mais un esprit grossier, avant à former une fable, la forme suivant le rapport de ses sens.

Mais enfin, que conclurait la beauté et la pureté de la morale si on avait la complaisance de trouver telle celle de l'Evangile ? Un sauvage serait-il bien fondé à croire Platon fils de Dieu ou envoyé de Dieu parce qu'il trouverait de belles choses dans les ouvrages de ce philosophe ? Pourquoi les chrétiens se fondent-ils sur des preuves aussi misérables si la vérité est de leur côté ?

Article cinquième. Mort, Résurrection, Ascension de ce Médiateur.

La mort, si je la crois, ne me fait voir qu'un homme prêchant contre les idées reçues, un novateur qui mérite punition puisqu'il se fait suivre du peuple, puisqu'il l'ameute, cela vise à la sédition. Pour les miracles qui l'accompagnèrent, ce sont des enjolivements pareils à ceux de toutes les légendes des religions factices. Voyons la résurrection et l'ascension.

[1°.] Quand il s'agirait seulement d'un fait naturel, on en voudrait [86] de meilleures preuves que celles qu'on donne : deux ou trois folles disent qu'elles n'ont plus trouvé le cadavre. Peut-être ne l'avait-on pas mis là, ou l'en avait-on ôté pour pouvoir après crier au miracle. Elles disent qu'elles l'ont vu vivant: ainsi, tous les jours, on débite des histoires d'esprits, de diables, de lutins ainsi des gens faibles et de bonne foi, l'esprit rempli des contes qu'on leur a faits, croient voir toutes ces choses. La dévote papiste voit son père et sa mère demander des messes, la dévote siamoise voit sa fille maigre parce que les domestiques mangeaient les viandes qu'on portait sur son tombeau et la revoit grasse après avoir eu soin qu'on les y laissât entières et en grande quantité, ainsi les Romains voyaient les ombres de leurs parents dont les corps étaient sans sépultures ; ainsi après sa mort apparut Odin.

2°. Ceux qui rapportent cette histoire la rapportent différemment, tous ceux qui ont vu le prétendu ressuscité étaient gens de sa faciende, parents ou amis, et cela nous est passé sans preuves authentiques. Un simple récit est-il suffisant pour faire croire ?

3°. Ces témoins et écrivains étaient-ils désintéressés ? Outre le plaisir de dire du singulier, on apportait des biens à leurs pieds, ils se trouvaient oracles, arbitres de tout, et ils acquéraient de l'empire sur les esprits.

4°. Il eût fallu que cette résurrection se fût faite devant des témoins désintéressés, devant les prêtres, en pleine synagogue, devant Pilate, Anne et Hérode' il eut au moins du leur apparaître. Le plus déterminé chicaneur avancerait-il en justice un fait sur un simple récit ? Et recevrait-on la déposition de son complice en sa faveur ? Que doit-on donc faire pour un fait sur naturel et qui n'est pas [87] plus croyable que les fables d'Esope et que les *Métamorphoses* ?

[Variante (extrait n° XXXVIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] A l'égard de la mort de Jésus-Christ, c'est une histoire qui mérite la même croyance que les autres. Pour les choses qui sont hors le cours ordinaire de la nature, pour les miracles qui la précédèrent, l'accompagnèrent et la suivirent, ce sont des enjolivements auxquels on doit autant de foi qu'à tous ceux dont toutes les légendes des religions factices sont remplies. Examinons seulement la résurrection et l'ascension.

1°. Quand il s'agirait d'un fait naturel, d'un simple enlèvement, où sont les preuves ? Deux ou trois folles disent qu'elles n'ont plus trouvé le cadavre : peut-être ne l'y avait-on pas mis, pour après cela crier au miracle. Elles disent qu'elles l'ont vu vivant : ainsi tous les jours des femmelettes, des cagotes, des enfants, des fous disent qu'ils ont vu des esprits, des diables et autres choses dont ils ont le cerveau rempli par les sots contes qu'on leur fait tous les jours. Ainsi la dévote papiste voit son père, son mari qui lui demande des messes : ainsi la dévote siamoise voit sa fille maigre, parce que les domestiques mangeaient les ragouts qu'elle envoyait à son tombeau, et ensuite elle la voit grasse après qu'on les a portés directement aux talapoins. Ainsi voyaient les Romains les ombres de ceux dont les corps n'avaient point été enterrés.

2°. Ceux qui rapportent ce témoignage se contredisent les uns les autres, et le rapportent tout différemment.

3°. Les autres témoins qui disent avoir vu Jésus-Christ étaient tous gens de sa famille, comme frères, parents, amis, disciples, serviteurs du prétendu ressuscité. Encore n'en a-t-on aucun témoignage en forme, mais simplement un simple récit sur des ouï-dire.

4°. Ces témoins ou écrivains parlaient pour une chose où ils étaient intéressés, et dont ils voulaient persuader tout le monde. Outre le plaisir de persuader les autres et d'acquérir un empire sur les esprits, ils devenaient les oracles et les arbitres du monde, chacun apportait du bien à leurs pieds. Ils étaient véritables parties.

3°. Si l'on voulait donner quelque couleur à cette résurrection, il fallait dire qu'on avait apporté le cadavre au milieu de la synagogue, après lui avoir coupé le cou et arraché le cœur, afin qu'il fût sûr que c'était la dépouille d'un homme véritablement mort, et qu'on avait vu la

tête se rejoindre au corps, le cœur se rattacher à tous les ligaments qui le tiennent, et enfin le cadavre se rev[iv]ifier, marcher, parler. Pilate et les apôtres étaient des sots ; il fallait enterrer Jésus-Christ au milieu de la synagogue.

6°. Il fallait au moins que le ressuscité parut à la face de tout le peuple et aux y eux de ceux qui l'avaient vu mourir, qu'il retournât manifestement en plein jour à Caïphe, à Pilate, à Anne, à Hérode, dans le temple et dans les palais de Jérusalem, aussi bien que dans les autres lieux où il avait prêché' à Cana, à Capharnaüm, à Samarie. Un témoignage authentique de tous ces gens serait une pièce à produire. Mais, sur un simple récit, le plus déterminé chicaneur n'oserait proposer en justice le fait le plus aisé et le plus ordinaire avec de semblables preuves. Qu'est ce donc pour un fait surnaturel, et dont aucune personne sensée n'a vu d'exemple ? Les fables d'Esope sont tout aussi croyables, les *Métamorphoses* d'Ovide le sont davantage. [Fin de la variante de l'extrait n° XXXVIII du ms de Leningrad]

Il est ressuscité lui-même, et par ses propres forces, donc il est Dieu, disait un prédicateur que j'ai entendu. Je voudrais, ajoutait-il, voir ici des Juifs, qu'auraient-ils à répondre ? Fait-on un pareil défi de bonne foi ? Et croit-on cet argument sans réplique ? Si cela est, la prévention est bien forte ; ne dirait-on pas que les Juifs l'ont vu ressusciter, qu'ils en ont eu la moindre nouvelle fondée sur de bonnes preuves ? Je puis prêcher ainsi le mahométisme à Constantinople, et défier toutes les religions contraires de me répondre !

Les deux évangélistes apôtres qui auraient pu voir son ascension n'en parlent point ; il n'y a que Luc et Marc, qui ne peuvent le rapporter que sur un ouï-dire. L'un le fait partir pour le ciel sur le mont des Olives, et l'autre le fait partir de Béthanie. Les autres circonstances emportent aussi contrariété. Ainsi, Romulus fut enlevé au ciel. Il n'y a point de religion peut-être dont le héros ne soit aussi monté au ciel une fois, et toujours suivant l'idée populaire : on croit qu'il n'y a de ciel qu'au-dessus de notre tête et que Dieu y habite localement.

Les Siamois ont débité la même chose de Sommonocodan quatre cents ans avant l'Evangile et avec la même circonstance de l'impression de ses pieds sur un rocher, comme nous en avons aussi sur notre Tabor.

Article sixième. La Révélation de la Trinité.

On ne peut jamais croire ce dogme extravagant quand on ferait, pour le persuader, un million de miracles. Il serait [88] plus croyable que ces miracles soient une illusion de nos sens ou d'une puissance qui voudrait s'amuser, il serait, dis-je, moins absurde de croire que celui qui fait ces miracles nous traite comme des enfants à qui l'on fait bien des contes,

appuyés sur les prestiges de l'adresse d'un joueur de gobelets, que de m'imaginer trois êtres absolument distincts qui n'en sont qu'un seul. Nous avons démontré ailleurs que la croyance n'est pas une chose libre, et que nous ne pouvons croire que ce qui nous paraît possible. Venons à l'examen de ce dogme :

1°) Il n'est point dans l'Evangile. Je n'entre point dans la distinction que les premiers chrétiens ne l'ont point cru, que plusieurs assemblées de trois et quatre cents évêques ont décidé le contraire ; je n'ai que ce mot à dire : donnez le Nouveau Testament à lire à une personne non prévenue, qu'il en extraie les dogmes, donnez-le à mille, je parie qu'il n'y en a pas un seul à qui la pensée de la Trinité vienne de cette lecture.

2°) J.-C. n'a jamais prêché ni supposé la Trinité ; il n'a point dit qu'il fût Dieu ; loin de là, quand on le voulut lapider comme blasphémateur pour avoir dit qu'il était fils de Dieu, il s'excusa en citant des occasions où des hommes avait été appelés dieux.

Les Juifs se contentèrent de sa réponse, elle était claire et leur apprenait distinctement qu'il ne se tirait pas du nombre des créatures. On ne lui dit point en croix : *Descends, si tu es Dieu,* mais si tu es prophète. Les disciples qui en parlaient sur le chemin d'Emmaüs n'en parlaient point comme d'un dieu, mais comme d'un homme prophète. Enfin ils lui mettent ces paroles dans la bouche le jour de l'Ascension : *Je vois à mon Dieu et au votre.* Ils ne [89] l'auraient point fait parler ainsi s'ils l'avaient cru Dieu. Un des rois de Sparte, allant voir son collègue, n'eût point dit à un citoyen : Je vais voir mon roi et le vôtre.

3°) Tous les passages que l'on rapporte à la divinité de J.-C., en y comprenant même ceux qui sont manifestement ajoutés après coup, ne sont pas si positifs que ceux qui la détruisent. Mais quand cela serait, que conclurait-on?

Un gouverneur de province dira mille fois que le roi et lui ne font qu'un, que qui lui désobéit ou le choque, c'est au roi même que l'offense s'adresse, on voit bien qu'il parle par figure.

Il eût donc fallu que J.-C. eût expliqué ce grand mystère, cette admirable révélation, en disant : « C'est à la lettre que je vous dis que Je suis Dieu. Voici comment : il n'y a qu'un Dieu, comme Moïse vous l'a dit, mais il ne savait pas que Dieu est composé de trois personnes, égales entre elles, et qui cependant ne font que la même. Je suis la seconde de ces personnes ; cela vous paraît extraordinaire, ou plutôt incroyable, cela est pourtant vrai, réel et sans hyperbole. » Si J-C. eût parlé ainsi, il serait évident qu'il se serait porté pour Dieu, il n'en serait pas moins vrai qu'il eût été encore plus évidemment un fol et un imposteur. [Fin de la variante de l'extrait n° XXXIX du ms de Leningrad]

[Variante (extrait n° XXXIX) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Jésus-Christ n'a jamais prêché ni supposé la trinité. Il n'a point dit qu'il fût Dieu. Loin de là, quand on l'a voulu lapider pour blasphémateur, pour avoir dit qu'il était fils de Dieu, il s'excusa en citant certaines occasions et certains endroits où les hommes avaient été appelés dieux.

Les Juifs se contentèrent de sa réponse, entendant distinctement qu'il ne se tirait point du nombre des créatures. Ils ne lui dirent pas en croix : *descends si tu es Dieu,* mais si *tu es prophète.* Les apôtres qui en parlaient sur le chemin d'Emmaüs, n'en parlaient point comme d'un dieu, mais comme d'un homme prophète. Enfin ils lui mettent ces paroles en la bouche le jour de l'Ascension : *Je vais à mon Dieu et au vôtre.* Ils ne l'auraient assurément point fait parler de cette sorte, ni en ces termes, s'ils l'avaient cru Dieu. Un des rois de Sparte, allant voir son collègue, n'aurait point dit à un citoyen : Je vais voir mon roi et le vôtre.

Tous les passages qu'on rapporte pour prouver la divinité de Jésus-Christ, en y comprenant encore même ceux qui ont été ajoutés manifestement par fourberie, ne sont comparables ni en force, ni en nombre, à ceux qui la détruisent. Mais quand cela serait autrement, loin de conclure pour une chose impossible, cela ne conclurait pas seulement pour une chose difficile. Il aurait fallu, après un discours réel et positif, prévenir la répugnance, donner la solution des difficultés, et insister en disant que la chose est ainsi, malgré tout ce que l'esprit voit au contraire.

Qu'un gouverneur de province dise mille et mille fois qu'il est roi, que le roi et lui ne sont qu'un, que qui le choque choque le roi, que quiconque lui désobéit est criminel de lèse-majesté : et l'on ne l'accusera jamais de s'être fait roi, parce qu'il est évident qu'il parle par relation et par figure ; qu'il saute aux yeux que ces termes ne doivent pas être pris à la lettre ; qu'en mille occasions il parle du roi comme de son maître, dont il reçoit les ordres et dont il est éloigné et dépendant. Pour qu'on pût lui faire un crime de ses expressions, et lui imputer l'affectation de la royauté, il faudrait qu'il ajoutât : Vous croyez que je parle figurément ; mais non, je parle exactement ; je suis roi, véritablement roi ! Quoique le Roi soit à Versailles, et que ce soit lui qui m'ait envoyé ici, cependant je suis roi comme lui ; je ne dépends pas plus de lui que lui de moi ; nous sommes absolument en parallèle, égaux et en mêmes droits. Alors il serait justement accusé de folie et de crime d'Etat.

Il aurait donc fallu tout de même que J.-C. eût expliqué ce grand mystère, cette admirable révélation, en disant : Vous ne pouvez croire que je sois Dieu, vous vous étonnez avec raison que j'en prenne la qualité ; cela est néanmoins vrai à la lettre, et voici comment. Il n'y a qu'un Dieu, comme Moïse vous l'a dit ; mais il ne savait pas que ce Dieu est composé de trois personnes, chacune desquelles est égale à la divinité ; et moi je suis la deuxième de ces trois personnes. Cela vous paraît contradictoire et incroyable : cela est néanmoins vrai, réel, et

sans hyperbole ou figure. Voilà comme on instruit des choses qui ne sont pas croyables. Si J.-C. avait parlé de la sorte, il serait sûr qu'il se serait porté pour Dieu. Il n'en serait pas cependant moins évident que ce serait un fol et un imposteur. [Fin de la variante de l'extrait n° XXXIX du ms de Leningrad]

Il ne tient qu'aux païens de secouer les absurdités dont on les accuse, en disant que tous leurs dieux ne sont que les personnes d'un même dieu : cela vaut autant pour cent mille que pour trois, auxquels il a plu aux chrétiens de se borner.

A quoi bon ces trois personnes puisqu'elles sont égales ? L'unique preuve de l'unité de Dieu, c'est que Dieu est infini, par conséquent un seul fait autant que cent mille ; il en est de même des personnes.

Pourquoi la troisième personne ne produit-elle pas une quatrième [90] et ainsi à l'infini ? Elle n'est donc pas égale aux autres puisqu'il lui manque cette qualité qu'ont les deux autres.

A moins que l'on ne dise que la vertu de produire un être immense et infini, un véritable dieu, n'est qu'une bagatelle qui ne mérite aucune attention, et qui ne distingue point celui qui en a la vertu de celui qui ne l'a pas.

Si ces trois personnes sont égales, qui a déterminé la seconde à se faire homme et à s'immoler à la justice de la première plutôt que la troisième, ou que la première à l'une des deux autres ? ont-ils tiré au sort ? Mais voilà la première personne satisfaite : qui satisfera les deux autres ? Elles devraient s'immoler tour à tour, pour que chacun fût content.

Il est bien aisé de voir que cette Trinité est une invention postérieure à laquelle on n'avait pas pensé dans le temps ; on a fait un dieu du législateur des chrétiens, et pour cela on a supposé l'Évangile de St Jean, comme on l'a cru longtemps, ou du moins en a-t-on supposé le pompeux verbiage du commencement, et le pauvre peuple a cru ce que l'on a voulu, sans voir la faiblesse de cette autorité, quand même St Jean en serait l'autour. Voilà donc J.-C. devenu Dieu ! Que n'a-t-on pas bâti sur cette base de divinité !

Article septième. La Révélation de la Résurrection et du jugement dernier.

Autre belle découverte ! Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que l'Evangile n'en dit mot que comme d'un sentiment déjà reçu de beaucoup de Juifs. Nous avons déjà touché l'inutilité du corps dans un état de récompense, nous le reverrons encore ; en attendant, M.R.P., ayez la bonté de voir de bonne foi où peut être la raison de cette résurrection et quelle misère à [91] des gens d'esprit et de bon sens de dire que le corps a participé aux crimes ou aux vertus, qu'ainsi il est juste qu'il soit puni ou récompensé comme ayant eu part aux actions criminelles

ou vertueuses. J'ai vu et entendu prêcher cela.

Quelle pitié que des gens éclairés sur d'autres matières, qui disent les plus belles choses du monde et les plus sensées sur d'autres sujets, aient la faiblesse ou la mauvaise foi de parler ainsi !

De la chair, du sang, des os, des nerfs, des ongles sont-ils plus capables que des pierres de connaître le bien ou le mal, et de se déterminer pour l'un ou pour l'autre ? Se peut-il qu'un philosophe qui vient d'admettre et de prouver la distinction du corps et de l'âme, qui a démontré que le corps n'agit ni ne sent que par l'opération de l'âme, se peut-il qu'il débite après cela un sentiment aussi contraire à son raisonnement et à la raison ?

Mais le corps peut être souillé, et l'esprit pur. Le contraire est aussi possible : une fille prise par des bandits et souillée par force de toutes les manières ne perd que la virginité du corps ; son esprit ne participe point à la souillure de son corps. Et au contraire un vieillard, dans l'impuissance de contenter ses désirs auxquels il livrerait toute sa volonté, serait très peu chaste quoique son corps le fût. Quel traitement recevraient ces corps après la résurrection ? Ils méritent un traitement différent de celui des âmes auxquelles ils étaient joints. Comment s'accorder et quelles misérables opinions cette belle doctrine n'a-t-elle pas autorisées ? Des peuples ont été en transes, croyant voir arriver la dissolution du monde. Misérables mortels, nous nous laissons avilir, nous nous mettons au-dessous des brutes : nous renonçons à notre raison, elles suivent toujours leur instinct.

C'est quelque chose de beau que les réponses de J.-C. aux questions qu'on lui faisait sur la résurrection et le jugement dernier. [92] On s'est moqué des réponses équivoques des oracles païens. Celles de J.-C. sont-elles plus claires ? Qu'est-ce que c'est que *dans les derniers temps* ? Est-ce dans cent mille ans, ou dans cent millions d'années ? Qu'y a-t-il de plus pitoyable que les signes qu'il en donne, de cette *consommation des temps* ?

Avouez, mon Père, qu'il avait bien peu de connaissance de l'astronomie, et que sa divinité en savait bien moins que Gassendi.

[Variante (extrait n° XL) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

C'est en vérité quelque chose de fort beau et de fort divin, que les réponses de Jésus-Christ aux questions qu'on lui fait sur la fin du monde, le jugement et la résurrection. C'est justement battre ce qu'on appelle la campagne, ou répondre en normand. On s'est moqué des oracles des païens : les réponses de Jésus Christ sont-elles plus claires et plus justes ? Qu'y a-t-il de plus pitoyable que les signes de ce redoutable jugement ?

Je ne dirai pas qu'il se servait de restriction mentale jésuitique : j'ai trop bon opinion de sa simplicité et de sa droiture. Mais, entre nous, avouez, mon Révérend Père, qu'il croyait

bonnement que le soleil et la lune étaient fort près d'ici, qu'il n'y arriverait de changement sensible que par miracle, qu'une éclipse lui aurait fait grande peur, l'aurait embarrassé, et lui aurait fourni matière à bien de mauvaises moralités ! Il regardait les étoiles comme des pommelles dorées dont on ornait les soliveaux du ciel, et il n'aurait jamais osé leur donner la grandeur de la place de Jérusalem. Si on lui eût parlé astronomie ou algèbre, si on lui eût demandé des nouvelles du Mexique, sa divinité eût été bien intriguée ! Assurément, ce n'était pas la peine d'exiger un signe du ciel. [Fin de la variante de l'extrait n° XL du ms de Leningrad]

Je voudrais qu'on examinât les possédés et les saints à révélation, en priant l'esprit qui les agite de m'expliquer tel ou tel rapport des figures mathématiques, de me donner la solution d'un tel problème ; s'ils répondaient juste, cela serait beau, mais le R. P. Malebranche mettrait bientôt tous les saints et tous les diables *a quia.*

Ces corps ressuscités, que sera-ce ? Ils se pénétreront les uns les autres, ils se transporteront dans un instant d'un bout à l'autre de l'univers sans choquer les autres corps ni sans en être retardés. Quelle misère ! Les auteurs de cette belle invention savaient-ils définir ce que c'est qu'un corps ?

Je passe ce qu'on pourrait dire sur cette résurrection par rapport au même corps : cela est impossible, il ne faut pas être grand physicien pour voir que ce corps mort change de substance, qu'après avoir été herbe, légume ou fruit, il redevient chair ou sang d'un autre homme, et successivement de plusieurs milliers d'hommes par le même moyen. C'est une belle comparaison que celle de saint Paul avec son grain de blé mis en terre. On peut bien dire ici : A gens de village, trompette de bois. Le grain de blé est une plante entière et parfaite, que l'humidité et les sels de la terre développent [93] à l'aide de la chaleur du soleil. En est-il de même d'un cadavre ? N'a-t-il besoin que d'être pénétré de certains corps pour devenir homme vivant ? Les habiles gens ! Et qu'ils donnent de belles preuves d'une instruction divine !

Article huitième. La Révélation de la Prédestination.

Cet article vient naturellement à tant d'endroits où je l'ai déjà touché que je n'en dirais rien, n'était qu'il me vient une pensée que je crois décisive.

Dieu devait créer tout d'un coup ses élus et ses réprouvés, mettre les uns dans le bonheur qu'il leur prépare et les autres dans ces feux où ils doivent brûler éternellement. Pourquoi laisser en suspens pendant des millions d'années l'exécution d'une chose conforme à ses décrets et où il n'y a rien à changer, et où il ne revient rien à Dieu de la durée du monde ou

de la vie des hommes ? La vue de la durée ou la durée elle-même est tout un pour Dieu ; ainsi, dès qu'il voit ce qui doit être, la durée est inutile et un être parfait ne fait rien d'inutile. Personne ne s'avisera de mettre un quintal dans un côté d'une balance et vingt livres dans l'autre, pour voir si le quintal sera enlevé.

Si nous nous plaisons à voir une machine dont nous connaissons les forces, les mouvements et le succès, c'est que nous admirons l'invention et l'assemblage des moyens, c'est que cette vue flatte nos sens ou notre amour-propre, si nous en sommes les inventeurs ; c'est que nous voyons plus parfaitement les choses actuelles que nous ne les pouvons imaginer, c'est enfin que ce que nous voyons de ces effets nous donne des idées que nous n'avions pas.

[94] Mais en Dieu, dont la vue est toujours égale, l'actualité n'ajoute rien ; il ne voit pas mieux une chose existante que possible, il ne voit pas avec plus de satisfaction Judas en enfer et Pierre en paradis que s'ils y eussent été placés sur le simple décret de sa prédestination. Leurs actions étaient aussi présentes à Dieu de toute éternité, en admettant la prescience, que lorsqu'elles ont été faites.

Inutilement dira-t-on que Dieu veut que les hommes méritent leur état, puisque l'on soutient que le salut est gratuit ; inutilement dira-t-on que les damnés auraient lieu de se plaindre : il est indifférent d'être puni pour une action qu'on n'a pas faite ou pour une qu'on n'a pu s'empêcher de faire.

L'application de tout ceci est naturelle au sacrifice de J.-C., de quelque manière qu'on le prenne.

Article neuvième. La Révélation du pouvoir de Satan et de ses tentations.

Le terrible animal que ce lion rugissant qui tourne incessamment autour de tous les pauvres mortels pour les dévorer !

Quand cela est prêché dans un village, quand cela est barbouillé sur les murailles, Dieu sait comment frémissent tous les habitants ! Ceux de Grèce et d'Italie frémissaient de même au récit des cruautés des lamies. Ceux des Indes frémissent de même à la vue de leur idole qui tient dans sa gueule un marmouset qu'elle dévore.

Vous vous en moquez, M.R.P., vous vous seriez moqué de même du diable si cela vous avait été nouveau à vingt-cinq ans, et vous vous en moqueriez encore aujourd'hui, si vous vouliez faire un tour dans ce pays intelligible dont vous nous avez donné [95] une si belle description. Et des esprits mille fois au-dessous du R. P. Malebranche s'en moqueront, pour peu qu'ils veuillent faire la moindre attention.

Où en est la preuve ? Où en est l'apparence ? C'est une suite de rêveries des anciens, de leurs génies, de leurs dieux jaloux et malfaisants. C'est l'effet de la stupidité du peuple qui invente des miracles ou des causes extravagantes pour expliquer ce qu'il ne peut concevoir.

Nous avons déjà vu que les esprits sont incapables de vertus et de vices, ce qui anéantit la fable de Lucifer : un pur esprit connaît Dieu et la moindre idée qu'il en a est incompatible avec la pensée qu'on donne à ce lion rugissant qu'il montera et qui sera semblable à lui. Cette fable ne peut sortir que de gens aussi grossiers qu'étaient les Juifs, gens s'en tenant à leurs sens, sans penser qu'ils avaient un jugement. Un enfant de quatre ans imaginera-t-il de déplacer de son siège un homme vigoureux ? Cette comparaison est infiniment faible, et par rapport à l'enfant, et par rapport au pur esprit.

Concevez-vous bien, M.R.P., qu'un esprit puisse parler immédiatement à un autre esprit ? Concevez-vous qu'il le tourne de tel ou tel côté ? Imaginez-vous que ce pur esprit, souffrant des tourments infinis, comme on le raconte, ait la patience de venir tourner autour d'un malotru pour lui faire avaler un œuf vers la pleine lune de mars ? Et si vous concevez cela, concevez aussi comment un pur esprit, comme celui qui vit en nous, ne distingue pas que c'est Satan qui parle et que ce n'est pas lui-même, que ce n'est pas le naturel, la raison, la volonté, les passions.

Vous même, M.R.P., avez-vous jamais senti des mouvements qui ne vinssent de la seule fabrique de votre corps, de votre tempérament, de votre humeur sans aucune [96] diablerie ?

Pourquoi le diable perd-il son temps à tenter les hérétiques, ces gens qui portent l'attentat jusqu'à brûler N.S.P. le Pape en effigie, gens acquis au diable sans rémission ? Pourquoi sont-ils tentés de faire les choses que leur fausse religion regarde comme crime, tout ainsi que nous le sommes ?

Un juif, un calviniste, un Turc sentira la même tentation pour adorer l'Eucharistie, si on le presse par promesses et par menaces, que nous sentirions si l'on nous pressait d'adorer Mars ou Jupiter.

Nos grands-pères les Gaulois étaient tentés de ne pas donner leurs enfants à brûler vifs, comme nous le sommes de ne pas jeûner ou aller à confesse ; il est même à croire que beaucoup s'en dispensaient, comme nous nous dispensons souvent de faire la sainte quarantaine ou d'aller dans la quinzaine de Pâques nous jeter aux pieds d'un vénérable prêtre.

Pourquoi le diable les détournait-il de ces actions diaboliques et détestables ? il n'y avait donc point de part, à ces tentations ? Les nôtres sont semblables. Pourquoi viendraient-elles d'une cause différente.

C'est le diable qui empêche une fille de se laisser mener par le nez à un directeur qui veut la faire religieuse, parce qu'il a de grands desseins pour son salut, d'autant plus vifs

qu'elle est belle et que ce serait dommage qu'elle fût exposée dans le monde. C'est donc le diable aussi qui empêche une dame indienne de se brûler avec son mari malgré les menaces tonnantes de ses prêtres qui la pressent de se remettre entre leurs mains.

Il ne faut que la constitution de notre machine pour [97] nous tenter : voilà le diable. Il ne faut que notre raison pour nous engager à résister au désir des actions honteuses : voilà la grâce. Vous le prêcheriez et le prouveriez, mon Révérend Père, si c'était un dogme reçu et que le contraire fût soutenu par les Indiens ou par des hérétiques.

[Variante (extrait n° XLI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Concevez-vous bien, mon Révérend Père, qu'un pur esprit comme le diable puisse agir sur des corps et en remuer les organes pour troubler leur harmonie ou leur tempérament. Concevez vous bien qu'il puisse parler immédiatement a des esprits unis à une portion de matière, qui pour ainsi dire les couvre et les absorbe ? Concevez-vous que ce pur esprit souffrant des tourments infinis, comme on le raconte, ait la tranquillité de venir inquiéter un malotru, et faire autour de lui mille courbettes, pour lui faire rompre le carême et avaler un œuf vers la pleine lune de mars ? Si vous le concevez, concevezaussi que des esprits unis à une machine matérielle ne sentissent point ces impressions et ces paroles extraordinaires des purs esprits, et qu'ils ne distinguassent point ces tentations et ces actions de pur esprit de celles d'homme à homme ; je veux dire qu'on ne connût point quand c'est Satan qui parle et quand c'est leur propre naturel, leur raison, leur volonté et leurs passions ? Quelqu'un s'est-il jamais aperçu de cette différence ? Quelqu'un a-t-il jamais senti d'autre impression ni d'autre impulsion que celle de son humeur et de son tempérament ?

Vous-même, mon Révérend Père, avez-vous jamais remarqué, en quelque occasion que ce soit, qu'il se passât rien en vous qui [ne] pût arriver tout de même par la seule constitution naturelle, par la seule fabrique de notre corps et par les lois de son union avec notre esprit, sans aucune diablerie ?

Les païens et les hérétiques, ceux qui portent le crime jusqu'à brûler notre Saint-Père le pape en effigie, gens acquis au diable sans rémission, ne sont-ils pas tentés comme nous ? Ne ressentent-ils pas précisément, pour les choses qui sont crimes suivant leur fausse religion, la même espèce de tentation que nous ressentons pour celles qui le sont suivant la nôtre, que nous nommons sainte et véritable ?

Un calviniste, un juif, un Turc sentira la même tentation pour adorer l'Eucharistie si on l'en presse par promesses ou par menaces, que nous sentirions si on nous pressait d'adorer Jupiter.

Nos grands-pères étaient tentés de ne pas donner leurs enfants à brûler vifs, comme

nous le sommes de ne pas faire le carême, ou de ne pas aller à confesse. Il est même à croire que quelques-uns s'en dispensaient, comme quelques-uns de nous rompent la sacrée quarantaine de jeûne, ou passent la sainte quinzaine de Pâques sans s'aller jeter aux pieds de leur curé, ou de quelque vénérable frocard.

Quel pourrait être le but du diable dans cette tentation à l'égard de ceux qui lui sont acquis. Loin de là, il devait les porter aux actions diaboliques et détestables. Vous avouerez sans peine, mon Révérend Père, qu'il n'y a là aucune opération diabolique. Les tentations que nous sentons sont semblables : il n'y a donc pas davantage de diablerie.

Croyez-vous, mon Révérend Père, qu'il n'y ait aucune de ces pauvres dames indiennes qui ne soit tentée de ne se pas jeter toute vive dans le bûcher de son mari ? Je crois qu'on peut compter qu'il y a de violentes tentations qui les dominent dans cette rencontre. Il y en a même qui succombent et qui ne se brûlent point. Est-ce donc aussi le diable qui agit sur leur esprit et leur cœur ? Leurs prêtres ne manquent pas de dire quelque chose de semblable, comme les nôtres lorsqu'une fille quitte le voile dans un couvent, ou qu'elle ne se laisse pas mener par le nez par son directeur, qui a de grands desseins pour son salut parce qu'elle est belle, et qu'il serait dommage qu'un si beau corps fût le partage du démon.

Il ne faut assurément que la nature et la constitution de notre machine pour nous tenter, et voilà le diable. Il ne faut que notre raison pour nous porter à combattre la tentation : voilà la grâce. Il ne faut que la force de notre libre volonté pour vaincre, et voilà tous les secours qui nous sont nécessaires. [Fin de la variante de l'extrait n° XLI du ms de Leningrad]

Article dixième. Les Miracles de J.-C. et de ses apôtres

Je n'en nie point la possibilité. Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas suspendre la force qu'il a donnée à certaines créatures, pourquoi ne pourrait-il pas l'augmenter ou la diminuer ? Il n'y a pas plus de difficulté à retenir une pierre en l'air qu'à lui avoir donné la faculté de descendre jusqu'à terre, si c'est le mouvement des corps qui l'environnent qui détermine le sien. Dieu peut arrêter ce mouvement comme il a pu le donner, ou bien mettre dans la pierre un autre mouvement capable de résister à celui-là.

Quand j'arrête une boule qui devait encore rouler, je m'oppose aux forces de la nature ; il est vrai que c'est par une autre force naturelle, mais pourquoi Dieu ne le ferait-il pas par sa toute-puissance, sans l'interposition d'aucun corps ? Quand même ce serait par l'interposition d'un corps, ce serait un miracle si c'était par l'ordre immédiat de Dieu que ce corps se présentât contre le cours des choses naturelles.

Enfin, je ne vois pas l'ombre de raison à disputer. J'aimerais autant que l'on dît qu'un

horloger ne peut [98] arrêter une pendule ou retarder ou précipiter son mouvement, et si je n'avais pas vu des gens disputer sur la possibilité des miracles, jamais il ne me serait venu en pensée que l'on pût avoir le moindre doute sur ce chapitre.

Mais il est évident que Dieu n'a jamais fait qu'un seul miracle et qu'il n'en fera jamais d'autre : c'est la création de l'univers. Et un être infiniment sage ayant tout établi d'une façon parfaite, vu ses desseins, rien ne le peut déterminer à y faire le moindre changement : il a prévu toutes les combinaisons possibles des mouvements qu'il a imprimés, il a donné en même temps tout l'ordre nécessaire et tous les remèdes possibles aux inconvénients qui pouvaient résulter.

Il n'y a que les êtres bornés qui puissent agir et soient obligés d'agir suivant les occasions et de remédier aux accidents, parce qu'ils n'ont pu tout prévoir et que, quand même ils prévoiraient, ils ne pourraient remédier.

Les hommes, en mille occasions, souhaiteraient du changement dans les lois que Dieu a établies et même dans les essences internes des choses ; l'extrême désir les porte à demander du changement par des prières, par des vœux, par des cérémonies, par des sacrifices et par tout ce que leur imagination leur suggère de folies ; ils ne manque plus que l'accomplissement de leurs désirs, qui serait arrivé naturellement, et voilà un miracle.

La source des miracles prétendus et de l'espoir qu'on en a est causée par les désirs immodérés des hommes. La curiosité excessive a produit l'astrologie judiciaire et un homme sensé doit croire les histoires de miracles comme celles que l'on fait de l'accomplissement des prophéties des astrologues. La pratique [99] des prêcheurs de miracles dément leurs prétentions : on n'a point vu, dans aucune religion, faire des vœux pour obtenir des choses contre l'ordre de la nature. On demande la guérison d'une maladie sans pour cela cesser les remèdes et le régime, on fait des vœux sur un vaisseau pour arriver à bon port et l'on ne cesse point la manœuvre. Je voudrais voir de ces gens qui promettent des miracles , pour peu qu'on ait de foi gros comme un grain de moutarde, je voudrais, dis-je, les voir presser un homme qui a un bras de moins de demander à leur saint de lui en faire repousser un autre. Ils n'auront garde : ce n'est point un effet qu'ils puissent attendre des causes naturelles. L'astrologue ne prédira jamais non plus à un particulier qu'il sera roi, il le prédira à un prince de sang : Il a des hasards pour lui.

On forge pourtant des recueils de prodiges étonnants, de miracles contraires à toutes les causes naturelles ; on dit ce que l'on veut ; mais n'est-ce pas se démentir soi-même que de ne rien faire pour obtenir de tels miracles ? Croit-on que de rejoindre une tête coupée au corps dont on l'a séparée coutât plus à Dieu que de guérir une fièvre ? Ce serait avoir une idée bien imparfaite de la divinité. Pourquoi donc ne le demande-t-on pas comme on demande l'autre ?

La politique est judicieuse : le peuple ne verrait jamais réussir de tels vœux ; il ouvrirait les yeux, et sa bourse serait fermée. Tous les suppôts de religion factice promettent des miracles aux vœux et aux offrandes, et le hasard décide entre eux.

[Variante (extrait n° XLII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

On ne voit point faire de miracles pour relever un bâtiment renversé, pour ressusciter un mort qui a la tête coupée, pour faire revenir un bras emporté. Il est bien vrai qu'on forge des recueils fabuleux qui contiennent de tels prodiges. Rien n'est plus aisé, mais on les donne aussi aisément qu'on doit les recevoir difficilement.

C'est cependant faire une manifeste injure à la divinité, et dire positivement qu'on croit que certaines choses lui coûteraient plus que d'autres. Pourquoi n'ose-t-on pas lui demander ces dernières choses ? Il est vrai qu'on ne demanderait pas cent millions au roi et qu'on lui demande bien mille pistoles. Mais est-il donc plus difficile au pouvoir infini de Dieu de ressusciter un mort, de faire revenir un bras, que de faire cesser une fièvre, que de faire pleuvoir ? La chose est d'une égalité absolue. Pourquoi donc n'agir pas également et pour l'un et l'autre ?

La politique est judicieuse : si on faisait de ces vœux et de ces prières, il n'en résulterait qu'un seul fruit ; c'est que le peuple ouvrirait les yeux et n'ouvrirait plus ses coffres à tant de cagots et de cafards qui n'ont point de saints qui fassent de l'argent. [Fin de la variante de l'extrait n° XLII du ms de Leningrad]

Que cinquante paroisses se vouent au néant pour n'être point grêlées, que cinquante autres se vouent à quels saints il plaira au curé, je gage contre le vénérable pasteur [100] pour celles qui sont vouées au néant, je gage une grosse somme : qu'il ait assez de foi pour mettre le double contre le simple ! Il n'en fera rien. Le hasard serait trop grand, et ne faisons-nous pas tous les ans les mêmes vœux, les mêmes processions ? Les années sont-elles égales ?

On connaît qu'une chose est la cause de l'autre quand elle en est suivie immanquablement et immédiatement, et quand celle qui en est l'effet se rencontre toujours par l'action de celle qui en est la cause. On ne touche point au feu sans se brûler, à l'eau sans se mouiller ; on conclut de là que ces deux éléments sont les causes des effets que nous sentons. Mais cent millions de maladies se guériront sans vœux et d'autres seront guéries après le vœu, mille vaisseaux périssent avec les noms et les images des saints : il faut donc être fol pour croire ces vœux et ces invocations la cause des cérémonies qui nous succèdent. Les temples de Neptune et d'Esculape étaient couverts *d'ex-voto* comme ceux de N.D. de Lorette, de St Nicolas, etc. Ceux des bonzes et des talapoins le sont actuellement de même, ils ont tous des

histoires admirables : Sommonocodan fit un saut de trois mille lieues !

Quoi de plus fol que ces bénédictions de drapeaux et d'armes ! En sont-ils plus heureux ? Quoi de plus ridicule que ces *Te Deum* après une victoire ! Ceux qui ont été battus doivent donc être indignés contre Dieu ; si cette victoire est une grâce de Dieu, les vaincus ont à se plaindre, sinon il ne faut point de remerciement.

Avons-nous fait moins de vœux pour la campagne d'Hoestekt *[sic*: Hoechstädt*]* que pour celle de Fleurus ? Les Allemands en avaient-ils fait plus ?

[101] Il faut remercier Dieu de tout, et le remercier de rien en particulier. Il n'a pas plus de part à une inondation qui ravage un pays, à un tremblement de terre qui engloutit une ville, qu'à un seau d'eau qui se renverse et noie une fourmilière et qu'à un mur qui en tombant écrase une nichée de rats.

J'entends vos reproches et vos exclamations, M.R.P. : Vous niez la providence, me dites-vous. Oui, sans doute, je nie celle-là. La providence de Dieu n'est autre chose que le simple acte de sa sagesse par lequel il a prévu tout ce qui devait arriver de l'enchaînement nécessaire des causes qu'il a créées, et le coup de sa puissance qui a tout disposé dans l'ordre où il devait être. Ceux qui en prêchent un[e] autre s'en moquent dans leur cœur ; personne n'a plus d'attention qu'eux aux accidents et ne prend plus de mesures pour les éviter ou pour y remédier.

Ces moines qui font profession de s'abandonner à la providence sont les plus attentifs à n'être point dans le cas d'en attendre du secours.

[Variante (extrait n° XLIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Quoi de plus ridicule que ces prières pour la prospérité des armes, et ces *Te deum* lorsqu'on est victorieux ? Ceux qui ont été battus doivent donc être indignés contre Dieu : la raison est égale. Si cette victoire est une récompense, il ne faut point de remerciement ; si c'est une grâce, c'est une injustice à l'égard des vaincus.

Mais avons-nous moins fait de prières et de vœux pour la campagne d'Hochtet *[sic*: Höchstädt*]* que pour celle de Fleurus ? Les Allemands en avaient-ils fait davantage ? Les Turcs et les païens, dont à notre compte les vœux et les prières sont des abominations devant Dieu, n'ont-ils pas battu les chrétiens en mille rencontres, malgré nos quarante heures, nos messes, nos jubilés, nos vaisseaux, armes et drapeaux bénis ? Les Anglais, peuple schismatique et retranché de l'Eglise, seul corps que Dieu écoute, ont-ils été exaucés dans toutes leurs victoires contre le roi Jacques, héros du papisme ? Je voudrais bien avoir quelque chose de prix à disputer contre le Saint Père armé *d'agnus Dei,* et contre un marabou armé de grigris !

Il faut remercier Dieu de tout et ne le remercier de rien. Il n'a pas plus de part dans une peste qui ravage un royaume entier, dans un tremblement de terre qui abîme une ville de fond en comble, dans le gain d'une bataille, dans la pluie ou la sécheresse venue à propos, que dans un seau d'eau renversé qui noie une fourmilière, que dans un mur en ruine qui écrase une nichée de rats, que dans le sort de plusieurs pots entassés dans une charrette, dont quelques-uns se brisent, les plus forts restent, les plus faibles tombent en pièces ; que dans la fortune des oiseaux qui profitent des grains de blé qui coulent d'un sac percé. Si les oiseaux et les pots étaient remercieurs, s'ils avaient des prêtres qui se fissent bien payer de leur charlatanerie, ils chanteraient des *Te deum,* et ce serait aux prières de ces saints dévots personnages que les pots devraient leur conservation, et les oiseaux leur bonne fortune.

J'entends vos reproches et vos exclamations, mon Révérend Père : Vous niez, me dites-vous, la Providence. Oui, sans doute, je nie celle-là. La providence de Dieu n'est autre chose que le simple acte de sa sagesse, par laquelle il a tout prévu ce qui avait un enchaînement nécessaire, et l'unique coup de sa puissance, par lequel il a tout disposé comme il devait l'être. Ceux qui en prêchent une autre et la font sonner si haut, s'en moquent dans leur cœur, et font voir leur imposture par leurs actions, comme pour les miracles. On ne voit aucun d'eux qui ne cherche à éviter les effets de la providence ou y donner remède.

Aucuns genres de gens ne fondent mieux la cuisine, et n'a *[sic]* recours à tant de bassesses, d'indignités ni de filouteries, d'impostures, d'effronteries et de lâchetés pour se faire un fonds et un rempart contre (la providence) et les adversités de la vie, que ceux qui font profession ouverte de s'abandonner à la providence. [Fin de l'extrait XLIII du ms de Leningrad]

Excusez, M.R.P., un trait de chanson convient bien peu à un sujet si sérieux, mais il vient trop bien au sujet pour me le refuser. Le voici : *Frère André, notre quêteur, sait faire agir la providence.*

Mais attaquons directement les miracles du Nouveau Testament. Qui me prouvera d'abord qu'ils sont rapportés fidèlement ? Ou bien qui me prouvera que ces estropiés guéris fussent véritablement estropiés, Lazare n'était pas mort etc. ? Nous voyons tous les jours sous nos yeux des choses pareilles.

Ces livres écrits dans le goût des Orientaux avec des expressions figurées et hyperboliques peuvent être ramenés [102] au sens naturel. Ainsi disait-on jadis à Rome que Pompée n'avait qu'à frapper du pied pour avoir une armée, ainsi un poète représente

... les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.

Dans les mains d'un commentateur théologien, cette expression voudrait dire une mer portant des vaisseaux de roi et non pas un fossé de sept à huit toises de large.

Esculape ressuscita Hippolyte de la même façon peut-être que J.-C. Lazare, c'est-à-dire qu'il était très mal et près de mourir quand il lui donna des remèdes qui le guérirent.

Nous avons assez prouvé ailleurs qu'un fait n'est jamais assez suffisamment prouvé pour être cru miraculeux, et sans entrer dans la discussion des faits, personne ne peut être obligé en conscience de croire sur le rapport d'autrui les faits même les plus vraisemblables.

Outre cela, toutes les religions que vous regardez comme fausses ont de pareils miracles crus de même, contenus dans des livres révérés ; leur mémoire est célébrée, perpétuée par des fêtes, par des temples, des monuments.

Les Juifs, chez qui ces miracles doivent s'être passés, les nient ; ils ont fait subir le dernier supplice à celui qui se vantait de les avoir faits.

L'Assomption de Marie est une assez bonne preuve que les chrétiens prêchent des miracles sans fondement et qu'ils célèbrent des visions par des fêtes solennelles

Je défie tous les théologiens de soutenir nos miracles par [103] des raisons qui ne conviennent pas et qui ne fassent pas pour les miracles des Turcs, des Siamois etc. Je les défie de combattre les miracles de ces peuples par des raisons qu'on ne puisse employer contre eux.

Si vous dites, M.R.P., comme d'autres l'allèguent, que les Juifs n'ont pas nié les miracles de J.-C., la populace qui est à Saint Ovide ne nie rien et voilà de plaisants juges ! A-t-il fait ces miracles devant les scribes, les pharisiens, les prêtres ? Il devait faire des miracles devant Pilate, devant Hérode : ces témoignages auraient eu du poids. Et d'ailleurs la populace, témoin de ces miracles, n'a point nié, soit. Mais a-t-elle certifié ? On peut dire seulement que leur pensée n'est pas venue jusqu'à nous.

Des gens qui ne font aucun usage de leur raison, qui n'ont lu que *Le Pédagogue chrétien, Les Sept Trompettes, Le Bouquet sacré* etc., croiront tant de miracles qu'on voudra ; tels sont les Juifs infatués de leurs légendes. La dévote croira tout miracle attribué à un moine : Dieu a armé le saint personnage de sa toute-puissance. Si c'est un mahométan, un hérétique, c'est le diable, qui est le singe de Dieu, qui l'a fait, mais elle ne révoquera jamais en doute le miracle ; amoureuse du merveilleux, elle le croit parce qu'il est merveilleux.

[Variante (extrait n° XLIV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] Si vous dites, mon Révérend Père, comme je sais qu'on l'allègue, que les Juifs n'ont pas nié les miracles de Jésus-Christ, je vous répondrai avec bien de la justice que les Juifs étaient mauvais juges, et que ces miracles n'avaient pour témoins que la canaille, comme il se rencontre tous les jours à Saint-Ovide et ailleurs une populace superstitieuse et ignorante ; que c'était au moins devant les

pharisiens, les scribes et les pontifes qu'il fallait donner des marques de sa puissance et de sa qualité, et plutôt devant Pilate, devant des philosophes, des critiques, des épicuriens, dont le témoignage en bonne forme aurait été de quelque poids. Les plus considérables des Juifs, sans exception de leurs docteurs, étaient des ignorants bercés de ces fadaises, des esprits grossiers, sans science et sans réflexion, qui ne connaissaient d'autre étude que celle de leurs livres extravagants, sur lesquels ils bâtissaient des chimères à l'infini.

Des gens qui n'ont aucune teinture de la philosophie, ni aucune entrée dans les sciences exactes, qui n'ont jamais fait usage de leur jugement, qui n'ont jamais lu que des légendes, des *Pédagogues chrétiens,* des *Sept Trompettes,* des *Banquets [sic] sacrés,* des *Méthodes d'honorer la Vierge,* croiront tant de miracles qu'on voudra. Ils ne s'aviseront jamais de démentir et de soupçonner d'erreur ou de fraude le moindre malotru qui racontera ce qui sera de plus ridicule. Si c'est à un moine qu'on l'attribue, c'est Dieu qui a armé de sa toute puissance le vénérable personnage, à qui Dieu est redevable de l'honneur qu'il lui a fait de s'être consacré à lui dans un pays de cocagne où il jouit des commodités de la ville et des délices de la campagne. Si c'est à un protestant, un païen, un mahométan qu'on le donne, c'est le diable qui est le signe *[sic*: singe*]* de Dieu. Mais jamais ils ne nieront le fait. Cela leur paraît trop facile et trop agréable. Il faut du singulier, en fait de religion. [Fin de la variante de l'extrait n° XLIV du ms de Leningrad]

Personne ne croit le miracle peint dans le tableau que la plus spirituelle et la plus savante ville du monde a offert dans l'église de Ste-Geneviève, pour le secours prétendu que sainte Geneviève a donné à la France l'année passée 1709 les pauvres sont morts à milliers, cependant on la remercie. Personne ne croit le miracle, personne ne le nie : dans deux cents ans d'ici, toute la canaille le [104] croira. Des peuples plus éclairés que les Juifs, misérable nation, l'opprobre du monde entier, les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Français croient les révélations de Ste Brigitte, les apparitions qu'elle raconte, ainsi que ste Thérèse, ste Gertrude, ste Catherine de Sienne, Marie d'Agreda. On ne nie point tout cela : tous les moines font semblant de le croire ; les religieuses en sont presque toutes persuadées ; les papes, les docteurs, les évêques le croient, puisqu'ils approuvent ces livres. Puis-je conclure autrement sans dire qu'ils veulent abuser de la crédulité du peuple ? S'ils en abusent en ce point, quel préjugé pour le reste !

Les pères ont-ils nié les miracles attribués aux dieux des païens ? Non. Sont-ils vrais miracles, mon Révérend Père ? Les pères en donnent l'honneur à Dieu. Quel fond doit-on faire sur les miracles tels que l'on les croit ?

Enfin, quand les Juifs les auraient crus et qu'ils les croiraient encore, cela prouverait

qu'ils sont superstitieux et amateurs du prodigieux ; et des gens qui se laissent brûler plutôt que de traiter d'extravagance ce qui est contenu dans le Talmud méritent-ils d'être écoutés ? Si le conte de Mélusine était l'héritage et le bien d'une communauté, s'il y avait des gens gagés pour le soutenir, avec pouvoir de traîner au bûcher ceux qui le nieraient, il serait en vénération. On y aurait ajouté merveilles sur merveilles, il y en aurait à présent quatre volumes.

Dans l'avant-dernier siècle, que de diables, que de follets, que de sorciers, de revenants, que de gens accusés et convaincus de magie !

Toutes ces folies ont cessé. Le diable est-il devenu plus tranquille, plus honnête, moins malin ? Non, c'est que l'on n'est plus si grue, il y a partout des physiciens, des mathématiciens, des chimistes, des gens résolus et peu crédules qui prêteraient le collet au diable ; adieu les profits de l'exorcisme.

[Variante (extrait n° XLV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] Il se faisait journellement des miracles il y a trois ou quatre siècles, et encore souvent dans le dernier. A présent on n'en parle plus ; il ne s'en fait point. Tout était plein de revenants, de follets, de démoniaques. Tout retentissait de pactes avec le diable. On allait à monsieur le curé qui mettait le contractant dans le bénitier jusqu'au cou, la tête enchaperonnée de l'étole. L'on contraignait le diable à rapporter la promesse. Il n'y avait pas de village sans quelque maison infectée d'esprits et deux ou trois familles de sorciers. On portait ces impertinentes opinions comme fondement de procès devant les parlements.

Toutes ces folies ont cessé. Est-ce que le diable est devenu plus tranquille, plus honnête, moins malin ? Est-ce que Dieu a perdu de sa puissance ou de sa bonne volonté ? C'est que le monde n'est plus grue. Il y a partout des physiciens, des mathématiciens, des chimistes, des philosophes, des gens résolus qui prêteront le collet au diable et lui donneront les étrivières : et voilà messieurs les pauvres saints et leurs ministres dans l'inaction, réduits aux seuls fruits du purgatoire. Un exorciste serait aujourd'hui berné. Ils soupirent, ces bons personnages, après un temps de ténèbres et d'ignorance où leur pouvoir se ranimera et les miracles reviendront sur les rangs. [Fin de la variante de l'extrait n° XLV]

J'ai lu un jour, faute d'autres livres, l'*Histoire de l'exorcisme* [105] *et du procès de Louis Gauffredy* faite par un de ces exorcistes approuvés par le pape, par les facultés de théologie ; je ne veux que ce livre pour détruire la fourberie des exorcismes et l'imposture des sortilèges.

Les miracles des possédés guéris dans l'Evangile sont maintenant ridicules et montrent la sottise des écrivains. Mais laissons les faits, je soutiens que les miracles sont inutiles pour

l'instruction des hommes, quand même j'accorderais que Dieu voulût en faire :

1°) parce que les hommes qui les verraient ne sont pas en état d'en connaître la vérité ;

2°) parce qu'il faudrait recommencer partout et devant chaque particulier. La raison en est claire : que le miracle soit tant évident qu'il vous plaira, cette évidence n'est que pour celui qui en est témoin. Celui à qui on le rapporte ne peut raisonnablement le croire, parce qu'il est un million de fois plus vraisemblable que celui qui le conte est trompé ou veut tromper, qu'il n'est vraisemblable que le miracle soit arrivé.

Où sont les hommes véritablement sensés et sans esprit de parti qui aient vu des miracles ? S'il y en a, qu'ils les croient, mais les autres seraient fous d'y ajouter foi.

D'ailleurs, si les miracles étaient un moyen raisonnable d'insinuer la croyance, tous les hommes seraient exposés à l'erreur ; combien de prestiges de l'art seraient des miracles pour les nations qui les ignorent : l'effet de la pondre, par exemple, n'était-il pas un miracle pour les sauvages du Mexique ? [106] Qu'un imposteur fasse des mines, ait des fusées de bombes qui brûlent quoiqu'on les plonge dans l'eau, qu'il tue les rebelles à ses volontés d'un coup de pistolet, faut-il que ces pauvres gens croient tous les dogmes qu'il leur prêchera, si ce sont des crimes ? Il conduira quelques-uns des incrédules sur l'endroit où il a fait une mine, il les exhortera. S'il ne les convainc point, il s'écriera que le feu de l'enfer va le venger : ces malheureux sautant en l'air parmi le feu et la terre ne seront-ils pas un exemple aux autres et un spectacle persuasif ? N'auront-ils pas vu des miracles ? Ils seront donc dans l'obligation d'embrasser la morale de l'imposteur.

Qu'en dites-vous, M.R.P., cela est-il concluant ? Et ces pauvres gens séduits ainsi auront-ils tort dans le système que nous avançons sur les miracles prétendus de J.-C., et ne peut-on pas trouver des inventions qui tiennent autant du prodige par rapport à nous ? Faudra-t-il que nous croyions ce qu'on nous prêchera si cela arrive ? Mais l'Antéchrist, dont le peuple a si grand peur, fera des miracles, dit l'Apocalypse.

Section troisième. L'accomplissement des prophéties.

Je trouverai également dans l'Ancien Testament les prédictions de l'histoire de France, je l'ai démontré ailleurs.

Cette prophétie de Daniel, qu'on cite avec tant d'emphase, quelle est-elle ? Ne disons pas que les Juifs n'ont jamais regardé Daniel comme prophète, ne disons pas que le mot de prophète chez eux signifiait théologien et non pas un homme [107] qui prédit, laissons l'interprétation différente qu'on peut donner aux mots, laissons la difficulté sur les mois et les années de ce temps-là, supposons que cela veut parler du Messie qui doit venir, dit-il, dans

soixante-neuf semaines.

Sait-on le temps où Daniel a vécu, sait-on même bien sûrement celui de la naissance de J.-C. ? Comment donc faire l'application de la prophétie, quand elle serait telle en hébreu qu'on nous la donne en latin ?

Daniel devait marquer d'une manière sûre l'année où il écrivait, les évangélistes devaient marquer de même le temps de la naissance de J.-C.

On fait des semaines d'années, on en eut fait de siècles ou de mois, si cela eut été nécessaire. On se contente du premier moment d'une de ces semaines de nouvelle fabrique, on prend le temps de la naissance, du baptême, de la mort de J.-C. indifféremment, et avec cela il y a vingt systèmes différents, dont le meilleur est ridicule.

Qui a dit que ce moment d'où on doit compter est l'édit du roi ? d'où sait-on que c'est le premier ou le second édit ? Quel est ce roi ? On prend celui qui cadre le mieux à la vision qu'on se forge ; il faut aller chercher dans les autres histoires où les noms des rois de la nation juive ne se trouvent point ; on choisit, on change les noms, on les fait revivre, on les fait mourir comme on veut, on les multiplie, on les met deux à deux : que de torture pour colorer une fausseté manifeste !

L'oblation devait finir, au compte des interprètes et de Daniel, la soixante-neuvième semaine. Elle a duré par-delà la soixante-douzième et peut-être jusqu'à la quatre-vingt-septième, qui est le temps d'Hadrien, comme il est très vraisemblable.

A le bien prendre, cette oblation avait fini dès le temps des Macchabées, plus de cent-vingt ans avant la naissance de J.-C. [108] C'était Aaron qui avait été consacré sacrificateur, et cette consécration coulait par génération dans toute sa postérité, laquelle finie ou dépossédée, il n'y avait plus de sacrifices, n'y ayant plus de sacrificateur ayant un caractère.

Il fallait un nouveau Moïse pour consacrer les Macchabées qui, n'étant point de la race d'Aaron, n'avaient point le droit de sacrifier : l’oblation était donc finie, comme parmi nous la messe serait finie si tous les prêtres ou évêques étaient morts ou éloignés.

Ajoutons qu'on ne sait la destruction du temple, la dispersion des Juifs et le reste que par les écrivains profanes. Où est donc la certitude divine de l'accomplissement de ces prophéties ?

Celle de Jacob est aussi bonne, aussi belle et aussi vraie : il fallait donc dire que le sceptre tomberait dans la famille de Juda et que le Messie en sortirait. Je laisse aussi les protestations que font les Juifs contre le faux sens que nous donnons ici à leurs livres. On a vu une explication de cette prophétie tout aussi bien fondée que les autres, qui fixe la conversion des juifs et la destruction du papisme à l’année 1710.

La famille de Juda fut plus de sept siècles sans sceptre ; quand elle le tint, ce fut pour

peu de temps. La nation avait perdu ce sceptre longtemps avant J.-C., si l'on ne veut appeler ainsi la liberté qu'on leur avait laissée de se gouverner suivant leurs lois. Si l'on suit ce dernier sens, le sceptre a été dans la nation après J.-C., ce qui est contraire à la prédiction.

Si l'on examinait les autres articles de cette prétendue prophétie, on y trouverait de belles choses : Levi est un vase d'iniquité, c'est pourtant à ses descendants qu'il échut d'être les oints du seigneur et de vivre du travail des autres.

C'était la mode du temps que les pères de famille débitaient quelque morale à l'article de la mort, c'était la mode de la nation [109] de parler par figure. Après cela, attrape qui peut : le champ est libre aux commentateurs et aux interprètes.

Que J.-C. n'expliquait-il aux prêtres cette chronologie et n'appuyait-il l'idée qu'il était le Messie par de bonnes raisons !

Vous ne briserez point ses os. Voilà qui est bien rencontré ! La chose est de grande conséquence pour la prédire !

A l'égard des prophéties de J.-C. lui-même, il a été fort retenu : il a éludé toutes les occasions qui se sont présentées d'en faire ; il a refusé de satisfaire ses chers disciples. Le trait est prudent. On prend comme prédiction ce qu'il a dit des contradictions que trouverait sa doctrine et des châtiments qui tomberaient sur ceux qui la prêcheraient. Il fallait un grand fonds de science pour cela !

S'il eu prédit clair et net que les successeurs de ses disciples, en prêchant la pauvreté, l'humilité, le désintéressement, monteraient au comble des grandeurs, du luxe et des richesses, cela eût été plus beau. S'il eût dit qu'il aurait une succession de vicaires don t les premiers ramperaient dans la poussière, et les autres marcheraient sur la tête des rois et traiteraient les empereurs en esclaves, qu'ils vendraient à des prix énormes les dispenses de leurs lois : cela valait bien la peine qu'on en fût averti et c'était un beau sujet de prophétie ; mais ma foi, M.R.P., avouez-le franchement, le prophète ne s'attendait pas à un pareil succès !

[Variante (extrait n° XLVI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Qu'on donne tout l'Ancien Testament à un homme de bon sens, qui n'ait pas été bercé de l'Evangile et de ses commentaires, il y trouvera des prophéties de ce que nous prétendons qui soit prophétisé comme dans l'*Iliade,* l'*Enéide* et les *Métamorphoses.* Qu'on donne à un autre l'Evangile après en avoir retranché tous les endroits où il est dit que cela avait été prédit ; qu'il prenne ensuite l'Ancien Testament, le lise et le médite. Lui viendra-t-il seulement en pensée que cet Ancien Testament ait le moindre rapport avec le Nouveau, et que ce Nouveau en soit l'accomplissement ?

Je dis bien davantage : laissez l'Evangile en l'état qu'il est, et donnez tous les livres des

Juifs à notre pur nature sans lui dire que c'est de ces livres que l'Evangile parle : je soutiens encore qu'il n'aura pas le moindre soupçon que ces livres contiennent le figure de l'Evangile et la prédiction des faits qui y sont rapportés. Il sera, sur cet article, comme celui qui lit l'histoire romaine après *l'Iliade* d'Homère. Lui vient-il dans l'esprit que cette *Iliade* contient les types, les figures, les symboles de cette histoire et qu'elle en prophétise les incidents ?

Cependant, je demande qu'on retranche de l'Evangile les passages cités pour prophéties, afin de laisser libre et sans prévention l'esprit de celui qui lira, et qu'il ne trouve dans les livres juifs que ce qui y est effectivement, et non ce qu'on veut qui y soit. Ou bien mettons aussi en différents endroits de l'histoire romaine des lambeaux de *l'Iliade,* par exemple quelque endroit qui soit souvent répété, et qui ait rapport au dernier des Horaces, qui resta vainqueur après avoir fui longtemps : et on verra que c'est ainsi qu'on peut bâtir des chimères et étourdir les sots, à la mode des évangélistes, de nos théologiens et de nos prédicateurs.

Cette expérience rendrait la question sans réplique. Ces figures, ces prophéties, y sont, ou elles n'y sont pas. Cet accomplissement s'est fait ou ne s'est pas fait : si tout cela est, on l'y verra. Les frelons n'accepteront point le jugement du singe sur le miel ; ils aimeront mieux faire entendre une fourmilière. Les chrétiens feront tout de même, ils tireront tant de lignes de différents livres, ils tordront tous [tant ?] les auteurs, ils chercheront tant de subtilités de raisonnements, tant de détours de grammaire, ils auront recours à tant de tours de souplesse, à tant d'effrontées suppositions, qu'ils bâtiront un chaos qui éblouira la populace, et peut-être eux-mêmes, et qui rebutera tout le reste du monde. On se jettera dans des difficultés insurmontables, dont naît un embarras et u ne incertitude dans laquelle la vie se passe. Cela suffit, les ministres du chaos jouissent de leurs droits pendant la dispute, qui ne peut avoir de fin.

Cependant le chaos de chaque cervelle est tout différent de celui des autres, ne convenant qu'en une certaine chose, qui est que c'est un pur ouvrage de volonté et non de jugement ; qu'on ne voit pas ce qu'on dit être véritable, mais qu'on veut qu'il le soit.

Donnez la Bible entière avec tous les livres du monde à mille personnes qui n'aient pas entendu parler de la religion chrétienne, qu'ils dressent une chronologie et placent tous les faits, il n'y en aura pas un où Daniel soit à quatre-cents quatre-vingt-dix ans de Jésus-Christ.

Quand il n'y aurait que la difficulté et l'obscurité, cela seul suffirait pour convaincre les esprits raisonnables que Dieu n'y a point de part, et qu'il ne peut avoir fait un pareil ouvrage pour l'instruction du genre humain.

Cette prophétie de Daniel, qu'on cite impudemment avec tant de fanfare, quelle est-elle ? Ne disons point que les Juifs n'ont jamais regardé Daniel comme prophète ; laissons là que prophète, parmi eux, s'appelait théologien, et point du tout celui qui prédit l'avenir ;

laissons là l'interprétation des mots à quoi on doit donner tout un autre sens. Laissons la difficulté des mois et des années de ce temps-là, et supposons que cela veut dire que le Messie viendra dans soixante-neuf semaines.

Sait-on le temps auquel Daniel a vécu ? Sait-on seulement avec exactitude celui de la naissance de Jésus-Christ ? Comment donc faire l'application de cette prophétie, quand elle serait réelle et claire et telle dans l'hébreu qu'on nous la donne en latin ? Daniel devait marquer le temps où il écrivait d'une manière sûre et solide ; dire, par exemple : J'écris l'année qu'il y a tant d'éclipses de soleil et de lune, arrivées tant de jours les unes avant les autres, ou bien tant d'années devant ou après cette année-là. Les évangélistes devaient marquer de même le temps de la naissance de Jésus-Christ. Alors la chose aurait été fixe, on serait monté par calcul astronomique jusqu'à l'année de Daniel, sûrement et sans équivoque.

On fait des semaines d'années, on en aurait fait de siècles ou de minutes, si on y avait mieux trouvé son compte. Et on s'est contenté de placer le premier instant d'une de ces semaines de nouvelle fabrique ; on prend le temps de la naissance de Jésus Christ, on prend celui de son baptême, on prend celui de sa mort. On place ces instants indistinctement et arbitrairement, sans aucun fondement solide ; et avec tout cela, il y a une vingtaine de systèmes différents, dont le meilleur est ridicule. On en est si content qu'on en fait tous les jours de nouveaux. Le plus effronté Normand n'aurait jamais la hardiesse de faire une demande de cinq sols sur une pareille hypothèque.

Qui a dit que cette parole dont on doit compter est l'édit du roi ? D'où sait-on que c'est le premier ou le deuxième édit ? Connaît-on qui est ce roi ? On prend celui qui cadre le mieux à la vision qu'on forge. Il faut aller puiser dans les autres histoires, où les noms des rois de l'histoire juive ne se trouvent point. On choisit, on baptise, on les fait revivre, on les faire mourir quand il plaît, on les multiplie, on les accouple. Enfin on se fonde sur un roman de sa propre façon. Que de tortures pour donner quelque couleur à une imposture manifeste, à deux ou trois lignes d'un livre traduites arbitrairement !

L'oblation devait finir, au compte de nos interprètes, ou au compte de Daniel, dans leur juste interprétation, la soixante-neuvième semaine ; elle a duré par-delà la soixante-douzième et peut-être jusqu'à la quatre-vingt-septième, qui est le temps de l'empereur Adrien, comme il est fort vraisemblable.

A le bien prendre, cette oblation avait fini dès le temps des Macchabées, plus de cent vingt ans avant la naissance de Jésus-Christ. C'était Aaron qui avait été consacré sacrificateur, et cette consécration coulait par génération dans toute sa postérité, laquelle finie, éloignée ou dépossédée, il n'y avait plus de consécration, et par conséquent de sacrificateur ni de sacrifice ; toute autre personne n'avait point de caractère.

Il fallait un nouveau prophète comme Moïse et une nouvelle consécration. Les Macchabées n'étaient point de la race d'Aaron ; ils n'avaient donc ni droit ni pouvoir de sacrifier ; l'oblation était donc finie, comme parmi nous la messe serait finie si tous les évêques et les prêtres étaient morts ou éloignés.

Ajoutez qu'on ne sait la fin de l'oblation, non plus que la destruction de Jérusalem et du temple, la dispersion des Juifs et le reste, que par des histoires étrangères ; qu'ainsi il n'y a point de certitude divine pour l'accomplissement de ces prophéties, que pour ceux que la prévention ou l'entêtement porte à voir tout ce qui n'est point.

Celle de Jacob est tout aussi bonne, aussi belle, aussi vraie. Il fallait débuter par dire que le sceptre tomberait dans la famille de Juda, et qu'il n'en sortirait point que le Messie ne fût venu. Je laisse tout de même ici la difficulté de l'interprétation et les plaintes des Juifs sur le faux sens que les chrétiens donnent à leur livre à cet endroit. On a vu une explication d'une prophétie qui fixe la conversion des Juifs et la destruction du papisme en l'année 1716. On verra dans peu comme elle est véritable. Elle est aussi bien fondée que celle de la naissance de Jésus-Christ comme Messie.

La maison et la race de Juda fut [*sic*] plus de sept siècles sans sceptre. Quand elle le tint, ce fut pour peu de temps. La nation même l'avait perdu bien des siècles avant Jésus Christ, ou elle l'avait conservé longtemps après, si on veut prendre le sceptre pour une liberté qui restait aux Juifs de se gouverner suivant leur religion et leurs lois. Ils soutiennent même qu'ils ont encore le sceptre, ou au moins qu'ils l'ont conservé plus de mille ans après la mort de Jésus Christ, y ayant toujours eu des princes de la captivité qui commandaient absolument à toute la nation.

Enfin, il est clair et hors de toute atteinte de chicane, que ce sceptre a péri du temps d'Hérode, ou qu'il est resté jusqu'au temps de Vespasien. Ainsi, Jésus-Christ étant mort au milieu de ces deux temps, ce sceptre était ôté environ quarante ans avant sa naissance, ou a subsisté quarante ans après sa mort, suivant la plus favorable chronologie des chrétiens, quoique, suivant cette prétendue prophétie, le sceptre ne dût point être ôté que le Messie ne fût né, et qu'il dût même rester jusqu'à sa prédication et à sa mort.

Si l'on examinait les autres termes de cette admirable prophétie, on ferait bien d'autres découvertes. Lévi est un vase d'iniquités, cependant ces descendants furent choisis pour être les oints du Seigneur, et à qui échut la bonne part de vivre du travail des autres. On trouverait mille choses à dire sur le reste. La vérité est que c'est une prophétie comme tous les coq-à l'âne que l'on voudra faire.

C'était la mode du temps que les pères de famille débitaient quelque morale à l'article de la mort. C'était la mode à la nation de parler par signes mystérieusement. Après cela,

attrape qui peut, et le champ est libre aux commentateurs et aux interprètes.

Enfin, que Jésus-Christ n'expliquait-il clairement lui-même ces merveilleuses prophéties ? Que ne disait-il aux pontifes, aux scribes et aux pharisiens, et à la synagogue : Je suis le Messie promis par Jacob et par Daniel ? Que ne leur fixait-il cet te chronologie par de bonnes raisons, en levant toutes les difficultés, et les convainquant par leurs livres et leurs traditions ? Il n'y a en vérité jamais pensé ; et quand il y eût pensé, cela passait une capacité qui ne s'étendait qu'à débiter des maximes triviales, et à attaquer des *[sic]* abus des prêtres de son temps.

Vous ne briserez point ses os: n'est-il pas encore bien rencontré ? La chose n'était-elle pas de grande conséquence pour la prédire ? Et ne la voilà-t-il pas bien prédite ?

A l'égard des prophéties de Jésus-Christ lui-même, il a été fort retenu sur ce chapitre. Il a éludé toutes les occasions qui se sont présentées d'y briller : il a refusé de satisfaire ses chers disciples, en quoi, certes, il a eu la prudence des serpents. On ose néanmoins alléguer comme prophéties ce qu'il a dit des contradictions que trouverait sa doctrine, et des châtiments qui pourraient tomber sur ceux qui la prêcheraient. Il fallait un grand fonds de science pour cela. Il ne fallait pas moins qu'être Dieu.

Mais ce qu'il fallait prédire bien net, c'est que les successeurs de ses disciples, en prêchant la pauvreté, le désintéressement et l'humilité, monteraient au comble des richesses, des grandeurs et du luxe ; qu'il aurait une succession de vicaires dont les premiers ramperaient sur la poussière, et les autres marcheraient sur la tête des rois et traiteraient les empereurs en esclaves. [Fin de la variante de l’extrait n° XLVI du ms de Leningrad]

[110] *Section quatrième.* La manière surprenante dont le christianisme s'est établi.

Nous nous faisons honneur de ce qui ne nous appartient pas ; notre christianisme n'est point celui de ce temps-là ; le nôtre s'est établi petit à petit, empiétant aujourd'hui sur la raison, demain sur la liberté, et enfin sur les biens, les lois et l'équité ; la violence et la ruse ont eu de la peine en treize siècles à mettre les choses en l'état où elles sont.

Cependant je veux entrer dans le détail de cet article dont on est si satisfait et qu'on publie d'un air victorieux.

St Paul dit lui-même que l'Evangile est prêché par envie et par avarice ; peut-être sont-ce ceux-là qui ont le mieux réussi. Mais pour ne pas trouver cela si merveilleux, comment les flagellants trouvaient-ils moyen de réduire les hommes à se mettre nus et à se déchirer de cruels coups de fouet ?

[Variante (extrait n° XLVII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] Saint Paul dit lui-même que le saint Evangile a été prêché par envie et par avarice. Peut-être sont-ce ceux là qui ont le mieux réussi ? Cet établissement est extraordinaire en supposant les hommes tels qu'ils devraient être : Mais tout le merveilleux cesse, dès qu'on fait réflexion que rien n'est plus aisé à remuer que l'imagination, pourvu qu'on trouve l'endroit sensible. Comment les flagellants trouvèrent-ils moyen de réduire les hommes à se dépouiller tout nus dans les places publiques et à se déchirer de cruels coups de fouet ? [Fin de la variante de l'extrait n° XLVII du ms de Leningrad]

Cet Evangile porte une loi de forcer tout le monde, loi dont on voit de si cruelles exécutions : *Compelle intrare.*

Pour juger sainement de ce point, il faudrait avoir les écrits des Juifs et des païens sur cet établissement miraculeux. On prêchera bientôt aux Américains que leurs pères se sont convertis par miracle et par l'inspiration du Saint-Esprit, on ne parlera ni de fourberies, ni de violences, ni de massacres qui ont été si beau train !

Un évêque a bien eu l'impudence d'écrire de nos jours qu'on n'avait violenté les huguenots ni dans leurs personnes ni dans leurs biens, [111] et cela dans le temps que les galères étaient actuellement remplies de ces malheureux, qu'un courage aussi héroïque que mal placé avait fait triompher de la tyrannie, et lorsque l'on traînait par les rues les corps de ceux qui s'étaient dédits des confessions qu'on en avait extorquées, et enfin lorsque l'on voyait les dragons érigés en missionnaires employer le viol et le massacre pour faire embrasser la pure et sainte religion.

Je croirai que les chrétiens ont toujours employé la ruse et la violence parce que cela est encore. Pourquoi croirais-je que dans les premiers siècles il n'y avait que candeur, simplicité, bonne foi et patience ? On nous le dit. Et qui sont ceux qui le disent ? Des gens intéressés à le faire croire.

Enfin, si la religion chrétienne n'a eu besoin que de sa pure morale pour s'établir, vous êtes donc des scélérats, messieurs les missionnaires, évêques, inquisiteurs etc. qui prenez le contrepied de ceux dont vous vous dites les successeurs, vous qui volez, pillez, brûlez vifs ceux qui ne veulent pas prendre vos fers.

Mais quand cet établissement serait merveilleux, qu'en conclurait-on ? Il est plus surprenant encore que des rois se laissent écraser par le pape, il est plus surprenant que le paganisme se soit établi, que l'inquisition avec sa politique et ses cruautés n'ait encore pu détruire le mahométisme et le judaïsme en Espagne.

Le luthéranisme et le calvinisme ont donné au papisme le même coup que la religion

païenne et la judaïque ont reçu du christianisme. C'est un simple moine ; cependant, en moins de temps, malgré les roues, les fers et les feux, malgré les plus puissants princes de la terre ; les sociniens, les anabaptistes, sans prince de leur religion, se sont soutenus malgré le carnage [112] horrible qu'on en a fait, et se maintiennent au milieu des persécutions.

Mais détruisons par un simple parallèle cette raison de prédicateur, cette fausse lueur dont on veut éblouir le monde. Le mahométisme s'est établi promptement ; les chrétiens reprochent aux Turcs que Mahomet était un malotru, un vil esclave, un ignorant ; il a donc commencé sa puissance sans aucun moyen apparent ; s'il en a eu plus par la suite, il n'a fait que ce que font les chrétiens. Mahomet a vu sa religion au bout de vingt ans dans un état de splendeur où la chrétienne n'est parvenue qu'au bout de trois siècles : cet établissement est donc bien plus merveilleux ; encore y a-t-il cette différence que le christianisme n'a eu à combattre qu'au paganisme et une religion extravagante, bien plus que la chrétienne à qui la mahométane a résisté.

Autre réflexion à faire, c'est que les apôtres ont moins établi le christianisme que ruiné le paganisme ; cette religion était à un point si outré qu'il ne fallait qu'y toucher pour la renverser : ils prêchèrent l'unité de Dieu, on se réveilla au bruit de cette vérité, on reconnut ses erreurs qui faisaient honte à la raison ; après cela on put aisément engager les personnes sortant avec effroi de leur erreur à croire quelques articles, mais ce n'était pas notre catéchisme, et encore moins la *Somme* de St Thomas, les Clémentines, les Décrétales. Si les apôtres avaient prêché la trinité et le reste de l'attirail de la théologie, ils n'auraient guère avancé ; s'ils avaient parlé de transsubstantiation, de l'adoration du pain, du vin, du culte des saints, des images, les prêtres païens leur auraient rétorqué leur argument ; le peuple les aurait lapidés s'ils en étaient venus aux dîmes, aux impôts sur le mariage etc.

Il est donc vrai que le christianisme n'a triomphé qu'avec bien de la peine, les apôtres ne prêchèrent que le pur déisme [113] auquel ils mêlèrent le nom de J.-C., en sorte qu'on n'en avait guère d'idée que comme d'un prophète envoyé de Dieu.

C'était au ridicule de la religion d'alors qu'ils durent leur succès. S'il tombait sous la main un de ces gens à excès : *Vendez vos biens !* lui disait-on ; mais ils furent rares, ces zélés, dans les commencements.

Peut-être la débauche s'en mêla-t-elle. Ces femmes-sœurs que l'on traînait, après leur avoir fait vendre leurs biens, firent des chrétiens, comme la paresse et le libertinage font aujourd'hui des moines. Ces repas nocturnes attirèrent des jeunes gens dont ils favorisaient les amours. Ces mystères où le vin était reçu ne nuisit à rien. Dieu sait si ces baisers de paix en attirèrent, si cette fraternité qui rendait tout commun en écarta les pauvres, et suivant le rapport de St Clément Alexandrin, on ajouta encore la communauté des femmes : chaque sexe

y trouva son compte. Bien d'autres choses, que des gens qui auraient une plus grande connaissance de l'histoire que moi pourraient dire, sans compter celles dont on a pris soin d'abolir la mémoire, ont fait cet effet merveilleux, cet établissement miraculeux.

On prêchait qu'il ne fallait que la foi, que les œuvres sont inutiles pour le salut : en fallait-il plus pour gagner tous les scélérats qui comptaient que le baptême lavait tout et effaçait tous leurs crimes, de façon à les porter tout droit en paradis ?

[Variante (extrait n° XLVIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

La réformation de Luther et Calvin a donné le même coup au papisme que le christianisme au judaïsme et au papisme, et cela par un simple moyen, en bien moins de temps, et malgré les roues et les feux, malgré les plus forts et les plus considérables princes et les plus grandes puissances de la terre. Les sociniens, les anabaptistes n'ont aucun prince ni république pour eux ; ils se sont cependant établis et se maintiennent au milieu des contrariétés et des avanies, et après le carnage horrible qu'on en a fait.

Mais faisons un juste parallèle qui détruira sans ressource cette raison de prédicateur, cette fausse lueur dont on veut éblouir le monde : comparons le progrès du mahométisme et du christianisme.

Les chrétiens publient et reprochent partout aux sectateurs de l'Alcoran que Mahomet était un malotru, un vil esclave, un ignorant. Il a donc commencé sa puissance sans aucun moyen apparent. Si par la suite il en a acquis, il n'a fait que ce qu'on fait et font tous les jours les chrétiens. Mahomet, de son vivant et en moins de vingt ans, s'est trouvé dans un état de puissance où Jésus-Christ n'est jamais parvenu, que ses disciples n'osaient espérer, et que les chrétiens n'ont atteint qu'au bout de trois siècles. L'établissement de mahométisme est donc quinze fois plus merveilleux, plus surprenant et plus miraculeux que celui du christianisme, par conséquent plus apparemment divin. Encore y a-t-il cette différence que le christianisme n'avait à faire qu'à un paganisme outré, et que le mahométisme combattit le christianisme qui n'avait pas encore poussé la superstition au dernier point, ni établi la tyrannie qui règne aujourd'hui.

Il y a encore une réflexion à faire plus considérable que tout cela, c'est que les apôtres ont moins établi le christianisme que détruit le paganisme. La religion courante était venue à un point si outré et si extravagant, qu'il ne fallait qu'y toucher pour la renverser, comme le papisme du temps de Luther. Les premiers chrétiens prêchèrent l'unité de Dieu. Tout le monde se réveilla au bruit de cette unité si claire et si visible, et reconnut conséquemment ces erreurs du paganisme, indignes, grossières et honteuses à la raison humaine. Après cela, on put aisément engager les hommes à croire quelques articles qui n'étaient pas de notre

catéchisme.

Il n'aurait pas été aisé, dans ces premiers temps, de présenter la *Somme* de saint Thomas, encore moins les *Clémentines* et les *Décrétales*. Si les apôtres avaient prêché clairement la trinité, tout le tintamarre de la grâce et le reste de l'attirail de la théologie même calviniste, que je crois la plus simple, ils auraient guère avancé ; et ils n'auraient assurément rien fait du tout s'ils étaient seulement entrés dans la dixième partie du papisme, s'ils avaient poussé jusqu'à la transsubstantiation, à l'adoration du pain et du vin, au culte des saints, des reliques, des images. Les prêtres païens leur auraient bien rétorqué leurs arguments, et le peuple les aurait lapidés s'ils en étaient venus aux dîmes, aux impôts sur le mariage et les enterrements, et au pouvoir du pape sur les empereurs.

Il est donc vrai que l'Evangile n'a triomphé qu'avec bien de la peine, par de mauvais moyens et après un long espace de temps, du paganisme outré ; et que l'Alcoran, en vingt ans, a renversé le christianisme qui approchait de sa première pureté.

Les apôtres ne prêchèrent que le pur déisme, auquel ils mêlèrent le nom de Jésus-Christ d'une manière obscure, en sorte qu'on n'en avait d'autre idée que celle d'un prédicateur envoyé immédiatement de Dieu, que la malice des hommes, ennemis de la vérité, avait fait périr ; en récompense de quoi Dieu l'avait comblé d'une grande gloire et d'une puissance extraordinaire ; ce qui n'avait rien absolument de choquant.

Après cela, on déliait les Juifs d'une loi insupportable. Mais s'ils avaient eu affaire à une religion raisonnable, ils n'auraient pas fait un prosélyte.

C'est au ridicule et à l'abomination de la religion d'alors plutôt qu'à la bonté de la leur qu'ils doivent leur succès.

Peut-être même la débauche s'en mêlât-elle. Ces femmes-sœurs qu'on traînait partout après les avoir ruinées firent des chrétiens, comme le même brigandage et la même débauche fait aujourd'hui des moines. Ces repas nocturnes atti[rè]rent des jeunes gens dont c'était favoriser les amours voluptueux. Ces mystères où le vin dominait emportèrent les femmes et les filles. On leur faisait un mérite et une action de piété de l'usage d'une liqueur charmante que leur loi leur défendait. Dieu sait si ces baisers communs entre les deux sexes et le régal de voir des hommes et des femmes se dépouiller nus pour le baptême attirait du monde au christianisme. Cette communauté de biens livra nécessairement les chrétiens, faits pauvres, à une totale obéissance, quoiqu'elle n'ait jamais été si parfaite que celle de Pythagore et de ses disciples.

Mais on y ajouta la communauté des femmes, suivant le rapport de saint Clément le Romain, où l'un et l'autre sexe trouva son compte, comme en bien d'autres choses que gens plus historiens que moi pourraient dire, sans compter celles dont on a pris grand soin d'abolir

la mémoire.

On prêchait qu'il ne fallait que la foi, que les œuvres sont inutiles pour le salut. En fallait-il davantage pour gagner les scélérats, qui comptaient ainsi que le baptême avait le pouvoir de laver toutes leurs infamies et les nettoyer de leurs crimes, de manière à les mener tout droit en paradis ?

Le paganisme, tout corrompu qu'il était, demandait des purifications, et confessait n'en avoir point pour les grands forfaits. C'est ainsi que l'on attira Constantin, bourrelé en sa conscience pour des actions abominables, dont les prêtres des idoles lui déclarèrent généreusement qu'ils n'avaient point de remèdes capables de les purger. [Fin de l'extrait XLVIII du ms de Leningrad]

On dit : Méfiez-vous d'un tel auteur, il est païen, juif zélé, il le faut lire avec précaution. Pourquoi ne dirait-on pas, de même : Méfiez-vous d'un tel auteur chrétien, il parle pour sa religion avec autant de prévention que le païen ou le juif pour la leur, il emploie autant de ruses pour vous faire donner dans son sens. Tout ce que dit un auteur grave et honnête homme, s'il n'est pas pour notre religion, c'est une imposture dictée par l'esprit de parti ; tout ce que dira d'extravagant un auteur, homme décrié par ses amours et sa conduite, est admirable s'il parle en faveur de la religion que nous professons. Et enfin, dès qu'il y eut des empereurs et des rois [114] devenus chrétiens, la violence marcha après la ruse : Charlemagne, le roi de Danemark et d'autres potentats faisaient égorger sans façon ceux qui ne se conformaient pas à leur religion ; on agit de même en Amérique et dans tous les pays d'Inquisition. Cette façon d'agir ne s'est point démentie ; pourquoi veut-on me faire croire qu'il soit si merveilleux d'établir une chose quand on ne laisse que le choix du supplice ou de l'accepter ?

Section cinquième. Le témoignage des martyrs.

Le sang de tant de martyrs sont de grands mots qui remplissent bien la bouche d'un déclamateur ; l'harmonie frappe l'oreille, et l'esprit est séduit par l'image ; mais en vérité, M.R.P., cela peut-il atteindre tant soit peu un esprit raisonnable ?

1°. Il n'y a peut-être pas la millième partie de vrai dans ce qu'on dit là-dessus ; nous n'avons pour preuve que des actes chrétiens, beaucoup sont postérieurs aux faits qu'ils racontent ; et s'épargne-t-on les fraudes pieuses ?

2°. Dans tout ce qu'on nous conte, il y a très peu de martyrs, c'est-à-dire gens qui aient

souffert pour la seule croyance ; on insultait les prêtres des dieux, on souillait les temples, on renversait les autels et les simulacres, on excitait des séditions, on méprisait les magistrats, on refusait de porter les armes pour le prince : ces actions purement fanatiques méritent des punitions dans tout état policé et sont réellement criminelles, puisqu'elles vont contre l'ordre établi et contre le bien de la société, puisqu'elles le troublent.

3°. Il y avait des hérétiques dès le temps de ces persécutions. Combien de ceux-là périrent ? Les païens n'examinaient pas s'ils étaient [115] catholiques ou non : ils avaient renoncé à l'ancienne religion, c'était assez. Le sang de ces hérétiques doit-il me persuader de la vérité de leur croyance ?

D'ailleurs, cette fermeté dans les supplices était une vertu du temps.

Que ne souffrit pas Epicaris plutôt que de nommer ses complices ? Ces amphithéâtres où le sang coulait à grands flots pour le divertissement, où de vils esclaves mouraient en riant et où l'on envoyait demander s'il était temps qu'ils se couchassent pour expirer, tout cela mettait les esprits dans une situation où nous ne sommes pas et à laquelle on a l'obligation de cette force d'esprit, de ce courage dont on veut se faire honneur et qu'on traite de miracle.

Enfin, M.R.P., quand les choses seraient à la lettre comme les prédicateurs nous le disent, direz-vous que l'on n'ait vu des martyrs que dans notre religion ?

L'opiniâtreté en a fait dans toutes les sectes, l'entêtement de toute religion engage des hommes à mourir gaiement en attendant la récompense qu'ils espèrent. Ne voit-on pas en Amérique des gens qui se font écraser sous les roues d'un chariot où l'on traîne certaine idole ? Ce martyre est encore plus volontaire que celui de nos saints.

La réformation n'a-t-elle pas son martyrologe plus sur et plus authentique que le notre ? L'Inquisition sous nos yeux ne fait-elle pas tous les jours des martyrs, et qui périssent pour la seule croyance, qui se tireraient du feu s'ils voulaient dire quatre mots ?

Direz-vous, M.R.P., que c'est la force de la vérité, la grâce de J.-C. qui les soutient ? Certaine espèce de cordelier souffrit bien le feu à l'occasion d'un habit court ou long. Enfin, jusqu'à l'athéisme a eu des martyrs. Ce dernier trait prouve assez qu'on n'est point martyr d'une religion, mais du préjugé ou de l'entêtement.

[Variante (extrait n° XLIX) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] *Le sang de tant de martyrs :* ce sont de grands mots qui remplissent avantageusement la bouche d'un déclamateur. Ce fait frappe l'oreille avec harmonie, et l'esprit avec quelque apparence. La canaille s'en étourdit : mais, en vérité, mon Révérend Père, cela peut-il atteindre tant soit peu un esprit raisonnable, car je ne dis pas un géomètre, un philosophe ? Ne faut-il pas avoir

renoncé à la pudeur, à la bonne foi, à la candeur, à la probité, à l'honneur, à la conscience, pour se parer de telles plumes ?

1°. Il n'y a peut-être pas là-dessus la millième partie de ce qu'on dit. Nous n'en avons nulle certitude et nulles pièces, que de la part des chrétiens, qui ne s'épargnaient point en pieuses fraudes et en suppositions, pour se faire valoir et pour décrier les païens.

2°. De ceux-là mêmes qui ont souffert véritablement, il n'y a que très peu de martyrs au sens que nous l'entendons, c'est à dire par la seule croyance. On insulta les prêtres, on berna leurs cérémonies, on souilla leurs temples, on renversa leurs simulacres, on causa des séditions, on refusa d'exercer les magistratures, on ne voulut pas porter les armes pour le service du prince, on méprisa les magistrats ; tout cela est véritablement criminel, ce fut ce qui attira les plus grandes tempêtes.

3°. Il est plus que vraisemblable que les prêtres païens firent comme les nôtres. Voyant que la nouvelle religion allait à renverser leur grandeur, à éteindre leur crédit, à détruire leurs revenus, ils insinuèrent aux princes qu'on en voulait aussi à leur puissance, que les chrétiens prêchaient une certaine liberté, un affranchissement des lois anciennes, de nouveaux principes de morale et de politique ; et sur cela, indépendamment du fond de la religion, les rois s'armèrent pour leur destruction.

4°. Il y avait des martyrs parmi les hérétiques de ces temps-là. Les païens n'examinaient pas trop quelle espèce de chrétiens ils punissaient ; il suffisait qu'ils eussent renoncé à l'ancienne religion. Ainsi, une grande partie du sang des martyrs était pour l'erreur.

5°. Si nous voulons nous rendre justice, nous conviendrons que la fermeté des martyrs était une vertu du temps. On était amoureux de la gloire. On la mettait dans cette fermeté-là comme dans une autre, comme Scaevola à se brûler la main, Régulus à souffrir les cruautés des Carthaginois, comme le philosophe qui se brûla vif dans le camp d'Alexandre. On voyait à toute heure mille exemples du mépris de La mort, et mille autres de la constance dans les tourments.

Que ne souffrit pas certaine courtisane plutôt que d'avouer ce qu'on voulait d'elle ! Ces amphithéâtres où le sang coulait tous les jours à longs flots par pur divertissement, où de vils esclaves mouraient en riant, où l'on envoyait demander s'il était temps qu'ils se couchassent pour expirer, avaient mis les esprits dans une situation où nous ne sommes pas, et à laquelle on a l'obligation de cette force d'esprit et de courage, dont on se fait honneur avec tant de bruit, et qu'on veut qui soit un miracle.

Enfin, mon Révérend Père, quand les choses seraient à la lettre comme nos livres et nos prédicateurs le disent, ce ne serait toujours rien. Soutiendrez-vous que les hommes ne sont capables de souffrir que pour la vérité, et qu'ils ne font pas, pour une fausse opinion, tous les

efforts qui sont en leur pouvoir ? On a beau crier qu'il n'y avait que l'action du Saint-Esprit, la grâce de Jésus-Christ, qui pût fortifier jusqu'à de jeunes filles à souffrir les plus cruels tourments : autant de paroles en l'air, autant de vaines déclamations, autant de tours de rhétorique et d'art suborneur, autant de traits d'éloquence, peste publique qui ne v a qu'à faire recevoir de mauvaises raisons.

Les hommes sont libres ; il suffit qu'ils s'entêtent d'une chose, telle qu'elle soit, vraie ou fausse. Vous le savez, mon Révérend Père, toute personne qui veut faire réflexion le sait et le voit, et quiconque veut donner la moindre attention au train du monde en conviendra ; il ne faut point être philosophe pour cela. Mais d'autant qu'en fait de religion, comme dans les procès, on nie tout, n'a-t-il pas une infinité de païens qui sont tous les jours martyrs, comme ceux qui se font écraser sous les roues d'un chariot où l'on traîne certaine idole, comme ces femmes qui se brûlent vives avec le cadavre de leurs maris ? Ce martyre est même plus volontaire que celui de nos saints.

La réformation n'a-t-elle pas été attaquée par le fer et par le feu ? N'a-t-elle pas son martyrologe, plus certain que le nôtre, et dont les histoires de leurs propres persécuteurs font mention, dont on trouverait encore les actes de condamnation et d'exécution authentiques et incontestables dans nos propres mains ? L'Inquisition, sous nos yeux, ne fait-elle pas tous les jours des martyrs et de vrais et parfaits martyrs, par la seule croyance, sans qu'on leur puisse imputer ni rébellion, ni insulte à la religion régnante, ni à ses ministres dont ils baisent les pas, et qui se tireraient du feu s'ils voulaient dire quatre mots ?

Direz-vous, mon Révérend Père, que cela emporte aucune marque de vérité ? Que c'est la force du Saint-Esprit et la grâce de Jésus-Christ qui les soutient ? Certaine espèce de cordeliers souffrit bien le feu à l'occasion de l'habit court ou long. Une princesse géorgienne schismatique a bien souffert des tourments horribles pendant deux ans ; enfin, l'athéisme même a bien eu des martyrs. [Fin de la variante de l'extrait n° XLIX du ms de Leningrad]

[116] *Section sixième.* La tradition.

Qu'y a-t-il de plus douteux que cette tradition à laquelle on veut donner de l'autorité ? Comment la peut-on définir ? La connaissance de certains faits venus de main en main, des pères aux enfants, et les écrits faits de siècle en siècle.

Mais tous ces pères ont-ils la mémoire assez bonne pour ne rien changer à ce fait, ceux qui l'apprennent d'eux peuvent-ils s'assurer de n'en point confondre ou omettre quelque circonstance ? Il faut que ceux qui ont vu ces faits aient eu un jugement solide et que l'on ne pût tromper, il leur fallait la science, la prudence, la pénétration, le temps et les occasions

nécessaires pour faire un juste discernement, il fallait qu'ils eussent surtout une droiture que l'envie de dire des choses surprenantes ne pût altérer, il fallait qu'ils fussent exempts de la faiblesse orgueilleuse de donner leurs idées et leurs fantaisies pour des choses réelles qu'ils fussent au-dessus de l'avarice, de la vanité, sans désir de profiter de la crédulité des autres pour les dominer ; et il faudrait de plus que tous les hommes fussent incapables de mentir, d'oublier ou de confondre les choses.

Il n'y a que faire de grands raisonnements pour prouver qu'un fait s'altère, se corrompt et se change entièrement en passant en plusieurs bouches : le peut-être devient assurément, l'unité devient un millier.

Comment la tradition pourrait-elle suffire pour la doctrine ? Nous ne la trouvons point suffisante pour les faits les moins importants. Si elle était un bon moyen, ignorerait-on la fondation de bien des villes, l'origine de certains peuples, et enfin les faits les plus éclatants ? Cette seule réflexion renverse absolument la tradition et fait voir qu'elle ne peut établir que des probabilités très faibles, mais il y a [117] bien plus : tous ces faits rapportés dans les histoires de cent façons différentes et avec tant d'incertitude, ces faits sont à peu près indifférents à ceux qui les rapportent, mais en fait de religion une fausseté est quelquefois une mine d'or.

L'avarice, la fourberie, la superstition, l'envie de dominer, toutes les passions s'en mêlent, on propose tout, la crédulité du peuple reçoit tout, les ignorants s'entêtent, on obsède les puissances, on les abuse, on leur fait voir les cieux ouverts ; s'ils autorisent et la fable et ses suppôts, c'est un saint.

Et en vérité, M.R.P., croyez-vous que si les apôtres revenaient, ils fussent en état d'entendre la moitié des disputes des théologiens ? Ils auraient besoin d'aller au catéchisme et de faire un *quinquennium*.

Si J.-C. revenait prêcher en Espagne ou en Italie, le lendemain on le traînerait à L'lnquisition s'il disait que la puissance des ministres de l'Evangile n'est pas de ce monde, que les prêtres ne doivent point avoir d'argent, pas même de poche pour en serrer, point d'armes, pas même un bâton. O Dieu, voilà des propositions hérétiques, scandaleuses, tendantes à séduire le peuple, injurieuses et attentatoires surtout au Saint-Siège apostolique ! Il trouverait bien d'autres gens que les Juifs et il n'en serait pas quitte pour une passion de vingt-quatre heures !

Les apôtres sont les premiers tombés dans le désordre sur la tradition. Ecoutez saint Paul : Je n ai point de précepte du Seigneur sur la virginité, etc. Et cependant on en fait une vertu, de cette idée contraire au bon sens, à l'ordre de l'univers, aux plus claires intentions du créateur. Quel dogme eut eu besoin de plus d'autorités pour passer que cette doctrine

impertinente, que cette barbarie qu'on exerce sur des milliers de jeunes gens sacrifiés à l'orgueil, à l'avarice et à la vanité, tandis qu'on dit qu'on les consacre à Dieu ?

[Variante (extrait n° L) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Naturellement, mon Révérend Père, entre nous, si les apôtres revenaient, ne faudrait-il pas qu'ils allassent au catéchisme un avent et un carême, à peine d'être déclarés hérétiques, ou au moins refusés à la Sainte Table ? Que serait-ce donc s'ils voulaient avoir le rang de docteur ? J'ai peine à croire qu'un *quinquennium* sur les bancs de Sorbonne les mît seulement en état d'entendre l'état de la question sur la moitié des disputes de nos théologiens.

Mais il faut encore aller plus loin. Si Jésus-Christ revenait au monde et qu'il fût prêcher en Italie et en Espagne, il serait traîné le lendemain dans les prisons de l'Inquisition. Il y aurait dans ses discours bien des propositions tendantes à séduire les âmes pieuses, scandaleuses, hérétiques, injurieuses au Saint-Siège. Comment recevrait-on ce dogme pernicieux, que les ministres de l'Evangile ne doivent point dominer les uns sur les autres, que leur puissance n'est point de ce monde, que les prêtres ne doivent point avoir d'argent, pas même de poches pour en serrer, point d'armes, pas même un bâton ? Il trouverait bien d'autres gens que les Juifs, il n'en serait pas quitte pour une passion de vingt-quatre heures.

Les apôtres sont les premiers tombés dans le désordre à l'égard de la tradition ; ils ont, de leurs propres mains, ajouté à la doctrine. Ecoutez saint Paul : Je n'ai point de précepte du seigneur sur la virginité. En voilà assez, en quatre lignes, pour prouver qu'elle est une idée purement humaine ; et de plus, elle est une idée contre le bon sens, contre la constitution de l'univers, contre les plus claires et les plus nécessaires intentions du créateur ; et le célibat a pour fondement l'imagination la plus impertinente dont les hommes puissent s'aviser, et une barbarie dénaturée qui s'exerce tous les jours sur de malheureux enfants que l'on sacrifie à l'orgueil et la vanité, ainsi qu'à l'avarice abominable, en disant qu'on les consacre à Dieu, au lieu de sacrifier à Dieu ces passions, inouïes chez les peuples qui n'ont ni prêtres ni pontifes. [Fin de la variante de l'extrait n° L du ms de Leningrad]

Je ne m'appuie point sur l'histoire, M.R.P., tant parce que [118] j'y suis peu versé que par la persuasion que j'ai qu'on ne va pas au vrai par cette route : la physique s'appuie sur les expériences, elle ne peut être d'une infaillible vérité, comme les mathématiques qui regardent intelligiblement la matière même.

Il est de la dernière évidence que les dogmes de la religion ont toujours été en augmentant et qu'il en sera de même jusqu'à ce que le bâtiment soit si monstrueux qu'il ne se puisse plus soutenir, comme il serait déjà arrivé sans les oppositions.

La puissance ecclésiastique et son tribunal juridique, chimère des plus folles, n'aurait-elle pas éclipsé toute la puissance des magistrats et anéanti celle des souverains ? Ces fariboles, ces parchemins remplis de mots à faire peur aux petits enfants, n'ont-ils pas'5i arraché le sceptre des mains à des rois, à des empereurs ; n'ont-ils pas fait tomber les armes des mains de leurs soldats ; n'ont-ils pas débauche leurs domestiques et soustrait leurs enfants à leur puissance ?. N'avait-on pas étendu la défense de se marier au huitième degré ? On l'eût étendue au millième. N'avait-on pas défendu les secondes noces ? Ah ! combien perd le Saint Père ! Enfants rebelles, songez à quel prix se serait monté l'argent des dispenses ! Vous ôtez plus de quatre millions de rente à notre mère Sainte Eglise !

Vous ne direz pas, M.R.P., que ce que les apôtres prêchèrent le jour de la Pentecôte n'était pas suffisant au salut. Cependant, il est impossible qu'ils aient prêché et que les auditeurs aient retenu tous les articles de croyance qu'on donne dans nos cahiers de théologie, ni même tout le catéchisme : donc, notre religion est fort différente ou du moins plus chargée que celle des apôtres.

Tout va du même train. César n'entreprit point ce qu'osèrent ses successeurs.

[119] Quant à la tradition littérale, c'est-à-dire aux livres, nous avons déjà prouve qu'un livre ne vient jamais purement de main en main, tant par les fautes des copistes que par la fraude de ceux qui trouvent leur compte aux changements qu’ils y font ; puis les traductions et les sens altérés par ignorance, par prévention ou malice, et les ratures des manuscrits suppléées par conjectures : chacun suit ses préjuges, et en pareille matière on peut tromper même étant de bonne foi.

Qu'on donne à quelqu'un toutes les traditions, toutes les Ecritures, et dites-lui de faire un système de religion. De quelle secte croyez-vous qu’il sera ? N'étant auparavant pour aucune, sûrement il en fera une nouvelle. Le moyen d'instruction par la tradition et les livres est donc inefficace, donc il ne vient pas de Dieu et qu'il est indigne de lui.

Qu'on ne dise pas que les évêques sont les dépositaires infaillibles de la doctrine de la Tradition : nous en avons vu d'hérétiques, nous en voyons tous les jours de fols.

Votre évêque n'en sait qu'à proportion de son étude, de son application et de sa capacité, le Saint Esprit n'y a donc point de part ; ainsi tout ce jeu de théâtre, ces courbettes, ces lectures faites d'un ton imposant, ces paroles vénérables de consécration, tout cela est donc moins que rien.

[Variante (extrait n° LI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Est-ce comme évêques que ces seigneurs mitrés ont cette connaissance de la doctrine orthodoxe et de la véritable doctrine ? Tournez donc autour d'un paysan, habillez-le comme il

vous plaira avec un manteau à l'antique, coiffez-le d'un bonnet de figure bizarre, mettez-lui une crosse d'or à la main, un diamant de mille écus au doigt, graissez-le où il vous plaira, faites le reste des simagrées, enfin consacrez-le dans toutes les formes et l'épiscopisez dans toute l'épiscopisation possible : qu'il vous déploie après tout cela la tradition. Si ce n'est pas comme évêque et par le pouvoir de l'imposition des mains et de toutes ces belles cérémonies, unies à tant de belles choses tirées de la boutique des brodeurs et des orfèvres, si ce n'est que comme ayant lu et étudié, votre épiscopat ne fait rien à la chose.

Le Saint-Esprit n'a aucune part à cette érudition. Toutes ces courbettes, tout ce manège de valet de garde-robe, toutes ces lectures faites d'un air imposant, toutes ces paroles prononcées d'un ton vénérable, tout cela sera appelé par son nom un jeu de théâtre, des fadaises propres à éblouir et à abuser le peuple. Votre évêque n'en sait qu'à proportion de son travail, de son application et de sa capacité. Aussi la plupart, par stupidité et par paresse, sont-ils des ignorants, incapables de rien par eux-mêmes, ni de juger de ce qu'il faut faire que par des savants à gages. [Fin de la variante de l'extrait n° LI du ms de Leningrad]

Parlons plus humainement : comment les évêques ont-ils été les dépositaires de cette tradition ? Dans les premiers temps, la voix du peuple les faisait, bien ou mal ; les rois en disposent aujourd'hui. Il eût fallu, pour que cette idée pût valoir, que chaque évêque eût eu son successeur en apprentissage. C'est ainsi que les arts se perpétuent, et encore dans ce fait la chose n'est pas égale ; le successeur peut mal entendre ou avoir mauvaise mémoire et la tradition se corrompt ainsi.

[120] Enfin, Messieurs les évêques, faites ce que dit ce livre divin : buvez du venin, parlez diverses langues, guérissez les malades, on acceptera peut-être alors votre doctrine ou du moins on vous croira dignes successeurs de ceux qui, dites-vous, faisaient ces choses.

Mais je perds le respect, c'est aller contre les règles que de demander raison et expérience. Ne révélons pas le ridicule de ces messieurs ni leurs vices, de peur de scandaliser notre mère Ste Eglise en ses époux ; nous ne sommes que ses enfants, obéissons à ses maris.

Section septième. Les Pères, les Conciles, l'étendue de la religion et le consentement des personnes illustres par leurs sciences et par leurs mœurs.

Article premier. Les Pères.

C'est un nom imposant et vénérable, qu'on a donné à certaines personnes qui sont peintes ensuite avec un pigeon près de leur oreille, les yeux au ciel, une main sur la poitrine et

l'autre à la plume, avec quantité d'éclats de lumière qui les viennent frapper pour les combler d'inspirations qu'ils vont jeter sur le papier.

Que tout cela dit-il ? Le voici : on veut faire un système ; la raison et l'expérience y sont contraires ; il a fallu adopter certains ouvrages ; et d'un chaos de raisonnements on tire ce que l'on veut, mais le bon de l'affaire, c'est qu'on ne prend que ce qu'on voit qui accommode. Il n'y a pas un de ces graves personnages dont on suive tous les sentiments ; les inquisitions en ont ôté ou retranché bien [121] des endroits et il n'y en a point d'eux qui ne soit aujourd'hui très hérétique.

On crie, on fulmine contre ceux qui parlent des pères avec peu de respect. Montrez-moi quels en sont les dogmes ; vous me les citez pour appuyer votre sentiment, je vous les citerai aussi pour appuyer le mien, qui combat le vôtre.

Quant aux faits qu'ils rapportent, je ne pense pas qu'aucune personne sans prévention fasse grand cas du témoignage de gens qui osent faire des raisonnements ridicules et les produire pour nous persuader. Les faits s'affermissent en vieillissant ; les premières années passées, les autres siècles sont en droit de disputer sur la vérité ; mais un raisonnement ridicule est toujours ridicule. Il est donc naturel de dire : Puisqu'ils ont bien hasardé des arguments dont on découvre le faux, pourquoi se seraient-ils épargnés en faux faits et en suppositions qui acquièrent de la vraisemblance par les années et qui leur donnaient de l'espérance pour l'avenir ?

On peut dire que les plus habiles de ces pères étaient des déclamateurs et bien peu de chose davantage.

Y a-t-il des livres au monde plus remplis de faux principes, de subtilités, de comparaisons ridicules et forcées, d'allégories frivoles, de jeux de mots puérils, et de pointes basses et fades, de figures etc. Et tout cela est donné pour raisons, et puis, des contes en l'air, des fables, fruit des génies les plus ignorants, des contradictions etc. On ne laisse pas de dire impudemment : *Saint tel prouve admirablement ceci ;* on l'a ouï dire de même et l'on admire ce Patron, sans connaître.

[Variante (extrait n° LII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Pour revenir aux faits, je ne pense pas qu'aucune personne sans prévention fasse grand cas du témoignage de gens qui osent bien produire des raisonnements ridicules, puisque des faits s'affermissent en vieillissant, et à mesure que le bruit s'en répand au loin. Il n'y a que les premières années à passer dans la honte qui couvre un imposteur. Les siècles suivants sont en droit de disputer et le plus fort a toujours raison : mais les faux raisonnements portent partout et dans tous les temps tout ce qu'il faut pour les faire siffler. L'antiquité ni l'éloignement du

lieu où ils ont été fabriqués ne leur donnent pas la moindre apparence. Il est donc naturel de dire : Ces gens-là ont bien hasardé des arguments dont on peut toujours découvrir le faux ; pourquoi se seraient-ils épargnés en faux faits et en suppositions qui acquièrent de la vraisemblance par les années et leur donnent de l'espérance pour l'avenir ?

Nous devons juger de ces gens, que l'on nomme Pères, comme de nos évêques. Ce sont de grands hommes par les épîtres dédicatoires, par leurs oraisons funèbres, ou par les préambules de leurs mandements. Au fond, les Pères étaient des entêtés, des fanatiques, infatués de la Cabbale de l'astrologie et de mille extravagances qui n'ont de fondement que dans l'ignorante vanité. C'étaient des séditieux, des flatteurs, des calomniateurs qui s'entredéchiraient les uns les autres, des brouillons, des inconstants, des girouettes à tout vent, des emportés, opiniâtres, avares, orgueilleux, presque tous d'un esprit assez borné et sans science. Si de tels gens paraissaient en ce temps-ci, on les sifflerait.

On peut dire que les plus habiles étaient des déclamateurs et bien peu de chose davantage. C'étaient de mauvais rhéteurs, qui rampaient dans la poussière parmi les païens et qui se jetèrent dans le parti des chrétiens où ils pouvaient briller. C'étaient des gens malaisés qui embrassaient l'occasion de devenir tout d'un coup grands seigneurs par la promotion à l'épiscopat.

Y a-t-il des livres au monde plus pleins de raisonnements ridicules, de faux principes, de fades subtilités, de tours pitoyables, de pauvres comparaisons, d'allégories frivoles, de jeux de mots puérils, de pointes froides et basses, d'affectation, de figures, que les écrits des Pères ? Et tout cela donné pour des raisons, avec des contes en l'air, des fables, des impostures, de fausses citations, des contradictions sur contradictions et de l'ignorance, des arguments dont la rétorquation allait contre eux-mêmes. [Fin de la variante de l’extrait n° LII du ms de Leningrad]

Vous le voyez comme moi, mon révérend père, si Mr. Arnaud, si vous-même, vous aviez voulu écrire contre les sentiments des pères, [122] si vous aviez voulu écrire contre le christianisme, comme les pères ont écrit contre d'autres religions, vous n'auriez pas eu besoin de plus qu'une brochure pour écraser et anéantir leurs raisonnements et tout ce système.

Article second. Les Conciles.

Premièrement, c'est une effronterie manifeste de les appeler généraux, il n'y en a jamais eu un de général ; à prendre même ce mot moralement, il n'y a jamais eu que les sujets de l'empire romain. Les apôtres cependant, à ce que l'on nous dit, avaient prêché par tout le

monde.

Mais passons cette réflexion qui n'est pas absolument concluante, je voudrais bien qu'on assemblât tous les grivois des régiments qui doivent cette année traverser le royaume, pour qu'ils décidassent la manière dont le soldat doit être traité chez son hôte. Je ne doute pas que le premier statut ne fût : *En entrant dans la maison, le soldat s'emparera de la clef de la cave,* puis on statuera que la plus belle chambre et le meilleur lit garni de la plus jolie personne de la maison leur est dû. Ho ! L'on verrait bien de beaux canons !

De même, dans ces sacrés synodes, on n'a pas manqué d'élever le clergé, de dégrader en quelque façon le reste du peuple, et l'on attribue le pouvoir souverain de décider aux intéressés.

L'Eglise se trouve ainsi maîtresse des secrets, du salut éternel, maîtresse des biens ; elle est exempte de tout subside, de toute juridiction, de travail, de contribution au bien public ; tout est à Dieu, l'Eglise est son épouse, nous décidons que nous sommes [123] l'Eglise, *ergo* tout est à nous.

Cependant ces pères des conciles, ces gens reconnus pour la plupart ignorants ou fanatiques, ont décidé ce qu'ils ont voulu, et il est aisé de démontrer que leur intérêt, l'ambition, la politique, l'envie de dominer et quelquefois l'opiniâtreté et l'esprit de parti ont été les seuls motifs de toutes les décisions. Parmi ces pères et ces éminences, que de débauchés, que d'impies, que de gens indignes du nom d'homme, que d'étourdis, que d'ivrognes, que de gens noircis de crimes et des plus infâmes débauches ! Ce sont pourtant de ces gens dont les conciles sont composés, et l'on veut que je croie que le St Esprit vient se reposer sur eux et que ces gens sont différents quand ils sont en synode de ce qu'ils sont naturellement.

Qui fait les papes ? La brigue, l'argent, les promesses. Qui fait les évêques ? La flatterie, les intrigues de cour. Souvent, les dignités ecclésiastiques ont été la récompense des crimes ou de la complaisance pour les vices des souverains.

Puis on est en droit d'excommunier une nation pour le crime, faux ou vrai, de son roi, et tant d'autres horreurs.

Le pape Innocent X, importuné des plaintes qui lui revenaient contre ses officiers, mis en place à prix d'argent par sa belle-sœur, sa concubine, se tira d'affaire par cette excellente réponse : Les châtier ou les dépouiller de leurs places, ce serait insulter le Saint-Esprit qui me guide en toute occasion. Mais Très St Père, lui aurais-je dit, vous punissez et déposez les évêques qui ne vous obéissent pas ou quand ils débitent une doctrine qui ne vous plaît pas. Qu'eût-il pu répondre, sinon : Les forfaits de mes officiers font tort au peuple ; que m'importe ! Mais les évêques, c'est à moi personnellement qu'ils feraient tort. [124]

Sous un prince ferme et puissant, tous ces évêques rampent, ils croient tout ce qu'il veut ; sous un autre, ils s'élèvent et se font craindre de tous ceux qui ne leur inspirent point de crainte ; et l'admirable de l'affaire, c'est que ces pères des conciles, malgré l'inspiration du St Esprit, ont besoin de théologiens pour les souffler. Chaque évêque a le sien !

Dieu a fait le monde par le seul acte de volonté d'une minute, et on le tient 25 et 30 ans à délibérer sur un point de controverse, et pendant ces trente années, que croire ? Le Saint Esprit était donc bien embarrassé à prendre son parti. Et ses organes se querellent, se battent, disputent, changent d'avis et de parti. Homère a-t-il peint ses dieux plus faibles et plus ridicules ?

La belle décision que le premier synode des disciples de J.-C. a donnée : *Vous ne mangerez pas de chair de bête étouffée* ! L'abolition de ce précepte à peine paraît quelque part, il est tombé de lui-même ; en voici la raison : les ecclésiastiques n'ont eu nul intérêt à le soutenir.

Je nie que Dieu s'en mêle et je raisonne comme cet Egyptien et sa femme : les prêtres de ce peuple les avaient imbus de l'idée ridicule que les dieux devenaient amoureux de leurs femmes et on avait persuadé à ces pauvres gens superstitieux d'envoyer leurs femmes dans le temple du dieu qui la demandait. Une femme au retour du temple dit à son mari qu'il ne s'était passé entre le dieu et elle que rien de très humain ; ils conclurent que c'était une friponnerie des prêtres débauchés et scélérats. Avaient-ils tort ? Je vois, moi, que ces assemblées sont comme toutes celles où l'on agite divers intérêts : l'ambition, l'orgueil, l'opiniâtreté y tiennent leur coin. Je conclus comme l'Egyptien.

Des conciles ont décidé le contraire des autres, puis on a donné les [125] noms qu'on a voulu : une assemblée de cinq cents évêques est appelée conciliabule ; ses décisions ne convenaient pas ; une autre, de cent et même de trente évêques, est appelée concile général par la raison contraire. Et enfin, saint Augustin, cet Achille, ce héros de la persécution, ce chevalier de la grâce a dit tout uniment et sans figure : Un *concile général réforme les abus où un autre est tombé.*

Et on a l'impudente impertinence de dire : Dieu se sert de ces altercations, de ces fourberies pour parvenir à son but. Quel horrible ridicule !

Mais saint Grégoire de Naziance a dit et reproché à ces membres de concile la lâcheté, l'ignorance et la prévarication. Ces conciles sont eux-mêmes des sujets de dispute. Dès que leurs canons ont paru, on conteste sur le sens qu'on y doit donner ; on dispute tous les jours sur la doctrine du Concile de Trente et du synode de Dordrec[h]t. On a quatre copies différentes du Concile de Constance, et pour terminer, les conciles supposent la religion et ne la prouvent point.

Article troisième. Etendue, antiquité de la religion, consentement d'un grand nombre de gens de mérite.

Pour l'antiquité, le paganisme, la religion des Persans et bien d'autres sont de plusieurs siècles avant le christianisme ; d'ailleurs, si l'antiquité l'autorise, elle était donc douteuse au moins le premier jour ; elle n'est pas encore absolument sure, elle ne fait seulement qu'augmenter de vraisemblance.

De même pour l'étendue : le paganisme et le mahométisme [126] seraient donc les vraies religions : l'une a été mille fois plus étendue, a eu bien plus de sectateurs que la chrétienne, et l'autre est suivie encore aujourd'hui dans des pays bien plus étendus et par plus d'hommes ; mais quand le christianisme était resserré dans un coin de la terre, quand le nombre des chrétiens était petit, la religion était donc fausse.

Le consentement de tous nos gens savants, éclairés, de tous nos philosophes ne passe pas ce qu'on sait du paganisme : les Cicérons, les Sénèques, les Socrates, les Platons, les Aristotes, les Euclides, les Diophantes, les Catons, les Plutarques, les Ptolémées, voilà des gens illustres en toutes sortes de sciences ! Les Chinois, les Arabes, les Persans ont aussi leurs philosophes, leurs gens de mérite qui suivent leur religion.

Si vous répondez, M.R.P., que tous les Anciens voyaient la vérité, sur quoi le concluez-vous, et vos Modernes la voient-ils moins ? Il y a bien plus lieu de soupçonner nos savants que les leurs ; il n'y avait point d'Inquisition du temps des païens, je ne sais que Socrate à qui il en a coûté la vie pour avoir nié la pluralité des dieux.

Et d'ailleurs, nos savants pour la plupart tiennent à la religion par de grands liens, l'intérêt.

La religion païenne ne faisait pas vivre les savants anciens. Ce ne sera pas celui à qui la religion vaut cinquante mille livres de rente qui la réfutera et qui en fera voir l'absurdité, ce ne sera pas non plus celui qui vit dans l'espérance d'attraper tôt ou tard quelque bon bénéfice.

[127] *[Section huitième]*. La Dispersion des Juifs.

On fait sonner cet endroit bien haut. Je conviens que c'est une chose singulière, mais qu'est-ce que cela dit ? La dispersion est un malheur comme un autre, l'état des nègres est mille fois plus singulier et pire. Quel crime ont-ils commis ? Le malheur n'est pas toujours la suite du crime : peut-on dire que des gens sont criminels sans autre preuve sinon qu'ils sont malheureux ? et quel crime ont-ils fait ? Ils ont tué un dieu.

Ce même peuple a été vaincu, captif et dispersé tant d'autres fois, et dix tribus des douze étaient dispersées plusieurs siècles auparavant. Pourquoi les deux autres ne le seraient-elles pas par le cours des choses humaines ? Et il n'y a eu que les deux tribus qui aient condamné J.-C. Qu'avaient donc fait les dix autres et pourquoi à présent la punition s'étend-elle sur eux ?

Les Grecs, autrefois si braves, si fameux, sont depuis trois cents ans esclaves des mahométans. Ont-ils crucifié une pièce de la divinité ?

Il y a encore dans les Indes des anciens habitants de ce pays-là que rien ne peut détacher de leur religion malgré les avanies dont on les accable, pires mille fois que les traitements que nous faisons aux Juifs.

Mais si ce peuple, riche comme il est sous son apparente pauvreté, si ce peuple, dis-je, se voulait rassembler ou s'il l'osait, si le Grand Seigneur se mettait en tête de leur vendre chèrement Jérusalem, oserait-on en ce cas décider dans un concile que les Juifs resteront dispersés comme ils sont, ou que s'ils ne restent pas ainsi, la religion chrétienne est fausse ?

Je ne crois pas qu'on ose le décider ; il ne faut pas qu'un grand guerrier s'enferme dans une place, et les suppôts de toute religion [128] factice ne se restreindront jamais à des preuves de fait. Qu'ils s'en tiennent à leurs légendes, à leurs allégories, à leurs figures, à leurs distinctions en l'air. St Augustin, qui niait les antipodes et croyait cette opinion contraire à sa religion, est un trop bon exemple.

Le métier de prophète est hasardeux : J.-C. n'a pas osé s'en mêler.

Autre preuve : depuis la mort de J.-C. jusques à la destruction du temple, cette preuve manquait. Donnons une raison sans réplique : ceux qui ont fait ce crime, prétendu[e] source, dit-on, des maux que souffrent les Juifs, tous ces gens-là sont morts tranquilles dans la situation où ils étaient nés.

Tout être raisonnable qui veut se venger et qui le peut, ne laissera pas en paix ceux qui l'ont outragé pour accabler leurs descendants innocents du crime de leurs pères.

Mais l'Ecriture dit que Dieu punira les iniquités des pères sur les enfants. Eh bien, cette Ecriture dit le contraire en un autre endroit, mais quand elle aurait toujours soutenu cette ridicule maxime, elle n'aurait fait que nous montrer qu'elle est l'ouvrage d'un fou ou d'un politique, qui, voyant mourir des scélérats dans l'impunité, veut faire craindre le châtiment en disant qu'il sera porté sur les enfants de ces heureux criminels.

D'ailleurs, qui me fait voir que le sac de Jérusalem est un châtiment ? Les Juifs se soulèvent, ils ne sont pas les plus forts, on les détruit, et cela arrive souvent. Qu'est devenue Carthage, Thèbes, Lacédémone ? Ces villes ont été ravagées par des ennemis plus forts que leurs habitants, et ces habitants ont été dispersés. Il y aurait plus de raison de croire que ces villes abîmées par des feux souterrains ou par la mer ont fait mourir un tiers de la divinité, que

des peuples qui sont détruits par la guerre, qui est un ouvrage des hommes.

[129] D'ailleurs cette désolation n'est pas si grande qu'on la fait, puisque l'on montre aux dévots pèlerins le prétoire, la maison d'Anne, etc. Pourquoi ces lieux où J.-C. fut le plus maltraité ont-ils été exempts de ruine ?

Mais où était le crime de la plupart des Juifs par rapport à J.-C. ? Moïse leur avait donné une loi comme devant être éternelle, avec défense d'y rien changer ni d'écouter ceux qui voudraient y donner atteinte, et les caractères du Messie (supposé qu'ils l'attendissent) étaient bien différents de ceux de J.-C.

Le peuple suit ses conducteurs. J.-C. avait dit lui-même : S'ils sont assis en la chaire de Moïse, écoutez-les, faites ce qu'ils vous diront. Ces prêtres disent que J.-C. est un impie, un suborneur qui détruit la religion établie par Dieu même, qu'il faut traiter avec la dernière rigueur : ce peuple suit les ordres et obéit avec zèle pour sa religion. Il en donna d'éclatantes preuves peu après, lorsqu'ils restèrent cinq jours à la porte de Pilate, s'offrant à souffrir la mort plutôt que de laisser mettre l'image de l'empereur dans leur temple.

Enfin si l'on veut suivre le raisonnement des chrétiens, on peut conclure que l'empire romain fut détruit pour s'être fait chrétien. Il est bien plus étonnant de voir cette formidable puissance tomber sous le coup des barbares que de voir les Juifs écrasés par la force de l'empire romain.

C'est là qu'il y a un beau champ à prendre le ton de déclamateur !

Cet empire s'était formé et avait subsisté dans une force sous laquelle pliait toute la terre ; il était glorieux et révéré sous la protection des dieux ; ils aveuglèrent le premier apostat de leur culte et de la religion de ses pères, ils lui firent [130] abandonner Rome pour transporter ailleurs le siège de l'empire, ils lui firent partager cet empire à ses trois enfants, ils excitèrent des peuples jusqu'alors inconnus, ils les amenèrent du bout de la terre. Ho ! mon R. P., que des prédicateurs païens auraient dit de belles choses sur une matière si propre à l'ornement !

Il est plus qu'évident que les Juifs ne sont point coupables : que, quand ils le seraient, nous ne pourrions rien conclure sans mettre les païens à portée de soutenir que la destruction de l'empire romain est une punition des dieux ; d'ailleurs il est démontré que leur dispersion n'est point un châtiment et n'en a nulle marque.

Section neuvième. Les merveilleux effets christianisme.

Il faut être armé d'une terrible effronterie pour mettre cet article en jeu. On trouvera chez les philosophes mille exemples de vertus plus brillantes que celles de nos cafards.

Aucune secte païenne, aucune nation sauvage n'est tombée dans des dérèglements et dans l'aveuglement sur la morale où l'on a vu les gnotistes, les adamites, et de notre temps les quiétistes, les multipliants, les quakers, qui tous se fondent sur l'Evangile.

N'en est-on pas venu à ce comble d'horreur de dire qu'on pouvait baptiser les enfants des païens et des autres sectateurs de mauvaises religions, puis les tuer de peur que leurs pères ne les entraînent [131] dans les précipices où ils sont ?

Où est donc le bien que la religion chrétienne a fait ? Les hommes en valent-ils mieux ? Bien loin de là, on ne voit nulle part plus de scélérats que parmi les chrétiens.

Constantin et Clovis en furent-ils meilleurs pour s'être faits chrétiens, en furent-ils moins usurpateurs, impudiques, meurtriers ? Julien, pour s'être replongé dans le paganisme, en fut-il moins chaste, moins généreux, moins frugal, moins patient, moins équitable ?

Rome est, dit-on, le centre du christianisme. Où voit-on régner plus durement la politique de Machiavel ? Et y a-t-il lieu sur terre où le crime règne avec tant d'impudence et de hardiesse ? On y voit la sodomie, les empoisonnements, les meurtres, les assassinats les plus prémédités, les trahisons, les parjures, les lâches vengeances ; toute la vertu en ce pays-là se borne à bâtir des temples pour étaler son luxe, à renfermer des os pourris dans l'or et le cristal ; la cruauté l'avarice, la rapine, la fourberie, l'orgueil, l'ambition démesurée et la persécution y sont sur leur trône.

Sous le paganisme, chacun vivait en paix, les adorateurs ne faisaient pas la guerre à ceux des autres dieux pour leur faire renoncer leur culte, voilà donc ce que le christianisme nous a apporté de beau : les divisions qu'il a produites sont sans nombre. Mais jetons un coup d'ccil sur ce qu'il a fait depuis peu de siècles : le luthéranisme a causé bien des troubles en Allemagne, le calvinisme a pensé ruiner la France, le jansénisme et le molinisme en viendront à bout ; les arminiens en Hollande [132] ne l'ont-ils pas mise à deux doigts de sa perte ?

J.-C. a dit qu'il laissait la paix. Quelle paix, bon Dieu ? Il est vrai qu'il a dit ailleurs qu'il apportait la division, et il y a bien réussi. En disant ainsi le pour et le contre, le blanc et le noir, on a essentiellement tort, mais on a toujours raison avec les gens de son parti.

Que de massacres, de crimes et d'horreurs exercées sous le nom de la religion chrétienne ! Dans quelle religion trouvera-t-on une St-Barthélemy, des Guelphes et des Gibelins, la mission des dragons contre les huguenots, les horreurs que traîne l'Inquisition et enfin les cruautés horribles exercées à l'Amérique, sans droit ni raison, pour convertir ces pauvres gens ?

Les sauvages, avant de nous connaitre, vivaient en paix et dans l'innocence sur bien des chapitres ; nous leur avons porté notre religion, notre ambition, notre avarice insatiable, nos fourberies etc. Ils sont entichés à présent de tous les vices des chrétiens, jusqu'à une maladie

honteuse dont la débauche des chrétiens a souillé le genre humain.

Pour comble d'impudence, après avoir chassé de leurs terres ces malheureux peuples, ou bien après les avoir mis en servitude, le pape partage tous ces pays à deux rois qui en jouissent. Et de quel droit en dépouille-t-il l'un pour en revêtir l'autre ? C'est qu'on se moque ouvertement de Dieu et des hommes.

[Variante (extrait n° LIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Jésus-Christ a dit qu'il laissait la paix. Quelle paix, bon Dieu ! Il est vrai qu'il a dit ailleurs qu'il apportait la division, à quoi il a fort bien réussi. En disant ainsi le pour et le contre, le blanc et le noir, on a essentiellement raison, mais surtout chez les gens de son parti.

Qui ne frémirait d'indignation au seul récit des massacres, des perfidies, des pillages exercés sous le nom et au nom de la religion ? Où a-t-on vu ailleurs une Saint-Barthélémy, des guelfes et des gibelins ? Combien d'horreurs, de cruautés, d'injustices, d'actes dénaturés l'Inquisition traîne-t-elle après elle ! Combien en entraînent les autres persécutions ! Combien de malheureux innocents sont péris de faim et de soif, de froid et de misère ! Combien dans les tourments ! Y a-t-il ailleurs des exemples des cruautés exercées dans l'Amérique, sans sujet et sans droit ?

Les sauvages vivaient dans l'innocence et dans la tranquillité : on en a fait des avares, des ambitieux, des fourbes, des traitres, des menteurs, des voleurs, des trompeurs, et enfin des malheureux. On leur a porté une maladie honteuse et cruelle qui leur était inconnue, dont la débauche des chrétiens a souillé le genre humain. On a traversé les mers pour les chasser de leur patrie, dont on s'est emparé après les avoir dépouillés de leurs biens et exercé sur leurs corps les cruautés les plus barbares pour récompense de leur hospitalité et de la bonté avec laquelle on avait été reçu.

Pour comble d'impudence et d'outrage, laissant voir à visage découvert qu'on se moque de Dieu et des hommes, le chef de cette religion a partagé à deux rois qui s'en disent les héros, les terres de ces peuples infortunés. Ces rois en jouissent actuellement après avoir réduit le débris de des nations en servitude. Juste Dieu, s'il est vrai que vous préparez des châtiments éternels à quelques crimes, votre pénétration infinie en voit-elle de plus grand ? [Fin de la variante de l’extrait n° LIII du ms de Leningrad]

Comparons de bonne foi les païens et les chrétiens ; trouvez-moi d'aussi bons princes que Tite, Trajan, Marc-Aurèle, Antonin. Pour en trouver d'aussi méchants que Néron, Phalaris, Denys et Caligula, je ne veux chercher que parmi les papes : Formose, Jean douze, Pascal second, Boniface huit, Sixte Quint, Alexandre six [133] et Jules trois.

St Cyprien déclame dans une lettre contre le paganisme : *Il a rempli,* dit-il, *la terre de sang et l'a souillée d'ordures infâmes.* Il parle des excès du théâtre et des combats de l'amphithéâtre ; j'avoue que cela était abominable, mais enfin, ces prostitutions publiques ne faisaient tort à personne ; cela ne pouvait tout au plus qu'outrer un plaisir permis, naturel et nécessaire, et enflammer outre mesure une passion qui doit être modérée. Mais ces infamies qui se pratiquent à présent dans les convents, ces avortements si fréquents sont un effet du christianisme plus contraire à l ' ordre établi par le créa tour. Les gladiateurs étaient des criminels, mais y avait-il autant d'inhumanité à les faire combattre devant le peuple qu'il y en a dans ces infâmes *auto da fey* de l'Inquisition où l'on va voir rôtir vifs des hommes attachés à des potences ?

Mais où trouvera-t-on dans aucune autre religion un dogme aussi affreux que celui que l'on nous débite : il y a des gens à qui on n'est pas obligé de garder la Soi promise solennellement et sans avoir été contraint. Où entend-on dire que Dieu traite les hommes comme ce potier qui fait un vase pour un usage noble, L'autre pour un usage sale, et cela sans autre raison que de fournir des occasions à sa justice d'éclater en punissant ? Un esprit vif et savant ferait une belle pièce en poursuivant cette matière.

Avec l'Evangile, les Pères, les casuistes, les théologiens et les gloses, un chrétien de bonne foi, s'il n'a d'autres lumières que celles de sa religion, sans avoir de cette morale que la nature met dans le cœur de l'honnête homme, ce chrétien, dis-je, trouvera dans tous ces livres saints de quoi autoriser l'envie qui lui prendra de piller, de persécuter, de trahir, de tromper, de [134] fausser ses serments et d'aller contre ses promesses, de tuer un homme qui lui fait ou lui veut faire le moindre tort, et avec le seul bon sens, la conscience et la loi naturelle, on ne voit pas le moindre prétexte à toutes ces horreurs.

Et quand même j'accorderais que le christianisme a produit de bons effets, que conclurait-on ? La philosophie en a produit de meilleurs dans l'ancienne Grèce ; Confucius, à la Chine, a par sa morale tenu en paix ce grand empire, et la religion qu'il y a établie y subsiste et fait moins de mauvais effets que la chrétienne.

Section dixième. Les admirables découvertes des philosophes chrétiens par les lumières de l'Evangile.

Article premier. La corruption de la nature et le besoin d'un réparateur.

Belle chimère que cette corruption ! Les hommes sont ce qu'ils doivent être par leur nature, il est de l'essence de l'homme de sentir des contrariétés puisqu'il est composé de

parties essentiellement différentes. Un arc tend incessamment à se redresser, la corde tend à le tenir courbé, la corde tend à être lâche et l'arc à la tenir tendue : voilà des monstres de contradiction pour des gens qui se récrient sans pénétrer ; pour un homme sensé et qui réfléchit, c'est une machine parfaite. Ces contradictions [135] constituent5" son essence et la mettent en état de pousser des flèches avec une violence que la force des hommes ne peut atteindre, et voilà le but et la fin que l'inventeur s'est proposés. Si la corde qui doit retenir l'effort perpétuel que l'arc fait pour se redresser, rompt ou s'allonge, la machine est défectueuse ; si l'esprit, par le principe de son devoir, ne retient pas le corps dans son penchant vers des plaisirs contraires à la société, il est vicieux.

[Variante (extrait n° LIV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Les hommes sont tels qu'ils peuvent et qu'ils doivent être par leur nature et par rapport au dessein de celui qui les a faits. Ils ne sont pas plus corrompus que la matière qui est étendue et impénétrable, que les nombres impairs qui n'ont point de moitié, que les triangles, que les astres, que tous les corps, que les pierres qui sont froides et cassantes, au lieu que la laine est chaude et flexible.

Les mots de concupiscence, de grâces, et tant d'autres galimatias mystiques et théologiques de l'école qui ne signifient rien, non plus que ceux de contrariété, de guerre intestine, de rébellion de la chair contre l'esprit, et tout ce qu'on peut entendre dans les rêveries de saint Paul, sont des productions de l'extravagance humaine.

Il est de l'essence de l'homme d'avoir et de sentir des contrariétés, puisqu'il est composé de parties différentes essentiellement : mais ce composé pris en total et dans un juste équilibre, fait un être parfait en son genre, comme un arc qui tend incessamment à se redresser, quand sa corde tend incessamment à le tenir courbé. La corde tend incessamment à être lâche, l'arc tend incessamment à la tenir tendue : voilà un monstre de contradiction pour les sots qui voudront crier et trouver un mauvais sujet à faire des déclamations. Pour des esprits raisonnables, l'arc est une très belle machine naturelle et simple, dont les contradictions constituent l'essence, et la mettent en état de pousser des flèches avec une violence et une adresse que la force des hommes ne pourrait atteindre, ce qui est la fin et l'intention de l'inventeur, dont le but est unique et très simple. Tout de même l'homme, par son corps, est violemment porté à des plaisirs ; la plupart de ces plaisirs sont criminels en certaines circonstances, en sorte qu'il n'en doit jouir ni se les procurer innocemment. Il est exposé à des douleurs qu'il ne peut éviter, ln marchant par l'étroit chemin de la vertu. Son âme, cet être spirituel qui sent cette attaque, voit qu'il ne la peut soutenir et surmonter ; qu'il peut négliger les plaisirs, quelque constants qu'ils soient ; qu'il le doit quand il le peut sans

crime ; qu'il peut souffrir toutes ces douleurs, quelque horribles qu'il les trouve, quand il ne peut les éviter sans abandonner la vertu. Cet être spirituel a une connaissance très exacte, très pure et très parfaite du crime et de la vertu. Il a une volonté qui le met en état de se porter où il lui plaît et de faire un choix dans la plus absolue liberté. Le corps porte donc l'homme à des plaisirs, comme l'arc porte toutes les parties de la corde vers ses extrémités et tend à l'étendre au-delà de son naturel. L'esprit, par la connaissance de son devoir et la force de sa liberté, repousse cette attaque et résiste à l'effort et à l'impression du corps, comme la corde résiste à l'effort et à l'impression de l'arc, le retenant dans son juste état.

C'est dans cette contrariété perpétuelle, dans cet effort et cette résistance, que gît tout l'art de la fabrique ; et c'est par là que l'inventeur a atteint son but et qu'il a fait une arme offensive, propre à atteindre son ennemi et le blesser de loin. Dans cette attaque perpétuelle des passions et dans la force perpétuelle d'y résister, gît toute l'industrie de la sagesse divine. C'est par là qu'elle atteint son but ; elle a fait un être capable de vice et de vertu, par conséquent digne de punition et de récompense, par conséquent d'exercer sa justice.

Si la corde qui doit retenir l'effort perpétuel que l'arc fait pour se redresser, y manque en rompant ou s'allongeant, la machine est défectueuse. Si l'esprit, par le principe de son devoir, ne retient pas le corps dans son penchant vers les plaisirs criminels, il est vicieux. [Fin de la variante de l’extrait n° LIV du ms de Leningrad]

L'esprit voit la justice et la vertu, ce n'est pas tout, il faut résister au penchant des passions qui peuvent entraîner au crime ; voilà la difficulté.

Mais c'est une erreur de croire l'homme enclin au mal. Vous ne le croyez pas, M.R.P., au contraire. Ces missionnaires qui vont prêcher le contraire ne le croient pas non plus, ils demandent le chemin et suivent celui qu'on leur montre sans hésiter. S'ils croyaient l'homme porté au mal naturellement, ils prendraient le contraire. Ce parti, pris sans délibération, est une preuve du sentiment intérieur que chacun croit que l'homme suit le bien plutôt que le mal, l'un et l'autre lui étant égal. S'ils étaient seulement indifférents pour l'un et l'autre, ils le feraient également sans choix. Il en est de cela comme du destin que des gens veulent s'imaginer croire : leurs actions, les précautions qu'ils prennent les démentent à chaque instant ; la force de la nature les emporte loin de leurs raisonnements.

Le plus grand des scélérats serait vertueux s'il y trouvait aussi bien son compte ; l'homme est enclin à son plaisir et à suivre son intérêt ; qu'on tourne tant qu'on voudra : tout être qui agit avec connaissance n'a pour but que son plaisir présent ou futur dans toutes ses actions libres, et la raison [136] n'a d'autre occupation qu'à refréner ce penchant quand il veut nous porter à l'injustice et à tout ce qui est contraire au bien de la société.

On dit que des choses font plaisir parce qu'elles sont crimes. Je le nie : c'est parce qu'il est gracieux d'agir sans contrainte et de secouer le joug que d'autres ont imposé, mais ce n'est pas parce que cette chose est criminelle qu'elle fait plaisir, c'est parce que l'on se fait un faux honneur de braver les lois.

Il n'y a point d'homme qui fasse le mal sans intérêt et qui ne fasse le bien s'il ne lui en coûte rien absolument.

Enfin, après cette prétendue régénération, les hommes sont-ils différents de ce qu'ils étaient ? J.-C. n'avait nulle part dans cette prétendue corruption, il nous a laissé de belles preuves de ses lumières !

Après tout, la nature n'a pu se corrompre d'elle-même ; si Dieu nous avait faits différents, il a fallu une nouvelle action pour nous corrompre. Ne serait-ce pas la même chose qu'un fou qui jetterait une belle pendule par la fenêtre parce qu'elle aurait retardé d'une minute ? Les hommes sont ce qu'ils ont été et ce qu'ils seront, et encore une fois, ce Dieu qui s'est immolé à Dieu, qu'a-t-il fait ? Les peuples qui le croient sont-ils différents des autres ?

Ce n'est pas tout. On met dans les mains d'autrui ce moyen de nous appliquer cette réparation : il faut aller chercher le baptême, l'absolution. Mais je suis donc exposé à idolâtrer, sans pouvoir m'en garantir ; si celui qui dit la messe n'est pas prêtre, s'il ne consacre pas, qu'aije adoré, qu'aije mangé si dévotement ? Ah ! répond-on, Dieu voit votre foi, et vous en applique le mérite. [137]

Renvoyez donc les prêtres si cela suffit et si leur ministère est inutile à tout prendre. Et d'ailleurs c'est canoniser les pratiques de toutes les autres religions où il se trouve des gens adorant Dieu sincèrement, et le païen adorant un dieu de bois est dans le même cas que le chrétien adorant une hostie qui n'a pas été consacrée.

Voilà, M.R.P., le labyrinthe et les détours inextricables où l'on s'engage quand on veut se fonder sur des faits.

Article second. Le péché originel qui avait besoin d'une victime d’un prix infini.

Le bon sens est ici trop choqué pour qu'il fût besoin de rien dire. Un grand génie, mais papiste et cagot, accuse notre justice d'être une misérable justice dans les réflexions qu'il fait sur la punition du péché originel. La véritable justice est donc de punir Pierre pour le crime de Jean.

Si quelques lois humaines ont étendu la punition du crime d'un esclave sur tous ses camarades, ce n’est pas qu’on n’en vît l’injustice, mais on a cru cette injustice nécessaire pour retenir les hommes en certains cas ; on voulait que les esclaves veillassent les uns sur les

autres pour s'opposer au désespéré qui pouvait attenter sur son maître.

Ce n'est pas pour la réparation du crime passé que l'on pousse ainsi la punition, c'est pour le prévenir. Ceci ne peut avoir lieu pour le prétendu péché d'Adam. Pouvons-nous dire que nous soyons formés à l'image et ressemblance de Dieu ? Nous voyons comme horrible ce qu'il [138] voit comme très saint.

[Variante (extrait n° LV) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Si quelques lois humaines ont étendu la punition du père sur les enfants, et d'un esclave sur tous ses compagnons, ce n'est pas qu'on n'en vît l'injustice. Mais on a cru cette injustice nécessaire pour retenir les hommes en certaines occasions où ils auraient pu risquer leur propre vie sans peine : ce qui ne se peut dire de la damnation éternelle. On craignait aussi que les enfants ne se portassent à venger le supplice de leur père, et on voulait que les esclaves veillassent les uns sur les autres, et s'opposassent au désespoir *[sic]* qui pouvait attenter sur le maître.

Ce n'est pas tant pour la réparation du crime passé qu'on pousse la punition à cette extrémité, que pour prévenir les autres et empêcher qu'il ne s'en commette plus de semblable à l'avenir.

Ce qui ne peut pas avoir lieu dans le péché originel puisqu'aucun homme ne sera jamais dans la situation d'Adam, ni en état de tomber dans un tel forfait. Avec une telle pensée de notre justice, nous ne pouvons pas dire que nous soyons formés à l'image et ressemblance de Dieu, puisque nous voyons comme horrible ce qu'il voit comme très juste. [Fin de la variante de l'extrait n° LV du ms de Leningrad]

Ce grand saint Paul, qui avait monté au troisième ciel, dit aussi que la sagesse des hommes est folie devant Dieu et, par la règle des contraires, la folie des hommes doit être sagesse devant Dieu. Voilà de belles conséquences à tirer de cette sentence : la probité, la vertu en général est donc folie devant Dieu, et ainsi du contraire.

Voilà, M.R.P., ces admirables découvertes. Votre grand génie s'est efforcé de sauver les horreurs de ces extravagances sans avoir pu contenter les philosophes : la fable du loup et de l'agneau peut faire dire que Phèdre avait connaissance de l`admirable doctrine du péché originel, comme Platon de la Trinité. Le loup pouvait ajouter : J'agis comme Dieu, je te punis de la faute de ton père ou de quelqu'un des tiens.

Dieu est juste de la même justice que les hommes, plus parfaite, plus étendue, mais c'est la même. Ajoutez qu'il est exempt des fautes que l'homme peut commettre en croyant suivre la justice. Il connaît tout, il ne peut se méprendre ; mais il serait absurde de dire que sa justice

est d'une essence différente de la notre.

[Variante (extrait n° LVI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

La fable du loup et de l'agneau excite l`indignation du stupide et des enfants mêmes. Ce n'était pas moi, je n'étais pas né : c'est donc ton père ou quelqu'un de tes parents ! Les chrétiens doivent trouver cette indignation déraisonnable ; le loup pouvait répondre : jamais *[sic*: *= j'agis]* comme Dieu par rapport au péché originel.

Notre justice est une raisonnable justice par rapport à celle de Dieu, comme notre force est une véritable force, comme notre existence une véritable existence.

Il est vrai que ce que nous en avons est infiniment au-dessous de lui, mais il n'en est pas moins vrai que nous avons une véritable existence, quoique temporelle et dépendante. La force de Dieu et l'existence de Dieu, n'étant simplement que force et existence, sont du même genre et de la même espèce que la notre, et, proportion gardée, on en peut parler en mêmes termes et en avoir les mêmes idées.

La différence n'est pas dans la grandeur et l'indépendance : nous venons tous de rien et Dieu tient tout de lui-même, ce qui ne fait rien à l'essence. La force corporelle en soi est de pouvoir imprimer certain mouvement. Nous ne pouvons pas en imprimer à la terre comme Dieu, mais nous pouvons en imprimer à une certaine portion, et cette impression est la même, en genre, que celle que Dieu imprimerait à tout le globe que nous habitons.

Notre justice est pareillement de même genre que celle de Dieu ; quoique infiniment imparfaite en comparaison, elle entre toujours dans sa définition, elle est dans la même catégorie. La définition de la justice est commune pour Dieu et pour tous les êtres intelligents.

La justice métaphysique et prise abstraitement, est de rendre à chacun ce qui lui appartient, de traiter les êtres sensibles suivant leurs mérites. Dieu fait tout cela dans une absolue perfection et avec une facilité inconcevable. Nous le faisons imparfaitement et avec peine ; ce qui ne fait rien à l'essence de notre justice, quoique cela fasse beaucoup à ses qualités. La force d'une fourmi pour tourner et placer un fètu est dix millions de fois au-dessous de l'homme : ce ne laisse pas d'être une force du même genre, qui gît à pouvoir imprimer du mouvement à un corps et à le faire changer de lieu et de situation. Aucune fourmi ne s'avisera jamais de dire, dans sa petite tête, que sa force est une misérable force, et que celle des hommes ne peut lui être comparée en rien.

Si la justice de Dieu est tout autre chose que ce que nous entendons par le mot de justice, et même positivement le contraire, son existence pourra être aussi le contraire de ce que nous entendons par le mot d'existence, et il existera en n'existant point. Sa puissance sera de ne pouvoir pas la moindre chose ; sa liberté d'agir sera la nécessité de sa nature ; son

intelligence de ne rien connaître : et rien ne choquera ensuite les règles de notre liberté, en agissant sans choix et par nécessité ; et rien ne choquera les règles de notre sagesse, en agissant sans fin et sans connaître les moyens d'y parvenir. La prévention peut-elle faire lâcher une tirade de tant d'impertinences ? Je voudrais bien voir un de ces docteurs dans un désert, je lui donnerais les étrivières, et je répondrais d'un ton de béat à ses plaintes : Rien ne choque tant les règles de notre justice, que de maltraiter quelqu'un dont nous n'avons reçu aucun tort. Cela est injuste et criant devant les hommes aveuglés par le péché originel, mais cela est très juste en soi. Ne vous plaignez point, ne m'accablez point de reproches, ne me menacez point des jugements de Dieu. Sa justice serait comme celle des hommes, s'il me punissait pour vous avoir étrillé sans sujet. Que répondrait ce docteur de chimères ? Je crois qu'il conviendrait alors que Dieu est juste de la justice que nous connaissons, que ce qui est en Dieu est plus parfait, mais c'est toujours dans la même idée. L'homme le plus juste n'a qu'une justice imparfaite, Dieu en a une infiniment parfaite, c'est-à-dire qu'il traite également chacun selon son mérite. à quoi ne parvient jamais l'homme, soit par ignorance, soit faute de pouvoir soit par négligence ou faute de bonne volonté.

Que je fasse un cercle à la main, il ne sera pas de la perfection de celui d'un compas. Mais il sera un cercle suivant la même idée que le cercle parfait c`est-à-dire que toutes ses parties approcheront d'être également éloignées du centre, au lieu que celui était au compas aura cette égalité.

Il en est de même absolument de la justice humaine. Elle est imparfaite, mais elle est dans la même essence que la justice divine, qui est parfaite, parce qu'elle atteint le but que la justice humaine ne fait qu'approcher. [Fin de la variante de l'extrait n° LVI du ms de Leningrad]

Le conte du péché d'Adam se détruit de lui-même et rien n'est plus humiliant pour l'humanité que d'avoir à combattre de pareilles folies et à se tourmenter pour établir les choses les plus claires.

Adam était maître de ses passions ; enfin être parfait et dans l'état d'une nature sans corruption cette supposition est manifestement fausse ; les hommes d'aujourd'hui sont d'une nature plus parfaite, aucun ne succomberait à pareille tentation, sous pareille menace.

Si le roi ouvrait toutes les caisses de ses trésoriers, qu'il y eût de l'or en abondance et une seule pièce singulièrement faite, que l'on dît à tous les paysans du royaume : « Prenez de l'or à discrétion, [139] mais ne touchez pas à cette pièce ; celui qui la prendra sera pendu dans l'instant et toute sa famille sera esclave », croyez-vous, M.R.P., qu'un paysan à qui je dirais : « Prenez cette pièce, le roi ne défend de la prendre que parce que celui qui en sera le maître

sera le roi comme lui », croyez-vous, dis-je, que ce paysan s'y hasardât, sachant qu'il est examiné sans cesse et qu'il ne pourra cacher son action (car Adam devait connaître l'essence de Dieu et savoir qu'il ne lui pouvait cacher sa désobéissance) ? Non, en vérité, il ne le ferait pas. Mais posé qu'il le fît, que diriez-vous du roi qui, instruit que l'on n'a pas suivi ses ordres, dirait : L'état de ce pauvre paysan me touche, je veux lui pardonner ; mais on m'a manqué, il me faut une victime. Qu'on pende Monsieur le Dauphin ! Ou, si vous m'alléguez que le dauphin ne ressusciterait pas comme a fait le fils de Dieu, le roi serait-il moins extravagant s'il ordonnait que pour réparation on fouettât Mr le Dauphin jusqu'au sang ?

Un coup de tambour rappelle du pillage des soldats quelquefois mourant de faim. Qu'est-ce que cela auprès d'un commandement de Dieu fait à un seul homme par lui-même et sous de si terribles peines ?

Et ensuite on bâtit l'incarnation. Dieu était offensé, l'offense est infinie, il faut une victime d'un prix infini.

Ergo, un dieu. On débite cela comme on ferait quelque chose de vrai et dont tout Uîl peuple aurait été témoin.

Et pour rentrer dans ma comparaison du roi, jamais le roi n'abîmera de taxes et de corvées toute la province limousine parce qu'un Limousin a mangé une figue dans son potager contre son ordre ; jamais il ne s'aviserait après d'envoyer Mr [140] le Dauphin en Limousin et après l'avoir déguisé de façon qu'on ne le puisse connaître, et cela afin que les Limousins lui donnent les étrivières parce qu'il se dira fils du roi. Voilà une plaisante satisfaction et une belle subtilité !

Et encore, la comparaison n'est pas juste ; quelque léger qu'il soit, c'est toujours un tort que l'on fait au roi et une offense personnelle, et il n'est rien de cela par rapport à Dieu.

Comme ceci, quoique très sensé, pourrait vous paraître une raillerie de peu d'effet, je soutiens, M.R.P., que le principe est faux. La disproportion de l'offenseur à l'offensé fait mépriser l'offense, d'où est venu le proverbe : *Non dignus Caesaris irâ.*

Et qu'est-ce qu'Adam était devant Dieu ? Mille fois moins qu'un enfant devant un ancien philosophe. Disons donc que l'offense est petite à mesure que l'offenseur est méprisable, et les mots d'offense ne conviennent pas. L'homme fait des fautes, Dieu les voit, voilà tout ; ces fautes ne l'offensent point.

Supposons qu'on offense Dieu, c'est vouloir supposer qu'il est capable de passions, de vengeance et que, pour se venger d'une légère offense, il s'en fait faire une dont il ne sera jamais vengé. C'est, pour un regard dédaigneux dont on est piqué, s'aller faire donner un soufflet et en rester là.

Si l'on avait voulu continuer ce jeu d'offenses et de satisfactions, qu'est-ce qui serait

arrivé au Saint Esprit ?

[Variante (extrait n° LVII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Il faut encore avancer d'aussi beaux principes pour fonder une cause à l'incarnation. C'est dit-on, que Dieu en était offensé, et l'offense est proportionnée à la dignité de l'offensé, et ainsi l'offense était infinie, et pour la réparer il fallait une victime d'un prix infini, et par conséquent un Dieu.

On débite ces chimères comme des faits constants et avec le même front qu'on débiterait la relation dont tout un peuple aurait été témoin. Ce que c'est qu'un grand génie éclairé des lumières de l'Evangile, soutenu de la grâce et pénétré du Saint Esprit ! Sans doute c'est la providence qui a fait cette belle découverte ! Dieu sait comme celui qui l'a trouvée était content de lui-même et combien tout le parti lui a applaudi!

Assurément le roi ne s'aviserait jamais d'un expédient si admirable, si un Limousin avait mangé une figue dans son potager. Sa dignité et sa justice resteraient sans satisfaction ; il n'aurait jamais l'esprit d'abîmer toute la province limo[u]sine d'impôts, de soldats, et d'envoyer ensuite Monseigneur le Dauphin, si déguisé qu'on lui donnât les étrivières pour avoir dit qu'il est le fils du roi. Il n'y a que des trésors de la sagesse de l'Etre parfait dont il poisse sortir une pareille subtilité.

La comparaison est très juste, et la différence qui s'y rencontre est contre la découverte des philosophes chrétiens et n'offense point Dieu. Le péché ne lui fait point de tort, mais on offense le roi, et on lui fait tort ; quelque léger qu'il soit, c'est toujours un tort, non seulement pour la chose dont on le prive, mais pour les suites.

Comme ceci, quoique très juste et très sensé, vous pourra paraître une raillerie, je soutiens, mon Révérend Père, que le principe est faux, et que la disproportion de l'offenseur à l'offensé fait mépriser l'offense, d'où est venu le proverbe *non dignus Caesaris irâ*, reçu de tout le monde. C'est sur l'expérience que j'ai fait la présente réflexion. On me rapporta que des paysans avaient dit mille sottises de moi : je n'y fis pas seulement attention. Sur des discours moins choquants, tenus par des personnes qui font quelque figure dans le monde, je pris feu et poussai les choses jusqu'à me perdre.

Il est certain qu'on souffre des enfants, des femmes, des fous, des ignorants et de la canaille, ce qu'on ne souffrirait pas des personnes considérables.

Et qu'est-ce qu'Adam était devant Dieu ? Millions de fois moins qu'en enfant devant un ancien philosophe. Renversons donc l'argument, et disons que l'offense est petite à proportion que l'offenseur est méprisable, sans oublier que les mots d'offensé, offenseur et offense sont ici très improprement placés. Il est faux absolument que Dieu soit offensable. Les hommes

font des fautes et Dieu les voit : voilà tout.

Ces fautes ne l'offensent point ; il en voit le mal, il les désapprouve, mais elles ne lui portent aucune atteinte. Ceci sera mis en plus grand jour, et nous renversons encore d'une manière plus précise le frivole fondement que nous examinons.

Continuons à philosopher sérieusement ; en supposant que l'on offense Dieu, c'est vouloir que, pour se venger d'une légère offense, il se fasse faire un outrage sanglant à coup sûr, et dont il ne sera jamais vengé ; c'est pour un démenti s'aller faire donner un soufflet, et en demeurer là. Ajoutez que les hommes deviennent ensuite plus coupables par l'incarnation, puisqu'ils ont plus de grâces.

Mais présentement, après le supplice injuste de Jésus-Christ, pour satisfaire la justice divine infiniment offensée par le crime des Juifs, bien autre que celui d'Adam, il faudrait que le Saint-Esprit s'incarnât et que la troisième personne, qui serait le sujet de cette incarnation, fût quelques millions d'années en enfer. Car de livrer cette personne à la fureur de quelque nation, cette peine n'aurait aucune proportion avec le crime. S'il a fallu qu'une partie de la divinité ait subi une mort cruelle et honteuse pour une pomme mangée, ce n'est pas trop de dix millions d'années en enfer pour la mort honteuse et cruelle d'une portion de l'être parfait. De plus, il n'y aurait plus de victime pour ce deuxième crime, puisqu'on s'est borné à une trinité de personnes, et que c'est la première qui doit recevoir la satisfaction.

Si l'on avait mis une infinité de personnes dans l'essence divine, il n'en eût pas plus coûté, et ce jeu d'offenses et de satisfactions aurait pu durer pendant toute l'éternité, ce qui aurait été merveilleux et bien mieux imaginé [Fin de la variante de l'extrait n° LVII du ms de Leningrad]

Voulez-vous, M.R.P., que votre livre même vous condamne et que je fasse disparaître cette nécessité d'un réparateur ? Je viens d'entendre chanter : *Omnia tibi possibilia sunt, transfer hunc calicem a me. Si* J.-C. avait vu cette nécessité, il n'eût pas fait cette prière ; s'il ne la voyait pas, [141] qu'était-il donc ? Homme moins pénétrant que nos habiles théologiens. Je finis par cette petite réflexion qui n'est pas indifférente.

S'il fallait des souffrances en la personne du rédempteur pour une offense infinie, il fallait des souffrances infinies. Si l'on dit que la dignité de la personne qui était Dieu rendait ses souffrances d'un prix infini, voici une contradiction : le plus simple coup était suffisant. Par conséquent, le reste est absolument superflu et je ne crois pas que vous puissiez accorder, M.R.P., que dans la conduite de Dieu, il se trouve des choses inutiles et superflues. Il faut donc se récrier : Quelles folies l'esprit humain n'est-il pas capable d'inventer pour aller à ses fins ?

Article troisième. La faiblesse de l'homme qui a besoin de grâce, sans laquelle il ne peut se porter au bien.

Il y a de certaines choses si impertinentes qu'il y a de la folie à les traiter sérieusement. Voyons cependant cette grâce que Dieu nous donne à fur et à mesure, comme on met la main à un moulin à bras, sans quoi il ne tournerait pas.

Si Dieu demande quelque chose aux hommes, il les a mis en état d'exécuter ses volontés. S'il leur manque quelque chose pour cela, qu'il s'en prenne à lui-même, d'autant qu'il voit ce manque et que lui seul y peut remédier.

Je puis me damner moi-même, vous en convenez, M.R.P., sans que Dieu fasse aucune action victorieuse sur moi et sans qu'il me pousse invinciblement dans le péché. Pourquoi ne croirais-je pas que je puis me sauver de même, sans que Dieu me porte invinciblement [142] par sa grâce victorieuse ?

Pourquoi mon esprit n'aura-t-il pas la force par lui-même de faire ses fonctions, de me détourner du mal pour me porter au bien ? Mon corps a bien cette force pour ce qui le regarde, je n'attends point de grâce pour manger, pour digérer, pour voir, pour fuir une chaleur excessive, pour me retirer d'un froid piquant. Ne discernons-nous pas une bonne conséquence d'une mauvaise, un sophisme d'un raisonnement solide, demandons-nous la grâce pour cela ? En faut-il plus pour connaître ce que nous prescrit la loi de nature et celle de la société ?

[Variante (extrait n° LVIII) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

Si Dieu demande quelque chose des hommes, il les a mis en état d'exécuter ses volontés. S'il leur manque quelque chose pour cela, il faut qu'il s'en prenne à lui-même et non à eux, d'autant plus qu'il voit ce manque et qu'il n'y a que lui qui y poisse remédier. Un homme sage qui a un plein magasin d'instruments à remuer la terre, n'envoie pas son serviteur avec ses seuls ongles pour arracher un chêne de cent ans, et s'il est équitable, il ne le punira pas pour revenir sans l'avoir abattu.

Oh ! il est dangereux, dit-on, de flatter l'homme en lui disant qu'il peut par lui-même. Son cœur n'est que trop rempli d'orgueil, sans lui donner encore cette pensée qu'il peut opérer son salut tout seul sans un secours extraordinaire.

Vous voulez bien que je pense que je puis me donner certaines vertus naturelles, sans que Dieu fasse aucune action victorieuse et invincible pour moi et sur moi : pourquoi ne penserai-je pas que Je puis me sauver moi-même, sans aucune action de Dieu qui me porte invinciblement au bien ?

Poussez encore le fanatisme et criez : Il vaut mieux penser humblement que tous nos efforts [sont] impuissants sans une action de Dieu particulière, afin d'être toujours tremblant devant sa majesté et toujours en prières. Je suis très sûr que je ne sens aucun orgueil en moi et que je ne suis coupable d'aucune présomption pour dire que je puis lever toute sorte de poids jusqu'à deux cents livres, pour casser toutes les glaces des miroirs, pour déchirer toutes les feuilles de papier par une force naturelle que Dieu me donne en même temps que l'existence. pourquoi commettrai-je un péché d'orgueil en disant que je pois obéir aux commandements de Dieu comme je pois les enfreindre ?

Il est extravagant et dangereux de refuser à la nature, qui est l'ouvrage de Dieu, tout ce qui lui est nécessaire. Il vaut mieux penser humblement et sagement que c'est faute d'efforts suffisants que nous ne faisons pas tout ce que Dieu nous a commandé, que de donner aux hommes la pernicieuse excuse que leur fournit le manque de grâce. En supposant qu'il y ait du danger, il y en a moins à laisser les hommes dans le naturel sentiment où ils sont de leurs forces qu'ils reconnaissent tenir de Dieu, que de les forcer à croire contre la raison, l'instinct et la conscience, qu'il leur manque quelque chose pour exécuter les volontés de leur créateur.

C'est une impertinence inventée par nécessité de dire qu'il y a de l'orgueil dans le premier sentiment ; et quand il y en aurait, il vaut mieux être orgueilleux que voleur, empoisonneur, etc. Et c'est où mène infailliblement la doctrine de la grâce, si l'on en était une fois bien persuadé, comme celle de la destinée conduit à se précipiter dans tous les périls et à n'en éviter aucun, si la force de l'instinct n'agissait malgré toutes les manies de l'esprit humain. [Fin de la variante de l'extrait n° LVIII du ms de Leningrad]

J.-C. dit en un endroit qu'il ne s'explique pas clairement de peur que les Juifs ne voient et ne sc convertissent ; l'esprit a donc assez de force selon lui pour voir le bien et le suivre. Son raisonnement développé est celui-ci : Je ne veux pas que ces gens se convertissent, cependant je veux les prêcher ; je vais leur parler obscurément de crainte qu'ils ne me comprennent et que la vérité ne les frappe et qu'ils ne suivent mes dogmes. Il n'avait, lui qui était Dieu, qu'à les prêcher et retirer sa grâce, ils auraient entendu sans vouloir se convertir, et J.-C. aurait été dispensé de donner en particulier à ses disciples ccs belles explications.

Est-ce la grâce qui me détermine entre deux choses qui me balancent, entre manger certaine chose que j'aime et la crainte d'avoir mal à l'estomac ? Non certainement, c'est moi-même qui me détermine, je le sens bien. Pourquoi, si la seule raison me suffit dans les choses indifférentes, m'en faut-il plus dans les choses de religion ? Je ne sens que la même opération de mon esprit dans l'un et dans l'autre cas.

[143] Si j'accepte une fois l'idée de punition et de récompense, j'agis suivant cette idée

comme je vois un mets que j'aime, mais qui doit me faire mal à l'estomac.

Mettez dans le catéchisme que c'est un crime de tuer le moindre animal et une vertu de les nourrir, on sentira sur ce point tout ce que l'on sent sur la confession pascale et sur manger gras en carême. On sentira de même certain combat, certains remords

[Variante (extrait n° LIX) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

On m'avertit qu'il y a, à cent pas de chez moi, un malheureux qu'une pistole soulagerait, et en même temps une femme en certain mauvais lieu. J'ai toute la force nécessaire pour prendre l'aventure, et donner la pistole qu'il me faut pour en profiter, ou la donner au malheureux. Ma raison voit clairement le bien et le mal qu'il y a dans ces deux actions comparées l'une avec l'autre. Si je suis *[sic*: fais*]* la première, je choisis le plaisir de faire un sacrifice à Dieu qui méritera son approbation et sa récompense. Si je fais la deuxième, je préfère le plaisir prochain d'une jouissance au plaisir éloigné des récompenses divines.

Il n'y a rien en cela d'extraordinaire ; quel que soit le parti que je prenne, j'agis naturellement. La seule chose singulière qui s'y trouve est le sentiment d'approbation de Dieu et de ses récompenses qui n'entre point dans les autres choix communs. Les raisons sont différentes, mais l'action de mon jugement et de ma volonté sont les mêmes ; l'une n'a pas plus de secours extraordinaire que l'autre, et n'en a pas plus besoin. Je suis entêté d'apprendre un air, j'ai un livre curieux qu'il faut que je rende demain. J'entre dans mon cabinet pour lire, je le dévore déjà. Cependant je trouve mon clavecin d'accord et mon livre de musique ouvert. Je m'y jette, j'y passe l'après-dînée. On vient me redemander le livre curieux, il le faut rendre sans l'avoir lu ; je n'avais que cette après-dînée pour la lecture, j'avais toute ma vie pour l'air. Est-ce manque de grâce si je suis tombé dans cette faute ? Si j'avais lu le livre et remis l'air au lendemain, aurait-ce été un effet de la grâce triomphante de Jésus Christ ? Dites que ce sont là des actions indifférentes devant Dieu, qui ne sont point le sujet de ses grâces : je vous fermerai la bouche en vous disant que, dans toutes les religions, on agit de même. Le bramine sent la même grâce pour apprêter le dîner du bonze que nous à remplir la besace du capucin ; le Juif la même grâce pour circoncire son fils, que nous pour baptiser nos enfants ; le mahométan le même remords quand il boit du vin, que nous lorsque nous rompons le carême. Montrez-moi ce que nous avons plus qu'eux. Sentez-vous quelque chose qu'ils ne sentent pas ? Est-ce la grâce qui les retient sur le point de boire du vin et qui les force à se laver la tête et les bras tous les matins ? Ils sont comme nous ; ils ont un principe faux ou vrai sur lequel ils raisonnent et suivant lequel ils agissent. Nous avons comme eux un principe vrai ou faux sur lequel nous raisonnons et suivant lequel nous agissons.

Encore une réflexion. Puisque la simple raison suffit pour nous déterminer dans les

actions qu'on nomme indifférentes, pourquoi ne suffira-t-elle pas dans celles qui regardent la religion ? Sentons-nous autre chose que l'action de la raison dans l'une et dans l'autre rencontre ? La raison, dans les affaires que vous nommez indifférentes, me fait voir les inconvénients auxquels je m'expose suivant le train de la vie présente, ou les avantages que je me puis procurer. Cette même raison me fait voir ies inconvénients ou les avantages que j'encours par rapport à la vie à venir. Et c'est sur différentes vues que je me détermine. Je prends quelquefois le mauvais parti dans l'une comme dans l'autre, car je pois dire à l'égard du temps comme de l'éternité : *video meliora proboque, deteriora sequor.*

Une fois posé que Dieu punit et récompense, que c'est une telle action qu'il punit, et une telle autre qu'il récompense, j'agis sur cette foi comme sur toutes les autres opinions et sur toutes les affaires les plus communes de la vie. Ces affaires communes peuvent devenir affaires de religion et le sont dans certains pays. Ces circonstances extérieures n'en augmenteront pas ou ne diminueront pas en moi le pouvoir de me porter à l'action ou à l'omission. Seulement les motifs deviendront considérables.

Mettez dans le catéchisme que c'est un crime de tuer le moindre animal et une vertu de nourrir ceux qui sont vieux et estropiés, on sentira la même impression sur ces actions que sur toutes celles qui font présentement la matière de notre religion, sur la confession pascale, l'abstinence d'animaux en carême, et l'on agira de même suivant les dispositions différentes. On sentira un certain combat en se déterminant, certain remords ou certain consentement *[sic*: = *contentement]* après l'action Je défie le plus fin mystique qui sera infatué des deux articles sur le meurtre et la conservation des animaux comme des autres folies de la religion, d'y trouver la moindre différence.

Vous ne direz pas que la grâce de Jésus-Christ agit sur ces articles : ne dites donc pas non plus qu'elle agit sur aucun autre. Il n'y a absolument que la raison qui parle suivant l'opinion ou l'on est. Les idées générales du devoir s'appliquent au cas particulier où l'on serait intéressé. Tout cela est si clair et si net que les prédicateurs ne parlent que dans ce sens, et que les théologiens de toutes les sectes avouent qu'il faut prêcher à la pélagienne, supposant une pleine et entière liberté à laquelle il ne manque rien, une pleine et parfaite puissance d'agir ou de se retenir. Quand on parlerait autrement, les sermons pourraient troubler quelques faibles cervelles, mais le monde n'en irait pas moins son train, et le prédicateur lui-même, au sortir de la chaire, prierait et menacerait, suivant les occasions, tout comme un autre.

On dit qu'il faut demander à Dieu sa grâce pour toute les bonnes œuvres, et que, sans elle il est impossible d'en faire. Craindre dieu est une bonne œuvre, je ne lui ai jamais demandé de grâce pour cela ; loin de là, je nie absolument toute autre grâce que le don de la raison.

Je suis pourtant sûr de craindre Dieu et je puis contenter [sic: = *compter]* sur mon expérience, par laquelle je vois que je fais beaucoup de choses et me retiens de beaucoup d'autres au moyen de cette crainte, quoique cela n'aille pas où cela devrait aller, ce dont je demande humblement pardon à mon Dieu, mon créateur et mon juge.

Pourquoi donc les hommes, par la seule force de leur raison et de leur liberté, n'obéiront-ils pas à Dieu, cette même et unique force les faisant obéir aux princes et aux magistrats ? Quand ils pèchent contre les lois divines, c'est comme quand ils enfreignent les édits des princes et les lois de leur pays. [Fin de la variante de l'extrait n° LIX du ms de Leningrad]

Un père de l'Eglise a dit que les vertus des païens étaient des vices parce qu'ils étaient sans grâce. Quoi ! Socrate, quoi ! Trajan, quoi ! Marc-Aurèle, Antonin, Titus seront éternellement dans des tourments horribles, et saint Bernard, saint Ignace et tant d'autres imposteurs comme l'un, insensés comme l'autre, sont dans le sein de Dieu où ils goûtent des douceurs sans fin !

Qu'est-ce donc que cette grâce ? Ajoute-t-elle quelque chose à mon action ? Oh ! dira-t-on, avant la rédemption, tous les hommes étaient ennemis de Dieu et ne pouvaient rien faire qui lui fût agréable ; oui, je vous entends à peu près : les Troyens se sont vus dans le même cas, le jugement de Paris qui avait refusé la pomme à Junon avait rendu tout ce peuple odieux à la déesse ; l'un est aussi vrai que l'autre.

2° L'homme sage aime et estime la vertu, même dans son ennemi, et Dieu haïrait même les actions les plus louables parce qu'elles sont faites par des gens à qui il n'a pas daigné se faire connaître !

3° En supposant cette extravagance, la rédemption une fois faite, nous n'avons que faire de grâce. Les hommes pouvaient faire de bonnes actions, les sages païens nous l'ont montré ; il ne manquait que d'être réconcilié avec Dieu pour que ces actions lui pussent [144] être agréables ; nous voici réconciliés, la vertu va donc avoir sa récompense.

Je trouve dans un livre, donné pour prix à un écolier de troisième, que les missionnaires d'Asie jettent à la dérobée quelques gouttes d'eau sur les enfants mahométans, marmottant les paroles christianifiantes et ils croient les avoir baptisés. Ccs enfants ont-ils la grâce dans cet instant, ou bien vos missionnaires sont-ils des fanatiques ?

La justice veut qu'on ne punisse personne pour une action qu'il n'a pu éviter, ni pour la violation d'une loi ignorée, quand il n'a pu la savoir.

On peut bien faire à quelqu'un plus de bien qu'il n'en mérite, mais on ne peut rien faire plus de mal et encore moins le punir quand il ne mérite aucun châtiment. Un père peut bien

vêtir et loger magnifiquement un de ses enfants, lui donner le meilleur morceau à sa table, il ne doit pas cela à tous ses enfants : ainsi en le faisant pour un seul il ne blesse pas la justice, pourvu toutefois qu'il traite les autres convenablement. Mais il ne peut pas en habiller un, le caresser, l'instruire, pendant qu'il accablera les autres de coups, qu'il négligera leur éducation et les laissera aller tout nus, et qu'il leur fera un crime de ne pas savoir les mathématiques dont on ne leur a donné nulle leçon, et qu'il récompensera son fils bien-aimé qui a bien retenu une règle d'arithmétique qu'on a été longtemps à lui apprendre.

Prêchez donc tout au plus que Dieu a élu par sa volonté et gratuitement une certaine quantité d'âmes pour les mettre éternellement dans sa gloire, mais qu'il rendra justice aux autres et qu'il récompensera ou punira selon les mérites, et qu'il jugera de leurs actions conformément aux connaissances qu'ils ont pu avoir et aux sentiments dépouillés de passion qui les auront fait agir.

[145] Ce choix sans raison serait bizarre, mais du moins il n'y aurait point d'injustice et je ne puis me faire voir que l'on taxe l'être parfait de plus de vices que l'humanité.

Dites encore, si vous voulez, que la réprobation sera d'être anéanti. Dieu m'a tiré du néant, il m'y replonge. Je n'ai rien à dire, l'être n'est ni un bien ni un mal, il n'y a que les conditions de l'être qui y mettent la différence. Que l'on m'invite dans une maison ou non, cela m'est assez indifférent : si c'est pour m'y bien traiter, c'est un bienfait, si c'est pour m'insulter et me faire souffrir, c'est une injure qui mérite toute ma haine.

Criez tant qu'il vous plaira : Dieu est le maître de ses créatures ; cela est hors de contestation. Il n'y a nulle difficulté à l'égard de la puissance, mais il y a impossibilité absolue à l'égard de la morale. Caton pouvait faire mettre ses esclaves en croix, cela était un droit de tous les maitres, mais la justice de Caton ne pouvait vouloir qu'il fit mourir un innocent. Peut-être pourriez-vous faire difficulté sur ce que l'esclave était homme comme Caton ; ainsi, disons : Caton était maître des arbres de son jardin. N'eût-il pas passé pour fol de bruler et d'arracher le plus grand nombre sans égard à rien, et seulement parce que sans les tailler ni les arroser, ils n'auraient pas porté d'aussi beaux fruits que quelque autre dont il aurait eu le plus grand soin ?

[Variante (extrait n° LX) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad]

La justice veut qu'on ne punisse personne pour une action qu'il n'a pu éviter, quelque criminelle qu'elle soit en elle-même, ni pour la violation de la loi ignorée. La Justice veut que l'on récompense la vertu et la bonté d'une action, par rapport à la violence qu'il en a coûté ; qu'on regarde pour bonne, au moins qu'on excuse une action faite comme bonne par une

persuasion sans passion et sans intérêt, enfin où l'on a apporté tout ce que l'on a en soi de recherches et de bonne intention. Tous les jours les médecins font périr les rois et même les Saints-Pères les papes. On ne leur fait point leur procès, parce qu'ils ont fait de leur mieux, quoiqu'ils aient mal fait.

On peut faire aux gens plus de bien qu'ils n'en méritent mais on ne peut pas leur faire plus de mal, et encore moins leur en faire quand ils ne méritent aucun châtiment. Un père pourrait bien. Par prédilection, habiller lui-même un de ses enfants lui donner la plus belle chambre de son logis, le meilleur morceau à sa table, parce qu'il ne doit point tout cela en général à ses enfants : mais il ne peut pas en habiller un seul magnifiquement, le caresser, l'instruire, pendant qu'il accablera les autres de coups, qu'il négligera leur éducation et les laissera aller tout nus, parce qu'il doit à tous un traitement raisonnable, avec la nourriture et les vêtements.

Prêchez donc tout au plus que Dieu a élu par sa bonne volonté, sans égard au mérite et gratuitement, telle quantité d'âmes qu'il vous plaira, pour les mettre éternellement dans sa gloire et dans sa joie ; que le reste sera puni ou récompensé en toute justice par des biens ou des maux, proportionnés en grandeur et en durée à la bonté ou à la malice de leurs actions ; que cette bonté ou malice suivra toujours de la connaissance naturelle qu'on aurait du bien et du mal en général, et des sentiments avec lesquels on agira.

Ce choix sans raison et par pure fantaisie serait bizarre. Dieu ne peut être un tyran abominable.

Qu'on dise encore, si l'on veut, que Dieu anéantira quelques hommes, il n'y a point d'injustice. Il les a tirés du néant, il les y replonge. Mais il n'en est pas de même de les rendre malheureux par sa pure volonté. L'être en soi n'est ni un bien ni un mal, ce sont les conditions de l'être. Il est assez indifférent qu'on m'appelle : cependant, si c'est pour me régaler et me caresser, cet appel est un bien ; si c'est pour m'insulter, c'est un mal.

Poussons plus loin et accordons que Dieu pourrait priver qui lui plairait de plaisir positif Il en faut demeurer là. Il ne peut tout au plus avoir créé des intelligences que pour un état indifférent, comme on pourrait appeler quelqu'un et le laisser là sans lui faire ni peine ni plaisir. Mais si une telle action ne blessait pas la justice, elle blesserait la raison et le bon sens.

Criez tant qu'il vous plaira que Dieu est le maître, qu'il a un domaine absolu sur les créatures, cela est hors de contestation. A l'égard de la puissance, il n'y a aucune diffculté. A l'égard de la justice, il y a une impossibilité absolue. Caton *pouvait* faire mettre en croix qui il lui plairait de ses esclaves ; il comptait, comme le reste des Romains, avoir un pouvoir absolu sur eux ; mais la justice ne le lui permettait pas. Et si Caton avait été souverainement juste, il aurait été d'une impossibilité physique qu'il eût fait mourir un innocent, quoiqu'il eût tout le

pouvoir et même une espèce de droit. Si vous répliquez qu'un esclave était un homme à l'égard de Caton, vous ne répondrez pas directement à ma distinction de pouvoir et de justice. Mais, pour éviter chicane, Caton avait assurément un pouvoir absolu sur les arbres de son jardin ; croyez-vous qu'il en arrachât ou brûlât la plus grande partie, sans autre raison que sa fantaisie, et sans aucun égard à l'ornement qu'ils faisaient et à leur fertilité ou stérilité ? Si les histoires rapportaient de lui une telle action, conserveriez-vous l'idée que vous avez conçue de sa sagesse ? [Fin de la variante de l'extrait n° LX du ms de Leningrad]

Mais saint Paul dit cela ; mais saint Paul dit le contraire aussi. Tout distributeur de chimères se contredit, il exhorte les Galates à ne pas recevoir la grâce inutilement, il craint pour eux. Comment accorder cela avec sa grâce victorieuse par elle-même ?

Rien n'est si consolant à un scélérat que de pouvoir dire que la grâce lui a manqué, et voilà où mène cette belle idée, voilà ces efforts admirables du christianisme ! Un misérable [146] commettra tous les crimes, à l'heure de la mort il espère avoir un moment de repentir ; la grâce ne lui manquera pas et le voilà sauvé.

Section onzième. La sainteté du culte.

Nous avons traité l'intérieur du culte en parlant de la morale ; parlons donc ici de l'extérieur : des grimaces, des simagrées, la pompe du luxe humain, voilà ce que j'y vois. Parcourons le rituel et le catéchisme : on débute par y lire que le pape est le vicaire de Dieu en terre, qu'il a tout pouvoir pour absoudre et condamner. Quoi !, un monstre noirci de tous les crimes, un Alexandre VI qui empoisonna son bâtard voulant en empoisonner un autre, cet homme s'appelle Sa Sainteté ! Hé bien, Sa Sainteté viola la femme d'un illustre citoyen, Sa Sainteté fit sa concubine de sa propre fille ! On ajoute que les rois et les empereurs lui doivent l'adoration et des marques de respect que jamais maître n'exigea de son esclave.

J'y vois encore qu'un maroufle encapuchonné a dans sa manche le salut ou la damnation éternelle, qu'il faut adorer une oublie, une cuillerée de vin et chanter pompeusement que c'est là notre Dieu. Que peut-on reprocher de plus fol au paganisme ? Qui empêchait les prêtres de Jupiter de marmotter quelques mots sur la statue de Jupiter et de dire que ce dieu devenait présent et qu'il ne restait que les accidents du marbre. Ne sommes-nous pas comme les Egyptiens ? Ils adoraient des oignons, nous de la farine. On a dit d'eux : *Sacra gens cui nascuntur in hortis numina.* Ne peut-on pas dire de nous : *Sacra gens cui nascuntur* [147] *in arvis numina ?*

Quoi ? Un misérable, un scélérat très souvent, à qui on a coupé les cheveux et rasé un

toupet derrière la tête avec quelques autres cérémonies burlesques, quoi ! cet homme a le pouvoir de changer tout le pain de la terre en l'Etre infini, et nous devons l'adoration à la moindre miette de ce pain !

Quoi ! Des os pourris ou des guenilles, aussi bien que des figures de pierre ou de bois ou de métail, quoi ! voilà ce qui distribue les grâces de Dieu ! En touchant ces ordures, en brûlant de l'encens devant elles ou de la cire, on obtient de Dieu ce que l'on veut !

Quoi ! Il y a de la sainteté à ne rien faire qu'à chanter à certaines heures, sans songer souvent à ce que l'on dit, à jouir des avantages de la république sans lui être utile en rien, à porter certains habits, des morceaux d'étoffe attachés à un ruban, des grains de bois enfilés dans un cordon, à ne se point marier, à manger telle ou telle chose ? Quelles mômeries ! Ce n'est pas tout. Un cortège pompeux de gens avec leurs chemises sur leurs habits, chantant des choses qui n'ont nul rapport à un cadavre qui les suit, cela hâte la béatitude de l'âme du défunt ! Grande quantité de flambeaux qui reviennent à Mr le Curé, le son des cloches qui étourdit les vivants et que l'on fait bien payer, l'assistance de tous ces charlatans qui a un tarif, comme les courtisanes en Italie, voilà ce qui mène tout droit une âme en paradis, et le pauvre qui n'a pas de quoi payer est quasi traîné à la voirie.

Pour le mariage, une pièce d'argent ou d'or, un anneau, des formules impertinentes : *De cet anneau, je vous épouse ; de cet argent je vous doue, et de mon corps je vous honore,* et un *Ego vos conjungo,* voilà qui est beau ! Rien n'est si agréable à Dieu que de frustrer ses héritiers du bien qui leur doit revenir, pour en engraisser des fainéants de moines, ou pour élever des prisons où l'on renferme d'innocentes victimes de l'avarice et de l'orgueil de leurs parents.

Et le plus joli, ce sont ces figures d'hommes nus exposés partout, [148] jusque sur les autels : des Christ en croix ou pendant la flagellation ; un Saint Sébastien beau, jeune et frais, la draperie jetée en certains endroits, fait surtout un bel effet et réveille l'imagination sur ce qu'elle cache, et cette idée n'en est que plus vive et plus touchante.

Est-ce une sainteté de culte que d'apprendre à des enfants des mots en langue étrangère, mots qu'ils ne comprennent pas ? Voilà ce qui honore Dieu.

Mettez tous ces articles et les autres, trop longs à conter devant notre pur naturel, mettez-y en même temps les pratiques les plus folles des autres religions, croyez-vous, M.R.P. qu'on y trouvera beaucoup de différence ?

Ajoutez-y la force du baptême qui envoie dans un instant en paradis un scélérat qui s'est baigné pendant quarante ans dans le sang des malheureux.

Cet homme sans préjugés, qui n'écoute que la vérité, qui connaît Dieu et en a une juste idée, trouverait-il spirituel un culte qui n'est qu'un prétexte de rapines et de vexations, et qui

gît tout entier dans des observations matérielles ? Non, il ne peut trouver ni spirituel ni saint ce qui ne se fait qu'à prix excessif d'argent payé d'avance, ou exigé ensuite par le ministère des procureurs et des sergents.

Raconter sa vie à un homme, recevoir de l'eau sur la tête, de l'huile aux pieds aux mains, à l'estomac, allumer des cierges, brûler de l'encens, feuilleter des livres, se promener en chantant, ne sont point des choses qui constituent un culte saint et spirituel.

Que dirons-nous des gages donnés à ces porte-Dieu, de ce Dieu que les rats mangent, que les voleurs jettent aux chiens, que les chrétiens d'une autre secte foulent aux pieds, que l'on trouve dans les balayures ? Ce Dieu est-il plus adorable que les rats et les oignons d'Egypte ? Les grimaces, les révérences, [149] les mines, les haussements et baissements de voix, de tête et de mains, ces changements d'habits de masque, ces lumières en plein jour : ferez-vous recevoir ces choses pour saintes ?

Les Romains portaient, dit-on, en grande pompe une masse de pâte ayant la figure du ventre d'une femme. Cela se faisait en l'honneur de Cérès, et nous portons au bruit du canon, au son des cloches, avec mille flambeaux allumés, les rues tendues, le peuple prosterné, un morceau de pâte représentant un homme nu au gibet.

Que répondre ? Dire que les cérémonies des anciens étaient fondées sur des faussetés et les nôtres sur des vérités ? Les prêtres idolâtres, les bonzes, les mollas, les dervis paient leurs peuples aveuglés avec la même monnaie.

Finissons par deux réflexions. Quand on souscrirait à l'Evangile, à quelle secte faudrait-il se ranger ? Toutes sont diamétralement opposées, toutes disent qu'elles ont raison et les autres tort : qui peut découvrir la vérité, en supposant même qu'elle est de quelque côté ; et après tout le travail imaginable, comment s'assurer d'avoir porté un bon jugement ?

Le christianisme a besoin des arts et des sciences. Sans l'art de lire et d'écrire, comment faire pour profiter de cette immense quantité de volumes et comment les eût-on faits, comment conserver ce corps de doctrine, comment les traduire sans la grammaire ? Avec quoi les Caraïbes, les Esquimaux, les Iroquois, les nègres et les Tartares entretiendront-ils les prêtres, où prendront-ils le pain et le vin pour la Cène, où prendront-ils de quoi vêtir ces prêtres comme nous pour le cérémonial, où prendront-ils de l'huile, de la cire, comment entretiendront-ils des maîtres de latin, de théologie, de plain chant ? Ils ne [150] peuvent être chrétiens qu'en se rendant esclaves des Européens. Comment veut-on que les habitants du sud et du nord depuis le 83e degré jusqu'au pôle reçoivent l'Evangile ? Si l'on dit que les apôtres ont été transportés par miracle en ces climats, comment porteront-ils leurs difficultés à Rome et aux conciles ? Le papier et le temps manqueraient, si l'on voulait dire tout ce qui se présente à l'esprit. On peut toujours conclure de là que le christianisme n'est pas pour tous les

pays, qu'ayant besoin des arts qui ne sont point naturels, ce n'est point une religion donnée par Dieu, puisqu'elle n'est pas née en nous avec les autres lois que nous trouvons gravées dans notre cœur, et que, le culte n'en étant pas praticable en certains climats, ce culte n'est pas nécessaire ou bien que la religion n'est pas pour tous les pays. Optez, M.R.P., que faut-il conclure ?

Conclusion de ce cahier

J'ai mis en forme les raisons qui détruisent toutes les religions factices en général ; les majeures en sont des vérités claires et incontestables ; mettons donc de même toutes les preuves de la religion chrétienne, et voyons sur quoi elles peuvent rouler pour en faire un parallèle.

Les livres des Juifs. Première preuve : Des gens distingués par leurs richesses, leurs habits etc. disent que ces livres sont divins. Donc ils sont divins.

Le nouveau Testament. Seconde preuve : La même que celle des livres des Juifs ; je vous laisse à faire le portrait des apôtres et évangélistes, mais ne donnez aucune [151] qualité sans fondement.

L'accomplissement des prophéties. Troisième preuve : Sitôt que des récits de faits passés, ou des imprécations, ou des souhaits peuvent être tournés *ad hoc et ab hac* pour en faire application aux événements postérieurs, ce sont des prophéties. Or nous avons ces souhaits, ces imprécations, ces récits, et en prenant une ligne d'un côté et une ligne d'un autre, nous les appliquons. Donc ce sont des prophéties dont nous pouvons tirer telle conséquence qu'il nous plaira.

Pour l'établissement du christianisme, quatrième preuve : Dès qu’une chose est établie d'une manière singulière et même surprenante, elle est bonne, juste et véritable et c'est l'effet d'une action particulière de Dieu ; or le christianisme etc., donc etc.

Pour le témoignage des martyrs, cinquième preuve : Tout ce qui est soutenu jusqu'à la mort par des hommes qui pourraient l'éviter en se rétractant est essentiellement vrai et incontestable ; or, le christianisme etc., donc etc.

Pour la tradition, sixième preuve : Tout ce qu'un certain nombre de gens disent être venu jusqu'à eux de main en main est incontestablement vrai ; or etc., donc etc. Je pourrais ajouter à la majeure de ce bel argument : quoique contesté par un plus grand nombre et rapporté différemment par des discours et des écrits confus, embrouillés etc.

Pour les Pères, les conciles, l’antiquité, l’étendue, septième preuve : Tout ce qu'ont dit des hommes honorés d'un nom vénérable, tout ce qu'ont décidé des personnes assemblées, tout ce qui est ancien, tout ce que des personnes de science et de mérite font profession

extérieure de croire est incontestable ; or etc., donc etc.

Pour la dispersion des Juifs, huitième preuve : Quand un peuple est dispersé parmi toutes les nations, sans quitter [152] ses coutumes, ni sa religion, il faut que ce peuple ait été chéri de Dieu et qu'il ait perdu ses bonnes grâces pour avoir tué une portion de la divinité qui s'était faite homme ; or les Juifs sont dispersés, ainsi donc etc.

Pour les effets admirables du christianisme, neuvième preuve :

Tout ce qui a causé quelque bien, quand même il aurait produit aussi des maux horribles, vient directement de Dieu et est une vérité essentielle que tout le monde doit embrasser ; or etc., donc etc.

Pour les découvertes des philosophes chrétiens, dixième preuve :

Que dire là-dessus qui ait l'apparence de vraisemblable ? Dès que des gens ont eu des imaginations singulières en lisant un livre, et qu'ils les ont produites au jour, c'est une preuve incontestable que ce livre est rempli de ce qu'ils ont cru y lire. Cela est trop misérable pour le placer dans un discours sensé.

Il en est de même de la onzième preuve sur la sainteté du culte.

Je vous demande, M.R.P., si ces majeures sont comme les miennes. Les théologiens se donnent bien de garde de prendre cette voie d'argumentation en forme. Ces fameux autours si bien récompensés pour avoir produit *Le Traité de la Religion chrétienne, L'Incrédulité des Déistes confondue, Preuves de la Divinité de J.-C., Démonstration des Vérités de la Religion, Apologie de la Religion,* etc. se contentent tous de prendre le style de prédicateur ; ils couvrent le faux de leur raisonnement par des fleurs, et enfin ils ont l'art d'éblouir et de se servir des passions pour séduire la raison.

Je crois, M.R.P., que voilà votre religion détruite par la démonstration du néant de ses preuves, on la détruirait par les faits si on avait les histoires anciennes, et je suis persuadé que si le père Malebranche, les Scaliger, les Petau, les Ch[e]vr[e]au et autres doctes et gens fondés en lectures l'avaient entrepris, ils le feraient [153] peut-être encore ; mais entraînés par les préjugés ou par d'autres raisons peut-être moins honnêtes, ils démentent leur conscience et cherchent à prouver ce qu'ils ne peuvent croire quand ils y réfléchissent.

C'est dans les livres de Moïse que tous les philosophes anciens ont puisé leurs sciences et leurs lois : il faut, pour avancer cela, que l'esprit de parti soit un terrible tyran.

Vous direz peut-être, M.R.P., que c'est Satan qui m'inspire des raisonnements aussi solides ; je dirai que c'est Dieu et j'aurai cet avantage sur vous qu'il est certain qu'il y a un Dieu et qu'il est presque certain qu'il n'y a point de Satan ; et si tout est égal, nous voilà dans un parfait pyrrhonisme.

Toute la haute opinion que j'ai de votre rare et sublime génie et de votre profonde

science ne peut me faire espérer que vous tourniez aucune des preuves de notre religion de manière à en faire un argument concluant, comme j'en ai fait vingt contre elle. Convenez que la fausseté de toutes les religions factices est prouvée et démontrée.

J'attends avec impatience la réponse de votre Révérence, je souhaite qu'elle me satisfasse, mais je n'ose l'espérer. Dieu me demande-t-il plus que l'usage de mes talents naturels, plus que l'application sincère des puissances qu'il m'a données ? Je ne suis pas plus obligé de savoir lire que de savoir l'algèbre, je ne suis pas plus obligé de savoir le latin, le grec et l'hébreu que le taupinambour. Je ne suis pas plus obligé de croire que tel est un bon et fidele traducteur que de croire que tel voyageur fait une fidèle relation. Je ne suis pas plus obligé de discerner et de croire que c'est tel qui est le seul dépositaire de la vraie doctrine au préjudice de mille qui le lui disputent. [154]

Par quel endroit suis-je obligé de feuilleter vos Ecritures et de m'en rapporter à tel ou tel interprète, si tant est que je veuille croire ces Ecritures valables ? Mais je vois clairement et distinctement par les yeux de la raison que j'ai reçue en recevant l'être, je vois des preuves incontestables d'effronterie dans ceux qui proposent la religion chrétienne, et de faiblesse et de stupidité dans ceux qui la reçoivent et qui s'y rendent.

[Variante (extrait n° LXI) du ms de l'abbé Sepher à Leningrad] La religion chrétienne a donc des preuves incontestables de l'effronterie et de la faiblesse des hommes, de l'effronterie dans ceux qui le proposent, de la faiblesse et de la stupidité dans ceux qui s'y rendent. [Fin de la variante de l'extrait n° LXI du ms de Leningrad]

[1] *Quatrième cahier* Contenant un système de religion fondé métaphysiquement sur les lumières naturelles et non sur des faits

Pour bien faire entendre et recevoir la doctrine que je prêche ici, il faudrait ne point troubler ceux qui en prêchent d'autres dans leurs honneurs et leurs revenus, et les laisser pendant leur vie en possession de tout universellement ce dont ils jouissent. On viendrait abstraitement à bout d'une entière réformation.

Après avoir démontré le néant de toutes les religions factices et, pour ainsi dire, réduit en poussière que le vent fait disparaître toutes les preuves de la religion chrétienne en particulier, écoutons la RAISON.

Elle nous dira qu'il y a vraiment une religion, qu'il est de fait (malgré tout ce que chantent les missionnaires) qu'il n'est point de peuple sur la terre qui n'en ait une. Les plus barbares et les plus sauvages ont quelque sentiment de la divinité, de la survivance de l'âme au corps et de la morale. Il est vrai que ces idées sont faibles ou obscures, faute de méditation ou seulement d'attention.

Cette même raison nous dira qu'il est impossible qu'une fausseté fût tombée également dans l'esprit de tant de millions d'hommes si différents et si éloignés, et pendant des millions de siècles.

Ayons encore recours à notre pur naturel et lui demandons ce qu'il sent à ce sujet, devenons nous-mêmes pur naturel, mettons-nous au-dessus de tout préjugé et de toute instruction humaine et voyons si nous n'avons pas un certain instinct qui nous fait sentir qu'il y a un être au-dessus de nous ; au moins si, la chose nous étant proposée, nous n'y souscrivons pas naturellement et sans répugnance comme [2] aux plus claires vérités qu'on nous découvre.

Vous avez voulu, M.R.P., jeter de la pondre aux yeux par ce principe, quand vous avez dit que plus le mystère de l'incarnation et autres étaient incroyables, plus leur vérité était certaine puisque tous les hommes les reconnaissent et les confessent.

1°) Mille fois plus de gens nient ces mystères, alors qu'il n'y a qu'un très petit nombre d'athées, et peut-être pas un ;

2°) Toutes les religions peuvent faire flèche de ce bois. Plus il est impossible que le souverain dieu soit amoureux d'une fille et se change en taureau pour satisfaire sa passion, plus cela est certain, puisque tant de peuples l'ont cru. Les plus extravagantes doctrines des deux mondes, leurs plus abominables pratiques sont bien fondées en la vérité et la sainteté, puisque de si grands peuples le croient ainsi contre toute raison et toute apparence ;

3°) Tout le monde voit le faux de votre raisonnement en ce que les hommes n'acceptent les choses que par l'instruction, la suggestion, l’éducation, l’exemple, la coutume etc.

Ce n'est pas naturellement qu'ils le croient, ce n'est pas sans difficulté qu'ils s'y rendent lorsqu'on leur' propose en âge de raison et sans autorité. Mon argument n'est pas que la vérité est tout ce que beaucoup d'hommes croient, quoique hors et contre le bon sens, lorsqu'ils y sont induits, mais ce que les hommes croient naturellement sans induction, fraude ni contrainte, au moins ce qu'ils acceptent sans répugnance, dès lors qu'on le leur fait entendre.

Je soutiens qu'il n'y a que la vérité qui puisse se présenter également à tous les hommes ou leur paraître recevable quand on leur présente ; vous soutenez, vous, qu'il n'y a que la vérité qu'on puisse insinuer à quelques hommes par ruse, par surprise, par violence.

Pardonnez-moi, M.R.P., mais ma franchise naturelle l'emporte [3] sur le respect que j'ai pour vous et sur les sentiments de droiture qu'on ne peut lui refuser sans insulte. Je ne puis m'imaginer qu'un si grand génie n'ait pas vu ce défaut, ni par conséquent que vous parliez sincèrement. Tous les théologiens sont damnés pour de pareilles espèces de mensonges, mais je ne doute pas que N.S.P. le pape n'ait donné une dispense générale et indulgence plénière sur ce sujet.

Il est certain que tous les hommes sont sur la divinité comme sur le reste des choses incontestables ; un sauvage a une idée des quantités, il comprend qu'il y a un certain rapport entre les grandeurs et qu'il y a des nombres, il en fait même quelque usage ; mais n'ayant jamais réfléchi ni médité sur des points si évidents, il est resté si court que nous disons qu'il ne sait ni géométrie ni arithmétique, au lieu de dire qu'il n'en sait que très peu. Nous disons tout de même qu'il n'a aucune religion, ni la moindre notion du premier être, au lieu de ne lui en attribuer qu'une petite et confuse, puisqu'il en a également les principes que de l'arithmétique et de la géométrie, desquels principes il ferait plus d'usage si les nécessités de la vie présente l'y engageaient.

Il est inutile de pousser cet endroit, il y a peu d'athées et il n'y en aura point du tout dès qu'il y aura une religion judicieuse contre laquelle les plus pures lumières de la raison ne se révoltent point et qui ne sera point un piège à prendre les hommes pour les jeter dans les fers d'un certain nombre de scélérats qui s'en moquent.

Cherchons-la donc, cette religion judicieuse, réelle et véritable, glorieuse à Dieu et salutaire aux hommes. Pour la trouver, faisons réflexion que la raison est l'unique lumière par laquelle les hommes se puissent conduire et le seul moyen d'atteindre et de pénétrer la vérité par une sérieuse et entière méditation sur leurs idées. Si nous apprenons les sciences par les études, par la lecture et par les discours des maîtres, ce n'est que pour abréger et pour nous prévaloir [4] du travail d'autrui, c'est pour nous épargner les fatigues avec lesquelles nous aurions pu parvenir à ces belles découvertes comme les maîtres et même comme les autours et inventeurs, ou bien c'est profiter de l'effort des grands génies auxquels nous sommes

inférieurs. Avec tout cela, il faut toujours absolument nous consulter, il faut toujours que nous connaissions qu'ils ont raison. Enfin, lorsqu'il faut choisir entre plusieurs opinions, nous sommes les seuls juges, c'est nécessairement à nous-mêmes à décider, si nous ne voulons tirer au sort. Mais on ne se rapporte point au hasard sur une matière de la dernière conséquence ; on tourne bien à croix et à pile pour un lot de partage ou pour l'autre, parce qu'il est supposé que les deux lots sont égaux, on ne tourne pas pour savoir si on en aura un ou point du tout.

Entrons donc, Mon Révérend Père, dans ce grand ouvrage, entrons en nous-mêmes, consultons l'Etre parfait auquel notre intelligence est unie, donnons gloire à la raison qui n'est qu'une dans le créateur et les créatures intelligentes et, par une attention sérieuse et sincère, dégagés de toutes passions et libres de tous préjugés, méritons d'être éclairés.

Ah ! Si le R.P. Malebranche, avec la sublimité de son génie, sa pénétration, sa profondeur et toute sa science était aujourd'hui sans prévention et sans engagement, quel service il rendrait au genre humain ! Quelle suprême gloire il donnerait à Dieu ! Quel beau système fondé, lié, soutenu, bien expliqué, bien exprimé, utile encore plus que merveilleux, il nous ferait voir !

La vérité peut se passer de si rares talents, c'est la fausseté qui en a besoin. Loin de vouloir surprendre par l'éducation, de vouloir forcer par les supplices, la vérité ne veut pas seulement se servir de l'éloquence, elle dédaigne un art trompeur qui peut séduire par de faux brillants, elle se contente de rapporter ses raisons sans art, sans artifice et avec une candide simplicité, sans tour, sans empressement, et, avec si peu d'appareil, elle force les esprits à se rendre comme le soleil, quoique sans violence, se fait voir, malgré qu'on en ait.

[5] *Section première*. De l'Existence de Dieu.

Dans cette confiance, j'examine la première de mes pensées qui me semble le mériter ; ce n'est pas si je suis, puisqu'il ne me paraît là-dessus aucune difficulté et que je vois clairement que personne ne peut b douter sur sa propre existence, mais qui m'a fait, qui a fait les cieux, la terre, les animaux, les plantes, qui leur a donné la vie, qui a formé un arrangement si merveilleux et imprimé un mouvement si admirable, qui pousse le soleil et la lune jusqu'à un certain point et les renvoie sur leurs pas par une marche égale à celle qu'ils avaient tenue pour y arriver ; qui entretient un cours si beau et si surprenant ? Sans doute, ce n'est ni un ni plusieurs hommes, puisque je ne puis rien faire d'approchant et que je ne comprends pas même comment cela se fait. C'est donc un être plus sage et plus puissant, car il faut une sagesse extrême pour inventer la fabrique d'un tel ouvrage, en prévoir toutes les difficultés, en comprendre toutes les parties, et en combiner tous les rapports, il faut un

pouvoir sans bornes pour exécuter un si vaste projet.

Que je me borne à la contemplation du corps du plus vil animal qui agit, qui se nourrit, qui croît, qui engendre son semblable, qui vit par un mouvement perpétuel de liqueurs fines *e* sans qu'on en voie ni qu'on puisse en comprendre le premier ressort, mon esprit se perd et se confond. Je vois que l'esprit de tous les hommes se perdrait, se confondrait dans la seule imagination des choses nécessaires à la construction d'un pied de mouche ou d'une feuille de chardon ; et, quand il serait possible qu'il vînt à bout d'imaginer la mouche avec le nombre et la disposition d'une infinité de filaments creux, cannelés et configurés de cent mille manières, une multitude de liqueurs et de corpuscules coulant entre eux, il n'oserait tenter [6] l'exécution de la moindre, ou plutôt de la plus grossière partie. Celles que nous ne pouvons découvrir qu'avec le microscope sont peut-être composées d'un million d'autres.

C'est donc l'ouvrage d'un être bien au-dessus de nous autres malheureux. Et quel est cet être ? Il n'y a que deux réponses : c'est un être qui nous passe en perfection, mais qui ne les a pas toutes dans le suprême degré, ou bien c'est un être absolument infini, qui a toute la sagesse , tout le pouvoir et généralement toutes les propriétés de l'être possibles.

Si j'appuie sur la première réponse, je me demande qui a fait cet être fini si puissant, et me voilà retombé, au moins après beaucoup de cascades, sur la seconde.

Il est vrai qu'il n'est pas absolument impossible qu'un être fini ait formé le monde, en arrangeant seulement les parties d'une matière préexistante. Il y a plus de difficulté de l'union de l'esprit à un corps ; néanmoins l'impossibilité n'est pas encore manifeste, non plus que pour la connaissance des actes intérieurs de ces esprits, mais pour le jugement de la bonté ou malice de ces actes, les combinaisons en sont infinies. Ainsi ce serait toujours à l'être l'infini à qui il devrait rendre compte. Ceci est un peu anticipé et sera traité à fond et distinctement dans la suite.

Dire que tout s'est fait par hasard, par le mélange et l'union fortuite de divers corpuscules, est un amas de paroles qui ne mérite point de réponse. Le moindre ouvrage des hommes porte le caractère d'un être intelligent, d'une certaine sagesse, d'une certaine puissance. On peut bien soutenir verbalement une telle folie et alléguer mille et mille mauvaises subtilités. On peut bien soutenir que ce n'est pas le soleil qui nous éclaire mais qu'il se trouve par hasard sur notre horizon, pendant le temps qu'il y a de la lumière. Je passerai un fer ronge sur le nez de ces gens-là, leur soutiendrai que ce n'est pas moi qui les ai brûlés mais que, par hasard, je les ai touchés, lorsque nécessairement ils devaient sentir la douleur dont ils se plaignent. Je les enfermerai dans une chambre où on ne leur portera [7] ni à boire ni à manger, et leur dirai qu'ils s'en prennent au cours fortuit des atomes qui ne sont point agencés de manière à leur présenter du pain et du vin.

Ces espèces d'extravagants, tout spirituels qu'ils peuvent être d'ailleurs, ne seront point dangereux, personne ne donnera dans leur opinion ou plutôt dans leurs discours (car il n'y a nulle apparence qu'ils pensent ce qu'ils disent). Personne n'en fera seulement le semblant sans quelque grand intérêt

D'où vient admire-t-on tous les jours les productions naturelles qui approchent de celles de l'art, d'où vient les cherche-t-on, d'où vient les serre-t-on avec soin et en fait-on l'objet de sa curiosité ? si ce n'est que ces productions que j'appelle naturelles sont de purs effets du hasard, et qu'on a une idée que le hasard ne peut atteindre l'art. Sans cette idée, si on avait présenté à Démocrite, à Epicure, à Lucrèce une pièce de marbre représentant le plan juste de la ville, de leur demeure, et l'élévation des plus somptueux bâtiments, avec le portrait des habitants avec leurs différents habits, suivant les qualités et les exercices, ils n'auraient dû en faire aucun cas, puisqu'ils voyaient tous les jours d'autres effets du même hasard bien autrement considérables. Ce que je viens de dire n'est rien en comparaison de ce qui se voit dans les hommes, dans les animaux engendrant, se remuant, vivant, croissant, dans le mouvement des cieux et des astres, allant et retournant sur leurs pas avec une si prodigieuse vitesse et néanmoins si réglée. Ils n'auraient point admiré un microscope, une montre, un métier à faire des bas d'estame, un orgue, cent mille gros volumes écrits avec une absolue conformité en peu de mois, ils n'auraient pas seulement regardé la mouche d'Archytas ; tout cela n'étant rien en comparaison d'un nombre infini d'animaux que nous foulons aux pieds, et qui, dans leurs sens, n'auraient été que le résultat d'un concours fortuit d'atomes. On ne donne point le titre de fort habiles pour savoir imiter le hasard, c'est pour imiter l'art du créateur qu'on l'acquiert. Un peintre qui copie bien des marbres [8] est un barbouilleur en comparaison de celui qui copie bien la figure humaine avec tous les caractères des passions. Certainement ces grands philosophes, contre leur système, auraient admiré, recherché et conservé précieusement tous les miracles de l'art que je viens de citer.

Ces espèces d'esprits forts, fous ou opiniâtres, esclaves de la vanité de paraître spirituels et subtils, ne veulent apparemment admettre qu'une force mouvante qui met toute la matière en train, duquel train toute la machine du monde s'est fortuitement formée, comme un ressort, écartant certains petits corps, en formerait certaines figures. Cette idée de forces mouvantes est à leur esprit ce qu'un poids ou un ressort est à leurs sens. C’est une puissance aveugle qui pousse la matière suivant diverses directions, d'où résultent des réflexions et contre-réflexions, en sorte qu'il en naît certains assemblages et certains cours qui font tous les corps et toutes les qualités que nous voyons.

Mais moi, je pense que je vois, je me représente le passé et l'avenir, je médite des

moyens et les compare avec les oppositions. Je prends des précautions et viens à bout des choses très composées, très difficiles, très embarrassantes et très traversées. Je suis libre et je me porte où je veux. On m'est contraire. Je dispute de tout, de moi-même, de ma nature. Une puissance aveugle peut-elle m'avoir fait si clairvoyant ? Une simple force mouvante peut-elle m'avoir fait pensant, jugeant, combinant, raisonnant, niant, affirmant ? Un être sans sentiment peut-il m'avoir fait sensible ? Une faculté agissant sans choix et sans fin peut-elle m'avoir fait capable de me proposer une fin, et de trouver les moyens d'y parvenir ? On ne donne point ce qu'on n'a pas. On ne fait point i infiniment plus parfait que soi-même. Il y a donc un autre être, infiniment plus parfait que l'homme, plus sage, plus libre, plus puissant, plus juste. Et quelles bornes donnera-t-on à ses perfections ? Sur quel fondement demeurera-t-il à quelque point que ce soit ?

Je puis donc présentement compter que me voilà parvenu à la connaissance du souverain Être, ce comble de perfections, et si infiniment infini [9] qu'à quelque élévation que je me guinde, à quelque effort d'imagination que je me porte, quelque expression que je forme, je suis toujours si fort au-dessous de comprendre et de dire parfaitement ce qu'il est, que mes plus sublimes pensées et mes plus nobles discours sont presque des insultes, comme c'en serait en quelque façon de dire qu'un grand roi a une chambre tapissée, qu'il ne fait point de voyage à pied, qu'il n'apprête point lui-même ses repas etc.

Ce n'est pas ici une chute comme le *Que vois je ? Philédon à genoux aux pieds du crucifix* ni comme votre *Ah ! Théodore, comment pourrai-je vous ouvrir mon cœur ?* etc. Pardonnez-moi, M.R.P., je ne vous excepte point de la foule sur cet article, vous allez vous casser le nez comme les autres. Quand il faut en venir à la preuve de la religion chrétienne, de la trinité, de l'incarnation, et à celle de tous ses dogmes particuliers, du péché originel, de la grâce etc., vous dites des pauvretés, des puérilités à faire pitié à un écolier de troisième. Ce n'est pas votre faute, c'est qu'il n'y a que cela à dire.

Voulez-vous souffrir, M.R.P., un effort de franchise qui est presque mon unique tyran ? Je crois que, n'osant dire la vérité directement, vous prenez ce tour pour la montrer ; prêcher au stupide vulgaire à haute voix et en termes clairs contre ce qu'il trouve établi et dont il est entêté est très dangereux et à peu près inutile. Les esprits solides verront bien qu'un grand génie ne peut prendre une pareille fausseté pour une preuve raisonnable, ni espérer d'en surprendre les esprits les plus médiocres, ainsi ils infèreront ce que je veux dire, qu'on ne peut alléguer que des absurdités en faveur du christianisme.

J'entends, M.R.P., de ce qui est particulier au christianisme, car la ruse est de lui faire honneur de mille choses qui lui sont communes avec le bon sens tout pur et qui ne lui

appartiennent non plus que l'avantage d'avoir des yeux et des oreilles aux seuls Français.

Je vous demande très humblement et très sincèrement toutes les excuses possibles d'un trait qui peut-être vous blesse, mais avant de [10] vous fâcher, examinez bien, M.R.P., si j'ai tort et s'il ne vous fait pas honneur. Au reste, c'est tête à tête que je parle.

Mes méditations, mes réflexions et mes raisonnements portent naturellement à ma conclusion. Il ne faut point avoir recours à tant de subtilités pour prouver l'existence de celui dont nous sommes l'ouvrage ; si quelques personnes se sont égarées pour nier la divinité, leur cœur se taisait pendant que leur bouche parlait, ils n'ont été poussés à l'excès de cette brutalité si déraisonnable que par les conséquences extravagantes que les ministres des différentes religions en tirent. Quoi ! ont-ils dit, ici cet être souverain est le soleil, là c'est le feu, en d'autres endroits, c'est un vil animal. De grands peuples célèbres par leur génie, leur science, leur courage adorent une multitude de noms en l'air qui n'ont aucun sujet réel. Il y a cent divinités en un lieu, mille en un autre, des millions ailleurs. On dresse des autels dans une fameuse ville à celle dont on n'a aucune connaissance. On leur donne des femmes, des enfants, des passions, des faiblesses, des vices. On prétend qu'ils se gagnent par des fadaises et même par des choses abominables. On entre en marché avec eux, on mêle des infamies à leur culte, partout cérémonies différentes, odieuses, extravagantes. Quelques-uns parlent d'un seul dieu et lui attribuent tant de pauvretés que rien n'est plus digne de risée et de compassion. D'autres, qui font grand bruit dans le monde, croient ce dieu unique en trois personnes, et tirent de ce dépècement mille et mille conséquences impertinentes, ils lui associent une multitude de subalternes et de tout cela tirent un prétexte non seulement d'excroquer, mais d'exercer les plus horribles tyrannies. Ces gens-là même ne peuvent convenir de leurs principes, et encore moins des différents dogmes qui en doivent suivre. C'est chicanes et combats perpétuels, violences, vexations, cruautés, barbaries sans fin et sans mesure des plus forts contre les plus faibles.

La première vérité ne peut causer tant de différends et de désordres ; les hommes ne peuvent s'accorder parce qu'il s'agit d'une fausseté. La vérité est simple et uniforme, elle n'est jamais contestée et universellement défigurée, encore moins insinuée par artifice et soutenue par la violence.

[11] Si ces gens avaient vu régner une opinion juste et raisonnable, un culte sans reproche, tout spirituel et sans intérêt, ils n'auraient point étouffé leurs lumières naturelles et parlé contre l'instinct intérieur dont tous les cœurs humains sont pénétrés. Et après tout cela, cet instinct qu'on nomme conscience et la raison ne laissent pas de murmurer si elles ne crient plus.

Je ne rejette point toutes ces belles pensées métaphysiques que les esprits sublimes ont

produites, je suis même persuadé qu'on les peut pousser et éclaircir à l'infini. Mais je suis absolument sûr qu'elles ne sont point à la portée de tout le monde et qu'ainsi, quand elles seraient les plus démonstratives, elles ne seraient pas les plus convenables ni les premières dans les desseins de Dieu sur notre instruction, puisqu'elles sont difficiles à trouver et à comprendre.

Les preuves tirées de la fabrique du monde confondent les savants comme les ignorants, les stupides comme les plus subtils, et même ceux-ci plus que les autres, leur pénétration leur faisant découvrir mille beautés dans l'immensité de l'univers et dans l'art dont chaque partie a eu besoin. On ne peut assez admirer les qualités de cette preuve si bien proportionnée à celle de tous les esprits. Les petits génies se contentent aisément ; ainsi, ils en voient assez, quoiqu'ils comprennent peu la beauté de l'univers. Les savants et les grands esprits en demandent davantage ; aussi leur pénétration et leur étude leur font-elles découvrir des merveilles à l'infini ; ainsi cette preuve est dans la juste mesure.

Je ne fais point ici le personnage de docteur, je ne prétends rien enseigner, je ne veux que réveiller ceux qui dorment, je ne demande point qu'on m'en croie ni qu'on s'en rapporte à d'autres. Je ne propose point l'autorité ni le poids de l'opinion la plus commune. Il est midi, voilà un horloge, voilà un cadran, voilà le soleil sur votre tête : regardez-y. On tourne la tête, on lève les yeux, on voit comme moi, sans en avoir meilleure opinion de mon discernement, sans me payer ni en argent ni en respect. C'est la vérité, c'est la réalité qui frappent et qui agissent.

[12] Cet être que tous les hommes ont présent à l'esprit et au cœur sans presque s'en apercevoir, se fait sentir très vivement au moindre avertissement. Ensuite, une attention médiocre nous fait trouver que c'est l'Etre nécessaire, l'Etre indépendant, l'Etre immense, l'Etre éternel, l'autour de toutes choses, qui est lui-même l'essence de toutes choses, qui pénètre l'univers sans l'occuper, qui le borne et le passe.

Je pousserais bien loin le récit de mes idées si je ne craignais de m'égarer dans les expressions qui ne répondent point juste à ce que je pense ; ce que j'ai dit suffit et voilà l'Etre que toutes les intelligences connaissent et que nous appelons Dieu.

Je suis plus que très persuadé que tout homme sain, entier et neuf (je veux dire : qui ne soit point prévenu par la suggestion, corrompu par l'intérêt), recevra cette proposition sans la combattre, que les peuples entiers s'y rendront sans difficulté et en avoueront hautement la vérité dès qu'on se bornera à ses suites légitimes.

Attributs de la Divinité.

Pour passer de la spéculation à la pratique, et tirer les justes et nécessaires conséquences de cette grande et premièrc vérité , il faut un peu rapprocher des idées si élevées et les accommoder à notre faiblesse. Pour y parvenir, je divise cette perception de la divinité, quoique très simple et d'une pièce unique, quoique je n'y conçoive qu'une qualité indistincte et indivisible, savoir l'absolue perfection.

Or je ne vois point qu'on puisse regarder cette souveraine et unique perfection qu'à trois égards.

1°. De tout connaître, tout voir, tout comparer, tout combiner, pénétrer toutes sortes de rapports par un seul et même acte : c'est ce que je nomme la sagesse divine.

2°. Pouvoir faire tout ce qui est quelque chose, tout changer, tout déplacer, tout mouvoir, tout arrêter : c'est ce que j'appelle la puissance infinie de Dieu.

3°. Juger juste et précisément du mérite, être soi-même la loi éternelle et nécessaire qui emporte la punition du crime et la récompense de la vertu : voilà ce que j'entends par la justice divine. Il me semble que tout est renfermé là-dedans, sauf l'éternité et l'immensité qui ne sont que des sujets de spéculation [13], et que la moindre attention fait découvrir. A l'égard de la bonté, Dieu n'en a point à notre manière, ni de miséricorde ; tout cela est compris dans sa justice, comme j'espère l'expliquer clairement. Il ne reste plus que l'unité que je laisserais par la même raison si l'expérience ne m'apprenait qu'elle influe extrêmement sur la pratique, puisque l'homme est tombé dans une~ si terrible abîme à cet égard, que presque tout le monde admet la pluralité des dieux, séduit par des scélérats à qui un dogme si monstrueux est nécessaire. Disons-en donc deux mots qui seront suffisants sur une matière si claire.

Naturellement, il ne viendra point en pensée qu'il y ait plusieurs dieux, puisqu'un seul est parfait et possède tout. La moindre attention fait sentir le ridicule de la multitude, et le plus subtil ne peut apporter aucune vraisemblance pour la pluralité puisqu'un seul suffit ; il y aurait la même raison pour cinq cents millions que pour deux. D'ailleurs, il y a de l'impossibilité ; il faudrait qu'ils se pénétrassent, qu'ils agissent ensemble pour ne faire qu'une même chose par plusieurs actions ou qu'ils se contrariassent les uns les autres.

On niera qu'un seul et unique être ait toutes les perfections possibles, mais sans fondement ; il n'y a pas plus de difficulté qu'elles soient toutes réunies en un seul sujet que dispersées en plusieurs, et il y a des raisons évidentes pour qu'elles ne soient point partagées, puisque l'une priverait l'autre de son effet si elles étaient conduites par différentes volontés, rien ne pouvant fixer celles qui appartiennent à l'autre, non plus que le nombre de ces êtres.

Ce qu'ont imaginé certaines gens après bien d'autres, et que nous soutenons sous d'autres noms, savoir qu'il y a deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, sera réfuté par l'éclaircissement que vous verrez, M.R.P., sur le bien et le mal.

Rien n'est plus certain que ce que j'ose affirmer, c'est que tous les peuples qui ont admis la pluralité des dieux en ont toujours reconnu un suprême qui était proprement le vrai et seul dieu ; les autres n'avaient ce nom que par figure et par participation dans un sens très différent [14], quoique par la suite des temps et par la corruption ordinaire à toutes choses, cette différence soit devenue obscure et presque imperceptible. Ces êtres subalternes et forgés ne sont que l'invention des prêtres qui ne sont pas embarrassés d'en faire une distinction bien nette, par la règle que c'est une eau trouble et que la pêche en est plus abondante. Cette distinction même a toujours été en s'affaiblissant, le peuple joignant sans peine la même idée aux mêmes mots. Des gens d'érudition feraient une démonstration de ceci par induction en parcourant historiquement tous les peuples de la terre qui nous sont connus. Je le vois assez pour en être sûr, comme je suis sûr que les Romains ont fondé sur de très petits commencements le plus puissant empire dont nous ayons connaissance, mais non pour le détailler et le faire voir aux autres.

Telles gens, j'entends les prêtres, les suppôts, les ministres de religion, personnages se disant vicaires de J.-C. et de Dieu, ses officiers et ses oints, perdront éternellement le véritable culte de la divinité. Je mettrais ma vie contre un liard que l'idolâtrie n'a commencé que lorsqu'il y eu des particuliers qui ont fait leur métier de servir la divinité pour le public. Ils ne trouvaient pas assez leur compte avec un dieu qui remplit tout, qui est partout, qui voit tout, qui entend tout, qui fait tout en lui-même et par lui-même, sans peine, par les seules vues de sa sagesse et de sa justice et par le pur et simple acte de sa volonté. Ils trouvaient bien mieux leur compte, leurs intérêts et le prétexte de se faire respecter avec le moyen de s'engraisser dans la multitude des divinités, dont l'une s'opposait à l'autre, dans des divinités qui se laissent vaincre par des flatteries, des présents, qui se laissent corrompre par leurs favoris, qui ont besoin de seconds, de lieutenants, de vicaires. Enfin, il leur fallait des dieux avec toutes les faiblesses humaines, parce que, pour les flatter et en profiter, on emploierait les présents et autres moyens humains dont ils s'empareraient. C'est pour cette raison qu'on voit ces indignes scélérats s'appuyer impudemment de comparaisons impertinentes qui frappent les esprits grossiers et ignorants, toutes fausses et injurieuses qu'elles soient à la divinité.

Ils ont ensuite passé à faire des dieux matériels afin qu'on ne pût les trouver que chez eux, qu'on les vînt chercher avec des offrandes de la même nature et qu'ils puissent s'enrichir des brutales dévotions [15] du peuple. Enfin, sous nos yeux, ce qu'a dit un bouffon burlesque, *On vient l'offrande en main pour te graisser la patte,* s'exécute tous les jours ; on donne de l'argent au prêtre pour faire agir Dieu ou le saint, comme on graisse la patte d'un portier pour avoir entrée chez le ministre, et celle du secrétaire, du mignon, du favori, de la maîtresse pour se le rendre favorable et en obtenir quelquefois une injustice.

Les deux premiers attributs de la divinité, la sagesse et la puissance auxquelles on peut joindre l'éternité et l'immensité, ne peuvent que nous ravir en admiration et par conséquent nous imprimer de profonds respects, avec une souveraine vénération mêlée de crainte et d'une espèce de joie et de plaisir, dont suit la soumission, et tous les autres sentiments que nous comprenons sous le nom singulier d'adoration, incommunicable à tout autre qu'à l'Etre parfait.

Rien ne s'oppose à ce tribut, puisqu'il est d'une équité évidente et qu'il ne nous coûte quasi rien. Ces sentiments ne nous privent d'aucun plaisir et ne nous engagent à rien de pénible. Il n'en naît ni chagrins, ni douleurs ; ces sentiments sont naturels et comme forcés, aussi n'emportent-ils que peu ou point de vertu, quoique ce fût un crime horrible que de les refuser, à peu près comme il n'y a pas de docilité à se rendre à une démonstration géométrique et qu'il y aurait une opiniâtreté à y résister.

Je ne me sers point du mot d'aimer ni de plaire, qui ne me paraissent pas propres ; j'essaierai dans un article particulier de vous faire entrer dans mes raisons, M.R.P.

Faisons maintenant réflexion que tout l'univers matériel et machinal n'est point l'objet direct des desseins de Dieu dans sa formation, qu'il a vu de toute éternité ce que fera cette machine éternellement, qu'ainsi l'exécution était inutile pour lui, qu'il n'avait pas besoin de lui donner l'existence, sans que cette existence était nécessaire pour les hommes : il fallait placer l'homme, il fallait le nourrir et [16] donner matière à ses contemplations ; celle de sa propre personne aurait été insuffisante ou peu touchante pour la plupart.

Les hommes sont les seuls êtres qui peuvent occuper extérieurement la divinité, savoir par leurs actes qui sont d'une liberté absolue telle que la divinité ne les prévoit point. Si ces actes avaient été déterminés, enchaînés les uns aux autres et prévus, il aurait été superflu de leur donner l'existence. Cela est clair et net à qui voudra le méditer, regardant toujours Dieu comme Dieu, sans tomber dans la ridicule comparaison qu'on a coutume d'en faire avec les hommes par leur faible et leurs vices. Les hommes, après avoir conçu un dessein, se font un plaisir de l'exécuter et de voir qu'il réussit. Il y a mille différences dont chacune est infinie ; les hommes doutent toujours du succès d'une nouvelle invention, ce doute fait le plaisir entier du succès, ils en tirent des commodités etc. J'en demeure là, parlant au père Malebranche qui verra tout cela et se l'expliquera mieux que moi, qui le vois néanmoins bien distinctement et si clairement que j'ose assurer que je satisferai à toutes les difficultés qu'il y voudra trouver.

Ce sont ces actes libres, lesquels, réglés sur l'instinct spirituel que nous nommons conscience et sur la droite raison, sont les vertus que Dieu nous demande, en quoi nous sommes les maîtres de lui obéir. Ce sont ces actes libres lesquels, déréglés à l'appétit de nos passions contre la conscience et la raison, sont le vice que Dieu nous défend, en quoi nous

sommes les maîtres de lui désobéir.

Pour pénétrer parfaitement ce point où gît toute la morale, qui contient tous nos devoirs et par conséquent tout le sujet de nos craintes et de nos espérances, enfin l'unique motif de toutes nos actions, examinons le dernier des attributs de la divinité, examinons à fond ce que c'est que la justice divine en elle-même et ce qu'elle emporte à notre égard. [17]

Je suis persuadé et je compte qu'en voilà suffisamment sur l'existence de Dieu et sur ses attributs, d'autant que nous avons découvert les causes de l'athéisme, qui n'est même jamais absolu, et que tous les philosophes, et surtout les chrétiens, ont assez poussé et prouvé ce point qui, à leur égard, n'était pas celui de la difficulté.

Section deuxième. De la Morale.

La justice en elle-même n'est autre chose que ce que dicte la droite raison par rapport à autrui ; c'est le droit que chacun a de conserver ce qui lui appartient et l'obligation de ne point violer ce droit, se contentant de ce qu'on possède légitimement et de ce qu'on peut acquérir sans faire tort à personne. Qu'on n'ôte donc rien aux autres, qu'on restitue si on a pris, que le supérieur n'ordonne rien qu'il ne voie qu'il devrait accepter s'il était inférieur, qu'il instruise de sa volonté de la manière qu'il connaît la meilleure, autant qu'il est en son pouvoir et traite ensuite ses inférieurs avec justice par rapport à l'obéissance, c'est-à-dire suivant leurs mérites ; que l'inférieur obéisse de bonne foi dans toute l'étendue de ses forces.

Aucun être intelligent sans prévention et sans intérêt ne contestera pas cette définition ; nous en avons vu tout le développement dans le second cahier à la 15^{e} vérité de cette définition, qui est la commune notion de tous les esprits.

Débutons par établir une maxime qui devrait avoir été écrite sur la main, l'oubli en ayant causé tant et de si horribles maux. C'est que Dieu nous a donné des idées claires et distinctes de toutes les vérités dont nous avons besoin d'être instruits. Celles qui nous passent ou dont nous n'avons aucun sentiment ne sont point nécessaires pour notre conduite essentielle.

[18] Il ne faut donc rien chercher en Dieu que ce que nous y voyons manifestement : c'est tout ce qu'il lui a plu que nous sachions et, par conséquent, ce qui nous suffit. Suivant toute apparence, on s'est souvent contenté de prêcher que J.-C. était fils de Dieu et que ce n'était que par lui qu'on peut entrer au ciel, ce qui pouvait avoir un sens tolérable ; il n'y avait pas grand venin dans cette prétention, quoique fausse. Ce mot de fils se pouvait expliquer en mille manières, surtout parmi un peuple d'un génie porté à la figure et aux expressions extraordinaires. On pouvait n'entendre par cette prédication autre chose, sinon que Jésus-Christ était une créature d'une grande excellence, faite exprès, ou, si on veut, d'une manière

extraordinaire et sans l'intervention d'un homme, pour réveiller les mortels et les rappeler de leurs égarements ; que ce n'est qu'en suivant ses leçons qu'on peutm mériter les récompenses de Dieu et éviter ses châtiments.

Si on s'en était tenu là et qu'on eût donné une interprétation raisonnable à ces leçons, il n'y aurait pas eu grand mal, mais il a fallu chercher du mystère, inventer la trinité, l'incarnation, le péché originel, la grâce, sept sacrements, le purgatoire, enfin tout l'attirail du papisme, le culte des images, les fêtes imaginaires et l'inquisition, pour réprimer les murmures de la nature et de la droite raison, qui troubleraient la possession des fruits de toutes ces inventions diaboliques. Quelles désolations n'ont pas coulé de là ? Et qu'est-ce, en comparaison, que ce qui a fait crier aux anciens philosophes : *Tantum religio potuit suadere malorum ?*

Après cette maxime, tirons de la justice de Dieu, qui est la justice essentielle et la justice absolument parfaite, la conséquence qui sera le fondement de toute la morale : c'est qu'il nous jugera avec une souveraine et précise équité [19] et que, par conséquent, notre unique affaire est la pratique de la vertu. Voilà ce que j'espère établir avec une évidence manifeste et d'une manière incontestable ; je lèverai toutes les difficultés, en sorte qu'il ne restera aucun lieu aux doutes ni aux disputes.

Si j'avais le génie et l'art du R.P.M., les choses seraient mieux tournées ou peut-être plus concises. Quelque peu de paroles de plus ou de moins, un peu mieux ou moins bien arrangées, ne sont que bagatelles, pourvu qu'on m'entende et que mes raisonnements se trouvent solides.

Si tous les scélérats que l'avarice, l'orgueil et l'ambition engagent à se porter à ces raisonnements pouvaient rester muets et immobiles pour quelques années, on verrait renaître la paix et la concorde parmi la plus grande et la plus belle partie du genre humain. On y verrait renaître la liberté, au lieu que les religions factices y ont apporté la discorde avec la désolation, y ont établi la tyrannie et le pillage. Elles ont introduit la plupart des crimes, autorisé ou couvert les autres.

Pour peu que je fasse de réflexions, je vois que celui qui m'a fait, étant d'une sagesse infinie, ne m'a pas fait sans une fin. Mais quelle peut être cette fin ? Je comprends cette souveraine sagesse comme absolument contente, n'ayant besoin de rien ; cependant me voilà. Quel est son but ? Ce n'est pas pour moi, qui n'étais pas quand Dieu a formé le dessein de me faire. D'ailleurs, je conçois qu'aucune intelligence n'agit que pour soi-même, ce qui est encore plus incontestable dans l'être parfait : Dieu a donc eu une fin qui le regarde lui-même.

Sans blesser le respect dû au grand génie du siècle, auquel la vérité est si redevable, il me semble qu'il y a trop de scrupule à vouloir prouver jusqu'à sa propre existence. [20] Qui niera bien qu'il est niera bien qu'il pense ; enfin, plût à Dieu qu'il n'y eût que ceux qui doutent

s'ils sont du nombre des êtres actuels qui fussent dans l'erreur.

Passons donc comme chose sûre que j'existe, par conséquent que Dieu a eu une raison de me faire et une raison qui le regarde directement, non comme chose nécessaire ou utile, mais comme chose convenable suivant son essence infinie.

L'essence de l'homme.

Le plus sûr et le plus court chemin pour découvrir les desseins de l'ouvrier est de bien connaître son ouvrage. Examinons donc ce que je suis. Mille et mille raisons, en mille et mille occasions, me disent 1° que je suis un composé de deux parties bien différentes ; 2° que j'ai une idée du bien et du mal ; 3° que je suis libre. Il est inutile de me sonder plus avant, peut-être même ne trouverais-je rien davantage qui mérite considération. Méditons ces trois articles de toutes nos forces, épuisons tout notre pouvoir à les pénétrer.

Suivant la maxime si sage que nous avons posée, je ne m'embarrasse point des difficultés inutiles, par exemple, si le monde est moins qu'éternel, étant une production et un ouvrage ; je ne puis comprendre que ce qui plaît à Dieu aujourd'hui ne lui ait pas plu de toute éternité et convenu. Et quelle raison l'aurait engagé à retarder son action ? Qui aurait pu la fixer à un temps plutôt qu'à l'autre ? Je comprendrais plutôt qu'il l'a crée de toute éternité, comme on comprend que certains cffets sont aussi anciens que leurs causes, mais je comprends plus clairement que cela me passe, et j'en demeure là.

Si la fabrique de l'univers, y comprenant aussi les hommes, est une création telle qu'on l'entend, c'est-à-dire s'il y a eu [21] un temps où il n'y avait rien absolument que Dieu, ou si Dieu a travaillé sur des êtres qui subsistaient déjà en sorte qu'il n'y ait de lui que la disposition et l'arrangement, c'est un abîme que la création au premier sens, on se perd quand on veut la sonder. De rien qu'il se fasse quelque chose est une thèse choquante que notre esprit ne peut admettre.

Il est vrai qu'on peut disputer qu'il y ait contradiction k absolue et manifeste cependant cette idée révolte. La puissance de Dieu est infinie, il est vrai ; mais le néant a pour ainsi dire une résistance infinie contre l'être et l'existence. Deux infinis sont égaux. Deux puissances égales restent en équilibre sans que l'une puisse vaincre l'autre. D'un autre côté, l'éternité ne paraît appartenir qu'à un seul et unique être et la raison ne peut l'accorder à la matière indifférente à toute modification, insensible et sans connaissance. J'avoue qu'ici mon esprit se perd et comprend qu'il y a une extrême vraisemblance que tout autre est de même, que ceux qui prétendent voir clair dans cette obscurité sont justement les plus aveugles, si ce ne sont pas des fous ou des orgueilleux qui se vantent de posséder ce qu'ils ne connaissent seulement

pas.

Une connaissance distincte sur ce chapitre n'est point nécessaire, il suffit qu'il me soit évident que le monde est, qu'il ne peut s'être fait de lui-même, que par conséquent c'est l'ouvrage d'un Être sage et puissant en un degré qui passe tout ce que je puis comprendre.

Contentons-nous de dire que Dieu est la cause efficiente du monde, qu'il est notre autour et notre créateur, tout autant que la chose est possible, d'une possibilité métaphysique la plus grande qui se puisse et que nous ne saurions pénétrer. N'en cherchons pas davantage, nous avons tout ce dont nous avons besoin ; passons à la méditation des trois articles proposés pour retomber de là sur la fin de notre création.

[22] Article premier. De la distinction de l'âme et du corps et par conséquent de la spiritualité et immortalité de l'âme.

Quand je m'examine sérieusement et que, libre des embarras de la vie, du bruit et du tumulte du monde ; que, débarrassé du tracas des affaires, je laisse aller mon esprit à tout ce qu'il peut atteindre, je sens et je vois que mon corps est une machine admirable dont quelques parties me sont soumises ; d'autres vont leur train sans que je m'en aperçoive, sans que je sache comment, et même malgré moi.

En même temps, je vois que cette machine surprenante n'est pas tout *moi* et que je suis quelque chose d'une autre espèce, puisque je puis considérer cette machine, l'estimer ou la négliger, la briser ou la conserver. Je n'y vois rien que ce qui convient aux machines que les hommes font, sauf qu'elle est plus composée, plus parfaite, plus considérable. Mais je suis bien sûr aussi qu'il y a en moi une autre substance que cette matière : je crains, j'espère, je vois le passé, et l'avenir, d'un seul principe j'en tire mille conséquences ; il n'y a point d'illusion là-dedans. J'ai mille autres raisons qui me convainquent que je suis autre qu'un simple être matériel et machinal : mon camarade me dit sérieusement que je suis un coquin, j'en reçois un chagrin violent qui me porte à risquer ma vie, à perdre ma fortune, à recevoir des blessures qui me feront longtemps souffrir.

Qu'y a-t-il dans ce mot qui ait pu blesser mon corps ? Rien. Ce mot en lui-même pourrait signifier une honnêteté, et en [23] quelque autre langue qu'il eut parlé ce serait la même chose. De plus, si un fol, un enfant, une femme, un prêtreau me l'avaient dit du même ton, je n'y aurais pas pris garde. Ce n'est donc pas mon corps que ce mot a blessé, c'est une autre substance que le frémissement de l'air n'a point frappée immédiatement, mais qui a connu que celui qui lui parlait avait de mauvais sentiments de moi, qu'il a eu assez mauvaise opinion de mon pouvoir pour me l'apprendre et que ceux qui en sont témoins ou en pourront

être informés me mépriseront, les hommes m'insulteront, les femmes me dédaigneront. Il n'y a rien de matériel dans ces sentiments et dans ces réflexions. L'estime et le mépris n'ont ni devant ni derrière, ils n'ont ni dessus ni dessous, gauche ni droite, rien n'y est raboteux ni poli, chaud ou froid, sec ou humide, blanc ni noir, doux ou amer ; on ne peut dire que l'un regarde le sud, l'autre le nord.

J'ai cependant reçu un coup, une atteinte, une blessure véritable et réelle, c'est donc une partie de moi qui est un être réel et véritable sans être corporel, que je connais sans pouvoir l'exprimer, que je sens être le véritable moi auquel la machine n'est point essentielle, mais une simple annexe. Dans le temps de la blessure dont je viens de parler, cette machine est restée la même qu'elle était auparavant, sans le moindre changement ; je n'ai senti aucune douleur par les sens, j'aurais même pu sentir du plaisir.

La douleur spirituelle se peut rencontrer avec le plaisir corporel, ce qui mettra en plus claire évidence ma pensée et la distinction si importante.

Je veux le faire avouer aux plus opiniâtres et aux moins raisonnables : qu'une femme d'honneur ait été trompée sous l'apparence de son mari, loin d'avoir senti quelque douleur corporelle [24], elle aura senti le plus vif des plaisirs ; cependant elle souffrira une peine mortelle en découvrant la fourberie, fût-ce même dans le temps de l'action. Qui peut être la partie souffrante en cette occasion ? Ce n'est assurément pas le corps. Donc c'est une substance qui n'est point corps, quoique très réellement existante : cela me paraît de la dernière clarté et à la porté de tout le monde. Ce n'est point non plus la découverte de la fourberie qui fasse quelque mal corporel, elle se pourrait encore faire par des plaisirs corporels, par des festins, par des concerts etc. Supposons que M. de Pourceaugnac soit un être réel, menons-le à la représentation de la pièce qui porte son nom, il crèvera de dépit pendant qu'il verra les autres spectateurs crever de rire. Quelle affection corporelle a-t-il de plus ou de moins que les autres ? Tout est égal du côté du sens.

Solution des difficultés.

Quand il se présenterait des difficultés embarrassantes, elles ne peuvent détruire un fait incontestable. Je trouve bien de la difficulté dans le mouvement local, dans le plus ou moins vite : si le nombre des parties est infini, il faut un temps infini pour parcourir le plus petit espace ; s'il ne l'est pas, on ne peut passer sur un certain espace qu'en un certain temps, puisqu'une partie indivisible ne peut être parcourue qu'en un instant indivisible. J'en trouve dans l'existence de l'univers que je ne puis comprendre ni éternel, ni tiré du néant ; dans la divisibilité de la matière, à laquelle je vois qu'il n'y a point de bornes, néanmoins qui

m'embarrasse en ce qu'elle semble mettre autant de parties dans un grain de millet que dans le globe de la terre, et donner un nombre actuellement infini [25]. Je n'en suis pas moins persuadé du mouvement local, de l'existence de l'univers et de la divisibilité de la matière à l'infini, parce que je sens ces choses je les vois et en comprends distinctement la démonstration malgré ces difficultés qui ne peuvent démentir mes sens ni ma raison, quoiqu'ils l'embarrassent, et qui n'ont point de démonstration contraire à me présenter.

Mais quelles sont ces difficultés ? Il ne paraît rien de cette âme après la mort, mais il n'y a nulle conséquence de votre non-connaissance au néant. Qui n'aurait vu ni ouï parler du microscope serait bien fondé à nier que le vinaigre est plein d'anguilles. Nous sommes engagés dans un corps qui nous empêche de voir les esprits, nous n'en voyons que les actions, les effets, les opérations et seulement en nous-mêmes ; quant aux vues claires et immédiates, nous n'en voyons les effets à l'égard des autres que par les conséquences que nous en tirons, comme quand un autre homme répond à ma pensée, je conclus qu'il l'a entendue et que j'ai fait impression sur lui comme il l'a fait sur moi ; comme quand je vois des ouvrages de l'art, je conclus que l'ouvrier avait une fin et qu'il a su trouver les moyens d'y parvenir.

Il y a toute apparence que les âmes, séparées des corps, se verraient à leur manière et que s'il y en a qui restent séparées, elles ont la connaissance des autres qui sont en pareil état, peut-être même de celles qui sont unies à des corps. Je ne reverrais jamais rien d'un boisseau de cendre de plomb tiré dans un canon, Je serais néanmoins bien sûr qu'aucun grain n'est tombé dans le néant. J'ai vu l'âme de Pierre agir, faire remuer son corps à sa volonté, entendre ce que je lui disais, comprendre mes pensées, répondre à mes objections, m'en faire, raisonner, tirer des conséquences etc. Pierre est mort, c'est que l'union de cette âme au corps a cessé [26] mais le bon sens nie que cette âme soit anéantie. Toutes les questions qu'on peut faire sur son état, sur la localité ou non localité, et autres, mettent à bout ma science, sans donner atteinte à la réalité de cet être dont je suis persuadé par un raisonnement certain sur l'expérience du passé.

2°) Que l'esprit s'affaiblit à mesure que le corps s'altère et se détruit, cela est aisé à comprendre, puisque l'esprit est uni au corps et que cette union consiste à recevoir certaines impressions à l'occasion du corps ou par le moyen de ce corps, à agir indépendamment par lui et de lui. Les actions de l'esprit s'affaiblissent, ou même cessent, si certains organes s'altèrent ou se détruisent par rapport à leur forme, c'est-à-dire se corrompent quoique l'esprit reste entier. Sans aller plus loin, mon écriture est moins nette à mesure que ma plume s'use à mesure qu'elle sèche ou qu'elle s'ouvre. Personne ne s'est jamais avisé de dire que les deux tiers de l'âme d'un aveugle et sourd est périe ou que celle d'un paralytique l'est à moitié. Le plus grossier paysan conçoit que ces maladies sont les mêmes essentiellement et que le défaut

n'est que dans les yeux et dans les oreilles etc. Une comparaison grossière et peu juste le sera assez pour faire concevoir la chose : un bon astronome, avec d'excellents instruments, fera mille observations, prédictions etc. Si on lui ôte ses instruments et qu'on ne voie plus rien de lui, on n'en conclura pas qu'il est mort. Si on a gâté ses instruments, on n'en doit pas aussi conclure qu'il a perdu sa science, supposé qu'il tombât dans quelque erreur. Il avait un astrolabe mal divisé, il a compté 30 degrés où il y en avait 40 : ce défaut a influé dans le reste de ses opérations qui a son égard sont justes.

L'union d'un esprit au corps n'est point douteuse, comme on l'a vu, [27] et le plaisir et la douleur en convainquent en trop d'occasions. Que ce soit la simple volonté de Dieu qui cause ces sentiments suivant les occasions et les règles qu'il a établies, ou que cela se passe autrement, il n'importe. Je vois que cela est curieux, mais inutile pour ma conduite dont il s'agit ici.

Je sais bien que le pain me nourrit : que ce soit par une qualité appelée nutritive ou parce que ses parties, se divisant, pénètrent celles de mon corps et s'y unissent, cela m'est indifférent. Je mange et je vis. Je conclus tout de même que, quoique les opérations de mon corps altèrent les opérations de mon esprit, mon esprit n'en est pas moins le même ; que lorsque l'altération et la corruption du corps sera telle que mon esprit ne paraîtra plus agir en tout à l'égard des autres hommes (comme ceux de tous les morts n'agissent plus à mon égard), mon esprit ne laissera pas d'exister, d'être le même, de penser, s'il reste libre, et d'exercer les mêmes fonctions qu'il exerce présentement, s'il est uni à un autre corps.

Tout de même que je n'ai perdu aucune partie de mon âme pour être devenu sourd, mais seulement une partie de mon corps, il n'y a pas plus à conclure de la cessation totale de mes actions à l'anéantissement de mon âme que de la cessation d'une partie de ces actions à l'anéantissement d'une partie de mon âme.

Il est encore à remarquer que dans ces afflictions de l'âme, dans ces occasions où elle souffre à cause du corps, où elle semble perdre de sa force, elle est toujours la même, comme le soleil éclipsé.

Elle est souvent en état de voir cette perte, d'y faire réflexion, quelquefois de la réparer, mais quand elle ne ferait que s'en apercevoir, c'est assez pour marquer sa réelle distinction. Si dans les fortes affections de l'âme, comme dans le violent sommeil, [28] dans les léthargies, dans les rudes accès de l'épilepsie, l'âme paraît entièrement anéantie, il est clair qu'elle ne subsiste pas moins ; il ne lui reste aucun souvenir de ce qu'elle a fait pendant ce temps, cependant elle existait toujours, ou bien elle est reproduite.

Mais par qui et comment, et pourquoi croire qu'elle a cessé d'être ? Elle a toujours agi, c'est-à-dire, toujours pensé. Mais les organes de la mémoire n'ont pas été touchés, peut-être ne

l'ont-ils pas été en tout ; ces sortes d'états les rendent trop durs ou trop humides, ou les enveloppent en quelque sorte : il est à croire que dans ces malheureux instants l'âme a des pensées embrouillées, qu'elle se croit dans des embarras, comme il arrive dans les rêves des songes proportionnés à l'état actuel de son corps, comme sont tous les autres.

J'ai sur ce sujet, M.R. P., un recueil de raisonnements et d'expériences qui ne serait pas indigne de votre curiosité.

Mais il m'est indifférent de savoir précisément en quoi gît l'union de mon âme à mon corps, comment elle a commencé et comme elle subsiste. Il n'en est pas de même de sa durée ; le passé est passé, mais l'avenir demande toute l'attention dont je suis capable. C'est là le véritable sujet de mes craintes et de mes espérances, sur quoi je dois prendre parti. Rien n'approche de la conséquence de ce parti, toute autre occasion où je délibère n'est rien en comparaison : la vieillesse, les maladies, la dissolution de tous les corps, l'histoire la mort journalière des hommes m'assurent que je mourrai aussi. Il m'est donc de la dernière conséquence de voir si cette mort est une fin absolue de moi tout entier ou si ce n'est qu'une séparation de deux choses entièrement [29] différentes, dont une seule est véritablement moi, l'autre n'étant qu'une annexe indifférente bien moins considérable et plus différente du véritable moi que mon habit ne l'est de mon corps.

Si ce véritable moi reste après cette dissolution qu'on appelle la mort, que deviendrai-je ? Car enfin voilà ce véritable moi clairement connu par rapport à son existence, quoique bien confusément par rapport à sa nature. J'ai déjà aperçu et même très bien connu que j'ai été fait pour une fin, que Dieu a eu une raison d'unir mon âme à mon corps, quoique je n'aie pas encore bien approfondi cette raison. Il est donc essentiel d'examiner si mon âme, si le vrai moi n'est point immortel, afin de pourvoir à l'avenir.

Il ne faut point, ce me semble, faire une grande dépense en méditation. Je vois que rien ne périt, que tout ce qui a jamais été est encore, je ne conçois rien qui puisse détruire le moindre atome, je n'ai aucune idée de la destruction entière, de l'anéantissement ; au contraire j'en ai une de la durée et de la perpétuité de tout ce qui a une fois existé. Que, sans aucune subtile recherche j'examine ce que je pense là-dessus, je vois distinctement et sans le moindre doute que rien ne diminue, que par conséquent rien ne périt j'entends diminuer en soi-même et non par rapport à la composition et à l'assemblage de ces parties. Je vois bien que les corps périssent à l'égard de leur arrangement et à l'égard d'un certain tout qu'ils composent à nos yeux. Une goutte d'eau sur une tuile disparaît à l'ardeur du soleil, ce n'est qu'une dispersion de ses parties. La matière dont cette goutte d'eau était composée reste entière, en quelque nombre de parties qu'elle ait été divisée, et quoique ces parties me soient devenues insensibles ; il n'y a point de différence entre cette goutte d'eau et un gros tas de pierres que je voyais dans les

champs. On a répandu ces pierres, je n'en vois plus pas une, elles n'en sont pas moins existantes. Si je charge mon fusil de [30] tabac d'Espagne au lieu de plomb et que je tire mon fusil en l'air, je ne reverrai assurément aucun brin de mon tabac. Je sais néanmoins que la violente impulsion ne peut qu'épandre les choses et non les détruire ; par conséquent, je suis sûr qu'il n'est pas péri la moindre partie d'une poudre si fine, mais seulement qu'elle est écartée et que la légèreté de chaque grain la fait rester en l'air d'où elle ne retombera pas sitôt, peut-être point du tout. Quand même elle retomberait, sa petitesse ne me permettrait pas de la voir, encore moins de la reconnaître, mais ce grain si petit, si léger, devenu insensible, ne laisse pas d'être un véritable corps existant, comme la plus grosse montagne. Il est tout de même que lorsqu'il faisait partie d'un corps sensible.

Pourquoi donc un être d'une nature si excellente et si fort au-dessus de celle du corps, un être qui comprend ces corps, qui les mesure, qui les compare en cent millions de façons, qui en reconnaît mille propriétés, qui les dissout et les remue à son gré, qui pénètre l'avenir et l'infini, pourquoi donc, dis-je, un tel être périrait-il ? Je n'ai pas la moindre raison de le soupçonner et je ne conçois pas qu'il s'en puisse présenter aucune. L'instinct même parle là-dessus et je sais que tous les hommes ont naturellement une idée qu'ils seront après leur mort.

Il n'y a donc rien à prétendre pour l'anéantissement et il me reste à examiner si mon âme n'est point un composé dont à la vérité les parties subsisteront toujours, mais dont la mort en les séparant détruit l'essence et le caractère, comme un coup de canon détruirait une mouche ou, si l'on veut, une machine de verre.

Les opérations d'un corps, d'un être composé de parties, sont corporelles, elles [gisent] en mouvement qui n'est qu'une application successive de parties à parties. Un corps ne peut agir que de cette manière, donc un être qui agit autrement n'est [31] point un corps, mais d'une autre nature, malgré les fantômes de mon imagination qui me présente des images matérielles de toutes choses.

Si l'esprit a des opérations sans rapport au mouvement, ni à l'extension, ni à aucune suite de division ou de liaison de parties, il v est d'une seule pièce ; c'est un être simple, sans étendue, incapable de dissolution, donc incapable de périr par rapport à sa forme aussi bien qu'à l’égard de son être.

Or je vois clairement et avec une parfaite évidence que, quoique mon âme pâtisse et souffre, c'est-à-dire qu'elle ait certains sentiments à l'occasion de mon corps, et qu'elle agisse souvent par son moyen et dépendamment de cette machine à laquelle la volonté toute puissante du créateur l'a unie, elle a néanmoins une infinité d'actes et d'opérations qui n'ont aucun rapport avec la matière ni avec les liaisons ou divisions des parties.

Tout ce qui est matériel a une figure, mes pensées n'ont point de figure, elles ne sont

donc point matérielles. Si on allègue qu'une matière immense et indéfinie n'a point de figure, les pensées ne sont point indéfinies puisqu'il y en a une multitude sans nombre ; bien loin d'être immenses en étendue, supposé qu'elles en eussent, elles seraient les derniers des atomes.

L'idée de la justice, de l'honnêteté, de la récompense, de la générosité, de la bravoure, de l'avarice, de la lâcheté, de l'ingratitude, l'idée de rapport, de proportion, de conséquence, de comparaison, de justesse de raisonnement ne fournissent rien à mon imagination dont elle puisse faire la peinture. Il n'y entre aucune apparence de long ou de court, de large ou d'étroit, de courbe ou de droit. Le discernement d'une juste conclusion, le pouvoir et l'action de tirer une infinité de suites d'un seul principe, la crainte, l'espérance, la confiance aux promesses etc. y n'ont point d'odeur, point de palpabilité, tout cela ne se peut percer ou couper, ni ne se peut seulement comprendre comme coupé [32], percé ou foulé ; on ne peut sauter par-dessus, on ne peut ni les placer ni les déplacer, on ne peut y imaginer de l'éloignement ni de la proximité. On en peut dire autant du plaisir et de la douleur ; si on l'entend bien, pour quoi il faudrait philosopher un peu davantage.

Bien plus, mon âme agit sur des sujets qui ne sont point et qui ne seront jamais. Je puis dans une machine qui aurait cent millions de roues déterminer combien la dernière ferait de tours pendant que la première n'en ferait qu'un quart ; dès qu'on sera convenu du nombre des dents de ces roues, et des pignons de leurs essieux, je puis faire mille et mille suppositions et en découvrir tous les rapports. Sans doute que ce qui n'est pas n'a point de parties ; je n'agis donc pas en cette occasion de parties à parties. Je n'agis donc pas corporellement, je ne suis donc pas de la matière et un corps. Je détermine ce qui est juste ou injuste je plante des bornes entre la lâcheté, la bravoure et la témérité. Y a-t-il des espaces entre ces choses ? Y ficherai-je des êtres matériels ? Qu'est-ce donc quand les grands génies en sont sur la métaphysique et sur les sciences abstraites, qu'ils font la découverte de tant de sublimes vérités qu'ils auraient également faites sans yeux, sans oreilles et sans bras, et qui sont si impraticables matériellement qu'elles ne peuvent être d'aucun usage, que de sujets d'admiration !

Je me trouve et me reconnais immortel, quoique uni à une machine matérielle dont la dissolution rompt tous les rapports que j'avais avec elle, — ce qu'on appelle la mort —, et ce mot de mort bien entendu ne signifie autre chose que l'instant où mon âme, le véritable moi, se trouve dans un état simple et naturel, comme un oiseau dont on brise la cage.

Je sais, M.R.P., ce qu'on dit : que l'âme humaine est une substance incomplète ; quoique cela soit dit et puisé dans St Thomas, ce n'en est pas moins une baliverne dont ce [33] docteur chrétien s'était avisé pour prouver la résurrection par les sublimités ordinaires des écoles, qui ne gît qu'en paroles vides de sens. Il n'y a nulle proportion, nul rapport, nulle analogie d'un

esprit à un corps ; ainsi, si un esprit était incomplet, ce serait un autre esprit qui lui manquerait et non pas un corps. On pourrait soutenir par un aussi bel argument qu'un cadavre est une substance incomplète.

Article deuxième. De la connaissance du bien et du mal.

Les hommes sont faits d'une manière qu'ils ont besoin les uns des autres. C'est un bien pour eux de vivre ensemble et de se rendre des services mutuels. La multiplication de l'espèce ne se peut faire, ne se peut soutenir ni continuer sans une petite société. Les hommes sont donc tenus à certains devoirs réciproques qui font les règles de cette société : voilà le fond, le sujet et l'essentiel de toute la morale.

Ce mot de devoir ne signifie autre chose que l'obligation de faire toujours partout et en toute rencontre pour les autres ce que nous sentons que nous avons droit de leur demander pour nous. Tout le monde connaît ce droit, puisque chacun se plaint si on ne l'observe pas à son égard, et que chacun l'observe à l'égard des autres naturellement, dès que les passions ni aucun intérêt ne s'y opposent. Voulons-nous vivre seuls, sans communication avec qui que ce soit, nous voilà libres de devoirs, mais aussi hors [d'état] d'exercer aucunes vertus, comme quittes de la crainte de tomber dans aucun vice, si on en excepte certaines actions sur soi-même qui certainement sont criminelles, puisqu'elles sont contre l'ordre.

[34] Les devoirs sont difficiles en bien des occasions, et par conséquent des sujets de vertu, si on les observe malgré ces difficultés, et des sujets de vice si on ne fait pas les efforts nécessaires pour les surmonter. Voilà en abrégé tout le détail de la morale qui sera développé dans la cause finale de notre création. J'espère, mon R.P., le mettre en si grand jour que vous en serez content.

Mais, comme il y a des esprits qui, ayant une fois pris un mauvais parti, soit par intérêt, soit par caprice, soit par mauvaise instigation, le veulent absolument soutenir à quelque prix que ce soit et s'épuisent pour cela en méchantes raisons et en vaines subtilités, qui ne laissent pas d'étourdir les gens peu attentifs et peu faits à débrouiller les sophismes, il est bon de prévenir ce mal en établissant sur des fonds inébranlables la réalité du bien et du mal.

Je ne veux qu'un seul fait pour terminer la question : il y a dans toutes les langues des mots pour signifier le bien et le mal moral. Donc tous les hommes ont une idée de ce bien et de ce mal. Qu'on dise tant qu'on voudra que ce bien et ce mal sont arbitraires, cela ne peut tomber que sur le fait particulier. Il n'en est pas moins vrai qu'en général il y a un bien et un mal, dont j'ai l'idée, puisque je dis de toute action particulière qu'elle est bonne ou mauvaise. Il n'importe que je le dise à tort ou à droit, tout ainsi qu'il faut que j'aie une idée de l'être et du

néant pour affirmer l'existence ou la non-existence de quelque chose, soit que ma négation ou mon affirmation soient justes ou fausses. Quand les hommes sont une fois convenus de l'application de cette idée générale aux différentes actions et aux différents cas, ces actions ou ces cas sont bons ou mauvais suivant cette convention, et il y a vertu à s'y conformer, ou vice à y contrevenir.

[35] Si l'on dit que les hommes pourraient établir que certaines actions criminelles en elles-mêmes sont justes, outre qu'il y a bien peu de ces actions criminelles en elles-mêmes et que je n'en vois que deux, jamais une nation entière, y comprenant aussi les femmes, ne conviendra unanimement d'un pareil établissement. Au reste, rien n'est mal que ce qui fait tort à quelqu'un et l'on ne fait tort à personne dès qu'on suit les lois d'une libre convention. C'est par cette règle que certains vols n'étaient point un crime à Sparte et en Egypte.

On ne peut pas dire que les mots de bien et de mal soient des termes relatifs, comme ceux de grand et de petit. La raison en est claire. Qui n'aurait vu qu'une seule chose ne dirait pas qu'elle est grande ou petite ; mais qui n'aurait vu qu'une seule action lui donnerait, malgré lui-même, sans aucune réflexion ni recherche et par pur sentiment, l'épithète de bonne ou mauvaise. On entend bien que je suppose cette action un peu considérable, et non de celles qu'on nomme ordinairement indifférentes.

Ceux qui ont avancé que la justice est arbitraire et une simple invention humaine pour retenir les hommes dans les bornes qu'il plaît aux souverains, ont pris la partie pour le tout, les effets pour la cause, et les conséquences pour les principes. On peut bien parler ainsi de quelques lois civiles, mais non du bon et du mauvais métaphysiquement pris ; pour peu qu'on s'examine soi-même, pour peu qu'on donne d'attention aux actions naturelles des autres hommes, on reconnaît sans peine qu'il y a dans tous les cœurs un sentiment du juste et de l'injuste indépendamment d'aucune loi et sans en avoir [36] ouï parler. Je conviens qu'on se peut tromper sur l'application du principe. Tous les jours des nations entières prennent pour essentiellement injustes des actes indifférents, qui ne peuvent être bons ou mauvais que par la convention ou par des rapports éloignés et qu'on appelle politique, et qui ne fait rien au principe en lui-même.

Quand j'aurais vécu tout seul depuis l'âge de trois ans jusqu'à trente dans un désert, regarderais-je avec les mêmes dispositions celui qui retire un homme de la rivière et celui qui entend sans pitié ses cris et sans se remuer, et celui qui loin de le secourir, le repousse et s'oppose aux efforts qu'il fait pour gagner le rivage ?

D'où vient que parmi des enfants, celui à qui un d'eux a pris quelque chose s'emporte, crie, tempête, que n s'il passe près de là une grande personne, l'offensé s'adresse à lui et plaide

sa cause avec confiance, tandis que celui qui a fait le petit brigandage reste honteux et obéit au commandement qu'on lui fait de restituer ? L'expérience s'en peut faire cent fois le jour.

Les sauvages n'ont ni législateur, ni lois, ni magistrats. D'où naissent donc les guerres qu'ils ont, une nation contre l'autre, sinon du droit général qu'ils croient avoir été blessé en leur endroit ? il est certain que toutes les guerres n'ont commencé qu'à l'occasion de quelque injustice, soit que le fait fût véritable ou supposé.

Partagez une troupe d'enfants en deux sans choix et au hasard, donnez à chaque bande un gouverneur, l'un juste et l'autre injuste, vous verrez quelle bande se plaindra.

Veut-on fixer l'idée du bien et du mal moral pour ne se point tromper dans l'application qu'on en aura à faire ? Renfermons-la dans ces trois mots : liberté, vérité, secours. Tout ce qui est violence, larcin, viol, coups etc., tout ce qui est fausseté, fourberie, infidélité, faux rapports etc., sont des crimes, ainsi que ne pas prêter, ne pas soulager [37] dans le travail, ne pas tirer du danger quand on le peut. Toute résistance à des passions qui nous portent à des violences, à voler, à violer, à frapper etc., toute résistance aux passions qui nous portent à trahir la vérité, à mentir, à tromper, à manquer de parole etc. est une vertu d'autant plus grande qu'on perd plus de plaisir et qu'on souffre davantage. Il en est de même de toutes les espèces de secours à mesure qu'ils nous coûtent.

Cela est si clair et si net que J.-C. n'en a pas eu une autre idée ; il promet son paradis à ceux qui auront secouru les autres ; il met toute la vertu dans le bien fait à autrui, il ne dit pas : Venez, les bien-aimés de mon père, vous qui vous êtes fouettés, qui avez chanté certaines paroles, qui ne vous êtes point mariés etc. La raison en est essentielle : une violence et un mensonge vers autrui est un tort à son égard ; tout secours au contraire est un bien pour lui, et tout bien physique fait à autrui est un bien moral dans celui qui le fait, comme le mal physique fait à un autre est le mal moral dans l'agent. Tout le reste tombe dans la justice arbitraire, comme épouser : celle-ci ou celle-là, manger de tel ou tel animal, être nu ou habillé.

Les sentiments d'indignation et de reconnaissance prouvent encore invinciblement l'idée du bien et du mal, le premier étant l'effet du tort souffert, et l'autre du service reçu. Nous avons, indépendamment d'aucune réflexion ou instruction, du penchant pour témoignera de la gratitude ; nous en avons de même à nous venger ; donc il y a de la justice et de l'injustice et nous en avons une idée naturelle.

Quelqu'un a fort bien dit que toutes les vertus sont des espèces de justice et tous les vices des espèces d'injustices. Par l'examen on trouvera qu'il n'y a aucune vertu qu'on ne puisse rapporter à l'équité : la valeur est la soumission à l'obligation où l'on est [38] d'exposer sa vie pour secourir sa patrie, pour sauver du danger de la captivité son père, sa mère, sa femme, ses enfants etc. La lâcheté au contraire est l'injustice de préférer un particulier à la

multitude, de ménager sa vie lorsqu'en l'exposant on peut servir le public dont on fait partie. Cela est évident dans toutes les autres vertus.

Il n'y a rien à opposer à ces vérités. Inutilement dira-t-on que la même chose est un crime en un lieu et une belle action en un autre, cela ne tombe que sur les actes indifférents en eux-mêmes. Il n'y a point de pays où ce soit une vertu de battre les faibles de but en blanc, de se moquer de sa promesse, où ce ne soit un crime d'assassiner, de violer, de ravir par force. C'est ce dernier article qui a été le sujet des plus anciennes guerres dont nous ayons connaissance ; c'était toujours pour des filles ou des femmes enlevées que des nations éloignées, qui d'ailleurs n'avaient rien à démêler ensemble, en sont venues à tant de si célèbres combats.

Mais il est à remarquer que si quelques hommes se sont accordés à ne pas regarder certaines actions comme mauvaises, aucuns ne se sont jamais accordés à en regarder de certaines comme bonnes. Il n'y a jamais eu, ni il n'y aura jamais aucuns peuples qui établissent des récompenses pour ceux qui assassinent, qui violent, qui renversent les édifices, qui mettent le feu dans les moissons etc., quoiqu'il y en ait qui n'ont point ordonné de peines pour certaines actions qui en méritent chez d'autres. La raison est qu'il y a des maux qui peuvent être compensés par quelque bien, et d'autres où cela ne se peut, ou bien que ces actions, naturellement indifférentes, sont devenues bonnes ou mauvaises par convention, comme un pari ou un jeu : mettre une boule près ou loin d'un certain point est indifférent, une nation en mettra le prix à la mettre près, l'autre à la mettre loin ; cependant, toutes conviendront [39] de la maxime que le prix est dû à l'adresse. C'est ainsi qu'une nation punit une chose que l'autre souffre, toutes convenant de la maxime qu'il faut punir l'injustice.

Les hommes peuvent s'accorder sur certains articles et dès lors leur accord est le droit, n'y ayant plus ni fausseté ni violence. L'adultère à Sparte ne choquait point le droit et la justice, parce que le droit et la justice est non telle ni telle chose, mais en général qu'on ne fasse tort à personne, qu'on observe ce dont on est convenu. Dans la coutume établie à Sparte sur l'adultère, la chose était commune et réciproque ; on avait le même droit sur la femme de son voisin que le voisin avait sur la femme de l'autre : ce qui n'est point lorsque les lois sont contraires. Parce que l'homme de bien ne fera rien de tout cela, ainsi la partie n'est pas égale, le débauché a tout l'avantage.

Je ne vois aucun bien ou mal, aucun vice, aucune vertu, qui ne se trouve dans ces lois générales et si parfaitement connues de chaque particulier.

Article troisième. De la liberté.

Ce n'est guère faire honneur à la philosophie de dire que ce qu'on sent soi-même distinctement et d'un sentiment spirituel, que ce que tous les hommes sentent et suivant quoi ils agissent naturellement tous, sans exception d'un seul, que ce qu'on ne saurait combattre par aucune solide raison, encore moins par expérience, soit une illusion du peuple et du bon bourgeois. C'est donner une légitime occasion à ce bon bourgeois et à ce peuple de siffler les philosophes comme de vains personnages qui guindent leur esprit et le mettent à la torture pour trouver des apparences, à force de subtilités [40], à tout révoquer en doute, surtout lorsqu'on voit ces messieurs agir eux-mêmes continuellement contre la doctrine qu'ils prônent. On ne peut apporter pour exemple les erreurs des sens, parce que les sens étant matériels, ils doivent être corrigés par l'esprit.

L'esprit est simple et a ses opérations simples. Il voit ou ne voit pas, quand il voit bien ; les sens sont matériels et leurs opérations matérielles, par conséquent susceptibles d'une infinité de formes.

Il y a plus et moins, mal et plus mal, bien et mieux à l'infini, parce que ces opérations ne consistent que dans une application de corps à corps qui se peut faire d'une infinité de manières et jamais entièrement. L'esprit est sans partie ; ainsi, quand il est véritablement appliqué, il est appliqué tout entier, par conséquent parfaitement ; de là naît la certitude des connaissances spirituelles et l'incertitude de celles qu'on a par les sens.

L'homme est libre absolument dans toutes ses actions. Il n'est pas libre dans ses connaissances et dans ses sentiments ; il n'est pas libre d'aimer, de croire, de haïr, de douter, de nier, de sentir du plaisir ou du chagrin de certaines choses et en certaines occasions : tout cela sont des passions et non des actions. Ce n'est pas lui qui agit en ces occasions, il reçoit l'action d'autrui, de quelque manière que soit la chose. Comme il n'est pas le maître d'exister, il n'est pas aussi le maître des suites de sa nature et de son existence. Cette nature et cette existence le font sensible, ainsi il souffre bon gré mal gré, soit peine, soit plaisir, comme il existe bon gré mal gré.

Or le sentiment qu'on a de sa liberté et de celle des autres est un sentiment spirituel, indépendant des sens qui, bien loin d'être combattu par des raisonnements fondés sur les premiers principes, a pour lui la plus pure lumière de la raison, dont tous les hommes généralement sentent la force et dont l'occasion d'en faire l'épreuve est toujours prête.

[41] Dans le même temps que j'agis, emporté par la passion la plus violente, je sens et je vois, pour peu que j'y pense, que je me retiendrais si je voulais ; de même, quand je me retiens, je sens que je suis le maître d'agir et je le vois distinctement. On ne peut pas faire plus

de difficulté sur la liberté que sur l'existence : comment prouver que j'existe, que par le sentiment et la vue claire que j'en ai, ou si vous voulez, comment prouver que je pense ? En vérité, traiter de pareilles questions, c'est abuser des présents de Dieu et de la patience des hommes.

Cependant cette impertinente question est agitée, elle est traitée dans les assemblées de gens payés pour être nos maîtres, elle fait un bruit terrible, divise les Etats, les provinces, les magistrats, les familles, les particuliers, elle alarme les peuples et étourdit un grand nombre de gens d'esprit. On cherche des choses difficiles à comprendre quoiqu'on les voie. En voilà une : je ne conçois rien de réel si revêtu des apparences de l'impossibilité.

Ce que j'ai dit au 3e cahier dans l'article des prophéties au sujet de la prévention, établit absolument la pleine et absolue liberté, quoique indirectement ; il suffira donc d'en dire ici deux mots pour fermer la bouche à tous ces docteurs et professeurs de folie.

Vous ne direz pas, M. le Docteur, que vous savez l'avenir, ni qu'interrogé sur une chose dont vous n'avez aucune connaissance ni raison de juger vous en jugerez juste. N'en pouvant juger qu'au hasard, vous n'en pouvez juger qu'incertainement, tantôt bien, tantôt mal et non cent millions de fois comme il faut.

Je vous demande si je vais m'asseoir ou me tenir debout ; je vous ferai rencontrer juste cent millions de fois ; vous n'en avez pas jugé comme sachant l'avenir, puisque je puis vous faire tomber en défaut tant de fois qu'il me plaira [42], vous n'avez donc parlé que de fantaisie et au hasard. Le hasard ne peut pas toujours rencontrer ; reste donc que je suis libre et que j'ai fait exprès ce qu`il fallait pour que vous rencontrassiez. Si je ne suis pas libre, j'agis aussi au hasard et votre réponse et mon action ne peuvent aussi se rencontrer un si grand nombre de fois : deux dés jetés cent millions de fois ne donneront pas toujours la même chance. Ou bien, j'ai agi par nécessité et suivant un enchainement infaillible, c'est encore la même chose : la nécessité qui me fait agir ne se peut rencontrer que par hasard d'accord avec la nécessité ou le hasard qui vous a fait répondre, et par conséquent mon action et votre réponse ne se peuvent rencontrer cent millions de fois. D'ailleurs je ferai que vous ne rencontrerez pas seulement une fois ou que vous rencontrerez et manquerez par telle combinaison de fois qu'il vous plaira imaginer.

Si je ne suis qu'une machine qu'un autre être pousse, il est impossible que je réussisse en faisant marché de m'accorder à certains coups de hasard. Tout de même, si je n'agis qu'au hasard, deux hasards ne se rencontrent pas une infinité de fois. Cependant, je m'engage de mettre la main au chapeau à chaque fois que jetant trois dés vous ferez dix, de tirer l'épée toutes les fois que vous ferez dix-huit, et ainsi des actions différentes à chaque chance pendant dix ans. Je n'agis donc ni comme machine mue par une cause externe, ni par hasard, ni par

nécessité suivant les circonstances. Car, au lieu d'ôter mon chapeau lorsque vous ferez dix, je m'engage d'en mettre un second sur celui que j'ai : je suis donc maître de me déterminer, j'agis donc de mon propre pouvoir, j'agis donc librement, à la vérité d'un pouvoir et d'une liberté que j'ai reçus de Dieu, mais que j'ai véritablement et réellement dans toute l'étendue possible. [43]

Si les hommes ne sont pas libres, comment compte-t-on, à coup sûr, de les faire agir d'une certaine manière déterminée ? Comment un général compte-t-il faire remuer une armée à son gré, même contre les sentiments les plus vifs de la nature en s'exposant à la mort ? Si ce n'est que certain poids qui entraîne nécessairement, comment est-on certain d'avoir trouvé ce poids, et comment cent mille hommes se rencontrent-ils tous dans la disposition proportionnée à la force de ce poids ?

Si les hommes n'étaient pas libres, on ne serait pas sûr de porter sa main à sa bouche plutôt qu'à ses yeux ; il en serait du mouvement des bras, des pieds, des mains comme de celui du cœur.

Si l'on ne sentait pas les autres libres, on se fâcherait contre un horloge comme contre un homme. Supposant que j'aie le doigt sur la cloche dans le temps que le marteau va frapper, je recevrai un rude coup, je ne briserai cependant point l'horloge, comme je tuerais peut-être un homme qui m'en donnerait un pareil.

Si l'on ne sentait pas qu'on est libre, on ne promettrait pas certaines choses pendant qu'on n'ose en promettre d'autres. Je promettrai bien à mon ami de l'attendre, je ne lui promettrai pas d'être en bonne santé ; je menacerai bien quelqu'un de lui donner un coup d'épée, je ne le menacerai point de lui donner la goutte.

Si l'on n'était pas sûr que les autres hommes sont libres, on ne se fâcherait pas quand ils manquent à leurs promesses. Si ce n'est qu'un poids qui fait agir, comme un poids de deux livres agit dans le bassin d'une balance, et emporte celui où il n'y en a qu'une, je n'ai pas plus de sujet de trouver mauvais que mon ami [44] se soit allé promener au lieu de m'attendre comme il m'avait promis, que s'il avait été enlevé par un parti ennemi : c'est la même chose.

Si nous ne sommes qu'une machine qu'un être au-dessus de nous tourne comme il lui plaît, de plus, dans la précédente supposition ce n'était point à mon ami à qui je devais m'adresser pour qu'il m'attendît : c'était à cet être supérieur entre les mains de qui les hommes sont des machines, des polichinelles, des dames gigognes. Car si je veux que Polichinelle batte sa femme, ce n'est point à Polichinelle que j'en ferai la prière, mais à Brioché.

Je ne puis finir cette matière, tant les raisons se présentent en foule. N'y a-t-il différence entre acte et acte, entre rougir et parler ? Quelle est cette différence, sinon que l'un est libre, l’autre ne l'est pas ? S'il n'y a pas une liberté d'indifférence, la plus absolue qu'on puisse

concevoir, je défie tout le genre humain de m'expliquer ce que c'est que volonté. Ainsi, il faudra aussi nier que les hommes aient une volonté ou soutenir que les horloges en ont et même les pierres. Quelle différence mettrez-vous entre l'horloge dont je viens de parler, qui me donne un coup sur la main droite, et un homme qui m'en donne un sur la gauche, si ce n'est que l'horloge n'a ni volonté ni liberté et ne peut faire autrement, au lieu que l'homme pouvait s'empêcher de me frapper ? Je voudrais bien voir un de ces docteurs dans la nécessité de cette situation et s'il traiterait l'homme comme l'horloge. Je sais qu'on fait distinction entre volonté et liberté, mais c'est une distinction d'école, des mots et rien plus. Les hommes qui ont fait d'un consentement unanime le mot de volonté ont prétendu exprimer l'idée naturelle [45] qu'ils ont de se déterminer et l'action libre de l'âme après la vue des choses ; une petite troupe de fous lui veut donner un autre sens.

Il faut avouer la liberté absolue telle que je la soutiens ici, ou nier absolument toutes les démonstrations actuelles et possibles. Or, quand les philosophes se portent à pareilles folies, il est de la prudence du magistrat de les loger aux petites maisons pour en délivrer la société, après les avoir bien étrillés et répondu à leurs plaintes qu'un poids auquel on n'a pu résister a fait agir ainsi, qu'on n'est point la cause de la douleur qu'ils ont ressentie, qu'ils devaient nécessairement la ressentir telle à cet instant-là, que ce n'est que par hasard qu'on a fait jouer les verges dans ce temps-là, qu'inutilement demandent-ils d'être mis dehors, qu'ils n'ont qu'à s'adresser à l'Etre supérieur qui détermine et remue les hommes.

Enfin, si l'homme n'est pas libre d'une liberté qui passe toutes les définitions qu'on en peut donner, Dieu est un trompeur. C'est un esprit de mensonge qui donne une chose pour une autre : il pénètre tous les hommes du sentiment de liberté pour eux-mêmes et pour les autres, quoique cette liberté ne soit point.

Tous les hommes ont la même idée de liberté, ce n'est point une de celles qu'on ne peut rapporter qu'à Dieu, comme l'éternité, l'immensité, elle peut donc convenir aux hommes ; on peut même dire que la liberté est plus évidente dans les hommes qu'en Dieu, parce que, quoique Dieu soit infiniment libre, il ne paraît jamais user de sa liberté. Sa sagesse et sa justice déterminent toujours sa puissance. Il peut prendre un plus long chemin pour arriver à un certain point, mais jamais il ne le prend. Il peut condamner un innocent au supplice mais jamais il ne l'a fait ni ne le fera, au lieu que les hommes font usage de leur liberté sur le bien et sur le mal indifféremment. Ainsi, on paraît prédire certaines actions de Dieu, pendant qu'on n'en peut prédire aucunes des hommes. Supposons, par exemple, que Dieu va juger un [46] accusé innocent, je prédis hardiment que cet accusé sera renvoyé absous. Il n'en est pas de même d'un homme, il peut condamner l'innocent, même le connaissant innocent.

Chose inconcevable ! On borne la puissance de Dieu contre toute raison et contre la plus

claire expérience, et on l'étend contre la même raison et contre la même expérience. Les mêmes gens qui veulent que Dieu puisse mettre un seul et unique corps en cent mille lieux différents au même instant, qu'il puisse faire une seule et même personne de deux êtres intelligents infiniment distincts, avec deux volontés, ne veulent pas qu'il ait pu faire un être absolument libre, si on le prend seulement du côté de sa sagesse et de sa justice, et non du côté de sa puissance.

Les mêmes gens qui soutiennent que Dieu, comme maître absolu, puisse imputer le crime d'autrui, puisse accabler de malheurs horribles des êtres innocents pendant l'éternité, qu'il ait fait des commandements impossibles, qu'il puisse se servir des plus mauvais moyens qu'on puisse imaginer pour instruire de ses volontés, qu'il ait exprès pris ce chemin pour tendre des pièges à ceux qu'il hait parfaitement etc., ces mêmes gens soutiennent que Dieu n'a pu donner une liberté absolue aux êtres qui lui doivent rendre compte de leurs actions, qu'il n'a pu former un être qui se détermine lui-même suivant les raisons qui se présentent, y ayant tel égard qu'il lui plaît, ou même nul égard suivant l'idée que tous les hommes ont naturellement et généralement, suivant celle selon laquelle ils agissent eux-mêmes, et dont mille et mille expériences les convainquent. Comme s'il y avait des idées universelles fausses, des idées naturelles et permanentes, venant directement de Dieu, fausses et trompeuses ! Ils vont chercher dans les livres qu'ils appellent sacrés et qu'ils reconnaissent pour [47] le code des lois divines, mille lambeaux détachés qui ne disent point ce qu'ils prétendent et s'en cachent mille autres qui disent clairement le contraire.

Comme je ne veux laisser aucun équivoque ni ambiguïté et que, de bonne foi, je préviens toutes les objections qui ont quelque apparence, autant que je puis (malgré la violence qu'il faut faire à ma vivacité, à une certaine indignation et à ma paresse), je vous supplie, M.R.P., de remarquer que tout ce que j'étale ici avec tant de chaleur et tant de raisons que j'entasse en faveur de la liberté, ne regarde que les actions et non les jugements. Je ne suis pas libre à l’égard de la vérité, du bien et du mal en général. Je ne suis pas le maître de trouver une chose véritable qui me paraît fausse, ni bonne celle qui me semble mauvaise, mais je suis le maître d'agir contre la vérité et de prendre un parti que je connais mauvais. Je ne suis pas maître de croire qu'un triangle contient autant qu'un cercle, mais je puis troquer une masse d'argent circulaire contre une triangulaire, de même épaisseur et de même tour.

La liberté du jugement est impossible, j'entends par ce mot, la vue spirituelle ; ce ne serait plus une vue, ce serait une folie, comme la liberté de la vue corporelle serait un véritable aveuglement. Quand on voit, on voit nécessairement suivant que les yeux sont affectés ; si l'on pouvait voir autrement, on serait aussi embarrassé qu'un aveugle ; si, voyant un beau chemin, je puis voir un précipice, j'ai raison d'avancer ou n'avancer pas : je suis dans

la même incertitude qu'un aveugle qui craint toujours de se jeter dans une abîme. Les intelligences voient la vérité et la justice [48] comme les corps en touchent d'autres et les poussent, s'ils ont du mouvement. On pourrait même dire que les esprits sont appliqués à la vérité et à la justice, c'est-à-dire qu'ils y touchent, qu'ils y sont unis, qu'ils l'ont toujours présente immédiatement en sorte qu'ils ne peuvent n'en pas être affectés, comme une masse de fer dans un brasier ardent est indispensablement entourée et pénétrée de chaleur. Cette vue spirituelle, cette union à la vérité est la règle des esprits et la liberté ne gît pas sur la règle, mais sur l'usage de la règle.

Voilà, ce me semble, M.R.P., mes trois articles bien établis et incontestablement prouvés pour tout esprit sans prévention. Revenons maintenant au principal de notre thèse, dont ces trois articles d'une si grande importance ne sont néanmoins que les moyens préparatifs. Ce n'est que le chemin qu'il fallait dresser pour parvenir à ce qu'il y a d'une plus réelle conséquence, s'agissant de la pratique. Je vois que je connais le bien et le mal, que je suis libre pour me porter à l'un ou à l'autre, suivant que je le voudrai, et que je serai éternellement. Que deviendrai-je pendant cette éternité ? Ne rendrai-je aucun compte de cette liberté, de cette connaissance ? Il n'y a nulle apparence que de si grands présents m'aient été faits inutilement, et si je le vais croire contre la vérité, je me précipite dans un abîme horrible. Cherchons de bonne foi et de toutes nos forces cette vérité. Elle ne doit point être impénétrable, puisqu'elle est si nécessaire ; elle ne doit pas même être cachée.

Article quatrième. De la cause finale de l'homme.

Quelle que soit l'union de mon âme à mon corps, qui m'est une si grande énigme, je ne vois que Dieu, cet Être infiniment puissant, qui en puisse être l'auteur, non plus [49] que de la machine de mon corps ; je n'ai que faire de savoir comment cela se fait, mais pourquoi cela est.

Je dois donc entrer dans les vues de cet Être parfait et découvrir quels peuvent avoir été ses motifs. C'est en philosophe que je vais agir, c'est pour m'instruire clairement, car je sens en gros par instinct, naturellement, et très bien quoique confusément, tout ce que je vais détailler.

C'est pour réveiller ceux à qui ce sentiment confus est quasi insensible, et pour convaincre les malheureux qui veulent se servir de leur esprit pour étouffer ce sentiment qui crie bien haut, malgré qu'ils en aient. D'abord, il semble que Dieu, qui ne peut augmenter son infinie félicité ni se donner aucune occupation extérieure qui approche de celle qu'il trouve en lui-même, ne peut avoir eu aucune raison de former d'autres êtres ou d'y faire attention,

supposé qu'il y en eût qui lui fussent coéternels.

Débarrassons-nous des difficultés inutiles : je suis, je ne puis être que l'ouvrage de Dieu et d'un être intelligent d'une immense perfection. Un tel être n'agit point sans fin et sans raison. Donc il y a eu une raison pour me faire, je ne vois pas le mot à répliquer. Il ne s'agit que de trouver cette raison qui a été la cause finale de ma création.

Repassons donc les attributs de cet être qui est mon créateur, repassons la division que nous avons faite de son infinie et unique perfection. A l'égard de sa puissance, il était inutile qu'il créât actuellement, puisqu'il connaissait cette puissance, et voyait tous les êtres possibles de la même manière qu'actuellement existants. Il en était de même de sa sagesse : elle voyait tout ce qui était beau et bon, tous les moyens de l'exécution, tous les inconvénients, tous les remèdes et l'efficacité immanquable de sa puissance.

[50] Mais il en était bien autrement de sa justice. Elle ne peut s'exercer sur des actes enchaînés les uns aux autres par des lois nécessaires ; il en faut de libres. Il faut des actes qui partent d'un principe maître de soi, il lui faut des actes qui appartiennent à l'agent qui les produit. Elle était donc sans action et inutile, et comme morte jusqu'à ce qu'il y eût des êtres hors la divinité qui, quoique son ouvrage, fussent indépendants d'elle à cet égard et qui se pussent porter, en une infinité de manières, à des actes qui méritassent son attention et son jugement.

Il n'y avait pas d'autre moyen pour cet effet que de faire des êtres intelligents, libres, mis en telle situation qu'ils fussent sujets à des passions. De pures intelligences ne sont capables que de méditer, de voir les essences, les premières vérités, de les comparer, d'en tirer des conséquences, d'admirer, enfin de raisonner et d'aimer. Elles ne sont susceptibles ni de vertu ni de vices, puisqu'elles voient clairement le mérite et la valeur de chaque chose, sans que rien les touche qui les puisse écarter du meilleur choix.

La sagesse infinie a donc trouvé, en faveur de la justice infinie, l'expédient d'unir des intelligences à des corps organisés. Ces corps leur laissent leur absolue liberté et leur connaissance parfaite du bien et du mal, du permis et du défendu, de la vertu et du vice, mais ils leur présentent une multitude de plaisirs et de douleurs qui, faisant une grande impression, les portent violemment vers le vice et les y font tomber, s'ils ne se servent de toutes leurs forces pour résister à cette action des corps. Ce sont ces actions du corps sur l'esprit qui sont très proprement nommées passions, puisqu'en cette occasion l'esprit souffre une impression qui est quelquefois si violente que ses derniers efforts ont beaucoup de peine à les sauver.

[51] Ce composé est l'homme. Je suis bien livré à de cruelles tentations pour le vice par le goût des plaisirs et la crainte des douleurs, mais je connais parfaitement mon devoir, sans équivoque et sans obscurité. Je suis le maître absolu de le suivre ou de m'en écarter, malgré

même les douleurs présentes et les plus horribles et les plus cruelles.

Je suis donc un être capable d'exercer l'Etre parfait d'une manière digne de lui, puisqu'il n'y a qu'un être infini qui soit capable de connaître et de combiner les différentes circonstances de chacune de mes actions pour en décider le point de bonté ou de malice. Cela dépend de la connaissance plus ou moins claire que j'ai de la loi, de mon attention actuelle, du plus ou moins de réflexion, de la faiblesse de mon tempérament, de la force de la tentation, de l'occasion, du penchant naturel, de l'intention et de tant d'autres choses qui ont chacune une infinité de degrés, qu'il est à croire que jamais deux actes ne sont les mêmes moralement, quoique sans différence physique, et j'agis à tous les instants.

Quand il n'y aurait donc qu'un seul homme à la fois, ce serait une occupation continuelle de justice digne de Dieu. Qu'est-ce donc, y ayant tant de millions d'hommes sur notre seule terre, qui a peut-être des millions de sœurs ?

Combien de jugements d'une difficulté infinie à chaque instant ! Cet exercice, cette occupation durera éternellement puisqu'elle est digne de Dieu ; il n'y a nulle apparence qu'elle cesse jamais, Dieu en entretiendra le cours comme il l'a commencé : c'est le sentiment le plus raisonnable, mais il l'est encore plus de [52] ne point décider m sur une chose qui n'est pas absolument évidente et dont nous n'avons que faire.

Passons à une réflexion qui est la plus importante de toutes : Dieu voit toutes mes actions et toutes mes pensées, à mesure que je les forme, il juge de leur bonté et de leur malice. En demeurera-t-il là ?

Dieu est juste : cela signifie premièrement qu'il ne fait rien qui ne doive être fait, mais ce n'est pas le tout. Outre que naturellement et sans quelque passion je ne ferais point d'injustice, lorsque quelqu'un en commet devant moi, je sens de l'indignation et je ne manquerais point à en faire la punition, si j'en avais le droit et le pouvoir.

Quand je vois faire quelque action héroïque de reconnaissance, de générosité, de libéralité, d'humanité etc., je me sens ému de certains sentiments qui me portent à l'estime et à l'amour pour celui qui a fait cette action, je voudrais le récompenser ; je n'y manquerais pas, si j'en avais le pouvoir sans m'incommoder. Je ne puis mettre ces sentiments au rang des vices ou des faiblesses, je suis forcé de les mettre parmi les perfections, c'est une force, une action raisonnable judicieuse, louable, conforme aux premières vérités, aux idées les plus nécessaires et les plus réelles.

Je suis donc obligé de comprendre que ces mêmes sentiments sont en l'Etre parfait au plus haut degré et sans mélange de faiblesses ; par conséquent, je vois clairement que Dieu ne voit point également les bons et les méchants, qu'il approuve les uns et désapprouve les autres et, qu'ayant le droit et le pouvoir de punir sans que rien s'y puisse opposer, et de récompenser

sans s'incommoder de la moindre chose, il fera infailliblement l'un et l'autre.

[53] Cette réflexion est claire et bien fondée ; la conséquence en est naturelle et judicieuse, je ne vois rien qui la puisse combattre que de vaines subtilités recherchées, que l'intérêt, la vanité ou l'opiniâtreté dictent, mais que le cœur désapprouve à mesure qu'on les prononce, comme quand on fait la louange de la folie, de la surdité, de l'aveuglement, et comme quand on argumente pour prouver que la damnation vaut mieux que l'anéantissement.

Cependant il est évident que Dieu ne fait ni punition ni récompense dans ce monde, il laisse aller toutes choses suivant leur train naturel, c'est-à-dire suivant les forces qu'il a données à chaque agent. Le tonnerre tombe indifféremment sur une montagne déserte ou sur un temple plein de peuple et de prêtres, sur le pape, sur le muphti, sur le molla[h] comme sur un pourceau. Il tombe sur le simulacre des dieux et sur les reliques, et sur le dieu même des papistes, tout cela suivant les lois du mouvement et de la première impression du créateur dans la matière qui le forme, combinées avec celles qui y concourent.

Les êtres libres agissent tout de même suivant toute la puissance qu'ils tiennent de leur créateur, sans qu'aucune occasion le porte à la restreindre, à l'étendre et à la déterminer ; j'ai la même force pour jeter mon enfant dans l'eau que pour l'en retirer s'il y est tombé. Cela est de la dernière évidence, toutes les histoires qu'on prône contre la raison et l'expérience à ce sujet sont des inventions de petits esprits qui croient que cela peut [54] être propre à retenir les méchants, mais plutôt ce sont des fourberies monacales et des applications faites par des scélérats qui tournent tout à leur profit.

Il n'y a ni particulier ni corps de république à qui il ne succède des biens ou des maux. Si ce sont des amis de ces impudents rusés, ils ne parlent point des infortunes, mais ils embouchent la trompette sur les heureux succès, qu'ils rapportent à une protection divine en récompense du bien qu'on leur fait. Si ce sont des ennemis, ils passent sous silence les avantages et les événements agréables, pour publier à pleine voix les adversités qu'ils disent être l'effet de la colère de Dieu irrité contre ces gens qui ne les ont pas voulu adorer.

Comme tout cela n'a de fondement que dans leurs fourberies et sur leur volonté intéressée, chaque parti tourne la chose à son avantage. Le même accident est une punition chez les uns, et une récompense pour les autres. C'est, disent tous les papinasses, la plus belle mort dont puisse finir un ministre des autels. C'est, disent les protestants, que Dieu a puni ce malheureux au milieu de son idolâtrie, qu'il connaissait et dont il abusait le peuple pour se conserver la possession de le piller.

Un sage reconnaît que le prêtre est mort parce que la disposition de son corps était telle alors. Eût-il été d'une autre religion, n'en eût-il point eu du tout, quand il aurait été en toute autre occupation, cela n'eût point altéré sa disposition. Il n'y a pas plus de châtiment ou de

récompense qu'à une tuile qui, tombant d'un toit, se brise ou reste entière suivant les forces et les circonstances de sa chute. Dans l'heureuse pluie qui sauva Marc-Aurèle et son armée, les païens s'en firent honneur, les magiciens de même [55], les chrétiens voulurent aussi avoir part à la gloire et l'attribuer à leurs prières. La vérité est qu'il plut parce que les dispositions à la pluie se rencontrèrent suffisantes ; quand aucune armée n'eût été en ce lieu-là, il eût également plu. Après cela, on brode l'histoire.

Reste donc que Dieu fait et exécute ses jugements de condamnations et d'absolutions, de punition ou de récompense après la mort. A l'égard de ceux qui regardent la bonté ou la malice de chaque action humaine, ils se font à l'instant même de l'action. La vue de l'action et le jugement de sa qualité morale ne sont qu'une même chose.

Quand nous n'aurions point l'expérience pour preuve infaillible de ce point, quand nous n'aurions pas cette démonstration *a posteriori,* nous aurions un fort argument *a priori.*

Il paraît qu'il ne serait pas de la sagesse infinie de Dieu de punir les hommes pendant la vie, cela ne se pouvant faire sans troubler l'économie générale de l'univers et sans beaucoup affaiblir la vertu ; un châtiment sûr et évident qui aurait suivi l'instant même du crime aurait donné une crainte trop vive ; il faut que cette crainte soit plus faible, ce que fait l'éloignement et l'incertitude du temps. Sans cela, la liberté est accablée et il reste trop peu de lieu à la vertu. On pourrait même dire que la plus méchante action serait un léger crime, parce qu'il faudrait que l'homme fût comme transporté de fureur pour s'exposer à un châtiment à toute rigueur sûr et subit.

Je répète toujours : un châtiment subit. Sans cela, rien ne fait connaître que c'est un châtiment, à moins que [56] pour chaque crime il y en ait un particulier, ce qui est impossible, et que rien de semblable n'arrivât qu'à celui qui aurait commis ce crime : par exemple, que tous les voleurs fussent foudroyés en un temps ou en un autre, que la terre engloutît tous les hypocrites, mais qu'il ne périt jamais ainsi que des voleurs ou des hypocrites, autrement l'accident reste équivoque et ne peut plus servir à intimider les méchants.

Si la justice humaine fouettait, pendait etc. autant d'honnêtes gens que de voleurs, d'assassins, d'empoisonneurs etc., elle serait sans doute inutile.

Il faudrait que ces beaux messieurs les Légendaires fissent voir que ceux qui ne veulent point porter leur joug sont traités d'une manière singulière et qu'il leur arrive des malheurs qui n'arrivent point à d'autres. Comme c'est tout le contraire, et que notamment la foudre tombe et abîme plus d'églises que de maisons particulières, quoiqu'il y en ait mille contre une église, toute personne de bon sens touche au doigt la forfanterie et l'impudence des scélérats dont nous venons parler.

La parfaite justice de Dieu, outre ce que nous venons de dire, demande que cette

créature faible et exposée à de violentes tentations puisse mériter le pardon de ses fautes par le repentir, pourvu que ce repentir soit réel et sincère, suivi de l'amendement et de la réparation du tort fait à autrui, autant qu'on en a le pouvoir. Il est aussi de la même justice de compenser les vertus aux vices, et de n'avoir pas toujours les yeux ouverts sur les mauvaises actions avec le bras levé pour les punir avec toute la sévérité qu'elles méritent, sans égard aux actes vertueux qui coûtent tant : voilà toute la miséricorde et la bonté de Dieu, qui n'est qu'une véritable [57] justice. Car, comme nous l'avons remarqué ailleurs, il y aurait de l'injustice à mettre des êtres intelligents malgré eux dans une situation violente et exposée à de grands malheurs ; ce tempérament remet tout dans les règles d'une parfaite équité. Ayez la bonté, M.R.P., de repasser la fin de l'article troisième de la section I du 3e cahier, où ceci est assez détaillé.

Il me souvient d'avoir lu quelque part dans les ouvrages de ces fanatiques ou de ces gens de parti, que Dieu ne doit point de justice à ses créatures, en sorte qu'ils mettent au rang des prérogatives de la divinité de faire des injustices, au lieu que c'est tout au contraire. Dieu en peut faire, mais n'en fera jamais. C’est une extravagance ou un sophisme qui roule sur le mot de devoir, qu'on prend dans un sens différent que celui qui doit être entendu. Devoir signifie deux choses bien différentes : être obligé en sorte qu'on peut être contraint, et ne pouvoir faire, sans agir contre la raison et contre ce qui est convenable à soi-même.

C'est dans ce dernier sens qu'on entend que Dieu doit quelque chose à ses créatures, c'est-à-dire qu'il ne peut agir autrement avec elles sans agir d'une manière qui ne lui soit pas convenable ; ainsi dit-on de soi-même : je dois faire un voyage cet été. Ce n'est pas à dire que j'y suis obligé, mais que j'ai des raisons pour le faire. Or Dieu, qui est la sagesse et la justice même, lorsque cette sagesse et cette justice demandent une chose, doit faire absolument cette chose et il est impossible physiquement qu'il ne le fasse pas, quoiqu'il puisse la faire. Comme il est très difficile qu'un honnête homme ne fasse pas certaines choses que l'honnêteté demande. [58] Je sens encore en moi que je pardonnerais à une personne qui m'aurait offensé, quoique j'eusse le moyen de le punir, si cette personne avait un violent intérêt de se porter à l'action offensante, qu'il m'en témoignât son chagrin devant que je fusse en état de m'en venger et qu'il fit d'ailleurs tous ses efforts pour réparer le mal qu'il m'aurait fait. Je ne puis encore regarder ce sentiment que comme une perfection et comme une espèce de justice ; par conséquent, le reconnaître en Dieu. J'en ai d'autant plus de raisons que c'est Dieu qui a fait l'homme avec toutes ces faiblesses, que c'est lui qui l'a mis dans ces périlleuses circonstances, qu'il y a une grande différence entre les offenses que les hommes se font avec celles qu'ils font à Dieu. Lorsque je commets une action qu'on appelle offense vers Dieu, c'est improprement qu'on l'appelle offense parce qu'elle ne fait aucun tort à Dieu. Une raison

encore aussi forte, c'est que Dieu voit si mon repentir est véritable et que moi je ne sais point si celui qui m'a déjà outragé ne cherche pas à m'abuser pour me faire encore pire. Ajoutons, si vous voulez, M.R.P., pour notre consolation, et au hasard de nous flatter, que, quoiqu'une parfaite et souveraine justice soit indifférente et trouve également son compte dans le châtiment et dans la récompense, on peut comprendre que Dieu récompense plus volontiers, au moins qu'il ne voudrait que récompenser et ne jamais punir.

On peut croire encore plus vraisemblablement et bien près de la sûreté que Dieu usera de magnificence dans ses récompenses et les poussera bien au delà du juste mérite, mais que les peines et les châtiments ne passeront point la précise proportion d'une exacte sévérité. La raison en est palpable : c'est une cruauté de faire plus de mal qu'il [59] n'en a été mérité, mais on ne blesse point l'humanité' ni l'équité en donnant plus qu'il n'est dû. La comparaison d'un roi qui comble de biens quelque favori n'est pas juste, parce que, le pouvoir de ce roi étant borné, en donnant au-delà du mérite il donne trop, en ce qu'il se prive du pouvoir de donner assez aux autres ; mais le pouvoir de Dieu n'ayant point de bornes, il ne fait tort à personne par ses libéralités. Or, par toutes ces raisons qui sont incontestables, je trouve que, la chose bien examinée, il y a plus de bien dans une bonne action que de mal dans la mauvaise. Il faut un grand effort pour la première, nous sommes entraînés dans la dernière, la vertu est un saut, le vice est une chute. A Dieu ne plaise que je veuille flatter les méchants, peut-être personne au monde ne les traiterait-il plus mal que moi, ni plus rudement.

Il suit de là que Dieu n'a point de miséricorde et de bonté à notre mode, car on entend par ces mots un pardon et une condescendance sans raison et de pure volonté. Tout est justice en Dieu. En nous la bonté, telle qu'on la prend ordinairement, est injustice, au moins faiblesse.

Je crois, M.R.P., avoir remarqué dans quelques-uns de vos ouvrages que vous êtes de ce sentiment dont je me sens extrêmement glorieux, car je vous assure que je l'ai toujours eu dès mon enfance.

De chercher quelles seront les récompenses et les peines, c'est tenter l'impossible : il n'y a qu'une chose sûre, c'est que le tout sera dans une parfaite et souveraine équité. L'éternité de peines ne paraît pas plausible, aucun crime [60] ne pouvant jamais être infini. A l'égard des récompenses, il vaudrait plus d'apparence, par la raison que nous venons de dire, et la vertu pourrait être si héroïque, si grande, si entière, si pure qu'elle serait en quelque façon digne d'une récompense éternelle devant la libéralité et la magnificence divine, quoiqu'elle ne la mérite pas devant sa justice. La métempsycose par le corps des autres hommes, même par le corps des animaux et dans tant d'autres monde s dont le nombre est peut-être immense, est ce qui se présente le plus naturellement à l'esprit ; mais je n'ai pas oublié la maxime si sage par laquelle j'ai commencé si judicieusement : je ne succomberai point à la tentation de débiter ce

qu'on pourrait dire de plus apparent là-dessus, bien sûr de n'avoir rien à dire d'absolument solide, et qu'il me suffit d'être pénétré de la pensée claire et incontestable que je serai traité avec une exacte justice suivant mes mérites.

Ce qu'on dit des peines du feu est une vision, aussi bien que la raison dont se servent ceux qui prétendent en réfuter l'opinion. Ils disent que l'âme spirituelle ne peut être atteinte de l'action d'un être matériel. Pourquoi Dieu ne fera-t-il pas sentir immédiatement à l'âme la même douleur qu'elle sent par le moyen du corps ? Il n'y a là-dessus aucune difficulté ; d'ailleurs il y a mille situations où l'âme pourrait être aussi malheureuse que lorsque, unie au corps, ce corps est dans le feu, comme certaines peines, certains chagrins, certains embarras que j'ai éprouvés en songes.

Une objection fort sensée qu'on peut faire aux chrétiens est que, puisque la vue de Dieu fait la félicité de leurs saints, la privation de cette vue, avec la connaissance de la perte [61] qu'on a faite, doit faire le malheur des réprouvés. Les mahométans, auxquels ils reprochent que leur prophète leur promet un paradis matériel où ils goûtent les plaisirs grossiers des sens, peuvent aussi leur dire que cela n'est dit que par figure et qu'ils trouveront de pareilles expressions dans leurs livres sacrés que dans l'Alcoran ; mais en second lieu, que, puisque les chrétiens admettent bien des peines sensuelles pour punition des crimes, ils peuvent bien admettre des plaisirs sensuels pour récompense de la vertu. Je ne vois rien à répondre que de mauvaises subtilités.

Conclusion de cette section

Sur ce qu'il y a des peines et des récompenses, c'est à moi à bien examiner ce qui me les peut attirer, par conséquent ce que Dieu me demande et me défend.

Que peut demander de moi cet être infini ? A son égard, rien. Mes respects ma vénération, mes adorations lui sont inutiles, quoique je les lui doive, et tout cela suit naturellement de la moindre réflexion, comme nous l'avons vu, et qu'il est comme impossible de les lui refuser. C'est la suite naturelle et nécessaire de notre attention, comme la peur l'est de la vue du danger. Et d'ailleurs ces adorations ne me coûtent rien, au moins si peu qu'une corruption de cœur inconcevable ne pourrait qu'à peine faire pécher contre cet article. J'entends par adoration un sentiment intérieur de respect, et non des actions extérieures qui sont des folies devant Dieu et qui coûtent beaucoup aux hommes.

Ce n'est point pour cela que Dieu a fait pour ainsi dire des lois positives ; ce ne peut être que pour ce que les hommes se doivent les uns aux autres. Leur constitution est telle qu'ils ont besoin de secours mutuels et la société leur est nécessaire et essentielle, mais mille incidents

et surtout leurs passions traversent ces obligations, et ils ne les peuvent remplir en bien des occasions qu'en se faisant violence.

Voilà sur quoi [62] il faut de l'attention, voilà sur quoi il faut consulter la raison que Dieu m'a donnée pour m'éclaircir, pour connaître l'essence des choses et pour en tirer les conséquences ; voilà sur quoi il faut consulter la conscience, instinct dont Dieu a pénétré mon esprit et mon cœur, qui me répond toujours juste quand je le consulte, qui me parle sans que je l'interroge, et qui me reproche toutes les fautes que je fais contre ses ordres.

La raison ni la conscience ne me disent point qu'adorer Dieu, c'est bâtir des édifices somptueux, se mettre à genoux le visage contre terre, tuer et consommer par le feu des animaux et même des hommes, réciter à certaines heures certaines paroles etc. Toutes ces choses sont de pure invention des hommes, de leur folie, de leur avidité et de leur ambition.

Il est vrai qu'aussitôt qu'on est imbu de ces opinions extravagantes, il semble que la conscience pousse à y obéir et reproche les fautes qu'on fait là-dessus. Mais il ne faut que se réveiller un peu de l'assoupissement, il ne faut qu'un peu ouvrir les yeux pour voir que la conscience ne parle qu'en général, et que c'est nous qui faisons l'application de ces lois générales à des cas particuliers dont nous nous sommes fait des lois mal à propos, contre la raison et sans la participation de la conscience.

La conscience et la raison me disent clairement que je dois adorer Dieu, mais je ne dois consulter que la raison pour en trouver la manière, et la raison me dit que cette adoration ne gît qu'en un sentiment intérieur du plus grand respect et de la plus grande vénération dont je suis capable, et que tout le reste sont des extravagances qui déshonorent l'esprit humain.

La raison et la conscience me disent clairement que je dois agir avec tous les autres hommes comme je sens qu'ils doivent agir avec moi, faire pour eux tout ce que raisonnablement je leur puis demander, et ne leur rien faire dont je me plaindrais justement si quelqu'un me le faisait : c'est sur [63] cela que je dois consulter la raison afin de voir précisément ce que je puis demander et ce dont je puis me plaindre, c'est-à-dire en quoi gît essentiellement la justice, principe de nos devoirs et fondement de notre bonheur présent et à venir.

Cette vertu appelée la justice qui renferme toutes les autres, à l’égard desquelles elle est le [parangon], est palpable ; la raison et la conscience nous la font toucher au doigt partout et en même temps, il n'y a pas le moindre doute là-dessus ; un paysan en sent autant que les plus savants hommes ; on ne consulte personne quand on a le cœur droit ; on voit tout d'un coup ce qui est juste ; mais lorsqu'on voudrait bien accorder son avarice et son orgueil avec la justice, on a recours au casuiste.

Je n'entends parler ici que de la véritable justice, prise en elle-même, car on sait bien

que la justice civile, qui comprend les différentes lois que les hommes ont faites, soit à droit ou à tort, demande une étude dont les particuliers ne sont pas capables, et sur quoi il faut nécessairement consulter ceux qui font leur métier d'entendre et de posséder ces lois, ce qui n'a qu'un rapport indirect avec notre conduite. Les hommes doivent agir avec justice les uns avec les autres, c'est le principe. Telle chose est juste en certain pays, je dois agir suivant les lois de ce pays lorsque j'y suis, mais en supposant que cette loi ne soit point contre le droit et l'équité naturelle, ou qu'elle ait été faite d'un consentement unanime ; sans quoi je puis, en conscience, la frauder du mieux qu'il me sera possible.

Il n'en est pas de même des lois naturelles que Dieu nous a dictées lui-même, dont il a pénétré notre raison et qu'il a gravées dans notre cœur ; remplissons nos devoirs par rapport à ces lois suivant nos différents états, remplissons-les de notre mieux, quelque chose qu'il nous en coûte, sans égard [64] aux peines qu'il nous faudra supporter et aux plaisirs dont il faudra nous priver. Dieu regardera avec complaisance tout ce que nous ferons sur ce pied-là, il l'approuvera et il nous récompensera avec une magnificence proportionnée à son pouvoir infini ; il désapprouvera les actions contraires, dont il nous punira avec une exacte sévérité.

Sommes-nous juges ? Recevons les plaideurs comme nous voudrions raisonnablement qu'on nous reçût et qu'on nous jugeât ; ne courons point après l'état de juge par vanité, par avarice ou par ambition ; ne le refusons point par paresse s'il nous est commis par ceux qui en ont le droit ; mais en même temps que nous l'acceptons, n'épargnons rien pour acquérir la science nécessaire pour nous en bien acquitter et donnons à notre emploi tout le temps et toute l'application qui est en notre pouvoir.

En un mot, que chacun remplisse son état de son mieux et tellement qu'il voudrait qu'on le remplît à son égard. Que le roi soit roi, tel qu'il voudrait un roi s'il était sujet ; que le sujet soit tel qu'il voudrait des sujets s'il était roi ; ainsi du reste : soyons bon père, bon fils, bon mari, bon maître etc.

J'ai dit : « comme nous sentons que nous voudrions raisonnablement qu'on nous traitât », parce que l'expression ordinaire, *traitez autrui comme vous voulez être traité vous-même,* n'est pas exacte. L'assassin ne voudrait pas qu'on le condamnât à la roue, mais raisonnablement il voit qu'il le mérite ; ainsi, le juge doit traiter non comme il voudrait être traité s'il était en sa place, mais comme il sentirait raisonnablement qu'il doit être traité. Nous l'avons déjà dit : le criminel n'est point indigné contre le juge qui le condamne [65]

A cette unique loi de la justice se rapporte encore une espèce de mal qui regarde l'intention du créateur, que nous ne pouvons frustrer sans crime. Nous ne devons point nous procurer des plaisirs qui ne puissent être suivis de l'effet pour lequel Dieu a fait la disposition des plaisirs. C'est faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Je ne voudrais pas que

mon fils consommât à tirer au blanc ou sur des hirondelles la pondre et le plomb que je lui donne [pour] la chasse : je veux bien qu'il s'en divertisse, mais que ce divertissement rapporte quelque profit à la maison.

Reste, pour consommer la vertu, lui donner toute sa perfection et la rendre plus méritoire, reste, dis-je, à poser pour condition essentielle que nous devons toujours avoir en vue l'approbation du créateur, n'agir jamais sans cette pensée, toujours tendre à mériter cette approbation qui nous attirera ses récompenses, toujours craindre qu'il ne voie dans nos actions quelque injustice qu'il ne manquera pas de condamner et de punir avec la sévérité d'une équité parfaite.

Il ne faut pas entendre que ces pensées doivent nous occuper toujours actuellement, il suffit d'en avoir l'habitude, que ce soit notre occupation permanente. Je veux dire que si nous rêvions là-dessus, nous trouverions que c'est notre sentiment, à peu près comme un gouverneur a toujours envie de conserver sa place, quoiqu'il n'y pense pas actuellement à tout instant. Quoique nous ne sentions pas nécessairement ce sentiment qui est véritablement dans notre cœur, Dieu ne laisse pas de l'y voir continuellement, comme il voit dans l'avare son avidité, lors même que l'avare songe à autre chose. C'est ainsi que notre vie sera une perpétuelle oraison sans en troubler les actions ni interrompre le cours de ses devoirs.

[66] Si Dieu nous avait fait pour la contemplation seulement et chanter verbalement, il ne nous aurait point engagé nécessairement à tant d'actions corporelles, ni attaché la conservation de la vie à tant de travaux continuels, dont tant de fourbes se dispensent, se reposant sur la peine d'autrui qu'ils devraient partager ; il n'aurait point établi la propagation de l'espèce sur des actes qui emportent beaucoup de distraction et les suites tant d'embarras et de travaux pour le soutien et l'éducation d'une famille.

Je ne nie point que Dieu ne se puisse plaire à être contemplé par des créatures qui en fassent toute leur occupation. Mais en ce cas il a créé pour cela de purs esprits. Peut-être réserve-t-il une si belle et si heureuse fonction pour les âmes humaines qui auront mérité un si grand honneur par des vertus héroïques et constantes.

Avec les dispositions que je viens de poser, qui contiennent aussi bien en essence qu'en pratique toutes les vertus et tous les moyens d'être saints devant Dieu, avec la voie de parvenir aux récompenses destinées à ceux qui auront vaincu leurs passions pour lui être agréables, on peut et on doit jouir de tous les biens que sa sagesse et sa puissance ont répandus avec tant de magnificence dans le monde, pourvu qu'on en fasse un usage légitime et sans excès, surtout qu'on ne s'en mette jamais en possession contre les lois de l'exacte justice. On doit généreusement renoncerb à toutes sortes de biens et de plaisirs, quelque tentants qu'ils soient, dès qu'ils doivent coûter le moindre crime, dès qu'il faut faire la moindre violence ou tromper.

C'est donc une folie de se faire du mal de but en blanc par la mortification, et même d'en souffrir sans raison et sans nécessité ; c'est une pareille folie que celle de Don Quichotte qui s'allait donner cent coups de fouet en l'honneur de sa maîtresse. Je ne pense pas qu'on fit [67] un jugement téméraire en croyant que le bel esprit qui a fait cette agréable fable ait voulu montrer le ridicule des vertus monacales.

Parmi les philosophes, ceux qui ont crié contre les biens et les plaisirs sont tombés dans l'excès et dans l'illusion. C'est en quelque façon blâmer la conduite de Dieu, c'est au moins rebuter ses présents et ses bienfaits ; il y a du bon à en jouir, il y en a à s'en prévaloir, à s'en régaler, à passer joyeusement la vie dans leur possession, dès qu'on n'y a point une attache infinie et qu'on n'en outre point l'usage. Sénèque, autant que j'en puis savoir, était fort riche, même très magnifique, et néanmoins très sage et très homme de bien ; je crois qu'il était bon citoyen, bon mari, bon père, bon maître, bon voisin et que le genre humain eût été dans ses beaux jours s'il avait été en la place du malheureux qui ne put longtemps suivre ses préceptes.

J'avoue néanmoins que je ne vois rien de blâmable dans ceux qui renoncent à tous les biens du monde, à toute commodité et à tous les plaisirs de la vie, pourvu qu'ils vivent de ce que la nature produit sans le travail des hommes ; je ne vois rien non plus à les louer là-dedans : c'est laisser perdre ce que la sagesse infinie n'a pas fait pour être inutile. Il y a souvent en de pareilles résolutions plus de faiblesse que de force, c'est véritablement enfouir le talent. A l'égard de ceux qui renoncent au monde pour y servir Dieu, se réservant tout le droit de s'en servir, qui se font des ermitages dans le sein des villes, où ils ont toutes les commodités et les délices de la campagne, et tout cela aux dépens du pauvre peuple abusé, ce sont de véritables voleurs à rouer : je tranche le mot, quelque rude qu'il paraisse, et prétends parler dans la plus précise exactitude.

Mais à quoi il est bon de renoncer, c'est au désir ardent de posséder des richesses et toute sorte d'autres biens de cette vie [68], dans la crainte que cette ardeur ne devienne une passion déréglée qui nous précipite dans l'injustice. Il est d'une extrême difficulté de garder des mesures lorsqu'il s'agit de satisfaire une violente envie, il faut donc chercher et même souhaiter ces choses sans emportement, comme il en faut jouir avec modération, travailler tranquillement, recevoir les heureux succès avec une joie douce et paisible, et les mauvais sans impatience, sans tristesse et surtout sans colère.

C'est assez la place ici d'examiner ce que nous pouvons demander à Dieu dans cette vie, puisque nous avons examiné ce qu'il demande de nous. Que pourrions-nous attendre de nouveau de cet être infiniment sage, infiniment puissant et juste ? Il a tout fait dans la perfection souveraine et tout mis dans le moilleur état qu'il soit possible ; il ne changera rien dans son ouvrage, ni dans ses dispositions ; il nous a donné tout le pouvoir et toute la

connaissance nécessaire, il n'augmentera ni l'un ni l'autre. La grâce pour les actions morales est un être de raison, ou plutôt d'extravagance, comme les miracles, dans l'enchainement d'effets que produisent les causes nécessaires, sont des chimères.

Mais le repentir est notre propre ouvrage, comme nos mauvaises actions ; nous pouvons donc et nous devons nous exciter à ce repentir, et, quand nous y sommes parvenus, l'offrir à Dieu avec nos bonnes intentions, nos désirs de bien faire et le peu de sacrifice que nous lui avons fait de nos passions ; il faut lui présenter nos bonnes résolutions pour l'avenir, y joignant la réparation du tort fait à autrui autant que nous en sommes capables : dans ces dispositions, nous pouvons demander à Dieu le pardon de nos fautes passées avec une juste assurance de l'obtenir.

Pour des grâces prévenantes, suffisantes, efficaces et tout ce qu'on regarde comme secours et moyens nouveaux, folies humaines ; nous avons pour la vertu tout le pouvoir possible, et notre expérience et notre conscience nous en assurent assez invinciblement et si cela [69] n'est pas, Dieu est un tyran exécrable ou un être impuissant.

Demander la santé, une longue vie, la fertilité, le gain d'un procès ou d'une bataille etc. : ridicule illusion ! mais bien plutôt fourberie de la prêtraille en toute religion ; cela est rebattu en plusieurs endroits, surtout au 3e cahier à l'article des miracles, ainsi en quatre lignes j'en dirai ici plus que suffisamment.

Ces sortes de choses arrivent tous les jours sans qu'on les demande à Dieu, parce qu'elles sont des effets de la nature, c'est-à-dire des dispositions que Dieu a établies en créant l'univers ; les choses qui ne suivent point de ces dispositions n'arrivent jamais, quelque demande qu'on en fasse, de quelques mots que l'on se serve, quelques simagrées que l'on emploie, quelque solennité dont on les accompagne.

Dites-moi, M.R.P. : si vous demandez une de ces choses, vous avez une ferme espérance de l'obtenir ; vous pourriez donc parier une petite somme contre une grande que vous serez exaucé ; vous ne parieriez cependant pas un écu contre cinq cents millions d'or, parce que vous voyez clairement que vous demandez l'impossible, non du côté de la puissance divine, mais du côté de sa volonté.

Quand on presse là-dessus ces cafards qui font leur métier de demander à Dieu des miracles et d'en promettre aux hommes, qui farcissent leurs livres de ceux qu'ils ont obtenus, et qui en barbonillent les murs de leurs temples, ils vous disent gravement qu'il ne faut pas tenter Dieui : ne lui demandoz donc aucun acte particulier, ni aucun effet extraordinaire et nouveau de sa puissance, car vous le tentez autant en lui demandant la guérison d'une fièvre qu'en le priant de faire revenir le bras à celui qui l'a coupé, ou la résurrection d'un mort auquel on a coupé la tête et arraché le cœur, à moins que vous ne poussiez la grossièreté à soutenir

que l'un lui coûte plus que l'autre, et que vous ne regardiez l'Etre infini [70] que comme un homme dont la force est bornée, qui fait que vous lui demandez bien de soutenir un poids de cent livres mais non celui de dix milliers.

Je puis assurer V.R. que je suis bien ferme sur cet article et bien revenu des idées populaires, je me suis trouvé plus d'une fois dans les plus pressants dangers et dans les plus cruelles situations, entouré d'ennemis, prisonnier, dans des naufrages, accusé de crime capital, sans la moindre tentation de faire des vœux et des prières pour m'en tirer, encore moins de rien offrir dans cette vue à la souveraine puissance qui possède tout. Je voyais mes compagnons d'infortune suivre la route ordinaire, je me contentais d'une prière en esprit que deux mots exprimaient : Mon Dieu, mon créateur et mon juge, ayez pitié de moi, excusez ma faiblesse qui m'a fait succomber sous tant de tentations, recevez le peu de sacrifice que je puis vous avoir fait, avec mes bonnes intentions, mes profonds respects et mes sincères adorations ; je vous demande pardon de mes fautes en toute humilité et avec tout le regret de les avoir commises dont je suis capable. Vous lisez au fond de mon cœur, ô mon souverain maître, et voyez mieux que moi mes sentiments ; je n'implorerai jamais que votre miséricorde et non votre puissance, qui a fait tout d'un coup ce qui devait être fait.

Et cela tranquillement et sans interrompre les actions que je croyais nécessaires pour nous sauver de l'orage ou des autres malheurs ; le danger passé et les malheurs finis ; j'en remerciais Dieu, comme je le remercie du lever du soleil, de ce que je suis mieux sur un lit que sur des boulets de canon, de ce qu'ayant passé une goutte d'huile sur la lame de mon épée, elle ne tient plus au fourreau, de ce qu'ayant percé un tonneau, j'en tire du vin, et de ce qu'ayant mis un fosset dans le trou, il n'en sort plus.

[71] *Section troisième.* Reprise de quelques points qui n'ont pas été assez poussés, de crainte d'interrompre le fil du système.

Article premier. Déclaration d'un être subalterne pour l'autour de l'univers.

Quand on voudrait s'en tenir au premier pas de la connaissance de Dieu et soutenir que, content en lui-même, il ne fait rien au-dehors, pour quoi l'univers ne peut être que l'ouvrage d'un être inférieur :

1°) C'est se contredire : si cet être est une créature, il ne peut être que l'ouvrage de Dieu, par conséquent voilà Dieu agissant hors de lui-même ; si cet être est éternel, c'est un être indépendant, par conséquent un véritable dieu, et nous voilà tombé dans l'énorme pluralité des dieux dont il faudra admettre un nombre infini, n'y ayant pas plus de raison pour deux que

pour cent millions.

2°) Cela ne serait rien pour la pratique : il serait toujours vrai que cet être serait d'une sagesse et d'une puissance si grande, quoique au-dessous de l'infini, que nous devrions le craindre et le respecter par les mêmes raisons que nous avons vues pour l'être infini. L'excellence de sa nature, telle que nous serions son ouvrage, mériterait nos respects ; ne pouvant après cela lui refuser au moins autant de justice que nous en sentons en nous, nous serions invinciblement persuadés qu'il récompenserait les bons et punirait les méchants.

[72] La justice est de l'essence de tous les êtres intelligents, comme la vérité dont elle est une espèce. Toutes les intelligences voient nécessairement la réalité, la vérité et la justice ; quand il se rencontre des hommes qui s'en éloignent, c'est que la passion les pousse à prendre un parti qu'ils connaissent mauvais. Or il ne peut rien y avoir de semblable dans l'être subalterne que nous supposons, on ne le peut comprendre que comme purement spirituel. S'il était uni à une machine matérielle comme nous, quelle grandeur donnera-t-on à cette machine, où loge-t-on celui qui a mis en mouvement l'orbe de Saturne et sa planète, qui a placé un si grand nombre d'étoiles fixes dont la masse est si énorme ? Cela ne peut tomber dans le sens commun, ce serait donc un pur esprit, par conséquent hors de la portée de toutes tentations, par conséquent d'une grande justice.

Mais où est le fondement de cette supposition ? Le seul qui ait quelque apparence se tire de quelques défauts qu'on croit voir dans la fabrique du monde, d'où l'on conclut que ce n'est pas l'ouvrage d'un être parfait.

Cette conclusion serait juste, si ces défauts étaient considérables. Une réponse ou plutôt une explication entière là-dessus ferait le sujet d'un travail à part, il suffit ici d'une seule pensée. Celui qui a eu assez de sagesse pour former le dessein de l'univers tel qu'il est a sans doute vu tous les cas que nous prenons pour des fautes et, ayant eu assez de puissance pour exécuter ce dessein, il n'en a point manqué pour tourner les choses autrement. Si ces cas qui sont le sujet de nos téméraires censures étaient véritablement des défauts, il faut donc de nécessité qu'il n'y ait de défauts qu'à nos yeux qui, bien loin de voir le rapport de toutes Fes parties du monde en entier, sont trop faibles pour bien contempler seolement le point que nous habitons. Comment combiner et [73] pénétrer toutes les pièces d'une machine sans hornes, dont notre terre et tout ce que nous voyons à l'entour, quoique d'un vaste énorme, n'est qu'une petite portion, si toutes nos sciences, nos méditations et nos travaux n'ont encore pu nous en faire mesurer l'étendue ni fixer la connaissance de ses mouvements ? Nous voyons bien que ce que nous appelons anomalic n'est irrégulier qu'à notre égard, et que le mouvement des cieux et des astres est aussi juste en lui-même que merveilleux à notre contemplation.

La raison veut donc que nous concluions que ce qui nous paraît des défauts sont des

dispositions convenables au total de l'univers et au juste et sage dessein de l'être infini et parfait, par conséquent de véritables perfections.

Une autre plus mauvaise raison serait à craindre pour le repos de l'être infini, que le gouvernement d'une telle machine altérerait. Cela ne mérite en vérité aucune réponse ; cependant, comme on prétend que ç'a été la pensée de gens qui portaient le nom de philosophes, faisons-en voir le ridicule, c'est trop peu de dire le faux.

1°) L'univers étant une fois formé par un simple acte de sa volonté, il n'y touche plus et laisse tout aller suivant les sages dispositions qu'il a faites et par les forces qu'il a communiquées à chaque agent.

2°) C'est juger de l'être infini comme des êtres bornés, c'est compter qu'il y a en lui du plus ou du moins, que certaines choses lui coûtent, qu'il peut être embarrassé, qu'il lui faut du temps et de l'effort à proportion de la grandeur des choses et qu'il a comme nous besoin d'une application gênante ; ce n'est pas comprendre que par un seul acie d'intelligence il voit tout, que par un seul acte de sa volonté il fait tout, et qu'il ne lui faudrait pas plus d'effort, de temps et d'embarras pour déplacer toutes les parties de l'univers que pour tourner une épingle de la tête à la pointe.

Enfin quand, contre toute raison, et sans raison, on voudrait que tout le monde fût la production d'un être au-dessous de l'infini, il n'y aurait nul risque à tout rapporter à cet être infini tant parce qu'il [74] serait l'auteur de l'être subalterne qui lui serait soumis, que parce que cet être subalterne, tel qu'on voudrait le supposer, serait toujours doué de trop grandes lumières et de trop de justice pour être jaloux des honneurs qu'on rendrait à l'être suprême, son créateur, au moins son supérieur en un degré infini. Il ne pourrait encore nous rien imputer à crime vers lui là-dessus, notre ignorance étant notre excuse ; ce serait à lui à nous instruire de son être, de sa volonté et de ses droits. Mais en vérité, cette supposition est si indigne de l'esprit humain que je ne puis dire combien je pâlis en la traitant.

Article deuxième. De la bonté de Dieu.

Le mot de *bon* est parmi nous la plus commune épithète de la divinité ; c'est l'épithète favorite des cafards.

Aimez bien notre bon Dieu, dit un encapuchonné pour payer son écot en sortant de chez le manant. Le bon Dieu est bon, dit un cagot, de souffrir tant de libertins. Voilà le bon Dieu, dit un paysan à son enfant, lui montrant une image d'un liard. Vite à genoux, crie un courtaud de boutique à ses enfants, à ses voisins et aux passants, on porte le bon Dieu. Le docteur orne le frontispice de sa thèse d'un *Deo optimo.*

Je crois bien que le paysan pense que Dieu est bon, comme un bonhomme qu'on surprend aisément, qu'on irrite difficilement, qu'on apaise avec peu de peine et qui passe, comme dit le proverbe, les choses au gros sas.

Ce n'est pas à celui-là que je parle, c'est au docteur, au théologien, au curé, à ce ministre, à ce prédicateur. Qu'entendez-vous, Messieurs, par bonté , quand vous l'attribuez à Dieu ? Si c'est cette bonté qui est l'essence de tout l'être, comme l'unité et la vérité, il n'y a rien à dire. Mais ce n'est point dans ce sens qu'on vante la bonté de Dieu [75], c'est dans le même sens qu'on vante la bonté de l'homme, sans faire réflexion que cette bonté est ordinairement une véritable faiblesse. Ne serait-ce pas insulter un grand homme de dire que c'est un bonhomme ? A-t-on jamais dit que Titus, Trajan, Marc-Aurèle et Antonin étaient de bonnes gens ? Cela renferme une bonté basse et même vicieuse. On n'a jamais mis la bonté au nombre des vertus, mais bien la justice. Notre pur naturel pourrait donner le nom de bon à J.-C. C'est la plus avantageuse idée qu'on en puisse avoir et la moins choquante pour les chrétiens : il avait les intentions louables, mais beaucoup de petitesse et peu de capacité. Je suis sûr que qui dirait que Dominique et Ignace étaient de bonnes gens s'attirerait les jacobins et les jésuites sur les bras.

On ne peut pas se sauver en disant qu'on dit que Dieu est bon comme on dit que Trajan était un bon prince, que Turenne était un bon général. Bon, en cette occasion, est pris par comparaison, ce qui ne peut avoir lieu à l'égard de la divinité : le mot se dit alors à l'égard de la qualité, et non à l'égard de la personne. Ainsi on dit que Trajan était un bon empereur et non qu'il était un bon homme ; on dit de même que Dieu est un bon juge, un bon ouvrier, mais on ne doit pas dire qu'il est un bon dieu. On n'a jamais dit que le soleil est un bon soleil, quoiqu'on puisse dire que c'est un bon astre. Je croirais volontiers que cette épithète vient des païens, lesquels, ayant plusieurs dieux, pouvaient appeler bon celui qu'ils croyaient le plus traitable, Le mot de bon qu'on donne à Dieu est donc suivant l'idée du paysan que j'ai décrite ; on veut que Dieu tolère le vice par condescendance, qu'il se paie de paroles, de simagrées, de grimaces, de compliments : babioles ! On veut qu'il aime les hommes comme la plupart des femmes aiment leurs premiers enfants, aux cris et aux importunités desquels elles accordent des choses [76] déraisonnables et même pernicieuses. On veut que Dieu soit comme ces princes faibles, qui n'ont ni force d'agir, ni celle de rien refuser.

On crie que Dieu aime les hommes qui sont son plus bel ouvrage. Quel sens renferme cette expression ? Dieu n'aime que lui-même, il ne peut aimer autre chose : l'amour, à le bien prendre, est la connaissance de ce qu'il y a de bon dans un objet, mêlée de quelque admiration, avec un violent désir de la possession. Si l'on prend le mot d'aimer pour : avoir de la considération, Dieu aime les hommes comme il aime les pierres, ce qui n'emporte pas qu'il

les puisse traiter comme des pierres, sa justice s'y opposant ; le mot d'aimer en ce rencontre n'a rapport ni à l'amour ni à l'amitié, c'est une simple vue mêlée d'une espèce d'estime ou, pour mieux dire, Dieu voit les hommes, il veut qu'ils soient ce qu'il les a faits et rien plus. Quelle marque les hommes ont-ils qu'il les aime, à prendre le mot d'aimer comme on l'entend ordinairement, comme j'aime ma femme, mes enfants, mes amis ? Est-ce par leur création ? Il ne les a pas créés pour l'amour d'eux, nous l'avons déjà dit, et je défie le plus habile argumenteur de me donner la moindre preuve que la création soit pour les hommes un bien dans l'espèce des biens que l'on attend des gens dont on est aimé. Si nous aimons l'existence, c'est par instinct et non par raison ; si la sagesse divine n'avait pas donné cet instinct, il n'y aurait pas un homme qui, dans un temps ou dans un autre, ne souhaitât l'anéantissement, et presque tous se le procureraient s'il était en leur pouvoir dès qu'ils auraient l'âge de raison. Où est donc le régal de la vie, même pour les plus heureux ? Pour sentir cela, il ne faut que faire réflexion au plaisir qu'on se fait du sommeil, sans [77] parcourir les dégoûts et les ennuis qui nous la rendent à charge, les maladies, les chagrins, les embarras, les vexations, les actions qui font les hommes les plus malheureux de tous les êtres, ce qui n'est encore rien en comparaison de ce que la religion factice y ajoute, qui la rend odieuse et détestable.

Quand toutes les belles promesses que font les religions factices seraient vraies, les menaces qu'elles font rendent la vie pire mille fois, puisque l'effet de ces menaces est cent millions de fois plus à craindre que l'effet des promesses n'est à espérer, tant par la différence de la peine au plaisir, qui n'a point de comparaison, que par la difficulté du succès. Mais Dieu est juste et parfaitement juste, il nous a mis entre les biens et les maux, nous pouvons jouir des uns et éviter les autres, avec certains égards et à certaines conditions ; nous devons en certaines rencontres nous priver des biens et souffrir les maux, ce sacrifice sera récompensé magnifiquement, peut-être même qu'un éternel bonheur sera le prix d'une haute vertu.

Voilà toute la bonté qu'on puisse attribuer à l'Etre parfait, quand on veut parler en s’entendant et pour se faire entendre. De là suit qu’il faut adorer la divinité pour sa grandeur, la respecter pour sa justice ; on pourrait en certain sens dire : sans la craindre, mais comme ce mot entraîne à l'esprit, malgré qu'on en ait, une espèce d'horreur et de haine, la crainte que les brebis ont des loups et le pauvre peuple des exacteurs : à proprement parler un honnête homme ne craint point le prévôt ni le lieutenant criminel, mais un voleur les craint.

Nous parlons ici du premier sentiment de l'homme au moment qu'il commence à faire usage de sa raison ; alors, à proprement parler, il ne craint point la justice de Dieu ; dès qu'il a péché, [78] ce n'est plus la même chose, il craint la justice divine d'une crainte qui n'est point la crainte ordinaire mêlée d'incertitude, c'est plutôt la crainte du criminel qui va au supplice que la crainte d'un accusé. Il y a cependant deux grandes différences : la première, qu'il n'est

pas impossible que le criminel échappe, quoiqu'il soit très difficile, et que le pécheur ne peut absolument échapper à Dieu. La seconde, que le criminel n'a nulle espérance d'obtenir pardon et que le pécheur est le maître absolu de l'avoir. Ces deux passions à l'égard du supplice, dans le criminel simplement accusé et dans le criminel condamné, sont aussi différentes entre elles que l'indignation et la colère ; le malheur est qu'on n'ait pas inventé des termes pour les exprimer différemment et qu'on les appelle toutes deux craintes. C'est de cette disette de mots que viennent une infinité d'expressions mal entendues partout et surtout dans la religion où l'abus est encore de plus grande conséquence ; on veut que les mêmes choses soient partout où l'on s'exprime par les mêmes termes. Je vais essayer de m'expliquer.

On aurait dû faire un mot pour signifier ce qu'on appelle crainte lorsqu'il s'agit de ce qu'on sent quand on est prêt à tomber entre les mains des corsaires, des exacteurs etc., et un autre pour exprimer la modification de notre âme lorsqu'elle se voit dans le danger de faire quelque chose qui blesse un ami. On devrait avoir des termes différents pour l'espèce de bonté qui est en Dieu et celle que nous convenons être dans les hommes, pour l'espèce d'amour dont nous sommes capables vers lui et l'amour que nous avons pour les créatures, pour l'espèce de crainte que sa justice doit inspirer et pour celle que la justice humaine nous donne, comme on a fait le mot d'adorer pour l'espèce de devoir et de vénération qu'on doit à [79] Dieu, ce qui signifie un sentiment intérieur, de toutes nos puissances, dans toute l'étendue de nos forces, vers l'être infini, dans la vue de ses perfections sans bornes ; d'autant qu'un tel sens ne peut convenir à aucune créature, il faut un mot singulier. Les termes de bonté, d'amour et de crainte ne renferment que l'idée de ce que nous sentons pour les créatures, par conséquent n'expriment pas les impressions qui viennent du créatour, ni les actions de notre âme vers son essence, ou ses actions ; comme on ne manque jamais de prendre ces termes dans le sens ordinaire, ils ont toujours une fausse signification.

Le mot pour la bonté devrait signifier seulement ce qu'on entend quand on dit : un bon juge ; ce n'est pas celui qui pardonne au criminel et qui donne gain de cause au pauvre qui a tort ; ce qu'on entend quand on dit un bon ouvrier, ce n'est pas celui qui raccommode la charrue de la veuve et de l'orphellin, qui couvre la maison du nécessiteux ; ce qu'on entend quand on dit que certaine chose est bonne pour une autre, ce n'est pas que la bonne se dépouille de rien pour en revêtir l'autre ; on entend que le juge est bon juge, parce qu'il fait exactement justice, condamnant quiconque a tort, absolvant quiconque a droit ; on entend que l'ouvrier est bon ouvrier parce qu'il travaille bien et loyalement, on entend que certain valet est bon pour certain maître parce qu'il lui convient : un valet doucereux, papelard conviendra à un cagot ; un valet alerte, audacieux conviendra à un gendarme.

Voilà à peu près les sens dans lesquels Dieu est bon, et c'est dans l'autre qu'on le prend,

comme du juge qui a pitié du pauvre qui a intenté un mauvais procès, de l'ouvrier qui travaille mal, mais gratuitement et par commisération, ou du maître qui souffre tout à son valet, débauches, friponneries etc. pourvu qu'il le papeline et le flatte.

Le terme pour l'amour ne devrait avoir d'autre sens que ce qu'on pense quand on dit qu'on aime l'ordre, la vérité, les sciences, ce n'est [80] pas ni amour, ni amitié, c'est tout autre chose, c'est plus que la simple estime : il n'y a guère de gens qui n'estiment les sciences et il y en a peu qui les aiment ; tous les hommes estiment la vertu, tous ne l'aiment pas, quelques-uns même la haïssent. Ce terme, dans le sens que nous venons de définir, ou plutôt dans le sens dont nous venons de tâcher de donner une idée, exprimerait ce qui s'appelle l'amour de Dieu pour ses créatures, qui n'est que le coup d'œil pour ainsi dire dont il les regarde ; il exprimerait l'action dont notre volonté est capable à l'égard du créateur, qui n'est qu'un sentiment d'admiration et de soumission ; assurément que le mot d'amour qu'on prend sans y penser, et même exprès, pour ce qu'on sent pour un ami ou pour une maîtresse donne une fausse idée qui ne trouve entrée que dans les cervelles creuses et fanatiques ; ces gens à visions et à extases, ces faiseurs de noces spirituelles s'écrient qu'ils aiment Dieu au sens qu'on aime une maîtresse dont on est passionné, ils adoptent les termes les plus tendres des véritables amoureux, les plus emportées expressions des poètes ne les satisfont pas, ils en forgent de nouvelles : tout cela est vision. Il y avait autrefois des gens qui aimaient Jupiter, Neptune, Cybèle, Cérès etc., il y en a aujourd'hui qui aiment tout de même Sommonocodan, le soleil etc. et les autres que l'artifice intéresse à imaginer, mais qui leur donnent bien d'autres marques de cet amour chimérique que ne font nos béats et nos mystiques.

Ce sont des fous comme Don Quichotte dans ses amours pour Dulcinée. Amour, amitié comportent quelque égalité, une familiarité, une réciprocation de plaisirs. Je fais la joie de mon ami comme il fait la mienne, je fais les plaisirs de ma maîtresse comme elle fait les miens, nous perdrions à peu près également les uns et les autres en rompant notre union. Il n'y a rien de semblable dans ce que Dieu a pour les hommes, ni dans les sentiments des hommes pour la divinité. On n'aime point les gens qu'on craint, mais l'on craint en quelque sorte ceux qu'on aime, c'est-à-dire qu'on se tient toujours [81] sur ses gardes, pour ne rien faire qui leur puisse déplaire : ce n'est point eux qu'on craint, c'est soi-même, on appréhende de les blesser, parce que nous participerions à leur mal. Le sens de ces deux craintes est aussi différent que celui de plaisir et d'insulte. C'est dans le sens d'une crainte de rien commettre que Dieu désapprouve en le voyant et que sa justice doive punir, qu'il faudrait un mot qui renfermât un sens tout autre que la crainte que nous avons de déplaire à un grand qui s'en vengerait, parce que nous supposons toujours que nous avons été en droit de faire ce qui lui a déplu, ou que, supposé que nous ayons tort, il pousserait la vengeance au-delà des bornes de la justice.

Pour finir, Dieu n'a point la bonté qu'on prône, il ne nous a point faits par bonté, il ne nous distribue aucunes commodités ou nécessités par bonté, il ne nous fera jamais aucun bien précisément par bonté, non plus qu'il ne nous fera aucun mal par malice, il agira toujours en l'un et en l'autre cas suivant nos mérites et démérites. Prenez-y bien garde, M.R.P., il y a deux espèces de méchants que nous distinguons par notre pensée et par des termes différents. Ceux qui sont absolument mauvais s'appellent purement méchants, mais ceux qui ne sont mauvais que d'une certaine manière peu dangereuse, nous les appelons malins ; ainsi nous avons méchanceté et malice ; nous devrions de même avoir des pensées et des termes différents pour ceux qui sont véritablement bons d'une bonté absolue qui n'est autre que la parfaite justice, et pour ceux qui ne sont bons que d'une manière peu juste, qui est proprement une faiblesse ; ou c'est dans ce dernier sens que le mot de bon s'entend quand il est l'épithète de la personne et non de sa qualité, comme nous l'avons vu. Il est bien évident que le mot de bon ne peut convenir à Dieu, non plus qu'on ne pourrait dire du diable, dans l'idée que nous en avons comme d'un [82] être souverainement méchant, qu'il est malin ; un prédicateur grave ne le dira pas en chaire, ni un professeur de théologie dans ses écrits, quoiqu'un poète burlesque le puisse dire agréablement parce qu'il en parle comme d'une fable.

Au reste, comme je l'ai déjà dit, il n'y a pas grand mal quand on se servira des termes de crainte et d'amour de Dieu, mais celui de bonté est dangereux en ce qu'il suppose de la faiblesse et de la petitesse dans ia divinité. Il donne, outre cela, une idée basse et peu juste de l'être souverainement parfait et, ce qui est de pire, il engage dans une confiance mal réglée, excessive et pernicieuse.

Il faudrait aussi supprimer l'expression d'offenser Dieu. On n'offense pas l'être infini comme les hommes s'entre-offensent, l'offense entre les hommes est un tort réel qui les rend malheureux ou moins heureux, de même que les caresses, les secours etc. qui sont le contraire de l'offense, augmentent leur bonheur ou diminuent leur malheur. Or le vice ne rend pas Dieu moins heureux, ni la vertu ne le fait point plus heureux ; il voit l'un et l'autre avec une égale tranquillité et sans la moindre altération, sans que sa parfaite félicité en souffre la moindre atteinte ; il ne sent pas même de l'indignation ou de la satisfaction, c'est une simple approbation ou désapprobation ; il voit d'une vue simple que telle action est juste ou injuste, bonne ou mauvaise, et qu'elle mérite telle punition ou telle récompense en quelque façon. Comme si on nous racontait que dans un pays éloigné où nous ne prenons aucun intérêt, il y a un pont fort solide, large et commode, naturellement on trouverait cela bien, sans émotion et sans en être plus content ; si on nous disait qu'en un autre et semblable endroit, il y en a un étroit et mal bâti, on désapprouverait un tel ouvrage, sans en ressentir de chagrin [83], cela choque le discernement et les règles de la prudence, mais cela n'offense pas comme quand on

reçoit un coup, une injure, comme quand on est volé. C'est néanmoins sur ce faux sens ridicule que non seulement les prédicateurs fondent leurs déclarations impertinentes, mais que les théologiens établissent mille folles suppositions.

Le mot de pécher et de péché sont singuliers, fort expressifs et tout établis ; ce sont ceux auxquels il faut s'en tenir ; ne disons donc jamais : un tel a offensé Dieu, je me repens des offenses que j'ai faites à Dieu ; mais : un tel a péché, je me repens de mes péchés. Les fautes que nous commettons envers les hommes sont des offenses, nous leur faisons tort, nous altérons la paisible situation de leur esprit et souvent nous leur causons une douleur corporelle ou les privons de quelques commodités ; celles que nous commettons et que nous appelons mal à propos offenses de Dieu ne sont que fautes devant Dieu et non envers Dieu, elles ne l'intéressent en aucune façon. La comparaison qu'on fait d'un roi dont on transgresse les lois est impertinente : c'est un bien pour un roi que l'observation de ses ordonnances, c'est une marque de respect et de crainte qui le flatte, comme la transgression de ces mêmes ordonnances est prise pour une espèce de mépris, au moins de négligence qui le blesse ; de la part de Dieu, il n'y a qu'une simple vue de notre action, de son injustice et du degré précis de punition qu'elle mérite, comme de notre part, il n'y a qu'une action contre l'ordre et la justice, il n'y entre ni rébellion ni mépris. Dieu, qui voit les choses en elles-mêmes et comme elles sont effectivement, n'y en voit point. Nous avons dit partout que Dieu demande, que Dieu veut, c'est une manière de parler, car par une juste expression on peut dire que Dieu ne veut ni ne demande rien, c'est l'ordre qui demande et la justice divine punit et récompense les êtres qu'il a formés avec la connaissance de l'ordre, suivant qu'ils le suivent ou le négligent. [84] On ne pèche pas même contre l'ordre par rébellion ou par mépris, les plus scélérats en connaissent la beauté et la nécessité, ils la confessent, ils l'estiment, mais les passions les emportent à agir au contraire, quoiqu'ils voient qu'ils font mal et qu'ils sentent qu'ils pourraient vaincre ces passions.

J'ai dit qu'il n'y a nulle rébellion dans le péché, ni contre Dieu, ni contre l'ordre ; lorsque des inférieurs se rebellent contre le supérieur d'une rébellion proprement dite, c'est qu'ils disputent son autorité et soutiennent qu'il en abuse, soit à droit ou à tort ; or le pécheur reconnaît l'autorité de l'ordre, il en reconnaît la beauté, il reconnaît, si l'on veut, la puissance légitime et la justice de Dieu, il ne la conteste point, il ne prétend point qu'elle soit poussée trop loin. Si un malfaiteur se défend contre le prévôt, cela s’appelle rébellion, mais improprement : il reconnaît l'autorité de cet of ficier et la justice qu'il a de le poursuivre et de le prendre, il l'avoue dans son cœur, mais il veut défendre sa vie qu'il va perdre s'il se laisse saisir. C'est donc une juste offense suivant les seules règles de l'intérêt naturel, quoique injuste suivant les règles de la morale et de la politique ; à peu près de même le pécheur ne se dit

point innocent, il reconnaît qu'il a failli, il veut seulement s'excuser sur sa faiblesse et la force de la tentation.

Article troisième. De la liberté de Dieu.

Dieu est libre de la plus grande liberté qu'il soit possible de concevoir, et même telle que nous ne pouvons la concevoir et encore moins exprimer, puisqu'il est plus libre que nous qui le sommes parfaitement, quoique, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, il ne semble jamais agir librement parce [85] qu'il suit toujours les lois de sa sagesse et de sa justice.

Il est aisé de comprendre que ces lois ne contraignent point son infinie et parfaite liberté, puisqu'il les suit librement et qu'il peut, à chaque instant, les enfreindre s'il veut. Je suis aussi libre de poignarder mon ami qui vient me demander à coucher chez moi que de jeter mon chapeau sur une table ou sur un siège, je ne le fais cependant point, retenu par l'amitié et l'horreur du crime, qui ne font pas la moindre violence à ma liberté.

De conclure de l'efficacité des volontés de Dieu et de sa liberté qu'il peut changer les essences et les natures réelles, c'est se confondre soi-même. C'est dire que Dieu peut faire que la même chose soit et ne soit pas en même temps. Dieu ne peut faire que deux fois trois égalent sept, ni que ce qui est mal métaphysiquement soit bien, il ne peut pas faire que l'ingratitude soit meilleure que la reconnaissance. S'il est vrai que M. Descartes ait dit le contraire, comme je crois l'avoir oui dire, je parierais toute chose, sauf mon salut éternel, qu'il a lâché une extravagance et une absurdité qu'il voyait bien que personne n'adopterait et dans laquelle les gens d'esprit ne le croiraient par capable de donner, pour se tirer des cris des prêtres, qui criaient que sa philosophie n'était pas favorable à la religion. Que faire à pareilles gens qui sont entêtés et écoutés du prince ? On leur ferme la bouche de ce qu'on peut comme on jette un os à un chien pour l'empêcher d'aboyer. Dieu est libre à l'égard de ses actions – qui est la seule liberté possible – et il est aussi libre qu'il est puissant : il peut bien faire un cercle d'un carré, mais il ne fera pas un cercle carré.

Vouloir approfondir les essences à force de raisonnements, c'est bien se fatiguer à chercher ce qu'on tient. Mais pourquoi cela est-il ainsi ? Qu'est-ce que c'est que les essences ? Une chose [86] peut être ou n'être pas, mais dès qu'elle est, elle est une certaine chose. Cela peut-il être autrement ?

Ce sont les choses les plus simples qui sont les plus aisément et les plus clairement comprises et qu'on peut cependant le moins expliquer. Tout le monde, jusqu'aux enfants, sait distinctement ce que c'est que le temps ; les philosophes les plus profonds [ne] peuvent

l'expliquer. On parle sans y penser des choses mêmes comme de leurs qualités, comme d'un annexe ajouté. Changer les essences, c'est changer les choses ; ainsi c'est un terme impropre que celui de *changer* en cette occasion : c'est détruire une chose pour en mettre une autre en sa place, ce que Dieu peut faire sans difficulté ; mais, la chose subsistante, il' n'en peut changer l'essence, puisque c'est la chose même. Un cercle, en lui-même, n'est autre chose qu'une figure dont tous les diamètres sont égaux : Dieu ne peut point faire un cercle qui ait des diamètres plus petits les uns que les autres, quoi qu'il puisse faire que ce qui était un cercle ne le soit plus, mais c'est en détruisant le cercle.

Encore une fois, le rare génie dont je viens de parler n'a point eu peur que son autorité engageât les bons esprits à croire que les essences sont arbitraires et que Dieu puisse faire que la moitié d'une chose soit égale au total ; il avait à contenter des gens qui ne se paient point de raisons ; il a répondu au fou selon sa folie. Ces gens admettent toutes sortes d'impossibilités pourvu qu'ils parviennent à leurs fins ; il leur en a lâché, et d'autant plus volontiers qu'elles étaient plus choquantes.

Tout ce qui est, est une certaine chose et non pas l'autre. Si vous ôtez au nombre pair la propriété de se pouvoir diviser en deux également, vous ne le changez pas, vous le détruisez ; mais comme les essences sont indépendantes de l'existence, elles ne peuvent se détruire et encore moins changer. Dieu peut détruire les existences, mais il ne les peut changer, car à l'existence [87] prise simplement pour existence, il n'y a d'opposé que le néant. Dès que l'existence sera réduite au néant, il n'y aura plus d'existence, on pourra dire que l'existence est détruite, mais non qu'elle est changée ; un cercle est toujours une figure sans angles et sans parties à ligne droite, ou n'est point en tout ; 4 est toujours le carré le plus simple, ou n'est point en tout.

Plus on veut traiter, approfondir ou éclaircir ces matières, plus on les embrouille, plus on obscurcit l'idée naturelle qu'on en a, qui est toute des plus distinctes.

Section quatrième. Solution des difficultés.

Je me suis engagé, M.R.P., à expliquer les énigmes qui ont fait suer tant de beaux génies, fait inventer des systèmes extravagants et précipité de bons esprits dans une espèce d'athéisme ou dans le pyrrhonisme ; j'espère m'acquitter de ma promesse sans grand effort ; ne m'accusez de témérité qu'après avoir vu mes raisons.

Les plus considérables de ces énigmes sont la distribution des biens et des maux, la providence et la nature, la cause du bien et du mal moral, l’efficace des volontés de Dieu, la prédestination, la destinée et le hasard.

J'ai ouï parler de ces difficultés étant fort jeune et, quoique je n'en visse pas le dénouement, je sentais qu'il n'était point si impossible qu'on le prêchait, je voyais confusément la lumière au travers de ces obscurités qui ne me paraissaient point impénétrables : au moins les raisonnements qu'on faisait ne me paraissaient pas solides ; je me suis appliqué à débrouiller les ombres et diverses réflexions les ont entièrement dissipées. [88] Il y a bien d'autres embarras qui s'évanouissent naturellement par tout ce qui a été dit et établi ci-dessus, en sorte qu'il serait superflu de rentrer en aucun détail à ce sujet, comme ceux sur la prescience et la liberté, sur l'élection, réprobation et la bonté de Dieu etc., qui ne soit pas d'autre nature que celle qu'on se forgerait en voulant accorder le néant avec l'existence, la figure circulaire avec l'inégalité des diamètres etc. Ce qui me surprend, c'est que des docteurs et de véritables savants aient apporté tant de mauvaises raisons pour sauver la providence sur le chapitre de la fortune, qu'ils les aient été chercher si loin, tandis qu'ils en avaient de bonnes dans leurs mains.

Article premier. De la distribution des biens et des maux.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, Dieu a mis dans le moment de la création toutes les choses sur le pied où elles devaient être, suivant une sagesse infiniment parfaite; il n'en fait point la distribution, elles sont à la portée de tout le monde, chacun s'en peut saisir, mais bien ou mal. Dieu a, en même temps, donné la connaissance des règles de la justice, et par conséquent des conditions auxquelles on peut s'emparer des biens dont il a rempli l'univers. Il les a laissés depuis cet instant sans y toucher, il n'opère rien de plus, si ce n'est peut-être d'entretenir la continuation du mouvement et de créer des âmes humaines ce que je n'examine pas, et que je suis bien sûr que les plus rares génies examineraient vainement ; d'ailleurs, cela ne fait rien à la question : si le mouvement doit être entretenu par une continuation d'action ou de volonté de la part de Dieu, c'est la même chose à l'égard du succès que s'il avait été imprimé tout d'un coup. Que Dieu crée des âmes semblables et à mêmes conditions à chaque fois qu'il y a un corps formé est aussi la même chose que s'il en avait créé un nombre immense [139] à une seule fois.

Venons au sujet précis de l'article : ce qui fait la félicité des hommes, ce qu'on appelle la prospérité de ce monde se termine à la santé, aux grandeurs, aux richesses, et aux plaisirs ; il suffit que Dieu ait mis tout cela dans une juste balance et également à la portée de tous les hommes pour justifier sa conduite et sa providence, et faire évanouir tout ce qu'on allègue au contraire. Mais la vertu n'est pas le chemin à tout cela, elle n'a pour ainsi dire qu'une corde à son arc, elle n'a que le plus faible de tous les moyens, le vice en a mille très forts. Pourquoi

donc s'étonner que des scélérats soient comblés de biens de la fortune et les gens de bien accablés de misère ? Autant vaudrait-il admirer qu'un paysan jeune et vigoureux fasse de bons glands, pendant qu'un vieillard estropié n'amasse presque rien. Entrons dans le détail.

A l'égard de la santé, on crie mal à propos : il n'est pas vrai que les mauvais se portent mieux que les bons, qu'autant que cela suit des commodités qu'ils ont pour entretenir leurs bonne disposition, pour prévenir les maladies et s'en délivrer par les médicaments. Pour la santé originaire, la chose est égale ; et, à l'égard du courant de la vie, l'usage immodéré des plaisirs ruine ordinairement la constitution de ces heureux criminels ; il deviennent languissants, gros, gras, pesants et sujets à mille infirmités : il y a dix mille de ces gens contre un malheureux qui ait les gouttes. Il en est de même pour la longueur de la vie : la débauche précipite au tombeau la moitié des opulents. Ainsi, il n'y aura rien à dire sur ce point dès qu'il sera bien examiné, car à l'égard des secours qui manquent au pauvre, cela retombe dans le cas des richesses, dont nous allons bientôt parler.

Pour les grandeurs et tout ce qui flatte la vanité, l'ambition et l'esprit de supériorité, par quel moyen un homme d'honneur y peut-il parvenir ? Par celui seul du mérite. En vérité, est-ce par ce degré qu'on y monte ? Qui découvrira ce mérite, qui le prônera, qui le présentera ? Presque personne. Et mille jaloux, mille ambitieux [90] s'y opposent, il faut des patrons qui ne se gagnent que par intrigues, par flatteries, bassesses, les présents et souvent par des crimes ; il faut être hâbleur, impudent, effronté, insensible aux refus et aux affronts, n'épargner ni fourberies, ni mauvaises pratiques, ni infidélités, ni trahisons, il faut tout sacrifier, amis, parents, bien public etc. La vertu ne permet rien de tout cela et, par conséquent, elle laisse son homme où elle l'a trouvé ; mais quand, par un cas extraordinaire, le mérite serait déterré et choisi, c'est la fortune de la république et non pas celle de l'homme vertueux : il sera contrarié, il se fera des ennemis de tous les méchants dont le nombre est toujours le plus grand, il se fatiguera, il épuisera sa santé, il n'aura pas un moment de repos et n'en mourra pas plus riche, au lieu que le vice au front d'airain, au cœur de marbre et aux griffes de fer et d'acier, ruinera toute une province en deux ou trois ans et en sortira avec un mont d'or.

Comptons les moyens de devenir riche légitimement ; je n'en connais que deux : le travail et le commerce. Le premier est presque infructueux à cet égard, c'est-à-dire par rapport à ce qui s'appelle fortune ; c'est beaucoup que de vivre et il est bien rare qu'il se rencontre un savant ou un habile ouvrier en tout un siècle qui laisse un bien considérable à sa famille. Reste donc le négoce que tout le monde ne peut pas embrasser, et qui est sujet à tant de risques, de pertes et de revers, qui demande du temps, des talents et tant d'heureuses conjonctures que le nombre de ceux qu'il met dans l'abondance ne peut être que petit en comparaison du reste des hommes. Qui seront donc ceux qui deviendront riches avec la vertu ? Personne. Au lieu

qu'avec le vice on fait fortune en un instant et à coup sûr : il n'y a qu'à piller, voler, vendre sa femme, sa fille, sa voisine, ramper auprès du grand, flatter ses désordres et en être ministre, faire banqueroute, etc.

Il est comme inutile de parler des plaisirs, après avoir traité des richesses, puisque celles-ci sont la source de ceux-là ; il suffit de remarquer que la plupart des grands plaisirs sont la source des crimes : le pouvoir despotique et arbitraire sur les hommes, les galanteries éclatantes, les débauches, les vengeances, les magnificences excessives ; les autres ne se peuvent prendre qu'à force d'argent et de dépense, c'est-à-dire par le moyen des richesses qu'on vient de montrer être [91] presque inaccessibles aux honnêtes gens.

Où est donc le sujet de s'étonner que les scélérats soient dans la prospérité, les honneurs, la joie et les plaisirs, pendant que les gens de bien gémissent dans l'obscurité, quelquefois dans le mépris, dans la pauvreté et dans la tristesse, comme il y en aurait d'être surpris qu'un enfant poussât une boule bien loin pendant qu'un puissant homme ne pourrait faire que quelques tours à un cube de même poids ? Cela est naturel, cela est fondé sur des raisons claires et immanquables, cela est fondé sur l'essence et la nature même des choses. Pour ne rien laisser en arrière, touchons encore une difficulté, qui est la dernière, je pense, qui puisse naître dans l'esprit sur cette matière.

On dira : il est vrai que la vertu n'est pas le chemin des prospérités temporelles, elles sont à égale portée de tous les hommes et elles seraient à peu près également partagées si les honnêtes gens avaient autant de moyens de s'en emparer que les scélérats. Mais d'où vient celui-là est-il né roi et moi esclave, soit que Dieu ait créé une quantité d'âmes lesquelles il fait circuler dans tous les corps à mesure qu'il en périt et qu'il s'en forme d'autres, soit qu'il les crée pour chaque embryon ? Dieu voit une reine enceinte en même temps qu'il y a mille autres femmes dont les embryons sont également capables de recevoir l'infusion d'une âme. Dieu voit de même un embryon qui a donné la pierre, la gravelle, la goutte, l'hydropisie, la sciatique et d'autres pareilles maladies qui ne manquent point à se déclarer dans un temps ou dans un autre, pendant qu'il en voit plusieurs qui ont des dispositions absolues pour une vigueur et une santé parfaites, même à l'épreuve de toutes les débauches : Pourquoi donc, dira le pauvre nègre, Dieu n'a-t-il pas mis mon âme dans les flancs d'une telle reine, d'une telle duchesse, qui est devenue grosse en même temps que ma mère ? Pourquoi, dira le goutteux, l'hydropique, le paralytique, Dieu n'a-t-il pas mis mon âme dans le corps d'un tel et d'un tel [92] qui jouissent d'une santé parfaite, qui ont si belle figure, avec une force si extraordinaire ? Nous avons été conçus dans le même instant. Cette plainte renferme deux questions ; la première regarde Dieu, savoir : qui peut le déterminer en cette occasion, n'y ayant pas d'apparence qu'il y ait différence d'âme à âme que la simple indivisibilité ?

Je réponds 1°) que c'est une curiosité toute simple que cette question et que nous n'avons là-dedans aucun intérêt ; 2°) qu'il est absolument sûr que cela se fait, donc il y a une bonne et solide raison que nous ne connaissons pas.

La seconde question nous regarde, le pauvre et l'infirme pouvant dire qu'ils sont malheureux que leurs âmes n'aient pas été unies à des machines formées dans d'autres femmes.

En examinant bien toutes ces choses, je trouve qu'il y a une juste compensation et que le tout retombe dans le cours d'une parfaite justice, en ce qu'il est plus aisé de faire un bon usage des adversités que des prospérités : les richesses et la santé entraînent dans le désordre, la pauvreté et la maladie mettent à couvert de presque tous les vices ; il est malaisé de ne pas s'enorgueillir dans les honneurs et de ne pas abuser d'une grande puissance, rien n'est plus facile que d'être dans la bassesse et modéré dans les petites situations ; un roi a mille tentations de conséquence à essuyer contre un esclave une. Enfin, la vie des malheureux est en quelque façon un perpétuel mérite, sans beaucoup d'autres vertus, pour peu qu'ils souffrent patiemment ; la vie des heureux du siècle est quasi une perpétuelle récompense de leur vertu, pour peu qu'ils y mêlent des vices. Il y a bien peu de rois éclairés et judicieux qui, à la mort, ne voulût avoir vécu en esclave. Il n'y a pas un esclave capable d'un peu de réflexion qui, dans ce moment, voulût avoir vécu roi. J'avoue que c'est aux rois à attendre les grandes récompenses, mais qu'il leur est difficile de les mériter, qu'il est difficile d'être bon roi. Je ne sais si Epictète, si sage, [93] si saint, si éclairé, si bien intentionné, n'aurait pas cru risquer en changeant sa misérable fortune contre celle d'un empereur romain.

Article deuxième. De la providence et de la nature.

Mille endroits de chacun de ces cahiers ont assez éclairci ce sujet pour que je m'en [tienne] là, mais il y a des choses si fameuses et sur quoi la prévention est si forte qu'il les faut traiter exprès, étant certain qu'on passe sur tout ce qui les touche sans s'en apercevoir.

Il n'y a point en Dieu, il n'y a point dans la conduite de l'univers de providence telle que le commun des hommes l'entend et telle que presque tous la voudraient : il leur faudrait une providence humaine, indéterminée et qui s'accordât à leurs désirs insensés, qu'on gagnât par prières, par cérémonies, par amis et par corruption, une providence humaine vague, prodigue et avare, telle que les plus rusés et les plus importants en profitassent aux dépens des autres.

Telle est la providence de la plupart du genre humain, partie par ignorance, partie par faiblesse, partie par passion. On ne met en un endroit que la moitié de ce qui est nécessaire, et dans un autre une fois plus qu'il ne faut : celui à qui tout manque crie et n'obtient rien, celui

qui a beaucoup de superflu le dépense inutilement et trouve le moyen d'avoir de nouveaux secours.

Encore, un bon roi, un prince sage et puissant donne tout d'un coup ce qui est nécessaire à chacun, autant qu'il le peut [94] prévoir et que ses moyens le permettent, il n'attend pas que l'un demande une chose, l'autre l'autre ; si, par malheur, il est obligé de changer ses dispositions ou de remédier à des inconvénients, c'est toujours la faiblesse humaine qui en est cause, c'est qu'il n'avait pu prévoir ces inconvénients ou que, les prévoyant, il n'en ait pas vu le remède, ou bien que ses moyens ne s'étendaient pas jusques à les pouvoir appliquer ; autrement il a tort ; chacun sait qu'on estime les princes à proportion qu'ils approchent d'en agir comme nous venons de dire, et qu'on les blâme et les méprise suivant qu'ils s'en éloignent. Il est manifeste que la providence que l'on donne à Dieu est justement celle que l'on blâmerait dans un prince. On veut que, voyant tous les inconvénients et tous les remèdes, et ayant le moyen de les appliquer, il attende le temps de l'inconvénient et que chaque particulier demande le remède ; il est encore plus manifeste que rien n'est plus diamétralement opposé à l'idée de l'être parfait : un fol ou un voluptueux n'examine pas les choses et ne s'en donne pas la peine, il agit à peu près au hasard, il ne pourvoit à rien qu'à la nécessité, à force de cris et à sa fantaisie. Un homme sage pourvoit à tout de son mieux, le plus tôt qu'il peut, et épuise ses moyens à tout mettre au meilleur état qu'il lui est possible, mais comme sa sagesse est bornée, il y a toujours quelque chose à quoi il faut qu'il retouche pour mettre ordre aux accidents imprévus et comme sa puissance est bornée, il ne peut agir que successivement, courant au plus pressé et laissant bien des endroits imparfaitement munis.

Dieu, au contraire, dont la sagesse et la prévoyance sont infinies, qui a vu en un seul instant toutes les circonstances [95] possibles et toutes les combinaisons de ces circonstances, qui a vu en un seul instant tous les inconvénients possibles et tous les remèdes possibles à ces inconvénients, Dieu, dont le pouvoir est infini, a mis au même instant tout ce qui était possible de remède à ces inconvénients. Dieu a mis tous ses ouvrages dans la plus haute perfection possible, il n'a pas fait une machine à laquelle il fallût à toute heure travailler ; ce serait rare invention et un rare travail, bien glorieux pour l'ouvrier, qu'une pendule où il faudrait vingt fois par jour remettre le balancier en mouvement et pousser l'aiguille sur l'heure avec le doigt, qui s'arrêterait un jour et courrait l'autre sans mesure, en sorte qu'il faudrait incessamment avoir recours à l'horloger !

C'est néanmoins ainsi que l'on veut que l'univers soit fait, on veut qu'il y manque mille choses, que mille autres aillent de travers et que, pour obtenir les unes et la réparation des autres, il faille à toute heure appeler et faire agir la divinité par des actes particuliers, distincts de l'acte général par lequelelle a produit et entretient l'univers dans l'état parfait où il est.

On demande ici la pluie, là de la sécheresse, là le gain d'une bataille, ici celui d'un procès, et la satisfaction de l'un est le mécontentement de l'autre. A Londres, on fait des vœux pour la santé d'un prince, à Paris, on dit des messes pour sa mort. Dieu n'avait-il donc pas prévu la possibilité de toutes ces choses ? N'avait-il pas prévu ce qui était plus juste, plus expédient et plus raisonnable ? Qui l'a empêché de réduire ces possibilités en tels et tels faits pour le temps nécessaire ? Qui l'a empêché de prendre parti et de faire pencher la balance ? Il est désagréable de rebattre tant la même chose : sa sagesse a déterminé et donné tout d'un coup, à l'instant de la création tout le mouvement nécessaire aux êtres matériels ; elle a distribué aux êtres spirituels toute la connaissance et tout le pouvoir convenable ; voilà comme agit un être infini, [96] et puis tout va suivant ses desseins, c'est-à-dire suivant cette impression du mouvement et suivant l'usage que les êtres intelligents font de leur liberté.

Nos désirs et nos folles prières n'obtiennent aucun changement, ni aucune nouveauté : il pleut ou il fait sec, ou bien il doit pleuvoir ou faire sec, suivant la disposition de la nature ; celui-là meurt ou guérit dont la disposition est telle pour soutenir une maladie ou pour y succomber. Celui-là gagne son procès qui l'éclaircit bien, qui a bon droit et de bons juges ; celui-là perd la bataille qui est le moins bon général, qui a les plus mauvaises troupes et les moins nombreuses avec les autres circonstances désavantagenses. Enfin, tout étant égal d'ailleurs, celui qui a perdu la bataille l'aurait également perdue, quelques prières, quelques vœux et quelques sacrifices qu'il eût faits. Celui qui a gagné son procès après avoir fait bien des vœux et des prières l'aurait tout de même gagné, quand il s'en serait moqué, comme il m'est arrivé : je me suis moqué de ces vœux et de ces prières, j'ai gagné, j'ai perdu. Si j'avais donné dans la folie courante, j'attribuerais le gain à mes vœux, au crédit des forçats qui m'auraient excroqué ; j'attribuerais la perte à ma négligence et à mon irréligion. [64]

Le commun du genre humain, incapable de pénétrer la solidité des raisons, se paie de faits ; pour répondre à cette grossière et stupide partie des hommes, il ne faut que leur montrer les légendes de toutes les autres religions qu'ils condamnent et détestent. Tiens, chrétien, tiens, papiste, tu dis que par des [pro]cessions, des reliques, par des messes etc., tu as obtenu de la pluie, je soutiens que la pluie serait aussi bien tombée quand tu aurais brûlé tes os et que tu aurais assommé les diseurs de messes : tu le nies, accorde donc aux Chinois, aux Siamois, aux Turcs et à bien des païens de l'Amérique que mêmes pluies venues après leurs vœux, leurs sacrifices et leurs processions sont l'effet de la tendresse [97] et de la puissance de leurs dieux imaginaires. Voilà leurs légendes où il y en a cent mille exemples comme dans les tien[ne]s.

Il n'est pas moins vrai pour tout cela qu'on peut toujours dire que tout va comme il plaît à Dieu, parce qu'effectivement il plaît à Dieu que les choses aillent comme elles vont, c'est-à-

dire que c'est le train qu'il a prévu qu'elles pouvaient prendre et qu'il a permis sans s'y opposer : il n'en est pas moins vrai qu'on peut dire que, si Dieu le veut, les choses iront ainsi ou ainsi, de telle ou telle manière, parce qu'effectivement Dieu peut tout changer et conduire toutes sortes de choses particulières de toutes les manières possibles : il pouvait faire mourir à six ans celui qui en a présentement quatre-vingt-dix, il peut faire remonter les fleuves vers leurs sources, raser les montagnes, faire tourner toute la sphère vers l'orient ; mais il ne fera jamais rien de tout cela.

Dieu laisse agir les puissances matérielles et nécessaires, comme quand j'ai donné le branle à une pirouette, elle va son cours sans aucune nouvelle action de ma part, et cependant tant qu'il me plaît et en quelque façon comme il me plaît, parce que je pourrais absolument l'arrêter, et aussi en hâter ou retarder la vitesse et en changer la situation. Dieu laisse agir les puissances libres comme quand je laisse jouer mes enfants ; je pourrais les arrêter ou les faire jouer à d'autres jeux.

Il en est de même de l'expression si commune, *par la permission de Dieu ;* sans doute que rien n'arrive sans la permission de Dieu ; cela veut dire qu'il l'arrêterait, ou changerait tout s'il voulait, et que, pour qu'une telle chose soit, il a fallu que Dieu l'ait permis et ne s'y soit point opposé, mais cela ne signifie pas qu'il y ait eu pour cela une action particulière de Dieu, distincte de l'ordre et de l'action générale. C'est par la permission de Dieu que l'eau d'un vaisseau percé se répand, [98] c'est-à-dire qu'il a fait l'eau de telle nature qu'elle s'écoule par toutes les ouvertures du lieu où elle est contenue et qu'il ne s'y oppose point par aucune autre action. Il n'y a point d'autre permission en quelque occasion que ce soit ; au lieu qu'on entend très véritable en elle-même une chose très fausse, savoir une action positive comme une cause particulière de la chose dont il s'agit. Marque démonstrative que ces actions particulières sont une illusion et qu'il n'y a que la première communication générale de Dieu, c'est que je donnerai à coup sûr ce que fera la providence en mille occasions, je la ferai agir comme il me plaira malgré tant de vœux, de processions, de messes, de sacrifices, de prières et d'autres actes de religion que vous voudrez. Que je sois le maître dans un endroit, livrez-moi dix forçats et dix honnêtes gens, je vous garantis que la providence a résolu que les dix forçats meurent de faim, quoique je leur laisse la liberté d'épuiser toutes leurs ruses et les moyens dont ils pillent les bourses ; je vous assure que la providence a pourvu à un raisonnable entretien pour les dix autres et à une suffisante nourriture : je ne suis cependant pas prophète, je ne pénètre point dans les secrets de la providence, mais je vois clair dans l'action générale de Dieu et sais qu'il m'a donné des forces dont je suis le maître d'user, sans que jamais il les augmente ou les diminue, sans qu'il les pousse ou s'oppose à leurs cours.

Quand jusqu'ici j'ai parlé de la nature je n'ai point entendu une substance je me suis

seulement servi de ce mot en usage pour exprimer l'arrangement que Dieu a fait de la matière et le mouvement qu'il lui a imprime avec toutes les autres dispositions nécessaires et la force qu'il a communiquée à tous les êtres. Je n'ai pas prétendu que la nature fût une chose, mais j'appelle la nature la modification de toutes choses ; c'en est l'essence accidentelle ; l'essence de la matière est [99] d'être impénétrable, capable de repos et de mouvement, de division et de diverses figures ; l'essence accidentelle de cette même matière, c'est la division, mouvement et arrangement qui en fait un corps particulier. Après cela, le mouvement universel et le reste des dispositions de toutes les parties du monde constituent une seconde essence accidentelle pleine de relations et de rapports, et ces deux essences accidentelles avec la pure essence éternelle et nécessaire sont la nature de l'univers matériel.

La nature des intelligences est tout de même leur essence réelle, éternelle et nécessaire, qui consiste à voir la vérité et à en tirer des conséquences, et à pouvoir aimer et choisir, avec leur essence accidentelle qui résulte' de l'impression des corps auxquels elles sont unies. Cela posé, tous les êtres agissent par eux-mêmes, c'est-à-dire par la force qu'ils ont une fois reçue du créateur, les uns nécessairement, les autres librement ; et ce pouvoir de se mouvoir avec la première direction du mouvement qui se diversifie en une infinité de manières est la nature à l'égard des êtres matériels, et ce pouvoir une fois reçu par les intelligences, de voir la vérité et d'agir librement, est la nature des êtres spirituels.

Quand je dis donc que c'est la nature qui fait que les plantes portent des semences capables de produire leurs semblables, je n'entends autre chose, sinon que Dieu a configuré certaine portion de la matière et l'a mise en tel mouvement, ou, si l'on veut une autre philosophie, que Dieu lui a donné des formes et des qualités telles qu'elle doit produire sa semence.

Je ne rejette point vos causes occasionnelles, M.R.P., vous les appuyez sur de fortes raisons, mais quelque étendue que vous leur donniez, il faut toujours que votre volonté ait quelque chose qui soit absolument à elle, quoiqu'un présent du créateur. Je vous passe que je ne puisse remuer mon bras et que c'est Dieu qui le remue à ma volonté, mais il faut que vous m'accordiez que c'est une volonté qui le remue elle-même, c'est elle qui se détermine [100] par elle-même, elle est le propre principe de ses modifications par la force de son essence qui est l'ouvrage de Dieu. C'est un acte de sa puissance, une fois fait, qui n'a plus besoin de rien de nouveau, en quelque façon comme lorsqu'un ouvrier a formé un ressort et qu'il l'a bien trempé, ce ressort, si on le plie, s'ouvre et s'étend de lui-même, sans aucune nouvelle action de l'ouvrier ; comme, quand mon père m'a donné de l'argent pour ma campagne, j'en ai fait tel usage qu'il m'a plu, bon ou mauvais, sans qu'il m'y poussât, m'aidât ou me suggérât rien. Joignez le sens de ces deux comparaisons, vous aurez quelque idée du pouvoir de notre

volonté, d'un pouvoir réel qui lui appartient après l'avoir reçu. Je ne pense pas néanmoins qu'il y ait une juste égalité, ni ne crois pas qu'il soit possible de la trouver ; il suffit qu'elle donne du jour à ce que j'ai dit, qui est très convenable et dont on sent la réalité ; ainsi, je dis que j'agis naturellement et par mes forces naturelles quand j'agis par les forces que j'ai reçues une fois de Dieu, qui consistent au pouvoir de contempler la vérité, de faire des jugements, d'aimer, de vouloir et de choisir avec une parfaite liberté quand il faut agir. Ceux sur qui les rêveries et les ergotismes de l'école, fondés en mots et non en sens et en raison, auront fait une impression dont ils ne peuvent se défaire, peuvent conserver leur concours. Dieu ayant une fois établi qu'il concourra de sa puissance aux opérations de la volonté des intelligences, c'est assez que le premier acte de la volonté soit absolument libre, lui appartienne et en dépende entièrement et uniquement ; après cela, le mal ou le bien qu'il peut y avoir dans cet acte est de son fond et sur son compte. Etant un jour tombé sur ce chapitre dans une compagnie où était un docteur de Sorbonne. Vous voulez, me dit-il, tout donner à la nature. Si par ce mot, lui répondis-je, j'entendais une puissance distincte de celle que Dieu a imprimée et qui en fût indépendante, j'aurais tort ; mais dès que je l'entends comme je viens d'essayer de l'expliquer, je fais honneur à la puissance, à la sagesse et à la justice de Dieu : je dis ce qui est vrai et qui ne peut être autrement.

Il faut que ces Messieurs conçoivent un être distinct de la divinité, [101] lequel être a une très grande puissance, en sorte qu'il est la cause efficiente de la plupart des événements ; et qu'ils craignent de mettre Dieu en jalousie, puisqu'ils rabattent si fort de tout ce qu'on dit de la nature ; cela paraît évident, c'est néanmoins une erreur très pernicieuse.

Il serait très possible de faire un horloge qui marcherait un temps considérable par un bon coup de poing donné sur certaine partie, sans ressorts ni poids ; lors, l'arrangement, la proportion, le nombre, la figure des pièces de cet horloge, son mouvement seraient entièrement de l'ingénieur : tout cela sera la nature de cette machine et je dirai qu'elle marque les heures naturellement, c'est-à-dire qu'elle a en elle-même la force pour porter l'aiguille et la justesse pour suivre le temps, sans que l'ingénieur y mette la main, ni l'aide de la moindre et nouvelle chose. Cela diminuera-t-il de la gloire de l'ingénieur ? Cela sera-t-il injurieux à la subtilité inventive de son esprit et de son adresse dans le travail ? Tout au contraire. La différence qu'il y a de cette machine à notre volonté, c'est que cette machine n'a que des actions nécessaires, et que celles de notre volonté sont libres. Aussi la machine n'est-elle que l'ouvrage d'un homme, et notre volonté l'ouvrage de Dieu dont c'est assurément le chef-d'œuvre et le dernier effort, pour ainsi dire. Une pierre qui n'est point soutenue en l'air tombe à terre, Le liège nage sur l'eau, le fer y enfonce, le tout naturellement, c'est-à-dire que cela arrive par les dispositions que Dieu y a mises et établies, et par les forces qu'il a une fois

imprimées. Quand même il n'y aurait que des causes occasionnelles dans tous les agents bruts et nécessaires, le décret de Dieu d'agir de telle façon, en telles et telles circonstances, serait toujours la nature ; je serais également en droit de dire que c'est naturellement que ces choses arrivent et ce serait surnaturellement s'il se faisait quelque chose contre ce décret général et primitif. Supposant les causes accidentelles, Dieu a résolu de pousser en avant les corps à l'occasion d'un autre corps en mouvement qui le choque ; cela arrivant ainsi, c'est un événement naturel ; mais si ce corps touché retournait en arrière, ce serait un miracle, comme on en raconte à millions. La plupart de ces miracles sont faux dans le fait : que le soleil fut arrêté par Josué, que [102] les flèches des Sarrasins qui assiégeaient les Espagnols dans certaines cavernes retournaient contre eux et les blessaient ; les autres sont véritables dans le fait, mais l'attribution du miracle est fausse, les suppôts des religions factices ne manquent pas de profiter de l'occasion : nulles maladies guéries naturellement n'ont cessé que par leurs prières, on leur doit la victoire en certaines batailles ; ils ont encore mis une autre ruse en usage, ils se sont emparés des forces naturelles et en attribuent tous les effets à leur crédit.

C'est naturellement que les eaux de Bourgogne, près la ville de S[aint]e-Reine, guérissent bien des maladies par la qualité des corpuscules dont elles sont mêlées ; des moines ont planté là leur repaire et prêchent hardiment que cette vertu vient de ce que certaine fille a perdu la vie en ce lieu-là pour certain sujet, qu'il faut de la foi vers la sainte martyre et de l'argent pour payer le crédit de ses ministres auprès d'elle.

On peut, en quelque manière, regarder les mots d'artificiel et de naturel comme égaux et univoques, quoique dans l'usage ils soient contraires. Il y a l'art de Dieu et l'art des hommes : c'est l'art de Dieu que nous appelons la nature c'est ce que Dieu a ajouté à tous les êtres outre la simple existence ; ce que les hommes ajoutent aux êtres existants et pourvus de ce que Dieu y a mis au-delà de la simple existence, c'est ce que nous appelons art. Ainsi, la nature est l'art de Dieu et l'art est la nature des ouvrages humains. C'est artificiellement que marchait le petit carrosse que nous venons de voir et cet artifice en était la nature ; c'est naturellement que marche un cheval et cette nature est l'art du créateur. La différence entre le naturel divin et le naturel humain , entre l' artificiel divin et l'artificiel humain, c'est que Dieu tire de lui-même la force qu'il donne au lieu que les hommes empruntent et ne font que placer et appliquer celle que Dieu a créée ; aussi la machine artificielle une fois disposée va malgré l'ouvrier, et la machine naturelle, par un simple acte de la volonté de Dieu, peut être arrêtée, changée ou détruite, mais [c'est] ce que Dieu ne fera jamais, à l'égard des êtres bruts [103] parce que leur nature est la plus parfaite qu'il soit possible, à l'égard des êtres intelligents parce qu'ils sont formés sur les lois éternelles et nécessaires, sur les règles inviolables de la sagesse et de la justice infinie, qui sont l'essence des choses et en quelque façon Dieu même. Cette nature est

une vérité avec ce qu'il ne s'y peut faire aucun changement sans tomber dans le faux. Par exemple, si Dieu tournait mon esprit à voir que quatre et quatre font plus ou moins que huit, qu'il est mieux d'insulter son père que de le respecter etc.

Article troisième. De la cause du bien et du mal moral.

Dieu connaît le bien et le mal ; dans sa justice, il a créé des êtres auxquels il a communiqué cette connaissance et de l'essence desquels il était qu'ils eussent cette connaissance, aussi bien que le pouvoir de se porter librement à l'un ou à l'autre à leur choix.

Il n'a fait ni décret conditionnel, ni décret absolu, il en a un éternel comme lui : c'est sa justice, par laquelle il doit traiter chacun suivant ses œuvres. Un bon juge a-t-il un décret, une résolution de punir celui-ci ou celui-là ? Un bon roi a-t-il un décret de faire pendre tel soldat et d'élever tel au bâton de maréchal de France ? II n'en a aucun que celui de suivre la justice ; il fera pendre le soldat déserteur, voleur ; il avancera celui qui sera sage, obéissant, brave et fidèle.

Que peut-on avancer de plus pitoyable que de dire que Dieu est l'auteur du mal parce qu'il a donné le pouvoir de le faire, ou que, l'ayant prévu, il ne l'a pas empêché ? Il n'en a prévu que la possibilité et, quoique cette possibilité soit telle qu'elle est une immanquabilité morale, elle n'est pourtant qu'une [104] possibilité physique, qui n'exclut point la possibilité qu'aucun homme ne fasse du mal. Il y a cent millions à parier contre un que tous les hommes pécheront et que plusieurs feront de grands péchés, mais enfin il n'est pas physiquement impossible qu'aucun homme ne pèche.

Mais posons qu'il soit sûr que tous les hommes commettent de mauvaises actions ; Dieu n'est point l'auteur de ces actions, ni du mal moral qu'elles renferment : le bien et le mal sont des qualités éternelles, nécessaires et essentielles aux actions des intelligences, c'en sont les propriétés, comme la droiture et la courbure à la ligne, comme la commensurabilité ou l'incommensurabilité quand je fais un carré et que j'en tire la diagonale.

A parler exactement, Dieu n'a fait ni commandement ni défense, comme nous l'avons déjà dit en passant ; il a fait les intelligences capables de voir les lois éternelles et les essences de certaines choses : il traitera les hommes suivant les égards qu'ils y ont eus. Ce n'est point un commandement de Dieu qu'une ligne courbe est plus longue qu'une droite comprise entre les deux mêmes points, ce n'est point contre le commandement de Dieu que pèche celui qui, ayant précisément af` faire d'un point à un autre, y va par une ligne courbe au lieu d'y aller par une ligne droite, c'est contre l'ordre et la raison, à proportion de la conséquence de l'action, comme je ferais une réprimande à mon fils qui prendrait le chemin courbe au lieu du droit,

quoique je ne lui eusse jamais rien prescrit là-dessus.

Quand les hommes seraient abrutis sur le fait de l'existence de Dieu, ils n'en auraient pas moins l'idée du bien et du mal, mais ils n'auraient pas les mêmes motifs pour se déterminer au choix.

On dira peut-être qu'il est vrai que Dieu n'est point l'auteur du mal pris métaphysiquement, mais qu'il l'est du mal physique et actuel, puisqu'il a créé des êtres qui le commettent. 1°) Il ne les a pas créés dans la nécessité de le commettre [105] mais avec le seul pouvoir, avec un égal pouvoir et une grande raison de ne le pas commettre.

2°) L'inconvénient de se pouvoir porter au vice est compensé par celui de pouvoir embrasser la vertu.

3°) Ces êtres capables de bien et de mal n'ont aucun sujet de se plaindre, puisqu'ils sont traités avec une parfaite équité, toutes les actions et leurs circonstances, la faiblesse de l'agent, la force des tentations etc. étant combinées avec une parfaite justesse.

C'est dans le système des chrétiens, et peut-être de toutes les religions factices, qu'on ne peut justifier la divinité ; on y prêche qu'elle punit de supplices horribles et éternels un seul crime où l'on était poussé par des tentations très difficiles à vaincre, pour des fautes involontaires, pour le crime d'autrui, pour la transgression de lois inconnues et douteuses, pour n'avoir pas cru des choses incroyables, sans la moindre raison de les croire ; enfin on y prêche et on y soutient de vive voix et par mille millions d'écrits que Dieu ensevelit dans des abîmes éternelles de maux inconcevables, par pure fantaisie, presque tous les hommes sans égard à leurs mérites, et, ce qui est bien pis, malgré leurs mérites.

Mais qui pousse les suppôts de ces religions à débiter tant d'horreurs ? C'est qu'il faut étourdir les gens, les transir de crainte et leur embarrasser l'esprit d'idées monstrueuses pour les soumettre à des opinions qui comblent ces indignes personnages des biens de la fortune. Si Dieu est juste, qu'aije à faire de vos contes bleus, il me jugera sur ce qu'il m'a dit, sur ce que je sais : bien loin de vous écouter, je vous fuis ; quand même vous diriez la vérité, je ne veux point me charger de nouveaux devoirs et exposer mon salut à de nouveaux risques : dans la loi naturelle mon salut est facile, dans la loi artificielle il est presque impossible et, outre cela, il faut que je demeure votre esclave pendant toute ma vie. Voilà pourquoi on crie si haut que Dieu demandera compte de ce dont on n'a aucune connaissance et qu'il n'entend point de [106] raison ; de là roule la nécessité des maîtres, des honneurs qu'il leur faut rendre, et des grosses sommes dont il les faut payer.

Tout ce que Dieu a fait est très juste et très bon ; il a fait des êtres capables du bien et du mal, il leur a donné la connaissance de l'un et de l'autre, il leur a donné le pouvoir d'en faire le choix et les motifs de ce choix en les instruisant de ce qu'il leur en arriverait. La raison et la

conscience disent tout cela.

Faisons attention que Dieu veut exercer sa justice, que sa sagesse le demande, qu'il ne peut le faire en lui-même et qu'ainsi c'est une perfection inutile, à moins qu'il ne crée des êtres hors de lui qu'il jugera et qu'il pourra récompenser ou punir ; que pour juger il faut du différent, il faut des choses capables de propriétés contraires, et que pour récompenser ou punir, il faut du crime ou de la vertu ; qu'ainsi il était d'une nécessité indispensable qu'il y eût des êtres capables de choses contraires, et de bonnes ou mauvaises.

La justice divine, à le bien prendre et à la considérer en elle-même, est également contente dans la punition et la récompense à l'égard d'autrui ; elle est satisfaite dès qu'elle a donné le pouvoir, la liberté et le motif des choix. Ce qui alarme et révolte l'esprit, c'est la difficulté de remplir les devoirs que prescrivent les religions factices.

Dans la religion naturelle, dans la véritable religion que Dieu nous a dictée d'une manière digne de lui, de sa puissance, de sa sagesse et de sa justice, d'une manière claire et incontestable, d'une manière qui ne demande ni étude ni consultation, pas même d'attention, nos devoirs sont très aisés, très simples et en petit nombre ; notre raison en voit l'équité, l'utilité et la nécessité il n'y a que l'excès de corruption qui nous puisse détourner. Faut-il donc se faire une grande violence pour adorer le souverain être et respecter notre créateur et notre juge, secourir les autres hommes que nous trouvons dans le malheur et dans le besoin, pour garder nos promesses, pour payer nos dettes, [107] pour ne point tuer, ne point voler, ne point prendre de femmes par force ?

On ne blâme point un père qui, ayant plusieurs enfants, leur donne à chacun des chevaux, des armes, de l'argent pour aller à l'armée acquérir de la gloire, soutenir l'honneur de leur maison et mériter leur avancement en servant leur patrie. Si ce père ne les laisse partir qu'après avoir épuisé sa sagesse et sa tendresse à les exhorter à la vertu et à les détourner de la débauche, leur faisant envisager les heureuses et glorieuses suites de l'une et les funestes et honteux effets de l'autre, si ces jeunes gens font quelques fautes, si ces jeunes gens s'abandonnent au vice, s'ils dépensent leur argent en festins, en jeux, en galanteries, si, épuisés de moyens pour soutenir leur désordre, ils se jettent dans le brigandage, peut-on dire que ce père est l'auteur de leurs vices et du malheur de ses enfants punis ignominieusement par la justice ?

Dieu, dit-on, pouvait ne point donner la liberté aux hommes ou les tourner de manière et les mettre en telles circonstances, qu'ils n'eussent fait que le bien.

Le premier cas, anéantissant tout vice, anéantit toute vertu ; c'est faire des automates, des marionnettes et des machines absolument inutiles aux attributs divins, par conséquent rendre vain tout le reste de l'univers, dont l'homme libre, connaissant le bien et le mal, ayant

le pouvoir de se porter à l'un ou à l'autre, est la cause finale. Le second cas était impossible, car dès qu'il restait la liberté, les hommes pouvaient toujours commettre le mal.

Il ne peut rester qu'une plainte, c'est que Dieu pouvait mettre les hommes dans des situations moins violentes pour le mal et même telles qu'il eût été très difficile qu'il ne s'en fût abstenu, cela est vrai. Assurément qu'un homme de quatre-vingt-dix ans qui ne voit que des vieilles et vilaines femmes est assez à couvert de l'amour vicieux, mais on retrancherait de la vertu à proportion qu'on retrancherait du vice ; il n'y aurait peut-être point eu de mauvais, il n'y [108] aurait peut-être point eu de bons, ce qui n'était pas convenable à la justice divine et revenait à la rendre une perfection inutile ; après cela, la chose est égale aux hommes, Dieu ayant dans ses jugements égard à la force des circonstances.

Ne m'opposez point, M.R.P., que je flatte les pécheurs et leur fournis des prétextes et des excuses, que ma doctrine est très dangereuse et que, puisque les menaces des peines éternelles pour les moindres fautes ne font point d'effet et ne suffisent pas pour arrêter les méchants, de moindres craintes ne feront rien du tout, en sorte qu'ils courront au crime à bride abattue.

Ce serait à la doctrine de la prédestination et à la nécessité de la grâce à qui on pourrait faire judicieusement ces reproches, mais outre la récrimination, je veux me justifier positivement.

La fausseté est toujours fausseté et ne doit jamais être d'usage ; si elle fait un bon effet, elle en fait mille mauvais, et quand la proportion serait toute contraire, on ne doit jamais employer le mensonge qui est toujours un crime. Mais bien loin que la fausseté et l'exagération fassent plus de bons effets que de mauvais, elles éteignent entièrement la lumière de la vérité et en étouffent toute l'action.

Je me ris de Lucifer,
De son croc, de ses tenailles ;
Ah, qu'on a bien fait d'inventer l'enfer
Pour épouvanter la canaille !

Voilà ce que chante la jeunesse débauchée. Qui dit trop ne dit rien. On craindrait un peu la vérité, on ne craint point du tout le mensonge ni les extravagances. Comme on voit bien clairement qu'il est impossible que les choses soient ainsi, au lieu de conclure qu'elles sont autrement, on conclut qu'il n'y a rien du tout : tout ce qu'on dit de plus horrible et de plus outré ne fait presque point d'impression, au moins ce n'est qu'une impression passagère. L'esprit qui en aperçoit confusément la fausseté en couvre aussitôt [109] les traces. C'est par cette raison que les particularistes, les calvinistes, les jansénistes et autres sont faits dans la pratique comme les molinistes, les universalistes, les arminiens et les pélagiens ; les partisans

de la prédestination, de la grâce et d'autres telles belles choses vivent comme ceux qui s'en moquent. Le grand st Paul, ravi lui-même au troisième ciel, n'avait point d'autre train de vie que moi, malotru, qui n'ai vu qu'une partie de la terre ; il fuyait le danger, il appelait à César de la condamnation des juges inférieurs, il priait dans l'occasion, il menaçait, il flattait, il promettait de la même manière que ceux qui reconnaissent bonnement Dieu pour la justice même, qui s'en rapportent à la raison, à l'expérience et à leur sentiment intérieur et se croient parfaitement libres.

La raison, malgré qu'on en ait, prend le dessus et la nature parle si haut qu'on ne peut se dispenser de l'entendre, à moins que les impressions étrangères n'aillent jusqu'à perdre entièrement l'esprit et rendre les gens entièrement fols et fanatiques. Conviction que la simple vérité fait plus que cet amas de visions fausses et ridicules, c'est que les enfants, les sauvages et les philosophes valent infiniment mieux qu'aucun docteur et qu'aucun dévot de quelque religion factice que ce soit. Vous n'oserez dire, M.R.P., qu'un pape ne croit ni la grâce, ni la prédestination, ni l'enfer ; sa foi ne peut manquer : J.-C. l'a dit à St Pierre, qui les représentait tous ; les deux tiers n ' en on t pas moins été les plus abominables de tous les hommes et les plus scélérats, et il n'y en a peut-être pas un seul qui ait été homme de probité : vous savez mieux que moi quels ont été ceux dont nous célébrons la fête, lâches, flatteurs, intéressés, politiques, avares, ambitieux, parjures, trompeurs etc.

[110] *Article quatrième.* De l'efficacité des volontés de Dieu.

Autre chimère que les hommes se forment eux-mêmes pour s'embarrasser et s'épouvanter : les volontés de Dieu, dit-on, sont efficaces ; il ne peut rien vouloir qui ne soit à l'instant même ; ainsi si Dieu voulait que tous les hommes fussent sauvés, ils le seraient à coup sûr ; tous ne le sont pas, donc il veut que quelques-uns soient damnés.

Premièrement, il est faux que Dieu veuille que tous les hommes soient sauvés, il veut simplement que la justice soit faite, il ne veut pas positivement ni sauver ni damner personne, il ne veut point par une volonté fixe ou conditionnelle ou telle qu'on voudra imaginer ou nommer, que sa justice agisse par des récompenses ou par des châtiments, mais seulement en traitant les êtres libres suivant leurs mérites. Et voilà sa justice et sa puissance d'accord.

Dieu veut punir ceux qui seront vicieux, et cela sera infaillible ; il veut récompenser ceux qui seront vertueux, et cela aura immanquablement son effet ; sa volonté ne sera jamais frustrée, elle est active et absolue au possible, sans faire de Dieu un tyran exécrable comme le font les théologiens chrétiens et peut-être bien d'autres.

Que j'aie plusieurs trous à boucher et une multitude de chevilles de toutes grandeurs, de

toutes couleurs et de toutes espèces de bois, ma volonté sera efficace, elle ne sera point frustrée, elle n'a point d'autre but que de boucher ces trous ; sans dessein d'employer les chevilles noires ou blanches, celles de chêne ou d'ormeau, j'emploierai celles qui conviennent aux trous.

Tout de même, Dieu veut faire justice ; il n'a dessein ni de châtier ni de donner de prix, il prendra les peines et les récompenses et les emploiera comme il conviendra, suivant le mérite : sa volonté est efficace et a tout l'effet possible, son intention est entièrement remplie. Je ne vois rien de si aisé à trouver et à comprendre et rien de [111] si satisfaisant que cela. Rien n'est plus naturel ni plus plausible. Pourquoi aller chercher tant de détours et creuser soi-même des abîmes pour s'y perdre ? Qu'y a-t-il là-dedans qui choque l'idée la plus belle que l'on puisse avoir de l'être parfait ? C'est une idée naturelle qui se présente à tous les esprits d'elle-même, au moins confusément, et que l'esprit adopte sans peine dès qu'on la lui éclaircit, l'autre est recherchée par un sophisme qui choque le bon sens et dont les suites au moins l'effarouchent.

Pour moi, je trouve ce que je viens de dire si raisonnable et si évident que je ne comprends pas qu'il y ait rien à y expliquer ; la seule chose qui se présente et que je confesse être assez impénétrable, c'est que nous ne voulons point qu'il puisse être absolument indifférent à Dieu de punir ou de récompenser ; notre intérêt parle peut-être plus là que nous ne croyons ; un sentiment naturel et sympathique de compassion pour les autres nous émeut de même ; si nous nous examinions bien, peut-être verrions-nous qu'il n'y a que cela qui nous embarrasse, quoique, à le bien prendre, cela ne nous fasse absolument rien.

Cependant, je sens moi-même trop vivement cette idée et ne puis me rendre sur cette indifférence absolue entre faire du plaisir et de la douleur, quoique avec justice ; je ne puis résister à un torrent qui m'entraîne dans le sentiment que Dieu voudrait que tous les hommes se rendissent dignes de ses bienfaits et qu'aucun ne méritât de sentir sa sévérité ; mais c'est que je suis homme et que je vois qu'il me serait plus convenable qu'il en fût ansi et qu'il le serait de même pour les autres hommes, et par la liaison naturelle que nous avons les uns avec les autres, qui ne permet pas que nous voyions sonffrir violemment sans souffrir aussi, je veux pour autrui ce que je veux pour moi.

On reviendra à la charge, disant qu'il n'y a point en Dieu de plus ou de moins, qu'il ne prend jamais aucun plaisir et qu'il faudrait qu'il y eût plus dans la vertu que dans le vice, que Dieu perdrait [112] au moins un degré de plaisir en punissant, celui de punir n'égalant point celui de récompenser. Tout cela est spécieux ; néanmoins j'y vois une réponse qui me paraît très juste et suffisante :

1°) Il est sûr qu'il y a plus dans la vertu que dans le vice, comme nous l'avons vu ci-

devant ; la vertu est plus belle que le vice n'est hideux, la vertu est une action qui demande un grand effort, le vice est le simple relâchement de cet effort.

2°) Il y a bien des choses que je suis le maître de faire sans peine, que je voudrais qui fussent et que je ne fais néanmoins pas. J'ai fait en ma vie une loterie où il ne se trouva personne le jour que j'avais indiqué pour la tirer ; j'ai bien voulu qu'un de mes amis gagnât le cheval dont il s'agissait, rien ne m'empêchait de lui faire avoir, je ne courais aucun risque en lui faisant tomber ; je ne le fis cependant pas, l'équité me le défend : voilà deux actes de ma venté très distincts qui ne s'entrenuisent ni contredisent pas. L'action de tirer la loterie dans les règles n'a donné aucune atteinte au pouvoir et à la liberté que j'avais de la tirer frauduleusement pour que mon ami eût le cheval dont il avait besoin.

Pourquoi ne reconnaîtrions-nous pas la même chose en Dieu ? Je crois qu'ici, come en tant d'autres occasions, tout le mal vient de la disette des mots ; s'il y avait un particulier pour exprimer chacun de ces deux actes de la volonté, aucune difficulté ne paraîtrait sur les rangs, mais nous attribuons à chacun de ces deux actes de la volonté, très différents en eux-mêmes, la même essence pour la seule raison que nous les exprimons par le même mot. Faux jugement, sujet de mille et mille erreurs et de la plupart des disputes qui sont le plus grand malheur des hommes. Si au lieu d'emprunter l'imparfait subjonctif du verbe vouloir, pour en exprimer le présent dans le sens que je veux que mon ami ait le lot, on avait fait un autre terme, rien ne troublerait les idées ni n'embarrasserait ; à la vérité, on a retenu le mot de vouloir pour l'un et pour l'autre acte [113] parce que c'est véritablement un vouloir, mais l'un est un vouloir simple, tirer ma loterie sans partialité ; je veux conditionnellement que mon ami ait le prix, c'est supposé que je le lui puisse faire tomber sans fraude ; ce dernier sens conditionnel et de supposition est celui qui s'exprime par l'imparfait du subjonctif, au lieu du présent de l'indicatif.

Pour éviter l'embarras qui naît du même mot à deux sens, faisons un nouveau mot ; il y a dans l'école celui de velléité, mais outre qu'il rappelle toujours l'idée de vouloir, ce n'est qu'un substantif sans verbe ; d'ailleurs il y a quelque chose de mince qui ne serait pas séant à la divinité dans l'attribution qu'on en ferait. Appelons ce vouloir conditionnel et de supposition *olouvrir* et le retenons pour le verbe et pour le substantif, comme on fait celui de *vouloir.* Je dirai que j'ai voulu tirer ma loterie équitablement et que j'ai *olouvrit* que mon ami fût l'heureux. On dira de même que Dieu veut exercer sa justice dans sa dernière perfection et qu'il a *olouvrit* que tous les hommes soient heureux.

On dit donc que toutes les volontés et les *olouvrirs* de Dieu sont absolus, je l`accorde ; si on ajoute qu'ils ont un effet infaillible, je le nie des *olouvrirs.* Mon *olouvrir* en certain cas est, pour ainsi dire, absolu comme celui de Dieu ; il est absolu pour le pouvoir : dans

l'exemple que je viens de donner, je pouvais distribuer les billets blancs à tous les intéressés de ma loterie et réserver le noir à mon ami ; cet *olouvrir* néanmoins d'aucun effet, ce sera la même chose de *l'olouvrir* de Dieu dans la distribution des peines et des récompenses, il peut ne donner que des récompenses et nulle peine, il infligera cependant des châtiments à ceux qui le méritent. Ainsi les choses se passeront comme on comprend qu'elles doivent se passer, sans rien diminuer de l'étendue de la puissance de Dieu qui est infinie.

[114] Les chrétiens en particulier ne peuvent rien opposer à cette doctrine, s'ils suivent les principes incontestablement reçus chez eux : ils demandent dans l'oraison qui leur est laissée par J.-C. que la volonté de Dieu soit accomplie sur la terre comme au ciel ; il entendait donc que certaines volontés de Dieu n'étaient pas accomplies ou pouvaient ne le pas être. On ne souhaite pas seulement une chose immanquable : jamais homme tirant un coup de canon dans des vitres n'a souhaité qu'elles fussent cassées, quoique ce fût son dessein ; souhaiter ne tombe que sur des choses incertaines. Si J.-C. avait demandé dans son oraison que le bonheur de Dieu n'eût point de discontinuation, que son pouvoir ne trouvât point d'opposition, que diriez-vous, M.R.P. ?

On pourrait encore expliquer la difficulté volontaire des théologiens, dissiper les ténèbres qu'ils prennent tant de soin de ramasser de tous côtés pour s'aveugler eux-mêmes, d'une autre manière, quoique revenant à peu près au même. Voici comment.

On veut diverses choses à la fois par des volontés positives et absolues ; chacune est capable de produire infailliblement son effet, mais la plus simple volonté est la plus forte, elle l'emporte sur les autres. Je veux conserver ma vie, je veux à quelque prix que ce soit conserver mon honneur : la dernière volonté est la plus simple (je veux à quelque prix que ce soit), la première l'est moins (je veux conserver ma vie, mais non pas aux dépens de mon honneur) ; je cours des premiers à l'assaut où je mets ma vie en un danger évident et éminent.

Cela me paraît clair dans les hommes. A l'égard de Dieu, il faut un peu de commentaire : si on ne veut point perdre de vue ce sentiment si naturel, peut-être bien fondé, que Dieu voudrait que tous les hommes fussent sauvés, disons [115] donc que Dieu a deux volontés véritables, efficaces en elles-mêmes et qui ne peuvent être frustrées, l'une de sauver tous les hommes, l'autre de suivre les règles de sa justice infiniment parfaite. La dernière, qui est la plus simple, l'emporte : il punit le pécheur, il ne veut que tous les hommes soient sauvés qu'en voulant qu'ils soient tous vertueux. En deux mots, ne disons point que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, disons plutôt que Dieu veut que tous les hommes soient dignes d'être sauvés ; c'en est assez pour contenter le sentiment de la préférence des biens aux maux, que nous ne saurions abandonner, et il me semble que les partisans de l'efficacité mal entendue des volontés de Dieu doivent aussi être contents, puisqu'ils suffit que cette efficacité

soit dans le pouvoir : ma volonté est aussi entière, aussi absolue et aussi entièrement en tous ses droits pour ce que je veux et puis, quoique je ne le fasse pas, comme si je le faisais.

Ceux qui ne comprendront pas ce que je comprends par toutes ces explications et ces exemples n'ont qu'à s'en tenir à la pure idée de la justice également contente dans la punition des mauvais que dans la récompense des bons. Cela est très évident et ne peut être combattu directement par la moindre raison plausible. Nous le verrions sans répugnance, si nous étions parfaitement justes et désintéressés ; nous verrions clairement que Dieu veut que les hommes soient libres, qu'ils puissent être bons ou mauvais, et qu`il veut récompenser les uns ou punir les autres.

On trouvera que Dieu ne veut pas plus que tous les hommes soient sauvés qu'il ne veut qu'ils soient tous damnés, qu'il veut simplement qu'ils reçoivent le traitement que méritent leurs actions, ce qui encore une fois est égal pour nous et comprend tout ce que nous saurions raisonnablement désirer.

On ne peut point objecter que, par là, la vertu et le vice seraient indifférents à Dieu ; la bonne ou la mauvaise peinture n'est point indifférente, quoiqu'il me soit indifférent que Pierre soit bon ou mauvais peintre. Dieu voit la vertu comme une chose qui mérite l'approbation, le vice au contraire. Il voit la vertu comme une chose ayant relation à la vérité et à l'Etre, le vice comme ayant relation à la fausseté [116] et au néant ; mais l'un ou l'autre posé, il est également content par la punition que par la récompense, comme la bonne ou la mauvaise peinture ne m'est point indifférente, quoique je sois également satisfait en louant le bon peintre qu'en blâmant le mauvais.

La justice civile est établie pour punir les coupables ; j'approuve cet établissement, j'en suis content, je l'estime, je suis tranquille là-dessus ; s'il y en avait une de même pour donner des prix à la vertu, je serais à son égard dans la même disposition ; la différence que j'y trouve, c'est que je pourrais me flatter de quelque mérite et me plaindre que cette justice serait mal exercée lorsqu'elle ne me donnerait pas ce que je croirais mériter, mais cela n'ayant point de lieu dans la justice divine, je suis sûr d'être traité avec une exacte justice, dont je serai moi-même convaincu et dont je verrai moi-même la parfaite et admirable disposition.

Il y a encore une terrible difficulté que je ne veux pas dissimuler ; l'homme peut dire : « Pourquoi Dieu m'a-t-il créé ? Pour m'exposer à de grands maux ? Il n'y a point de justice dans une alternative de douleurs et de plaisirs ; si Dieu m'avait proposé ses récompenses et ses punitions, avec les violences qu'il me faut faire pour obtenir les unes et éviter les autres, j'aurais bien mieux aimé retomber dans le néant ou dans l'insensibilité. Sa puissance me fait violence et par conséquent injustice. Je ne pense pas que l'amoureux le plus outré voulût tirer au billet dont l'un porterait la jouissance de sa maîtresse pendant vingt-quatre heures, l'autre la

torture pendant le même temps ; celui qui l'accepterait n'aurait point à se plaindre, mais moi qui ne suis point de cette humeur, j'ai droit de me récrier. » Il n'y a qu'une réponse ; cela est sans doute et incontestablement, nous l'avons vu, donc cela est juste et nous verrons cette justice clairement et sans ombre de difficulté lorsque nous serons au point de l'exécution.

Je me suis servi des mots de damner et sauver, entraîné par l'usage, ce qui ne fait rien dans le fond, puisque quelque opinion qu'on ait des jugements de Dieu sur des peines et des récompenses [117], on peut toujours appeler damnés ceux qu'il condamne à des châtiments, quels qu'ils soient, et sauvés ceux à qui il accorde des récompenses. J'entends toujours par ces termes l`état où Dieu mettra chaque homme après sa mort suivant ses œuvres combinées et compensées les unes avec les autres, suivant les différentes circonstances qui peuvent entrer dans leur bonté ou malice, et en constituer le degré devant sa justice infiniment parfaite et les lumières de sa sagesse infiniment pénétrante.

Article cinquième. De la prédestination, de la destinée et du hasard.

La prédestination des chrétiens à l'égard du salut a été traitée en particulier par ce qui a été dit sur la prescience et sur la justice de Dieu. L'horreur de cette prédestination a été mise dans tout son jour, et l'impossibilité et le néant en ont été démontrés. Pour l'erreur populaire sur le cours de la vie, dont, dit-on, les jours sont comptés, il est bien vrai que Dieu voit dès l'instant de la conception ce que l'homme peut vivre suivant une infinité d'hypothèses, il voit déterminément dans chacune tous les mouvements de la vie de ce sujet, il y voit tous les temps de la santé, des maladies, de la mort même, mais la liberté de ce sujet, et celle des autres parmi lesquels il en usera, fait que Dieu ne se détermine point sur aucune de ces hypothèses ; il voit seulement toutes les possibilités avec l'incertitude réelle qu'il y a pour chacune. Il en est de même de tous les êtres qui sont à la portée des hommes. Dieu ne sait pas la durée d'un carreau de vitre de mon cabinet, parce que moi ou d'autres pouvons le casser exprès ou par des actions faites pour autre chose ; il voit bien absolument et déterminément [118] quelle doit être la durée de ce carreau en lui-même par rapport à sa force et à celle de tous les agents nécessaires, il voit aussi toutes les hypothèses possibles suivant lesquelles le carreau peut rester entier ou être cassé, comment, en combien de pièces et suivant quelles lignes et figures, ce qui est une connaissance infinie, incommunicable à tout autre qu'à l'être parfait ; il voit l'incertitude de toutes ces hypothèses par rapport à l'exécution, ce qui est une autre connaissance parfaite qui remplit la possibilité, car il y a le même degré de perfection à voir l'incertitude où il y en a qu'à voir la certitude où elle est, comme à voir le néant et l'être.

Il n'y a point de différence de doctrine sur tous les incidents de ce monde, sur les

prospérités et les adversités, sur la maladie ou la santé, sur la longueur ou la brièveté de la vie et généralement sur tout ce qui peut être atteint des actions libres des hommes ; ce n'est jamais que dans l'accablement des malheurs qu'on a recours au destin, à la nécessité et à l'étoile, c'est pour se consoler que l'on se dit que ces maux étaient inévitables, c'est pour s'excuser soi-même, c'est pour ne pas se reprocher les fautes qui nous les ont attirés.

On ne donne point à la destinée et à l'étoile ses prospérités, on est trop sensible au plaisir de les devoir à sa prudence et à ses autres talents, pour les prospérités d'autrui, on en fait volontiers honneur à la fortune, par envie ou pour endormir le chagrin qu'on sent de n'avoir pu se procurer rien de semblable. Cela est si vrai que celui qui est parvenu à pareils honneurs et à pareilles richesses après en avoir été également éloigné ne dira pas plus de soi que cet autre de lui-même que tout cela est au tour de la roue de l'aveugle déesse.

Il est encore plus ridicule et plus contre le sens commun de vouloir que le sort des états et des républiques ait des bornes fixes, qu'ils aient comme les plantes et les animaux un temps pour naître, pour croître et pour périr. Sur quoi [119] fonder cela que sur la fantaisie et l'ignorance, au moins sur le manque d'attention, et de réflexion, puisque tout cela est soumis à la liberté des hommes ? Les républiques se ruinent elles-mêmes par la négligence, par la tyrannie, par le luxe et par le mauvais gouvernement, ou elles sont ruinées par d'autres potentats qui se trouvent plus habiles, plus entreprenants et plus forts ; de quelque manière que ce soit, il n'en est pas autrement que des affaires du moindre particulier.

La vie d'un individu dépend de l'organisation de son corps, de son tempérament et de la dissolution du ressort et des pièces qui l'agitent ; tout cela s'use, par conséquent le jeu doit en finir. La vie d'une république ne dépend que de l'union morale, de la volonté des hommes ; ce qu'il y a de physique est une multitude d'hommes qui sont remplacés par d'autres semblables à mesure qu'il en périt, en sorte que ce peut être toujours la même chose. A force de faire sauter et gambader Polichinelle, il se rompt un fil, une charnière se démonte, mais on en met un autre neuf, et le jeu entier des marionnettes peut durer éternellement.

Il n'y a donc dans la naissance, la continuation, l'agrandissement, le déclin, la décadence et la destruction des corps politiques aucune destinée, fatalité , influences ni autres pareilles causes chimériques. L'empire romain a péri par ses désordres et par son propre poids, par l'introduction du christianisme qui a semé la discorde et la révolte, par les entreprises des barbares du nord qui se sont trouvés en certaines dispositions avantageuses en même temps que les Romains étaient dans d'autres, contraires.

Quand le ciel et tous les astres auraient été dans une autre situation, quand le nombre des années de la durée de cette énorme puissance aurait été plus ou moins grand, tout aurait été le même train, ce sont choses manifestes que la raison comprend et voit sans répugnance

et dont l'expérience ne permet pas de douter. Qui cherche d'autres raisons donne dans le fanatisme et dément ses sens et son jugement, il préfère ce qu'il ne voit ni ne comprend à ce qu'il sent et conçoit aisément.

[120] Ce n'est point ici le langage de l'orgueil ; on pourrait peut-être croire qu'ayant réussi à faire fortune et à m'y soutenir parmi de grandes difficultés, je me suis porté à croire que les malheureux le sont par leur faute et que notre sort est entre nos mains. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Peu de gens devraient être plus entêtés de la destinée que moi, dont la vie a été un perpétuel cours de disgrâces qu'il semble que la prudence humaine ne pouvait prévoir : je suis actuellement dans une pauvreté très proche de la nécessité quoique avec quelques talents, l'estime de la plupart de ceux dont je suis connu et peut-être sans l'inimitié d'aucun ; tout cela ne m'aveugle point et ne m'empêche pas de voir que je me suis attiré une partie de mes malheurs, que j'ai manqué d'éviter les autres, partie par trop de rigidité, partie par faiblesse et paresse, et que le reste a tourné suivant les allures naturelles ou ordinaires du monde et de la manière d'agir des hommes. Je vois bien que le contraire pouvait arriver tout de même et que de simples bagatelles pouvaient changer les choses en mille façons.

Le hasard peut bien avoir donné occasion aux raisons que je viens de combattre, bien assuré de vaincre devant tout esprit raisonnable. Comme l'on ne comprend point ordinairement le hasard et qu'on en voit les effets, quelques-uns se sont imaginé qu'il y a une cause externe qui gouverne les effets fortuits ; après cela, belle découverte, ils ont étendu la puissance de cette chimère sur tout ce qui les embarrassait et sur tout ce qui leur paraissait extraordinaire.

Pour dissiper cette funeste vision, il faut faire l'anatomie du hasard ou, pour mieux dire, en démontrer le néant ; il faut faire voir qu'à proprement parler et à parler vrai, il n'y en a point, car par rapport à nous, s'il y en a, c'est faute de cette distinction qu'on est tombé dans l'erreur et dans le désordre.

II n'y a point de hasard dans la nature même des choses, quoique nous y en croyions ; il en est comme des couleurs, des saveurs et des sons : les corps n'ont rien en eux-mêmes de semblable, quoique nous l'y sentions ; toutes choses vont suivant l'impression qu'elles reçoivent [121] des causes qui les meuvent. Ces causes une fois posées avec toutes les circonstances qui les accompagnent il est donc d'une impossibilité physique que les choses aillent autrement. Tout ce que nous disons qui arrive par hasard est la suite d'un enchaînement aussi sûr, aussi efficace qu'aucune de nos actions faite avec toute la délibération possible ; nous verrions cette suite et cet enchaînement et prévoirions l'effet si nous connaissions les causes et pouvions envisager toutes les circonstances.

A parler vrai, il n'y a pas plus de hasard qu'un dé jette le six que lorsque je l'y mets

exprès avec la main, pas plus qu'il s'arrête sur certain endroit de la table. Ce paradoxe s'évanouira dès qu'on fera attention que, la situation du dé sur une telle face posée, avec sa chute d'une telle hauteur, la matière et la figure de ce dé, celle de la table, sa dureté et sa configuration plus ou moins unie, car tout cela posé, il est impossible que le dé ne tombe sur certain endroit de la table et que, suivant la relative dureté du dé et de la table, combinée avec le degré de force de l'impulsion, le dé ne roule un certain nombre de tours d'un certain côté, par conséquent ne reste en certain endroit et sur certaine face ; je suis persuadé que non seulement Dieu, mais une pure intelligence, une âme humaine sans corps, voit le succès de la chance dès le point d'instant que le dé est jeté. C'est supposé que les esprits voient les corps.

Mais à notre égard, tout cela est fortuit, ce qui ne signifie autre chose, sinon que nous ne pouvons connaître toutes ces circonstances, que nous ne pouvons les comparer, encore moins en combiner toutes les forces ; ainsi ces choses très sûres, très réglées et très déterminées sont pour nous incertaines.

Quand nous voyons une personne sur le pas de sa porte, mettant son épée et ajustant son habit, nous ne savons de quel côté il tournera ses pas ; il prend à droite ou à gauche, par hasard à notre égard, mais à son égard à lui, son parti est pris et sûr.

[122] Il n'y a aucune différence d'une action composée à une action plus simple, la difficulté ne vient que de notre pénétration trop bornée et du défaut de nos lumières. Nous jugeons bien le bond d'une balle au jeu de paume, c'est la même chose n sans la moindre différence que celle d'un jet de dé, nous jugeons la hauteur de ce bond et de quel côté il se jettera parce que la pratique nous a donné une connaissance suffisante des degrés du mouvement dont la balle est poussée, de la force du ressort de la balle et du pavé, et parce que cette même pratique nous a instruits de la proportion qui est entre le chemin par lequel la balle tombe et celui par lequel elle doit rejaillir. Si la balle était cube ou à plusieurs facettes et le pavé plein d'inégalités, nous ne pourrions plus juger la hauteur du bond, ni le côté où il s'élèverait ; nous ne jugerions plus la balle, quoiqu'elle bondît par des règles aussi sûres que celles du globe sur un plan ; c'est par cette raison que nous appelons hasard le mouvement extraordinaire de la balle, qui ne provient cependant que d'une inégalité dans la balle ou dans le pavé, dont nous n'avons point de connaissance ; au contraire on compte sur la régularité de l'un et de l'autre.

Cela paraît suffisamment débrouillé et mis à telles lumières que les esprits les moins forts aux spéculations peuvent le voir sans ombre ; donnons néanmoins encore un exemple ou deux qui achèvent de satisfaire à tout ce qui peut inquiéter.

J'ai affaire à Pierre qui demeure à la porte Saint-Martin, moi sur le pont Notre-Dame. Je trouve Pierre au coin de la rue Saint-Merry, qui vient de la porte Saint-Honoré et s'en va à

Lyon d'où il ne reviendra de longtemps ; je finis mon affaire avec lui et compte que voilà un grand hasard et un grand coup de bonheur : il n'y avait qu'un point d'heure et de lieu. Un cagot ne manquerait pas de dire que c'est un miracle de la providence, surtout s'il s'agissait de quelque intérêt monacal, mais au fond [123] ce coup véritablement si heureux pour moi était infaillible. La libre détermination de nos volontés une fois posée, Pierre est sorti de chez lui à six heures, il fait vingt toises de chemin par minute, il y a 1200 toises de sa maison à la porte Saint-Honoré, il y est donc arrivé justement à sept heures, il y est resté une heure, ainsi il en est parti à huit, de là à Saint-Merry il y a 900 toises, par conséquent il s'y est trouvé à huit heures trois quarts. Moi, je suis sorti à 8 heures 1/2, j'avance dix toises par minute et il y a 150 toises de chez moi au coin de la rue Neuve-Saint-Merry, j'ai dû absolument y être à 3 h 3/4 et par conséquent rencontrer mon homme. La chose était infaillible, mais comme je ne savais rien de tout cela, à mon égard c'est un hasard, c'est-à-dire que c'est une chose que je ne pouvais attendre ni prévoir, mais la prétendue providence n'y a pas plus de part que quand je vide un vase, le mettant l'ouverture en bas. La destinée ou la fatalité sont des mots en l'air qui n'y en ont point du tout ; tout cela est dans l'ordre naturel, suivant l'essence des choses et suivant la force des agents libres et nécessaires.

Un sauvage qui passerait à diverses fois sur le Pont-Neuf et remarquerait les différentes situations de l'aiguille de l'horloge de la Samaritaine, croirait que c'est par hasard qu'il la voit tantôt en haut, tantôt en bas, tantôt de niveau, puisqu'il ne sait pas la fabrique et la puissance de la machine qui la meut ; il croit de même que c'est par hasard que les éclipses arrivent. Nous jetons un dé qui vient tantôt sur une face, tantôt sur l'autre, nous ne saurions mesurer le degré de mouvement que nous lui avons imprimé pour le faire rouler, nous ne connaissons pas précisément sa figure ni sa dureté, non plus que celle de la table, nous disons que c'est par hasard qu'il fait 6 ou 4 etc. Si nous avions ce qui serait nécessaire pour juger exactement de toutes ces circonstances, nous saurions positivement quelle chance [124] donnerait le dé, et n'appellerions plus cela hasard, par la même raison que nous ne disons pas que c'est hasard que l'aiguille de la montre est sur un certain point à certaine heure du jour, savoir parce que nous connaissons la fabrique de l'horloge et sa puissance de faire faire à l'aiguille deux fois le tour du cadran justement pendant que le soleil fait celui du monde. De même, un astronome qui connaît au juste le mouvement du soleil et de la lune ne dit point que les éclipses soient des rencontres fortuites de ces deux astres.

Je n'ai point oublié que j'ai fondé sur le hasard des démonstrations de la dernière conséquence ; il faut prévenir les partisans de la prescience des actes libres et de la providence humaine et tyrannique en Dieu. Ils chanteraient victoire à la vue de ce que je viens de dire : on fonde des preuves sur le hasard et on dit qu'il n'y en a point. Ils crieraient miracle ! C'est que

Dieu permet que ceux qui combattent de si saints sentiments s'aveuglent et se contredisent d'une manière grossière et pitoyable.

Qu'ils mettent bas la trompette : le hasard tel qu'il a été expliqué ci-dessus et tel qu'il est effectivement a toute l'incertitude nécessaire à mes démonstrations il ne s'agit pas là du hasard en lui-même, mais du hasard en nous.

J'ai dit que le hasard n'est point uniforme, et posé cela comme une vérité claire et incontestable, démontrée *e priori* par la faiblesse de notre connaissance et par la multitude des circonstances incombinables à notre esprit, et *a posteriori* par l'expérience éternelle ; ainsi, j'ai pu me servir du terme ordinaire quoique la simplification en soit fausse en un sens, elle est vraie en celui où je la prends.

Cela me fournit encore une réflexion qui achèvera la conviction sur le hasard, c'est que la même chose est hasard pour l'un et ne l'est pas pour l'autre. Il ne serait pas impossible de [125] marquer un point sur le mur d'un jeu de paume tel qu'en y poussant une balle d'un certain lieu, elle toucherait les quatre murs et irait de là casser un verre dans la galerie ; toute l'assemblée croirait que le verre a été cassé par hasard, celui seul qui aurait marqué le point et poussé la balle saurait que cela était immanquable. Ce n'est donc que notre ignorance qui nous fait prendre les choses, qui en elles-mêmes sont très déterminées, pour fortuites.

Revenons à mes démonstrations fondées sur le hasard : les actes que je propose ne peuvent être uniformes, étant faits sans principes sûrs. Si je dis que l'empereur de la Chine est présentement debout et qu'il soit vrai, c'est par hasard que j'ai dit la vérité, parce que je n'ai aucune raison qui me fasse dire qu'il est debout plutôt qu'assis, et c'est pour cette raison qu'interrogé plusieurs fois sur pareille chose, je répondrais souvent faux. Un homme qui n'est point astronome ne marquera point juste les éclipses pour une douzaine d'années, quoique rien ne soit plus sûr et plus déterminé en soi-même.

C'est véritablement par hasard pour moi qu'il vient une telle chance quand je jette trois dés, parce que je ne puis mesurer la secousse qu'il fallait pour cela par rapport à la matière et à la figure des dés, de la table et de la situation des dés dans le cornet, du contour et de la combinaison desquelles choses dépendait la détermination de cette chance. Et, ces choses posées, la chance elle-même n'est plus un coup de hasard, elle était physiquement, absolument déterminée ; de là suit que cette secousse ne peut être uniforme, n'ayant point de règle pour la mesurer, par conséquent qu'elle sera toujours incertaine et donnera tantôt une chance, tantôt une autre, non pas qu'elle soit incertaine en elle-même, mais parce qu'il nous manque ce qui est nécessaire pour en avoir la certitude.

[126] Concluons qu'il n'y a point de hasard dans les choses mêmes, qui est le but de cet article, mais qu'il y en a pour nous, ce qui suffit pour la certitude de mes démonstrations.

Section cinquième. De l'Instruction et du Culte.

Le tout sera bien glorieux à Dieu et bien facile aux hommes, sans crainte d'aucunes mauvaises suites exécrables et pernicieuses, comme celles immanquables aux religions factices, qui désolent la face de la terre et sont la honte du genre humain ; le père sera le docteur de sa famille, il n'enseignera rien à proprement parler, il fera seulement remarquer, chacun sera prêtre, sacrificateur etc.

Article premier. De l'Instruction.

Le catéchisme que ce docteur aura à composer consiste à très peu de choses raisonnables, dont tous les esprits humains ont l'idée plus ou moins claire ; elles seront reçues par une véritable acceptation éclairée et vraiment consentie intérieurement à la première proposition qui en sera faite. On saura sa religion comme on sait qu'on a cinq sens, et mille autres choses qu'on a remarquées soi-même être ainsi, une seule fois qu'on en a oui parler ; on n'a point senti d'opposition intérieure, on n'a point contesté, il n'a point fallu charger sa mémoire, renoncer à son jugement et renier le bon sens ; il ne faudra point mettre sa liberté aux fers, abandonner sa raison [127] et son bien à d'autres par le seul poids de l'autorité.

Bien peu de lignes contiendront tout ce catéchisme. Par le projet que j'ai suivi pour moi-même dans ce cahier, commençant par : « Qui nous a faits, mon fils ? Qui a fait le ciel et la terre etc. ? Ne concevez-vous pas qu'il faut que ce soit un être d'une souveraine sagesse, d'une souveraine industrie et d'une puissance sans bornes, ne comprenez-vous pas que cet être si sage est juste, et que par conséquent il punira les méchants et récompensera les bons ? Que croyez-vous que ce soit d'être bon et d'être méchant ? », un enfant de trois ans répondra de lui-même que les bons sont ceux qui ne font de mal à personne, et les méchants ceux qui font du mal aux autres. « Oui, mon fils, c'est ce que vous dites ; les bons ne font de mal à personne et font du bien à tout le monde, autant qu'ils peuvent ; les méchants ne cherchent qu'à se satisfaire sans s'embarrasser s'ils font du mal aux autres. »

« Mais, mon fils, qu'entendez-vous par du bien et du mal ? » L'enfant répondra encore de lui-même que du bien c'est de donner à manger, de caresser etc., que du mal est de battre, de prendre ce que les autres ont. Cela est vrai, mon fils, mais quand vous serez plus grand, vous verrez mieux les différentes espèces de biens et de maux. Pour les connaître toutes, vous n'avez qu'à vous examiner vous-même dans toutes les occasions où vous aurez à agir avec autrui ; considérez la manière dont vous sentez qu'on en devrait agir avec vous ; tout ce que

vous sentirez qu'on devrait vous faire, c'est le bien, c'est le mérite devant Dieu et devant les hommes ; tout ce que vous sentirez qu'on ne doit pas vous faire, c'est le mal, c'est ce qu'on entend par le mot de péché, ainsi de l'omission qu'on ferait de rendre à Dieu l'adoration que nous lui devons à si juste titre.

Qu'avez-vous donc à faire, mon fils, vers cet être infiniment sage, infiniment puissant et infiniment juste que nous appelons Dieu ? Le respecter et le révérer comme il le mérite autant que cela nous est possible, c'est ce qu'on nomme adorer Dieu ; être dans la pensée et le dessein continuel de ne faire que le bien afin d'avoir son approbation [128] et ses récompenses, de ne jamais faire de mal de crainte d'en être désapprouvé et par conséquent puni.

– Mais, mon père, quelles seront les récompenses et les châtiments ? – Nous n'en savons rien, mon fils, ne vous en embarrassez pas. Il vous suffit que tout sera dans une parfaite équité, que vous serez traité après votre mort comme vous l'avez mérité pendant votre vie.

Vous comprenez bien encore, mon fils, qu'il est bien difficile de ne faire jamais aucun mal et vous le comprendrez mieux lorsque vous serez expérimenté dans le monde. Quand vous avez fait quelque faute dont je vous blâme, vous me demandez pardon, vous rejetez ce que vous avez mal fait ; il en faut user ainsi avec Dieu et devant Dieu, il faut lui demander pardon et réparer le mal qu'on a fait aux autres, tout autant qu'il est en son pouvoir.

Mais remarquez bien, mon fils, que, lorsque vous me demandez pardon, je ne sais point si vous êtes vraiment fâché d'avoir mal fait ; il n'en est pas de même de Dieu, il voit au fond de notre cœur et dans nos plus secrètes pensées, ainsi ce ne sera point les paroles que vous prononcerez dont il se satisfera, mais du repentir sincère dans lequel il vous verra. »

On pourra un peu paraphraser tout cela, à mesure que les enfants croîtront et auront plus de discernement, mais tenons-nous en aux principes généraux tout le plus qu'il est possible, rien n'est de plus grande conséquence : si un particulier erre, le mal est petit ; quand on erre comme docteur, on en jette quantité d'autres dans l'erreur, on sème la discorde en s'entêtant de ses folles opinions et en blâmant celles des autres, et on met tout en feu. Que mille personnes tirent pour leur conduite des principes généraux, qu'ils en fassent de mauvaises applications, ce n'est rien en comparaison de ce qui arrive par le sentiment d'un fol mis au jour.

Ce catéchisme si succinct, si recevable et qu'on sait dès la première fois sans pouvoir jamais l'oublier, qui ne peut recevoir aucune contestation de la part des autres hommes ni d'oppositions dans notre esprit, fera plus d'honnêtes gens et de vrais serviteurs de Dieu que tous nos cours de théologie, tous nos livres de morale de tous nos casuistes, et que le [129] *Quinquennium* en Sorbonne.

Qu'on s'en tienne donc aux principes généraux incontestables qu'il y a un Dieu auteur de

toutes choses, qui récompensera la vertu et punira le vice ; qu'il n'y a d'autre vertu que d'adorer Dieu intérieurement du fond du cour et avec tout l'effort dont notre esprit est capable, et en second lieu d'agir en toute occasion avec les autres hommes comme nous sentons que nous pouvons vouloir raisonnablement qu'on en agisse avec nous, le tout dans le dessein de mériter l'approbation de Dieu, enfin que le contraire est le vice que Dieu blâme et punit, en un mot, qu'il n'y a point de religion que ce que la pure raison, sans passion, sans intérêt et sans suggestion, nous dicte, et point de vertu que la justice, et point de vice que l'injustice.

En voilà autant qu'il en faut pour rendre à Dieu toute la gloire qu'il peut recevoir des créatures ou, pour parler exactement, pour remplir les desseins du créateur et pour le bonheur du genre humain, ainsi que pour le gouvernement des républiques comme des moindres sociétés et des familles.

Il n'y a point de vertu dans le néant, par conséquent dans l'omission d'aucune action, qu'autant que cette action est criminelle ; loin de là, c'est frustrer l'intention du créateur, mépriser ses libéralités et en quelque façon rédarguer [reprendre, blâmer] sa sagesse. Il n'y a point de vertu dans des actions inutiles, encore moins dans celles qui naturellement sont mauvaises comme de sacrifier soi ou les autres, soit par la mort, soit par des souffrances, sans nécessité ; il y a plutôt beaucoup de vanité, de folie ou d'intérêt. Il n'y a point de vertu et de sainteté à lire plusieurs feuillets d'un livre ni à chanter quelques paroles que ce soit : des paroles renferment nos pensées ou elles ne les renferment pas. Si elles les renferment, je veux dire si nous pensons véritablement ce que signifient nos paroles, nous ne disons rien à la divinité qu'elle ne voie, ces paroles sont aussi superflues que si un courtisan disait et rebattait [130] trois ou quatre fois par jour au roi que c'est à Versailles qu'il fait sa résidence. Si nos paroles sont différentes de nos pensées, c'est une chose abominable et exécrable.

Qu'on n'allègue point qu'une prière unanime ouvre le ciel et le force, c'est une extravagance, tout au moins la faiblesse d'un petit génie qui juge de Dieu comme des hommes, qui a vu un magistrat se rendre aux crieries d'une populace après avoir résisté aux importunités de quelques particuliers. Il n'y a qu'une espèce de prière, unanime ou particulière, il n'importe, c'est l'adoration et la demande du pardon des péchés ; quand cette prière est faite en public et conjointement avec plusieurs, cela peut être de quelque édification, c'est-à-dire que cela peut rendre la chose plus sensible et en faire mieux sentir la nécessité et l'usage, mais cela n'y ajoute pas un grain de force ni d'efficace, cela peut encore émouvoir plus fortement les volontés et rendre les sentiments plus vifs, ce qui est à peu près inutile devant Dieu qui voit la réalité. Dieu voit si nous l'adorons, il voit si nous nous repentons, les paroles sont absolument inutiles, la prière sur toute autre chose que le pardon de nos péchés ne peut être que mauvaise, et encore pire si nous en faisions une commune à une multitude,

comme celle principalement des chrétiens : il est impossible que cette prière renferme les sentiments de chaque personne ni qu'elle convienne à son état particulier, et on peut assurer que dans ces récits de prières publiques et unanimes comme on les appelle, il y a toujours quelqu'un qui ment impudemment à Dieu.

Ces quatre dernières réflexions ne sont point du catéchisme général, mais elles sont nécessaires dans les pays qui gémissent sous la tyrannie et la superstition des religions factices, où il y a des moines, des prêtres, des bonzes, des imans, des molla[h]s, des talapoins, etc.

[131] *Article deuxième.* Du Culte.

Il n'en faut pas d'extérieur ; un particulier, intérieur n'est pas indispensablement nécessaire, le seul sentiment habituel sur l'adoration de Dieu et le dessein de ne faire que ce qu'il approuve est suffisant ; mais il est bon de donner un quart d'heure par jour à se rappeler ces principes pour se fortifier dans ses résolutions de lui être fidèles, surtout s'exciter au véritable repentir des cas où on aura manqué, ce qui fait que le soir est préférable au matin.

Le chef de famille pourra faire quelquefois cette courte méditation tout haut devant sa femme, ses enfants et ses domestiques, ensuite il avertira que chacun fasse la revue de ses actions et se repente sincèrement des mauvaises, laissant quelque instant pour cela, pendant lequel il s'examinera lui-même, enfin il prononcera la prière afin de donner aux enfants et aux plus grossiers de sa maison quelque espèce, non de modèle, toujours dangereux, mais d'exemple à imiter et non à suivre à la lettre.

Qu'il ne manque jamais à cet acte, uniquement nécessaire à la religion en son particulier, et le fasse de telle manière que, sans affectation, toute sa famille voie qu'il y est exact : l’exemple est un grand motif au commun des hommes, chacun sera édifié et confirmé dans l'utilité de cette pratique.

Voilà tout le culte, toutes les cérémonies, les sacrifices et toute la religion extérieure. Dieu ne reçoit rien autre chose. Voilà les prêtres ; Dieu ne veut point être servi par procureur. Voilà tous les ministres, Dieu n'en a que faire, sa puissance étant infinie ; ils seraient pernicieux aux hommes qu'ils ne manqueraient point de conduire suivant leurs intérêts.

[132] Pour la religion intérieure, qui est la véritable et l'unique nécessaire, elle doit être perpétuelle, sans la moindre interruption ; c'est cette habitude à dessein formé et immanent, cette envie continuelle dans laquelle nous avons vu que l'homme doit être d'agir de manière à mériter l'approbation de l'Etre parfait, son créateur et son juge.

La question qu'on peut faire sur la posture où l'on doit être pendant l'acte extérieur dont

nous venons de parler ne mérite point de considération ; toute chose absolument corporelle est indifférente d'elle-même, cependant il est assez à propos d'en avoir une particulière, et celle d'être à genoux me paraît assez convenable, mais sans affectation et sans mines. Le meilleur même est de fermer les yeux et de se cacher le visage dans ses mains, s'appuyant sur les coudes si la commodité s'en présente : il ne faut de sensible que tout le moins qu'il est possible, puisqu'on parle à Dieu qui voit nos pensées en elles-mêmes. Les postures, les cérémonies, tous les signes corporels ne sont bons que pour les hommes qui ne peuvent pénétrer jusqu'à l'âme les uns des autres et qui n'en connaissent les modifications que par ces signes matériels qui souvent sont si impertinents en fait de cagotage qu'on excite la risée du public au lieu de cette haute idée de dévotion dont on prétend se parer à nos yeux.

Article troisième. Réponse aux objections.

On ne va pas manquer de crier que tout est perdu s'il n'y a pas des gens chargés de l'instruction et du culte public, que les hommes oublieront tout sentiment de religion et tomberont dans l'athéisme ; à quoi je réponds :

1°) Qu'il est faux que les hommes tombassent dans l'athéisme quand il n'y aurait aucune ombre de culte, au lieu que nous venons d'en établir un bon, suffisant, sans reproche et sans [133] inconvénient.

2°) Les hommes n'ont aucune connaissance plus claire que celle de la divinité, ni aucun désir plus vif et plus fort que celui qui les porte à y penser. Sans profession de logique, personne ne prend une fausse conséquence pour une juste, pour peu que la chose soit d'usage ; sans profession de droit, tous les hommes connaissent la justice et y déferent ; s'ils la violent, ils ne la perdent point de vue pour cela ; sans maître de cérémonies, un enfant cède le pas aux personnes faites ; sans juge de police, les femmes subissent la supériorité des hommes ; sans professcurs d'économie, les maris et les femmes unissent leurs soins pour la prospérité de leur famille et la gouvernent fort bien ; sans professeurs de règles et de devoirs, les pères travaillent pour donner la subsistance à leurs enfants, les mères les allaitent et se donnent mille soins si rudes et si ennuyeux ; les sauvages, sans livres, sans sciences, sans prédicatours, observent tout cela et ne sont point athées ; loin de là, ils ont de plus justes idées de la divinité qu'aucun chrétien.

Qu'il s'établisse des professeurs de la manière de nourrir les enfants et que les professeurs gagnent à mesure qu'ils multiplieront les lois et leurs préceptes, ils inventeront mille extravagances inutiles et en prêcheront si fort la nécessité qu'on négligera ce qui est essentiel.

Voilà justement ce qui est arrivé à la justice et à la religion : la jurisprudence a établi et

introduit la chicane, on traîne pendant vingt ans des questions, [...] lui étant proposées simplement et en termes naturels ; la théologie a introduit mille croyances et autorisé mille cérémonies ridicules, elle a couvert la véritable piété et la morale, comme un embrasement du mont Vésuve couvre de pierres et de cendres les champs des environs ; ces champs deviennent inutiles, on ne les reconnaît pas seulement. Plus cette espèce de théologie a cours, moins il y a de vertu et de sainteté. Faites un tour dans les pays d'inquisition et vous verrez, M.R.P., [134] si j'outre les choses et si je me trompe.

Il arriverait donc tout au plus un obscurcissement des lumières naturelles une espèce d'oubli ou plutôt une négligence, un manque d'attention sur la divinité ; peu de gens songeraient à lui rendre leurs respects, peu feraient réflexion qu'ils doivent lui demander pardon de leurs fautes, lui promettre leur amendement en s'excitant devant elle et par rapport à elle [à] s'y résoudre sérieusement ; c'est à peu près l'état de beaucoup de sauvages, mais personne ne tomberait dans l'athéisme positif, qui est de nier l'existence d'un être parfait nécessaire, éternel et libre, auteur de toutes choses.

Or je soutiens que cet état serait meilleur d'une infinité de degrés que celui des religions factices, qui donne occasion à l'athéisme positif par les impertinences qu'elles disent de la divinité, par les tyrannies qu'elles exercent sous son nom ; de là naissent tant de discordes qui mettent toute la terre en feu, dépouillent les hommes de l'humanité et arment les plus forts contre les plus faibles de toutes les espèces de cruautés et de perfidies, au lieu que cet état des sauvages laisse la paix, la concorde et l'humanité régner dans la société. Mais le culte que nous avons posé, tout simple et facile qu'il est, remédie à tout inconvénient ; cependant, s'il n'y a point de nécessité à un culte public, je ne nie point qu'étant bien réglé, il n'eût de l'utilité, malheureusement cette utilité est un atome épicurien en comparaison du danger infini où il expose de jeter dans l'idolâtrie et toutes les absurdes superstitions qui inondent la face de la terre aussi bien que dans les fers les plus cruels des plus avides et des plus indignes tyrans.

Si, malgré ces considérations si naturellement concluantes et malgré l'expérience universelle et de tous les temps, on veut un culte public et une face extérieure de religion, que tout soit borné à s'assembler [135] certains jours pour entendre un discours sur les grandeurs de Dieu avec une exhortation à la vertu, dans les principes que nous avons vus, après quoi viendra une courte prière unanime pour implorer pardon des faiblesses humaines, offrant à la divinité ses adorations et son repentir par des pensées vives et justes, exprimées solidement et sans figures, non pas de longs compliments en style oratoire, mais dans le style naturel, simple et naïf, qui a tout autre noblesse et tout autre élévation ; quand il ne s'agit que de la vérité et d'un dessein pur, alors on n'a besoin que de la clarté et de la brièveté et c'est en cette rencontre qu'on pourrait véritablement dire : *Omne tulit punctum qui miscuit brevitati clarum.*

C'est la réelle et véritable éloquence ; la rhétorique ordinaire n'est d'usage que pour éblouir et tromper, il faudrait surtout que ces discours et prières fussent en termes propres et hors de toute équivoque.

Chanter des hymnes et des psaumes sont des folies, quelque belles que soient ces chansons : la poésie n'est de mise que d'amant à maîtresse, il est permis d'être fou en amour, il est défendu partout ailleurs ; la poésie a tout gâté, elle a corrompu les princes par les flatteries auxquelles elle sait donner un tour agréable, insinuant et supportable ; on dit au nez des gens des sottises outrées dont on n'oserait dire le quart en prose ; elle a corrompu la religion en donnant de fausses idées de la divinité et faisant passer mille extravagances qui feraient horreur sans ses dangereux agréments. Je ne puis comprendre qu'un bel esprit n'ait pu souffrir que dans nos opéras, qui sont des actions de pur divertissement et où par conséquent on peut tout outrer et donner jusque dans l'extravagance, pourvu qu'il n'y ait rien de criminel, que ce bel esprit, dis-je, n'ait pu souffrir sur un théâtre qu'on se fâche, qu'on dise des injures, qu'on s'emporte, qu'on pousse [136] des soupirs en chantant, tandis que lui-même dans le temple portait ses adorations au trône redoutable du tout puissant et se déchaînait contre les pécheurs et les profanes par d'assez méchante poésie et très mauvaise musique.

Le simple culte que je viens de décrire pourrait sans doute avoir quelque succès, mais ce sont de ces belles propositions métaphysiques dont il ne faut point tenter la pratique. Le prédicateur et le composeur de prières ne manqueraient jamais d'y mêler quelques-unes de leurs fantaisies. Insensiblement la vanité et l'intérêt s'y mêleront avec l'ambition et le désir de se distinguer et de dominer, les termes de clergé et de laïques s'inventeront ; et peut-être en moins d'un siècle on sera surpris de se voir de la religion de Gaspard, de Gautier, de Durand etc. au lieu d'être de celle du genre humain, instruit par Dieu même.

Cette religion sortie du cerveau des particuliers n'aura point de limites, et ce clergé sera une troupe de tyrans et de voleurs publics. Le pauvre peuple, par le seul nom qui en grec signifie peuple, se trouvera ne plus être peuple, mais bêtes brutes en quelques lieux et dans d'autres vils esclaves soumis à recevoir quelque sorte de traitement que ce soit, prêt à tendre le dos aux coups et ne possédant rien pour eux-mêmes. Le nom de Dieu ne sera plus que ce qu'est le nom du roi aux sangsues [ré]publicaines.

Aucune conjecture n'est plus raisonnable ni mieux fondée que de croire que c'est ainsi que l'idolâtrie est entrée dans le monde ; il est évident dans le fait que c'est par ce progrès que s'est fait la métamorphose du christianisme en papisme, qui a enfin mis sur pied l'Inquisition pour étouffer toute lumière et toute liberté qui aurait pu prévaloir. Qui aurait pu ajouter foi au pénétrant philosophe qui eût assuré qu'à ces apôtres qu'on nous dépeint si humbles et si simples, si soumis aux puissances, succéderaient d'audacieux coquins qui excommunieraient

les empereurs pour ne [137] leur avoir pas bien tenu l'étrier, et soulèveraient contre eux jusqu'à leurs propres enfants ?

D'inventer des lois et des précautions pour éviter ce malheur, je confesse mon insuffisance ; si quelqu'un, contre la raison et l'expérience, en peut trouver qui soient immanquables, le culte public sera la plus belle chose du monde, mais l'espérance de réussir n'égalera jamais la crainte d'y manquer, et le bien du succès sera toujours un grain de sable, tandis que le mal d'une fausse réussite sera le globe du cercle de Saturne.

Les juifs, les chrétiens, les mahométans même, peuvent moins que les autres se récrier sur l'abolition du culte public, puisque leurs livres sacrés portent que le monde s'en est passé pendant le premier tiers de son âge et encore plus, puisque jusqu'à Moïse, la nation sainte se gouvernait dans chaque famille à l'égard de la religion comme pour l'économie domestique. Enfin, comme le mal est invétéré et universel, il y a peu d'apparence de le dompter. Que ceux donc qui ne peuvent renoncer au culte public prennent garde qu'il faut surtout qu'il n'y ait point de gens qui fassent leur métier du ministériat, j'entends qui en fassent leur gagne-pain, encore moins l'établissement d'une fortune abondante et splendide.

Qu'on élise quelque personne des plus sages, des plus vertueux et des plus éclairés, surtout une personne âgée, qui ne reste en fonction que peu de temps, trois mois, six ou un an au plus dans les petits endroits ; mais qu'il n'ait aucune récompense ou si petite qu'on puisse imaginer. Un homme de bien est trop content de celle qu'il attend de Dieu avec le plaisir de servir le genre humain ; il n'y a qu'un scélérat qui se moque de Dieu et des hommes qui puisse faire marché avec les hommes pour servir Dieu ; le vain prétexte d'étude n'a plus lieu ici.

[138] Il faut après cela qu'il soit permis à quiconque de regarder en face et de reprendre publiquement et à l'instant même le prédicateur au cas qu'il s'échappe dans ses imaginations et qu'il mêle quelque chose du sien dans la doctrine universelle, au moins qu'il y ait toujours quelques personnes préposées pour cela, si l'on craint la confusion en confiant ce soin généralement à tous les particuliers.

Tout le peuple jugera sur le champ la question et traitera le prédicateur suivant sa folie ou sa malice ; il serait encore mieux dans les nombreuses assemblées, comme dans les paroisses des grandes villes, que l'on changeât chaque jour de prédicateur, l'élisant un jour pour l'autre afin qu'il pût être prêt et, pour prévenir le long verbiage qui engage à dire de mauvaises choses, fixer le discours à un quart d'heure, montre sur la table, et la prière à demi-quart d'heure (six minutes suffiraient).

On pourrait encore composer un modèle ou formule de l'un et de l'autre, qui, après avoir été unanimement reçu, passera avec le court catéchisme que nous avons vu pour le cours de doctrine, l'adoration et la pénitence, sans qu'on y puisse rien ajouter. Le tout devrait être écrit

en marbre ou en bronze dans le lieu de l'assemblée, et ce serait le plus sûr parti qu'on ne fit jamais que lire ces trois pièces qui ne demanderaient qu'une demi-heure de temps, auquel on pourrait ajouter un quart d'heure de silence pour la méditation particulière de chaque personne, dont le but serait de se pénétrer des grandeurs de Dieu, surtout de sa justice, de se confirmer dans la résolution de ne jamais agir que de la manière qu'on sait qu'il approuve, et de lui demander pardon des fautes qu'on a faites contre ces sentiments. Pour prévenir toute occasion de changement et de désordre, il serait bon de mettre à la fin de chaque siècle de nouvelles tables au-dessous des premières, les y laissant ensemble avec les mêmes prononciations et les mêmes mots et dans une parfaite égalité. Tous les cent ans, on ôterait les premières et on en mettrait des troisièmes, ainsi à l'infini. Mais comme les langues vivantes changent, [139] ces tables devraient être doubles, un mot en langue vulgaire en ayant un autre au-dessus, d'une langue morte la plus commune du pays. Il faudrait encore, dans une table à part, définir les mots qui en auraient besoin à cause de quelque signification louche et obscure. Avec tout cela et tout ce que les plus habiles y peuvent ajouter, insensiblement l'avarice et l'ambition joueront leur jeu ; l'inaction, la paresse, la stupidité seront les dupes ; il n'y a que du plus ou du moins de temps.

Epilogue

Ce système, M.R.P., est naturel et je crois qu'il paraîtra judicieux aux esprits libres ; il est fondé sur l'essence et les perfections divines, sur les desseins de l'être infini découverts par l'inspection de ses ouvrages, par l'attention sur les sentiments de notre conscience, et enfin par la voie des raisonnements simples et clairs, le tout bien lié et bien suivi. Ce système est non seulement incontestable, mais tous les peuples de la terre le reconnaissent actuellement ; vous-même, M.R.P., ne le pouvez combattre en ce qu'il y a d'essentiel ; marque démonstrative que tous les autres sont faux, c'est qu'il n'y en a pas un qui ne soit contesté et regardé comme abominable par presque tous les hommes, ce qui est une conviction évidente que tous ces systèmes ne sont que des déguisements de la vérité ou des suppositions, additions et changements qu'on y a faits. Cette seule pensée est d'un tel poids qu'en y donnant une juste attention on la trouverait suffisante pour dessiller les yeux du genre humain abusé, et [140] faire rentrer dans leur néant tous suppôts et ministres des religions factices. Ce n'est que sur le principe de l'existence de Dieu qu'on a fondé toutes les religions ; ce n'est que sur les fausses conséquences de ce principe et sur la fausse explication de nos devoirs vers l'être souverain qu'on a fondé le culte extérieur, les sacrifices et tant de pratiques ridicules auxquelles on a donné le nom de dévotion ; ensuite, les orgueilleux et les avares s'étant emparés de ce culte

extérieur et en ayant fait un métier à part, chacun de ces scélérats a imaginé et inventé tout ce qu'il a cru capable de rendre ce métier moilleur ; et lorsque l'on veut toucher ces folies, crient qu'on en veut à tout ce que la religion a de plus saint et de plus sacré. Mais la religion crie bien plus haut et bien plus véritableruent, quoique avec moins d'effet. Malheureuses canailles, insensés maniaques, impudents scélérats, pourquoi donnez-vous des impertinences et même des crimes pour des choses saintes et sacrées ?

L'idée de la vertu héroïque, si respectable par elle-même et si brillante aux yeux des hommes, leur a fourni l'occasion de placer les hommes illustres dans le ciel et d'en faire des dieux subalternes. Enfin, la folie et l'intérêt tournant les plus beaux principes à leur guise, n'épargnant ni suppositions ni fourberies et puyant tantôt d'impudence, tantôt d'hypocrisie, on est parvenu à tout l'odieux attirail des différentes religions, à ce burlesque amas de cérémonies, d'images, d'habits, de grimaces, d'observations puériles et ridicules, et pour comble d'horreur, les crimes les plus énormes, les actions que la raison déclare impies et abominables, que la nature abhorre et dont le seul récit la fait frémir, sont devenus des actes de religion et de sainteté.

La vérité conduit tous les hommes au même point, leur fantaisie et leur intérêt leur font prendre mille routes différentes [141] qui les en écartent, d'où la conclusion est naturelle qu'il n'y a de vrai dans toutes les religions que ce qui leur est commun, dont je prétends que tout ce cahier n'est que le fidèle rapport, mais paraphrasé, prouvé, éclairé, illustré par la découverte de ses sources et la description de son progrès.

Toutes les religions ont toujours été plus composées à mesure qu'elles ont été en avant, autre marque démonstrative de leur fausseté : la vérité est une, simple, incapable de plus ou de moins. On a toujours entassé dogmes sur dogmes, mystères sur mystères, grimaces sur grimaces, le tout tournant en clair revenant-bon à ceux qui les prêchent.

Je parie, je suis sûr, comme je suis sûr que Paris est plus grand que Vaugirard, qu'il n'y a pas une religion dans l'univers où celui qui la prêche donne quelque chose et ne reçoive rien ; tous les ministres de celles que je connais ne donnent rien, reçoivent beaucoup et jamais autant qu'ils demandent.

Je compte donc, M.R.P., jusqu'à votre réponse, que mon système ne peut être ni renversé, ni réfuté, que c'est celui-là même que Dieu a pour ainsi dire planté dans tous les cœurs humains sans livres, sans ministres, sans interprètes, sans commentaires, même avec la privation de tous les sens, enfin de la manière digne de sa justice et de sa puissance.

Dieu, suivant ce système, sera adoré à la perfection, de la manière la plus parfaite dont les hommes sont capables, par conséquent de la manière que sa parfaite sagesse et sa parfaite justice demandent. Toutes les véritables vertus seront connues sans peine par la plus simple

voie qu'on puisse imaginer, sans doute ni embarras, sans crainte de suppositions, de faux prophètes, de corruptions, de poètes, [142] de monuments, sans commentaires, sans interprètes, sans procès, sans étude, sans sciences acquises, sans nécessités de consultation ni de jugement étranger. Le plus stupide de tous les hommes en saura autant que le plus bel esprit, que le plus profond génie, que le plus grand théologien, que le plus vieil casuiste. L'aveugle sera aussi savant que celui qui a blanchi sur les livres, le sourd autant que celui qui a mis tout son temps à courir des catéchismes aux sermons, comme cela doit être nécessairement, la religion étant d'une égale nécessité pour tout le monde et pour chacun des hommes.

En vérité, M.R.P., voyez-vous qu'il y ait plus de vertu parmi nous avec nos montagnes de livres et nos légions de prédicateurs et de théologiens que chez les philosophes et les sauvages ? La véritable sainteté, la simplicité et la justice ne se doi˘ent point chercher en Sorbonne, dans les cloîtres ni dans la maison des cagots ; la candeur, la droiture, la franchise, la véritable pureté de cœur ne se doivent pas chercher à Paris, à Madrid, à Lisbonne, à Venise, à Rome ; c'est dans les villages les plus éloignés de la ville épiscopale et de la paroisse, c'est parmi les enfants qui ne connaissent encore que la nature et ne sont corrompus par aucune instruction.

Les philosophes qui se sont mis au-dessus des préjugés et des impertinences dont on les a bercés, qui, comme un homme abîmé regagne l'air par un généreux effort, après avoir été longtemps sous les eaux, y respire les aliments de la vie les plus purs et les plus essentiels, ont écarté les nuages obscurs qui les aveuglaient, qui ont seconé le poids énorme des faussetés qui les accablaient, se trouvent dans la plus simple vérité où ils rafraîchissent leur esprit, et jouissent de la vive lumière [143] qui en est la vie et la satisfaction ; ils ne connaissent pour toute religion que ce que dicte la droite raison.

Demandez à un homme sage qui ait de la pratique dans le monde et qui soit revenu de la prévention, à qui il aime mieux avoir affaire, à un homme qui se rit de toutes les dévotions ou à un dévôt ; pour moi, je vous puis jurer devant Dieu qu'on ne doit rien attendre de bon d'un homme attaché aux pratiques de la religion ; c'est sur l'expérience que je parle : j'ai prévu en deux occasions de conséquence ce qui en devait arriver, quoique ce fût des injustices criantes, des effets de la plus lâche avarice et de la plus indigne infidélité.

Ah, s'il y avait une république qui ne connût d'autre religion que celle que nous venons de voir, disons mieux, si le monde entier n'entendait prêcher que l'adoration de Dieu et la véritable morale, qu'on le verrait bien autrement florissant et paisible ! Toute la vertu consiste en des opinions extravagantes, en des pratiques grotesques, en des crimes, en des omissions d'actes bons et nécessaires. Qu'en peut-il résulter que cruautés, que brigandages, désolations et

dépeuplement, qu'horreurs et exécrables abominations ?

Je crois bien, M.R.P., que vous conviendrez assez de ce que j'ai établi positivement, mais vous nierez que ce soit tout et voudrez qu'il y ait bien des choses à ajouter, me renvoyant à la *Somme* de st Thomas, à vos *Conversations chrétiennes* et à vos *Entretiens métaphysiques.* J'ai vu tout cela ; loin de m'avoir convaincu, ç'a été le dernier coup à mes convictions, à mes préjugés, aux suites de mon éducation ; c'est ce qui a délié mon esprit, c'est ce qui lui a fait tomber le bandeau.

C'est naturellement à vous à établir vos droits et à prouver ce que vous prétendez m'imposer au delà de ce que je trouve que Dieu m'ait dit ; je suis prêt a me rendre, commencez par répondre [144] solidement, philosophiquement, non oratoirement, par des raisons, non par des mots figurés et arrangés dans un beau tour, à mon second et troisième cahier.

Qu'on examine tous les raisonnements des théologiens sur le positif de la religion, sur ce que la religion a de particulier et au-delà de la religion naturelle ; qu'on les réduise en syllogismes, il n'y en aura pas un en forme dont les prémisses ne soient fausses, d'une fausseté à ne pas surprendre un paysan de quinze ans : tout autant de suppositions manifestes, tout autant de contes en l'air, de propositions ridicules, de pétitions de principes etc. Cela gît en fait.

Que ne puis-je mettre ici : *Iamque opus exegi, quod nec papae ira, nec ignes, nec poterit furtum, nec edax abolere vetustas.*

Mais si cette cinquantaine de feuillets devenaient publics, ils seraient contredits par cent millions de gens, parce que c'est la vérité qu'ils prêchent, mais une vérité odieuse au pauvre peuple abusé, et encore plus odieuse aux scélérats qui trouvent leur fortune dans cet abus.

S'il était possible d'établir cette vérité en conservant chacun des ministres de l'erreur dans la possession des biens et des honneurs usurpés, de renverser les religions factices sans détrôner leurs suppôts, le véritable règne de Dieu trouverait peu de difficultés.

Cet écrit serait donc reçu bien différemment s'il devenait public, quelques personnes garderaient le silence, la plupart s'en tiendraient au proverbe ordinaire : « Nous sommes bien heureux de n'avoir pas tant d'esprit et de science, nous nous en tenons au prône de notre curé, de notre rabbin, de notre iman, de notre molla, de notre talapoin, de notre ministre, de notre ganga, de notre gongis, etc. Toutes ces réflexions, tous ces raisonnements nous embarrassent, allons notre train sans tant rafffiner. » Ô pauvres gens, qui vous laissez mettre aux fers dans votre [145] propre doctrine ; ceux qui sont dans une mauvaise religion sont hors de la voie du salut : comment pouvez-vous demeurer en repos ?

Ce n'est pas la raison, la justice ni la vérité qui vous fixent, c'est la paresse, la lâcheté

qui vous retiennent dans le risque ; vous êtes exposés au même malheur que vous déplorez dans les autres, et que vous damnez sans miséricorde. Examinez donc s'ils ont tort et si vous avez raison, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Qu'avez-vous les uns plus que les autres ? Rien. Tout est égal, le pur hasard de la naissance et de l'éducation a tout fait.

On vous a tourmenté le corps et l'esprit pour vous séduire, on vous a fait de longs discours, on vous a forcé de les aller entendre et à les croire malgré les cris de notre raison et sans y rien comprendre ; on a chargé votre mémoire de mille articles d'autant plus difficiles à retenir que le bon sens les refusait ; on vous mène encore tous les jours par les oreilles aux lieux où l'on rebat tout cela, pour vous retenir sous le jong et dans les fers de gens que vous payez d'un prix infini pour vous tromper et vous rendre misérables pendant cette vie et après votre mort. Car enfin, qui sait si Dieu se paiera d'une espèce de bonne foi qu'on pourra lui alléguer contre ce que dicte la raison si clairement, et si nous ne verrons pas alors que nous avons négligé par paresse les lumières si sûres et si faciles que nous avons reçues de la divinité pour notre conduite, en nous rendant aux premières impressions de gens que nous voyons manifestement intéressés à nous tromper ?

Pour briser ces fers si pesants et si dangereux, on ne vous demande point une attention laborieuse, des méditations ennuyeuses ni des bibliothèques à feuilleter : un quart d'heure de réflexion, un petit entretien avec vous-même, un moment d'audience à votre raison et à votre conscience suffira. On ne vous demande point de pensions, de dîmes ou d'autres impôts, on [146] ne vous demande point de respects, d'immunités etc.

Mais ceux dont l'erreur est le gras patrimoine, ceux à qui elle fournit des honneurs sans bornes et une opulence outrée, ceux qui, sans aucun mérite et couverts de tous les crimes, s'y voient adorés — les papes, les muphtis, les molla[h]s les rabbins, les évêques, les curés, les talapoins, les imans, les moines, les bonzes les dervis, les marabous etc. — crieront à l'impie, à l'athée, au séducteur, à l’empoisonneur et l'Inquisition détachera tous ses familiers et allumera des bûchers. J'avoue que rien ne peut tenir là-contre et que cela est bien plus court et bien plus sûr que de répondre ! Par ce moyen, on fera taire Euclide, Archimède, Proclus et Diophante, on établira la plus grossière opinion du menu peuple sur la proposition de l'étendue, sur l'objet des sens et sur la fabrique de l'univers. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que si j'avais criblé toutes les religions comme j'ai fait la chrétienne, je serais applaudi universellement, chacune ne me blâmant qu'à l'égard de la sienne. Si on voulait bien se laisser pénétrer du faux et du ridicule que cela emporte, il n'en faudrait pas davantage.

Quoi qu'il en soit, je prends Dieu à témoin, qui est mon créateur et mon juge, que je n'ai aucune mauvaise intention. Je me pique d'équité et de droiture, j'ai même une humanité tendre qui n'est qu'une vertu de tempérament ; je ferais avec joie un sacrifice, non de ma vie, dont je

fais peu de cas, mais du repos dans lequel je m'efforce de passer ce qui m'en reste, pour procurer aux hommes une parfaite concorde et une heureuse paix, qui les rendît tous contents les uns des autres ; je voudrais qu'ils s'aimassent et s'entre-traitassent avec justice comme la nature les y engage si fortement et si clairement.

Je crois et crains Dieu et me féliciterais beaucoup, quelque [147] chose qui m'en arrivât, si je pouvais contribuer par l'usage de mes petits talents à ce que le genre humain donnât à l'être parfait, son créateur et son juge, toute la gloire pour laquelle il l'a créé. Je ne cherche ni à me faire riche, ni à me donner un nom dans le monde, je consens de vivre pauvre et inconnu comme je suis ce souverain être sait si c'est mon cœur qui parle.

Ma seule utilité, ou plutôt ma seule nécessité, m'a engagé dans ce travail que je n'ai entrepris que pour moi seul. La force de l'éducation est si grande que mille raisons et mille lumières qui brillaient de temps en temps et m'éclairaient l'esprit, n'étaient que comme un éclair qui dissipe un instant l'obscurité de la nuit mais dont on ne fait point d'usage, au contraire on en reste ébloui et épouvanté ; je retombais toujours dans les travers que causent les affreuses menaces dont on a été bercé, je voulais rappeler ces raisons et ces lumières, mais elles ne se représentaient plus.

Je m'avisai de mettre sur le papier tout ce qui me viendrait à mesure que j'en serais frappé, j'y joignis les réflexions qui en conlaient naturellement, sur quoi j'ai depuis médité de toutes mes forces ; ensuite, j'ai tout disposé dans le moilleur ordre que j'ai pu, et en ai enfin composé cet ouvrage, rangeant les choses sous quatre tltres et les liant autant que j'en suis capable, pour consulter là-dessus l'auteur de *La Recherche de la Vérité.*

Mais il n'y aura plus de culte extérieur, plus de processions, plus de messes, plus d'enterrements illuminés en plein jour, plus de sacrifices, plus de prélats, plus de prêtres, plus de gens au-dessus des lois, vénérables sans vertu, scélérats ; sans crainte de châtiment ; personne ne vivra [148] que du travail, contribuant réellement au besoin et à l'entretien de la vie, et d'un bien acquis suivant les lois et non par charlatanerie. Les revenus immenses ne seront plus le salaire de l'inutilité ; la profession de chasteté ne sera plus le plus court et le plus sûr moyen de débaucher les femmes, les filles et les garçons ; Dieu se trouvera partout et ne se gagnera que par des actes de vertu ; les présents, les vaines paroles, les compliments étudiés suivant toutes les règles de la rhétorique, la fumée, les simagrées, les massacres d'hommes et d'animaux seront comptés pour rien et même regardés comme abominables ; on ne vendra plus à haut prix des billevesées ; ne rien faire ne sera plus le moilleur de tous les métiers. Chacun peut peser ces inconvénients et ces malheurs.

Voilà ce qui alarme les suppôts des religions factices, voilà ce qui les met aux champs et les porte à tant d'artifices et de cruautés ; ce sont des tyrans qu'on veut détrôner, ce sont des

Denis, des Phalaris, des noms odieux et insupportables à tous ceux qui les connaissent. Voilà ce qui les rend si alertes à découvrir ceux qui voient la vérité et ce qui leur a fait trouver le moyen de perdre tous ceux qui parlent en sa faveur. Voilà ce qui a produit l'Inquisition : aucun tyran n'a jamais poussé si loin l'injustice et l'inhumanité parce qu'aucune tyrannie n'a jamais eu un si mauvais fondement et qu'aucun tyran n'a jamais tiré tant d'avantage de sa tyrannie.

On obsède les princes, on abuse de leur enfance pour les prévenir et les infatuer, on couvre les murs de leurs appartements [149] de tapisseries et de tableaux qui représentent, de la manière la plus touchante que peut fournir l'art, les fables de la religion, afin de remplir leur imagination de mille suppositions, filles de la politique ecclésiastique ; on n'a point de honte d'exposer à leurs yeux des choses manifestement fausses ; c'est Constantin qui voit dans le ciel une croix, c'est son baptême par le pape Silvestre avec tout l'attirail et le faste de la cour papale d'aujourd'hui, c'est [283] repoussé par l'épée de St Paul, c'est une colombe qui apporte l'huile pour oindre Clovis etc.

On fait aux souverains un capital des abus de la religion, en quoi on leur insinue que consiste toute la vertu ; la véritable vertu n'est point prêchée ; on leur abandonne même volontiers tous les vices ; les livres qu'on leur distribue sont du même geure que les tapisseries et les tableaux, et si dans l'histoire on leur veut montrer un modèle à imiter, on choisit justement un fol qui a tendu la main à la férule et mis chausses bas devant un insolent maraud qui aurait été la crosse en main et mitre en tête encenser la concubine d'un prince ferme, éclairé et résolu. Ensuite, ces princes, occupés du soin de leur état ou de leurs plaisirs, n'écoutent que les ministres de l'un ou de l'autre, à quoi se mêlent ceux que l'ambition pousse à leurs pieds ; ils ne sentent pas le fardeau qui accable leurs sujets, l’argent est pour eux peu de chose et on leur abandonne tout le reste de la religion qui ne choque ni l'orgueil, ni l'avarice du chef et des subalternes.

Disons plutôt qu'on leur abandonne tout le reste de la religion d'une manière qui ne choque point cet orgueil [150] et cette avarice ; c'est par des dispenses qui supposent l'autorité de ces messieurs et la dépendance des souverains, c'est moyennant les profusions des propres richesses de ces princes ou la permission de piller leurs sujets.

J'ose espérer, M.R.P., que tant de fortes raisons et tant de lumières si brillantes ne vous paraîtront pas indignes de quelque attention ; je pourrai y joindre par la suite quelques pensées qui contiendront encore bien de la matière à exercer votre métaphysique et votre théologie, quoique par des difficultés moins essentielles ; je les mettrai dans un ordre relatif à ces quatre cahiers, distinguant celles qui auront rapport au troisième en différentes classes, pour le christianisme en gros, le papisme et le protestantisme.

Je me risque beaucoup et me jette peut-être dans les cachots de la Bastille, mais je ne puis soupçonner la probité d'un homme de qualité, quelque engagement où il se trouve ; je vous communique mes sentiments et mes découvertes en secret et en confiance, avec franchise et de bonne foi, pour profiter de vos lumières si je suis dans l'erreur. D'ailleurs, je ne prétends point dogmatiser ni me faire chef de parti, je ne suis pas assez brave ni assez fou pour courir les risques d'un pareil dessein ; ainsi, que le zèle papiste ne s'allume point et ne vous entraîne point dans l'indigne et infâme métier de délateur. Souvenez-vous, M.R.P., que vous êtes homme avant d'être chrétien, papiste et prêtre, que je n'ai aucune mauvaise intention et que personne ne vous respecte et ne vous estime plus sincèrement que moi.

Pour rendre ceci complet, je médite encore quelques petits traités : la réfutation des apparitions d'esprits, celle de [151] l'existence des mauvais génies ou diables tels que nous les prêchons, de la magie, sorcellerie, enchantements et possessions de démon, l'origine de l'idolâtrie autant qu'on le peut conjecturer, ce qu'on peut penser vraisemblablement de Moïse, de J.-C., de Mahomet, les inscriptions théologiques et morales, les discours et prières dont j'ai parlé dans l'article deux de la section cinquième contenant le culte extérieur et enfin une censure des dévotions des religions factices, de leurs mystères et de ce qu'elles regardent comme saint et sacré contre la raison et la conscience, ainsi que de ce qu'elles donnent pour profane ou vicieux contre la voix de la nature et du bon sens.

Le tout sera si succinct qu'il ne fera pas la dixième partie de ces quatre cahiers et ne doit pas ainsi faire grande peur à votre application aux sciences et à vos études, M.R.P.